



BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

OU

L'INSTRUCTION

**MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,**

par

**MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, A. BARBIÉ DU BOCAGE,
E. DE BASSANO, BOBLAYE, J. P. DE BÉRANGER, S. BÉ-
RARD, L. BERGERON, E. DE BEAUMONT, A. DE LABORDE,
H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT,
BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, CHANUT, L. COUAIL-
HAC, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCY, DARTHENAY,
E. DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO,
DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES, GALLÉ,
GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, VICTOR
HUGO, l'abbé HUNKLER, HUZARD, JOMARD, DE JOUY,
ADRIEN et LAURENT DE JUSSIEU, LAS-CASES, PH. LAU-
RENT, DOMINIQUE et VICTOR LENOIR, H. MARTIN,
FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, LOUIS et
PAULIN PARIS, PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL,
SAINT-EUVE, VILLERMÉ, TH. BURETTE, DELALANDE
ADLEY, A. CHARDIN, LECOMTE, DEMÉZIL.**

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

NOMS DES FONDATEURS.

- M. le marquis AGUADO.
M. AJASSON DE GRANDSAGNE.
M. BARING.
Le duc de BASSANO (pair de France).
M. BEAUNIER (inspecteur des mines).
M. S. BÉRARD (député).
M. H. BOULAY DE LA MEURTHE.
M. BOULLAY (de l'Académie royale de Médecine).
M. CAIGNET. — Le marquis DE CHATEAUGIRON.
M. CHAULET (Agent de change).
Le duc de CHOISEUL.
M. COLLOT.
M. DAR CET (de l'Institut).
M. P.-J. DAVID (de l'Institut).
M. AMER. FIRMIN DIDOT.
M. DURIEZ.
M. DURIS-DUFRESNE.
Le comte FRANÇAIS DE NANTES (pair de France).
M. GALL aîné (de l'Institut).
M. GANNERON.
M. GASC.
M. GAY-LUSSAC.
M. JOMARD (de l'Institut).
Le comte Alexandre DE LABORDE (député).
M. LEMAIRE aîné (d'Angers).
M. Dominique LENOIR.
M. LETELLIER (inspecteur des ponts-et-chaussées).
Le duc de LIANCOURT.
M. MALPIÈCE, architecte du gouvernement.
Le général MATHIEU DUMAS (pair de France).
M. OBIOT père.
M. PANKOUKE.
Le baron DE PRONY (de l'Institut).
Le comte REAL (conseiller d'état à vie).
Le comte Alexandre de LA ROCHEFOUCAULT.
M. le baron RODIER.
Lord SEYMOUR.
M. le Dr C. A. TEISSIER. — M. A. VIGIER.
M^{lle} Juliette DE VILLENEUVE.

CAMPAGNE
D'ITALIE,

PAR
BONAPARTE.

AVRIL 1796. — OCTOBRE 1797.

PAR UN OFFICIER
DE LA 32^e DEMI-BRIGADE.

PARIS,
RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N^o 30.
1832.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
Rue Jacob, n. 24.

CAMPAGNE D'ITALIE

PAR BONAPARTE.

AVRIL 1796. — OCTOBRE 1797.

Description géographique et politique de l'ITALIE.

— Plan de campagne contre l'Autriche, en 1796.

— **BONAPARTE**, général en chef de l'armée d'Ita-

lie. — Victoires de Montenotte, Millésimo et Mon-

dovi sur le général autrichien Beaulieu et le gé-

néral sarde Colli (12, 15 et 22 avril). — Paix sé-

parée du Piémont (mai). — Armistice accordé au

duc de Parme et au duc de Modène (mai). — Ba-

taille de Lodi (10 mai). — Entrée des Français à

Milan. — Révolte de Pavie. — Importance de

MANTOUE : siège de cette place (juin 1796 à

février 1797). — Quatre fois l'Autriche entreprend

d'en faire lever le siège; quatre fois ses armées

sont battues : 1^o victoire de **CASTIGLIONE**, rem-

portée sur le maréchal Wurmser (août); 2^o vic-

toire de BASSANO , sur Wurmser (septembre); —
 3° Victoire d'ARCOLE , sur le maréchal Alvinzi
 (15 au 18 novembre); — 4° Victoires de RIVOLI et
 de la FAVORITE , sur Alvinzi (14 janvier 1797).
 — Capitulation de MANTOUE (2 février). — Expé-
 dition contre les États de l'Eglise; paix de Tolen-
 tino avec le Pape (19 février). — Arrivée de l'ar-
 chiduc Charles en Italie (janvier 1797). — Nou-
 velle campagne contre l'Autriche : passage de la
 Piave (13 mars). — Bataille du Tagliamento (16
 mars). — Conquête de l'Istrie, de la Carniole et
 de la Carinthie (30 mars). — Combats de Neu-
 markt, de Hundsmarkt (1^{er} et 4 avril). — Préli-
 minaires de paix signés à LEOBEN (18 avril). —
 Conduite de la république de Venise; massacres
 de Vérone (15 avril). — Destruction du gouver-
 nement aristocratique de Venise (16 mai). — Traité
 de CAMPO-FORMIO avec l'Autriche (17 octobre).
 — Retour de Bonaparte à Paris : fêtes triomphales
 (10 décembre).

§ I^{er}.

Depuis la mémorable année de 1792, où la moitié
 de l'Europe avait pris les armes pour envahir le
 territoire de la France, et confondre dans les mêmes
 ruines l'indépendance de notre patrie et l'œuvre de
 notre glorieuse révolution, les armées françaises s'é-

taient illustrées par des triomphes aussi rapides qu'importans. Elles avaient chassé l'étranger de notre territoire, présenté un mur d'airain sur toutes nos frontières, affranchi ou subjugué la Belgique, la Hollande, la rive gauche du Rhin où campaient les armées de la coalition, et forcé deux états, la Prusse et l'Espagne, à conclure la paix. Mais tout n'était pas fini, et la France avait encore des ennemis redoutables dans l'Autriche, l'Angleterre, l'empire Germanique, le roi de Sardaigne, le Pape et le roi de Naples, ligués contre nous. Il fallait de nouveaux efforts, il fallait de nouvelles victoires, pour leur faire reconnaître à tous l'indépendance de la France et affermir l'ouvrage de la révolution de 1789. Ce glorieux service, nous le devons à l'armée d'Italie et aux immortelles campagnes qu'elle accomplit, guidée par le génie de Bonaparte. Honneur à leurs triomphes et à leurs immenses travaux ! mais avant d'offrir ces récits héroïques, où l'on compte les mois, les semaines, par des victoires, voyons rapidement la description de la contrée qui en fut le théâtre.

L'Italie est une vaste et belle presqu'île, environnée au nord par la chaîne des Alpes, et par la mer dans ses autres parties. Sa longueur est de plus de deux cents lieues, sur soixante à quatre-vingts lieues de largeur. Le sol est d'une merveilleuse fertilité et couvert de cités florissantes. Depuis bien des siècles, sa position géographique en avait fait le champ de bataille des peuples étrangers : les Alle-

mands, les Espagnols, les Français, s'en étaient tour à tour disputé la domination. Après avoir éprouvé bien des changemens politiques, elle était ainsi partagée au moment de la révolution française :

1° Le roi de Sardaigne possédait la Savoie, le comté de Nice, le Piémont et le Montferrat. Le nombre de ses sujets s'élevait à trois millions. En temps de paix, il entretenait vingt-cinq mille hommes sous les armes ; il avait trente millions de revenus. Lors de la campagne de 1796, il avait, moyennant les subsides de l'Angleterre et des efforts extraordinaires, soixante mille hommes sous les armes aguerris par de longs combats. Plusieurs forteresses, situées aux défilés des montagnes et parfaitement approvisionnées, faisaient considérer cette frontière comme inexpugnable.

2° La république de Gênes, au midi du Piémont, comptait cinq cent mille habitans. Célèbre par sa marine et ses richesses au moyen-âge, elle n'avait plus que l'ombre de son ancienne puissance : Gênes, capitale, était très bien fortifiée.

3° Le duché de Parme et Plaisance comptait cinq cent mille habitans ; son état militaire était de trois mille hommes, ses revenus de quatre millions.

4° La Lombardie autrichienne formait une population de douze cent mille âmes : Milan était sa capitale et avait une très bonne citadelle. Cette partie de l'Italie n'avait aucun état militaire, et payait même un impôt pour être exempte de recrutement. Les villes principales étaient Pavie, Côme,

Lodi, Crémone et Mantoue, place forte au milieu d'un lac : nous la verrons bientôt jouer un grand rôle dans la campagne de 1796.

5° La république de Venise, à l'est, avait une population de trois millions d'habitans ; elle pouvait mettre cinquante mille hommes sous les armes ; ses flottes dominaient l'Adriatique ; elle avait treize régimens d'Esclavons, bons soldats. Ses possessions de terre-ferme, lentement conquises, comprenaient treize petites provinces, autrefois duchés ou républiques ; l'Istrie et la Dalmatie, sur les bords de l'Adriatique, faisaient également partie de ses états.

6° Le duché de Modène, voisin du Pô, du duché de Parme et de la légation de Bologne, avait quatre cent mille habitans ; il était gouverné par le dernier rejeton de la célèbre maison d'Est, prince avare, tout autrichien, et uniquement occupé de grossir ses trésors.

Ces divers états occnpaient la grande plaine de l'Italie septentrionale comprise entre les Alpes, les Apennins et l'Adriatique. Cette plaine immense, la plus riche et la plus fertile du monde, traversée par le Pô, dont le cours est de cent trente lieues et la largeur de deux cents toises vis-à-vis de Plaisance, puis trois cents, et six cents vis-à-vis de Ferrare, arrosée par un grand nombre de rivières qui se jettent dans le grand fleuve, couverte de villes opulentes et d'une population de huit ou dix millions d'habitans : voilà le magnifique théâtre où vont se développer les opérations militaires et s'agiter les

destinées , non-seulement de l'Italie , mais de l'Europe entière.

En avançant au centre et au midi , on trouvait :

1° La Toscane , gouvernée par l'archiduc Ferdinand , frère de l'empereur d'Allemagne. La population était d'un million d'habitans ; l'état militaire de six mille hommes ; les revenus de quinze millions de francs. Livourne était un port de grand commerce. Le grand-duc de Toscane avait reconnu la république en 1795 ; il était neutre : la Toscane et la république de Venise étaient les seules puissances d'Italie qui fussent en paix avec la France.

2° Les états du pape , qui avaient deux millions cinq cent mille âmes de population ; les trois légations de Bologne , Ferrare et la Romagne y entraient pour neuf cent mille. Le port d'Ancône , sur l'Adriatique , avait une mauvaise forteresse ; Civita-Vecchia , sur la Méditerranée , était régulièrement fortifiée. Le pape entretenait quatre à cinq mille hommes de troupes ; mais on sait ce que valent les troupes papales.

3° Le royaume de Naples , borné par le Saint-Siège et par la mer , était l'état le plus formidable de l'Italie. Sa population était de six millions d'habitans , dont quatre millions cinq cent mille sur le continent , et un million cinq cent mille en Sicile. L'armée napolitaine était de soixante mille hommes. La cavalerie était excellente ; la marine se composait de trois vaisseaux de ligne et quelques frégates.

La Corse appartenait à la France depuis le milieu

du siècle dernier : sa population était de cent quatre-vingt mille âmes ; elle était alors au pouvoir des Anglais. L'île de Malte avait une population de cent mille âmes ; elle appartenait à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Ainsi l'état militaire des puissances d'Italie était de cent soixante mille hommes sous les armes, et en peu de temps il pouvait être porté facilement à trois cent mille. L'armée italienne était beaucoup plus forte en infanterie qu'en cavalerie. Tout ce qui n'était pas Piémontais ou Esclavon, était de peu de valeur.

La fin de 1795 offre pour l'intérieur de la France deux événemens remarquables : la journée du 13 vendémiaire, où la convention reste victorieuse des sections royalistes de Paris, et le terme de cette assemblée fameuse qui avait eu à lutter à la fois contre les prodigieux efforts de la guerre civile et de la guerre étrangère ; puis, l'avènement du directoire, ou de cinq magistrats suprêmes, chargés de gouverner la république avec une nouvelle constitution. Le directoire, en recueillant le pouvoir des mains de la convention, avait d'immenses devoirs à remplir : établir l'ordre et la liberté dans l'intérieur, soutenir avec vigueur la guerre européenne, au dehors, tels devaient être les objets principaux de la politique. Tous les deux s'enchaînaient : il s'occupa d'abord de l'extérieur.

La convention, avant de se séparer, avait voté la réunion définitive de la Belgique à la France. C'était une acquisition précieuse ; mais le cabinet de

Vienne était d'autant moins disposé à l'abandonner, que des succès récents sur le Rhin lui laissaient l'espoir prochain de nous l'arracher. Le Directoire forma de vastes plans de campagne pour le retour du printemps. La république avait trois armées principales : celle de Sambre-et-Meuse, de soixante-dix mille hommes; celle de Rhin-et-Moselle, aussi considérable, et celle d'Italie, de quarante mille hommes. Il résolut de mettre à la fois en mouvement ces grandes armées : les deux premières devaient porter la guerre au cœur même de l'Allemagne, soumettre les princes de l'empire, et envahir les états héréditaires de l'Autriche ; l'autre, et c'était Bonaparte qui avait inspiré ces grandes pensées, tenter une invasion en Italie, frapper directement l'Autriche dans ses états de Lombardie, entraîner par les armes ou les négociations les petits princes de l'Italie qui s'étaient ligués contre nous, et forcer à une paix séparée le roi de Sardaigne, que dominait la politique ambitieuse de l'Autriche. Si ce vaste mouvement réussissait, les trois armées pouvaient se réunir au débouché du Tyrol, se porter par une marche hardie et décisive sur Vienne, et la république victorieuse dicter la paix sur le continent.

Pendant que les armées d'Allemagne, commandées par Jourdan et par Moreau, s'organisaient sur le Rhin, la campagne s'ouvrit, et Bonaparte, nommé tout récemment général en chef de l'armée d'Italie, s'élança le premier dans la carrière. Arrivé à Nice vers la fin de mars, il avait trouvé l'armée d'Italie

dans un état déplorable, sans habits, sans provisions, sans paie, manquant de tout, excepté de courage et de patriotisme. Elle était composée en grande partie de jeunes gens de la bonne bourgeoisie, instruits, pleins d'ardeur et aguerris par des combats continuels au milieu des Pyrénées et des Alpes. Bien qu'en proie à une extrême misère, ils ne respiraient qu'amour de la patrie et de la gloire. Des habits en lambeaux et leurs pieds nus, loin de décourager nos braves, excitaient leur hilarité. Les ennemis nous appelaient par dérision *les héros en guenilles*, et ils avaient doublement raison : nous étions l'un et l'autre.

L'armée était perchée sur les sommets de l'Apennin depuis Savone jusqu'à Orméa, toute disséminée et dans une situation fort incommode. Les principaux généraux étaient Masséna, remarquable par sa présence d'esprit au milieu des dangers et d'une tenacité indomptable; Augereau, ancien sergent que sa bravoure avait porté aux premiers grades; Laharpe, suisse expatrié, plein de mérite et d'instruction; Serrurier, ancien major, courageux, et méthodique; enfin Berthier, distingué par son activité, son savoir géographique et son habileté dans l'exécution d'ordres militaires. Généraux et soldats attendaient avec impatience le moment de quitter les rochers des montagnes.

Ce n'était pas sans quelque jalousie qu'on avait vu arriver comme général en chef un jeune homme de vingt-six ans, dont la renommée était toute

récente. Le génie seul pouvait faire pardonner les faveurs de la fortune, comme la victoire assurer des ressources à une armée que dévorait la misère. Bonaparte lui adressa d'abord un langage énergique :
« Soldats , dit-il , vous êtes mal nourris et presque
« nus. La patrie vous doit beaucoup, et ne peut rien
« vous donner. Votre patience, le courage que vous
« montrez au milieu de ces rochers, sont admirables ;
« mais ils ne procurent ni avantage ni gloire. Je
« viens vous conduire dans les plus fertiles plaines
« du monde : vous y trouverez de grandes villes,
« de riches provinces ; vous y trouverez honneur,
« gloire, richesse. Soldats d'Italie, manqueriez-vous
« de courage !

Ce langage plein de feu, la confiance du jeune général, le souvenir de ses premiers exploits, tout cela produisit un enthousiasme universel. Sans perdre un instant, Bonaparte lève son quartier-général de Nice, et se met en marche pour envahir l'Italie.

Deux armées, l'une piémontaise, l'autre autrichienne, en défendaient l'entrée : leurs forces réunies s'élevaient à près de quatre-vingt mille hommes. Le premier corps, de vingt-cinq mille, commandé par le général autrichien Colli, avec soixante pièces d'artillerie ; le second, de cinquante mille, avait pour général en chef Beaulieu, et en campagne cent quarante pièces de canon. Ils se prolongeaient sur les revers et la crête des Apennins, et s'opposaient à l'armée française, dont la droite était appuyée à

la mer vers Savone, et la gauche vers les montagnes.

Deux routes principales menaient de Nice en Italie. L'une traverse la grande chaîne des Alpes par le col de Tende, c'est la grande route de Turin par Coni; l'autre, placée dans la partie des Apennins qui plonge sur le golfe de Gênes, suit le rivage, et ne présente souvent, entre les rochers à pic et les flots, que le passage d'une petite voiture : c'est le chemin qui conduit à Gênes, connu sous le nom de Corniche. Le plan de Bonaparte était de tourner les Alpes, de pénétrer en Italie où elles finissent et où commencent les Apennins, et de séparer les Autrichiens et les Piémontais.

L'armée française, tout au plus de trente mille hommes, était partagée en quatre divisions d'infanterie, commandées par Masséna, Augereau, Laharpe et Serrurier. Elle comptait seulement deux mille cinq cents hommes de cavalerie, deux mille cinq cents d'artillerie et du génie, avec trente pièces de canon. C'est avec ces faibles moyens que Bonaparte allait combattre une armée infiniment supérieure, ayant des vivres en abondance, protégée par les places fortes, et pourvue de deux cents pièces d'artillerie.

Beaulieu, plein de feu malgré sa vieillesse, se décida à prendre l'offensive (10 avril). Il descend l'Apennin par la Bocchetta, à la tête de son aile gauche, et repousse facilement l'avant-garde des Français. Un de ses lieutenans, Argenteau, fait de

son côté un mouvement sur Montenotte pour tomber à Savone sur le centre de l'armée française. A la tête de dix mille hommes, il emporte deux postes retranchés et presse vivement la dernière redoute que défendait le colonel Rampon avec quinze cents grenadiers. Celui-ci, sentant l'importance de cette position, résiste avec une bravoure héroïque à tous les efforts des Autrichiens; et c'est au milieu du feu le plus meurtrier qu'il fit prêter à la trente-deuxième demi-brigade le célèbre serment de se faire enterrer sous les ruines de la redoute plutôt que de l'abandonner. Elle s'y maintint en effet toute la journée par des prodiges de valeur, et malgré des assauts redoublés. Dans la nuit, elle fut renforcée par toute la division Laharpe; celles de Masséna et d'Augereau marchaient aussi pour la secourir.

Le 12 avril, Argenteau se vit attaqué à revers par des forces supérieures. Battus, mis dans un désordre complet, les Autrichiens sont rejetés sur Dego. Ce premier succès était d'autant plus important, qu'il désorientait les ennemis; mais pour en recueillir les fruits, il fallait redoubler d'activité: déjà toute l'armée était au-delà de l'Apennin; trois divisions marchaient avec Bonaparte. Il résolut de se tourner contre les Piémontais pour déterminer leur entière séparation de Beaulieu. La division Augereau pénètre avec impétuosité dans les gorges de Millésimo, et enlève à l'ennemi le mamelon de Collaria qui domine les deux branches de la Bor-mida. Le général de Provera est coupé avec son

arrière-garde , forte de deux mille hommes. Il prend alors un parti de désespoir , et s'établit dans un vieux château , où tout le jour il résiste aux assauts furieux et redoublés des Français. Il espérait être dégagé par Colli , qui arrivait avec toutes les troupes du camp de Céva. Le lendemain (14 avril) les deux armées en viennent aux mains , Augereau repousse les efforts désespérés de Colli pour dégager le vieux château , le bat toute la journée et le poursuit l'épée dans les reins. Provera est obligé de poser les armes avec quinze cents hommes ; Laharpe et Masséna , de leur côté , fondent sur Dégó où les Autrichiens s'étaient renforcés , et l'enlevèrent après un combat opiniâtre. Quatre mille prisonniers et une partie de l'artillerie furent le fruit de cette victoire. C'est à Dégó que Bonaparte distingua pour la première fois un jeune chef de bataillon qui chargeait avec la plus grande bravoure : il le fit colonel sur le champ de bataille. C'était Lannes , depuis maréchal de l'empire , duc de Montébello , et un des grands généraux de l'époque.

Bonaparte était maître de la vallée de la Bormida , les Autrichiens fuyaient vers Acqui , sur la route de Milan : les Piémontais , tout-à-fait séparés , se retiraient au camp de Céva et à Mondovi : le général en chef résolut de consommer la ruine de ces derniers ; quoique les troupes fussent excédées de fatigue , il continua sa marche rapide. Son énergie et son ascendant entraînaient les soldats ; sur les hauteurs de Monte-Zemoto , qu'il faut franchir pour ar-

river à Ceva, l'armée aperçut les belles plaines du Piémont et de l'Italie. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au loin; une ceinture éblouissante de neiges et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait, à l'horizon ce riche bassin de *la terre promise*. Elle fut saisie en contemplant ce magnifique spectacle. Ces barrières gigantesques, que la nature et l'art avaient fortifiées à l'envi, venaient de tomber comme par enchantement. Bonaparte en fit la remarque : « Annibal a forcé les Alpes, dit-il, en fixant ses regards sur ces montagnes; nous, nous les avons tournées. » Phrase heureuse, qui exprimait en deux mots la pensée et l'esprit de la campagne. Un avenir de gloire et de grandeur s'ouvrait devant l'armée française.

Toutes ses forces étaient réunies; Serrurier, laissé en observation, venait de la rejoindre. Le général Colli défendit plusieurs jours le camp de Ceva et de Mondovi. Les assauts furent vifs et acharnés. Enfin, Serrurier décida la victoire par la prise de la principale redoute, celle de la Bicoque. Colli laissa beaucoup de morts et de prisonniers, et continua sa retraite. Ainsi, chaque général eut son tour de gloire dans cette campagne de dix jours, qui ne fut qu'une suite de triomphes aussi éclatans que rapides.

Arrivé à Cherasco, place importante par sa position, Bonaparte la mit en état de défense et accorda à son armée un repos de quelques jours pour réparer ses forces. Elle n'était plus qu'à dix lieues de Turin. Déjà l'inquiétude et l'effroi s'étaient répandus

dans cette capitale, la cour était dans la confusion. Le vieux roi, obsédé par les ministres des cours d'Angleterre et d'Autriche, se montrait disposé à la résistance. Turin, ville fortifiée, pouvait braver longtemps l'armée française, qui était dépourvue d'artillerie, et nous mettre dans une situation critique. Bonaparte saisit l'occasion de ses triomphes pour exalter encore l'enthousiasme des troupes, raffermir la discipline et porter la terreur chez l'ennemi. On trouve les traces de ces sentimens et des grandes pensées qu'il méditait dans cette éloquente proclamation : « Soldats ! vous avez remporté, en quinze
« jours, six victoires, pris vingt-un drapeaux, cin-
« quante pièces de canon, plusieurs places fortes,
« et conquis la plus riche partie du Piémont ; vous
« avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé
« plus de dix mille hommes.

« Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers
« stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles
« à la patrie. Vous égalez aujourd'hui, par vos
« services, l'armée conquérante de la Hollande et
« du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à
« tout. Vous avez gagné des batailles sans canons,
« passé des rivières sans ponts, fait des marches
« forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie,
« et souvent sans pain. Les phalanges républicaines,
« les soldats de la liberté, étaient seuls capables de
« souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en
« soient rendues, soldats ! la patrie reconnaissante
« vous devra en partie sa prospérité, et si, vain-

« queurs de Toulon , vous présageâtes l'immortelle
« campagne de 1793 , vos victoires actuelles en pré-
« sagent une plus belle encore.

« Les deux armées , qui naguère vous attaquaient
« avec audace , furent épouvantées devant vous. Les
« hommes pervers qui riaient de votre misère et se
« réjouissaient dans leur pensée des triomphes de
« nos ennemis , sont confondus et tremblans. Mais ,
« soldats , il ne faut pas vous le dissimuler , vous
« n'avez encore rien fait , puisque beaucoup de
« choses restent encore à faire. Ni Turin , ni Milan ,
« ne sont à vous ! Vos ennemis foulent encore les
« cendres des vainqueurs des Tarquins.

« Vous étiez dénués de tout au commencement de
« la campagne ; vous êtes aujourd'hui abondamment
« pourvus. Les magasins pris à vos ennemis sont
« nombreux , l'artillerie de siège et de campagne est
« arrivée. Soldats ! la patrie attend de vous de
« grandes choses ! justifierez-vous son attente ? Les
« plus grands obstacles sont franchis sans doute ;
« mais vous avez encore des combats à livrer , des
« villes à prendre , des rivières à passer. En est-il
« d'entre vous dont le courage s'amollisse ? en est-il
« qui préféreraient retourner sur les sommets des
« Apennins et des Alpes essuyer les injures d'une
« soldatesque esclave ? Non ! il n'en est pas parmi les
« vainqueurs de Montenotte , de Millésimo , de Dego ,
« de Mondovi ? tous brûlent de porter au loin la
« gloire du peuple français ; tous veulent humilier
« ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous

« donner des fers. Tous veulent dicter une paix
« glorieuse, et qui indemnise la patrie des immen-
« ses sacrifices qu'elle a faits ; tous veulent, en ren-
« trant dans le sein de leurs familles, dire avec
« fierté : *J'étais de l'armée conquérante d'Italie.*

« Amis ! je vous la promets, cette conquête ; mais
« il est une condition qu'il faut que vous juriez de
« remplir, c'est de respecter les peuples que vous
« allez délivrer ; c'est de réprimer les pillages hor-
« ribles auxquels portent des scélérats suscités par
« vos ennemis ; sans cela, vous ne seriez pas les li-
« bérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux.
« Vous ne seriez pas l'honneur du peuple français,
« il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage,
« le sang de vos frères morts aux combats, tout
« serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant
« à moi et aux généraux qui ont votre confiance,
« nous rougirions de commander à une armée sans
« discipline, sans frein, et qui ne connaîtrait de
« loi que la force. Mais, investi de l'autorité natio-
« nale, je saurai faire respecter à ce petit nombre
« sans courage, sans cœur, les lois de l'humanité
« et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne
« souffrirai point que des brigands souillent vos lau-
« riers.

« Peuples d'Italie ! l'armée française vient pour
« rompre vos chaînes ! le peuple français est l'ami
« de tous les peuples. Venez avec confiance au-de-
« vant d'elle : vos propriétés, votre religion et vos
« usages seront respectés. Nous ferons la guerre en

« ennemis généreux , et nous n'en voulons qu'aux
« tyrans qui vous asservissent. »

Cette proclamation acheva de porter l'agitation et la terreur dans la cour de Turin. L'esprit démocratique avait fait explosion dans une partie du Piémont. Effrayée à la fois de l'approche de l'armée française et d'une révolution populaire , la cour se crut perdue sans ressources , et se hâta de recourir aux négociations. Bonaparte n'avait pas de pouvoir pour signer la paix ; mais il était maître de signer un armistice. Il négocia en vainqueur habile qui sait profiter de ses avantages. Les conditions de l'armistice montrent quels étaient l'effroi , la faiblesse de ce gouvernement , qui , en si peu de jours , passait du rôle d'ennemi à celui de suppliant. Le roi s'engageait à se retirer de la coalition , à envoyer un ambassadeur à Paris pour traiter de la paix définitive , et à livrer aux Français les citadelles de Coni , Ceva , Alexandrie , avec leur artillerie et leurs magasins ; les routes militaires devaient rester ouvertes pour toutes les communications avec la France , et l'armée victorieuse occuper tout le terrain qu'elle avait conquis. C'était là de grands résultats , et pourtant la campagne avait à peine duré quinze jours. Bonaparte mesura d'un coup d'œil pénétrant tous les avantages de sa position. L'Autriche venait de perdre une alliée qui avait sur pied cinquante mille hommes ; notre armée victorieuse était au cœur du Piémont ; et , libre de ses mouvemens , il

comptait de là s'élançer sur la Lombardie et accabler les Autrichiens isolés.

La paix définitive entre le roi de Sardaigne et la république fut signée le mois suivant (15 mai). Par ce traité, la place d'Alexandrie resta aux armées françaises. Les forteresses de Suse, la Brunette, Exilles, furent démolies ; le comté de Nice et la Savoie furent abandonnés ; les Alpes se trouvèrent ouvertes, et le roi demeura à la disposition de la République.

Ces triomphes , aussi rapides que décisifs, produisirent en France un vif enthousiasme. On ne parlait qu'avec admiration du jeune général qui avait vaincu les Alpes, pris des forteresses inexpugnables, conquis en cinq jours un royaume puissant. L'éclat de la gloire, la rapidité et l'importance des succès, ces proclamations qui rappelaient l'antiquité, tout concordait à détourner les regards des intérêts civils pour les fixer sur les champs de bataille et sur un seul homme. Cinq fois les Conseils décrétèrent que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie. La capitale sembla triompher elle-même , lorsque le premier aide-de-camp du général en chef, le général Murat, vint présenter solennellement au Directoire vingt-un drapeaux, trophées de l'armée d'Italie.

§ II.

Le Piémont soumis, l'armistice signé, Bonaparte n'avait qu'à courir à la conquête de l'Italie ; sans

perdre un moment, il se mit en marche avec les quatre divisions. Déjà son imagination ardente voyait Beaulieu anéanti, les Autrichiens chassés de la Lombardie, et les peuples de ce beau pays réveillés par le mot magique de LIBERTÉ, devenant les auxiliaires de son armée victorieuse et les amis de la République. Il savait que les esprits étaient vivement agités; et, aussi profond politique qu'habile capitaine, il entrevoyait toute la grandeur des événemens, et le rôle important qui lui était réservé.

La possession de tout le nord de l'Italie est dans les murs de Mantoue. L'Autriche en sentait toute l'importance; tous les efforts seront concentrés sur ce point. Quatre fois elle enverra des armées pour la défense de cette place; quatre fois les armées seront anéanties, et l'ascendant victorieux de Bonaparte finira par dicter les conditions de la paix. C'est là toute l'histoire de cette prodigieuse suite de campagnes et de triomphes jusqu'au traité de Campo-Formio.

Le général en chef, voulant tromper Beaulieu sur ses intentions, avait fait insérer dans l'armistice de Cherasco, que son armée pourrait passer le Pô à Valence. Ce stratagème réussit à merveille. Pendant que Beaulieu dirige les opérations sur ce point, Bonaparte marche rapidement sur Plaisance, dans l'espoir de surprendre les Autrichiens. La largeur du fleuve y est très-considérable (250 toises), et c'était une barrière difficile à franchir. L'armée n'a-

vait point d'équipage de pont; il fallut se contenter des embarcations que l'on trouva à Plaisance et dans les environs. Le passage dura deux jours; s'il eût pu se faire plus rapidement, les ennemis étaient enveloppés et détruits.

Ce fut à Plaisance que Bonaparte signa un armistice avec le duc de Parme, qui était effrayé pour ses états. Les conditions de la neutralité furent dix millions, des chevaux pour l'artillerie et la cavalerie, des fournitures de vivres pour l'armée, et ce qui caractérise le génie de Bonaparte des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, au nombre de vingt, à choisir dans les galeries du duc de Parme, pour être transportés au musée de Paris: parmi eux se trouvait le fameux tableau de *Saint Jérôme*, pour la conservation duquel le duc fit proposer deux millions; mais le général en chef insista pour l'envoyer à Paris: « Il ne resterait bientôt plus rien des deux millions, dit-il, tandis que la possession d'un pareil chef-d'œuvre ornerait la capitale pendant des siècles, et enfanterait d'autres chefs-d'œuvre. »

Beaulieu, informé du mouvement sur Plaisance, avait envoyé une division pour défendre le passage; il était trop tard. Les Autrichiens furent défaits avec perte de canons et de prisonniers; mais, au milieu du désordre inévitable dans ces hostilités d'avant-poste, le général Laharpe fut tué la nuit par le feu de ses propres soldats. Toute l'armée pleura comme un Français ce brave et habile général qui

avait servi sa nouvelle patrie avec autant de dévouement que d'intelligence.

Cependant Beaulieu s'était avancé avec ses forces, et prit le parti de les concentrer vers Lodi, où il avait un pont sur l'Adda. La route de Milan restait ouverte aux divisions françaises; mais la possession de cette ville importante ne pouvait être que très-précaire, tant que l'ennemi se maintiendrait derrière l'Adda: il fallait avant tout l'obliger à s'éloigner. Bonaparte se présente devant Lodi, et l'emporte malgré la vive résistance des Autrichiens; ceux-ci vont aussitôt prendre position derrière l'Adda, qu'on ne pouvait traverser que sur le pont de Lodi. Douze mille fantassins et quatre mille cavaliers étaient rangés sur le bord opposé; vingt-cinq à trente pièces de gros calibre défendaient la tête du pont, qui avait 50 à 60 toises de longueur (9 mai).

Il fallait une audace singulière pour forcer le passage; Bonaparte saisit cette occasion de familiariser son armée avec les prodiges. Après quelques heures de repos, il ordonne à sa cavalerie de remonter l'Adda à une demi-lieue, où se trouvait un gué praticable, et une fois sur l'autre rive, d'engager la canonnade avec l'ennemi. En même temps, il forme une colonne serrée de tous ses grenadiers, qu'il tient toute prête. Dès qu'il aperçoit la tête de sa cavalerie sur l'autre rive, il fait battre la charge: la redoutable colonne se précipite sur le pont au pas de course; un feu terrible de mitraille est vomé sur

elle ; la tête entière est renversée. Un peu d'hésitation se manifeste dans les rangs. Alors les généraux se précipitent à la tête, et, par leur exemple, entraînent la colonne, qui arrive comme la foudre sur l'artillerie ennemie, tue les canonniers, puis fondant sur la masse des Autrichiens, les écrase, les détruit, et les oblige à se retirer dans le plus grand désordre. Cette action si brillante et si audacieuse nous coûta à peine deux cents hommes ; l'ennemi perdit son artillerie, plusieurs drapeaux et deux mille cinq cents prisonniers. Les Autrichiens en furent frappés d'étonnement et d'effroi (10 mai).

Beaulieu, ralliant à la hâte les débris de son armée, opéra sa retraite vers le Mincio. Bonaparte ne l'y poursuivit point ; ses troupes avaient besoin de repos après tant de glorieuses fatigues ; et d'ailleurs sa présence était nécessaire à Milan, dont sa victoire lui assurait la possession. Une députation, présidée par le respectable Melzi, était venue jusqu'à Lodi, pour implorer la clémence du général en chef. Il fit une entrée solennelle dans la capitale de la Lombardie, sous un arc de triomphe, au milieu d'un peuple immense, et de la garde nationale de la ville, habillée aux trois couleurs, vert, rouge et blanc, que commandait le duc Serbelloni. L'allégresse était générale, et les acclamations ne cessèrent de retentir jusqu'au palais qui lui avait été préparé (15 mai).

A la nouvelle de la marche sur Milan, le Directoire avait expédié à Bonaparte l'ordre de diviser

l'armée en deux corps, de remettre l'un à Kellermann pour observer les Autrichiens sur le Mincio, et de se porter avec l'autre sur Rome et même jusqu'à Naples. Cette division de forces, au moment de lutter contre toutes les ressources de l'Autriche, lui parut aussi impolitique que dangereuse. Il refusa, en demandant sa démission, persuadé que suivre l'ordre du directoire, c'eût été livrer l'armée à une destruction infaillible. Le directoire n'osa insister : Bonaparte était déjà protégé par sa gloire et ses triomphes. Il nourrissait des pensées bien plus grandes et bien plus fécondes en résultats : son but était de s'occuper d'abord de l'administration intérieure de la Lombardie, de gagner l'esprit des peuples en assurant l'ordre et les principes d'égalité civile, de contenir par sa fermeté la noblesse et le clergé, ennemis des principes de la révolution ; puis de courir à l'Adige, de former le siège de Mantoue et de chasser Beaulieu jusque dans le Tyrol.

C'est dans cette vue qu'il adressa à l'armée cette proclamation, la plus remarquable qui soit sortie de sa plume :

« Soldats ! vous vous êtes précipités comme un
« torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté,
« dispersé, tout ce qui s'opposait à votre passage. Le
« Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne,
« s'est livré à ses sentimens naturels de paix et d'a-
« mitié pour la France. Milan est à vous, et le pa-
« villon républicain flotte dans toute la Lombardie.

« Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur
« existence politique qu'à votre générosité.

« L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil,
« ne trouve plus de barrière qui la rassure contre
« votre courage. Le Pô, le Tésin et l'Adda n'ont
« pu vous arrêter un seul jour : ces boulevards si
« vantés de l'Italie, ont été insuffisans ; vous les
« avez tous franchis aussi rapidement que l'A-
« pennin.

« Tant de succès ont porté la joie dans le sein de
« la patrie ; vos représentans ont ordonné une fête
« dédiée à vos victoires , et qui doit être célébrée
« dans toutes les communes de la république. Là,
« vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs,
« vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se
« vantent avec orgueil de vous appartenir.

« Oui, soldats, vous avez beaucoup fait !.... Mais
« ne vous reste-t-il plus rien à faire ? Dira-t-on de
« nous que nous avons su vaincre, mais que nous
« n'avons pas su profiter de la victoire ? La posté-
« rité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue
« dans la Lombardie ?... Mais je vous vois déjà courir
« aux armes ! Un lâche repos vous fatigue ; les jour-
« nées perdues pour la gloire le sont pour votre
« bonheur.... Eh bien ! parlons ; nous avons encore
« des marches forcées à faire, des ennemis à sou-
« mettre, des lauriers à cueillir, des injures à
« venger. Que ceux qui ont aiguisé les poignards de
« la guerre civile en France, qui ont lâchement
« assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à

« Toulon, tremblent !... L'heure de la vengeance a sonné.

« Mais que les peuples soient sans inquiétude : nous sommes amis de tous les peuples , et plus particulièrement des descendans des Brutus , des Scipions et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole , placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre , réveiller le peuple Romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage , tel sera le fruit de vos victoires. Elles feront époque dans la postérité : vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe.

« Le peuple français , libre , respecté du monde entier , donnera à l'Europe une paix glorieuse , qui l'indemniserà des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans ; vous rentrerez alors dans vos foyers , et vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie !* »

Aujourd'hui , cette glorieuse armée d'Italie est à peu près toute entière dans la tombe ; aujourd'hui , un siècle d'événemens semble nous séparer de cette époque , si grande et si féconde en exploits ; et cependant , ce n'est pas sans une vive émotion qu'au sein de nos foyers nous relisons ces pages éloquentes. Qu'on juge combien elles devaient frapper l'imagination des soldats français , sortant du champ de bataille , encore tout enivrés de leurs triomphes ; et combien ces nobles allocutions devaient réveiller en eux tous les sentimens héroïques :

Le génie politique n'y brille pas moins que l'éloquence militaire ; et le général en chef savait bien que ses paroles iraient retentir au loin , et produiraient une vive sensation à la cour de Rome comme dans le royaume de Naples.

A Milan , le rôle de Bonaparte s'agrandit et prend un nouvel éclat. Il s'occupe avec ardeur des travaux d'administration , et exerce les pouvoirs politiques d'un souverain. Sans trop s'engager avec les Milanais , il flatte assez leurs idées d'indépendance pour exciter leur patriotisme. Il institue des magistrats municipaux , organise partout les gardes nationales , et conclut un armistice avec le duc de Modène , qui s'était montré encore plus hostile que le duc de Parme , et qui ne conserva ses états qu'en abandonnant plusieurs beaux tableaux et une partie de ses trésors. Il prescrivit des mesures pour réduire la citadelle de Milan , dont la proximité était dangereuse. L'armée fut l'objet de ses soins particuliers ; grâce à la fertilité du pays , elle jouissait d'une grande abondance de vivres. Au moyen de diverses contributions , il lui donna les vêtemens qui étaient indispensables ; les vieux habits des Alpes tombaient en lambeaux. La discipline s'affermissait chaque jour : c'était un élément de plus de succès.

Après avoir passé huit jours à Milan , le général en chef se porta sur l'Adige pour attaquer les Autrichiens. Le jour même de son départ , le tocsin donna le signal de l'insurrection dans les campagnes.

Le peuple, échauffé par les nobles et par les moines, courut aux armes, massacra quelques Français à Milan, mais fut promptement repoussé par la division qui bloquait la citadelle.

A Pavie, l'insurrection s'annonçait bien plus dangereuse. Dix mille paysans fanatiques s'étaient emparés de la ville et même du château où se trouvaient trois cents hommes de garnison française. Cette révolte pouvait avoir des conséquences désastreuses, et se répandre rapidement dans toute la Lombardie. Bonaparte vole aussitôt avec trois cents chevaux, un bataillon de grenadiers et six pièces d'artillerie.

Les insurgés avaient poussé une avant-garde jusqu'au bourg de Binasco, voisin de Pavie. Persuadé qu'il fallait un coup de vigueur, le général en chef y fait mettre le feu, afin d'effrayer Pavie par la vue des flammes. Il arrive sous les murs de la ville, et la fait sommer par l'archevêque de Milan de rentrer dans l'ordre. Les paysans qui dominaient dans Pavie annoncent une résistance désespérée. Alors Bonaparte fait balayer les remparts par la mitraille et les obus; et pendant ce feu, les grenadiers brisent les portes à coups de hache, se précipitent dans la ville, et chassent les paysans en désordre.

Pavie était livrée au pouvoir du vainqueur; les soldats demandaient à grands cris le pillage; pendant quelques heures ils s'abandonnèrent à leur avidité comme à leur vengeance. Bonaparte avait cru cet exemple nécessaire pour imprimer la terreur et prévenir de nouvelles Vêpres Siciliennes. L'univer-

sité, les édifices consacrés aux beaux-arts et aux sciences, furent respectés avec un soin scrupuleux, d'après les ordres du général en chef, et l'on vit des officiers français protéger eux-mêmes la demeure des savans Spallanzani et Volta : exemples doublement honorables et pour la France et pour l'Italie.

Des otages, choisis dans les principales familles de la Lombardie, furent envoyés à Paris comme garantie de soumission.

Délivré de cette révolte, Bonaparte courut à Beaulieu, qui était retranché derrière le Mincio, et manœuvrait pour empêcher l'investissement de Mantoue. Le 30 mai, il arriva à Borghetto avec le gros de son armée. L'avant-garde ennemie, attaquée avec vigueur, fut repoussée au-delà de la rivière. En se retirant, elle essaya de détruire le pont et parvint à brûler une arche. Bonaparte donna sur le champ ordre de la réparer ; comme ce travail, exécuté sous le feu de l'ennemi, avançait lentement, une cinquantaine de grenadiers se jettent dans le Mincio, tenant leurs armes sur la tête et ayant de l'eau jusqu'aux épaules : les Autrichiens crurent voir la redoutable colonne de Lodi, et se retirèrent sans détruire le pont. Les divisions opèrent tranquillement leur passage, et se mettent à la poursuite de l'ennemi qui se disperse en désordre, en prenant la route du Tyrol.

Ce fut au milieu de ces marches rapides que Bonaparte faillit être pris par un escadron de hussards autrichiens, qui avait envahi le soir un petit bourg.

Il était presque seul, et n'eut que le temps de se sauver par les jardins et de rejoindre la division Masséna, qui donna promptement la chasse aux ennemis. La surprise qui avait mis sa personne en danger lui inspira l'idée de former un corps auquel il donna le nom de *guides*, tout composé d'hommes d'élite, et qui devait l'accompagner partout. Sa sûreté personnelle n'était qu'un motif secondaire; il y voyait l'avantage d'avoir toujours sous sa main un corps dévoué et capable de décider la victoire, selon les occasions, en exécutant des charges audacieuses. Ce corps rendit les plus grands services.

Le général en chef était enfin maître de la ligne de l'Adige, qui était très-importante pour ses opérations. Il était vivement tenté de poursuivre les débris de Beaulieu dans les gorges du Tyrol; mais la réflexion et une prudente politique arrêtaient sa marche victorieuse.

Cédant à la rapidité de nos succès, les petits princes d'Italie avaient souscrit des armistices; mais, en déposant les armes, ils avaient conservé leurs vieilles inimitiés. La cour de Rome menaçait de loin; Naples pouvait envoyer une armée entière sur Ancône ou Sienne; la république de Venise était fortement agitée par son aristocratie; Beaulieu réorganisait ses forces dans le Tyrol. Tout faisait un devoir d'assurer la position de l'armée française, et pour cela il fallait assiéger Mantoue. Le génie pénétrant de Bonaparte saisit de suite l'importance de cette mesure, et toute son activité se tourna vers l'exécution.

§ III.

Située au milieu d'un lac que forme le Mincio, Mantoue passait pour le boulevard de l'Italie ; elle était défendue par une garnison de 14,000 hommes et des fortifications imposantes. Elle communiquait par cinq digues à la terre ferme. Sa force réelle était diminuée par plusieurs inconvéniens : d'abord des exhalaisons marécageuses y causaient des fièvres fréquentes, et puis les têtes de chaussée enlevées, l'assiégé se trouvait rejeté dans la place, et pouvait être bloqué par un corps très-inférieur à la garnison. Comme l'artillerie de siège était employée contre la citadelle de Milan, la division Serrurier eut seulement ordre de l'investir ; elle s'empara des avenues, et fit retrancher les digues par où la garnison pouvait déboucher (15 juin).

Pendant le mois de juin, les négociations succédèrent aux combats. Le roi de Naples, craignant une invasion dans ses états, et fortement sollicité par la cour d'Espagne, se montra disposé à traiter ; Bonaparte lui accorda un armistice, à condition que ses troupes quitteraient aussitôt l'armée autrichienne. Un ambassadeur de Naples se rendit à Paris, et, après six mois de négociations, la paix fut conclue. Cette paix était importante pour notre avenir ; car si ce prince, dont les états peuvent fournir et alimenter une armée de cinquante mille hommes,

eût continué d'agir hostilement contre nous , il nous eût mis souvent dans l'embarras. Retranché au fond de la péninsule , il pouvait frapper dans des circonstances favorables , et s'enfermer dans ses états à la première démonstration sérieuse. L'armée française , partagée entre le nord et le midi de l'Italie , n'eût point mis dans ses opérations cette énergie et cette rapidité nécessaires pour accabler l'Autriche.

Le pape seul restait notre ennemi : Bonaparte envoya une division qui occupa Bologne et une partie de cette légation. Bologne était renommée par les lumières et le caractère de ses citoyens. Peuplée de soixante mille âmes , elle avait plus d'hommes éclairés qu'aucune partie de l'Italie ; on y trouvait à la fois instruction et énergie. Elle brûlait du désir de la liberté , et ne supportait qu'avec impatience la domination des papes et du clergé , domination bâtarde , disaient-ils , et honteuse pour des séculiers ; elle accueillit Bonaparte et les Français avec ivresse. Le général en chef promit à son sénat de lui rendre l'indépendance , la considération et le territoire dont elle avait été dépouillée par les papes. En quinze jours elle organisa quatre mille hommes de gardes nationales. Jamais révolution ne fut plus rapide et plus complète. La ville et les particuliers donnèrent un grand nombre de fêtes , qui portaient un caractère de popularité et de grandeur qu'on voyait pour la première fois en Italie.

Cette explosion d'enthousiasme et le voisinage des Français alarmèrent la cour de Rome : elle sollicita

un armistice, qu'elle obtint le 24 juin, sous la condition de nous céder les légations de Bologne et de Ferrare, et de recevoir garnison dans la citadelle d'Ancône. Ainsi, sans s'engager dans des entreprises longues et difficiles, Bonaparte désarmait successivement nos ennemis.

Livourne, en Toscane, est un grand port de commerce. Sa position, en face de la Corse, alors occupée par dix mille Anglais, pouvait lui fournir les moyens de nous inquiéter. Bonaparte y envoya, dans le plus grand secret, une division. La marche fut si rapide, qu'on ne manqua que de deux heures la prise de bâtimens anglais richement chargés, qui étaient dans le port. Les Anglais y avaient établi une factorerie pour l'entrepôt des produits de leurs manufactures, des marchandises des Indes et de leurs colonies. L'occupation de Livourne nous livra de riches trésors, et porta un coup sensible au commerce de Londres.

Une garnison y fut établie. Les réfugiés corses qui étaient en France, au nombre de six mille, s'y réunirent. Une foule d'agens, avec des proclamations, pénétrèrent dans l'intérieur de l'île. Le vice-roi Elliot ne tarda pas à s'en ressentir. Plusieurs insurrections eurent lieu; la population guerrière des montagnes engagea chaque jour des affaires sanglantes avec les Anglais. Enfin, au mois d'octobre suivant, les réfugiés débarquèrent en masse dans la Corse, la soulevèrent, et en chassèrent entièrement les Anglais: succès important pour affranchir la Méditerranée.

Ces expéditions agrandirent le rayon de notre influence intérieure : la reddition du château de Milan (29 juin) acheva de raffermir les esprits des Lombards en notre faveur ; la garnison fut faite prisonnière de guerre, et nous y trouvâmes cent bouches à feu. Maître de concentrer ses opérations, le général en chef porta jusqu'à deux cents ses pièces d'artillerie, pour presser le siège de Mantoue. La tranchée fut ouverte ; on avançait chaque jour malgré les sorties et les escarmouches meurtrières de l'ennemi. Bonaparte en entrevoyait la chute prochaine ; et il allait essayer une de ces surprises que le hasard et l'audace font triompher, lorsque le bruit d'une nouvelle armée vint l'arracher à la conquête qu'il brûlait d'accomplir (juillet).

Le cabinet de Vienne, justement alarmé de nos progrès, avait fait des armemens considérables, et le bruit s'en était répandu dans toute l'Italie. Le maréchal Wurmser, vieux général plein d'énergie, qui, en 1793, avait forcé les lignes de Wissembourg, et battu, en 1795, Pichegru à Heidelberg, était arrivé à Trente avec vingt mille hommes d'élite de l'armée du Rhin, et, joignant ses renforts à ceux des provinces de l'intérieur, se trouvait à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Cette supériorité semblait assurer la victoire aux ennemis. Déjà les partisans de l'Autriche triomphaient en espérance, et voyaient les Français chassés de l'Italie. Cependant l'événement leur donna un éclatant démenti : ils oublièrent le génie du général en chef.

Bonaparte n'avait tout au plus qu'une armée de quarante mille hommes : dix mille étaient occupés au siège de Mantoue, et les autres divisions étaient en observation sur l'Adige, jusqu'à la rive occidentale du lac de Garda, occupant les postes de Legnano, de Rivoli et de Salo. Il fallait des prodiges pour se maintenir devant l'invasion d'un ennemi bien supérieur en nombre, et dont la renommée augmentait encore les forces. De tous côtés le parti de l'Autriche commençait à rappeler avec orgueil le fameux proverbe *que l'Italie était le tombeau des Français*.

Vers la fin de juillet, le maréchal Wurmser se met en mouvement; il avait appris les dangers de Mantoue, et arrivait plein de confiance et d'audace. Son armée était divisée en trois corps : le premier, de vingt mille hommes, descend par la gauche du lac de Garda, pénètre à Brescia, et menace les derrières de la nôtre; le second, de quinze mille, suit la chaussée qui de Roveredo conduit à Vérone, le long de la rive gauche de l'Adige, et devait se réunir à l'armée, soit sur le plateau de Rivoli, soit par les ponts à Vérone; le troisième, de trente-cinq mille hommes, commandé par Wurmser en personne, descend par la droite, entre l'Adige et le lac de Garda, et se porte sur Mantoue. Son plan était de cerner l'armée française qu'il croyait toute employée au siège de cette place, et l'accabler de toutes ses forces.

Bonaparte se trouvait dans une situation dange-

reuse et très alarmante. Il avait appris coup sur coup la nouvelle que les postes importans de Salò, de Rivoli, de La Corona, avaient été forcés, que sa ligne défensive et sa ligne de retraite étaient perdues, et que les Autrichiens se disposaient à passer l'Adige sur tous les points. Soit qu'il fût saisi par la grandeur du péril, soit que prêt à prendre la résolution la plus audacieuse, il voulût partager la responsabilité avec ses généraux, il leur demanda leur avis pour la première fois, et assembla un conseil de guerre : tous opinèrent pour la retraite. Augereau seul, n'écoulant que son courage, insista avec force pour tenter la fortune des armes, et déclara qu'il avait de bons grenadiers qui ne se retireraient pas sans combattre ; son ardeur guerrière sembla réchauffer Bonaparte. Il congédia les généraux, sans exprimer son avis ; mais sa résolution était prise.

Seule contre toutes les forces de Wurmser, l'armée française ne pouvait rien ; mais seule contre chacun des corps ennemis, il y avait égalité. Il fallait se décider sur-le-champ ; car les deux corps qui descendaient les rives du lac de Garda à droite et à gauche, étaient sur le point de se réunir à la pointe du lac, et là, soixante mille hommes se présentaient pour en accabler trente mille. S'opposer à cette jonction, c'était jouer sa fortune sur un seul champ de bataille ; mais sans audace, point de génie et de triomphe.

Bonaparte prend subitement la résolution d'aban-

donner, devant Mantoue, la tranchée, les ouvrages, les deux cents pièces d'artillerie, en un mot, de perdre tout le fruit de deux mois de siège, au moment où la place allait se rendre. Par ses ordres, le général Serrurier brûle ses affûts, encloue ses canons, enterre ses projectiles et jette ses poudres à l'eau, pour aller joindre l'armée active. Cette inspiration hardie fut décisive (31 juillet).

Ici commence une suite de victoires aussi rapides que glorieuses. Sans perdre un moment, Bonaparte marche sur le corps qui occupait Salò et Brescia, lui coupe la retraite et l'anéantit à Lonato. Les Autrichiens éprouvèrent des pertes considérables. La brigade Dallemagne, dont faisait partie la 32^e demi-brigade, conduite par le général en chef lui-même, y fit des prodiges de valeur. Pendant ce temps, le maréchal Wurmser passait l'Adige et marchait sur Mantoue avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, pour faire lever le siège de cette place. En voyant les traces d'une retraite précipitée, il ne devina point le calcul du génie. Dans sa joie, il ne vit que l'effet de l'épouvante, et se donna le vain plaisir d'entrer en triomphe dans la place, au son des cloches, tandis que son lieutenant succombait sous nos coups à Lonato. Dès qu'il en fut instruit, il se porta avec quinze mille hommes sur les hauteurs de Castiglione, pour rallier ses divisions battues et engager une action décisive.

Bonaparte n'avait pas laissé un instant de repos aux Autrichiens; pendant trois jours, il avait atta-

qué et mis en désordre leurs nombreux régimens. A la suite de ces combats, il était resté un soir avec douze cents hommes à Lonato, lorsqu'il apprend que la ville est cernée par un corps ennemi, et bientôt un parlementaire se présente pour le sommer. Il présuma bien que c'étaient des colonnes perdues qui, depuis l'affaire de Lonato, cherchaient à se frayer un passage; cependant la circonstance était critique: il fallait payer de présence d'esprit et d'audace. Il fait monter à cheval son nombreux état-major, amener l'officier parlementaire, et quand on lui eut débandé les yeux: « Allez dire à votre général, lui dit-il, que je lui donne huit minutes pour poser les armes; il se trouve au milieu de l'armée française; passé ce temps, il n'aurait rien à espérer. » Cette ruse réussit. Harassés depuis trois jours, persuadés qu'on les avait trompés, ces quatre mille hommes posèrent les armes. Ce seul trait peut donner une idée du désordre et de la confusion des divisions autrichiennes, après les combats des trois jours.

Le 5 août, avant le jour, l'armée française, forte de vingt-cinq mille hommes, occupa les hauteurs de *Castiglione*: là se livra la bataille décisive. La division Serrurier en donna le signal, en attaquant Wurmser sur la gauche. Aux premiers coups de canon, les autres divisions se précipitèrent avec impétuosité sur les Autrichiens, enlevèrent, à l'aide de l'artillerie, leurs postes fortifiés, et les mirent dans une déroute complète. Partout nous restâmes victorieux, et l'excessive fatigue des troupes put seule

sauver les débris de Wurmser, qui courut en désordre se réfugier derrière le Mincio. Au milieu de ces mouvemens, Bonaparte avait déployé son activité extraordinaire. En quelques jours il avait épuisé plusieurs chevaux ; présent partout pour assurer l'exécution de ses ordres, il avait tout enflammé par son ardeur. Wurmser espérait se maintenir derrière le Mincio, et rester ainsi en communication avec Mantoue ; mais il n'eut pas un moment de repos ; les débris de son armée, toujours poursuivis et battus, se retirèrent dans les montagnes du Tyrol, et les divisions françaises reprirent leurs anciennes positions (août 1796).

Cette campagne avait duré six jours, et, dans ce court espace de temps, les Autrichiens avaient perdu vingt mille hommes, dont douze mille prisonniers, beaucoup de drapeaux et de pièces d'artillerie.

Ils étaient saisis d'effroi, et les Français, transportés d'admiration pour leur général, dont le génie avait improvisé des triomphes aussi rapides. Au début de sa carrière, les vieux soldats, le trouvant bien jeune pour le commandement en chef, avaient imaginé entre eux de ne lui donner des grades que sur le champ de bataille. Lodi les étonna, et ils le firent *caporal* ; Castiglione était décisif, et d'une voix unanime on le fit *sergent*.

Cependant Bonaparte, dont l'activité est infatigable, rétablit le blocus de Mantoue, prépare ses forces pour une nouvelle lutte, et contient par la

fermeté de son langage et de sa politique, les divers états d'Italie, qui, dans l'espoir de sa ruine, avaient montré des dispositions hostiles. Il lui restait de fidèles alliés dans les peuples de Bologne, Ferrare, Modène, Parme et Milan, qui avaient embrassé avec enthousiasme les principes de la liberté et de l'indépendance.

Pendant que l'armée française se reposait de ses fatigues, Wurmser avait recueilli de nouvelles forces qui portèrent son armée à cinquante mille hommes. Le conseil aulique lui avait envoyé de nouvelles instructions; le maréchal devait laisser un corps de vingt mille hommes sous Davidovich pour garder le Tyrol, et descendre avec le reste dans les plaines du Vicentin et du Padouan. Après avoir parcouru la vallée de la Brenta, il devait tenter le passage de l'Adige entre Vérone et Legnano. Wurmser entra en action dans le même moment que Bonaparte. Celui-ci avait prévu, avec une rare sagacité, les mouvemens des Impériaux. Il laissa une réserve de trois mille hommes sur la ligne de l'Adige, une division de huit mille hommes au siège de Mantoue, et s'élance avec vingt-cinq mille hommes pour accabler le corps autrichien du Tyrol, et l'armée qui, sous Wurmser, se trouvait à Bassano. Les Français, aussi agiles qu'audacieux, escaladent sur les deux rives de l'Adige tous les postes des montagnes qui tombent l'un après l'autre, enlèvent successivement Roveredo, Trente, Lavis; et puis, marchant réunis contre Wurmser, après avoir fait vingt lieues en deux

jours, en triomphent complètement à Bassano, lui coupent la retraite, et s'emparent d'un matériel immense (8 septembre).

Wurmser est vivement pressé par les divisions Augereau et Masséna ; il fuit, mais dans un grand désordre ; et ce vieux et intrépide maréchal n'a plus d'autre alternative que de se rendre avec le reste de son armée, ou d'atteindre Mantoue qui était à quatre ou cinq jours de marche : résolution désespérée qu'il a le courage d'entreprendre et le bonheur d'exécuter à travers des combats multipliés et des obstacles de tout genre (13 septembre).

Alors le troisième blocus de Mantoue fut formé. Les débris ramenés par Wurmser portaient la garnison à 25,000 hommes, dont plusieurs milliers aux hôpitaux. Cette formidable armée, qui avait commencé la campagne, était dispersée, en grande partie détruite, et ses débris étaient fugitifs et accablés de découragement ; cependant, malgré l'éclat et la grandeur de ses triomphes, l'armée d'Italie n'avait pas encore accompli son ouvrage. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qui devaient concourir au vaste plan d'attaque contre l'Autriche, avaient été battues et obligées de repasser le Rhin. Bonaparte prévoyait, non sans raison, que l'Autriche profiterait de ses succès en Allemagne pour redoubler ses efforts en Italie : il prévoyait une nouvelle lutte plus sanglante et plus terrible. Convaincu, néanmoins, qu'elle ne s'engagerait pas de suite,

il revint à Milan pour s'occuper des soins qu'exigeait l'intérieur de l'Italie.

Le général en chef avait de grandes vues pour régénérer le nord de ce pays; il aurait voulu fonder, dans un seul état puissant, tous ces petits états rivaux qui le partagent; mais la politique du directoire et les circonstances rendaient cette œuvre fort difficile. D'ailleurs, il soufflait de toutes parts un esprit d'indépendance et de démocratie, et Bonaparte jugea qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de créer diverses républiques : Bologne et Ferrare formèrent la *république Transpadane*; Modène et Reggio, la *république Cispadane*. Quant à la Lombardie, son indépendance ne fut pas de suite proclamée, car la victoire n'avait pas prononcé d'une manière assez décisive pour que cette indépendance pût être solide.

Gênes, dès nos premiers succès, avait fermé son port aux Anglais. Le peuple génois, qui entretenait de grandes relations commerciales avec la France, était bien disposé; mais les intrigues du ministère anglais agitaient l'esprit de la noblesse. Il était essentiel, pour notre repos, que la Ligurie fût décidément cause commune avec la France. S'armant de divers griefs, Bonaparte envoya un aide-de-camp au doge pour en demander réparation, menaçant, en cas de refus, de marcher sur Gênes. Cette petite république traitait alors avec le directoire. Le 9 octobre, un traité stipulant le paiement de quatre millions, la clôture du port aux Anglais, et le libre

passage à nos troupes et aux convois destinés pour l'armée d'Italie, transforma Gênes en place d'armes française.

La politique ferme et habile de Bonaparte eut aussi son influence dans le midi de l'Italie. Elle contint la cour de Rome, foyer de passions et de hâines violentes contre la France, et contribua à terminer les négociations entre le Directoire et le roi de Naples. Un traité de paix fut signé au mois d'octobre. Ce traité était d'une haute importance. Si nous restions en guerre, 40,000 Napolitains pouvaient soutenir Rome, s'avancer sur le Pô, et mettre encore en problème la conquête de l'Italie. Naples détachée de la coalition, Bonaparte était libre de diriger toutes ses opérations contre l'Autriche. Ce fut aussi à la même époque, comme je l'ai déjà dit, que la Corse fut délivrée de la domination anglaise. Ces négociations et ces révolutions politiques remplirent les deux mois qui s'écoulèrent jusqu'à la bataille d'Arcole. La lutte va s'engager de nouveau, lutte qui doit amener pour nous de nouveaux triomphes.

§ IV.

Pendant ce temps, l'Autriche avait redoublé d'efforts pour arracher la Lombardie aux Français. Elle était parvenue à se composer une armée avec les débris de Wurmser, les levées extraordinaires et les détachemens des armées victorieuses d'Alle-

magne. Cette armée s'élevait à soixante mille hommes, et le commandement supérieur en fut confié au maréchal Alvinzi. Qu'avait à opposer à ces forces le général Bonaparte? toujours à peu près la même armée, cette armée héroïque qui s'était affaiblie par ses triomphes mêmes. Cependant, à force d'instances, il avait obtenu quelques renforts du Directoire, et quatre régimens (environ huit mille hommes), détachés de la Vendée, étaient arrivés en Italie. Ce secours était précieux et maintenait l'armée active à son nombre habituel de trente mille combattans. Les peuples d'Italie, comme les troupes françaises, attendaient avec confiance la lutte qui allait s'engager; ce n'était plus l'anxiété et l'esprit hostile qui avaient précédé Lonato et Castiglione.

Le plan des Autrichiens était d'attaquer à la fois par les montagnes du Tyrol et par la plaine qui s'ouvre sur le Vicentin et le Padouan. Alvinzi franchit la Piave, et s'avance sur Bassano avec quarante mille hommes. Son but était de pousser sur l'Adige, de pénétrer à Vérone, de s'y réunir au corps de vingt mille hommes qui, sous Davidovich, devait déboucher du Tyrol, et avec toutes ces forces de marcher au déblocus de Mantoue. Bonaparte le prévient dans sa marche, l'attaque vigoureusement, le repousse au-delà de la Brenta, mais est obligé de s'arrêter à la nouvelle que la division Vaudois avait éprouvé des revers sur le Haut-Adige; malgré une résistance énergique, elle avait perdu

ses positions depuis Trente jusqu'à Rivoli, et cet échec compromettait gravement les opérations commencées. Il vole aussitôt à cette division, et, voulant donner une leçon à deux demi-brigades qui avaient un peu faibli, il passe une revue sur le plateau de Rivoli : « Soldats, leur dit-il, d'un ton sérieux, je ne suis pas content de vous; vous n'avez marqué ni discipline ni constance; vous avez cédé au premier échec; il était dans votre retraite des positions inexpugnables. Soldats de la 85^e et de la 39^e, vous n'êtes pas des soldats français. Que l'on me donne ces drapeaux et que l'on écrive dessus : *Ils ne sont plus de l'armée d'Italie!* » Un morne silence régnait dans tous les rangs; la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre; de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émotion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Plusieurs grenadiers qui avaient des armes d'honneur, s'écrièrent : « Général, on nous a calomniés; mettez-nous à l'avant-garde, et vous verrez si la 39^e et la 85^e sont de l'armée d'Italie! » Ayant ainsi produit l'effet qu'il voulait, Bonaparte leur adressa quelques paroles de consolation. Ces deux régimens, mis à l'avant-garde, montrèrent quelques jours après la bravoure la plus intrépide, et se couvrirent de gloire. Tout est de caractère dans cette scène, l'ascendant du général en chef, comme le vif sentiment de l'honneur dans les soldats. Quels prodiges devaient

être impossibles à de pareilles troupes que dirigeait un homme de génie !

Bonaparte retourne promptement à Vérone pour empêcher Alvinzi de franchir l'Adige. Déjà les Autrichiens avaient tout envahi jusqu'à ce fleuve , et occupaient les hauteurs de Caldiero, très-belles positions qui dominent l'Adige et Vérone ; elles étaient couvertes par de formidables batteries. Emporter ces hauteurs était nécessaire pour avoir plus de chances de défensive. Bonaparte commande deux fois des attaques ; elles furent sanglantes et inutiles. Une pluie glacée tombait par torrens , les chemins devinrent impraticables pour l'artillerie, et celle de l'ennemi écrasait nos lignes entières. Il fallut renoncer à ces assauts meurtriers, et se replier sur le camp de Vérone (11 novembre).

La situation était critique : plusieurs généraux avaient été blessés ; les soldats commençaient à s'effrayer de la supériorité de l'ennemi, et, découragés à la fois par les torrens de la pluie et les échecs récents , faisaient éclater hautement des murmures. Le général en chef sentait sa cruelle position. Si Vaubois succombait à La Corona et à Rivoli, l'armée française était perdue ; car que pouvaient quinze mille soldats contre près de quarante mille ? Cependant il dissimulait l'inquiétude dont il était dévoré ; il ranimait par ses discours le courage des soldats, et leur offrait , comme prix d'un dernier effort, Alvinzi détruit, l'Italie conquise, la paix assurée et la gloire de l'armée immortelle. Ces paroles , répétées par

tout ce qu'il y avait de cœurs généreux , relevaient les âmes , et faisaient passer successivement à des sentimens opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son découragement, eût voulu se retirer, tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait d'aller en avant (13 novembre).

Lorsqu'on apprit à Brescia, Milan, Crémone, Lodi , Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades, sortirent en foule des hôpitaux, encore mal guéris, pour reprendre leur place dans les rangs; les blessures de beaucoup de ces braves étaient encore sanglantes. Ce touchant spectacle remplissait l'âme des plus vives émotions. Bonaparte avait profondément réfléchi : tout à coup, il prend une de ces résolutions que le désespoir inspire au génie. Vers la nuit du 14, l'ordre est donné à toute l'armée de prendre les armes. Les colonnes se mettent en marche dans le plus grand silence, traversent la ville, et sortent par la porte qui conduit à Milan. Cette heure, la direction de la marche, le secret de l'ordre du jour, tout fait présager la retraite; la tristesse des soldats voit déjà la perte de l'Italie dans ce pas rétrograde. Cependant, les troupes, au lieu de suivre la route de Peschiera, prennent tout à coup à gauche, longent l'Adige et arrivent avant le jour à Ronco, où un pont de bateaux a été jeté par les soins du général. Aux premiers rayons du soleil, l'armée se vit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors, les officiers et les soldats qui connais-

saient les lieux, commencent à deviner l'intention de Bonaparte : ils voient que, ne pouvant enlever de front Caldiero, il le tourne; que, ne pouvant rien en plaine avec quinze mille hommes contre quarante mille, il porte son champ de bataille sur des chaussées entourées de marais, où le nombre ne sera plus rien, mais où le courage des têtes de colonnes devait décider de tout. Cette combinaison, si audacieuse et si profonde, saisit l'armée d'admiration; l'espérance de la victoire ranima tous les cœurs.

C'est sur ce théâtre extraordinaire que se passèrent les trois journées sanglantes de la bataille d'*Arcole*. Trois chaussées partaient de Ronco où le pont avait été jeté, et toutes étaient environnées de marais : la première, celle de gauche, se dirige sur Vérone en remontant l'Adige; la deuxième, celle du centre, conduit à Villa-Nova, et passe devant Arcole, qui a un pont à une forte lieue de l'Adige sur la rivière de l'Alpon; la troisième, celle de droite, descend l'Adige et conduit à Albaredo. C'est par ces chaussées que s'avancèrent les trois colonnes de l'armée, et l'attaque commença avec autant de vivacité que de hardiesse. Alvinzi ignorait tout; il avait regardé comme insensé de jeter ainsi une armée dans des marais impraticables, et il avait pris peu de précautions pour défendre ses derrières. Une vive fusillade, des attaques redoublées, lui apprirent la gravité du danger; bientôt toute l'armée ennemie s'ébranla pour abandonner Caldiero (15 novembre).

Déjà la division Augereau avait attaqué avec vigueur le pont et le village d'Arcole, défendus par une formidable artillerie; mais, accueillie par une vive fusillade, elle avait été repoussée. Alvinzi eut le temps d'envoyer deux divisions, l'une sur la digue d'Arcole, l'autre sur celle de gauche; Masséna, qui était chargé de cette dernière, laissa engager l'ennemi, puis, se précipitant sur lui au pas de charge, le mit en déroute et lui causa beaucoup de perte. La même chose arriva sur la digue d'Arcole; mais le village lui-même résista à plusieurs attaques, conduites par Augereau en tête. Cependant il était de la plus haute importance d'emporter Arcole pour accabler l'ennemi sur ses derrières, avant qu'il se fût formé; le sort de l'Italie en dépendait. Bonaparte, jugeant la crise, voulut essayer de sa personne un dernier effort; il arrive au galop près du pont, descend de cheval, et, saisissant un drapeau : *Soldats, s'écrie-t-il, suivez votre général!* Son énergie entraîne la tête de la colonne; il s'avance au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, et place son drapeau. La colonne a franchi la moitié du pont, mais un feu terrible de flanc et l'arrivée d'une division ennemie l'arrêtent brusquement. Les grenadiers de la tête, abandonnés par la queue, hésitèrent; mais, entraînés par la fuite, ils ne voulurent pas se dessaisir de leur général. Ils le prennent par les bras, les habits, et l'entraînent avec eux au milieu des morts, des mourans et de la fumée. Bonaparte est précipité dans un marais; il était au mi-

lieu des ennemis! Les grenadiers s'aperçoivent de son danger. Un cri se fait entendre : « *Soldats, en avant pour sauver le général!* » Tous ces braves reviennent aussitôt d'une course impétueuse sur l'ennemi, le repoussent au-delà du pont malgré la mitraille, et Bonaparte est sauvé! On l'arrache du milieu de la fange, on le met à cheval, et il revient à Ronco.

Cette journée fut celle du dévouement militaire. Lannes qui, tout blessé, était accouru de Milan, reçut trois blessures en couvrant le corps de son général; le jeune Muiron, son aide-de-camp, tomba mort à ses pieds : mort héroïque et touchante! Belliard, Vignoles, furent blessés en ramenant les troupes en avant. Le brave général Robert fut tué; c'était un officier incbranlable au milieu du feu. Tous enfin, chefs et soldats, avaient glorieusement fait leur devoir, bien que l'attaque n'eût pas réussi.

Quelques heures après, le général Guyeux, qui avait pris Arcole à revers, était parvenu à l'enlever; mais il était trop tard. Alvinzi avait abandonné Caldiero en toute hâte, défait ses batteries, et fait repasser le pont à tous ses parcs et réserves. Les Français, du haut du clocher de Ronco, voyaient avec douleur cette proie leur échapper. L'armée ennemie, par cette retraite précipitée en plaine, échappait à sa destruction. Toutefois, le résultat de cette journée était important : Caldiero était abandonné, Vérone ne courait plus de dangers; de nombreux prisonniers et des trophées défilèrent à

travers le camp, et remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers. Chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

Le lendemain, le général en chef, certain que Vaubois tenait toujours les hauteurs près de Rivoli, repasse l'Adige avec ses troupes, et les dirige sur les chaussées du centre et de la gauche. Alvinzi les avait fait occuper pendant la nuit. Une fusillade meurtrière s'engagea sur les deux points. Se précipitant au pas de charge, les Français rompirent l'ennemi, et le poursuivirent jusqu'aux débouchés des marais, qu'il remplit de morts. Augereau attaqua de nouveau Arcole : il trouva la même résistance que la veille, et ne put emporter le pont. La nuit survint ; Bonaparte retourna à Ronco, et concentra, comme la veille, toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, afin d'être en sûreté et de secourir Vaubois, si cela devenait nécessaire. Le 17, avant le jour, il renouvela l'attaque. Il était très-important de forcer Alvinzi à se retirer au-delà de Villa-Nova, pour nous remettre en communication directe avec Vérone. Les têtes de colonnes des deux armées se rencontrèrent à moitié des digues. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Bonaparte plaça la 32^e demi-brigade ventre à terre dans un petit bois de saules, le long de la digue, près du pont ; elle se leva tout à-coup, fit une décharge, marcha à la baïonnette, et précipita dans les marais une colonne profonde de trois mille Croates : ils y périrent tous. Masséna sur la gauche éprouvait des vicissitudes ; mais il

— —

marcha à la tête de ses troupes , son chapeau au bout de son épée en signe de drapeau , et fit un horrible carnage de la division qui lui était opposée. Vers midi , le général en chef , jugeant que les combats des trois jours avaient affaibli les Autrichiens de vingt mille hommes , ordonne de sortir des marais et d'attaquer en plaine. Là , se renouvelèrent les mêmes scènes de carnage : d'un côté, audace intrépide; de l'autre, tenacité et résistance désespérée. Une ruse commença à rompre l'infanterie ennemie. Un chef d'escadron eut ordre, avec vingt-cinq guides et des trompettes , de se cacher dans des roseaux , et de charger la gauche de l'ennemi, lorsqu'aurait lieu la canonnade sur la droite. Le bruit des trompettes persuada aux Autrichiens qu'un nouveau corps se précipitait sur eux; ils perdirent leur aplomb , et les divisions Masséna et Augereau achevèrent de les rompre , et firent un grand nombre de prisonniers. Le lendemain , Alvinzi était en retraite sur Vicence : la victoire si long-temps indécise nous était assurée.

L'armée française rentra triomphante dans Vérone par la porte de Venise , trois jours après en être sortie mystérieusement par la porte de Milan. L'étonnement et l'enthousiasme des habitans furent au comble : amis et ennemis montrèrent la même admiration pour un général et une armée qui avaient changé si glorieusement le destin de la guerre. Sans perdre un moment , Bonaparte envoie les divisions Augereau et Masséna , pour secourir la divi-

sion Vaubois qui était aux prises avec le corps de Davidovich, à l'extrémité sud du lac de Garda. Cette division n'échappa à une ruine certaine, qu'en se hâtant de regagner Roveredo et les montagnes du Tyrol ; toutefois, elle perdit quinze cents hommes, de l'artillerie et beaucoup de bagage. Alvinzi, instruit de ces revers, et se trouvant isolé, n'osa tenir la campagne, et se replia derrière la Brenta (20 novembre).

Cette victoire d'ARCOLE causa en France une joie extraordinaire. Partout on admirait ce génie profond et audacieux qui, par le choix du champ de bataille et les combinaisons militaires, avait détruit la supériorité du nombre dans l'ennemi. On célébrait surtout l'héroïsme déployé au pont d'Arcole, et partout on représentait le jeune général un drapeau à la main, au milieu du feu et de la fumée. Les deux Conseils, en déclarant que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, décidèrent de plus que les drapeaux portés à Arcole par les généraux Bonaparte et Augereau leur seraient donnés pour être conservés dans leurs familles : glorieuse récompense qui rappelait les âges héroïques !

§ V.

Deux mois s'écoulèrent, et pendant ce temps, l'Autriche fit des efforts prodigieux pour arracher enfin l'Italie aux Français. Les succès d'Allemagne,

les humiliations d'Italie, avaient produit un mouvement général. De nouvelles levées s'organisaient dans le Tyrol et la Hongrie; les troupes du Rhin portaient en poste; les grandes villes offraient des bataillons. Vienne fournit quatre mille volontaires, qui reçurent de l'impératrice des drapeaux brodés de sa propre main. « Ils les perdirent, dit Bonaparte lui-même, mais les défendirent avec honneur. » Tous ces renforts, dirigés avec la plus grande activité sur l'Italie, arrivèrent vers la fin de décembre, et le maréchal Alvinzi se trouvait à la tête d'une nouvelle armée de soixante-dix mille hommes. Wurms, toujours enfermé dans Mantoue, dont les Français avaient repris le blocus, continuait à résister aux horreurs de la famine, aux ravages des maladies, et espérait enfin une prochaine et glorieuse résistance.

Bonaparte s'attendait à cette dernière lutte qui allait décider du sort de l'Italie, et s'y était préparé. Les fatigues extraordinaires de cette campagne avaient presque épuisé ses forces physiques. Une maladie prise devant Toulon en 1793, et mal guérie, contribuait encore à l'affaiblir; à peine pouvait-il se tenir à cheval. Mais son énergie morale était toujours la même, et son ardente activité se portait à la fois sur la répression des brigandages commis par les fournisseurs, sur la discipline de son armée, les renforts nécessaires pour réparer ses pertes, les mesures d'administration et de haute politique pour affermir le parti français en Italie,

et contenir les dispositions hostiles de Venise et du Saint-Siège.

L'armée française comptait environ 45,000 hommes, depuis qu'elle avait reçu des renforts. Les quatre divisions en activité étaient partagées sur le cours de l'Adige : Masséna à Vérone, Augereau à Legnano, Joubert à Rivoli et à la Corona qui étaient couverts de retranchemens, et Rey avec une réserve de 4,000 hommes, à Dozenzano, au bord du lac de Garda. La division Serrurier avait repris le blocus de Mantoue.

Instruit par les derniers désastres, le cabinet de Vienne avait adopté un nouveau plan qui se liait avec les opérations hostiles de Rome. L'armée autrichienne, partagée en deux corps, devait faire deux grandes attaques, l'une par le Haut-Adige, l'autre par le Bas-Adige et les plaines du Padouan. Le premier corps, de 45,000, était sous les ordres d'Alvinzi, le second, de 20,000, sous ceux de Provera; ils devaient agir indépendamment l'un de l'autre. Si le maréchal Alvinzi, débouchant du Tyrol, accablait l'armée française, il devait arriver sous les murs de Mantoue, et faire sa jonction avec le deuxième corps, qui agissait sur le Bas-Adige; si, au contraire, la principale attaque échouait, et que le second corps réussît, le siège de Mantoue serait également levé, et Wurmser avait ordre de se rendre avec sa cavalerie et son état-major dans la Romagne, et de prendre le commandement de l'armée du Pape. Un agent secret fort adroit, envoyé

de Vienne à Mantoue, fut arrêté par une sentinelle, comme il franchissait le dernier poste de l'armée de blocus. On lui fit rendre sa dépêche, qu'il avait avalée; elle était renfermée dans une boule de cire à cacheter. Ce billet annonçait à Wurmser qu'il serait incessamment dégagé, et, dans tous les cas, lui ordonnait de ne pas capituler, mais de se rendre dans les états du Saint-Siège (janvier 1797).

L'engagement commença sur le Bas-Adige; mais Provera, vivement repoussé par la division Masséna, perdit 900 hommes, et se replia sur Caldiéro. Le même jour, le maréchal Alvinzi attaqua et pressa vivement, avec des forces immenses, Joubert, qui occupait avec sa division le plateau de Rivoli. Bonaparte devina de suite, d'après les renseignemens recueillis, que c'était là qu'allait se décider sa ruine ou son triomphe.

Alvinzi manœuvrait pour se réunir à sa cavalerie et à son artillerie; s'il réussissait, Joubert était écrasé, et les Autrichiens allaient se précipiter comme un torrent pour débloquer Mantoue. Le général en chef sentit qu'il n'avait pas un moment à perdre : il dirige promptement ses troupes sur Rivoli, et devançant ses divisions, y arrive lui-même à deux heures du matin. Le temps s'était éclairci, le clair de lune était éclatant, le froid assez vif. Bonaparte monta sur différentes hauteurs pour observer les lignes des feux ennemis; elles remplissaient le pays entre l'Adige et le lac de Garda; tout l'horizon en était embrasé. Il distingua fort bien cinq

camps, et les feux des bivouacs annonçaient 40 ou 50 mille hommes. Il pénétra de suite les directions d'attaque d'après la nature du terrain et la disposition des troupes. Les divisions françaises arrivèrent dans la nuit; à six heures du matin elles occupaient les postes où le génie du général en chef prévoyait la victoire. Il avait tout au plus 30,000 hommes, mais un avantage qu'il regardait comme important, c'étaient 60 pièces d'artillerie et plusieurs régimens de cavalerie (14 janvier).

Dès l'aube du jour, Joubert commença vivement l'attaque, mais sa gauche, pressée par un nombre supérieur, fut rompue. Le général en chef courut à la division Masséna, qui, ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos au village de Rivoli, la mena aux ennemis, et, en moins d'une demi-heure, leur colonne fut battue et mise en déroute. Une autre division tenta de s'emparer d'une chapelle sur une hauteur; Joubert lança trois bataillons qui arrivèrent avant, et précipitèrent ceux de l'ennemi au fond de la vallée. Une batterie de 15 pièces, placée au plateau de Rivoli, mitrilla tout ce qui se présenta pour déboucher. Le colonel Leclerc et l'intrépide Lasalle chargèrent vigoureusement avec la cavalerie; l'ennemi fut rejeté dans le ravin. Le désordre y était déjà grand, lorsqu'un de nos obus vint faire sauter un caisson dans un ravin où les Autrichiens étaient entassés; dès-lors la confusion et la terreur y furent au comble: infanterie, cavalerie, artillerie, rétrogradèrent à la hâte. Vainqueur de ce côté, Bonaparte

attaqua successivement les autres divisions qui furent mises en déroute. Les bataillons d'infanterie étaient précipités dans les défilés de l'Adige; un grand nombre de prisonniers resta en notre pouvoir. La division Masséna, qui s'était battue le jour précédent à Vérone, qui avait marché toute la nuit, soutint le choc tout ce jour avec une admirable intrépidité. La 32^e demi-brigade, Masséna en tête, fit des merveilles et rétablit deux fois le combat.

Le jour tombait, l'armée autrichienne était en partie détruite, ses débris prisonniers ou fuyant dans diverses directions. La victoire était complète, mais Bonaparte n'en fut pas ébloui. Le soir même, il avait appris que Provera avait passé l'Adige et se dirigeait sur Mantoue; il était urgent de le prévenir. Il laisse deux divisions pour tenir tête aux débris d'Alvinzi, et lui-même se porte rapidement, avec la division Masséna, à la rencontre de Provera. Ces braves guerriers semblent ne pas sentir les fatigues, et cependant quatorze lieues les séparent de Mantoue.

Le général autrichien, arrivé devant cette place, avait attaqué le faubourg Saint-Georges, mais il fut vivement repoussé; alors il cerna la ville, fit parvenir par le lac, à Wurmser, l'ordre d'attaquer, et prit position à la Favorite, château de plaisance des ducs de Mantoue. Le 16 janvier, au matin, la double attaque eut lieu. Secondée par les renforts de Rivoli, la division Serrurier culbuta la garnison et força Wurmser de rentrer dans la place. A la tête de la 57^e demi-brigade, qui dans ce jour reçut le nom de

la Terrible, Victor s'élance sur l'armée de secours, et renverse tout ce qui veut résister. Provera, pressé à la fin par Serrurier et Masséna, fut accablé. Pour mettre le comble à son désespoir, la division Augereau déboucha sur ses derrières; il posa les armes avec 6,000 hommes qui lui restaient. Une partie de son corps, de 20,000, fut détruite. Parmi les prisonniers se trouvaient plusieurs généraux et le bataillon de Vienne, qui, après une défense honorable, rendit les drapeaux brodés par la main de l'impératrice. Cette bataille reçut le nom de **LA FAVORITE** (16 janvier).

Bonaparte apprit le jour même les succès remportés par Joubert, qu'il avait laissé à Rivoli pour consommer la défaite d'Alvinzi. Vivement poursuivi, le maréchal éprouva des pertes continuelles et abandonna toutes ses positions aux généraux français. Malgré les neiges qui remplissaient toutes les gorges du Tyrol, l'infanterie triompha de tout, et Joubert s'établit à Trente. L'armée reprit ensuite les positions qu'elle avait occupées avant la bataille d'Arcole.

La victoire de **RIVOLI** surpassait toutes les autres par ses trophées : 24 drapeaux, 60 pièces de canon, 25,000 prisonniers, étaient en notre pouvoir. Cette armée formidable de 80,000 hommes avait été comme frappée de la foudre, et Alvinzi n'en ramena que 30,000 en Autriche.

Tel fut le dernier acte de cette immortelle campagne, jugée par les militaires une des plus belles

et des plus extraordinaires que présentent les temps modernes. Grandeur des combinaisons, grandeur des résultats, tout y est de niveau. Nos légions s'y couvrirent de gloire et surpassèrent la rapidité tant vantée des légions de César. Ainsi les mêmes troupes qui, au sortir de Vérone, avaient combattu le 13, marchèrent toute la nuit sur Rivoli, y combattirent dans les montagnes, le 14, jusqu'à la nuit, revinrent sur Mantoue le 15, et firent capituler Provera, qui les croyait battues dans les rochers de la Corona. C'est pour reconnaître les services rendus surtout dans cette bataille, par Masséna, que depuis l'empereur le nomma *duc de Rivoli*.

Bonaparte est désormais sans inquiétude sur la chute de l'imprenable Mantoue. Ses immenses magasins étaient épuisés; les hôpitaux renfermaient 10,000 malades, et depuis long-temps les soldats étaient à la demi-ration. Le vieux maréchal avait fait une résistance assez longue et assez courageuse pour songer à capituler. On lui fit connaître les résultats de la bataille de Rivoli et on le somma de se rendre : il répondit fièrement qu'il avait des vivres pour un an. Mais peu de jours après, il envoya son premier aide-de-camp au général Serurier : celui-ci en référa aussitôt au général en chef, qui se rendit aussitôt à la conférence. Bonaparte resta incognito, enveloppé dans son manteau, pendant que la conversation s'engageait entre les deux officiers. L'aide-de-camp dissertait longuement, suivant l'usage, sur les ressources qui res-

taient au maréchal : il assurait qu'il avait encore pour trois mois de vivres. Bonaparte, toujours silencieux, s'approche de la table, se met à écrire ses décisions en marge des propositions de Wurmsér, à la grande surprise de l'aide-de-camp. Puis, se levant : « Tenez, lui dit-il, voilà les conditions
« que j'accorde à votre maréchal. S'il avait seule-
« ment pour 18 ou 20 jours de vivres, et qu'il par-
« lât de se rendre, il ne mériterait aucune capi-
« tulation honorable. Puisqu'il vous envoie, c'est
« qu'il est réduit à l'extrémité. Mais je respecte
« l'âge, la bravoure et les malheurs du maréchal :
« s'il ouvre ses portes demain, il aura les condi-
« tions que je viens d'écrire; s'il tarde quinze jours,
« un mois, deux mois, il aura encore les mêmes
« conditions : il peut attendre jusqu'à son dernier
« morceau de pain. Je pars à l'instant pour passer
« le Pô et je marche sur Rome. Vous connaissez
« mes intentions; allez les dire à votre général. »

L'aide-de-camp, qui n'avait rien compris aux premières paroles, jugea bientôt à qui il avait à faire. Il prit connaissance des conditions honorables accordées par Bonaparte, et, pénétré de reconnaissance, avoua qu'ils n'avaient plus de vivres que pour *trois jours*. Le vieux maréchal fut vivement touché du procédé généreux de son jeune adversaire, et lui écrivit pour lui exprimer sa reconnaissance. La capitulation portait : que le maréchal sortirait librement de la place avec tout son état-major, deux cents cavaliers, cinq cents hommes à son

choix , et six pièces de canon. La garnison devait être conduite à Trieste , pour être échangée contre des prisonniers français (2 février).

Ce fut le général Serrurier qui présida aux détails de la reddition de Mantoue, et vit défiler devant lui le vieux maréchal et tout l'état-major de son armée. La magnanimité de Bonaparte fut complète ; déjà il était dans la Romagne. L'indifférence avec laquelle il semblait se dérober au spectacle si flatteur d'un maréchal de grande réputation , généralissime des forces autrichiennes en Italie , lui remettant son épée, à la tête de son état-major, fut remarquée dans toute l'Europe. Peu de jours après, Wurmser eut occasion de montrer sa reconnaissance, et lui expédia un aide-de-camp pour l'instruire d'un projet d'empoisonnement qui devait avoir lieu dans la Romagne ; ses renseignemens préservèrent Bonaparte. Qui ne serait touché de cet échange de procédés nobles et généreux !

§ VI.

Le général courait sur les états du Saint-Siège pour en finir avec une guerre peu dangereuse. Pendant qu'il était aux prises avec Alvinzi, la cour de Rome, entraînée par la politique passionnée du cardinal Busca et les instigations de nos ennemis, avait rompu l'armistice de Bologne, et fait des armemens extraordinaires, dont le commandement venait d'être confié au général Colli, envoyé par le cabinet de Vienne. On avait soulevé le peuple des campagnes

en excitant à la fois, par des proclamations, son fanatisme religieux et guerrier. Justement blessé de ces hostilités, et des humiliations qu'avait essuyées le ministre français à Rome, Bonaparte publia un manifeste de griefs, et, à l'appui, les lettres interceptées qui prouvaient la politique perfide du Vatican.

Une division française, sous les ordres du général Victor (depuis maréchal, duc de Bellune), envahit les états du Saint Siège. Elle arriva rapidement à Castel-Bolognese, près la rivière du Senio, où était retranchée l'armée papale, avec un grand nombre de paysans précédés de leurs moines. Les Français prenaient position, après une journée fatigante, lorsqu'un parlementaire se présenta et déclara de la part de Son Eminence M. le cardinal général en chef, *que si l'armée française continuait d'avancer, il ferait feu sur elle.* On rit beaucoup de cette terrible menace. On répondit : *Qu'on ne voulait point s'exposer aux foudres du cardinal, et qu'on allait prendre position pour passer la nuit.*

Le lendemain, le général Lannes remonta le Senio, le passa à gué et se rangea en bataille derrière l'armée pontificale, pour lui couper retraite. Au point du jour, nos troupes attaquèrent le pont en colonne serrée. Ce pont était assez bien gardé, mais la défense ne ressembla en rien à celle d'Arcole. L'armée ennemie ne soutint qu'une première charge; à la seconde, tout fut renversé. Les paysans furent mis en déroute, quelques moines sabres, et

la troupe de ligne resta prisonnière, avec quatorze pièces de canon. Le combat ne dura pas une heure. On poursuivit les fuyards jusqu'à Faenza, où l'on fut obligé de briser les portes après d'inutiles sommations, et où l'on pénétra au bruit du tocsin et aux cris d'un peuple furieux. Les soldats en demandaient le pillage, Bonaparte le leur refusa. Cette ville fut sauvée de son propre délire, et il expédia des agens pour calmer l'agitation et la frénésie qui étaient extrêmes. Le moyen le plus efficace fut le renvoi des prisonniers de guerre. Ceux qui avaient été pris au combat du Sénio étaient réunis dans le jardin d'un couvent; ils s'imaginaient qu'on allait les fusiller. Le général en chef leur parla en italien, les rassura, et leur annonça qu'ami des peuples d'Italie, il leur accordait la vie et la liberté. La joie succéda à la consternation. Puis il se rendit au réfectoire où étaient les officiers en grand nombre, et dont une partie appartenait aux meilleures familles de Rome. Il s'entretint long-temps avec eux, parla de la liberté de l'Italie, des abus du gouvernement pontifical, et de sa politique insensée qui lui avait fait attaquer une armée victorieuse et la plus aguerrie du monde. Il déclara que les Français ne venaient pas détruire la religion et le Saint-Siège, et les renvoya libres, en les chargeant d'une proclamation. Ces officiers, à leur retour, ne parlèrent qu'avec enthousiasme du général en chef, et disposèrent les esprits à des sentimens pacifiques. Les proclamations produisirent le meilleur effet.

Le peuple passa d'une extrémité à l'autre, et recevait, avec des démonstrations de joie, nos Français que, peu de jours avant, il avait cru les plus terribles ennemis de sa religion, de ses propriétés, de ses lois. Les moines même s'employaient de bonne foi à éclairer les esprits. Il y avait parmi eux des hommes de mérite qui gémissaient de la folie de leur cabinet.

Plusieurs villes de la Romagne s'étaient soumises. Le 9 février, Victor marcha sur Ancône, où le général Colli s'était retranché avec trois mille hommes. Mais, sous divers prétextes, lui et les officiers autrichiens se retirèrent à Lorette, dès que les Français parurent.

Il n'y eut point de combat. Nos colonnes enveloppèrent les trois mille hommes, et entrèrent sans résistance dans la citadelle. On renvoya ces prisonniers, comme les autres, avec des proclamations. Ancône est le seul port, depuis Venise jusqu'à Brindisi, extrémité de la pointe orientale de l'Italie; mais il était négligé et en mauvais état. Nous y trouvâmes cent vingt pièces d'artillerie et un arsenal bien approvisionné. Pendant le règne de l'empereur, on y a exécuté de grands travaux qui l'ont beaucoup amélioré.

Le 10, l'avant garde française occupa Notre-Dame de Lorette, si célèbre par son trésor et les pèlerinages de la chrétienté. Dans l'église est la *Casa-Santa*, où l'on a placé la vierge ou *Madone* sur un tabernacle. Des présens, des diamans, des bijoux en-

voyés de toutes parts, formaient son trésor, qui montait à plusieurs millions. La cour de Rome avait eu soin d'en faire enlever la plus grande partie : on y trouva cependant pour un million des matières d'or et d'argent. La *Madone* fut envoyée à Paris : C'est une statue en bois grossièrement sculptée, ce qui atteste son ancienneté. Elle resta plusieurs années à la Bibliothèque nationale : Le premier consul la restitua au pape lors du concordat, et elle a été replacée dans la Casa-Santa.

Bonaparte continuant sa marche rapide, arriva à Tolentino, et s'y arrêta pour juger l'effet de ses proclamations et de ses succès. La cour de Rome était saisie d'effroi. Elle avait appris coup sur coup la défaite de Senio, l'occupation d'Ancône et de Loreto, et que déjà l'avant-garde était sur le sommet de l'Apennin. *Les Français ne marchent pas*, disaient les prélats, *ils courent !* Le sacré collège et le pape songeaient à se retirer sur Naples. Mais le général en chef était bien éloigné de vouloir détruire le Saint-Siège. Il avait à ménager les cours de Madrid et de Naples qui s'y intéressaient. D'ailleurs ses regards perçans lisaient dans l'avenir, et à la veille d'une campagne au cœur de l'Autriche, une révolution lui semblait dangereuse. Il écrivit donc à Rome pour proposer un accommodement. Le pape prit confiance, renvoya le ministre qui l'avait compromis, et nomma des plénipotentiaires. Les négociations ne furent pas longues ; il ne s'agissait que de signer les conditions imposées par la vic-

toire. La paix fut conclue à Tolentino (19 avril 1797). Par ce traité, le pape reconnaissait la république, cédait tous ses droits sur Avignon et le comtat Venaisin, abandonnait Bologne, Ferrare et la belle province de la Romagne, la citadelle d'Ancône à la France, jusqu'à la paix générale, et s'engageait à payer trente millions, les deux tiers en argent, le reste en diamans ou effets précieux. L'armistice de Bologne avait stipulé la cession de manuscrits, de tableaux ou statues pour la France. Cet article fut renouvelé et devait recevoir prompt exécution. Les commissaires français choisirent parmi les chefs-d'œuvre qui décoraient les palais et galeries de Rome, ainsi qu'ils l'avaient fait à Parme et à Modène. Ce furent surtout ces admirables ouvrages qui, transportés en triomphe à Paris, exaltèrent l'enthousiasme de toutes les classes de la société pour un jeune général qui, au milieu de ses victoires, recueillait pour l'ornement de la capitale, pour la splendeur de la France, les chefs-d'œuvre les plus célèbres qu'avaient produits l'antiquité et les temps modernes.

Après la signature du traité, Bonaparte expédia un aide-de-camp avec une lettre respectueuse pour le pape. On y trouvait ce passage remarquable : « Je me félicite, disait-il, d'avoir pu contribuer au repos partirulier de Votre Sainteté. Toute l'Europe connaît les inclinations pacifiques et les vertus conciliatrices qui la distinguent. La république française sera, j'espère, une des amies les

« plus vraies de Rome. » Cette lettre et la réponse du pape, qui furent publiées, contrastaient avec le langage qui était alors en usage : on les remarqua beaucoup. Bonaparte prévoyait-il ses grandes destinées de l'avenir, et qu'un jour peut-être il aurait à traiter, comme chef suprême de l'Etat, avec le Saint-Siège ? Cette conjecture n'est pas invraisemblable. Du reste, sa conduite fut à la fois habile et généreuse, et le trait suivant en est une preuve.

Plusieurs milliers de prêtres français, déportés de leur patrie, s'étaient réfugiés en Italie. L'occupation de la Romagne les privait de tout asile. Le clergé et les moines, fatigués de l'hospitalité qu'ils leur accordaient, voulaient les congédier. Ces infortunés étaient réduits au désespoir. Le général en chef ordonna, par un arrêté, à tous les couvens du saint-siège de recevoir honorablement les prêtres français, de les nourrir et de pourvoir à leur pension. Il prescrivit à l'armée de voir en eux des compatriotes, de les protéger et de les traiter en cette qualité. L'armée s'anima de ces sentimens, ce qui donna lieu à un grand nombre de scènes touchantes ; des soldats reconnaissaient les anciens pasteurs de leurs villages ; et ces vieillards, exilés de leur patrie, long-temps exposés aux dédains de l'étranger, pleuraient d'attendrissement en recevant, pour la première fois, des marques de respect et de tendresse de la part de leurs compatriotes, qui jusqu'alors les avaient traités comme des ennemis et des criminels. Le bruit de cette mesure retentit

dans tout le monde chrétien, et surtout en France. Quelques critiques voulurent s'élever, mais elles furent étouffées par l'approbation générale, et spécialement par celle du directoire, qui n'osa désavouer le vainqueur de l'Italie.

Quinze jours avaient suffi à l'expédition dans le Saint-Siège; et c'est par le traité de Tolentino que se termina cette suite de victoires extraordinaires qui ont, depuis l'armistice avec le Piémont, dans le rapide espace de DIX MOIS, détruit quatre armées autrichiennes, soumis la haute Italie et entamé le Tyrol. Le général en chef se rendit à Milan, le centre de l'administration et de la politique de l'Italie.

§ VII.

Nous avons vu que les armées de la Meuse et du Rhin devaient, par leurs opérations en Allemagne, seconder l'invasion de l'Italie et frapper aussi des coups décisifs contre la maison d'Autriche. Entrées en campagne vers le milieu de 1796, elles avaient d'abord obtenu des succès rapides; mais les revers furent aussi prompts, et, vers la fin d'octobre, elles avaient repassé le Rhin. L'archiduc Charles eut toute la gloire de cette campagne. Il s'empara de Kehl, après une admirable résistance de Désaix qui était chargé de la défense du fort, et bientôt un armistice fut conclu sur toute la rive du Rhin. Dès lors, l'Autriche résolut de concentrer tous ses efforts en Italie (février 1797).

De son côté, Bonaparte était dans une position

CAMP. D'ITALIE.

brillante et avantageuse. Depuis la victoire de Rivoli, la reddition de Mantoue, l'expulsion des Anglais de la Corse, la paix avec Naples et Rome, il était maître de l'Italie, et en état de faire trembler l'empereur jusque dans sa capitale.

Au mois de janvier, l'armée d'Italie avait reçu des renforts considérables des armées de la Mense et du Rhin. Elle s'élevait à 60,000 hommes. Jamais, dit Bonaparte, elle n'avait été plus belle ni plus nombreuse. Elle comptait huit divisions d'infanterie, six mille chevaux et cent cinquante pièces d'artillerie. Ces troupes étaient bien habillées, bien chaussées, bien nourries, composées de vieux soldats et d'excellens officiers. Cette armée de soixante mille hommes pouvait tout entreprendre. Le dessein de Bonaparte était de rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes-Julienne, de les poursuivre sur le Drave et la Muer, dans la vallée du Danube, et de porter ses étendards victorieux jusque sous les murs de Vienne, pour contraindre l'empereur à signer la paix. Le cabinet impérial avait pressenti le danger, et envoyé sur la Piave, avec 40,000 hommes d'élite, l'archiduc Charles, illustré par ses exploits récents d'Allemagne, et auquel une campagne savante avait fait la plus grande réputation en Europe.

Le projet de Bonaparte était vaste, mais audacieux jusqu'à la témérité. En effet, qu'on examine. Il laissait l'Italie conquise sur ses derrières, l'Italie saisie de terreur ou d'admiration; mais toujours imbue de l'idée que les Français ne pouvaient pas la posséder long-temps. Les gouvernemens de Gê-

nes, Toscane, Naples, Rome, Venise, Turin, indignés de voir le foyer de la révolution placé à leurs côtés, dans la Cispadane et la Lombardie, pouvaient saisir le premier revers pour se soulever. En Piémont, la misère et le mécontentement étaient au comble parmi le peuple; et plus d'une fois des mouvemens d'insurrection contre la cour avaient éclaté dans diverses provinces. Les circonstances étaient telles, qu'il fallait, pour le succès de l'invasion projetée, ou détruire le roi de Sardaigne, ou dissiper toutes ses inquiétudes, en réprimant l'esprit révolutionnaire.

C'est dans cette vue que Bonaparte proposa à la cour de Sardaigne une alliance offensive et défensive; elle fut signée par les ministres respectifs. Par ce traité la république garantissait au roi sa couronne; le roi déclarait la guerre à l'Autriche et fournissait dix mille hommes et vingt pièces de canon à l'armée française. Le général en chef le jugeait très-important, car il obtenait à la fois des renforts et des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence d'Italie. Mais le directoire n'en sentit pas l'importance, et en ajourna constamment la ratification. Toutefois la publicité du traité releva le crédit du roi et contint les mécontents.

L'état de Venise seul donnait des inquiétudes sérieuses. Le gouvernement de cette république faisait des armemens considérables, dont le but ne pouvait être douteux. Les lagunes étaient remplies de régimens esclavons, les troupes de confiance du sénat. Les podestats (gouverneurs civils et militai-

res) entretenaient une grande agitation dans les villes de terre-ferme, Bergame, Brescia, Vérone, Padoue, Trévise, Vicence, etc.; et celui de Bergame, aveugle instrument des inquisiteurs d'état, avait répandu l'argent et les armes parmi les montagnards, dans l'attente d'une bonne occasion. Étourdie par les rapides triomphes de l'armée française, esclave de l'Autriche et de la peur, l'aristocratie dégénérée du *Livre d'or* n'avait su prendre aucun parti décisif, et tout en déclarant, d'après l'avis des vieux sénateurs, la neutralité de Venise, déguisait mal sa haine profonde pour la France, et surtout pour les principes français. Elle attendait, elle intriguait, mais continuait d'armer sous de spécieux prétextes. Le génie pénétrant de Bonaparte avait deviné tous ces desseins. Il sentait le danger de laisser derrière lui les peuples de la terre-ferme, livrés à des passions violentes, et disposés à l'insurrection; il sentait qu'au moindre revers contre l'Autriche, une partie se prononcerait en égorgeant ses soldats pendant leur retraite. Quel parti prendre? Il médita profondément, dit-il, l'état des choses. Négocier de bonne foi un traité d'alliance avec le sénat de Venise, c'était le plus simple; mais tous ses efforts de diplomatie s'y épuisèrent inutilement. Marcher droit à Venise, s'emparer de vive force de cette capitale, pour y faire la révolution politique favorable aux intérêts de la France, c'était trancher le nœud qu'on ne pouvait dénouer; mais ce parti eût semblé violent et odieux. D'ailleurs il n'avait pas d'ordre de son gouvernement; Venise, protégée par ses la-

gunes, ses vaisseaux, quinze mille Esclavons, pouvait faire une résistance longue et désespérée; que de dangers à courir la veille de marcher contre la dernière armée de l'Autriche !

Fort inquiet de la marche des affaires, Bonaparte en passant l'Adige, résolut de tenter un nouvel effort de négociation, et voulut avoir un entretien avec le procureur Pezzaro, chef du parti autrichien dans le sénat, et qui, en ce moment, conduisait toutes les affaires de la république; ses ouvertures furent franches et amicales : « Je sais, lui
« dit-il, que toute la terre-ferme est en proie à
« l'agitation, que les idées de la révolution y font
« de rapides progrès; mais si Venise s'allie aux
« Français, leur ascendant comprimera la révolte.
« Une guerre contre la France ferait votre entière
« et prompte ruine; ne la cherchez pas en augmen-
« tant chaque jour vos préparatifs hostiles. Ne comp-
« tez pas sur le prince Charles, avant quinze jours
« je le battrai et le chasserai de l'Italie. Je veux
« terminer vos angoisses, vous tirer de votre fâ-
« cheuse position. Je vous offre l'alliance de la ré-
« publique; je vous garantirai vos états de terre-
« ferme. La guerre sera déclarée à l'Autriche,
« et vous me donnerez un contingent de dix mille
« hommes. Je ne demande pas le sacrifice de votre
« constitution, je crois pourtant convenable de met-
« tre dans le *Livre d'or* les principales familles de
« terre-ferme. »

« Retournez à Venise, faites délibérer le sénat; venez
« signer un traité qui seul peut sauver votre patrie. »

Rien n'était plus sage ni plus sincère que cet avis. Bonaparte et le directoire ne songeaient nullement alors à sacrifier Venise à l'Autriche. Cette république aristocratique aurait sauvé son territoire et ses anciennes lois, si le sénat eût été capable de grandes et sages résolutions; mais tout était usé, talens et énergie. Bonaparte voyant qu'il n'y avait rien à espérer des réponses évasives de Pezzaro et de la lenteur de l'aristocratie, prit ses précautions, laissa dix mille hommes pour garder l'Italie, comptant bien pourvoir au reste par la rapidité et la vivacité de ses coups, et se rendit à son quartier-général de Bassano (9 mars).

§ VIII.

L'archiduc Charles s'était déjà établi sur la Piave, pour garder tous les passages des Alpes Noriques. Son armée était divisée en deux corps, l'un de trente mille hommes couvrait le Frioul; l'autre de quinze mille occupait le Tyrol; de plus, il espérait prochainement trois divisions (quarante mille hommes) qui lui venaient du Rhin par le Tyrol ou la vallée de la Drave, et qui devaient porter ses forces réunies à quatre-vingt mille combattans. Bonaparte pensa qu'en attaquant de suite l'archiduc, avant l'arrivée des renforts, il enlèverait plus promptement les débouchés des Alpes, les franchirait à la suite, battrait successivement les Autrichiens isolés, et, s'il était appuyé par le mouvement des armées du Rhin, s'avancerait victorieux

jusqu'à Vienne. Concevoir et exécuter était la même chose pour ce génie ardent ; les ordres furent donnés, et l'armée française s'ébranla en même temps.

Trois routes conduisaient, à travers les Alpes Rhétiennes, Noriques et Juliennes, à Vienne : la première, à gauche, traversant le Tyrol, au col du Brenner ; la seconde, au centre, traversait la Carinthie, au col de Tarvis ; la troisième, à droite, passant le Tagliamento et l'Isonzo, et conduisant en Carniole. C'était sur cette dernière que l'archiduc, couvrant Trieste, port important de l'Autriche, avait le gros de ses forces. Le projet de Bonaparte était de suivre la chaussée de la Carinthie, de traverser la Carniole, la Styrie, et d'arriver sur les hauteurs du Simmering, à vingt lieues de Vienne. Mais l'archiduc avait une armée de quinze mille hommes dans le Tyrol ; il était donc nécessaire de laisser un corps d'observation sur ce point. Le général en chef préféra mettre également ce corps sur l'offensive, et donna à Joubert, qui depuis Rivoli avait mérité toute sa confiance, trois divisions formant dix-huit mille hommes. Joubert devait monter dans le Tyrol, battre à outrance les généraux autrichiens, les rejeter au-delà du Brenner, et ensuite joindre par la chaussée de Puthersthal le corps principal de l'armée à Clagenfurth. L'aile du Tyrol arrivée (et se donner la main à point nommé vers Clagenfurth était une opération très compliquée, dit Bonaparte lui-même), toute l'armée réunie marchait sur le Simmering et sur Vienne.

La prévoyance de Bonaparte n'avait rien oublié

avant de se mettre en marche ; il donna au général Kilmaine le commandement de la Haute-Italie, et la division Victor, qui attendait dans les états du Pape le paiement des trente millions, reçut l'ordre de revenir sur l'Adige pour y former, avec les bataillons lombards (huit mille hommes), le corps d'observation. Ces mesures prises, il publia, suivant son usage, une proclamation énergique, où il rappelait ces triomphes de l'armée française, censurait amèrement la politique de l'Autriche, *esclave des marchands de Londres*, et montrait dans le lointain une paix glorieuse, comme le prix de nouvelles victoires.

Le 10 mars (1797) toute l'armée se met en mouvement. Le froid était rigoureux, plusieurs pieds de neige couvraient les montagnes ; à peine s'occupait-on de cette circonstance. Masséna, avec sa belle division, attaque le corps du centre, le pousse sur Feltre, Bellune, Cadore, lui fait un millier de prisonniers, parmi lesquels est le général Lusignan, émigré français, et s'engage dans les gorges de la Ponteba, qui précèdent le col de Tarvis. Son but est de s'assurer du débouché de la Carinthie.

En même temps, le général en chef, avec trois divisions (vingt-cinq mille hommes), franchit la Piave, et repousse les avant-gardes ennemies. Le 16 mars, les deux armées se trouvent en présence dans les plaines qu'arrose le Tagliamento. Les Autrichiens étaient sur la rive gauche du fleuve pour en disputer le passage. La cannonade s'engage avec vivacité d'une rive à l'autre ; la cavalerie légère fait

plusieurs charges sur le gravier du torrent. Bonaparte, voyant l'ennemi trop bien préparé, fait poser les armes à ses soldats et rétablir les bivouacs. L'archiduc trompé, s' imagine que l'armée française, qui avait marché toute la nuit, prend position, et se retire également dans les bivouacs. Deux heures après, quand tout est tranquille dans les deux camps, les Français reprennent subitement les armes; les trois divisions se précipitent dans la rivière et se rangent en bataille sur la rive gauche. L'ennemi avait couru aux armes; mais il n'était plus temps. La canonnade et la fusillade s'engagent de toute part. Après plusieurs heures de combat, l'archiduc désespérant de la victoire, se retire abandonnant du canon et des prisonniers.

Les grenadiers du Rhin avaient rivalisé d'ardeur et d'impétuosité avec leurs compagnons d'armes. « Soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse, s'était écrié Bernadotte, au moment du passage, l'armée d'Italie vous regarde ! » Tous ensemble ils avaient fondu sur l'ennemi et commencé sa déroute, qui fut achevée par les charges impétueuses de nos escadrons, que lance à propos le général en chef (16 mars).

Masséna, de son côté, après s'être emparé des gorges de la Ponteba, marchait sur Tarvis. L'archiduc court à Clagenfurth, en tire une belle division de grenadiers hongrois, et prend position en avant de Tarvis pour arrêter Masséna. Le combat fut vif et opiniâtre de part et d'autre. Chacun sentait l'importance du succès. Tarvis enlevé, l'armée

française était maîtresse des Alpes et prenait une division entière engagée dans la vallée Isonzo. L'archiduc paya de sa personne, et plusieurs fois fut sur le point d'être pris par les tirailleurs français. Masséna y montra son impétuosité ordinaire, et le général Brune, chef d'une brigade, une grande valeur. Le col de Tarvis est le plus élevé des Alpes Noriques ; il domine l'Allemagne et la Dalmatie. On se battait avec fureur au milieu de la neige et sur des plaines de glaces. Des lignes entières étaient renversées sur le champ de bataille. Enfin, après avoir fait donner ses dernières réserves, l'archiduc est obligé d'abandonner Tarvis. La division autrichienne d'Isonzo se trouve abandonnée à elle-même.

Pendant ce temps, Bonaparte avait manœuvré contre le flanc gauche de l'archiduc, emporté Palma-Nova, place vénitienne qui renfermait d'immenses magasins, et fait capituler Gradisca, en envoyant à propos la division Serrurier pour soutenir une attaque trop hardie de Bernadotte, dont les soldats, par un excès d'ardeur, avaient voulu arriver avant les guerriers d'Italie. Laybach et Trieste furent occupés.

Les Autrichiens tenaient encore dans la forte position de la Chiusa vénitienne. Bonaparte, continuant sa marche, vint les attaquer par derrière avec la division Gueyeux, tandis que Masséna, maître de l'importante position de Tarvis, qu'il avait tant disputée, les pressait vivement en tête.

La 4^e demi-brigade de ligne, que le général en chef avait nommée l'*Impétueuse*, soutint sa gloire.

Elle gravit avec une rapidité inouïe une montagne qui domine la gauche de la Cbiusa; et, tournant ainsi ce poste important, ne laissa d'autre ressource aux Autrichiens que de poser les armes. Drapeaux, pièces de canon, quatre cents voitures d'artillerie et de bagages, tout fut pris. On ne fit que cinq mille prisonniers. Une foule de soldats, natifs de la Carniole et de la Croatie, se sauvaient à travers les montagnes en jetant leurs armes. Le quartier-général fut bientôt porté à Clagenfurth (29 mars).

Ainsi Bonaparte était arrivé en quinze jours au sommet des Alpes, et sur le point où il commandait son plan était accompli. En attendant Joubert il organisa rapidement une administration provisoire pour les villes de Trieste, Laybach, Clagenfurth, capitales des trois provinces conquises (Istrie, Carniole, Carinthie). A Trieste, ville florissante par son commerce, toutes les marchandises anglaises furent confisquées. On trouva dans les mines d'I-dria pour plusieurs millions de vif-argent, qu'on expédia immédiatement sur Palma-Nova. Les villes fortes furent réparées et mises en état de défense. Une proclamation pacifique fut adressée aux habitants des trois provinces. Elle déclarait que l'armée française ne venait pas pour conquérir leur pays ou porter atteinte à leur religion, à leurs mœurs, à leurs propriétés; elle promettait qu'aucune contribution ne serait imposée. La sagesse de ces mesures et leur loyale observation produisirent les meilleurs effets. L'habile modération du général en chef gagna de suite les propriétaires riches et influens.

Dans le Tyrol, Joubert justifiait sa confiance par des succès aussi rapides qu'importans. Après la bataille du Tagliamento, Bonaparte lui avait expédié l'ordre d'attaquer l'armée qui lui était opposée, de s'emparer de tout le Tyrol italien, et d'exécuter hardiment la marche prescrite. Joubert entra en opération le 20 mars : il avait en tête deux généraux autrichiens qui occupaient les deux rives de l'Adige. Battre successivement l'un et l'autre, faire 7 ou 8,000 prisonniers, détruire le tiers de leurs troupes, et les rejeter au-delà du Brenner, tout cela fut l'affaire de huit jours. Le Tyrol déblayé, il se mit en marche à travers le Pusterthal, pour rejoindre son général en chef. Les généraux autrichiens prirent cette marche pour une retraite : ils recueillirent leurs débris, appelèrent aux armes les Tyroliens, et l'un d'eux (Laudon) reprit l'offensive.

En dix-sept jours les deux armées de l'archiduc Charles avaient succombé. L'Autriche avait perdu vingt mille prisonniers, cinquante pièces de canon et deux places très importantes, Palma-Nova et Trieste. La province de Goritz, l'Istrie, la Carniole, la Carinthie étaient conquises ; la Save, la Drave, les Alpes Juliennes étaient passées ; l'armée française n'était plus qu'à soixante lieues de Vienne ; il semblait que rien ne pourrait arrêter sa marche victorieuse. Mais Bonaparte, malgré ses succès rapides, était préoccupé de secrètes inquiétudes. Il avait appris les progrès croissans de l'agitation dans la terre-ferme, la révolution populaire qui s'était opérée à Bergame et à Brescia, par le con.

cours des familles nobles et de la bourgeoisie (14 mars), l'indignation du sénat vénitien, qui allait se jeter dans l'alliance de l'Autriche, la rentrée de Laudon dans le Tyrol après le départ de Joubert, et le soulèvement de ce peuple guerrier et religieux. Il savait que les agens de Venise et les moines avaient échauffé toutes les passions dans la terre-ferme, prêché l'assassinat contre les Français, désignés sous le nom de *jacobins*, et que de cruelles vengeances avaient eu lieu.

Mais le motif le plus grave, c'était la réponse du directoire, relativement aux armées du Rhin et de la Sambre. Bonaparte, dans le cours de ses succès, avait demandé avec instance que ses armées se misent en marche pour seconder le mouvement d'invasion. Il l'espérait, il l'attendait avec impatience, lorsqu'il reçut à Clagenfurth une dépêche portant qu'il ne fallait pas compter sur la diversion de ces armées en Allemagne, parce que les désastres de la dernière campagne les privaient de bateaux et du matériel nécessaire. Cette lettre l'avait accablé de surprise et de chagrin. Sa vive imagination y avait vu de suite des intrigues odieuses pour compromettre l'armée d'Italie et son général.

Il avait répondu par des plaintes amères et pleines d'indignation; mais il n'en fallait pas moins renoncer, pour le présent, aux grandes espérances qu'il avait nourries d'une marche victorieuse jusqu'à Vienne. Il se décida aussitôt à conquérir une nouvelle gloire en faisant la paix. Le 31 mars, il écrivit de Clagenfurth, au prince Charles, une let

tre pleine de noblesse et de modération, où il déplorait les malheurs d'une guerre que rien ne pouvait justifier plus long-temps, et cherchait à inspirer à son illustre adversaire le désir de la paix. Si l'Autriche rejetait ses propositions, il était décidé à la frapper de terreur par une marche rapide et des coups décisifs, et à obliger ainsi l'empereur à la paix. Les circonstances favorisaient ce projet, car la cour de Vienne était remplie d'agitation et d'inquiétude.

L'archiduc Charles désirait personnellement la fin de cette guerre désastreuse pour l'Autriche, mais il n'avait aucun pouvoir pour traiter. Il répondit dans ce sens, et ajouta qu'il allait demander des instructions pour un objet de si haute importance. Le cabinet de Vienne, tout dévoué à l'Angleterre, ne se pressa pas de répondre, et Bonaparte reprit promptement l'offensive. Le prince Charles avait enfin reçu les renforts du Rhin et de l'Allemagne, et pris position dans les gorges étroites de Neumarkt où il espérait tenir en attendant d'autres secours considérables. Dans cette pensée, il demanda une suspension d'armes; mais le général français, devinant son but, la refusa. Un combat furieux s'engagea dans ces gorges. Masséna en eut le principal honneur. Les soldats du Rhin et les soldats d'Italie se précipitent avec une énergie irrésistible; c'était à qui se distinguerait davantage. Après une action acharnée dans laquelle l'archiduc perdit trois mille hommes sur le champ de bataille, et douze cents prisonniers, tout fut enlevé à la baïonnette,

et les gorges emportées (2 avril). Le lendemain, le prince fut encore battu à Hundsmark, et laissa quinze cents prisonniers. L'armée continua sa marche sans obstacle, et l'avant-garde entra à Léoben (7 avril). Dès-lors, toute combinaison de l'archiduc, à l'égard des renforts qu'il attendait, fut déjouée. Joubert venait de donner la main à l'armée principale, et les deux routes du Tyrol et de Salzbourg se trouvaient fermées. Le quartier-général transporté à Léoben, Bonaparte porta l'avant-garde de Masséna sur le *Simmering*, dernière hauteur des Alpes-Noriques, qui n'est qu'à *vingt lieues* de Vienne, et d'où l'on peut voir les clochers de cette capitale. Le désordre et la terreur y avaient redoublé dès les premiers jours d'avril; une partie de la famille impériale s'était réfugiée en Hongrie; on embarquait sur le Danube les meubles de la couronne et les archives de l'empire; les premières familles se hâlaient d'envoyer au loin ce qu'elles avaient de plus précieux : il était temps de songer à la paix.

Le 8 avril, deux généraux arrivèrent en parlementaires à Léoben, pour demander une *suspension d'armes*. Animé du désir sincère d'une paix définitive, Bonaparte accorda cinq jours de suspension, pour laisser le temps d'arriver à des plénipotentiaires. Ce fut dans cette première conférence qu'il dit aux parlementaires : « Votre gouvernement a envoyé contre moi quatre armées sans généraux, et, cette fois, un général sans armée. » Bel éloge pour l'archiduc Charles!

Le 13 avril, les ministres de l'Autriche arrivèrent

au quartier-général, et, après de longs débats, pendant trois jours, les préliminaires de paix furent signés. Les articles portaient : la renonciation de l'empereur à la Belgique et à la rive gauche du Rhin; l'abandon de la Lombardie, qui était érigée en république Cisalpine. L'Autriche avait mis toute sa politique à compenser ces sacrifices nécessaires. Le général en chef et l'armée étaient alors fort indignés de la conduite qu'avait tenue le sénat de Venise, des insurrections et des assassinats qu'il avait payés. Les ministres de l'empereur profitèrent de ces dispositions, et Bonaparte, ne sachant trop où prendre les indemnités qu'ils sollicitaient, sacrifia la république de Venise. Ses possessions de terre-ferme, l'Istrie et la Dalmatie devaient passer entre les mains de l'Autriche. Venise obtenait, en dédommement, les légations de Ferrare et de Bologne, et la province de Romagne. La place de Mantoue, qui avait coûté de si prodigieux efforts, retournait à l'empereur (18 avril).

Bonaparte avait montré dans ces négociations son énergie ordinaire; mais s'il eût connu ce qui se passait sur le Rhin, il eût rejeté bien loin les préliminaires, et cherché dans la victoire de meilleures conditions. Les armées du Rhin et de la Sambre s'étaient enfin ébranlées, quoique le directoire lui eût mandé que l'opération serait longue (19 avril). Hoche avait passé le Rhin en présence de l'ennemi; victorieux dans trois batailles et cinq combats, il menaçait directement les états héréditaires de l'Autriche. Moreau avait également forcé le Rhin, repris

Kelb, et remporté une victoire complète sur l'ennemi. La nouvelle de Léoben vint enchaîner la marche triomphante de ces deux armées. Bonaparte fut au désespoir d'avoir signé les préliminaires, quand il apprit, par une dépêche, ce passage du Rhin. On l'a accusé de s'être hâté pour recueillir sans partage la gloire d'un traité. Cette accusation est injuste, car sa gloire même était intéressée à de plus grands résultats, et il n'avait cessé de réclamer le cours des armées du Rhin. Ce que nous devons blâmer ici, c'est la jalousie et la misérable politique du directoire qui, redoutant la renommée et le génie indépendant du général en chef de l'armée d'Italie, le laissa long-temps dans l'incertitude, puis dans l'isolement, et ne céda pour la campagne d'Autriche qu'aux instances de Hoche et de Moreau, et aux murmures de l'opinion publique, qui s'étonnait de l'inaction de deux belles armées : mais les ordres arrivèrent trop tard.

Masséna avait eu la part la plus brillante aux victoires de l'armée d'Italie, et c'était le seul des généraux qui n'eût pas été envoyé à Paris, pour porter des trophées et recevoir à son tour les honneurs du triomphe. Bonaparte saisit, avec son tact ordinaire, l'occasion de récompenser son lieutenant, et le chargea de remettre au directoire le traité de paix de Léoben. Cette nouvelle avait causé la joie la plus vive : l'enthousiasme fut au comble, lorsque Masséna arriva dans la capitale. On n'avait pas assez d'éloges pour cette héroïque armée d'Italie, qui avait conquis la paix par tant de victoires. Le di-

rectoire, entraîné par l'opinion, fit à Masséna la réception la plus flatteuse, et ordonna une fête nationale pour célébrer les triomphes d'Italie.

§ IX.

On a vu les négociations tentées par Bonaparte, pour entraîner la république de Venise dans l'alliance de la France. Depuis ce moment, l'agitation et le mécontentement s'étaient propagés dans les villes de la terre-ferme. Aux anciennes haines contre l'oligarchie, se joignait l'attrait des opinions nouvelles. Pendant que le général en chef poursuivait ses succès, une révolution populaire avait éclaté dans Bergame et Brescia. Ces villes avaient chassé les magistrats vénitiens, et proclamé leur indépendance (12 et 17 mars.) Les autres, enhardies par la présence des troupes françaises, se préparaient à imiter cet exemple. Tout annonçait un choc violent. Le sénateur Bataglia, homme éclairé et conciliant, avait souvent insisté dans les conseils sur la nécessité des réformes et d'une alliance avec la France, pour prévenir ou du moins modérer le mouvement presque général d'insurrection. L'intérêt de famille et l'amour de la domination l'avaient emporté dans les âmes dégénérées de l'aristocratie souveraine de Venise. Saisie d'effroi, à la nouvelle de l'insurrection, elle s'était empressée d'envoyer deux députés à Bonaparte, pour sonder ses intentions, et réclamer son appui. Les drapeaux français flottaient à Tarvis, sur le sommet des Alpes Noriques, lorsqu'ils arrivèrent au quartier-général (25 mars).

Le général en chef fut vivement contrarié du tour qu'avaient pris les événemens. Ils fournissaient des armes à ses ennemis d'Italie, et pourraient compromettre sa marche audacieuse sur Vienne. Que faire cependant? Fallait-il comprimer par la force le parti qui avait bien accueilli nos armées, proclamé les principes français, et donner le triomphe au parti qui n'attendait qu'un revers pour nous attaquer? Cela n'eût été ni généreux ni politique. Il résolut de tenter un dernier effort pour obtenir ce qu'il n'avait pu arracher. La conférence roula sur la nécessité où était Venise de consentir à des réformes et à l'alliance des Français, seul moyen d'étouffer le feu de l'insurrection. Les envoyés se retranchaient dans la défense de la république et ses possessions. Alors Bonaparte éclatant : « Eh bien! dit-il. puisque votre république veut rester neutre, « j'y consens; mais qu'elle cesse ses armemens. Je « vais m'enfoncer en Allemagne. S'il éclate des troubles par votre faute, si mes soldats sont victimes « des vengeances que vous échauffez, si mes convois « sont inquiétés, vous aurez décidé votre ruine. Ce que « j'eusse pardonné à Venise, quand j'étais en Italie, « serait un crime irrémissible, dès que je serai en « Allemagne. Si j'ai à me plaindre de vous, ou « vainqueur ou vaincu, je ferai la paix à vos dépens. » Ce langage énergique effraya, sans les convaincre, les envoyés vénitiens. Ils se répandirent en vœux et en protestations, et on se sépara.

Les troubles et l'agitation continuèrent; ils se répandirent comme un incendie dans les villes de

terre-ferme. Deux partis étaient en présence, les patriotes et les partisans de l'oligarchie vénitienne : on se livra à des représailles sanglantes. Le sénat , de plus en plus effrayé , se décida tout-à-fait pour l'alliance de l'Autriche, et prépara ses vengeances contre les patriotes qu'il appelait *jacobins*. Les partisans des Français furent jetés sous les plombs, ou noyés secrètement dans les canaux de Venise. En même temps, les chaires retentissaient d'imprécations contre les révolutionnaires; les montagnards prenaient les armes, les Français étaient insultés ou égorgés. Vérone était devenue le foyer de tous les complots; et le parti de l'aristocratie, qui y dominait, échauffait par tous les moyens les passions populaires. Tout se préparait pour une explosion : l'approche du général Laudon, qui avait répandu les plus fausses nouvelles sur les revers des Français et de la division Joubert, la fit éclater dans toute sa violence.

Le 17 avril, jour de la seconde fête de Pâques , une agitation extraordinaire se manifesta dans Vérone. Une populace en fureur se précipite dans les rues, criant : *Mort aux jacobins! Mort aux Français!* Des moines, des capucins, se mettent à la tête pour diriger leurs vengeances. Au bruit de l'insurrection, trente mille paysans prennent les armes. Le tocsin sonne dans la ville et dans la campagne. Partout les Français sont massacrés. Des féroces assassins courent de maison en maison ; pénètrent dans les hôpitaux, où languissaient quatre cents blessés français, et frappent avec des haches, des

poignards, tous ces infortunés, glorieux débris d'Arcole et de Rivoli. A peine quelques-uns eurent le bonheur d'échapper dans les premiers momens de désordre.

La garnison, qui du haut des forts avait vu ces scènes de carnage, avait fait pleuvoir la mitraille et les boulets pour effrayer la multitude furieuse. Tous ces moyens furent inutiles. Pendant plusieurs jours les soldats français essayèrent de vives fusillades et des assauts redoublés. L'énergie de leur résistance donna aux autres troupes le temps d'arriver. Bientôt Vérone fut enveloppée de toutes parts (22 avril). Après un combat acharné, les insurgés furent défaits, les portes de la ville enfoncées, et nos soldats se précipitent dans les rues. Ils avaient de terribles représailles à exercer : le sang de leurs frères égorgés fumait encore ; cependant aucune vengeance n'en fut tirée. Le général Kilmaine prévint les massacres et le pillage. Seulement au milieu du désordre, le mont-de-piété, riche de sept à huit millions, fut volé. Les auteurs de cette horrible dilapidation furent plus tard arrêtés et condamnés. On restitua aux propriétaires tout ce qui put être retrouvé : néanmoins, la perte fut très considérable. Trois habitans seulement furent livrés aux tribunaux. On opéra un désarmement général, et on renvoya dans ses villages la multitude des paysans qui avaient passé d'une atroce violence au plus grand abattement.

Tel est l'événement connu sous le nom de *Pâques Veronaises*. Ces massacres ne furent pas les seuls.

A la Chiusa , à Chiari , à Castiglione , les Français furent aussi cruellement assassinés. Sans doute, l'oligarchie de Venise n'avait pas officiellement ordonné cette insurrection ; mais depuis long-temps elle avait distribué des armes , échauffé les passions populaires , et préparé une violente explosion. Tout en se cachant , elle avait allumé l'incendie. A Venise, elle avait laissé massacrer l'équipage d'un vaisseau français qui , chassé par une frégate autrichienne, s'était réfugié dans le port du Lido. Le ministre de France avait vainement demandé justice des assassins. Le sénat avait rejeté avec dédain ses représentations, et accordé des récompenses à ceux qui avaient attaqué le navire français. Son aveuglement dura peu. Quand il apprit à la fois la réduction de Vérone et les préliminaires de Léoben , il fut saisi d'épouvante , et se hâta d'envoyer deux députés pour désarmer le courroux de Bonaparte. Le général en chef arrivait , transporté d'indignation. Il rejeta avec hauteur les excuses et les prières de la terreur , exigeant avant tout qu'on livrât les trois inquisiteurs d'état, le commandant du Lido et le magistrat chargé de la police de Venise. Les envoyés consternés ne savaient plus quel moyen employer. Ils essayèrent alors de proposer une réparation d'un autre genre : « Non, non , s'écria Bonaparte ; quand vous couvririez cette place d'or, tous vos trésors, tous ceux du Pérou, ne pourraient payer le sang d'un seul de mes soldats ! » Il les congédia sur-le-champ , et publia de Palma-

Nova une déclaration de guerre contre la république de Venise (3 mai).

Ce manifeste acheva de porter la terreur dans l'oligarchie vénitienne. Déjà le lion de St-Marc avait disparu de ses possessions de terre ferme, et des troupes nombreuses s'avançaient sur la capitale. Elle avait des ressources considérables pour sa défense, 600 canons, un arsenal bien fourni, 12,000 Esclavons dévoués, et surtout son admirable position. Mais le parti populaire, si longtemps flétri et opprimé, venait de reprendre son énergie; protégé et poussé par le ministre français, il opéra la révolution intérieure. Le grand conseil de l'aristocratie se démit et rendit la souveraineté au peuple. On embarqua les Esclavons qui, aidés du bas peuple, s'étaient déjà portés à de grands excès. Le général Baraguay-d'Hilliers entra dans Venise avec sa division, à la demande du parti populaire; il occupa les forts, les batteries, et planta le drapeau tricolore sur la place de St-Marc. L'aristocratie fut détruite, une municipalité populaire instituée, et Dandolo, avocat le plus distingué de Venise, mis à la tête de toutes les affaires (16 mai).

La marine de Venise se composait de douze vaisseaux de 64, et d'autant de frégates et de corvettes; ils furent équipés et envoyés à Toulon. Le lion de Saint-Marc, et les fameux chevaux de bronze de Corinthe, furent transportés à Paris; on a pu les y admirer jusqu'en 1815, année de revers funestes, où les *alliés* s'en sont emparés. Enfin on brûla publiquement le *livre d'or* où étaient inscrits les

noms de l'aristocratie souveraine, le bonnet du doge, et tous les insignes du gouvernement déchu. Le général en chef, dont la prévoyance n'oubliait rien, donna des ordres pour occuper les îles vénitiennes de Corfou, Zante, Céphalonie, etc., qui étaient des points importants dans la Méditerranée. Il avait demandé des vaisseaux à Toulon; mais craignant un retard, il envoya une escadre formée de navires vénitiens et français, mit à bord 2,000 hommes avec de l'artillerie, et assura ainsi à la France la possession de ces îles.

Deux causes contribuèrent puissamment à précipiter la chute de cette république fameuse qui avait douze cents ans d'existence. Les conquêtes des Français en Italie y avaient répandu les principes de la révolution, et l'esprit de l'époque sympathisait peu avec les antiques institutions du despotisme. D'un autre côté, le sénat n'avait plus ces grandes inspirations de patriotisme qui l'avaient sauvé de tant de crises; sa politique ne savait employer que de misérables intrigues. Persuadé que l'Italie devait être enfin le tombeau des Français, le parti dominant de l'aristocratie n'avait cessé de ménager une puissance vaincue et d'être constamment hostile envers une puissance victorieuse; d'échauffer les passions de la populace contre nous et de répondre à nos principes par des insurrections. Aussi qu'arriva-t-il? la colère du vainqueur frappa comme la foudre cette noblesse décrépite, lui enleva les villes de terre-ferme, s'empara des vaisseaux et des trophées qui faisaient l'orgueil de Venise, et n'y laissa

plus que ses magnifiques et inutiles palais de marbre : grande et terrible leçon, qu'elle aurait pu prévoir et prévenir avec une meilleure politique ! A la paix de Campo-Formio, le sort de la république fut définitivement fixé : elle disparut de la scène du monde sans secousse et sans bruit, et tomba entre les mains de l'ambitieuse Autriche. Dans ce moment fatal une étincelle de patriotisme ranima toutes les ames dans ce peuple qui voyait la patrie s'éteindre. On vit couler des larmes, et tous les signes d'un deuil public, d'une douleur profonde. Une femme noble se donna la mort avec du poison, et le doge Manini tomba expirant, lorsqu'il prêta son serment à l'Autriche entre les mains du commissaire impérial.

Les préliminaires de Léoben avaient été approuvés à Paris et à Vienne, et on attendait l'ouverture prochaine des conférences pour la paix définitive. Bonaparte s'établit à Milan ; Joséphine s'était rendue auprès de lui, et les dames des plus nobles familles lui formaient une espèce de cour.

A Gènes, le parti patriote avait formé un club qui rédigea une pétition pour demander des changemens à la constitution. Des députés l'apportèrent au Doge, qui nomma une commission pour l'examiner. La noblesse, menacée dans ses intérêts directs, chercha dans le fanatisme un auxiliaire qui lui donnât la classe inférieure du peuple, les charbonniers et les portefaix.

Les nobles et les prêtres mirent tout en usage

pour exalter cette classe ignorante. De leur côté, les patriotes s'agitaient beaucoup et faisaient des prosélytes ; ils ne tardèrent pas à éclater. Le 22 mai, quand on eût appris les événemens de Venise, ils se montrèrent en armes, et voulurent s'emparer des postes principaux de la ville. Un combat des plus violens s'engagea. Les patriotes, qui avaient affaire à toute la classe inférieure, furent battus, et éprouvèrent de cruelles violences. Le peuple, victorieux, se porta à beaucoup d'excès, et ne ménagea pas les familles françaises. Le ministre de France ne fut lui-même respecté que parce que le doge lui envoya une garde d'honneur.

Dès que Bonaparte apprit ces événemens, il envoya un aide-de-camp pour réclamer les Français détenus, demander des réparations à leur égard, et surtout pour exiger l'arrestation des inquisiteurs d'état, accusés d'avoir mis les armes aux mains du peuple. Cette puissante influence releva l'ascendant du parti patriote. Après quelques négociations, le sénat envoya à Milan des députés qui signèrent une convention, d'après laquelle le gouvernement démocratique était établi à Gênes. Cette révolution populaire blessa sans doute beaucoup d'intérêts ; mais ce que voulait Bonaparte, c'était d'affermir le parti français, et des changemens à la constitution remplissaient seuls ce but. (Juin.)

La même lutte, les mêmes passions, les mêmes désordres agitaient la plupart des villes et des petits états de l'Italie, qu'avaient affranchis nos victoires. Bonaparte, après avoir essayé divers moyens

d'y mettre un terme, résolut de réunir en un seul état ces états rivaux, et il créa la république cisalpine. Milan en devint la capitale, comme étant la ville la plus importante après Venise. La nouvelle république comprenait la Lombardie, les duchés de Modène et de Reggio, les légations de Bologne et de Ferrare, la Romagne, et quelques parties de la terre-ferme, ce qui réunissait sous la même dénomination quatre millions d'habitans, et offrait une masse de forces propre à influencer sur les événemens ultérieurs. Cette république fut appelée *Cisalpine*, ce qui mécontenta le directoire, qui eût préféré le nom *Transalpine*. Mais les vœux des Italiens se portant vers Rome, et la réunion de la péninsule en un seul état, le premier nom était celui qui convenait le mieux.

Bonaparte aurait voulu lui donner une constitution différente de celle de la France. Le pouvoir exécutif lui en semblait trop faible. Il demanda qu'on lui envoyât un publiciste distingué pour s'entendre avec lui; mais le directoire n'adopta point ses idées, et exigea, pour la Cisalpine, la constitution qui régissait la France. Il était prudent de ne pas abandonner au choix des Italiens la première composition du gouvernement. Bonaparte nomma lui-même les cinq directeurs et les membres des deux conseils. Il s'attacha à faire les meilleurs choix dans les familles distinguées par leurs lumières et leur attachement à la France et à la liberté. Il organisa partout les gardes nationales, et en réunit trente mille à Milan pour la fédération du 14 juillet.

Le goût des armes et l'enthousiasme de la gloire s'étaient presque éteints au milieu d'une longue oisiveté. Les victoires de l'armée française furent la première étincelle qui les ranima, et l'existence de la Cisalpine, comme état indépendant, produisit une véritable réforme : les habitudes de mollesse disparurent, les mœurs prirent de la dignité et de l'énergie, l'esprit national se forma, et c'est de cette époque que date la création de l'armée italienne, qui depuis fut nombreuse et s'associa aux triomphes comme à la gloire de l'empire français.

D'autres travaux d'administration et de politique extérieure n'occupèrent pas moins Bonaparte pendant qu'il suivait les négociations pour la paix définitive; mais hâtons-nous d'arriver à la paix. L'Autriche avait épuisé tous les moyens de chicane, afin d'attendre le résultat des intrigues royalistes en France, au sein des deux conseils. Déconcertée par le coup d'état du 18 fructidor, qui proscrivit les principaux chefs de la réaction et les journalistes du parti, et d'ailleurs vivement pressée par Bonaparte qui la menaçait d'une nouvelle guerre, elle se décida enfin à envoyer le comte de Cobentzel, qui avait tous les secrets du cabinet. Les conférences eurent lieu à Pasérianò, belle maison de campagne près d'Udine. Elles se prolongèrent plus d'un mois. D'abord les prétentions de l'Autriche furent excessives : c'est tout au plus si elle voulait abandonner les Pays-Bas, et encore demandait-elle des possessions en Italie. Le directoire, de son côté, voulait

qu'elle fût reléguée au-delà de l'Isonzo, et qu'on lui promît pour indemnité des sécularisations en Allemagne. Ces prétentions mutuelles semblaient devoir rendre une rupture inévitable. Mais Bonaparte, après s'être assuré plusieurs articles importants, se décida tout-à-coup à terminer les négociations sans en prévenir le directoire. Les neiges avaient paru sur les montagnes, bien qu'on fût dans les premiers jours d'octobre; il craignait d'avoir à recommencer une nouvelle campagne au milieu des neiges et des rigueurs de l'hiver; il savait de plus que la paix était ardemment désirée; et qu'elle donnerait un nouvel éclat à toutes ses victoires. Il communiqua donc son *ultimatum* au comte de Cobentzel : c'était Venise pour l'Autriche; mais l'Adige et Mantoue pour la Cisalpine, le Rhin et Mayence pour la France, avec les îles Ioniennes en sus. Ces bases furent presque entièrement acceptées. Le traité fut signé à Passeriano, mais daté d'un village voisin, CAMPO-FORMIO, que l'importance de ce traité a rendu célèbre. C'était le premier conclu entre la république française et l'empereur d'Allemagne (17 OCTOBRE).

Il se composait de vingt-cinq articles patents, qui portaient la cession définitive de la Belgique, les limites du Rhin et des Alpes pour la France, la reconnaissance de la république Cisalpine, y compris Mantoue, la souveraineté de la France sur les îles Ioniennes. L'Autriche recevait comme indemnité les états de Venise jusqu'à la rive gauche de l'Adige, Bergame, et Brescia exceptées, et de plus le Frioul, l'Istrie et la Dalmatie.

Quatorze articles secrets, fort importants, spécifiaient les limites de la république et les abandons de territoire qui devaient en résulter. L'empereur promettait de ne point soutenir l'empire germanique, si la diète se refusait aux cessions sur la rive gauche du Rhin. Mayence, ce boulevard important, nous était assuré. L'Autriche s'engageait à donner le Brisgaw au duc de Modène, en dédommagement de son duché. Enfin les princes dépossédés sur la rive gauche du Rhin devaient recevoir des indemnités en Allemagne, par la sécularisation des princes ecclésiastiques.

La France n'avait point encore fait une paix aussi belle et aussi avantageuse : elle obtenait enfin ses limites naturelles, le Rhin et les Alpes, et cela avec le consentement du continent. Elle avait fondé en Italie un état nouveau et considérable, d'après des principes de liberté, et lui assurait une existence indépendante. Les îles Ioniennes lui offraient d'immenses avantages maritimes, et pouvaient être la clé du Levant. On regrettait, il est vrai, que l'Autriche n'eût pas été entièrement expulsée de l'Italie, mais l'avenir pouvait mener cet affranchissement.

Bonaparte avait conclu le traité de Campo-Formio sans consulter le directoire. Il ne doutait point de la ratification ; cependant il n'était pas sans inquiétude. Il choisit pour l'envoyer à Paris le général Berthier, son chef d'état-major, auquel il adjoignit le savant Monge, membre de la commission des sciences et des arts en Italie. Le directoire fut surpris et mécontent que le général en chef de l'ar-

mée d'Italie n'eût pas suivi ses instructions, et pensa un instant à ne pas ratifier le traité. Mais à la première nouvelle de la paix, et d'une paix qui était glorieuse, définitive, la joie et l'enthousiasme furent si vifs, qu'il fallut bien se résigner de bonne grâce. D'ailleurs les avantages du traité étaient évidens, nous ouvraient un magnifique avenir, et permettaient à la nation de concentrer tous ses efforts pour accabler l'Angleterre.

Bonaparte se hâta de revenir à Milan pour terminer les affaires d'Italie. Il régla les conditions du séjour de son armée, et en confia le commandement au général Berthier. Il adressa aux Italiens une proclamation pleine de sages conseils, où il leur faisait ses adieux. Au milieu de novembre, il quitta Milan, et traversa rapidement le Piémont, afin de se rendre par la Suisse à Rastadt, où venait de s'ouvrir un congrès pour les intérêts respectifs de la France et de l'Allemagne. Malgré la rapidité de son voyage, il ne put échapper à l'enthousiasme et à l'empressement général. Princes et peuples étaient avides de voir le héros qui depuis dix-huit mois avait rempli l'Europe de ses triomphes et de sa gloire.

Sa présence à Rastadt donna plus d'activité aux négociations; mais après avoir joué un rôle aussi éclatant en Italie, il n'était ni dans son goût ni dans son caractère de s'occuper long-temps des détails minutieux de la diplomatie. Il abandonna Rastadt, traversa la France incognito, et descendit dans un petit hôtel qu'il possédait rue Chanteraine. La nou-

velle de son arrivée causa la plus vive sensation. De toutes parts on manifestait une curiosité extraordinaire pour le voir. On s'empressait de courir aux spectacles et dans les lieux publics où l'on espérait le trouver ; mais il affecta de voir très peu de monde et de se dérober à l'enthousiasme public.

Le directoire, quoiqu'un peu alarmé de cette gloire éblouissante qui captivait tous les regards, prépara une fête triomphale pour la remise du traité de Campo-Formio. Elle eut lieu dans la grande cour du Luxembourg : tout fut disposé pour rendre cette solennité aussi imposante que magnifique. Les directeurs, les ministres, les membres des deux conseils, les ambassadeurs, l'élite des troupes et la plus brillante société de la capitale, y étaient réunis. Bonaparte s'avança, accompagné de M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères. A sa vue, des acclamations unanimes éclatèrent. Ce ne fut qu'un cri de toutes parts : *Vive la république ! Vive Bonaparte !* Lorsqu'il eut cessé de retentir, le ministre prit la parole, et rappela dans un discours ingénieux les victoires du héros d'Italie, et jeta quelques mots sur ses goûts modestes, son amour pour les sciences et son peu d'ambition. On attendait avec impatience le discours de Bonaparte. Ce discours fut simple, mais plein de dignité. Il évita de toucher aux affaires délicates du temps. On y remarqua les phrases suivantes : « Le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre ; « pour obtenir une constitution fondée sur la raison, « il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre.

« La religion , la féodalité, le despotisme , ont successivement, depuis vingt siècles , gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous venez de conclure date l'ère des gouvernemens représentatifs.

« Je vous remets le traité de Campo-Formio , ratifié par l'empereur. Cette paix assure la liberté , la prospérité et la gloire de la république.

« Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques , l'Europe entière deviendra libre. »

Les acclamations d'enthousiasme retentirent de nouveau. Barras, président du directoire, répondit d'une manière prolixé , et prodigua les plus magnifiques éloges à l'armée d'Italie et à son illustre chef, qu'il proclama *l'homme de la Providence, un de ces prodiges dont la nature avare ne gratifie le genre humain que de loin en loin*. Mais le moment le plus beau de cette solennité imposante, ce fut celui où l'on vit s'avancer deux généraux, Joubert et Andréossi, portant le drapeau de l'armée d'Italie. Il était couvert d'inscriptions en lettres d'or. On lisait d'un côté, en grands caractères : *A l'armée d'Italie, la patrie reconnaissante* ; sur l'autre, ces glorieux souvenirs : « *l'armée d'Italie a fait cent cinquante mille prisonniers, elle a pris cent soixante-dix drapeaux, cinq cent cinquante pièces d'artillerie de siège, six cents pièces de campagne, cinq équipages de pont, neuf vaisseaux de 64 canons, douze frégates, douze corvettes, dix-huit galères. — Armistices avec les rois de Sardaigne, de Naples, le Pape, les ducs*

« *de Parme, de Modène.—Preliminaires de Léo-*
 « *ben — Traites de paix de Tolentino, de Campo-*
 « *Formio.— Donne la liberte aux peuples de Bo-*
 « *logne, Ferrare, Modène, de la Romagne, de la*
 « *Lombardie, de Brescia, de Bergame, de Man-*
 « *toue, d'une partie du Veronais et de la Valle-*
 « *teline: aux peuples de Gênes, aux siefs impé-*
 « *riaux, aux peuples des départemens de Corcyre,*
 « *de la mer Egee et Illirique.—Envoyé à Paris*
 « *les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, Duguesclin,*
 « *de Titien, de Paul Véronèse, du Corrée, de*
 « *l'Albane, des Carrache, de Raphaël, de Léo-*
 « *nard de Vinci, etc.— Triomphé en dix-huit*
 « *batailles rangees, MONTENOTTE, MILLESIMO,*
 « *MONDOVI, LODI, BORGHETTO, LONATO, CASTI-*
 « *GLIONE, ROVEREDO, BASSANO, SAINT-GEORGES,*
 « *FONTANA-NIVA, CALDIERO, ARCOLE, RIVOLI,*
 « *LA FAVORITE, LE TAGLIAMENTO, TARVIS, NEU-*
 « *MARCK. — Livré soixante-sept combats. »*

Cet admirable drapeau était destiné à décorer la salle des séances publiques du directoire. Sa vue fit renaître les acclamations d'enthousiasme, et le bronze y répondit par ses détonations guerrières. Une foule immense remplissait les rues, et se livrait aux plus vifs transports. Jours de gloire, de puissance et d'enthousiasme pour la liberté et la patrie, qu'êtes-vous devenus ?

Terminons ces faibles récits par ce tableau éloquent, que Napoléon lui-même a tracé dans l'exil de Sainte-Hélène. « Pendant les deux ans que je venais de commander en Italie, j'avais rempli le

monde de l'éclat de mes victoires; la coalition en avait été divisée. L'empereur et les princes de l'empire avaient reconnu la république; l'Italie tout entière était soumise à ses lois ou à son influence. Deux nouvelles républiques y avaient été créées dans le système français. L'Angleterre seule restait armée, mais elle avait manifesté le désir de la paix, et si le traité n'avait point été signé, il fallait en accuser la folie du directoire, après la journée de fructidor. A ces résultats si grands, obtenus sous le rapport des relations extérieures de la république, se joignaient tous les avantages qu'elle avait recueillis dans son administration intérieure et dans sa puissance militaire. A aucune époque de son histoire, le soldat français n'avait éprouvé plus vivement le sentiment de sa supériorité. C'était à l'influence des victoires d'Italie que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient redevables d'avoir pu reporter les couleurs françaises sur les bords du Lech. Au commencement de 1796, l'empereur avait cent-soixante mille hommes sur le Rhin; il voulait porter la guerre en France. Les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin n'avaient point de forces suffisantes pour lui résister et garder les places; leur infériorité numérique était notable, elles manquaient de tout, et si la valeur de tant de braves garantissait à la république une honorable défense, l'espoir de la conquête n'entraînait dans aucune combinaison. Les journées de Montenotte, de Lodi, etc., portèrent l'alarme à Vienne; elles obligèrent le conseil aulique à rappeler suc-

cessivement de ses armées d'Allemagne le maréchal Wurmser, l'archiduc Charles, et plus de soixante mille hommes, ce qui rétablit l'équilibre de ce côté, et permit à Moreau et à Jourdan de prendre l'offensive.

Plus de 120 millions de contributions extraordinaires avaient été levés en Italie : 60 millions avaient payé, nourri, réorganisé l'armée d'Italie, dans tous les services ; 60 millions, envoyés au trésor de Paris, l'avaient aidé à pourvoir aux besoins de l'intérieur et aux services des armées du Rhin. Indépendamment de ce secours important, le trésor devait à leurs victoires une économie annuelle de 70 millions, somme à laquelle s'élevait, en 1796, l'entretien de l'armée des Alpes et d'Italie. Des approvisionnemens considérables en chanvre, en bois de construction ; des bâtimens conquis à Gênes, à Livourne, à Venise, avaient relevé la marine de Toulon. Le Musée national s'était enrichi des chefs-d'œuvre des arts qui embellissaient Parme, Florence et Rome, et qu'on évaluait à plus de 200 millions.

Le commerce de Lyon, de la Provence, du Dauphiné, commençait à renaître, du moment où le grand débouché des Alpes lui était ouvert. Les escadres de Toulon dominaient dans la Méditerranée, l'Adriatique et le Levant. De beaux jours paraissaient assurés à la France ; tout lui promettait un avenir riche de tous les genres de prospérités, et c'était aux vainqueurs d'Italie qu'elle se plaisait à devoir ses bienfaits.

Bibliothèque Populaire

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES.

PAR MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, ALEX. BARBIÉ DU
BOCAGE, E. DE BASSANO, BAUBLAYE, M^{ME} BELLOC,
J. P. DE BÉRANGER, S. BÉRARD, L. BERGERON, F. BOIS-
SARD, ALEX. DE LABORDE, H. BOULAY DE LA MEURTHE,
BORY DE SAINT-VINCENT, BRESCHET, BRIERRE DE BOIS-
MONT, BUCHON, CHANUT, F. CUVIER, P. J. DAVID,
PARCET, DARTHENAY, E. DUCHATELET, FAZY, FER-
DINAND DENIS, DEGÉRANDO, DROUINEAU, CH. DUPIN,
FRANÇAIS DE NANTES, GALLE, GASC, GAY-LUSSAG,
GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, HUZARD, JOMARD, DE JOUY,
ADRIEN ET LAURENT DE JUSSIEU, LAS-CASES, DOMINI-
QUE ET VICTOR LENOIR, FRANCISQUE MICHEL, DE MIR-
BEL, PH. LAURENT, ORFILA, PAULIN PARIS, VAL. PARISOT,
PIROLLE, DE PRONY, RÉAL, SAINTE-BEUVE, VILLERMÉ,

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

PARIS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N^o 30.

1832.

pro-
son
me-
insi
l'a-
sur
de
at-

diligente a bientôt saisi tous les angles,
pris possession de toutes les ombres.
Hélas! mon tour allait arriver, lorsque
mes gens font mine de vouloir se re-
tirer. Je crus que madame Dumont al-
lait se récrier contre une perquisition si
imparfaite. Heureusement que l'avarice
luttait chez elle d'un pas égal avec la

Bibliothèque Populaire

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES.

PAR MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, ALEX. BARBIÉ DU BOGAGE,
E. DE BASSANO, BEAUBLAYE, J. P. DE BÉRANGER, S. BÉRARD,
L. BERGEON, ALEX. DE LA BORDE, H. BOULAY DE LA MEURTHE,
BORY DE SAINT-VINCENT, BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, BU-
CHON, CHANUT, J. CHENU, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET,
DARTHENAY, E. DUCHATELET, FAZY, FÉRDINAND DENIS, DEGÉ-
RANDO, DRGUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES,
GALLE, GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, HUZARD,
L'ABBÉ HUNKLER, JOMARD, DE JOUY, ADRIEN ET LAURENT DE
JUSSIÉU, LAS-CASES, P. LAURENT, DOMINIQUE ET VICTOR LENOIR,
FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, PAULIN PARIS, V.
PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL, SAINTE-BEUVE, VILLERMÉ,

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,
CHARGÉ DE LA DIRECTION.

Onzième livraison.

NOMS

des Fondateurs.

M. AJASSON DE GRANDSAGNE.
Le due de BASSANO (pair de France).
M. BEAUNIER, (inspecteur des mines).
M. S. BÉRARD (député).
Le comte Alexandre DE LA BORDE (député).
M. H. BOULAY DE LA MEURTHE.
M. CHAMPION.
Le marquis DE CHATEAUGIRON.
Le due de CHOISEUL.
M. DARCET (de l'Institut).
M. P.-J. DAVID (de l'Institut).
M. DURIEZ.
M. Ambroise-Firmin DIDOT.
Le comte FRANÇAIS DE NANTES (pair de France).
M. GALLE aîné (de l'Institut).
M. JOMARD (de l'institut).
M. LEMAIRE aîné (d'Angers).
M. Dominique LENOIR.
M. LETELLIER (inspecteur des ponts et chaussées).
Le général MATHIEU DUMAS (pair de France).
M. ODIOT père.
M. ORFILA (doyen de la Faculté de médecine).
Le baron de PRONY (de l'Institut).
Le comte RÉAL (conseiller-d'état à vie).
M. C.-A. TEISSIER (d'Altroff).
Mademoiselle Juliette DE VILLENEUVE.

La liste des souscripteurs à la fondation de la **BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE**, sera ouverte jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle elle sera close et insérée au MONITEUR.

MÉDECINE

domestique,

COMPRENANT LES PREMIERS SECOURS A ADMINISTRER
DANS LES MALADIES ET ACCIDENS QUI
MENACENT PROMPTEMENT
LA VIE.

PAR

A. BRIERRE DE BOISMONT,

MÉDECIN DE L'HÔPITAL DES
BONS-HOMMES, CHEVALIER DES ORDRES DE LA LÉGION-
D'HONNEUR ET DU MÉRITE MILITAIRE
DE POLOGNE, ETC., ETC.

PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 30.

1832.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

Choléra-morbus, 5. --- De l'accouchement, 12. --- Des nouveau-nés, 26. --- Asphyxie, 31. --- Empoisonnemens, 40. --- De l'ivresse, 50. --- Des morsures des vipères et des serpens. Traitement extérieur, 51. --- De la pustule maligne, 55. --- De la rage, 59. --- De la brûlure, 61. --- Des hémorrhagies, 64. --- De l'apoplexie, 70. --- De l'épilepsie, 73. --- De l'hystéric, 75. --- Des convulsions et des attaques de nerfs, 76. --- De l'évanouissement, de la syncope, 77. --- Des douleurs aiguës, 84. --- Des corps arrêtés à la gorge, 85. --- Des plaies, 89. --- Des meurtrissures ou contusions, 91. --- Des entorses ou foulures, 93. --- Des ulcères, 94. Des panaris, 95. --- Des échardes ou corps pointus qui entrent dans la peau, 97. --- Des engelures, 98. --- Des verrues, 100. --- Des cors, 101. --- Du mal de gorge, id. --- Du rhume, 103. --- Des maux de dents, 104. --- Du régime des maladies, 105. --- Des remèdes, 108.



MÉDECINE

DOMESTIQUE.

DU CHOLÉRA-MORBUS.

Un livre presque entièrement consacré aux remèdes qu'exigent les accidens imprévus, les maladies subites, ne saurait mieux commencer que par le traitement de la cruelle affection qui menace toutes les existences. Nous le proposons avec d'autant plus de confiance qu'il est le résultat de notre expérience à Varsovie et à Paris. Comme dans notre histoire du choléra-morbus de Pologne, nous n'offrons point de panacée, mais un traitement raisonné, approprié aux constitutions, aux tempéramens et aux forces des individus. Nous ne doutons pas que les esprits sages n'en soient satisfaits, et qu'il ne leur donne en même temps la clé de l'abandon dans lequel sont tombées toutes les méthodes exclusives qui se sont succédé avec tant de promptitude et si peu de succès. Mais, avant de parler du traitement, il convient de faire un court exposé des symptômes du choléra-morbus.

L'attaque du choléra est souvent rapide et

violente ; cependant dans un grand nombre de cas elle s'annonce par des *symptômes précurseurs* dont la connaissance est d'une importance extrême, puisque à cette époque les secours de la médecine parviennent à sauver la plupart des malades. Ces signes sont : un sentiment de gêne, de malaise, une sensibilité exagérée, une douleur plus ou moins vive à l'ombilic (nombril), et toujours une diarrhée simple, quelquefois blanchâtre, avec ou sans nausées. Il n'est pas rare d'observer une sorte de tremblement, de la faiblesse, des tintemens d'oreille, des vertiges, des éblouissemens, de la pesanteur, et même de la douleur dans la tête. Le pouls est accéléré et faible, la peau humide et plus froide que de coutume. Ces symptômes, ou seulement quelques-uns d'entr'eux, peuvent durer plusieurs heures, et même un jour ou deux.

A ces signes précurseurs succèdent les évacuations alvines blanchâtres, d'autres fois incolores ; puis les vomissemens qui ont la plus grande ressemblance avec les selles. Les crampes s'observent fréquemment trois ou quatre heures après le début de la maladie ; elles affectent le plus ordinairement les membres supérieurs et inférieurs. De tous les symptômes du choléra, il n'en est point de plus invariable que la chute subite du pouls. L'altération de la face n'est pas moins remarquable ; elle prend l'aspect cadavérique et se colore en violet, en bleu plus ou moins

foncé. Cette coloration a également lieu aux bras, aux mains et aux jambes. Un phénomène non moins constant est la sensation de froid : si vous touchez les extrémités du patient, vous les trouvez comme glacées; la langue elle-même est sensiblement froide; l'air expiré présente quelquefois les mêmes conditions. Cette sensation, qui frappe les assistans, est presque toujours méconnue par le malade, qui se plaint, au contraire, d'avoir chaud; il ressent en outre une forte chaleur à l'épigastre (creux de l'estomac) : quelquefois cette sensation est comparable à une brûlure; il demande continuellement à boire, et désire souvent des boissons froides; il n'urine pas; la voix subit un changement singulier : elle devient faible, rauque; à peine peut-on l'entendre; la respiration est souvent gênée. Au milieu de ces grands désordres, la raison reste intacte; le patient répond juste aux questions qu'on lui adresse; et ce n'est que vers la fin de la maladie qu'il paraît plongé dans une espèce de stupeur. Dans les derniers momens, le corps se couvre souvent d'une sueur froide et visqueuse.

Ces divers symptômes, précurseurs ou caractéristiques, ne se présentent pas toujours dans l'ordre suivant lequel ils viennent d'être tracés. Ils ne se montrent pas non plus tous chez chaque malade.

Quoi qu'il en soit, lorsque plusieurs d'entr'eux apparaissent, il faut s'occuper de les

combattre ; mais ici il y a quelques distinctions à établir. Si les symptômes nerveux de la première époque se sont seuls manifestés, c'est-à-dire s'il y a de la gêne, de la faiblesse, des vertiges, mais point de diarrhée, le malade se mettra au lit ; il prendra, toutes les demi-heures ou toutes les heures, une tasse d'infusion chaude de tilleul et de mélisse, jusqu'à ce qu'il se soit établi une forte transpiration. Si les vertiges et la faiblesse se prolongeaient pendant quelques jours, il continuera l'usage de l'infusion de tilleul ; il aurait soin de manger peu.

Dans l'immense majorité des cas, ces symptômes ne tardent pas à être suivis de la diarrhée, qui souvent aussi est le premier signe qui précède l'apparition du choléra-morbus : aussi doit-on bien se tenir sur ses gardes dès que cet accident s'est montré.

On commence par supprimer toute nourriture et mettre le malade à l'eau de riz, dans laquelle on fait dissoudre deux gros de gomme ; pour rendre cette boisson plus agréable, on y ajoute un peu de sucre ou de sirop de gomme.

On administre trois demi-lavemens de guimauve ou de graine de lin, à une heure de distance l'un de l'autre. Il convient d'appliquer un cataplasme sur le ventre, et de garder la chambre et même le lit.

Si la diarrhée ne s'arrête point, il faut rendre les remèdes plus énergiques. L'individu

est-il fort et vigoureux, d'un tempérament sanguin, on fait une application de 15 à 20 sangsues à l'anus; on n'hésite pas à la réitérer si le mal continue. On met une once de sirop de coings par bouteille d'eau de riz, et on ajoute à chaque demi-lavement un gros d'amidon. Enfin, si le dévoiement est opiniâtre, on prescrit 15, 20, 30, 40, 50, et même 70 gouttes de laudanum par lavement.

Lorsque les évacuations ont cessé, on nourrira exclusivement le convalescent pendant quelques jours de potages au riz, faits à l'eau ou au lait.

Mais les accidens peuvent devenir beaucoup plus graves. Je suppose qu'on soit appelé pour un malade qui a le dévoiement, des vomissemens, des crampes, il faut alors examiner l'état du poulx et de l'abdomen. Si le sujet est fort et vigoureux, le poulx plein et développé, le ventre douloureux, il faut pratiquer une saignée de bras et faire appliquer sur l'abdomen trente, quarante sangsues. On est quelquefois obligé de revenir deux ou trois fois aux applications de sangsues, lorsque le ventre reste douloureux et sensible à la pression. Si la soif est considérable, si le malade se plaint d'une chaleur dévorante, il faut lui donner à boire de petits morceaux de glace: la glace ne convient pas à tout le monde; il est beaucoup de personnes qui préfèrent les boissons tièdes et même chaudes.

Lorsque la soif a cessé, on remplace la glace par l'eau de riz tiède ou chaude, et l'on administre des quarts de lavement si le dévoiement continue. On doit aussi tenir le ventre couvert de cataplasmes de farine de graine de lin, arrosés de laudanum.

La saignée ne saurait convenir dans tous les cas. Ainsi, chez les personnes nerveuses, lymphatiques, faibles, épuisées, chez les vieillards, elle m'a paru souvent nuisible. Des applications de sangsues sur l'abdomen seront alors préférables.

Je suis parvenu à arrêter les évacuations par l'usage de la potion suivante, dont je faisais prendre une cuillerée d'abord tous les quarts-d'heure, pendant une heure, puis toutes les demi-heures, et enfin toutes les heures.

Eau distillée d'Althæa.... 2 onces.

Idem de mélisse.... 2 onces.

Sirop de fleurs d'oranger. 1 once.

J'y ajoute quelquefois 15 à 20 gouttes de laudanum. La potion de Rivière a souvent fait cesser les vomissemens.

Les personnes âgées, faibles, cacochymes, ne peuvent être soumises à ce traitement ; il faut, chez elles, faire tous ses efforts pour déterminer une réaction. Voici la méthode que j'ai employée avec succès dans beaucoup de cas :

Je fais placer aux pieds du malade une bouteille de grès pleine d'eau chaude, enve-

lopper de flanelles chaudes les membres, et promener une bassinoire sur tout le corps.

J'administre une légère infusion très chaude de tilleul, de thé, de menthe ou de camomille, et je fais prendre une cuillerée de la potion précédente aux heures qui ont été indiquées. Les lavemens sont faits avec la guimauve, l'amidon et le laudanum. J'ajoute fréquemment à la potion un gros d'acétate d'ammoniaque.

Lorsque la réaction s'est opérée, je remplace les boissons stimulantes par l'eau de riz ou l'infusion de fleurs de mauve; on continue les lavemens, mais seulement à la guimauve.

Quand les vomissemens, la diarrhée, les crampes ont entièrement cessé, il faut s'occuper de la nourriture. On donnera d'abord de l'eau de riz coupée de lait; puis, au bout de deux ou trois jours, on délaiera un jaune d'œuf dans du lait bouillant, et on en donnera quelques cuillerées de temps en temps, on remplacera ce lait de poule par des cuillerées de potage à la semoule, au riz; il ne faut pas perdre de vue que la moindre imprudence cause une rechute, et qu'une rechute est presque constamment mortelle.

Nous avons toujours émis le précepte de ne rien changer aux habitudes, quand elles sont réglées; mais il faut éviter toutes les choses qui dérangent notre économie. L'ivresse est excessivement dangereuse; les

boissons à la glace, lorsque le corps est échauffé, ont produit de graves accidens.

Nous ne pouvons mieux terminer ce qui est relatif à cette maladie, que par la dernière phrase de la lettre que nous adressâmes de Varsovie, le 9 juin 1831, à l'Académie des Sciences : « Tout homme doué de courage, qui n'est affaibli par aucune cause quelconque, qui suit un bon régime, évite les excès et se met en garde contre les influences atmosphériques, est presque certain de n'être pas atteint par le choléra. »

DE L'ACCOUCHEMENT.

Il arrive fréquemment qu'une femme est prise tout à coup des douleurs de l'enfantement, et accouche avant l'arrivée du médecin ; il est donc important de tracer la conduite que l'on doit tenir dans cette circonstance.

Avant la rupture de la poche des eaux, la femme est libre de choisir la position qui lui paraît la plus commode; ce n'est qu'après l'écoulement des eaux, et lorsque des douleurs fortes et fréquentes font présager une prompte délivrance, qu'on doit la placer sur le lit de misère. Si elle désire boire, on lui donne quelques cuillerées d'eau sucrée. Il est toujours convenable de lui débarrasser les intestins par un lavement.

Lorsque l'enfant a franchi le passage, il faut le placer en travers et sur un de ses cô-

tés, entre les cuisses de la mère, en sorte qu'il ait le dos tourné vers les organes sexuels, et le plus près possible de ces parties. Cette situation prévient le tiraillement du cordon, qui ne pourrait avoir lieu sans danger. Immédiatement après, l'on procède à la section du cordon ombilical, que l'on coupe d'abord à cinq ou six pouces du nombril de l'enfant : si le nouveau-né est très rouge et menacé d'apoplexie, on laisse couler un peu de sang ; on fait ensuite la ligature à un pouce et demi, ou deux pouces de l'ombilic ; on assemble pour cela quelques brins de fil, dont on fait, sur le cordon, un, deux ou trois tours ; le premier est assujéti par un nœud simple, et le dernier par un nœud double ; mais auparavant il faut examiner s'il n'y a point d'anse (pli) d'intestin dans l'intérieur, ce dont il est facile de s'assurer par la grosseur du cordon, qui, dans l'état naturel a environ le volume du doigt d'un enfant de douze ans.

L'enfant lavé et nettoyé, il faut s'occuper de l'habiller. Un simple béguin et un bonnet suffisent pour garantir sa tête. Si l'on craint que cette coiffure ne se dérrange et que l'enfant ne s'enrhume, on peut l'assujétir au moyen d'un petit mouchoir plié en triangle et médiocrement serré. Qu'on bannisse surtout les épingles de la toilette de l'enfant. Le cou ne doit être garni que d'un fichu. La poitrine et les bras seront revêtus d'une petite chemise et d'une camisole, ou de brassières qu'on

croisera derrière le dos. On appliquera sur le ventre un bandage légèrement compressif, qui contiendra le bout du cordon jusqu'à sa chute, et qui raffermira l'anneau ombilical, encore trop faible pour s'opposer à la hernie. Cela fait, on enveloppera le reste du tronc, depuis les aisselles jusqu'aux pieds, d'une couche de toile et d'une pièce de futaine ou de laine, dont on relèvera l'excédant au-devant des jambes, et qu'on assujétira avec quelques bandelettes.

Le grand art de vêtir l'enfant qui vient de naître est de tenir ses langes médiocrement serrés.

Des soins à donner à l'enfant. — Aussitôt que l'enfant est nettoyé et habillé, il faut qu'il soit mis dans un appartement spacieux et bien exposé. L'air qu'il respire doit être pur et d'une température modérée : l'air qui croupit dans des alcôves trop enfoncées, ou dans des endroits bas, ne tarderait pas à l'incommoder. Il en serait de même s'il habitait un lieu trop froid ou trop chaud, trop sec ou trop humide. Qu'on le tienne surtout à l'abri des changemens trop brusques de l'atmosphère, ou qu'on l'y habitue par degrés, de crainte qu'il ne s'enrhume. L'air imprégné de miasmes est excessivement malsain pour le poumon ; voilà pourquoi la mort enlève un si grand nombre d'enfans dans les hôpitaux où la misère les entasse, et pourquoi ceux qu'on couche trop long-temps près de leur

mère ou de vieux parens deviennent chétifs ou valétudinaires.

La lumière est nécessaire à l'enfant , mais il serait dangereux de l'y exposer trop brusquement : il faut le faire passer insensiblement de l'obscurité à une douce clarté. On doit surtout le placer en face de la lumière et des objets qui l'amuse , de crainte qu'il ne louche où ne regarde de travers. Loin de lui les sons trop bruyans ; son repos en serait troublé.

La nourrice aura soin de tenir l'enfant dans la plus grande propreté , et pour cela elle le changera de vêtemens lorsqu'il en aura besoin ; elle lui nettoiera même chaque fois les fesses et les parties environnantes avec de l'eau tiède , pour en prévenir l'excoriation.

Les langes seront toujours proportionnés à la saison, et, dans aucun cas, ils ne pourront être assez serrés pour gêner les mouvemens. La couche de toile appliquée immédiatement sur la peau ne sera ni trop froide , ni trop humide, ni trop rude ; le berceau où l'enfant repose doit être garni d'un petit matelas de crin , de paille d'avoine ou de fougère ; on y placera l'enfant sur l'un ou l'autre côté , la tête et les épaules un peu élevées, pour l'aider à rejeter la salive ou les glaires dont sa poitrine est plus ou moins embarrassée. Il faut avoir soin que le rideau, s'il y en a, reste entr'ouvert pour le renouvellement de l'air. Lorsque l'enfant s'excorie (s'écorche), on saupoudre les

parties à vif avec de la poudre de lycopode, ou même de la poudre de bois vermoulu.

L'enfant doit d'abord être nourri avec le lait; mais passé les cinq ou six premiers mois, il faut commencer à lui donner quelques cuillerées de panade, de bouillie ou de crème de pain bien faites.

Lorsque de puissans motifs empêchent la mère de nourrir son enfant, il faut nécessairement qu'elle le confie à une nourrice étrangère : elle la choisira depuis vingt jusqu'à trente-cinq ans, d'une bonne constitution et d'un médiocre embonpoint; elle aura soin qu'elle soit saine et exempte de toute maladie, sans difformité apparente, plutôt brune que blonde, jamais rousse; qu'elle ait la bouche garnie de belles dents, les gencives fermes et en bon état, l'haleine douce, les seins d'un volume ordinaire, parsemés de veines bleuâtres, l'aréole (cercle du mamelon) un peu monticuleuse, le mamelon bien percé et d'une longueur convenable. On doit rejeter celle dont la peau est couverte d'éruptions, dont la transpiration a une odeur forte; celle qui a des fleurs blanches, des glandes engorgées, etc.

Le caractère de la nourrice doit être pris en considération : plus elle sera bonne et vertueuse, mieux le nourrisson s'en trouvera.

Le séjour qu'elle habite doit être propre, commode et bien aéré. On doit préférer les

lieux un peu élevés à ceux qui sont bas, humides et marécageux. L'exposition de l'est ou du nord est plus saine que celle de l'ouest ou du midi. Que la nourrice s'observe sur la quantité et la qualité des alimens : une nourriture douce et proportionnée à ses besoins doit suffire.

La nourrice doit fuir l'oisiveté et la vie trop sédentaire ; un exercice modéré et souvent en plein air lui est utile.

La quantité et la qualité du lait varient suivant une foule de circonstances. En général, on présume avec raison qu'il est bon et doué de toutes les qualités requises lorsque le nourrisson qui le suce s'en trouve bien. Il est toujours très important de proportionner l'âge du lait à celui de l'enfant. Il faut bien se garder de suivre les rigoureux préceptes des anciens, qui interdisaient le plaisir de l'amour à la femme qui nourrit ; il en pourrait résulter des accidens qui détermineraient l'altération ou la suppression du lait. Il suffit de lui recommander la modération à cet égard, et de mettre un intervalle raisonnable entre le devoir conjugal et l'allaitement.

Quelques personnes redoutent la grossesse : c'est une erreur. L'exemple des animaux qui portent et nourrissent en même temps, et celui de plusieurs femmes qui ont continué de donner le sein jusqu'au terme de l'enfantement, prouvent d'une manière incontestable que l'état de grossesse n'est point

incompatible avec l'allaitement. L'important est que le nourrisson continue de profiter. Il en est de même de l'écoulement des règles : on l'a rarement vu nuire au nourrisson, pourvu que la femme fût robuste.

Si l'on a bien réfléchi aux principes que nous venons d'établir sur le choix d'une nourrice, comment ne serait-on pas surpris de la conduite des personnes riches et opulentes qui, sous prétexte de mieux élever leurs enfans, font venir les nourrices de la campagne à la ville, où elles leur procurent toutes les commodités de la vie. Séquestrée de son ménage, et arrachée, pour ainsi dire, à ses habitudes, comment la femme des champs s'accoutumera-t-elle à son nouveau domicile ? Elle s'y trouve déplacée ; l'ennui vient l'y surprendre, elle languit ; bientôt son lait se détériore, et l'enfant qui le suce dépérit ou ne profite point. Il n'y a qu'un remède, c'est de les renvoyer l'un et l'autre à la campagne : ils y seront à peine, qu'ils se ressentiront de la douce influence de l'air qu'on y respire. Ces préceptes sont spécialement pour les parens faibles, qui doivent sans cesse songer à modifier la constitution de leurs enfans.

Lorsque la mère ne peut plus allaiter son enfant, ou que la nourrice à qui elle l'a confié tombe malade, et qu'on ne peut la remplacer sur-le-champ, il faut recourir à l'allaitement artificiel ou au lait des animaux. On emploie

dans ce but le lait de vache ou de chèvre. Ce dernier convient plus spécialement aux enfans nés de parens scrophuleux. Naturellement plus caséeux et plus butyreux que le lait de femme, celui de vache ne peut être donné pur à l'enfant qui vient de naître. On doit donc le couper avec un autre liquide, tel qu'une légère décoction d'orge ou de chien-dent. Pour imiter la nature, on diminue chaque jour la proportion de ce délayant, et on augmente la consistance du lait à mesure que l'enfant grandit, jusqu'à six mois, époque où il peut le prendre sans aucun mélange : la cuillère ou le biberon, tels sont les instrumens les plus propres à l'allaitement artificiel. Le procédé de Mme. Lebreton (mamelon de gomme élastique) est le meilleur de tous.

On se gardera de faire téter l'enfant à toute heure ; outre que cette méthode épuiserait la mère ou la nourrice, elle ne ferait que gorger le nouveau-né sans lui être utile. Il suffit qu'il tète quatre ou cinq fois le jour et une ou deux fois la nuit. De cette manière la nourrice trouve le temps de prendre le repos nécessaire, son lait est mieux élaboré, et l'enfant en tire plus de profit. La nourrice attendra plusieurs heures après les repas avant de donner le sein ; elle évitera de lui présenter le mamelon après une vive émotion.

En général on doit cesser l'allaitement lorsque l'enfant digère des alimens solides, c'est ordinairement après l'éruption de ses

premières vingt dents. Le sevrage trop brusque est nuisible à la nourrice et à l'enfant ; on doit donc y procéder par degrés et d'une manière insensible. On diminue progressivement l'allaitement, jusqu'à ce que l'enfant ne tète plus qu'une fois par jour. Ensuite on ne lui donne le sein que tous les deux ou tous les trois jours, jusqu'à ce qu'on le lui ait fait oublier entièrement ; mais on a soin d'augmenter en même temps, et dans la même proportion, les alimens qui doivent suppléer au lait.

Il faut entretenir la liberté des selles et des urines chez l'enfant qui est encore à la mamelle ; c'est une précaution indispensable, surtout pendant la crise de la dentition. Si le méconium coule difficilement, on en favorise l'issue en donnant à l'enfant quelques cuillérées d'eau sucrée ou miellée, ou bien un peu d'huile d'amandes douces avec du sirop de chicorée. Ces légers évacuans conviennent encore lorsque les enfans éprouvent des coliques à la suite d'une constipation plus ou moins opiniâtre.

On ne doit point négliger de laver l'enfant de la tête aux pieds avec une éponge trempée dans de l'eau tiède, à laquelle on ajoutera un peu de vin ou d'infusion aromatique. Plusieurs auteurs ont recommandé l'usage des bains froids, nous le regardons comme dangereux pour l'enfant qui vient de naître, surtout s'il est faible et débile.

Les frictions sont très avantageuses à l'en-

fant ; voulez-vous apprécier leur effet, promenez légèrement votre main sur son dos quand on le déshabille, vous le voyez s'allonger, même sourire. Ce genre de mouvement réveille la sensibilité de la peau, favorise la transpiration insensible, et rétablit l'équilibre dans toute l'économie animale. La main seule, le linge, la flanelle froide ou chaude, la brosse, tels sont les instrumens propres à pratiquer les frictions. On doit les faire le matin, dans un appartement où règne une douce température ; elles sont surtout utiles dans les saisons pluvieuses et dans les climats naturellement humides.

Le sommeil est très salulaire au nouveau-né ; mais à mesure qu'il croît et se développe, il a moins besoin de dormir. Un exercice modéré et proportionné à ses forces contribue aussi à le rendre plus vigoureux. Il faut le laisser prendre ses ébats sur un tapis, afin qu'il puisse lui-même se soulever, se redresser, chanceler, se lever.

L'enfant naturellement mobile et nerveux prend facilement l'alarme, et s'épouvante pour la moindre chose. On doit l'habituer insensiblement à supporter la présence de tous les objets qui pourraient le frapper trop vivement. La nourrice s'en approchera d'abord seule, et elle les touchera pour lui inspirer de la confiance. On évitera de le laisser seul dans une trop profonde obscurité, pour qu'il ne soit pas saisi d'effroi ; il faut aussi lui ins-

pirer une juste méfiance pour tout ce qui pourrait lui être nuisible, tels que le feu, l'eau, les précipices, certains animaux, etc.

Semblable au perroquet, l'enfant imite et contrefait tout ce qu'il voit. Il faut donc se tenir sur ses gardes, et ne dire et faire devant lui que ce qui est convenable. On doit lui refuser tout ce qui peut lui être nuisible ; manquer de fermeté dans ces occasions, c'est lui rendre un mauvais service. L'enfant au berceau est une cire molle qu'on façonne comme on veut ; il faut profiter de l'âge tendre pour lui imprimer une bonne direction, et prévenir des penchans que plus tard on ne pourrait combattre.

De la délivrance. — L'enfant vient de naître, mais les maux de la femme ne sont point encore terminés ; il faut qu'elle soit débarrassée du délivre qu'on appelle aussi arrière-faix, placenta. Quoique la délivrance puisse s'opérer d'elle-même, il est néanmoins incontestable qu'en semblable circonstance un peu d'aide fait grand bien. On la favorise en promenant légèrement la main sur le ventre de la femme. Lorsque la délivrance a eu lieu, on met le délivre de côté pour le montrer à l'accoucheur.

Dès que la matrice s'est dégorgée et qu'elle ne rend plus de sang liquide, il faut changer la femme de position. Plus on la laisse sur le lit de travail après la délivrance, plus elle est agitée ensuite, quand elle passe dans celui où

elle doit rester le temps de ses couches. Il faut bien se garder de permettre à l'accouchée de se tenir debout ou de marcher pour se rendre à son lit ; on doit l'y transporter, mais avant on a soin de la changer de linge. On renouvelle sa coiffure, surtout quand elle a sué pendant le travail, et on couvre plus ou moins sa tête, suivant l'habitude et la saison ; on lui passe une chemise propre, pour l'ordinaire fendue en devant, qu'on a soin de sécher et de chauffer légèrement ; on garnit son cou et ses épaules d'un fichu, et on la recouvre d'une camisole plus ou moins chaude, selon la température habituelle de l'air. On lui applique une serviette ouvrée ou un morceau d'ouate sur le sein, et on lui entoure le ventre d'un bandage médiocrement serré, ou d'une ceinture élastique.

Deux serviettes suffisent pour ce bandage ; l'une, douce et mollette, est pliée en forme de carré ou de triangle, et appliquée sur l'hypogastre (bas-ventre) ; l'autre, plus forte, est pliée en long, et fait le tour du corps. Comme le volume de la matrice diminue chaque jour et que le ventre s'affaisse, ce bandage se relâche et se déplace nécessairement ; on doit donc le renouveler de temps en temps et le serrer un peu plus chaque fois.

La femme ainsi habillée, on essuie légèrement avec une éponge trempée dans l'eau tiède, ou dans une décoction mucilagineuse, les parties qui ont été souillées par le sang.

On applique contre les organes de la génération, sans les boucher complètement, un linge plié en plusieurs doubles, blanc de lessive et sec. On transporte ensuite la femme dans son lit, qu'on a soin de préparer d'avance, en le garnissant de draps blancs, d'alèzes (draps de lit pliés en plusieurs doubles) et de couvertures, suivant la saison.

Des soins et du régime des femmes en couche. — L'appartement de la femme en couche doit être commode, vaste, propre, bien aéré, loin du tumulte et du grand bruit. Le lit doit tenir un juste milieu entre une dureté excessive et une mollesse voluptueuse. Il ne sera placé ni près de la porte ou des croisées, ni dans les alcôves trop enfoncées. Rien de plus opposé aux préceptes de l'hygiène que de laisser la femme dans les mêmes vêtemens jusqu'au septième jour. La propreté de tout le corps est ici de rigueur.

Quels alimens faut-il accorder à la nouvelle accouchée? C'est un usage assez généralement reçu de lui faire prendre un bon consommé ou un verre d'eau rougie après la délivrance; ensuite on lui sert deux ou trois potages par jour, au riz ou autrement, jusqu'à la fièvre de lait, pendant laquelle on ne lui donne que du bouillon ou de la tisane; mais, après cette révolution, on lui permettra un peu de légumes bien préparés, des œufs frais, du poisson léger, du poulet rôti ou bouilli.

Dans le repas, on lui donne pour boisson un peu de bon vin coupé avec un tiers ou parties égales d'eau. Dans les intervalles, rien de plus propre à prévenir ou à modérer la soif, que l'eau d'orge, de chiendent ou de réglisse, l'eau sucrée ou l'eau commune édulcorée (adoucie), avec un peu de sirop de guimauve. Une légère infusion de fleurs de tilleul, de camomille ou de feuilles d'oranger, de menthe ou d'hysope, est plus ou moins indiquée, selon que la femme est nerveuse, tourmentée de flatuosités, ou dans un état de relâchement.

La femme peut se lever quelques instans chaque jour, après la fièvre de lait, mais elle ne doit marcher ou rester debout qu'après dix ou douze jours : quant à sa première sortie, elle fera très bien de la différer jusqu'à la cessation des lochies, et elle choisira pour cela un jour où l'air ne sera ni froid ni humide. Elle ne doit pas quitter son bandage avant deux mois.

Il convient d'administrer quelques remèdes pour tenir le ventre libre, si la femme est trop constipée, on doit ajouter à la tisane quelques grains de nître (salpêtre), pendant la fièvre de lait; cela suffit pour favoriser l'abondante moiteur qui paraît être la terminaison critique de cette révolution passagère, après laquelle la santé se rétablit, et tout rentre dans l'ordre.

Les pertes de sang compliquent quelque-

fois l'accouchement, nous en parlerons en traitant des hémorrhagies.

DES NOUVEAU-NÉS.

Asphyxie. — L'enfant peut venir au monde pâle, décoloré ou violet; ses chairs sont flasques, ses membres sont souples; il est impossible de sentir les battemens du cœur et du cordon ombilical, il ne respire plus et paraît mort.

Quelque grave que soit cet état, il faut aussitôt administrer les secours suivans : on se gardera de couper le cordon et de le tirailler. L'enfant sera placé sur le côté en ayant soin de relever la tête et de laisser la face à l'air, les autres parties du corps seront enveloppées d'une couverture.

On visitera la bouche et les narines, pour voir s'il n'y a point de mucosités ou de caillots de sang qui empêchent l'air d'entrer dans les poumons; dans ce cas on introduira dans la bouche le doigt, ou un morceau de linge, et on détachera tout ce qui s'oppose à l'entrée de l'air.

On soufflera doucement de l'air par la bouche ou par les narines; on fera des frictions sur le dos et sur la plante des pieds avec une brosse douce; les autres parties du corps seront frottées avec des linges chauds imbibés de vin; on pressera doucement le cordon ombilical, la poitrine et le ventre.

On administrera un petit lavement avec de l'eau tiède et un peu de vinaigre.

Si ces moyens étaient insuffisans, on plongerait le nouveau-né, jusqu'aux aisselles, dans un bain d'eau tiède, à laquelle on ajouterait du vin. Il faut insister long-temps sur ces moyens, en les suspendant par intervalles, et en les variant de toutes manières.

Dans le cas où le délivre serait détaché, si le cordon ombilical n'offrait plus de battemens, on le couperait, on éloignerait l'enfant de la mère, et on lui prodiguerait les secours que nous venons d'indiquer.

De l'apoplexie des nouveau-nés. — L'enfant immobile ne donne aucun signe de vie; sa face est noire, livide et gonflée, sa peau est colorée, sa poitrine gorgée de sang.

Que faut-il faire? couper à l'instant le cordon ombilical pour laisser couler le sang; appliquer une ou deux sangsues derrière les oreilles, si la saignée du cordon n'a pas été copieuse.

On plonge l'enfant dans un bain d'eau tiède animée de quelque liqueur excitante, telle que le vin. Pendant qu'il est dans le bain, on lui frotte le dos avec des linges chauds.

Convulsions des enfans en bas âge. — Les convulsions ne sont jamais qu'un symptôme; elles dépendent toujours de l'irritation d'une partie quelconque du système nerveux; elles se manifestent de préférence chez ceux dont la tête est volumineuse, l'intelligence pré-

cocce, l'œil vif, la physionomie mobile, qui dorment peu, se réveillent tout à coup au milieu de la nuit, effrayés et poussant des cris, qui, dans le jour, tressaillent au moindre bruit, et dont les joues pâlisent et rougissent alternativement plusieurs fois en quelques heures. Chez ces enfans, il suffit d'une indigestion, de la faim, de quelques vers dans les voies digestives, de matières fécales endurcies, d'une légère irritation de l'estomac et des intestins, du développement des dents, pour faire naître des convulsions.

Un bain suffit souvent pour calmer ces accidens ; il convient aussi d'appliquer deux sangsues derrière les oreilles. Si le ventre est douloureux, dur, sensible, ce dont on s'aperçoit aux grimaces de l'enfant, lorsqu'on le presse, il faut y mettre trois à quatre sangsues et le recouvrir ensuite d'un cataplasme. On peut lui faire prendre un grain de calomel.

Il y a quelques indications qui méritent une attention spéciale ; si la matière noire, gluante, qu'on appelle méconium, n'est point évacuée au bout de huit ou dix heures, on lui fait prendre, dans l'espace de quatre ou cinq heures, une once de sirop de chicorée, que l'on délaie dans un peu d'eau. Il faut aussi avoir soin de ne pas lui donner de lait les vingt-quatre premières heures de la vie ; on lui fera boire pendant ce temps de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel.

Si les convulsions tiennent aux mucosités ou matières contenues dans l'estomac, on se trouve très bien de l'emploi du sirop de chicorée, des boissons émollientes, des bains, des petits lavemens avec de la guimauve, et de la diète. L'apparition des dents, quoi qu'en disent quelques médecins, cause des accidens souvent dangereux; l'on doit, à cette époque, tenir le ventre libre; s'il est resserré, diminuer un peu la quantité des alimens, augmenter celle des boissons, et donner à mâcher une racine d'althæa (mauve) ou de réglisse. Les vers déterminent quelquefois les convulsions, mais il n'y a de certitude là-dessus que lors de leur sortie. Si ce signe existe, on administre une infusion de mousse de Corse qu'on a soin de sucrer (un gros de mousse dans un verre d'eau.)

Conseils généraux. — Tout le corps de l'enfant qui naît est couvert de crasse, il est important de l'en délivrer; on se sert pour cela d'un mélange d'un tiers de vin et de deux tiers d'eau chaude; on peut réitérer ce lavage quelques jours de suite. On diminue successivement la chaleur jusqu'à ce que l'on soit arrivé à ne plus se servir que de l'eau à la température de l'appartement; l'on fait usage d'une éponge et l'on commence par le visage, ensuite par les oreilles, le derrière de la tête (on évite l'endroit de la tête où les os ne sont pas encore réunis), le cou, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes

et les bras. Si l'enfant était par trop faible il ne faudrait pas le laver.

Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant par la mauvaise habitude de les tenir trop chaud. Il faut les accoutumer, depuis l'âge de deux ans, à être très peu habillés, à avoir la tête très peu couverte la nuit et point du tout le jour; les faire vivre au grand air, le plus qu'il est possible. Nous ne saurions assez répéter qu'on doit éviter de donner trop à manger aux enfans naissans, et les régler pour la quantité des alimens et les heures de repas. Lorsque l'enfant a quelques années, sa vie est irrégulière, son appétit doit l'être; il y aurait de l'inconvénient à l'assujétir trop servilement à une règle exacte dans la quantité et l'ordre des alimens.

L'on ne peut croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans en leur prodiguant les alimens, sous prétexte d'apaiser leurs cris. Un autre inconvénient dans lequel on tombe par rapport au régime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres alimens que le lait de leur nourrice, c'est de leur en donner qui sont au-dessus des forces de leur estomac; il faut, dit-on, les accoutumer à tout: c'est une absurdité; l'important est de leur faire un bon estomac, et ce n'est pas en leur donnant des indigestions qu'on y parvient.

L'exercice est d'un immense avantage pour la santé des enfans. Le meilleur de tous, c'est

celui qu'ils prennent eux-mêmes quand on leur donne une entière liberté de s'ébattre.

Du Croup. — Après quelques jours de rhume de cerveau ou de toux, de malaise ou de chaleur, ou bien, tout à coup, le plus ordinairement au milieu de la nuit, l'enfant est pris de quintes, de toux à secousses, qu'accompagne un bruit particulier qu'on a comparé à l'abolement d'un jeune chien, au cri d'un jeune coq, au son que produit l'air en traversant un tuyau d'airain, au gloussement de la poule. Chaque inspiration est sifflante ou très sonore, l'expiration courte et difficile; l'enfant est menacé de suffocation; il survient du calme qui peut durer plusieurs heures, un jour ou deux, puis les symptômes reparaissent.

Traitement. Il faut sur-le-champ placer sur les côtés du cou 2, 4, 6 sangsues, selon les forces du sujet. Les cataplasmes émolliens, les boissons délayantes, une diète sévère doivent-êtré employés en même temps. Les bains de pieds chauds avec de la moutarde sont utiles. Il en est de même des purgatifs, lorsque les symptômes inflammatoires sont diminués. Si la gêne de la respiration était considérable et qu'il se formât une peau blanche au fond de la gorge, on ferait prendre à l'enfant en trois doses 12 grains d'ipécacuanha.

ASPHYXIE.

On donne aujourd'hui le nom d'asphyxie

à toute suspension de la respiration, quelle qu'en soit la cause, assez persistante pour entraîner la suspension de la circulation et celle de l'action du cerveau, et produire un état de mort apparente.

Asphyxie des noyés. — Avant d'indiquer ce qu'il convient de faire dans ce cas, commençons par déclarer que nous ne connaissons pas de préjugé plus absurde, plus coupable que celui qui suppose qu'on ne doit pas toucher à un corps et le transporter sans la permission du commissaire. Jamais pareil règlement n'a existé nulle part. Il est impossible de calculer le nombre de victimes de cette étrange aberration de l'esprit humain.

Ceci posé, comme il est démontré qu'un individu peut rester plus ou moins longtemps dans l'eau sans périr, on doit lui administrer, le plus promptement possible, les secours dont nous allons parler.

Traitement. — Il faut le commencer dans la maison la plus proche et la plus commode possible. On se gardera bien de suspendre le noyé par les pieds; on évitera également de lui donner de fortes secousses pour le rappeler à la vie. Pendant qu'une personne coupe, avec des ciseaux, les vêtemens humides du noyé, on le couche sur le côté droit, dans un lit bas et modérément chaud, la tête un peu plus élevée que les pieds; on soutient la tête par le front, et on la fait pencher légèrement, puis on écarte les mâchoires et

l'on promène les doigts dans la bouche pour faciliter la sortie de l'eau, du mucus et des autres corps qui peuvent s'y trouver.

On passe sous le nez des allumettes soufrées, ou bien on fait respirer à plusieurs reprises de l'alcali volatil, de l'eau de Cologne, du vinaigre. Pendant qu'on administre ces secours, une autre personne cherche à réchauffer lentement le corps. Dans ce but, on applique de la laine chaude sur le ventre, on met des briques ou des bouteilles d'eau chaude à la plante des pieds, aux creux des aisselles, aux aines; on promène sur tout le corps un fer à repasser échauffé ou une bassinoire. On fait des frictions générales avec une brosse sèche, avec de la flanelle chaude, et même avec de l'eau. Après avoir fait ces frictions on en fait d'autres avec de la flanelle trempée dans de l'eau-de-vie camphrée.

On chatouille les lèvres et l'intérieur des narines avec une plume ou quelque autre corps léger. On insuffle de l'air dans les poumons, soit par la bouche, soit par les narines.

Il convient d'associer à ces divers moyens l'administration d'un lavement préparé avec de l'eau dans laquelle on a fait fondre quatre onces de sel de cuisine, ou avec trois parties d'eau et une de vinaigre. M. Orfila regarde les lavemens de tabac comme très dangereux.

Lorsque le noyé est revenu à lui et qu'il peut boire, on lui donne, de cinq minutes en cinq minutes, une cuillerée d'eau-de-vie ou

d'eau de Cologne coupée avec deux parties d'eau ; mais il faut bien éviter de le faire boire tant qu'il a beaucoup de difficulté à avaler. Si les boissons donnaient lieu à des envies de vomir, on administrerait deux ou trois grains d'émétique dans deux verres d'eau ; on donnerait au contraire quelques cuillerées de vin chaud, s'il survenait des selles.

Le noyé, loin de se rétablir, reste-t-il sans connaissance, le visage rouge, violet ou noir, les yeux étincelans, les membres flexibles et chauds, on doit pratiquer une saignée au pied et mieux encore à la veine jugulaire (au cou). On se garderait bien d'avoir recours à la saignée, si le corps était froid et les membres raides. S'il ne se rétablit point, on fait brûler sur le creux de l'estomac, sur les cuisses et sur les bras, de petits morceaux d'amadou, de liège ou de papier.

On ne doit pas perdre de vue que souvent huit ou dix heures suffisent à peine pour rétablir la santé.

Asphyxie des pendus. — Les secours sont presque semblables à ceux que nous venons d'indiquer pour les noyés. Nous ferons seulement observer qu'il n'est point aussi nécessaire de réchauffer le corps ; qu'il faut se hâter de couper la corde et de desserrer le nœud, et qu'enfin la saignée du pied ou de la jugulaire est ici beaucoup plus réclamée.

Asphyxie par la vapeur du charbon. — Les personnes qui sentent le danger et qui se retirent à temps sont ordinairement soulagées dès qu'elles sont au grand air ; ou s'il leur reste du malaise , un peu d'eau et de vinaigre , ou de la limonade , leur sont très utiles. Quand on a perdu connaissance , voici les secours qu'il faut administrer sur-le-champ.

On commence par exposer au grand air la personne asphyxiée ; on la déshabille et on la couche sur le dos , la tête et la poitrine un peu plus élevées que le reste du corps , pour faciliter la respiration : on lui fait sentir quelques odeurs pénétrantes , telles que celle d'allumettes bien soufrées , de l'alcali volatil , et on a soin d'irriter la plante des pieds , la paume des mains , et tout le trajet de l'épine du dos , avec une forte brosse de crin. Il faut éviter un lit chaud et les fumigations de tabac.

On lui fait prendre du vinaigre affaibli avec trois parties d'eau , ou de l'eau contenant du jus de citron ; et en même temps on fait sur tout le corps , et principalement sur le visage et la poitrine , des aspersions d'eau vinaigrée froide ; on frotte le corps avec des linges trempés dans la même liqueur ; au bout de trois ou quatre minutes , on essuie avec des serviettes chaudes les parties mouillées , et deux ou trois minutes après , on recommence les aspersions et les frictions avec de l'eau vinaigrée froide ; on administre un

lavement d'eau froide mêlée avec un tiers de vinaigre ; quelques minutes après , on en donne un autre préparé avec de l'eau froide , deux ou trois onces de sel de cuisine et une once de sel d'epsom.

L'insufflation de l'air par les narines ou la bouche ne doit pas être oubliée : l'évanouissement persiste-t-il ? on examine si le malade conserve de la chaleur , si sa figure est rouge , ses lèvres gonflées , ses yeux saillans ; il faut alors lui pratiquer une saignée du pied et mieux encore de la jugulaire. Ce moyen est bien préférable à l'émétique , qui a été souvent nuisible.

Lorsque l'asphyxié sera entièrement rappelé à la vie , on le couchera dans un lit chaud , placé dans un appartement dont les fenêtres seront ouvertes ; on évitera les conversations inutiles. Alors on fera prendre quelques cuillerées d'un vin généreux , tel que celui de Beaune , de Malaga , etc. ; ou bien on lui donne du vin chaud sucré.

Tous ces secours doivent être administrés avec la plus grande promptitude , et continués pendant long-temps , lors même que l'individu paraît mort. On a vu des personnes revenir à la vie huit ou dix heures après l'événement.

Asphyxie par la vapeur des cuves de raisins , des vins ou d'autres liquides en fermentation , des fours à chaux. — Asphyxie des marais , des mines de charbon de terre. — Les

moyens à employer sont les mêmes que ceux que nous venons d'indiquer pour l'asphyxie par le charbon.

Asphyxiés des fosses d'aisances, des puits, des égouts. — Les premiers secours à donner à ces asphyxiés consistent à exposer les malades au grand air, à les asperger avec de l'eau vinaigrée froide, à les frictionner avec une forte brosse de crin. Il est très utile de faire sentir pendant quelques courts instans du chlore; mais il faut éviter d'irriter les poumons. Il arrive souvent que les malades ont avalé de l'eau contenue dans la fosse; il faut se hâter de les faire vomir en leur donnant un verre d'huile ou mieux encore deux grains d'émétique dans un verre d'eau qu'on administre par cuillerées à café, de cinq minutes en cinq minutes.

Si ces moyens étaient insuffisans et les battemens du cœur désordonnés ou tumultueux, on pratiquerait une saignée au bras, et on laisserait couler une quantité de sang proportionnée à la force de l'individu. On n'hésiterait pas à le saigner de nouveau, quelque temps après, si l'on était persuadé que la première saignée eût produit un effet favorable.

Il faudrait chercher à calmer les désordres nerveux, les spasmes, les convulsions, par le bain froid et par l'usage d'une potion antispasmodique (eau de tilleul, deux onces,

eau de fleurs d'oranger, deux onces ; sirop de fleurs d'oranger, une once ; prendre par cuillerées). Après l'emploi du bain, on placerait le malade dans un lit chaud, et on continuerait à faire des frictions sur l'épine du dos. Si, malgré l'usage de ces moyens, l'individu était encore privé de connaissance, on appliquerait des vésicatoires et des sinapismes aux pieds.

Asphyxie par défaut d'air respirable. — Lorsqu'un rassemblement de personnes existe dans un endroit où l'air ne se renouvelle pas, on voit se manifester les accidens de l'asphyxie. Il faut se conduire dans ce cas comme dans celui de l'asphyxie par le charbon.

Asphyxie par la chaleur. — On place l'asphyxié dans un endroit frais, et on le déshabille, à moins qu'il ne fasse très froid ; car alors on se borne à détacher les vêtemens, et à couper tous les liens qui peuvent s'opposer à la libre circulation du sang. Il faut administrer un mélange de parties égales d'eau et de vinaigre, ou de limonade, et donner un lavement d'eau salée.

Si la maladie fait des progrès ou ne diminue pas, on applique six, huit ou dix sangsues aux tempes. La saignée au pied, et mieux encore à la jugulaire, convient, si la respiration et les battemens de cœur sont comme anéantis. On se conduira pour le reste comme il a été indiqué dans l'asphyxie par le charbon.

Asphyxie par le froid. — On commence par dépouiller l'individu de ses vêtemens, et on le plonge dans la neige; on le frotte doucement avec cette substance, en se dirigeant du ventre vers les extrémités; on fait, quelques minutes après, des frictions avec des linges trempés dans de l'eau à la glace, puis avec de l'eau dégourdie, enfin avec de l'eau tiède; en un mot, on doit chercher à réchauffer le corps, non pas brusquement, en le mettant à côté d'un brasier ardent, mais lentement et par degrés.

Il n'est pas toujours facile de se procurer de la neige ou de la glace; il faut alors plonger le malade dans un bain d'eau froide, que l'on réchauffe doucement, en ajoutant peu à peu de l'eau légèrement dégourdie, puis de l'eau moins froide, et enfin de l'eau tiède : on le frotte comme il a été dit précédemment, et on fait des aspersions d'eau sur le visage. Il faut seconder l'emploi de ces moyens par le chatouillement des lèvres et de l'intérieur des narines, et par l'insufflation de l'air dans les poumons.

On fait aussi respirer à l'asphyxié de l'alcali volatil, ou de l'eau de Cologne. Lorsque le corps commence à se réchauffer, que les membres ne sont plus raides, on met le malade dans un lit sec non bassiné, on fait des frictions avec une brosse sèche, et l'on administre des lavemens d'eau salée.

Aussitôt qu'il peut avaler, on lui fait

boire de l'eau vinaigrée, de l'eau de menthe ou de tilleul, du bouillon et de l'eau rougie. L'usage des alimens solides ne doit être permis que plusieurs heures après le rétablissement complet.

Membres gelés.— Les individus qui ont des membres gelés doivent être traités comme les personnes asphyxiées par le froid, à l'exception qu'il faut seulement plonger dans le bain les parties qui ont été affectées ; les frictions ne doivent être faites que sur les organes malades.

EMPOISONNEMENS.

Traitement. Deux circonstances doivent être prises en considération : ou l'individu vient d'avaler le poison, ou bien un long espace de temps s'est écoulé depuis que la substance vénéneuse a été introduite dans l'estomac.

1. *Dans le premier cas*, il faut débarrasser le malade de la substance vénéneuse qui n'aurait point encore agi. Les médicamens que l'on emploie pour déterminer le vomissement, consistent dans des boissons abondantes, tièdes et mucilagineuses. Ainsi on administrera le plus promptement possible, de l'eau tiède, du lait coupé avec de l'eau, de l'eau sucrée, une décoction de graine de lin, de racine de guimauve, ou telle autre substance de même nature que l'on aura sous la main. L'huile ne doit pas

être employée inconsidérément, parce qu'elle peut quelquefois favoriser l'action du poison.

Ordinairement le poison détermine le vomissement; s'il n'avait pas eu lieu, on pourrait administrer dix-huit à vingt grains d'ipécacuanha, ou bien titiller (chatouiller) la luette avec une plume ou l'extrémité des doigts.

2. C'est à cette époque qu'il convient de faire prendre les contre-poisons dont nous allons bientôt parler; car si le poison avait été ingéré depuis quelques temps, il ne faudrait recourir qu'au traitement général.

3. *Dans le deuxième cas*, la substance vénéneuse ayant été entièrement expulsée par les vomissemens et les selles, loin de chercher à faire usage des antidotes ou des vomitifs, il faut examiner avec soin l'état du malade. Si des symptômes d'inflammation se sont manifestés, on appliquera sur le ventre des linges trempés dans une forte décoction de graine de lin ou de guimauve. Dans le cas où le malade ne pourrait endurer le poids de ces linges, on arroserait fréquemment le ventre avec ces liquides à l'aide d'une éponge; ou, ce qui vaut mieux encore, on placerait l'individu dans un bain tiède. Si l'on n'obtient pas un soulagement marqué et prompt, on pratiquera une saignée du bras, et on fera une application de 12 à 15 sangsues sur l'endroit le plus douloureux du ventre. Les applications de sangsues doivent être répétées partout où l'on sent de la douleur : le salut du malade dé-

pend désormais de l'abondance avec laquelle on fait couler le sang.

A l'intérieur, on donne l'eau de gomme, de guimauve, et on interdit toute espèce d'aliment. Si le malade ne pouvait avaler, et que l'inflammation de la gorge donnât de l'inquiétude, on appliquerait sans délai 12 ou 15 sangsues au cou.

4. Ce n'est que lorsque les accidens de l'inflammation sont dissipés, qu'on peut permettre au malade de l'eau de veau, du bouillon de poulet, et successivement de l'eau de gruau, des fécules, des bouillons gras.

Ces principes posés, nous allons parler des empoisonnemens qui surviennent le plus fréquemment.

Empoisonnement par l'arsenic.—Le meilleur moyen de traiter l'empoisonnement par l'arsenic, consiste à faire boire plusieurs verres d'eau sucrée, d'eau tiède ou froide, de décoction de racine de guimauve. On peut aussi faire boire quelques verres d'un mélange de parties égales d'eau de chaux et d'eau sucrée. Lorsqu'on est parvenu à calmer les principaux accidens, on soigne le malade comme il a été dit.

Si au contraire les douleurs de ventre étaient très fortes, et que l'individu éprouvât des mouvemens convulsifs, on ordonnerait les sangsues, la saignée, en un mot on se conduirait comme au paragraphe 3.

Empoisonnement par le sublimé corrosif. —

Lorsqu'un individu aura été empoisonné par le sublimé corrosif, on délaiera dix ou douze blancs d'œufs dans deux pintes d'eau froide, et on lui donnera un verre de cette boisson toutes les deux minutes, afin de favoriser le vomissement. On a reconnu que le blanc d'œuf délayé dans l'eau froide était le meilleur contre-poison du sublimé. Dans le cas où l'on ne pourrait pas en avoir, on donnerait en abondance du lait étendu d'eau, de l'eau sucrée, et même de l'eau simple. Ces premiers secours administrés, on soignera le malade comme il a été indiqué page 41, n° 3.

Empoisonnement par le vert-de-gris et les autres sels de cuivre. — La même boisson décompose les préparations de cuivre. Le traitement est absolument celui de l'empoisonnement par le sublimé corrosif.

Empoisonnement par l'émétique. — Cette substance détermine rarement l'empoisonnement, parcequ'elle provoque facilement le vomissement. S'il y a des vomissemens abondans, que l'absence de vives douleurs et de mouvemens convulsifs annonce qu'il reste peu de poison dans l'estomac, on se bornera à l'administration de l'eau tiède. S'il n'y a eu aucun vomissement, on recourra de suite à la titillation de la luette, après avoir fait prendre avec abondance de l'eau tiède. Dans le cas où les vomissemens n'auraient point encore lieu, on ferait bouillir dans deux litres d'eau, pendant dix minutes, *quatre ou cinq*

noix de galles concassées, ou une once de quinquina en poudre. L'opium convient lorsque les douleurs et les vomissemens persistent; on en donne un grain d'extrait dissous dans un verre d'eau sucrée, et on réitère trois fois le médicament, à un quart d'heure d'intervalle, si les accidens ne sont pas calmés.

Empoisonnement par les acides. — La magnésie calcinée est le meilleur contre-poison des acides. Il faut, sans perdre un moment, gorger le malade d'eau dans laquelle on aura délayé une once de magnésie par litre; on donnera un verre de ce liquide toutes les deux minutes, afin de favoriser le vomissement. En attendant la magnésie, on fait prendre plusieurs verres d'une décoction de graine de lin; ou à défaut de magnésie, on administre une demi-once de savon dissous dans un litre d'eau. On se conduit ensuite comme il a été dit au paragraphe 3.

Emp. par les alcalis concentrés (potasse, soude, etc.). — On se hâte d'administrer dans les empoisonnemens de ce genre, plusieurs verres d'eau acidulée, préparée en mettant deux cuillerées à bouche de vinaigre ou de jus de citron dans un verre d'eau : si les accidens ne se dissipent pas, on aura recours aux boissons adoucissantes, aux fomentations émollientes, aux sangsues; on se conduira comme nous l'avons indiqué page 41, paragraphe 3.

Empoisonnement par les préparations de plomb. — Le sel de glauber, le sel d'epsom,

le plâtre ou l'eau de puits, sont les meilleurs contre-poisons des sels de plomb. On met, par exemple, deux gros de l'un des deux premiers sels dans un litre d'eau. On donne ensuite de l'eau sucré, et l'on se conduit comme dans le paragraphe 3.

Empoisonnement par les substances narcotiques, et notamment par l'opium et la morphine. — Le poison est pris, il faut en débarrasser l'estomac. On commence par donner quatre ou cinq grains d'émétique dissous dans un verre d'eau; si au bout d'un quart d'heure le vomissement n'a pas lieu, on prescrit vingt-quatre grains de sulfate de zinc (couperose blanche), que l'on dissout également dans un verre d'eau, et que l'on donne en deux fois, à un quart d'heure d'intervalle, si la première potion n'a pas fait vomir. Enfin si ces moyens n'ont pas réussi, on fait prendre trois ou quatre grains de sulfate de cuivre (couperose bleue), dissous dans un verre d'eau. Il ne faut pas chercher à favoriser le vomissement par une trop grande abondance d'eau.

Je suppose que le malade ait vomi ce qu'il avait dans l'estomac, on administrera tous les cinq minutes, et alternativement, une tasse d'eau acidulée avec du vinaigre, du jus de citron ou de la crème de tartre, et une tasse d'infusion de café préparée en versant un litre d'eau bouillante sur huit onces de café, et prenant la liqueur dix minutes après.

On cherche à dissiper l'engourdissement en frottant les bras et les jambes du malade avec une brosse ou un morceau de laine. Quand l'assoupissement est extrême, que la maladie ressemble à une attaque d'apoplexie, on a recours à la saignée, aux applications de sangsues.

Si l'empoisonnement a eu lieu par l'application du narcotique sur des blessures, loin de perdre du temps à faire vomir, on met de suite le malade à l'usage du café, des acides; etc.

Empoisonnement par l'acide prussique. — Dès qu'une personne a été empoisonnée, il faut la faire vomir, comme il a été dit à l'article de l'empoisonnement par l'opium; puis on administre l'infusion de café, et on fait prendre trois à quatre cuillerées d'huile de térébenthine, que l'on donne à demi-heure de distance dans de l'infusion de café.

Empoisonnement par les champignons vénéneux. — Avant de faire connaître les moyens de traitement, il est important d'indiquer d'une manière générale les caractères extérieurs des mauvais champignons. Pour cela, il faudrait insérer une foule de pages de l'excellent traité du docteur Rocques sur les champignons. Dans l'impossibilité de le faire, nous tâcherons de tracer les caractères les plus saillans.

Les champignons qui croissent dans les caves, dans des bois touffus, très ombrés

geux et humides, sont en général mauvais; leur surface est mouillée, plus ou moins sale, et leur aspect hideux. Ceux dont l'odeur est vireuse, semblable à celle du radis, ou mieux encore de la terre des caves, sont, en général, d'une mauvaise qualité. Il en est de même de ceux dont la saveur, d'abord douceâtre, laisse un arrière-goût désagréable, astringent et styptique, et de ceux qui ont une saveur très amère, désagréable, et une odeur rebutante. On doit rejeter les champignons qui sont remplis d'un suc laiteux, ordinairement âcre. Ceux qui sont d'une bonne qualité sont ordinairement blanchâtres, pâles; d'un jaune pur et doré ou d'un rouge vineux et violet : cette dernière nuance se remarque dans la totalité ou dans une partie du champignon, mais plus particulièrement dans les feuillets. Les mauvais champignons, au contraire, ont une couleur jaune de citron ou d'un rouge de sang. Plus la substance du champignon est blanche, compacte, sèche et cassante, moins elle est malfaisante, à moins qu'elle n'offre l'odeur et la saveur désagréables dont nous avons parlé.

On doit rejeter les champignons qui ont passé la fleur, c'est-à-dire ceux qui se flétrissent et se décomposent; car alors ils perdent leur saveur, acquièrent une mauvaise odeur et deviennent dangereux. Il est bon, autant que possible, de faire la récolte des champignons dans un temps un peu sec, et

surtout après la rosée; de les prendre avant l'épanouissement entier du chapeau; car, dans un trop grand degré de maturité, la chair en devient flasque, se putréfie, ou les vers s'y développent. Au lieu d'arracher les individus du sol, il vaut mieux en couper les tiges ou les pieds près de terre, pour que celle-ci ne s'introduise pas entre les lamelles, les pores et les alvéoles.

Quand on choisit les espèces saines, il convient encore, avant d'en faire usage, de les dépouiller de leurs feuilletts et de leurs tubes; c'est cette partie que les cuisiniers appellent *foin*: on en retranche aussisouvent le pédicule, qui est ordinairement d'une texture moins fine. Pour ce qui concerne les bolets, on doit les couper, afin de s'assurer s'ils changent de couleur et s'ils deviennent bleus; alors il serait imprudent d'en faire usage; ensuite on les fait tremper dans de l'eau froide ou tiède, en y mêlant tant soit peu de vinaigre pour les faire blanchir; mais cette eau doit être rejetée. On favorise leur digestion, d'abord en les mâchant long-temps; et par des assaisonnemens convenables, tels que l'huile ou le beurre, le jaune d'œuf, le sel, le vin et le vinaigre. Lorsqu'ils sont apprêtés, on ne doit pas les conserver; car ils s'altèrent facilement et acquièrent des qualités délétères.

Traitement. — Aussitôt que l'on aperçoit des symptômes d'empoisonnement par les champignons, on administre trois grains d'é-

métique dans un verre d'eau; un quart-d'heure après, on donne, en trois fois et à vingt minutes d'intervalle, un second verre d'eau dans lequel on fait fondre trois grains d'émétique, vingt-quatre grains d'ipécacuanha et une once de sel de Glauber. Après avoir fait vomir, on doit songer à évacuer les champignons qui pourraient se trouver dans les intestins, à l'aide des purgatifs. On donne, dans cette intention, de demi-heure en demi-heure, une cuillerée à bouche d'une potion composée d'une once d'huile de ricin et d'une once et demie de sirop de fleurs de pêcher; on administre un lavement purgatif préparé en faisant bouillir pendant un quart-d'heure un litre d'eau, deux onces de casse pilée, un demi-gros de séné, et d'une demi-once de sel d'epsom. Si l'évacuation n'a pas lieu, on réitère deux ou trois fois le lavement; enfin, si, malgré l'emploi des moyens indiqués, les champignons ne sont pas évacués, et que la maladie fasse des progrès, on fait bouillir pendant un quart-d'heure une once de tabac dans un litre d'eau; on filtre (on passe), et on donne la liqueur sous forme de lavement: presque toujours le vomissement est la suite de l'emploi de ce médicament.

Après avoir fait évacuer le poison, on donne au malade quelques cuillerées d'une potion composée de quatre onces d'eau de fleurs d'oranger, d'un quart d'once d'éther ou de

liqueur d'Hoffmann, et de deux onces de sirop d'écorce d'orange.

Si la maladie, loin de se calmer, fait de nouveaux progrès, et que le malade se plaigne de vives douleurs dans le bas-ventre, on ordonne l'eau sucrée, l'eau de gomme, de graine de lin ou de racine de guimauve ; on applique sur les points douloureux des linges mouillés avec l'une ou l'autre de ces substances, et l'on met l'individu dans un bain. Si la douleur ne cède pas, on pose dix ou douze sangsues sur la partie du ventre la plus sensible.

Si, par hasard, on ne pouvait secourir le malade que lorsqu'il a déjà beaucoup de fièvre, le ventre enflé et très douloureux, la langue sèche et la soif ardente, la peau chaude, la bouche et la gorge brûlantes, il faudrait abandonner les purgatifs irritans ; alors on saignerait le malade, on mettrait les sangsues au ventre, on emploierait les fomentations et les lavemens de graine de lin.

DE L'IVRESSE.

Presque toujours les symptômes de l'ivresse se dissipent d'eux-mêmes au bout de douze ou quinze heures ; mais si le contraire avait lieu, il faudrait la combattre.

On commencerait par faire prendre deux ou trois grains d'émétique dissous dans un verre d'eau ; on donnerait de l'eau chaude

et on chatouillerait le gosier pour favoriser le vomissement ; lorsque le malade vomit , on lui fait boire , toutes les dix minutes , un demi-verre d'eau dans lequel on a mis une cuillerée de vinaigre ou de jus de citron ; on administre un lavement purgatif , et l'on frotte tout le corps avec des linges imbibés de vinaigre. Si , malgré l'emploi de ces médicaments , l'assoupissement persiste ou augmente , et que le malade soit robuste , on pratique la saignée , ou mieux encore on met douze sangsues au cou.

DES MORSURES DES VIPÈRES ET DES SERPENS.
TRAITEMENT EXTÉRIEUR.

Dès qu'un homme a été mordu par une vipère , il doit placer aussitôt une ligature médiocrement serrée au dessus de la partie blessée , si le siège de la blessure le permet ; il peut se servir pour cela d'une jarretière , d'un ruban , d'un mouchoir : si la morsure saigne , on facilitera l'écoulement du sang , en pressant doucement la blessure , ou bien en appliquant dessus une ventouse , comme l'a proposé le docteur Barry ; si l'on est près d'une fontaine ou d'une rivière , on plongera la partie dans l'eau , on la lavera , puis elle sera enveloppée d'un linge mouillé.

Parmi les moyens locaux , le plus essentiel est de détruire la partie dans laquelle le venin a été déposé : on emploie à cet effet le fer

rouge, la pierre infernale ou la pierre à cautère, le beurre d'antimoine, etc.

Assez ordinairement, peu de temps après la cautérisation, la douleur et les autres accidents diminuent, mais l'engorgement local persiste et réclame l'emploi des cataplasmes émolliens faits avec de la mie de pain et du lait, ou mieux encore on frotte de temps en temps la partie malade avec de l'huile d'olive tiède, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'ammoniaque.

Ce traitement rigoureux n'est pas toujours nécessaire : quand, par exemple, la plaie n'est pas profonde, qu'elle a été faite par une vipère engourdie par le froid, ou dont le venin a déjà été épuisé par d'autres morsures ; lorsqu'il y a peu d'engorgement et que le blessé n'éprouve ni maux de cœur, ni défaillances, on peut se borner à instiller quelques gouttes d'alcali volatil dans la plaie, puis on la couvre avec une compresse large d'un pouce, trempée dans la même liqueur. Après ce pansement, on frotte, pendant un quart d'heure, toute l'étendue du membre avec de l'huile d'olive chaude ; on le couvre même de linges trempés dans cette huile, qui peut être remplacée par toutes les graisses douces. On donne à l'intérieur une tasse d'eau de feuilles d'oranger ou de camomille, à laquelle on ajoute cinq à six gouttes d'alcali volatil.

Immédiatement après l'accident, et pendant que l'on s'occupe du traitement externe,

on fera prendre au malade un verre d'eau de sureau ou de fleur d'oranger, dans lequel on versera six à huit gouttes d'alcali volatil ; on renouvellera cette boisson toutes les deux heures : on pourra administrer un petit verre de Beaune ou de Malaga. Le malade sera placé dans un lit bien couvert, et s'il transpire, on évitera de le refroidir. — L'ipécacuanha ou l'émétique seront administrés comme il a été dit. Si des vomissemens bilieux ou la jaunisse se manifestent, si la gangrène faisait des progrès, on donnerait de la potion suivante :

Trois verres par jour :

Quinquina concassé.	4 onces.
Eau.	1 livre.

On fait bouillir, pendant une demi-heure, puis l'on ajoute :

Sel ammoniac.	une demi-once.
Fleur de camomille.	2 pincées.

On laisse refroidir et on passe.

Si, au contraire, l'intensité de la maladie diminuait, et que l'individu fût près d'entrer en convalescence, on n'accorderait aucun aliment solide dans les premiers jours ; on permettrait seulement deux ou trois soupes légères.

Piqûres d'abeille, de bourdon, de guêpe, de frêlon, de cousin. — Dans le plus grand nombre de cas, il suffit de frotter la partie piquée avec un mélange préparé en agitant dans un flacon deux cuillerées d'huile d'a-

mandes douces et une cuillerée d'alcali volatil. On donne à l'intérieur la boisson prescrite en parlant de la vipère.

Si l'aiguillon est resté dans la plaie, il faut chercher à l'enlever soit avec la pointe d'une épingle, soit avec de petites pincés : on est même quelquefois obligé, pour parvenir à l'extraire, de couper avec des ciseaux tout ce qui est en dehors de la plaie. Quand l'aiguillon est retiré, on lave la blessure avec de l'eau froide, et mieux encore avec de l'eau salée, puis on applique le liniment indiqué plus haut, que l'on recouvre d'une compresse imbibée d'eau salée. Si les piqûres sont nombreuses, on fait coucher le malade, et on lui donne tous les quarts d'heure une tasse d'infusion de feuilles d'oranger, à laquelle on ajoute quatre ou cinq gouttes d'alcali volatil.

De l'empoisonnement par les moules, les congres. — On commence par donner l'émétique. S'il y a déjà long-temps que le poison a été avalé, on administre un purgatif et un lavement de même nature. Immédiatement après l'effet de ces remèdes, on fait prendre des morceaux de sucre, sur lesquels on a mis vingt ou vingt-cinq gouttes d'éther; on donne pour boisson habituelle de l'eau, contenant par chaque verre deux cuillerées de vinaigre ou le jus d'un citron. Si les douleurs d'estomac persistent, sont très vives, et s'il y a de la fièvre, on applique dix ou douze sangsues sur le bas-ventre.

Cette maladie a une marche tellement rapide et une terminaison si souvent funeste, lorsqu'elle n'est pas promptement combattue par les moyens appropriés, que nous croyons devoir en donner une description succincte, pour mieux faire apprécier le traitement qui convient à chacun des degrés.

Le plus léger contact des parties gangrénées, et même les humeurs des animaux morts d'affections charbonneuses, peuvent donner lieu à la pustule maligne. Cette maladie n'attaque guère que les bergers, les mégissiers, les fermiers, en un mot les personnes qui, par état, soignent les bestiaux ou manient leurs dépouilles. On s'en préserve ordinairement en lavant les parties qui ont été en contact avec les parties corrompues avec de l'eau vinaigrée, la lessive de cendres, et surtout l'eau dans laquelle on a délayé de la chaux.

Symptômes. On peut rapporter les symptômes à quatre périodes.

Première période. Peu de temps après avoir été exposé à la contagion, on éprouve une démangeaison légère, un picotement vif et passager; l'épiderme se détache et forme une vésicule de la grosseur d'un grain de millet. Cette pustule s'étend peu à peu et prend une couleur brunâtre; elle s'ouvre spontanément, ou le malade la déchire en se grattant; il en découle de la sérosité roussâtre. Cette pé-

riode dure ordinairement 24 à 36 heures, et quelquefois beaucoup moins.

Deuxième période. Il survient à la peau, sous la vésicule, un petit noyau d'engorgement, une espèce de tubercule dur, mobile, circonscrit, aplati, du volume d'une lentille. La couleur de la peau n'est point encore changée, seulement dans le centre et sous la vésicule elle est un peu jaunâtre, ou livide et grenue. Bientôt il survient des démangeaisons plus vives et plus fréquentes, un sentiment de chaleur, de cuisson et de brûlure; l'engorgement se propage et s'entoure d'un cercle saillant, pâle et rougeâtre, sur lequel la peau paraît tendue et luisante, et toujours couverte de phlyctènes (petites vessies). Cependant le bouton ou tubercule central devient brun ou noirâtre; il est insensible: c'est une véritable escarre (croûte). La durée de la seconde période est de quelques heures seulement; il est bien rare qu'elle se prolonge pendant quelques jours.

Troisième période. Le point gangréneux s'étend, forme une escarre plus ou moins grande; l'aréole vésiculaire qui l'entoure s'élargit et forme autour de l'escarre un bourrelet, qui fait paraître cette dernière comme enfoncée. Cet engorgement n'est ni inflammatoire, ni œdémateux (gonflé); il est élastique, résistant; la peau qui le recouvre est rouge, luisante; la chaleur âcre et la douleur cuisante que le malade éprouvait se changent en

une espèce d'engourdissement, de stupeur, et la mortification s'étend sourdement. La durée de cette période est variable.

Quatrième période. Elle diffère suivant que la maladie doit avoir une issue funeste ou heureuse. Dans le premier cas, aux symptômes locaux se joignent ceux d'une maladie interne très grave. Le pouls devient petit, concentré; il y a des anxiétés, des défaillances; la langue devient sèche, aride, brunnâtre; il y a du délire, et le malade ne tarde pas à périr dans un état gangréneux, en répandant l'odeur la plus fétide. Dans le second cas, un cercle inflammatoire, d'un rouge vif, se dessine autour de l'escarre; l'engorgement pâteux, qui s'étendait au loin, diminue à proportion, le pouls se soutient et même se réveille. Cette période est en général fort courte.

La pustule maligne a quelquefois une marche tellement rapide, que la mort arrive en moins de 18 ou 24 heures.

Traitement. Il consiste principalement dans l'emploi des scarifications et des caustiques. Si le médecin est appelé au début de la maladie, il commencera par ouvrir la petite vésicule, il essuiera la sérosité; puis il appliquera, dans le centre de la surface mise à découvert, un petit bourdonnet de charpie de la grosseur d'un pois, bien exactement roulé entre les doigts et imbibé de muriate d'antimoine liquide; ou bien il mettra un petit

morceau de potasse caustique. Dans tous les cas, le caustique sera entouré de charpie sèche, fixée par un emplâtre agglutinatif et un bandage ; cinq ou six heures après ce pansement, l'appareil sera levé, et l'escarre pansé avec un plumasseau de charpie enduit d'un onguent digestif térébentiné.

Le lendemain, le chirurgien examinera l'état de la partie, et se conduira différemment, selon l'aspect du mal. S'il n'y a point de dureté, point d'aréole vésiculaire, si le malade n'éprouve qu'une douleur légère sans tiraillement, sans chaleur âcre, il se bornera à des pansemens avec le digestif animé ou l'onguent *styrax*, jusqu'à la chute de l'escarre. Si, au contraire, après la cautérisation, il voyait se former autour de l'escarre une tumeur dure et compacte ; s'il s'élevait une aréole vésiculaire, avec un gonflement considérable, il faudrait fendre l'escarre par une incision cruciale (en croix) qui comprendrait l'épaisseur de la partie mortifiée. On enlèvera la pointe des quatre lambeaux avec des ciseaux, et l'on fera une seconde cautérisation, d'abord en touchant toute la surface de la plaie avec un pinceau de charpie chargé d'un caustique liquide, puis en y plaçant quelques petits bourdonnets de charpie imbibés.

Ce mode de traitement convient dans les deux premières périodes et au commencement de la troisième. Mais vers la fin de cette période, il faut diviser, séparer l'es-

carre et l'enlever même, toutefois sans atteindre les parties vives ; puis , après avoir essuyé exactement, on applique le caustique.

Lorsque la pustule maligne est peu étendue , ce traitement local suffit. Mais quand le malade offre des symptômes adynamiques (faiblesses) ou ataxiques (extraordinaires), il faut examiner s'ils tiennent à un état d'inflammation ou de faiblesse , et agir en conséquence.

DE LA RAGE.

Lorsqu'une personne a été mordue par un animal enragé, on s'empresse de la dépouiller de ses vêtemens. Si la morsure est récente, on la laissera saigner ; si elle est petite et profonde, on l'agrandira à l'aide d'un bistouri, et on la pressera. On lavera la plaie avec un linge un peu rude ; il serait même utile d'appliquer une ventouse. On cautérisera avec le beurre d'antimoine , l'acide nitrique, sulfurique ou le fer rouge.—La cautérisation doit être profonde. Si les blessures sont nombreuses, il faut les cautériser successivement, laissant un jour d'intervalle, et en commençant par celles de la tête et du visage.

Six ou sept heures après avoir cautérisé, on applique sur l'escarre un large vésicatoire ; on le laisse pendant douze heures, puis on l'enlève et coupe l'épiderme avec la pointe du bistouri ; on panse deux fois par jour avec une feuille de poirée sur laquelle on a mis

du beurre frais et du cérat adoucissant. Lorsque l'escarre tombe, on cherche à cicatriser, par de la charpie, la plaie, si toutefois l'on s'aperçoit que la cautérisation ait été plus profonde que la plaie faite par la dent de l'animal; si le contraire a lieu, on doit cautériser de nouveau; et lorsque la seconde escarre est tombée, on entretient la suppuration pendant quarante ou cinquante jours; à cet effet, on met dans la plaie un pois, une fève, ou, ce qui est préférable, un morceau de racine d'iris, et l'on panse avec la pomade de vésicatoire.

Si la blessure est à la tête, on doit raser tous les cheveux, afin d'apercevoir et de cautériser les diverses parties mordues. Les lèvres ont-elles été entamées? Il faut, avec de forts ciseaux, rafraîchir les bords de la division, puis y appliquer le caustique. Les paupières ne seront pas ménagées; on en enlèvera une portion, si cela est nécessaire. Leur cautérisation demande quelques précautions; on doit les soulever pour les éloigner de l'œil, et brûler les bords de la morsure à l'aide d'un petit pinceau trempé dans un caustique. Si la bave de l'animal enragé avait touché le globe de l'œil, il faudrait y passer légèrement le pinceau imbibé de caustique. Si la plaie était dans la bouche, on ferait laver celle-ci avec de l'eau et du vinaigre, puis on cautériserait la morsure avec un fer rouge.

Lorsque la morsure est ancienne, que la

plaie est cicatrisée, et que l'on a la certitude que l'animal est enragé, il faut ouvrir la plaie sans délai, à l'aide d'un bistouri, la brûler et la faire suppurer.

Pendant les premiers jours, on favorise la transpiration à l'aide de la boisson dont nous avons parlé à l'article de la vipère; ce n'est que dans le cas où la plaie est très enflammée et douloureuse, qu'on remplacera cette boisson par une décoction de guimauve, de graine de lin. On saigne le malade si le poulx est plein et dur. L'émétique et les purgatifs sont administrés, si l'estomac est chargé, la langue recouverte d'une couche jaune, et la bouche pâteuse. On prescrit des alimens doux, faciles à digérer, et un exercice modéré. Le régime est plus sévère si le malade a de la fièvre.

DE LA BRULURE.

Les accidens causés par le feu sont innombrables. Lorsque par un événement quelconque le feu prend aux vêtemens, il ne faut pas courir pour appeler du secours, comme font la plupart des malheureuses victimes, mais prendre à l'instant ce qui se trouve sous la main pour l'éteindre, en évitant de faire des mouvemens qui donnent plus d'activité à la flamme.

Si la brûlure est superficielle et peu étendue, on doit faire plonger la partie brûlée,

d'abord dans de l'eau froide, puis dans de l'eau froide contenant de l'extrait de saturne et de la chaux vive. On prépare ce mélange en délayant un gros de chaux vive dans une pinte d'eau, et en ajoutant deux cuillères à bouche d'extrait. Ce liquide doit être renouvelé à mesure qu'il s'échauffe, et la partie brûlée doit y être laissée plusieurs heures de suite. Lorsque, par ce moyen, la douleur est presque calmée, on retire la partie malade de ce bain local, on l'enveloppe de compresses trempées dans le même liquide, et on les arrose de temps à autre. — A défaut d'extrait de saturne, on emploie l'eau de chaux, l'eau simple très froide, et mieux encore la glace.

Si, à raison de la forme de la partie brûlée, il est impossible de lui faire prendre le bain local, il faut, à l'aide d'une éponge, l'arroser avec le même liquide. Ce moyen peut être employé un quart-d'heure ou demi-heure après que l'accident a eu lieu, lors même que les cloches se sont élevées.

Quand l'irritation est diminuée, que le malade ne souffre plus, et seulement au bout de quelques jours, on doit ouvrir les cloches, s'il en existe : à cet effet, on pratique avec une épingle une ou deux petites piqures à leur partie inférieure, et on laisse écouler la sérosité.

Toutes les parties dépouillées d'épiderme, et celles qui correspondent aux cloches, doi-

vent être recouvertes d'un linge fenêtré, ou de papier brouillard également percé d'une multitude de petits trous, enduit de cérat; on met sur le linge des compresses imbibées d'extrait de saturne mêlé avec de l'eau.

Lorsque la douleur est tellement vive que le poids des linges est insupportable au malade, on prépare un liniment avec parties égales d'eau de chaux et d'huile de lin ou d'olive; et, à l'aide d'un pinceau, on en applique une légère couche sur la partie qui est à nu.

Si, malgré l'emploi de l'extrait de saturne, l'inflammation se développe dans la partie brûlée, il faut la recouvrir avec un cataplasme préparé en faisant bouillir simplement de la racine de guimauve et deux ou trois têtes de pavôts, et en y ajoutant assez de farine de graine de lin ou de mie de pain pour lui donner la consistance convenable.

De la brûlure étendue. — Lorsque la brûlure occupe une très grande surface, la maladie est dangereuse. Il faut alors pratiquer une ou deux saignées, interdire toute espèce d'aliment, sans en excepter le bouillon, et administrer de l'eau de graine de lin, de racine de guimauve, ou simplement de l'eau sucrée. On fait prendre toutes les demi-heures une cuillerée de la potion antispasmodique.

Indépendamment de ces médicamens internes, on couvre toutes les parties brûlées

avec du papier brouillard sur lequel on a étendu du cérat simple, et mieux encore du cérat de saturne. Cependant, si la douleur était très aiguë, on emploierait les émolliens, les relâchans, tels que l'eau de graine de lin, de racine de guimauve.

Dans le cas où la brûlure aurait été produite par la poudre à canon, on devrait commencer par ôter les grains de poudre avec la pointe d'une aiguille.

De la brûlure profonde. — Lorsque la blessure est profonde et grave, qu'il y a des escarres ou des parties comme charbonnées, entourées d'un cercle inflammatoire plus ou moins rouge, on doit appliquer les cataplasmes émolliens, ainsi que le cérat simple, et attendre que l'escarre soit tombée. La plaie plus ou moins profonde qui résulte de la séparation des parties gangrénées doit être traitée comme une plaie simple; il faut la panser une ou deux fois par jour avec de la charpie.

DES HÉMORRHAGIES.

Le sang peut s'échapper au dehors par une plaie. S'il provient d'une artère, on le reconnaîtra aux signes suivans : le sang sortira vermeil, rutilant, formant un jet rapide, s'élevant et s'abaissant alternativement : ce jet de sang a lieu par saccades.

Le premier moyen consiste dans la compression. On commence par appliquer sur

l'ouverture du vaisseau une boulette de papier mâché, ou bien la moitié d'un haricot enveloppée d'un petit morceau de linge fin, en plaçant le côté rond sur la plaie; ou bien encore une petite pièce d'agaric: on met ensuite plusieurs tampons de charpie assez durs; des compresses de différentes grandeurs sont placées par dessus et disposées graduellement en pyramide, dont le sommet tronqué doit être du côté de la plaie. Un bandage roulé et serré convenablement maintient tout cet appareil. Si le sang jaillissait abondamment, il faudrait à l'instant comprimer fortement avec les doigts, en attendant qu'on eût disposé le bandage. La compression est toujours un moyen provisoire, quand il s'agit de la blessure d'une artère un peu considérable.

De l'hémorrhagie nasale. — Lorsque le sang coule en grande quantité, que le malade est faible, a des syncopes (se trouve mal), il faut songer à arrêter l'hémorrhagie.

La première chose à faire, c'est de placer l'individu à l'air frais, ou dans une chambre dont la température soit peu élevée; mais il est rare que cette seule précaution suffise, il faut recourir aux applications d'eau froide, pure ou mêlée avec du vinaigre: à cet effet, on trempe des compresses dans ces liquides, et on les applique sur la tête, autour du nez, aux tempes, aux parties génitales, à la partie interne des cuisses. On peut encore couvrir ces parties de neige, de glace pilée. Lorsque

les saignemens de nez ne sont pas très considérables, on peut faire renifler ou injecter dans les fosses nasales une dissolution d'alun dans de l'eau très froide.

Si, malgré l'emploi de ces moyens, le sang continue à couler avec violence, on comprime la narine d'où il sort, ou l'on y introduit un bourdonnet de charpie ou de coton trempé dans le vinaigre pur; en même temps, on a soin de tenir la tête élevée et penchée en avant. Si le sang s'épanchait dans l'arrière-bouche, et coulait dans l'estomac, il faudrait sans hésiter avoir recours au tamponnement.

Du crachement de sang ou de l'hémoptysie.

— Cette hémorrhagie consiste dans une expectoration sanguine, écumeuse, variable par sa qualité, sa couleur et sa consistance.

On commence par asseoir le malade, l'exposer à l'air frais, et le débarrasser de ses vêtemens et de toute ligature. On devra défendre expressément au malade de parler et même de remuer. On prescrit la diète et l'usage des boissons mucilagineuses, gommeuses, délayantes et très légèrement acidulées, telles que l'eau d'orge, de riz, de consoude, le petit-lait nitré, les émulsions.

S'il y a suppression des règles, des hémorrhoides, ou de toute autre évacuation sanguine, on fait appliquer des sangsues à l'anus ou aux parties sexuelles. On se trouve bien des bains de mains et de pieds dans l'eau chaude, à laquelle on ajoute de la farine de

moutarde ou de l'acide muriatique. On donne les boissons froides ; on ne fait point de feu dans la chambre du malade.

Des pertes ou hémorrhagies de la matrice.— Toutes les fois qu'une femme a une perte dans le cours de la grossesse, on doit commencer par la faire coucher horizontalement, plutôt sur un sommier de crin, une pailleasse, que sur des matelas de laine. Il faut avoir soin que le bassin soit un peu plus élevé que le reste du corps. On choisit une chambre vaste, où l'air puisse être renouvelé ou rafraîchi. La malade doit être très peu couverte ; on recommande le repos le plus absolu du corps et de l'esprit. En outre, on ne néglige pas d'appliquer sur le ventre, sur les cuisses et sur les parties génitales des linges trempés dans de l'eau froide, en ayant soin de les changer souvent. On peut encore jeter avec force de l'eau fraîche sur le visage, éloigner toute espèce de bruit, tenir le ventre libre à l'aide de lavemens.

S'il survient quelque légère faiblesse, quoique la femme ait perdu peu de sang, il faut bien se garder de chercher à la faire cesser, car ces défaillances suspendent souvent l'hémorrhagie.

Après la sortie de l'enfant, il se déclare quelquefois une perte avant que le délivre ne soit expulsé ; il faut alors, si l'écoulement du sang n'est pas très considérable, faire des frictions sur le ventre, en appuyant sur la ma-

trice, et irriter son orifice avec le doigt. Mais si la perte est considérable on doit s'empresser d'extraire le placenta (délivrer).

L'hémorrhagie peut être interne; on la reconnaît aux signes suivans : en appuyant la main sur le bas-ventre, on ne sent point la matrice formant un globe résistant, dépassant à peine le détroit supérieur du bassin; au contraire, le volume de la matrice a beaucoup augmenté, il s'accroît même progressivement, jusqu'à être aussi considérable qu'avant l'expulsion de l'enfant. Le visage se décolore, les yeux se ternissent, le pouls s'affaiblit, la femme éprouve des éblouissemens, des tintemens d'oreilles, des vertiges, des syncopes. Ce qu'il y a de mieux à faire dans cette circonstance, c'est de porter plusieurs doigts dans l'orifice de l'utérus, de le dilater graduellement, jusqu'à ce qu'il puisse recevoir la main, pour vider la matrice des caillots qu'elle renferme, et de l'irriter pour l'obliger à se contracter. Si le sang coule en abondance, que les contractions tardent à se faire, on laissera la main dans l'utérus, et on la promènera doucement contre les parois. En même temps, avec l'autre main, on fera des frictions sur la région hypogastrique. La femme boira de l'eau froide avec un peu de vinaigre, ou, si elle est très faible, on lui administrera quelques cuillerées de vin.

Il arrive quelquefois, plus ou moins de temps après la délivrance, que la femme est

inondée de sang; la matrice n'offre plus dans le bas-ventre cette boule dure qu'elle présentait auparavant; il survient des faiblesses, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles, des syncopes; le visage s'altère de plus en plus. Si cet état persiste encore quelques instans, la femme va périr. Il faut donc, au plus vite, frotter fortement la région hypogastrique avec la main, irriter l'orifice de l'utérus avec quelques doigts introduits dans le vagin; porter même la main tout entière dans la cavité de l'utérus pour le stimuler : on ne la retire par degrés qu'à mesure qu'on sent les parois se contracter; il faut coucher la femme horizontalement dans un lieu frais, les fenêtres ouvertes, appliquer sur tout le ventre des serviettes trempées dans de l'eau froide, et même à la glace, ou dans du vinaigre pur.

Si ces moyens ne réussissaient pas, on pourrait essayer l'application de la glace pilée sur le ventre et les cuisses, les lavemens d'eau à la glace ou d'oxicrat, des injections d'eau très froide dans la cavité même de la matrice. On doit avoir la précaution de tenir soulevé le siège, et de boucher l'orifice de la matrice après chaque injection, pour que le liquide ne se soit pas entraîné de suite.

On administrera en même temps les boissons froides.

La perte subite, instantanée, plus ou moins complète et persistante du sentiment et du mouvement, dans la moitié du corps ou dans une partie de cette moitié, voilà les grands caractères de l'apoplexie. A ces deux symptômes principaux, on peut ajouter la stupeur de la face, le bruit et la difficulté de la respiration, la mucosité écumeuse, quelquefois sanguinolente qui s'écoule de la bouche, le tiraillement au dehors d'un des côtés de la figure.

Les premiers secours à donner, consistent à dépouiller le malade de ses vêtemens, ou du moins à les disposer de manière à ce qu'ils ne compriment aucune partie de la tête, du cou ou du tronc; ce qu'on tâchera d'exécuter en imprimant le moins de mouvement possible. Il sera placé dans une position telle que la tête et le tronc soient relevés. On éloignera l'affluence des assistans, pour ne pas trop échauffer l'air. Dans les saisons chaudes, il serait convenable d'exposer le malade à l'air frais. Des compresses trempées dans de l'eau froide ou vinaigrée, une vessie remplie de glace pilée, seront appliquées sur la tête et fréquemment renouvelées; leur action sera favorisée par des fomentations chaudes aux jambes.

Si la face est rouge, tuméfiée, le pouls dur, fort, régulier, on se hâtera de prati-

quer une saignée à la jugulaire , au pied , ou bien au bras du côté sain. Il vaudrait beaucoup mieux , dans ce cas , ouvrir une des veines qui rampent sur le dos de la main , que de ne pas tirer de sang.

On doit , dans les premiers momens , se borner aux saignées , aux boissons froides , délayantes , acidulées avec le citron et le vinaigre , dès que le malade peut avaler. Dans le cas où l'on ne pourrait pas pratiquer la saignée , on aurait recours aux sangsues appliquées en grand nombre au cou et derrière les oreilles.

La pâleur de la face n'est pas une contre-indication de la saignée , si la force , la raideur du pouls , l'embarras de la respiration existent en même temps , si la chaleur du corps est élevée. Mais si à la pâleur de la figure se joignent la mollesse et la petitesse du pouls , si l'individu est faible , âgé , il faudra dans la plupart des cas se borner à l'application de sangsues , et quelquefois seulement aux topiques froids sur la tête , aux sinapismes , aux vésicatoires placés sur les membres inférieurs , aux lavemens irritans , composés d'une demi-once de séné dans une livre d'eau , avec addition d'une demi-once de sel de glauber , et aux boissons émétisées , faites avec une pinte de petit-lait , de décoction de veau , et un grain d'émétique.

Les apoplexies sont sujettes à des rechutes , et chaque nouvelle attaque est plus dange-

reuse que la précédente ; ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On y parvient souvent par une diète sévère ; et en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens ; il faut surtout s'abstenir des repas du soir. On doit se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, épicé, du vin, des liqueurs, du café. On se nourrira principalement de légumes, de fruits, d'acides ; on mangera peu de viande, et point de celles qu'on appelle noires. Il est utile de se purger deux ou trois fois par an avec la manne, l'eau de Sedlitz. Il faut prendre tous les jours de l'exercice, éviter les chambres trop chaudes, l'ardeur du soleil, les émotions trop fortes ; se coucher de bonne heure, se lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit. Si l'on remarque que le sang se porte de nouveau à la tête, il faut sans hésiter recourir à la saignée, et se mettre pendant quelques jours à une diète totale, sans aucun aliment solide ; les bains chauds sont pernicieux.

Les mêmes secours propres à prévenir une rechute, peuvent empêcher une première attaque, si on les emploie à temps ; car, quoique la marche de l'apoplexie soit très brusque, cependant dans beaucoup de cas la maladie s'annonce plusieurs semaines, plusieurs mois et même des années auparavant, par des vertiges, par des pesanteurs de tête, de légers embarras de langue, des

paralysies momentannées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; quelquefois par des dégoûts et des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premières voies; un changement difficile à décrire dans la physionomie, une diminution dans les forces. Ces accidens doivent surtout faire craindre un événement fâcheux chez les personnes qui ont le cou court et gros, la poitrine large, la tête grosse, la figure fortement colorée.

ÉPILEPSIE.

Cette maladie, qu'on a aussi appelée haut mal, mal caduc, est rarement accompagnée d'un danger présent, mais les symptômes en sont si effrayans pour ceux qui n'y sont pas habitués, qu'il convient de donner quelques préceptes pour la conduite à tenir dans ces circonstances.

Les accès d'épilepsie surviennent tout-à-coup. Le malade tombe privé de connaissance et de sentiment. Le corps est agité de convulsions générales ou partielles. Dans quelques cas, il y a raideur, au lieu de convulsions, ou bien certaines parties, comme la tête, sont raides, tandis que d'autres sont convulsives. Une écume abondante sort ordinairement de la bouche; la face est gonflée, rouge, livide ou noirâtre. Les veines sont très distendues. Les traits du visage sont hi-

Œux, horriblement déformés. La poitrine est comme comprimée dans ses mouvemens ordinaires. La respiration est lente, à peine perceptible, quelquefois suspendue pendant plusieurs secondes. L'air entre par le larynx avec un certain bruit. Les battemens du cœur sont forts et accélérés. Ces attaques cessent après quelques minutes, un quart d'heure, une demi-heure, quelquefois seulement après plusieurs heures.

Le premier soin est d'empêcher que le malade ne se fasse du mal en tombant, si l'on est averti à temps du moment de l'attaque. On devra contenir le corps et les membres de manière à s'opposer aux chutes, aux contusions, aux déchirures; on n'arrêtera point cependant tout à fait les mouvemens; il faut, au contraire, leur laisser assez de liberté pour ne pas augmenter les efforts musculaires, qui sont d'autant plus grands qu'on leur oppose plus d'obstacles; aussi a-t-on l'habitude, dans quelques endroits, de coucher les malades sur des matelas placés par terre. Lorsque les mâchoires sont le siège de spasmes, il est utile de placer entre les dents quelque corps résistant et mou (un bouchon), afin de prévenir la fracture des dents ou la section de la langue.

Si la personne atteinte d'épilepsie présente une congestion sanguine vers la tête, si le pouls est dur, la figure beaucoup plus rouge et tuméfiée qu'à l'ordinaire, les veines

très gonflées, s'il y a suppression ou retard de quelque hémorrhagie habituelle, on pourra pratiquer une saignée ou bien appliquer un grand nombre de sangsues vers la tête, en ayant soin en même temps d'y mettre des topiques froids.

Dans le cas où l'attaque serait plus violente et plus longue qu'à l'ordinaire, on aurait recours aux sinapismes, placés vers les pieds et les jambes, aux frictions sur la poitrine et sur les membres avec de l'éther acétique ou sulfurique. Enfin, on pourrait administrer par cuillerées, à l'intérieur, une potion antispasmodique.

DE L'HYSTÉRIE.

Cette maladie attaque plus particulièrement les femmes; on la connaît sous le nom de mal de nerfs, de vapeurs. Ses accès n'ont rien de dangereux, ils se terminent le plus ordinairement par le retour à la santé.

Dans le plus grand nombre de cas, les attaques sont précédées par des symptômes particuliers, par un mal de tête, une susceptibilité nerveuse plus marquée qu'à l'ordinaire, par des inquiétudes, de l'agitation, de légers spasmes dans les muscles. La malade tombe bientôt privée de connaissance et agitée de convulsions plus ou moins étendues; elle pousse des cris particuliers, et éprouve un sentiment de serrement au gosier et à la poitrine; la figure est ordinairement rouge.

La durée de l'attaque varie de quelques minutes à plusieurs heures. Beaucoup d'hystériques fondent en larmes et sentent monter une boule à la gorge.

Il faut, comme dans le cas précédent, placer la malade sur un lit, l'empêcher de se blesser, et se contenter de lui donner quelques cuillerées d'eau légèrement sucrée, dans laquelle on met quelques gouttes de fleurs d'oranger. S'il existait des signes de congestion, on ferait une saignée ou bien l'on placerait des sinapismes aux jambes. Lorsque l'attaque se prolonge trop long-temps, l'on fait respirer de l'éther, on brûle de petits morceaux de cuir, de plume sous le nez de la malade. S'il y avait peu ou point de convulsions, il faudrait la laisser tranquille.

DES CONVULSIONS ET DES ATTAQUES DE NERFS.

Les convulsions tiennent à tant de causes différentes, qu'il est difficile d'indiquer le traitement qui leur convient, puisqu'il doit varier suivant la cause que l'on combat. Toutefois il est des convulsions qui, indépendantes de quelque lésion organique, proviennent de l'état d'irritabilité du cerveau, affecté directement par une émotion vive, le chagrin ou la terreur.

Cette disposition convulsive demande à être combattue continuellement par les moyens de l'hygiène, plutôt que dans les momens où ses effets se manifestent. Cependant, dans l'at-

taque, on devra suivre à peu près les préceptes que nous avons indiqués pour les accès d'épilepsie ou d'hystérie. On se trouvera bien de faire respirer des odeurs très fortes, d'administrer quelques cuillerées d'eau distillée aromatique, auxquelles on ajoutera trois ou quatre gouttes d'éther. Dans le cas où les convulsions persisteraient malgré ces moyens, on prescrirait des doses réitérées de la potion suivante :

Eau distillée de valériane,	1 once.
Id. de fleurs d'oranger,	1 once.
Sirop de menthe,	1 once.
Ether sulfurique,	1/2 gros.
Teinture d'assa-fœtida,	24 grains.

DE L'ÉVANOUISSEMENT, DE LA SYNCOPÉ.

Cet état, qui précède immédiatement un sentiment de malaise dans la région du cœur, est annoncé par de l'anxiété, des vertiges, la pâleur du visage et une faiblesse toujours croissante; la vue s'obscurcit, les yeux se ferment, ou ne laissent plus apercevoir que ce qu'on appelle le blanc; le pouls s'affaiblit et s'efface.

Cet état de^m défaillance est rarement dangereux. Il se dissipe ordinairement en très peu de temps, lorsqu'il n'est pas déterminé par quelque affection grave.

Traitement. — Le malade sera d'abord exposé au grand air, ses vêtemens seront desserrés; on jettera avec force quelques gouttes d'eau fraîche à la figure, et on fera respirer

avec prudence des vapeurs de vinaigre radical, d'alcali volatil. Il est souvent utile de tenir la tête basse, ou pas plus élevée que le reste du corps, pour que le sang puisse exciter le cerveau. Si la syncope se prolonge, on peut d'abord essayer de la faire cesser en mouillant le visage avec quelque eau spiritueuse, comme l'eau de Cologne, et en en mettant une demi-cuillerée dans la bouche. Lorsque les premiers soins n'ont pas réussi à rappeler la connaissance, il faut recourir aux moyens que nous avons conseillés dans les cas d'asphyxie, tels que frictions, sinapismes, lavemens irritans, etc.

De l'évanouissement causé par l'abondance du sang. — La trop grande quantité de sang est souvent une cause d'évanouissement. Aussi voit-on se manifester cette sorte de syncope chez les personnes sanguines, fortes, robustes; elle a lieu surtout après l'ingestion d'alimens et de boissons échauffantes, telles que vins, liqueurs, café, boissons chaudes, thé, mélisse; on la voit aussi survenir après un long séjour au soleil ou dans un endroit chaud, après beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion, une vive émotion.

Dans ce cas, on fait respirer du vinaigre, on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec moitié d'eau tiède; les eaux spiritueuses sont alors nuisibles. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinai-

gre avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire dure plus de quelques minutes, il faut faire faire une saignée au bras. Après la saignée, on fait très bien de donner un lavement; on laisse tranquille ensuite le malade, auquel on fait seulement boire, de demi-heure en demi-heure, quelques tasses d'une infusion très légère de thé avec un peu de sucre.

La même cause qui produit ces évanouissemens détermine aussi quelquefois de violentes palpitations dans les mêmes circonstances.

De l'évanouissement causé par la faiblesse. — Cet évanouissement survient, après de grandes hémorrhagies, des évacuations promptes et excessives, une diarrhée invétérée, des sueurs considérables, des excès, des veilles opiniâtres, de longues maladies.

Il faut étendre les malades sur un lit : on les couvre, on leur frotte les jambes, les cuisses, les bras, le corps avec de la flanelle chaude. On fait respirer du vinaigre anglais, du sel ammoniac, et on fait avaler quelques gouttes d'eau-de-vie, et l'on prépare du vin chaud avec du sucre et de la cannelle.

On fait des frictions sur le cœur, et l'on applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle ou d'autre étoffe de laine, trempé dans de l'eau-de-vie chaude. Si le mal se prolonge, on place les malades dans

un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre, et l'on continue les frictions sur tout le corps avec des flanelles chaudes.

Dès que les malades peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de vin avec du sucre et de la cannelle. Pendant plusieurs jours on cherche à prévenir le retour du mal, en donnant, souvent et peu à la fois, une nourriture légère, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque, très peu et très peu cuits; des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, etc.

Les évanouissemens qui surviennent après la saignée sont ordinairement très passagers, et finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit : les personnes qui y sont sujettes les préviennent en se faisant saigner couchées. Si l'évanouissement est un peu fort, du vinaigre senti seulement, ou avalé avec un peu d'eau, y remédie très bien.

De l'évanouissement causé par une mauvaise digestion. — Il y a des personnes chez lesquelles des œufs, du poisson, des écrevisses, des alimens gras, occasionnent un malaise et une angoisse très souvent accompagnée d'évanouissemens.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, en lui faisant respirer quelque odeur forte; mais il faut surtout lui faire prendre beaucoup d'eau tiède pour débarrasser l'estomac des matières qu'il contient. On peut aussi dans le

même but administrer une légère infusion de thé, de camomille. Le vomissement fait cesser l'évanouissement, ou du moins lui ôte beaucoup de son intensité.

Lorsque le malade est revenu à lui, il faut le mettre pendant quelques jours à une diète très légère, et lui faire prendre en même temps, le matin à jeun, une des pastilles suivantes :

Crème de tartre,	1/2 gros.
Manne,	* 1 gros.
Eau ,	quantité suffisante.

On en fait des pastilles de 8 à 9 grains.

Il existe une autre espèce d'évanouissement produit par une grande sensibilité de l'estomac et une faiblesse générale.

Les personnes sujettes à cette indisposition sont en général valétudinaires, faibles. La quantité d'alimens qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les fatigue ; elles ont presque toujours un peu de malaise après les repas ; et s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles prennent quelque aliment moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion, le malaise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin que d'un grand repos, et il suffit de les étendre sur un lit. On peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, leur laver les tempes et les poignets, et en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont utiles.

De l'évanouissement causé par les maux de nerfs.—On est sûr que cet évanouissement dépend des vapeurs, quand il attaque une personnes sujette à cette maladie, et qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui le produisent. Nous en avons parlé à l'article de l'hystérie. Il faut recommander aux personnes qui en sont atteintes, une vie active, des chambres et des lits froids, le grand air surtout le matin, l'exercice à cheval, la distraction et la sobriété. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes et les chagrins perpétuent, et rendent absolument inutiles tous les remèdes.

Des étouffemens ou accès de suffocation.— Ces accidens, quelque nom qu'on leur donne, quand ils attaquent tout à coup une personne dont la respiration était aisée auparavant, dépendent presque toujours ou d'un spasme nerveux, ou d'un reflux de sang, ou de sérosité dans les poumons; beaucoup d'autres causes peuvent encore les déterminer, mais nous ne citons que les principales.

L'étouffement qui dépend d'un spasme n'est pas dangereux; il se dissipe de lui-même, et doit d'ailleurs être traité comme les évanouissemens qui surviennent chez les personnes hystériques ou vaporeuses.

On connaît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui se nourrissent

d'alimens succulens , qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent. Il faut alors pratiquer une saignée du bras très abondante et réitérée s'il est nécessaire ; prescrire des lavemens , donner des boissons rafraîchissantes.

La troisième espèce de suffocation se remarque particulièrement chez les personnes valétudinaires, faibles, lymphatiques. Il faut dans ce cas donner des boissons aromatiques, appliquer des vésicatoires aux jambes ; l'émétique en lavage s'emploie quelquefois utilement.

Des suites de la peur. — On ne saurait croire combien cette affection morale détermine de suites fâcheuses. Il suffit de dire que la moitié des épilepsies est due chez les enfans à la peur. L'on ne peut donc trop les mettre en garde contre cette fâcheuse impression.

Si la peur était assez considérable pour occasioner un désordre de l'intelligence, il faudrait placer les enfans dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que des personnes qu'ils connaissent très bien, et leur donner quelques tasses de boisson chaude, surtout de tilleul et de mélisse. On aurait soin de leur mettre les jambes dans un baintiède, pendant une heure environ. Quand le calme est un peu revenu et que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à faire dormir et transpirer : on leur administre

dans ce but quelques cuillerées de vin en les mettant au lit. Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée.

Mais c'est principalement par des moyens moraux qu'il faut combattre cette tendance à la peur : on cherche à gagner la confiance des enfans ; on leur montre avec douceur que les objets qui les effraient ne sont pas dangereux, que la peur seule les leur grossit ; par cette conduite long-temps soutenue, on finit par redresser la fausse route de leur esprit.

DES DOULEURS AIGUES.

Quand une personne saine et bien portante se trouve tout à coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit, sans en connaître la cause ni la nature, on se conduit de la manière suivante :

On fait pratiquer une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs ; on peut même la réitérer, si, sans affaiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence de l'indisposition.

L'on doit boire abondamment de l'eau tiède avec un cinquième de lait, ou bien une infusion de fleurs de mauve ; si la personne est nerveuse, on lui donne de l'eau de tilleul, dans laquelle on met une feuille d'oranger.

Il faut prendre plusieurs lavemens émolliens. On couvre toute la partie et les parties voisines avec des cataplasmes ou des fomentations émollientes. Le bain tiède est souvent utile.

Si, après avoir employé tous ces moyens, la douleur était encore violente et que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudrait donner, dans un verre d'eau sucrée, une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide.

Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, surtout à de violens maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir.

DES CORPS ARRÊTÉS A LA GORGE.

De la bouche les alimens passent dans un canal plus étroit qu'on appelle l'œsophage, qui, en longeant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre ni remonter, soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes. Ces corps peuvent causer une douleur très vive, une sensation pénible, des nausées, une angoisse extraordinaire, une suffocation cruelle, et la mort.

Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer

ou de le pousser. Les corps qu'on peut pousser sans risque sont tous les alimens ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes. Les corps qu'on doit chercher à retirer sont les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragmens de verre, les bagues, les boucles, les morceaux de liège, de linge, les noyaux, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux.

Quand les corps ne sont que peu avancés et qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes : celles dont on se sert pour prendre le sucre sont très commodes pour cela. Si les doigts ou les pincettes échouent ou ne peuvent être employés, il faut se servir de crochets : on en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout. Après que le crochet a passé l'obstacle, on le retourne, et il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

On peut se servir d'une éponge, qu'on fait passer par le vide qui reste au delà du corps : elle ne tarde pas à se gonfler ; alors on la retire au moyen du manche qui a servi à l'introduire, et auquel elle est attachée ; elle entraîne alors le corps qui fait obstacle, et débarrasse le gosier.

Enfin, quand tous ces moyens sont inu-

tiles, il faut essayer de faire vomir le malade; mais ce remède ne peut guère être utile que pour les corps simplement engagés. Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet.

Si l'on juge nécessaire de pousser le corps, on emploie les poireaux, ou une sonde, ou une baleine. L'on peut employer avec le même succès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le saule ou une baguette de plomb. Nous nous sommes servis avec avantage d'une sonde, à laquelle nous avons fait un assez grand nombre d'yeux. Tous ces corps doivent être très unis et très polis, pour qu'ils n'occasionnent point d'irritation.

L'on peut encore, dans ce cas, faire avaler un gros morceau de mie ou de croûte de pain. S'il était impossible de retirer les corps dont nous avons parlé, il vaudrait mieux les pousser que de laisser périr le malade.

Les corps étrangers ne s'arrêtent pas seulement dans l'œsophage, ils peuvent encore s'engager dans un autre canal placé en avant; c'est la trachée-artère, qui est exclusivement destiné au passage de l'air. Quoique ce canal soit habituellement couvert par une petite soupape appelée épiglotte, il arrive quelquefois que cette soupape ne s'abaisse pas, et qu'un corps étranger s'engage dans le canal: il peut encore être placé de manière qu'il l'em-

pêche de se soulever, et bouche l'entrée de l'air.

Il faut d'abord, avec les doigts, examiner si l'on peut retirer le corps étranger; si cette tentative est inutile, il faut faire vomir le malade; ce moyen a quelquefois réussi; mais le meilleur de tous est alors la bronchotomie, c'est-à-dire l'ouverture de la trachée-artère, ce qui n'est ni difficile pour un chirurgien entendu, ni fort douloureux pour le malade.

A tous les secours que nous venons d'indiquer, il faut ajouter quelques conseils généraux.

Il est souvent utile et même nécessaire de faire une ample saignée du bras, surtout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand on ne peut pas réussir à déplacer le corps.

Lorsqu'on voit que toutes les tentatives pour retirer ou repousser le corps sont inutiles, il faut les cesser, parce que l'inflammation qu'on occasionerait serait aussi fâcheuse que le mal même.

Pendant les tentatives, il faut faire avaler souvent au malade quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiède ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'eau d'orge, de mauve, de son. On peut aussi essayer d'injecter de ces liquides dans l'œsophage, à l'aide d'une sonde de gomme élastique. Il en résulte ce double avantage : premièrement, que l'on adoucit par là les parties

irritées, et qu'en second lieu, souvent une injection faite avec force réussit mieux pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des instrumens.

Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instrumens. Quand le corps étranger passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très doux, éviter tous les alimens âcres, irritans, le vin, les liqueurs, le café. Le meilleur régime serait de vivre de soupes farineuses, de quelques légumes, d'eau et de lait.

DES PLAIES.

Lorsque la plaie n'intéresse que la peau, les chairs et les petits vaisseaux, l'on peut panser aisément sans secours. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable, mais coule à peu près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler pendant qu'on prépare la charpie. Lorsqu'elle est prête, on la met sur la plaie, on la recouvre d'une compresse, et l'on soutient le tout par une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut bander. On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plus tôt guéries qu'on les panse moins souvent. Alors on enlève toute la charpie qui peut se détacher facilement; et l'on en met de nouvelle sur celle qui est

restée adhérente à la plaie : le pansement se fait comme la première fois.

Quand la plaie est devenue tout à fait superficielle, il suffit d'appliquer un morceau de diachylon gommé.

Si la plaie est considérable, il faut s'attendre qu'elle s'enflammera avant de suppurer; on applique alors par dessus la charpie un cataplasme de farine de graine de lin qu'on renouvelle deux fois par jour.

Dans le cas où quelque gros vaisseau serait ouvert, il faudrait mettre dessus un morceau d'agaric ou d'amadou saupoudré de colophane. On l'assujétit en appliquant dessus beaucoup de charpie, et en couvrant le tout avec une grosse compresse et un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisait pas, et que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudrait faire une forte ligature au dessus de cette plaie, à l'aide d'un tourniquet qui se fabrique dans l'instant même avec un écheveau de fil ou de chanvre qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une cheville en bois, et en la tournant on serre autant qu'on veut, tout comme le paysan serre un tonneau ou une pièce de bois sur un char avec la chaîne et le chaton. On peut encore se servir d'une bande de toile large de deux à trois pouces, on met au dessus de la plaie trois ou quatre pièces de cinq francs ou d'autre monnaie, et on fait autour du bras plu-

sieurs tours de bande qui serrent fortement les pièces et déterminent ainsi une forte compression.

Quand la plaie est très légère, il suffit de ne rien prendre d'échauffant; il faut surtout retrancher l'usage de la viande et du vin; mais si elle est considérable et qu'il y ait lieu de présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il est urgent de faire pratiquer une saignée; on ordonnera un repos total, la diète, quelquefois même on réitérera la saignée. Ces secours sont surtout nécessaires lorsque la blessure a attaqué quelque partie intérieure.

DES MEURTRISSURES OU CONTUSIONS.

Lorsque le mal est léger, qu'il n'y a point eu de commotion, d'épanchemens internes, les remèdes extérieurs suffisent. On applique sur la partie blessée une compresse trempée dans un mélange d'un tiers d'eau de Goulard et de deux tiers d'eau, et l'on renouvelle les compresses deux fois par jour. On peut se servir aussi d'eau salée, de vinaigre mélangé avec le double d'eau. S'il y avait plaie, il faudrait appliquer dessus des cataplasmes.

L'eau-de-vie camphrée mêlée à un tiers d'eau ne convient que lorsque le sang est résorbé; elle redonne de la force aux parties affaiblies.

Le traitement intérieur est précisément

le même que celui des plaies. On a souvent prescrit avec succès la boisson suivante : Prenez une pincée de fleurs de sureau, mettez-les dans un vase de terre avec une once et demie de bon vinaigre, versez sur le tout un pot d'eau bouillante ; couvrez le vase ; quand la liqueur est froide passez-la à travers un linge et faites-y fondre deux onces de miel. On en donne à boire quatre à cinq verres par jour.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connaissance ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines ou par les oreilles, qu'il est oppressé ou qu'il a le ventre tendu, ce qui dénote un épanchement de sang dans la tête, la poitrine et le bas-ventre, il faut sur-le-champ, en commençant par la saignée, prescrire la diète, les boissons rafraîchissantes, les lavemens. On donnera au malade le moins de mouvement qu'il est possible ; on évitera, avec le plus grand soin, de le secouer ou de l'agiter, c'est exactement le tuer en augmentant l'épanchement. Lorsque le mal est à la tête, à la saignée il faut joindre les sangsues qu'on applique en grande quantité derrière les oreilles. L'on recouvre la partie blessée de compresses trempées dans l'eau et le vinaigre.

Il arrive quelquefois que les premières saignées font beaucoup de bien ; mais au bout de quelques jours le pouls redevient fréquent

et dur, et le malade est moins bien ; il faut réitérer la saignée.

Les lavemens, les bains de pied au sel, à la moutarde sont employés avec succès.

Lorsqu'un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé et plus replet, quoiqu'il ne paraisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin et encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces, lui donner quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, comme de la mélisse avec du miel, qu'on réitère de trois en trois heures. On diminue un peu ses alimens pendant quelques jours, et on lui fait prendre un exercice doux, mais presque continuel.

DES ENTORSES OU FOULURES.

Les entorses ou foulures qui surviennent très fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espèce de meurtrissure. Lorsque les os ne sont point dérangés, le mal doit être traité comme une contusion ; s'il y a luxation, il faut recourir à la main du chirurgien.

Le meilleur remède c'est le repos le plus complet ; on place sur le siège de la foulure une compresse trempée dans le vinaigre et l'eau, ou dans l'eau mêlée à un tiers d'extrait de saturne, jusqu'à ce que la contusion soit tout-à-fait dissipée et qu'on soit sûr qu'il n'y a plus d'inflammation à craindre. On se

trouve bien alors de joindre au vinaigre un peu d'eau-de-vie camphrée. L'on doit porter la partie bandée, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour exécuter des mouvemens sans la plus légère douleur. Si l'on néglige trop ce mal, la force ne revient jamais en entier, et souvent il arrive de graves accidens.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très bon; mais si l'on n'y a point recours dans le premier moment, il est nuisible. On ne pourrait l'employer si le corps était en sueur, ou si la femme avait ses règles.

Le point essentiel dans les entorses est de ne point se servir de la partie tant qu'il reste le plus léger symptôme d'irritation.

DES ULCÈRES.

Lorsque les ulcères dépendent d'un vice quelconque, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remèdes extérieurs, et un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulcères sont les restes de quelque plaie, de quelque contusion, ou de quelques tumeurs mal traitées, et surtout pansées avec des substances âcres ou spiritueuses. Ce qui les distingue des plaies, c'est la dureté et la sécheresse de leurs bords, et la nature de l'humeur qui en découle, qui,

au lieu d'être un véritable pus, est un liquide moins épais, moins blanc et qui exhale quelquefois une mauvaise odeur.

Les ulcères qui durent trop long-temps, qui sont étendus ou qui coulent beaucoup, épuisent le malade et le jettent dans une fièvre lente qui le tue. Quand un ulcère est ancien il est dangereux de le supprimer brusquement, et l'on ne doit le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelques légers purgatifs qu'on renouvelle de temps en temps.

On doit éviter les alimens salés, le vin et les épices, manger peu de viande, et entretenir la liberté du ventre par un régime de légumes, et par l'usage du petit lait miellé.

Quand les ulcères occupent les jambes, on recommande de garder le repos. M. Philippe Boyer a imaginé un nouveau moyen de traiter ces ulcères, qui ne change en rien les habitudes du malade; il recouvre l'ulcère avec des bandelettes de diachylon gommé qu'il renouvelle tous les quatre à cinq jours. Au bout de six semaines les malades sont entièrement guéris. On peut aussi les traiter en faisant garder le lit et en les couvrant de cataplasmes de farine de graine de lin.

DES PANARIS.

Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. Le mal commence par une douleur sourde, avec

un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement rouge et grosse, les doigts voisins et toute la main enflent. Les malades ne dorment point, et la fièvre ne tarde pas à paraître. Si le mal est très grave, le délire et les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine par délitescence, par la suppuration ou par la gangrène. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très pressant, s'il n'est promptement secouru, et il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration a lieu, si les secours chirurgicaux arrivent très tard, la dernière phalange est ordinairement cariée et on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne tombe pas.

Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fièvre; si elle est très forte et l'inflammation considérable, il faut faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation et à donner issue au pus dès qu'il est formé; on trempe le doigt dès le commencement dans un bain continu d'eau de guimauve; on est souvent parvenu par ce

comprenez s'il aurait beau jeu! Souvenez-

te. mon

moyen à dissiper entièrement le mal. Mais il arrive souvent que le mal fait des progrès et qu'il tend à passer à la suppuration.

Il faut alors hâter la suppuration en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauve cuite dans du lait, ou un cataplasme de farine de graine de lin. On peut le rendre plus actif en y ajoutant quelques ognons de lis ou un peu de miel. Mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue et que la suppuration commence. Le cataplasme d'oseille est très efficace.

L'évacuation prompte du pus est très importante; il ne faut point attendre que l'ouverture se fasse naturellement. Aussi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut faire une incision; elle doit être profonde et pratiquée plutôt avant la parfaite maturité qu'un peu trop tard.

L'incision, les chairs fongueuses, la carie, la gangrène réclament tous les soins du chirurgien.

DES ÉCHARDES OU CORPS POINTUS QUI ENTRENT DANS LA PEAU.

Il arrive fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus comme des épines proprement dites, des épines de roses, de chardons, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os etc.

Si l'on retire ces corps dans le moment, ordinairement l'accident n'a point de suite; mais si le corps ne peut être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie; il occasionne une inflammation, qui augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidens qu'un panaris; si l'accident a lieu à la jambe l'inflammation en est le résultat, et il s'y forme des abcès considérables.

Pour éviter ces suites, il faut sur-le-champ faire une petite incision. Si elle n'a pas eu lieu, on appliquera sur la partie des cataplasmes de farine de graine de lin. Si l'on n'a pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès que cela est possible. On a vu perdre la main pour avoir négligé et ensuite mal soigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

DES ENGELURES.

Pour prévenir les engelures, il faut fortifier la peau des mains par l'usage du lavage à l'eau froide; on évite de détruire l'effet de l'eau froide par trop de chaleur. On élève les enfans à ne jamais approcher les mains du feu, et moins encore des poêles ou fourneaux; il ne faut jamais leur donner de manchons; il conviendrait aussi de ne pas les habituer aux gants; mais du moins ils ne doivent se servir que de gants de peau mince et lisse.

Lorsque les engelures seront douloureuses, rouges, enflées, il faut les traiter par l'eau froide, la glace, la neige.

Il n'y a point de remède plus efficace que l'eau froide , ou prête à se glacer , dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes. C'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, et qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible. En sortant de l'eau, on met la main, bien essuyée dans un gant de peau. Au bout de trois ou quatre bains , elle désenfle , la peau se raffermie et la guérison couronne ordinairement ce succès.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt ; on s'en frotte les mains long-temps et souvent , elles s'échauffent et rougissent fortement pendant quelques momens , mais le mieux se manifeste presque aussitôt.

Lorsque la peau est excessivement fine et délicate, qu'on a affaire à un enfant qui crie et se désole, à des femmes qui ont leurs règles, qu'il existe une toux violente , des coliques habituelles , ou quelque autre maladie , il faut substituer au froid un autre remède.

Un des meilleurs , c'est de porter jour et nuit un gant d'une peau lisse comme celle du chien. Ce moyen bien simple ne manque guère de dissiper le mal au bout de quelques jours. Si les pieds sont attaqués , il faut employer des chaussons de la même espèce , et rester quelques jours au lit.

Si le mal est très incommode et qu'on ne puisse faire usage de l'eau froide, ou attendre

les résultats de l'emploi du gant, il faut tremper les parties malades plusieurs fois par jour dans une décoction demi-chaude de guimauve, à la quelle on ajoute un tiers d'extrait de saturne. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi on expose les mains à la vapeur du vinaigre chaud, à celle de la térébenthine. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs comme après les bains, il faut préserver les mains du contact de l'air par le moyen d'un gant.

Lorsque le mal est dissipé, il faut fortifier la peau en la lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

Quand une engelure attaque le nez, la vapeur de vinaigre et un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles et le menton. Le lavage d'eau est un excellent préservatif.

Lorsque les engelures sont ulcérées, il faut, outre un régime de convalescent assez sévère et une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération un emplâtre de diachylon, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, et envelopper le tout d'une peau lisse.

Si les engelures des pieds sont considérables, il faut garder le lit pendant quelques jours.

DES VERRUES.

Les verrues sont en général incommodes,

aussi les personnes qui en sont affectées cherchent-elles à s'en débarrasser ? On peut les détruire : 1° En les liant avec un fil de soie ou un fil ciré ; 2° en les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, et en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé ; 3° enfin en les détruisant à l'aide de l'eau forte dont on met une seule goutte, ou bien en les touchant avec une pierre infernale. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac et du galbanum ; on les mélange et l'on en fait une pâte qu'on applique sur les verrues.

DES CORS.

Les cors sont presque toujours le résultat de la pression de souliers trop étroits.

Tout le traitement consiste à les amollir par plusieurs bains chauds de pieds ; à les couper au sortir du bain avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines : on peut encore se servir dans ce but d'une lime préparée pour ce dessein. On applique ensuite dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi y mettre un emplâtre de diachylon gommé.

DU MAL DE GORGE.

Cette maladie, qu'on appelle aussi dans le public esquinancie, est caractérisée par la difficulté d'avaler ou de respirer, ou par les deux à la fois.

L'espèce la plus fréquente est celle qui

n'attaque que les amygdale et la luelle. Le mal commence ordinairement par une des amygdales qui devient grosse, rouge, douloureuse, et ne permet d'avaler qu'avec une très grande difficulté. Le besoin de la déglutition est continuel, et le passage de la salive douloureux. L'esquinancie se dissipe peu à peu, ou bien elle se termine par un abcès dans la partie qui est la plus attaquée, ou par la formation de peaux blanchâtres.

Lorsque l'esquinancie est douloureuse, qu'il y a de la difficulté à respirer, que le poulx est développé, il faut faire une forte saignée; on est quelquefois obligé de la répéter. On fait faire une application de 15 ou 20 sangsues de chaque côté du cou. Pour boisson on fait prendre de l'eau gommée ou la décoction de mauve. De trois heures en trois heures on donne un lavement à la guimauve dans lequel on met une once de miel. Trois fois par jour, on met pendant une demi-heure les jambes dans l'eau tiède.

Si le mal est léger, on prend un lavement le matin et un bain de pied le soir, on boit une tisane d'orge gommée, et on enveloppe le cou.

Les gargarismes ne doivent pas être négligés; on les fait avec l'eau d'orge et le sirop de mûres. La vapeur d'eau chaude cinq ou six fois par jour n'est pas sans utilité.

Lorsque l'esquinancie se convertit en abcès,

il faut en hâter la maturité en tenant souvent du lait chaud ou de l'eau tiède dans la bouche, puis avec le doigt on parvient quelquefois à l'ouvrir, mais le plus ordinairement il faut recourir au bistouri.

DU RHUME.

On croit dans le monde les rhumes peu dangereux ; mais lorsqu'il sont négligés, ils déterminent des accidens fort graves, et c'est avec raison qu'un médecin habile a dit que les rhumes emportaient plus de gens que la peste.

Si le rhume est fort, il faut faire une saignée de bras, ou une application de 15 à 20 sangsues au dessus de la fourchette. L'émission sanguine est nécessaire toutes les fois que le malade est replet, qu'il a une forte toux et un grand mal de tête. On prescrit pour boisson l'eau de gomme ou l'infusion de fleurs de mauve, on donne le soir un lait de poule. Les lavemens sont utiles si le malade est constipé.

Lorsque le rhume est léger, une boisson d'eau gommée, des boules de gomme, une tasse de lait chaud le soir, suffisent pour faire cesser promptement le mal.

Quand il n'y a plus de fièvre, de chaleur, ni d'inflammation, et que cependant la toux et l'insomnie continuent, on peut donner le soir une cuillerée de sirop de Lamouroux.

Dans les rhumes de cerveau, on a retiré

des avantages en faisant respirer de la vapeur d'eau chaude dans laquelle on a mis des fleurs de sureau ou quelques autres herbes un peu aromatiques.

Les personnes faibles et délicates qui sont sujettes à avoir des rhumes tous les hivers, doivent prendre les plus grandes précautions. Elles auront soin d'avoir les pieds bien chauds, elles porteront des gilets et des caleçons de flanelle; et si l'amélioration n'est pas bien sensible, elles se feront établir un cautère au bras.

MAUX DE DENTS.

Lorsque la dent est cariée, il faut l'enlever. Si l'on craint cette opération, on peut employer l'essence de girofle, dans laquelle on trempe du coton qu'on applique sur la carie. L'on administre aussi avec succès le laudanum à la dose de quelques gouttes. Lorsque la gencive est gonflée, chaude, douloureuse, une ou deux sangsues appliquées sur elle enlèvent quelquefois le mal avec une grande promptitude. Le Paraguay-Roux est employé souvent avec avantage. Nous avons eu recours plusieurs fois à l'eau-de-vie en gargarisme sur la partie malade.

M. Tissot dit avoir guéri de violens maux de dents à la mâchoire inférieure, en appliquant un emplâtre composé de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie et de mastic, à l'angle de cette mâchoire, dans l'endroit où

l'on sent battre l'artère. Il assure également avoir soulagé des maux de tête extrêmement intenses, en appliquant le même emplâtre sur l'artère des tempes.

DU RÉGIME DES MALADIES.

La plupart des maladies s'annoncent par un malaise général, la perte ou la diminution de l'appétit, des pesanteurs d'estomac, des lassitudes, des maux de tête, de mauvaises nuits, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer. L'on peut, à cette époque, prévenir ou au moins diminuer considérablement les maux les plus fâcheux par les moyens suivans :

1° Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très doux;
2° se réduire à très peu ou à point d'alimens solides; renoncer surtout entièrement à la viande, au bouillon, aux œufs et au vin;
3° boire abondamment de la tisane de chiendent et de réglisse, de l'eau gommée, de la limonade ou de l'eau de poulet.

Il faut prendre des lavemens d'eau tiède, de guimauve ou de graine de lin. Quand la maladie a fait de plus grands progrès et que l'individu a des frissons, un aceablement général, des douleurs par tout le corps, il faut qu'il se mette au lit, ou qu'il se tienne tranquillement assis, un peu plus couvert que de coutume, et qu'il boive une infusion chaude de tilleul.

Dès que la chaleur est arrivée et que la fièvre est bien déclarée, il faut suivre une autre conduite. On a soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop, que personne ne parle au malade sans nécessité, et qu'il n'y ait que le nombre d'individus nécessaires. Lorsque le malade a été à la garde-robe ou qu'il a uriné, on emporte aussitôt ses déjections. Il faut nécessairement ouvrir les fenêtres soir et matin, au moins un quart-d'heure chaque fois; on tirera en même temps les rideaux du lit : il est aussi très utile de brûler un peu de sucre sur une pelle. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre est brûlant et que le malade en est incommodé, on peut arroser de temps en temps le plancher, et mettre dans la chambre quelques grosses branches de saule ou de frêne, qui trempent dans des seaux d'eau.

L'on doit faire usage d'une boisson qui désaltère, abatte la fièvre, délaie, relâche et aide les évacuations par les selles, les urines et la transpiration. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour, souvent et peu à la fois : on peut les régler à deux onces ou deux onces et demie, ce qui fait une tasse médiocre de liquide tous les quarts-d'heure, à moins qu'ils ne dorment. Les boissons doivent être tantôt tièdes, tantôt froides, tantôt chaudes.

Si le malade ne va pas tous les jours à la selle, si les urines ne sont pas abondantes,

ou si elles sont rouges, si le malade rêve, si la fièvre est forte, les maux de tête et de reins considérables, le ventre douloureux, il faut donner un lavement au moins une fois par jour.

Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure, ou au moins une demi-heure. On lui fera son lit pendant qu'il sera levé, et l'on changera les linges, tant du lit que du malade, tous les deux jours, si l'on peut.

Il ne suffit pas de bien conduire la maladie, il faut encore songer à la convalescence. Le même préjugé qui tue les malades en le forçant à manger, sous prétexte de leur donner des forces, occasionne souvent des rechutes pendant la convalescence, ou change les maladies d'aiguës en chroniques.

A mesure que la fièvre diminue et que la convalescence s'établit, on commence par donner au malade quelques cuillerées de potage de crème de riz, qu'on augmente successivement. Dès que la fièvre est finie, on peut passer à des alimens plus solides; on lui fait prendre un peu de viande blanche, de poisson, un peu de bouillon, des œufs, du vin trempé.

Le convalescent qui mange peu, digère et se fortifie; celui qui mange beaucoup ne digère pas et dépérit peu à peu.

Voici quelques règles de conduite dont nous recommandons essentiellement l'obser-

vation uax personnes qui relèven tde maladie.

Les convalescens doivent manger très peu à la fois et fréquemment ; ne manger jamais qu'une sorte d'aliment dans un repas, et, s'ils la digèrent bien, n'en changer pas trop souvent.

Ils mâcheront avec beaucoup de soin tout ce qu'ils prendront de solide. Ils diminueront la quantité de la boisson ; la meilleure est de l'eau avec un tiers ou un quart de vieux vin.

Ils se promèneront le plus souvent qu'ils pourront à pied, en voiture, en char, à cheval.

Comme ordinairement ils sont moins bien le soir, ils ne devront pas prendre d'alimens à cette heure ; leur sommeil en sera plus tranquille. Ils ne doivent rester au lit que sept à huit heures : il vaut mieux que dans la journée ils se reposent quelques heures sur un canapé.

Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent tous les jours à la garde-robe ; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours. Si cela arrivait, il faudrait leur donner un lavement le troisième jour.

Il y a des convalescens qu'on est obligé de purger ; on peut le faire avec un verre d'eau de Sedlitz.

DES REMÈDES.

Nous renvoyons, pour la préparation des médicamens au traité que le D. Vavasseur doit donner pour la *Bibliothèque populaire*.

FIN.

Il est
person-
te pro-
nt de ta
ne s'en

—Mais

trahissent souvent une âme que le désir de
plaire possède uniquement, point d'efforts
d'esprit : Jules d'Orsonville déteste les fem-
mes à prétention. Il est vrai que tes plus
grandes séductions à toi ne sont pas dans des
discours artistement étudiés. Il y a une ma-
gie dans ton silence, un entraînement irré-

OUVRAGES DE PHILOSOPHIE.

Défense du Christianisme; par M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, pair de France, etc.

L'Insuffisance de la Religion naturelle.

Religion vengée; par une société de gens de lettres.

Religionis naturalis et revelatæ Principia; auctore Hook.

Berkeley's *Alciphron*. London, 1732. Ce bon ouvrage anglais est une apologie de la religion chrétienne, contre les libres penseurs.

Démonstration évangélique; par le D. Leland.

a Religion prouvée par les Faits, de Houteville.

ensées sur la Religion; par Pascal.

Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à Voltaire; par Guénée.

Examen des faits qui servent de fondement à la Religion chrétienne; par Le François.

L'Autorité des livres du nouveau Testament contre les incrédules; par Duvoisin.

L'autorité des livres de Moïse, établie et défendue contre les incrédules; par le même.

Réponses critiques à plusieurs Difficultés proposées par les nouveaux incrédules sur les divers endroits des livres saints; par Bullet.

Entretiens philosophiques sur la Religion.

Addison, *sur la Vérité du Christianisme.*

Preuves de la Vérité de la Religion chrétienne; par Le François.

Traité de la Vérité de la Religion chrétienne; par Abbadie.

Traité des Principes de la Foi chrétienne; par Duguet.

Perpétuité de la Foi; par Arnauld et Nicole. On ne saurait trop méditer ce grand et sublime ouvrage.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,

par

MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, A. BARBIÉ DU BOCAGE,
E. DE BASSANO, BEAUBLAYE, J. P. DE BÉRANGER, S. BÉ-
RARD, L. BERGERON, E. DE BEAUMONT, A. DE LABORDE,
H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT,
BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, CHANUT, L. COUAIL-
HAC, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET, DARTHENAY,
E. DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO,
DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES, GALLÉ,
GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, VICTOR
HUGO, l'abbé HUNKLER, HUZARD, JOMARD, DE JOUY,
ADRIEN ET LAURENT DE JUSSIEU, PH. LAURENT, LAS-
CASES, DOMINIQUE ET VICTOR LENOIR, H. MARTIN,
FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, LOUIS et
PAULIN PARIS, PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL,
SAINTE-BEUVE, VILLERMÉ, BURETTE, DELALANDE
ADLEY, A. CHARDIN, LECOMTE,

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

NOMS

DES FONDATEURS.

- M. AJASSON DE GRANDSAGNE.
Le duc de BASSANO (pair de France).
M. BEAUNIER (inspecteur des mines).
M. S. BÉRARD (député).
Le comte Alexandre DE LABORDE (député).
M. H. BOULAY DE LA MEURTHE.
Le marquis DE CHATEAUGIRON.
Le duc de CHOISEUL.
M. DARCET (de l'Institut).
M. P.-J. DAVID (de l'Institut).
M. DURIEZ.
M. AMBR. FIRMIN DIDOT.
Le comte FRANÇAIS DE NANTES (pair de France).
M. GALLE aîné (de l'Institut).
M. JOMARD (de l'Institut).
M. LEMAIRE aîné (d'Angers).
M. Dominique LENOIR.
M. LETELLIER (inspecteur des ponts-et-chaussées).
M. MALPIÈCE, architecte du gouvernement.
Le général MATHIEU DUMAS (pair de France).
M. ODIOT père.
Le baron DE PRONY (de l'Institut).
Le comte RÉAL (conseiller d'état à vie).
Lord SEYMOUR.
M. le Dr C. A. TEISSIER.
M^{lle} Juliette DE VILLENEUVE.

HISTOIRE DE RUSSIE,

DEPUIS

**LE COMMENCEMENT DE LA MONARCHIE
JUSQU'A NOS JOURS.**

Par

LOUIS PARIS,
Du Gymnase Impérial de Moskou.



PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 30.

1832.

DE RUSSIE

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

Rue Jacob, n° 24.

AVANT-PROPOS.

Les trois principaux historiens de la Russie sont Leclerc, Lévesque et Karamsin. Le premier, médecin beau parleur, n'a fait qu'une compilation ampoulée, dont le plus grand mérite est d'être ornée de portraits, de cartes et de plans fort remarquables. Lévesque, écrivain plus correct et plus naturel, manque de vues et de profondeur : rebuté par les tableaux hideux dont l'histoire russe est surchargée, on voit la fatigue qui l'accable, l'impatience qui le dévore, et le désir qu'il a d'en finir avec cette longue anarchie aristocratique, sanglante et déplorable période, où le lecteur n'échappe à l'horreur que par l'ennui. Karamsin, Russe de nation, familiarisé avec les chroniques, n'a pourtant écrit son histoire que pour se conformer aux ordres de son souverain, et le lecteur n'est pas long-temps sans s'apercevoir de la con-

trainte du narrateur. Son style, quoique celui d'un des plus poétiques et des plus célèbres écrivains de Russie, est monotone et sans couleur : on sent en le lisant qu'il lui manque une forte conviction, une grande estime pour les hommes, et un attachement profond aux institutions qu'il est chargé de défendre.

La plupart des autres écrivains étrangers qui se sont occupés de l'histoire de Russie, ont fait preuve d'une préoccupation si grande, que leur ouvrage ressemble plutôt à un pamphlet amer qu'à une histoire réelle.

Le résumé que je présente aujourd'hui, appelé à l'honneur de figurer parmi les excellens volumes de la *Bibliothèque populaire*, est rédigé dans un esprit d'impartialité dégagé même de toute influence et couleur politique. Les limites, d'ailleurs, dans lesquelles j'ai été obligé de me renfermer, me permettaient peu de développemens. Je me suis néanmoins attaché, soit par le récit des principaux faits, soit par quelques observations sur les mœurs, à faire mieux connaître l'histoire du moyen-âge en Russie, toujours négligée par les compilateurs français, et qui, bien que rebutante par ses crimes sans

éclat et ses princes sans gloire, n'en mérite pas moins l'attention du lecteur, puisqu'elle est celle d'un peuple aujourd'hui si puissant et si plein d'avenir.

Pour faciliter la lecture de cet abrégé, je me suis conformé aux divisions en cinq périodes, adoptées généralement par les historiens.

La première, de 862 à 1015, comprend l'histoire connue de la Russie, avant l'établissement du christianisme et le partage de l'empire en apanages. Espace de 153 ans : sept souverains.

La seconde, de 1015 à 1238, depuis le règne de Wladimir-le-Grand jusqu'à la soumission de la Russie aux Tatars. Espace de 223 ans : vingt-deux souverains.

La troisième, de 1238 à 1598, depuis la soumission de la Russie jusqu'à son affranchissement, et l'extinction de la grande dynastie. Espace de 360 ans : vingt-trois souverains.

La quatrième, de 1598 à 1613, depuis l'extinction de la dynastie de Rurik jusqu'à l'élévation des Romanof. Espace de 15 ans, qui ne contient l'histoire que de quelques usurpateurs.

La cinquième, de 1613 à nos jours, depuis l'avènement au trône de la dynastie Romanof, renferme 219 ans, et contient l'histoire de seize souverains.

HISTOIRE DE RUSSIE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

DES PEUPLES QUI ONT ANCIENNEMENT HABITÉ LA RUSSIE.

Les anciens n'ont connu que fort tard et très imparfaitement le pays aujourd'hui nommé Russie. Long-temps ils ne parlèrent de ces contrées septentrionales que comme d'un pays inabordable, où le soleil ne pénétrait même jamais : c'est l'idée qu'en donne Homère 500 ans avant J.-C. : cependant, les Grecs fondèrent une colonie à l'embouchure du Dniéper, et bâtirent la ville d'Olivia. Ses habitans, sous Trajan, étaient civilisés, lisaient Platon, et chantaient les vers d'Homère en marchant au combat.

La Russie fut la patrie des Scythes, si célèbres dans l'histoire. Leurs mœurs ont été décrites ailleurs; nous n'en parlerons donc pas. Vaincus par Philippe de Macédoine et détruits par Mithridate, ils firent place aux Sarmates qui, abandonnant l'Asie, pénétrèrent en Scythie dont ils exterminèrent le peu qui survivait de cette vaillante nation; de telle sorte qu'il ne resta plus des Scythes qu'un nom célèbre, que les Romains donnèrent indistinctement à tous les peuples peu connus des pays septentrionaux. Vinrent

ensuite des nuées de barbares qui, débordant comme un torrent des pays trop peuplés de l'Asie, traversèrent la Seythie, et inondèrent l'Europe de leurs terribles et hideuses cohortes. Tels furent les Gètes, les Roxelans, les Yasiges et les Alains. A ceux-ci se joignirent les hordes non moins féroces des peuples de la Gothie et de la Scandinavie, parmi lesquels nous distinguons les Vénèdes, connus dans le moyen-âge sous le nom de Vandres ou Vandales, et auxquels l'historien goth Jornandès donne la même origine qu'aux Slaves dont nous allons parler tout à l'heure. Ces Vénèdes, dit cet écrivain, faisaient de temps immémorial avec les Phéniciens le commerce de l'ambre jaune, qui se trouvait sur les côtes de la mer Ballique.

Mais de toutes ces nations barbares, celle qui laissa les traces les plus profondes chez les Européens épouvantés, fut la nation des Huns, peuple nomade, sorti des frontières septentrionales de la Chine vers l'an 377. Leur férocité, leur extérieur hideux et leurs dévastations, effraient et soumettent tous les peuples qui se trouvent sur leur passage. Sous la conduite du farouche Attila, surnommé *le Fléau de Dieu*, ils se baignent dans des flots de sang, détruisent les villes du Danube, étendent leurs conquêtes des bords du Volga aux bords du Rhin, ravagent la Germanie, envahissent les Gaules, et vont livrer bataille dans les plaines de Champagne à Mérovée, roi des Français, qui, de concert avec Aétius, général romain, les taille en pièces, et les oblige à se réfugier dans les pays sauvages qu'il avaient quittés. C'est là que vint mourir, en 454, cet Attila, le génie de la barbarie, avec qui disparut cette horde homicide, qui avait dévasté toute l'Europe, anéanti des peuples anciens et épouvanté le monde entier.

Comme restes des Huns, on distingue encore les Avars et les Turcs qui, réunis, ayant fait la conquête de la Sibérie méridionale, s'étaient établis près des monts

Altaïs, d'où ils faisaient le commerce avec la Chine, la Perse et la Grèce. C'est dans cette partie de la Sibérie, occupée par ces peuples, que l'on a trouvé récemment, dans les tombeaux dont le sol est couvert, une quantité considérable d'objets curieux, tels que flèches, poignards, couteaux en or massif, et autres meubles d'argent et de cuivre, de riches pierrieres, etc. ; le tout aujourd'hui précieusement conservé dans le cabinet d'histoire naturelle de Saint-Petersbourg.

Quant aux Slaves, dont l'origine n'est pas bien connue, d'abord incorporés et confondus avec les Huns, on les voit pour la première fois s'agiter après la mort d'Attila, et parvenir au sixième siècle à s'emparer du pays situé entre la mer Baltique, les rives de l'Elbe, la Theiss et la mer Noire. C'est surtout vers 727, qu'établis dans le nord de la Dacie et réunis aux Ougres, aux Antes et à d'autres peuples barbares de la mer Noire, ils se rendent redoutables à l'empire. Bélisaire seul parvint à éloigner de Constantinople le torrent dévastateur qui menaçait cette capitale. Peu à peu les forces, le nombre et l'indépendance des peuples slaves diminuèrent et s'évanouirent. Il n'en survécut plus qu'une seule tribu, destinée, il est vrai, à jouer plus tard un grand rôle dans les annales de l'histoire : c'est celle qui, sous le nom de Russe, étonne aujourd'hui le monde par l'étendue de ses possessions et la force de sa puissance.

CARACTÈRE ET MOEURS DES SLAVES.

Au neuvième siècle la nation slave, maîtresse d'une partie des pays autrefois connus sous le nom de Sarmatie et de grande Scythie, s'y était divisée en plusieurs petites tribus, parmi lesquelles figuraient surtout les Polaniens, les Drevliens, les Wiatitsches, les Radimitsches, les Doulèbes, les Sévé-

riens, les Drégowitsches, les Kriwitsches, les Wesses et quelques autres encore. Malgré la rudesse et la férocité de caractère de la plupart de ces peuples, l'hospitalité chez eux était généreusement exercée. Ils poussaient même ce devoir si loin qu'il était permis à l'indigent de dérober à son voisin ce dont il avait besoin pour bien traiter un hôte. « Les Polaniens, les plus civilisés d'entre les Slaves, observaient, dit Nestor, les pratiques et les coutumes de leurs pères. Ils étaient doux, humbles, et conservaient du respect pour leurs belles-mères et leurs belles-sœurs. Les Drevliens, plus barbares, vivaient entre eux comme des animaux, s'entr'égorgeaient, se nourrissaient de mets impurs, abhorraient le mariage et ravissaient les filles quand elles venaient aux fontaines puiser de l'eau. Les Radimitsches, les Wiatitsches et les Sévériens habitaient les forêts comme des bêtes sauvages, se nourrissaient de saletés, prononçaient toute sorte de mots honteux devant leurs belles-sœurs et leurs parens, ne reconnaissaient aucun mariage, prenaient plaisir à chanter des chansons diaboliques, à danser des danses indécentes pendant lesquelles ils enlevaient les femmes avec qui ils étaient d'intelligence. Quand quelqu'un d'entre eux venait à mourir, ils poussaient de grands gémissemens, élevaient un bûcher où ils plaçaient et brûlaient son cadavre; après quoi, ils recueillaient ses cendres dans un petit vase funéraire qu'ils plaçaient sur une colonne, au bord des routes. »

Au rapport de Nestor, l'apôtre André étant venu prêcher le christianisme chez les Slaves, étudia attentivement leurs mœurs et fit à son retour à Rome le récit suivant : « J'ai vu, dit-il, le surprenant pays des Slaves, et j'ai attentivement examiné leurs usages. Ce qui m'a surtout frappé, c'est leurs étuves qu'ils échauffent extrêmement, leur manière de se plonger tout nus dans de l'eau savon-

« neuse et bouillante. J'ai vu les verges dont ils
« s'arment contre eux-mêmes, se fouettant avec une
« telle violence qu'à peine leur reste-t-il un souffle,
« après quoi ils se plongent dans l'eau froide, ré-
« pétant cet exercice plusieurs fois par jour. C'est
« ainsi qu'exempts de peine et de tyrannie, ils s'en
« créent eux-mêmes en faisant des bains, non point
« un plaisir, mais un véritable supplice * . »

Chez la plupart des peuples slaves, les femmes étaient considérées comme des esclaves soumises aux travaux les plus humiliants. Il ne leur restait pas même le droit de se plaindre : la vie future n'était pour elles qu'un changement de séjour et de maîtres, devant y rester assujéties au service des hommes. Quand leur famille était trop nombreuse, elles avaient le droit de tuer les filles nouvelles-nées ; quant aux garçons, ils étaient réservés pour le noble métier des armes. Les enfans, par réciprocité, pouvaient se défaire de leurs parens quand la vieillesse et les infirmités les rendaient à charge à leur famille.

Toutefois, malgré cette sauvagerie de mœurs, les Slaves n'étaient point insensibles à la musique : ils se plaisaient aux chants, aux danses, aux exercices gymnastiques. La danse, chez eux, consistait à tendre fortement les muscles, à remuer les bras, à tourner sur une même place, à s'accroupir et à frapper des pieds. La danse nationale d'aujourd'hui a conservé quelque chose de celle des Slaves.

Le pouvoir était délégué à des guerriers qui, selon le degré de leur autorité, se nommaient boyards, woiévodes, kniaz, pans, joupans, karols ou krols, etc. Quant à la croyance religieuse des Slaves, il n'est

* On sait que cette manière de se baigner en Russie s'y est continuée jusqu'à nos jours, et qu'elle est une des grandes jouissances du peuple, et j'ajouterai que durant les plus grandes rigueurs de l'hiver, le paysan russe sort de l'étuve tout en sueur, et va durant quelques minutes se rouler dans la neige.

pas permis de penser qu'elle ait été bien éclairée. Ils adoraient le tonnerre, les orages, les élémens, et avaient une multitude d'idoles, persuadés que plus le nombre de leurs dieux était grand, plus ils étaient en sûreté. Tchernobog était l'auteur des maux de l'humanité ; Belibog*, le dieu blanc, en était le bon génie, le bienfaiteur. Le dieu Sviatovid, dont le temple était à Arçon, dans l'île de Rughen, prédisait l'avenir et protégeait les guerriers. Il avait quatre têtes et deux poitrines, de la barbe et des cheveux tressés. La déesse Lado était la Vénus des Slaves. Les jeunes filles, à une certaine époque du printemps, chantent encore en Russie une ronde dont le refrain est : *Lada didi Lada*.

Les prêtres se nourrissaient des victimes offertes aux idoles, avaient seuls le droit de laisser croître leur barbe, entretenaient des troupes qui allaient au pillage pour enrichir les temples, et immolaient les prisonniers sur les marches de l'autel.

La langue des Slaves n'exprimait d'abord, comme toutes les langues, que les premiers besoins du peuple. Elle n'eut un alphabet qu'en 865, époque à laquelle le philosophe Constantin Cyrille et son frère Méthodius, envoyés par l'empereur d'orient aux princes chrétiens de Moravie, traduisirent les livres saints, inventèrent dix lettres nouvelles, et fixèrent cette langue, dans laquelle Nestor, moine du couvent de Petscherskoï de Kiew, écrivit bientôt après sa célèbre chronique.

* Les Russes, après la chute de Napoléon, ont donné le surnom de Belibog à leur empereur Alexandre.

PREMIÈRE PERIODE.

—

RURICK.

I^{er} RÈGNE. (De 862 à 879.)

L'histoire du peuple dont nous nous occupons commence, comme celle de toutes les sociétés, par une démocratie absolue. Subjugués vers le milieu du neuvième siècle par les Warègues, peuple guerrier accouru des régions les plus septentrionales de l'Europe, les Slaves furent assez heureux pour s'affranchir du joug et de l'impôt auxquels la conquête les avait soumis. Mais bientôt, c'est-à-dire vers 862, fatigués eux-mêmes des guerres intestines qui les divisaient, les Nowgorodiens, les Khrivitsches, les Wesscs et les Tchoudes, peuplades slaves, convinrent de prendre pour juges de leurs différens les chefs warègues qu'ils avaient précédemment expulsés. Avides de pillage et de domination, ceux-ci se hâtèrent de se rendre aux vœux d'un peuple qui ne savait s'accommoder de la liberté. Suivis d'une armée de Scandinaves, Rurick, Sinéous et Trouvor, chefs des Warègues, réalisèrent sur ces peuples l'apologue du cheval qui, s'étant voulu venger du cerf, appelle l'homme à son secours et s'en voit bientôt l'esclave. Vainement les Slaves voulurent-ils plus tard reconquérir cette liberté qu'ils avaient perdue par leur faute, leurs tentatives échouèrent devant l'habileté de Rurick, qui, survivant à ses deux collègues, réunit à sa domination leur héritage, fixa sa résidence à Nowgorod, et devint ainsi sous le titre de grand-prince ou grand-duc, adopté par ses successeurs, le fondateur de la monarchie russe.

Il régna paisiblement quelques années encore et mourut en 879, après un règne de dix-sept ans, laissant à Oleg, son parent, la régence du gouvernement et la tutelle de son fils Igor. Son règne correspond à celui de Charles-le-Chauve et Louis II, dit *le Bègue* (rois de France.)

OLEG.

2^e RÈGNE. — (De 879 à 913.)

Les Warègues n'avaient suivi Rurick en Slavonie qu'excités par l'espoir du pillage et de la domination. Beaucoup d'entre eux, mécontents de la part qui leur avait été faite, se séparèrent de Rurick, et sous la conduite de deux de leurs compatriotes, *Oskold* et *Dir*, furent plus loin tenter la fortune des armes, s'ouvrirent une route sur le Dniéper, la mer Noire et le Bosphore, et portèrent la terreur jusqu'aux murs de Constantinople. C'est dans leurs courses aventureuses que, séduits par la beauté du site et des rives du Dniéper, ils s'arrêtèrent devant Kiew, dont ils parvinrent à se rendre maîtres. C'est là que restait cette seconde race des Warègues, quand Oleg conçut le projet de la punir d'avoir essayé de vivre indépendante. A la tête d'une armée de Nowgorodiens, de Wesses, de Tchoudes, de Mériens, de Warègues, il s'empare de Smolensk, de Lubetsch et se présente devant Kiew. Puis, par une perfidie digne du temps où il vivait, il invite Oskold et Dir, à titre de compatriotes, à venir conférer avec lui dans son camp. Ceux-ci, trop confians, se livrent sans défense et sont aussitôt égor-gés par les sicaires d'Oleg. Maître de Kiew, le tuteur d'Igor, y établit le siège de son empire.

Malgré les taches de sang dont la mémoire de ce prince est souillée, l'époque de son règne ne fut pas sans gloire pour la Russie naissante. Sa plus importante expédition fut celle qu'il fit (904) contre Constantinople. Il en résulta un traité de paix fort avan-

tageux pour les Russes, dont le naïf Nestor nous a conservé tous les articles. C'est à Oleg que la Russie doit ses plus fertiles contrées. Son règne fut de trente-trois ans.

IGOR.

3^e RÈGNE. — (De 913 à 945.)

Les nations nouvelles et celles qui pour changer de forme de gouvernement se plongent dans l'abîme des révolutions, ont un égal besoin de la guerre. C'est par cette extrémité souvent fatale qu'elles parviennent à occuper la turbulence des esprits à l'intérieur, et à inspirer du respect aux puissances voisines qui seraient tentées de contester la légalité de leur existence. Igor sentit cette vérité. Sa première expédition fut contre les Drevliens, peuple limitrophe qui, profitant de la mort du régent, voulurent se soustraire au tribut qu'ils payaient à la Russie. Igor les fit rentrer dans le devoir; puis, suivant l'exemple de son tuteur, il se mit en marche contre Constantinople. Nestor fait une longue description des horreurs que commirent ses compatriotes dans les plaines de la Bithynie, de la Paphlagonie et du Pont. Cependant, les Grecs marchèrent au-devant d'eux et les attaquèrent sur terre et sur mer, les mirent en fuite et détruisirent leur flotte au moyen du feu grégeois, espèce de flamme ailée, dit Nestor, qui les remplit de terreur et d'effroi.

A peine échappé à cette malheureuse expédition, Igor prit à sa solde les Petschenègues des bords du Jaïk et du Volga, et à la tête d'une multitude d'autres peuples barbares, résolut de laver l'affront qu'il avait essuyé. A son approche, les Grecs effrayés se soumirent d'avance au tribut qu'ils payaient à Oleg. Igor, forcé par ses boyards d'accepter cette offre, tourna ses armes contre les Drevliens, dans le but de leur imposer de nouveaux tributs. Ceux-ci s'étant

mis en embuscade le firent tomber dans un piège et le massacrèrent lui et un grand nombre des siens.

Igor, quoique dur, avare et farouche, permettait aux Russes nouvellement convertis de célébrer les cérémonies du christianisme, tolérance rare et digne des temps les plus civilisés. Il régna trente-deux ans. Son règne correspond à la fin de celui de Charles-le-Simple, à celui de Raoul et à une partie de celui de Louis IV, surnommé *d'Outre-Mer*.

OLGA.

4^e RÈGNE. — (De 945 à 955.)

La vie entière d'Olga tient du roman : elle joue, dans ces premiers temps de l'histoire russe, le double rôle de notre Clotilde et de notre Brunchaut, l'une de sainte et l'autre d'exécrable mémoire. De basse extraction, Olga s'était fait remarquer par ses grâces et sa beauté. Oleg en fit l'épouse de son pupille Igor. A la mort de celui-ci, déclarée régente et tutrice de son fils Sviatoslaw, Olga ne songea plus qu'à punir les meurtriers de son époux. Elle employa, pour y parvenir, différens stratagèmes qui peignent la férocité de son caractère et l'extrême simplicité des peuples qui en devinrent les victimes.

Puis, comme pour expier elle-même les cruautés sans nombre qu'elle exerça sur les malheureux Drevliens, Olga remit à son fils, qui venait d'atteindre sa majorité, les rênes du gouvernement, et partit pour Constantinople, avec la résolution d'embrasser la religion chrétienne. Constantin Porphyrogénète, qui occupait alors le trône, la tint sur les fonts de baptême, et lui donna le nom d'Hélène. Nestor ajoute que cette princesse remarquable avait conservé tant d'éclat et de beauté, que le vieux empereur voulut l'épouser, ce à quoi la nouvelle convertie s'opposa, en disant : « Comment pourriez-vous

le faire? vous m'avez tenue sur les fonts de baptême, et vous m'appellez votre fille: ce ne serait nullement conforme à la loi de l'évangile. »

La conversion d'Olga n'assura pourtant point le triomphe de la religion chrétienne en Russie; et cette princesse mourut dans un âge très avancé, vers 969, sans avoir eu la satisfaction de persuader son fils, qui ne toléra les chrétiens que par égard pour elle.

L'église lui donna l'épithète de sainte; mais l'histoire, plus équitable, lui a laissé celle d'artificieuse.

SVIATOSLAW I^{er}.

5^e RÈGNE. — (de 955 à 973.)

Endurci aux fatigues et aux rigueurs des saisons, Sviatoslaw I^{er} fut un héros dans ce siècle de barbarie, où la rudesse et la force tenaient lieu de grandeur. Il se nourrissait de la chair de cheval et de bêtes sauvages, et n'avait d'autre toit que la voûte du ciel.

Ses armes se tournèrent d'abord vers les contrées méridionales, comprises entre le Tanaïs et le Borysthène, la Chersonèse Taurique et la Hongrie. Il s'empara de ces diverses provinces dont il expulsa les Kozares, peuple autrefois célèbre dans l'histoire, et qui dès lors disparut de la scène du monde.

Excité par Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, à déclarer la guerre aux Bulgares, Sviatoslaw marche sur Peréiaslaw, leur capitale, et s'en rend maître après avoir défait leur armée. Attaqué dans ses propres foyers par les Petschenègues, il est obligé d'abandonner pour un moment sa conquête. A son approche, les Petschenègues se retirent. Sviatoslaw, tout entier au désir de changer le siège de sa résidence, et de le transférer à Peréiaslaw, dont la position près du Danube lui offrait tant d'avantages, profite de son séjour à

Kiew pour partager ses états entre ses enfans. Il assigne Kiew à l'aîné, Iaropolk ; le pays des Drevliens au second, Oleg, et la souveraineté de Nowgorod au troisième, Wladimir, son fils naturel. C'est ce partage qui fit naître en Russie la funeste coutume des apanages. Cependant le retour de Sviatoslaw en Bulgarie, ayant mécontenté les Grecs, Sviatoslaw, après plusieurs combats contre ceux-ci, se vit forcé de demander la paix, et de se retirer dans ses anciens états. Les Petschenègues, ses ennemis constans, l'attendaient aux cataractes du Borysthène, ils le surprennent et le tuent. Son crâne, orné d'un cercle d'or, servit de coupe au prince des Petschenègues. — Il régna dix-sept ans ; il avait eu pour femmes une religieuse grecque et une suivante de sa mère Olga. Son règne correspond à celui de Clotaire III et de Childéric II.

IAROPOLK I^{er}.

6^e RÈGNE. — (de 973 à 980.)

Nous venons de voir le partage qu'avait fait de la souveraineté le grand-prince Sviatoslaw. Le pouvoir ainsi divisé devint bientôt la source de cruelles dissensions. Oleg, à qui le pays des Drevliens était échu, en fut la première victime. Attaqué par Iaropolk, battu, poursuivi, le malheureux fugitif tombe dans un fossé, où il meurt écrasé sous le poids d'une multitude d'hommes et de chevaux. Wladimir, effrayé du sort de son frère, abandonne ses états, et court chez les Warègues implorer leur assistance. C'est peu de temps après son retour, auquel le lâche Iaropolk ne songea pas à mettre obstacle, que les deux frères songèrent à épouser la même femme, la fille de Rogvold, prince de Polotsk. « Veux-tu prendre Wladimir pour époux ? » demande le père à sa fille. « Je ne veux en aucune manière, » répond-elle, « tirer les souliers du fils d'une esclave, mais je désire de venir l'épouse de Iaropolk. » — Wladimir, irrité,

s'empare de Polotsk, détruit l'armée de Rogvold qu'il tue, et force la dédaigneuse princesse à recevoir une main odieuse, fumante encore du sang de son père. Après ce triomphe, qui ne semble qu'irriter la barbarie de Wladimir, il marche vers Kiew, corrompt un des favoris de son frère, qui lui livre le faible et crédule Iaropolk. A peine est-il en la puissance de celui-ci, que deux Warègues, à la solde de Wladimir, plongent à Iaropolk l'épée dans le sein.

Nous n'aurons malheureusement que trop de récits de cette nature à faire dans le courant de l'histoire de Russie. Le lecteur doit se résigner au spectacle de trahisons, de fratricides et de crimes odieux de tous genres. Les commencemens de tous les peuples sont semés de tableaux semblables, et notre propre histoire n'en est pas exempte.

Iaropolk avait régné sept ans.

WLADIMIR-LE-GRAND.

7^e RÈGNE. — (De 980 à 1015.)

C'est le prince gigantesque des premiers temps de la monarchie dont nous écrivons l'histoire : les Russes le comparent volontiers à notre Charlemagne, quoi qu'à mon avis il ait bien plus de ressemblance avec Clovis, dont il fut, par la rudesse de son caractère, par ses crimes et sa conversion, le fréquent imitateur. Son premier soin, en se trouvant seul maître de la souveraineté de la Russie, fut de se défaire des Warègues, qu'il avait appelés à son secours, et dont il se trouvait embarrassé. Il leur conseilla d'aller offrir leurs services à l'empereur de Constantinople, dont ils devaient être fort bien accueillis. Cette soldatesque mercenaire suivit cet avis, et rendit depuis ce temps de grands services à l'empire, dans les fréquens combats qu'il eut à soutenir contre les barbares qui l'assaillaient de toutes parts.

Wladimir, par le bonheur de ses armes contre les Polonais, les Bulgares, et contre d'autres petits peuples, ses voisins, rendit son nom redoutable, et de puissans monarques recherchèrent son alliance. On prétend que des députés du pape Jean XV vinrent l'engager à embrasser la foi de l'évangile. La vérité est, que cédant au mouvement religieux qui s'opérait alors en Hongrie, en Pologne, en Suède, en Norwége et en Danemarck, il demanda des prêtres chrétiens à l'empereur de Constantinople. Le sort que saint Colomban, saint Brunon et saint Adalbert avaient précédemment éprouvé dans la Moscovie, donnait une trop mauvaise opinion des Russes, pour que les prêtres grecs fussent tentés de la périlleuse mission de les cathéchiser. Wladimir ne recevant pas de réponse à sa demande, résolut d'obtenir à main armée ce qu'on ne voulait pas accorder à ses prières. Il rassembla donc une armée formidable, entra en Crimée, et ravagea toute la Chersonèse, menaçant les empereurs Basile et Constantin de traiter leur capitale de la même façon, s'ils ne lui accordaient pas sur-le-champ leur sœur en mariage, et des prêtres chrétiens pour éclairer sa nation. Les empereurs grecs, trop faibles pour lui résister, lui envoyèrent la princesse Anne, des prêtres, des vases sacrés, des livres d'église, des images et des reliques. Wladimir, devenu le beau-frère des empereurs de Constantinople, se fit chrétien en 988.

Quoiqu'instruit par expérience des dangers de partager l'empire en plusieurs branches ou apanages, il démembra le sien, et en fit dix petites souverainetés, qu'il distribua à ses enfans. La désobéissance de l'un d'eux lui fit sentir de nouveau tout ce que ce système avait de dangereux. Jaroslaw, à qui il avait donné Nowgorod, se révolta. Obligé de marcher contre ce fils rebelle, Wladimir mourut en chemin, après un règne de trente-cinq ans.

Ce prince laissa des regrets. La tradition conserva sur lui des contes et des chansons populaires qui,

outre les faits qui ont illustré son règne, auraient suffi pour perpétuer sa mémoire. L'église lui donne le nom de *saint*, l'histoire celui de *grand*. Son règne correspond à celui de Hugues-Capet.

MOEURS ET USAGES DES RUSSES SOUS LES GRANDS PRINCES DE LA PREMIÈRE PÉRIODE.

Le caractère des peuples Slaves et leurs usages, que nous avons décrits au commencement de cette histoire, se maintinrent en grande partie sous les princes russes de la première période. Cependant, mêlés avec les Warègues-Russes et les autres peuples que soumirent les armes d'Oleg et de ses successeurs, en relations fréquentes avec Constantinople, d'où ils rapportaient de l'or, des étoffes précieuses, des fruits délicieux, et conséquemment le goût du luxe et des arts, les peuples de la Russie durent aussi prendre et retenir quelques-unes des habitudes des voisins qu'ils fréquentaient. Le grand nombre de lieux habités que l'on trouve en Russie à la mort de Wladimir prouve d'ailleurs que l'état social avait fait quelques progrès dans cette contrée. Ces villes, il est vrai, ne ressemblaient point aux magnifiques cités qui font aujourd'hui l'orgueil et l'ornement de la Russie; cependant il faut avouer que des hommes qui se réunissent, bâlissent ne fut-ce que de simples bourgades, vivent et combattent ensemble pour la défense du sol qui les vit naître, sont déjà bien loin de la vie des sauvages.

Les traités d'Oleg et de ses successeurs avec Constantinople prouvent que dès lors les Russes savaient écrire, qu'ils avaient des lois et des juges, et que l'art de la navigation leur était familier.

Sous les premiers princes Warègues-Russes, ainsi appelés *Russes* du nom d'une province qu'ils occupaient en Scandinavie, les Slaves eurent peu d'influence dans l'administration des affaires. Les Russes

seuls étaient en possession de tous les emplois de confiance, d'où il semble résulter que la puissance de ceux-ci était ou usurpée, ou du moins à charge aux anciens maîtres du pays. Aussi vit-on éclater quelques germes de sédition sous Rurick, Oleg et ses successeurs. La fusion des Slaves et des Warègues ne se fit bien que sous le règne de Wladimir par l'influence du christianisme, auquel l'exemple du prince obligea tous les sujets. Les Slaves et les Warègues, confondus déjà depuis Rurick sous le nom commun de Russes, n'eurent plus entre eux d'autre distinction que celle de leur mérite ou de leur bonne fortune.

Wladimir, par son mariage avec une princesse de Constantinople, ouvrit aux beaux-arts une première entrée en Russie : des artistes, des architectes ornèrent ce pays nouvellement converti d'églises et de palais plus ou moins somptueux. La jeune noblesse fut élevée dans des établissemens créés par le prince, où ses bienfaits avaient attiré des Grecs et des étrangers instruits.

Le clergé, si l'on en croit la chronique, obtint aussi dès son début d'immenses privilèges qui lui donnèrent cette haute prépondérance qu'il sut toujours conserver sur les autres parties de la nation. Mais une des plus grandes fautes de Wladimir fut de diviser son empire en principautés et de les donner en apanages à ses enfans : exemple funeste, qui fit naître la féodalité et les malheurs sans fin dont la Russie fut plus tard accablée.

SECONDE PÉRIODE.

—

L'EMPIRE PARTAGÉ.

SVIATOPOLK.

8^e RÉGNE. — (De 1015 à 1017.)

Nous avons dit que Wladimir avait commis la grande faute de partager l'empire entre ses enfans. Voici la part qu'il fit à chacun d'eux. Il s'était réservé Kiew qui devait échoir à son successeur. Nowgorod appartenait à Iaroslav ; Polotsk à Ysiaslaw ; Tourow à Sviatopolk, qui n'était que son fils adoptif ; Rostow à Boris ; Mourom à Gleb ; le pays des Drevliens à Sviatoslaw ; Wladimir à Wsévolod ; Tmoutorokan à Mstislaw et Smolensk à Stanislas.

Boris, le favori du peuple et de Wladimir, était désigné par la voix publique comme successeur de Wladimir-le-Grand. Le féroce Swiatopolk le fit assassiner ainsi que deux de ses frères, Gleb et Sviatoslaw dont il envahit les souverainetés. Iaroslav, prince de Nowgorod, qui précédemment s'était déclaré indépendant, marche contre lui, et le lâche fratricide abandonne le champ de bataille avant la fin de l'action, pour se réfugier près de son beau-père le roi de Pologne, Boleslas.

Iaroslav, maître de Kiew et de l'héritage de ceux de ses frères dépossédés, donnait ses soins à l'embellissement de sa capitale, quand Boleslas, jaloux de rétablir son gendre, vint offrir le combat à Iaroslav. Les deux armées se rencontrèrent sur le Boug. Le prince de Kiew, vaincu, put à peine se dérober à la poursuite du vainqueur. Boleslas, maître de Kiew, y rétablit le traître Swiatopolk, mais ne fut pas long-temps sans avoir à s'en plaindre. Ce

monstre venait de donner l'ordre d'égorger tous les Polonais auxquels il devait le trône et dont il était fatigué. Boleslas, indigné, reprit ses bienfaits, attaqua et défit Sviatopolk, qu'il obligea à aller mendier le secours d'autres étrangers; puis il réunit la Russie-Rouge à sa domination et retourna dans ses états. Le règne orageux de Sviatopolk ne dura que deux ans.

IAROSLAW 1^{er}.

9^e RÈGNE. (De 1017 à 1054.)

Iaroslav maître de Kiew et de Nowgorod eut encore à se défendre contre un autre de ses frères, Mstislaw, souverain de Tmoutorokan, en Crimée. La mort inopinée de ce prince mit fin aux débats et augmenta la puissance de Iaroslav, qui réunit encore cette portion de l'empire au pays dont il était déjà maître.

1043. — Le grand prince ayant pacifié l'intérieur porta ses armes contre les Grecs, dont il avait à se plaindre. Mais cette guerre ne fut point heureuse : les Russes, vaincus, furent presque tous massacrés.

Iaroslav mourut dans sa soixante-dix-septième année. Les chroniques font le plus grand éloge de son caractère. Il enrichit l'église de Sainte-Sophie qu'il avait fait bâtir à Kiew, il établit une école à Nowgorod et paya des maîtres pour répandre l'instruction parmi le peuple. Ses grandes qualités lui valurent l'estime des souverains d'Europe ses contemporains, et leur firent rechercher son alliance. Le pape, jaloux de soumettre la Russie au siège de Rome, ménagea entre ce pays et la France des relations qui amenèrent un mariage entre Henri I^{er}, roi de France, et Anne, seconde fille de Iaroslav. C'est ainsi que quelques gouttes du sang de Rurick coulèrent dans les veines de nos rois; car Anne fut mère de Philippe I^{er} et quadrisaïeule de saint Louis, auteur de la maison de Bourbon.

On a de Iaroslav un Code de lois qui passe pour le premier qu'ait eu la Russie.

YSIASLAW I^{er}.

10^e RÈGNE. — (de 1054 à 1078.)

Les princes de Kiew de cette époque ressemblent assez à quelques uns de nos rois de France de la 2^e race, dont toute la puissance se bornait à la souveraineté de Paris, qu'il leur fallait encore disputer à des vassaux ambitieux, puissans et peu soumis. Les princes apanagés en Russie le cédaient rarement au grand-prince, dont ils n'avaient à envier qu'une sorte de supériorité que lui donnait le titre de souverain de Kiew, cette mère des villes russes.

Le règne d'Ysiaslaw n'offre qu'une suite d'avversités. La Russie, en proie aux divisions que les rivalités fraternelles faisaient à tout instant naître, eut encore à souffrir les atteintes d'horribles fléaux, si fréquens au moyen-âge, tels que la peste, la famine et les froids excessifs.

Deux fois détrôné, Ysiaslaw eut deux fois recours à l'assistance de Boleslas II, roi de Pologne, à qui deux fois il dut son retour à Kiew.

1078. — Ce malheureux prince, auquel l'histoire ne reproche qu'un peu trop de faiblesse, mourut sur le champ de bataille en allant secourir l'un de ses frères, Wsévolod, que des princes de sa famille venaient de chasser de Tschernigoff, sa principauté. Son règne avait duré vingt-quatre ans, dont il faut cependant retrancher près de cinq ans qu'il passa, détrôné et fugitif, tant en Pologne que dans différentes provinces d'Allemagne,

WSÉVOLOD IAROSLAWITSCH *.

11^e RÈGNE.—(De 1078 à 1093.)

Wsévolod, prince de Tschernigoff, succéda à son frère au trône de Kiew, ce qui prouve que le droit d'hérédité n'était pas établi en Russie d'une manière invariable. Iaropolk, le plus jeune des deux fils d'Ysiaslaw, reçut en apanage les principautés de Wladimir et de Rostow. Quant à l'aîné, Swiatopolk, il fut regardé comme héritier du trône, et n'eut pour se dédommager que l'expectative de la souveraineté de Kiew.

Iaropolk cependant tourna ses armes contre son oncle. Wladimir, fils du grand-prince, et qui plus tard se rendit si célèbre sous le nom de Monomaque, le força de prendre la fuite et de se sauver en Pologne, refuge ordinaire des princes russes dépossédés.

1093. —Wsévolod régna quinze ans à Kiew, et mourut à l'âge de soixante-quatre ans. La chronique le peint comme un prince vertueux, ami de la paix et de ses peuples. Sous son règne la Russie fut encore ravagée d'une horrible peste qui diminua considérablement la population de Kiew.

SWIATOPOLK II, YSIASLAWITSCH.

12^e RÈGNE. — (De 1093 à 1113.)

Ce règne est remarquable dans les annales de la Russie, par les maux que la division de la souveraineté continue à y faire naître. Le caractère faux

* Ce prince est le premier qui ait ajouté à son nom celui de son père, avec la terminaison WITSCH, qui signifie FILS DE. Cette manière de parler, est encore chez les seigneurs en Russie, d'un usage général ; on ajoute toujours au nom de baptême de la personne à qui l'on parle, le nom de baptême de son père, Anton-Iwanowitsch, Antoine fils de Jean. Wsévolod Iaroslavitsch, Wsevolod, fils d'Iaroslav.

et cruel du fils d'Ysiaslaw, la perfidie de quelques princes apanagés, les assassinats, les meurtres commis de part et d'autre, les incursions des Polovtsi, éternels ennemis du peuple russe, les infâmes trahisons commises contre eux en temps de paix, la peste et les tremblemens de terre qui jettent l'effroi parmi les populations, tout contribue à faire de ces temps une époque horrible à retracer, mais pourtant curieuse et importante à connaître. Il faut lire les récits touchans et naïfs que fait Nestor, des maux qui affligeaient alors sa patrie, maux dont il fut témoin*.

1113. — Swiatopolk, qui régna vingt ans, mourut dans un âge très avancé, après avoir donné à la Russie le spectacle d'un congrès où se réunirent tous les princes mécontens, afin d'aviser aux moyens de concilier les prétentions respectives et les haines des partis. Ce congrès, comme tant d'autres modernes plus célèbres, n'eut d'autre résultat que d'embrouiller davantage les affaires. Swiatopolk, que l'histoire représente sous des couleurs peu favorables, se jouait de la sainteté des sermens, et ne connaissait d'autre règle que celle de son intérêt.

Son règne correspond à celui de Philippe I^{er} et au commencement de Louis VI, dit *le Gros*.

WLADIMIR II, WSÉVOLODOWITSCH, DIT MONOMAQUE.

13^e RÈGNE. — (De 1113 à 1125.)

Autant qu'on peut le supposer, d'après l'ordre de succession suivi jusqu'à présent en Russie, la souveraineté de Kiew appartenait à l'aîné des membres de la famille régnante. C'est ainsi que les oncles passaient avant les neveux, les cousins avant les

* Voyez la traduction de ce chroniqueur, que nous publions en ce moment-ci, et qui paraît pour la première fois en France.

fils du prince décédé, et toujours suivant le degré d'âge : nous en avons eu la preuve lors de la mort d'Ysiaslaw I^{er}. En vertu de ce principe, le trône de Kiew revenait de droit, à la mort de Swiatopolk, non point à Wladimir, mais à David ou Oleg, neveux d'Ysiaslaw I^{er}, et les aînés de la maison de Rurick.

Toutefois, l'influence dont Wladimir Wsévolowitsch jouissait depuis long-temps, son caractère ferme et ses belles qualités lui concilièrent de nombreux suffrages. Dans un court interrègne, qui suivit la mort de Swiatopolk, des troubles s'étant élevés à l'occasion des Juifs dont les usures bouleversaient les fortunes, Wladimir crut devoir céder aux vœux de ses partisans, et prendre en main la direction des affaires. C'est de cette époque que prit naissance cette implacable haine entre ses descendants et ceux de la branche des princes frustrés, haine qui troubla la Russie durant de longues années. Il est en effet sans exemple qu'une branche cadette ait jamais pu usurper, sur une branche aînée, les droits de la souveraineté, sans que celle-ci en ait conçu un dépit et un désir de vengeance, dont les effets retombent toujours sur la nation elle-même.

Au surplus, Wladimir II, connu sous le nom de *Monomaque*, vraisemblablement parce que sa mère était fille de Constantin Monomaque, unissait la sagesse au courage, et sut capter l'amour de ses sujets. Il mourut en 1125, âgé de 71 ans, laissant huit enfans, dont il avait réglé les droits dans un testament fort curieux que nous ont laissé les chroniques.

MSTISLAW WLADIMIROWITSCH.

14^e RÈGNE.—(De 1125 à 1132.)

Mstislaw, fils aîné de Wladimir, devenu chef de la branche nouvellement régnante, prit possession

de la principauté de Kiew. Héritier des heureuses qualités de son père, il sut comme lui contenir l'impatiente humiliation de la famille prétendante. Les Polowtsis, les Tehoudes et les Lithuaniens, contre qui il tourna ses armes, servirent à relever l'éclat de son règne, par les succès qu'il obtint sur eux.

La Russie se fut entièrement rétablie sous ce prince, des secousses, des guerres civiles précédentes, si des inondations affreuses n'eussent causé une horrible famine qui désola principalement Nowgorod et ses dépendances.

La vie de Mstislaw fut trop courte pour le repos de la Russie. Ce prince mourut en 1132, après un règne de sept ans.

IAROPOLK II, WLADIMIROWITSCH.

15^e RÈGNE. — (De 1132 à 1139.)

La succession au trône de Kiew reprit sa marche accoutumée, non point que les David et Oleg recouvraient leurs droits, mais parce qu'ici l'oncle fut encore préféré aux neveux, c'est-à-dire, Iaropolk, fils de Wladimir et frère du dernier grand-prince, qui fut revêtu de la suprême autorité, quoique Mstislaw eût laissé deux fils.

L'histoire polonaise place sous ce règne de grandes guerres entre la Russie et la Pologne; mais les chroniques russes n'en disant rien, nous imiterons son silence.

Le règne d'Iaropolk ne fut pas exempt de troubles. La famille d'Oleg et de David se liant avec tous les ennemis du trône de Kiew, excitèrent des troubles dans la principauté de Nowgorod, et les propagèrent jusque dans le midi de la Russie.

Iaropolk mourut le 18 février 1135, après un règne de sept ans. La chronique le peint comme un prince ami de la justice et de la paix.

WIATSCHESLAW, WLADIMIROWITSCH.

16^e RÈGNE. — (1139.)

A la mort d'Iaropolk, Wiatscheslaw, son frère, sixième fils de Wladimir, fit ses dispositions pour monter sur le trône; mais les princes de la branche aînée, qui n'avaient rien perdu de leurs prétentions, se mirent en marche à la tête d'un parti considérable, et vinrent assiéger Kiew. Wsévolod, le chef des Olgowitschs, y entra sans résistance, et s'empara des rênes du gouvernement, que Wiatscheslaw n'avait tenues que douze jours. Ce prince détrôné se contenta d'un apanage que lui assigna son vainqueur. C'est ainsi que la souveraineté de Kiew retourna, pour quelque temps, à la branche aînée de la famille régnante, qui l'avait perdue sous les trois derniers règnes.

WSÉVOLOD II, OLGOWITSCH.

17^e RÈGNE. — (De 1139 à 1146.)

L'histoire n'a pas assez observé la politique de ce prince. Éclairé sur le danger des apanages et sur la nécessité d'abaisser les grands, ses premiers efforts tendirent à mettre les princes de la race de Wladimir dans l'impossibilité de troubler à l'avenir le repos de la Russie. Pour y parvenir, il ne fallait rien moins que réunir sous sa puissance les différentes provinces qui se gouvernaient soit par elles-mêmes, soit par des souverains particuliers. Cette tentative était violente, usurpatrice peut-être; mais nul doute que la Russie n'eût gagné à ce changement : le gouvernement féodal, source éternelle de guerres et de divisions, se trouvait anéanti, et la monarchie absolue, telle que Henri IV la concevait chez nous, devait sauver à l'état les déchirements horribles auxquelles nous le verrons bientôt en proie.

Wsévolod, assez habile dans ses vues politiques, ne fut point assez fort sur le champ de bataille. Son armée fut battue et sa puissance resserrée dans les limites étroites de la souveraineté de Kiew. Il ne fut pas plus heureux dans son expédition en Pologne. Wladislas avait conçu pour ses états le même plan que Wsévolod en Russie, auquel il avait demandé des secours : cette entreprise réussit encore plus mal à Wladislas, que les Polonais détrônèrent après avoir anéanti ses alliés, les Russes.

Ce fut une des dernières actions du règne de Wsévolod, qui mourut après un règne de huit ans, peu regretté de ses parens et de ses sujets qui le regardaient comme un tyran. Quelques auteurs prétendent qu'il fut couronné, et que c'est la première fois qu'il est fait mention de cette cérémonie en Russie. Son règne correspond à celui de Louis VII.

IGOR II, OLGOWITSCH.

18^e RÉGNE. — (De 1146 à .)

Ce prince, prévoyant les difficultés qui devaient s'opposer à son élévation, assembla le peuple et se fit prêter serment de fidélité, promettant lui-même de gouverner avec justice et loyauté et de délivrer la nation des impôts onéreux que les guerres de son frère avaient fait peser sur elle. Ces promesses respectives ne furent point observées. Ysiaslaw, petit-fils de Wladimir, jugeant aux dispositions du peuple l'instant favorable, soulève une partie des mécontents et marche sur Kiew. A son approche Igor, abandonné des siens et craignant de tomber entre les mains de son ennemi, prend la fuite et abandonne un trône qu'il n'avait occupé que six semaines.

YSIASLAW II, MSTISLAVITSCH.

19^e RÈGNE. — (De 1146 à 1154.)

La principauté de Kiew rentra donc encore dans la branche cadette en la personne d'Ysiaslaw qui fit aussitôt marcher à la poursuite d'Igor. Le malheureux fugitif, trouvé dans un marais où il s'était réfugié, fut amené devant son vainqueur qui le fit plonger dans un cachot. Plus tard, à la suite d'une tentative en sa faveur, il fut contraint de se faire moine et fut transféré au monastère de Kiew (1147).

Cependant un fils de Monomaque, Iouri, prince de Souzdal, que l'ambition dévorait et qui n'avait rien gagné à la dernière révolution, confondit ses intérêts avec ceux des Olgowitschs, et de concert avec Swiatoslaw, frère d'Igor, ils résolurent de venger ce prince et de le tirer de son cloître pour le replacer sur le trône.

À la nouvelle des succès des conjurés, le peuple exaspéré force le monastère et massacre sans pitié le malheureux Igor. Ysiaslaw redoutant le courroux de Swiatoslaw entreprend de l'apaiser en lui donnant sa nièce en mariage.

Iouri réduit à ses propres forces eut recours aux Polowtsis, troupes mercenaires dont chaque parti réclamait tour-à-tour l'appui; ainsi soutenu, il livre aux armées du grand-prince un furieux combat à la suite duquel il entre en vainqueur dans Kiew, l'objet de tous ses vœux (1149). Son triomphe fut de courte durée : Ysiaslaw, que regrettait le peuple, rentra bientôt dans sa capitale avec le secours des Hongrois. Ce qui lui concilia tout-à-fait l'amour du peuple, c'est qu'aussitôt après son rétablissement il associa à son pouvoir Wiatcheslaw Wladimirowitsch, détrôné par Wsévolod II. Toutefois l'esprit ambitieux d'Iouri et les attaques continuelles des Polowtsis obligèrent Ysiaslaw d'avoir toujours les armes à la main. Il mourut âgé de 58 ans, après un règne des plus agités (1154),

WIATSCHESLAW WLADIMIROWITSCH
ET ROSTISLAW MSTISLAWITSCH.

20^e RÉGNE. — (1154.)

Iouri voyait pourtant la couronne de Kiew se baisser vers lui par la mort de son ennemi et par celle prochaine du vieux Wiatcheslaw son frère, dont il espérait recueillir l'héritage. Mais celui-ci que ses vues pacifiques éloignaient du turbulent Iouri se voyant trop faible pour soutenir lui seul le poids du gouvernement, appela son neveu Rostilaw, fils de Mstislaw, prince de Smolensk, à l'honneur de partager son trône.

Ces divisions survenues parmi les membres de la branche cadette ne pouvaient qu'encourager l'espoir et les prétentions de la branche aînée qui subsistait toujours. Ysiaslaw, fils de David, qui se trouvait alors le chef de la maison des Olgowitschs, profitant du désordre excité par les divisions des Monomaques, se met en marche contre Kiew. Wiatcheslaw venait de mourir. Rostislaw privé de l'appui que lui valait la popularité de Wiatcheslaw, ne fut point en état de tenir tête aux troupes d'Ysiaslaw, et prit la fuite, abandonnant le trône à son compétiteur.

YSIASLAW III, DAVIDOWITSCH.

21^e RÉGNE. — (1154.)

Ysiaslaw eut à peine le temps de se féliciter de ses succès. L'impatient Iouri n'était pas homme à voir de sang-froid les révolutions de Kiew. Il se mit donc en marche pour reconquérir ce trône dont il avait connu les douceurs et qu'il avait perdu depuis quatre ans. A son approche, Ysiaslaw, faible représentant d'une illustre maison, fait ses soumissions et proteste qu'il n'a pas l'intention de garder un trône sur lequel les circonstances l'ont placé malgré

lui. En conséquence, il abandonne les droits que lui ont transmis ses ancêtres, après un règne de quelques semaines, et se retire dans sa principauté de Tschernigoff.

IOURI OU GEORGE, DOLGOROUKI.

22^e RÈGNE. — (De 1154 à 1156.)

Iouri était âgé de soixante-trois ans quand il remonta sur le trône de Kiew. Son règne, de courte durée, fut comme avait été toute sa vie, un combat continuel. Les Polowtsis d'abord, qui ravagèrent les environs de Kiew, les Nowgorodiens ensuite qui se révoltèrent contre Mstislaw son fils, le contraignirent à se tenir toujours sur un pied de guerre. Il mourut en marchant au combat.

Le jour de sa mort fut un jour de réjouissance publique. Le peuple fit éclater sa haine contre ce guerrier en pillant, en incendiant ses palais, et en massacrant tous ceux qui avaient été les instrumens de ses ordres. Iouri ne fut certainement point un prince vertueux. Ses débauches flétrirent sa gloire, et son ambition lui aliéna le cœur de ses sujets qui lui donnèrent le surnom de *Dolgorouki* (*longue-main.*)

Cependant il eut des qualités, et les villes dont il fut le fondateur ont perpétué son souvenir. La Russie lui doit la création de Iouriew-Polskoï, de Péréjaslaw, de Kostroma, d'Iaroslav et de Wladimir, qui bientôt devint la capitale de l'empire, et qui plus tard n'en céda le titre qu'à la superbe Moscou, dont Iouri fut aussi le fondateur.

ANDRÉ I^{er}, IOURIÉWITSCH-BOGOLIOUBSKI.

23^e RÈGNE. — (De 1157 à 1174.)

Aussitôt, après la mort de Iouri, André, vraisemblablement mécontent de la haine que les Kiéwiens ve-

naient de manifester pour la mémoire de son père, transporta le siège de la première principauté à Wladimir, sur la Kliasma, qui, comme nous venons de le dire, était une fondation de Iouri. Kiew, affaiblie par tant de guerres intestines et par les continuelles attaques des Polowtsi, cessa d'être regardée comme la capitale de l'état. Cette malheureuse cité passa successivement au pouvoir de divers usurpateurs. Isiaslaw, que nous avons vu céder si humblement ses droits à Iouri, et se retirer à son approche dans sa principauté de Tschernigoff, Isiaslaw, le chef des Olgowitschs, s'était, aussitôt après la mort du grand-prince, emparé de nouveau de la triste Kiew. Mais trop faible pour résister aux ennemis dont il était entouré, il se vit de nouveau contraint d'abandonner cette conquête, qu'André, prince de Wladimir, assigna à Gleb, son oncle, après l'avoir livrée au pillage pendant trois jours (1168).

Sous le règne d'André, Nowgorod fut attaquée par les Suédois qui venaient de faire la conquête de la Finlande, sous la conduite d'Erik leur roi. Les succès qu'obtint contre eux la belliqueuse Nowgorod augmenta la puissance de cette ville, qui depuis cette époque entra dans la ligue des villes anseatiques.

Cependant une conjuration se formait dans le palais d'André (1174). Ses beaux-frères, mécontents de la mort de l'un d'eux, voulurent la venger sur celui qui l'avait ordonnée, et l'assassinèrent. La ville et les maisons des grands furent livrées au pillage, et le corps du prince resta plusieurs jours sans sépulture, exposé aux insultes de la populace. Ce prince était d'un caractère doux et modéré : sa piété lui avait fait donné le surnom de Bogolioubski (qui aime Dieu).

MIKHAIL IOURÉVITSCH.

24^e RÈGNE. — (De 1174 à 1177.)

Il y eut à la mort d'André un interrègne de près

de deux ans. Le peuple, sans avoir égard aux droits d'hérédité et de succession qu'avaient à faire valoir les princes de la famille régnante, choisit pour souverains Mstislaw et Yaropolk, neveux d'André, il est vrai, mais toutefois contrairement aux droits des frères de ce prince Mikhaïl et Wsévolod. Les oncles et les frères ne tardèrent pas à se faire la guerre. Yaropolk et Mstislaw, dans leurs attaques contre leurs oncles, commirent tant d'excès et d'abominations que les habitans de Wladimir, indignés, les abandonnèrent bientôt et rappelèrent Mikhaïl qu'ils mirent à leur tête (1175). Ce prince justifia l'attente de ses sujets en dispersant l'armée de ses neveux et en rétablissant le calme et la paix.

Son règne qui promettait d'être heureux fut extrêmement court : il mourut en 1177, laissant un fils qui ne lui succéda pas, l'usage le plus constant, comme nous l'avons déjà remarqué, voulant que l'aîné de la famille en fût aussi le chef.

WSÉVOLOD III, IOURÉWITSCH.

25^e RÈGNE.—(De 1177 à 1212.)

Wsévolod que son droit d'aînesse appelait au trône y fut encore placé par le vœu du peuple. Son premier soin fut de venger la mort de son frère. Les Bulgares qui depuis long-temps déjà faisaient peser leur voisinage sur la Russie, l'inquiétèrent une partie de son règne. La principauté de Kiew, déchue de son ancienne splendeur, luttait encore contre l'obscurité à laquelle elle était vouée; ses derniers momens étaient venus (1201). Les Polowtsi, à la suite de longues agressions s'en étant rendus maîtres, y exercèrent d'affreux ravages. Le rang, ni l'âge, ni le sexe n'y furent respectés. Tout fut passé au fil de l'épée ou réduit en l'esclavage.

Dans ces temps de troubles et de malheurs pour la Russie, le règne de Wsévolod fut un des plus

agités et des plus malheureux. L'historien ne sait où tourner les yeux pour éviter les scènes de carnage et de désolation qui bouleversent cette contrée. Il n'est pas étonnant que, fatigué des hideux tableaux qui frappent de tous côtés sa vue, il renonce à les décrire et se borne à indiquer les époques et les règnes. Quel est l'homme assez impassible pour voir de sang-froid tant d'horreurs et de calamités ? Condamnée par sa position géographique aux plus grandes rigueurs de la nature, il semble que la Russie ait encore été dévolue aux plus inhumains et aux plus cruels des hommes. Le moyen-âge chez eux n'offre pas un seul règne, un seul homme que l'histoire puisse proposer en exemple aux nations. Wsévolod, après un long et malheureux règne de trente-cinq ans, mourut âgé de soixante-trois (1212).

IOURI II, WSÉVOLODOWITSCH.

26^e RÈGNE.—(De 1212 à 1216.)

A la mort de Wsévolod, chacun de ses fils prit possession des apanages qui, suivant la coutume, leur avaient été désignés. Ce fut comme d'ordinaire le signal des combats. Constantin, l'aîné d'entre eux, mécontent de sa part et blessé de voir Iouri sur le premier trône de Russie, se joint à Mstislaw, prince de Nowgorod, marche sur Wladimir et contraint son frère d'abandonner cette ville et de se rendre à discrétion. Maître de la souveraineté, Constantin exila Iouri dans un petit apanage (1216), où celui-ci consentit à aller attendre une occasion plus favorable de reparaitre sur la scène. Il avait régné cinq ans.

CONSTANTIN WSÉVOLODOWITSCH.

27^e REGNE.—(De 1216 à 1218.)

Constantin avait été privé du trône de Wladimir,

quoique l'aîné des enfans de Wsévolod, par suite de sa désobéissance envers son père qui lui avait prescrit d'abandonner son apanage de Rostow en prenant le titre de souverain de Wladimir. Mais à peine eut-il regagné ce que le testament de son père lui avait fait perdre, qu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Croyant assurer le sort de ses enfans encore en bas-âge, il rappela Iouri qu'il avait détrôné, le désigna pour son successeur en lui recommandant leur fortune (1218).

Le règne de ce prince correspond à une partie de celui de Philippe-Auguste.

IOURI II.

REPRISE DU 26^e RÈGNE. — (De 1218 à 1238.)

C'est sous ce règne que l'histoire de Russie va prendre une physionomie particulière. Ce ne sont plus les Russes seuls qui vont s'entre-déchirer et mourir les uns par les autres, un ennemi que précèdent la terreur et le carnage accourt leur disputer les restes fumans de leur infortunée patrie. Ce triste pays, depuis si long-temps divisé en une multitude de petites principautés, ne pouvait long-temps résister à un ennemi puissant qui entreprendrait de l'asservir. Cet ennemi ne tarda pas à paraître. Ce fut le terrible Gengis-Khan (Tching-his-khan), ce second Attila du moyen-âge, dont les troupes venaient de franchir les limites qui séparent l'Asie de l'Europe. Les Alaïns et les Polowtsi, peuples limitrophes, avaient en vain tenté d'arrêter le torrent près de tout engloutir : ces troupes légères et peu nombreuses retardèrent à peine de quelques jours l'invasion des Tatars et Mongoïls en Russie. Et cependant que faisaient alors les princes de Wladimir, de Kiew et de Nowgorod ? Divisés par de misérables querelles intestines, au lieu de songer à parer les coups d'un vainqueur formidable, ils s'é-

puisaient mutuellement et se mettaient ainsi à la merci de leur ennemi commun.

Les Tatars entrèrent en Russie sans résistance. (1223) La principauté de Kiew tomba la première sous leurs coups, et seule perdit plus de soixante mille habitans. Iouri, loin de donner l'exemple et d'engager les princes ses parens à la concorde et à l'union, n'avait pas même songé à voler au secours de Kiew. (1230) D'un autre côté, Nowgorod, que son éloignement semblait mettre pour long-temps encore à l'abri des étrangers, était en proie à la plus horrible famine et à une guerre intestine qui désolait son enceinte. Les Tatars, fatigués de leurs succès, s'étaient un instant retirés; mais les Russes, loin d'être instruits par l'expérience, se livraient de nouveau à leurs dissensions (1236). Gengis-Khan venait de terminer sa carrière: cependant loin que sa mort assurât le repos de la Russie, ses fils, Ogotai et Bati, se partagèrent la conquête du monde. Ogotai, traînant avec lui les richesses de la Perse et du Katak, acheva de subjuguier la Chine, et Bati ramena ses pas vers la Bulgarie, la Russie et autres contrées. Sa marche fut celle d'un torrent devastateur, et pourtant les Russes continuaient à fermer les yeux sur les dangers qui les menaçaient. L'armée des Tatars s'élevait, sur les bords du Don, à plus de six cent mille hommes. La ville de Rézan tombe sous leurs coups, est réduite en cendres, et Moskou encore à son berceau éprouve le même sort. C'est alors que Iouri commence à juger sa position: il abandonne Wladimir où il laisse sa famille, et s'occupe avec son frère Sviatoslaw du soin d'assembler une armée (1237). Il n'était plus temps. Wladimir au pouvoir des Mongols était livrée au pillage, à l'incendie: les princes, les princesses, tout ce que la ville renfermait de plus considérable, réfugiés dans les églises, devinrent la proie des flammes. Le malheur parut rendre un peu d'énergie au grand-prince. Il attendit les Tatars de pied ferme; mais les efforts de ses troupes ne purent un

instant balancer la victoire : massacré lui-même au fort du combat, sa mort fut le signal de l'asservissement de la patrie.

Les barbares continuant leur marche victorieuse se dirigeaient vers Nowgorod, dont ils n'étaient plus qu'à vingt-cinq ou trente lieues, quand tout-à-coup, fatigués vraisemblablement de poursuivre un ennemi qui fuyait toujours (1238), ils revinrent sur leurs pas vers les bords du Volga, séjour qu'ils s'étaient réservé, et semblèrent avoir renoncé au projet d'opprimer plus long-temps la Russie.

MOEURS ET USAGES DES RUSSES SOUS LES GRANDS-PRINCES DE LA SECONDE PÉRIODE.

Il est temps de revenir sur nos pas, et de jeter un coup d'œil sur la situation morale de la Russie, depuis le règne de Wladimir-le-Grand jusqu'à l'époque fatale où son existence politique, menacée déjà depuis long-temps par des guerres intestines, va disparaître pour quelques siècles sous le joug avilissant des Tatars.

Le titre de grand-prince n'était pas spécialement affecté au principal souverain de Russie. Depuis la division de l'empire en apanages, le chef de chaque principauté prenait cette qualité relativement aux princes particuliers qui se trouvaient sous sa dépendance. Celui de Kiew ou de Wladimir, depuis l'abaissement de la première de ces deux villes, n'avait, ainsi que nous l'avons vu, qu'une supériorité de convention et bien souvent contestée.

Gouvernement. — Il est facile de deviner que sous les princes de cette période que nous venons de parcourir, le gouvernement réunissait les avantages et les abus des deux principes les plus opposés du despotisme et de la démocratie. Quand des souverains puissans qu'entourait une auréole de gloire occupaient le trône, le peuple soumis au joug subissait la volonté suprême du monarque ; mais là

division du territoire en petites principautés tendant toujours à affaiblir l'autorité des chefs, l'audace et la résistance du peuple en devenaient plus fortes, et le souverain voyait alors des limites très-étroites posées à sa puissance. Le prince, à l'exemple de Wladimir-Monomaque qui, le premier, avait cru devoir le faire pour valider son usurpation, convoquait des assemblées générales, où les grands et souvent le peuple promettant secours et appui au grand-prince, lui imposaient aussi le sacrifice d'une partie de son autorité.

Armée. — L'avènement du souverain était ordinairement consacré par des cérémonies religieuses. Quant à l'armée, les gentilshommes, comme on le présume bien, en formaient toujours la plus noble partie. Chaque ville avait ses hommes de guerre. Les simples citoyens et les habitans des campagnes ne s'armaient que dans des cas extraordinaires : ceux-ci seulement étaient obligés de fournir des chevaux pour la cavalerie.

Commerce. — Le commerce de ces temps réclame aussi notre attention. La mer Noire, la mer Caspienne, le Dniéper et le Volga offraient d'importans débouchés aux produits de la Russie. La célèbre ville de Nowgorod commerçait avec le Danemarck, et avait une église dans l'île de Gothland pour ceux de ses habitans qui fréquentaient cette contrée. On sait que, dans le courant du treizième siècle, les villes libres d'Allemagne, telles que Lubeck, Brème, Dantzick, etc., au nombre de soixante-dix, firent cause commune, et formèrent la ligue anséatique, afin de protéger et défendre contre les attaques des corsaires ou des gouvernemens les entreprises et les expéditions du commerce. Nowgorod joua un grand rôle dans cette association, et fut un des principaux entrepôts de la société.

Argent — L'argent dont on avait déjà commencé à se servir comme monnaie sous le règne d'Yaroslav, n'arrivait toujours en Russie que par importa-

tion, les mines si riches exploitées depuis dans ce pays n'étant pas encore découvertes.

Arts. — On pense bien que les arts et les sciences n'avaient pas atteint un haut degré de perfection dans ces temps de continuelles guerres civiles. L'art de la peinture n'était cultivé, comme chez nous, dans les premiers temps de la monarchie, que pour la décoration des églises. Outre les images cependant, les artistes représentaient sur parchemin et dans les livres sacrés des figures qui, mal dessinées, ont triomphé des siècles et sont arrivées jusqu'à nous avec leur éclat et leur fraîcheur primitive, tant l'art de composer les couleurs était alors perfectionné. Je ne parle pas de l'architecture : les monuments, les palais, les églises, qui font encore aujourd'hui l'ornement de la Russie, prouvent qu'à cette époque, les artistes venus de la Grèce avaient déjà trouvé en Russie des esprits capables d'apprécier et de mettre en œuvre leurs talens.

Littérature. — La littérature elle-même ne fut pas sans éclat. Les moines, livrés à l'étude des langues anciennes, s'occupaient aussi de l'histoire de leur pays. Nestor, moine du monastère de Petzcheskoïa Kiew, né en 1056, composa une histoire des premiers temps de la Russie avec une simplicité grave et touchante. L'auteur, nourri de la lecture des bons écrivains, met toujours ses personnages en action : on croirait, en parcourant sa chronique, lire les livres historiques de l'Ancien-Testament.

Poésie. — Mais ce qui prouve que les sciences et les belles-lettres n'étaient pas cultivées seulement par des moines, c'est le poème sur l'*Expédition d'Igor*, écrit dans le douzième siècle par un laïque dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous. Cette production, empreinte d'une couleur antique, est remarquable par la force de l'expression, des beautés sauvages, des figures hardies, et un caractère de vérité qui peint parfaitement le peuple russe encore si voisin de la barbarie.

Moralité. — Quant à la moralité de la nation, la religion chrétienne, en civilisant peu à peu ces hommes sauvages, contribua sans doute à son amélioration. Les jeux, la musique, la danse et le vin avaient déjà de grands attrait pour le peuple russe : ses goûts, comme on sait, sont à peu près, sous ce rapport, restés les mêmes. Tout porte à croire au reste que la pluralité des femmes fut chez eux fort long-temps tolérée. Il fallut même toute l'éloquence de quelques saints évêques pour faire rougir les princes des désordres auxquels parfois ils se livraient, et réformer ce que les mœurs de la nation en général avaient de trop dissolu.

Religion. La Russie, comme nous l'avons vu, qui n'est parvenue au christianisme que par le secours des missionnaires de Constantinople, fut soumise au patriarche de cette ville jusqu'à la fin du seizième siècle. Le métropolitain était à la vérité nommé par le tzar, mais il devait être confirmé par le patriarche de Constantinople.

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis la soumission de la Russie par les Tatars, jusqu'à son affranchissement et l'extinction de la dynastie de Rurick.

IAROSLAW III, WSÉVOLODOWITSCH.

28^e RÈGNE. — (De 1238 à 1246.)

A peine Iaroslav est-il informé de la retraite des Tatars, qu'il laisse son fils Alexandre gouverner sa principauté de Nowgorod, et vient prendre possession des cendres et des décombres de Wladimir, où son malheureux frère avait régné. Il en relève les murailles, et rappelle ceux des habitans qui avaient échappé aux glaives des Mongols et des Tatars.

(1239.) Cependant ces peuples, qui n'avaient pas renoncé à la Russie, reparaissent dès l'année suivante, et y continuent leurs ravages. Les villes de Tschernigof, de Périaslawe et de Kiew sont encore les premières victimes de ces barbares.

(1240.) C'est à cette époque que les Lithuaniens, les Tchoudes ou Livoniens, ligués avec les Suédois, profitant des malheurs de la Russie, essayèrent de l'envahir de leur côté pour s'en partager les dépouilles. Les chevaliers porte-glaives, établis en Livonie depuis le milieu du douzième siècle, dirigeaient cette expédition. Mais le brave Alexandre, prince de Nowgorod, les ayant joints sur les bords de la Nawa, remporta sur eux une éclatante victoire qui lui fit donner le surnom de *Newskoï*.

(1243.) Après avoir ravagé la Hongrie et la Pologne, Bati revenu dans le Kaptchak exigea que Iaroslav vînt lui rendre hommage au camp de la Horde, et que son fils Constantin partît pour aller faire acte

de vasselage entre les mains du chef de la nation tatare et mongole. Iaroslav lui-même, obligé d'aller renouveler ses bassesses auprès du successeur d'Og-tai, mourut en revenant dans sa patrie.

Son règne correspond au commencement de celui de saint Louis.

MIKHAIL II, IAROSLAWITSCH.

29^e RÈGNE.—(De 1246 à 1248.)

Le trône était vacant par la mort d'Iaroslav III : son frère Sviatoslaw y avait des droits suivant l'usage adopté en matière de successions : aussi se mit-il en devoir d'occuper Wladimir. Cependant Mikhaïl, cinquième fils d'Iaroslav, osa contester à son oncle le triste avantage de régner sur des ruines : il marcha contre Sviatoslaw, le renversa du trône et se mit à sa place.

(1248.) Obligé de prendre les armes contre les Lithuaniens qui ravageaient une partie de ses états, il leur livra une bataille sanglante dont l'avantage resta aux siens, mais où il perdit lui-même la vie. Il ne jouissait du titre de grand-prince que depuis quelques mois : le trône, comme nous l'avons dit, ayant été occupé depuis la mort de son père par Sviatoslaw qu'il déposséda.

SVIATOSLAW III, WSÉVOLODOWITSCH.

30^e RÈGNE. — (De 1248 à 1249.)

Sviatoslaw ne trouvant aucun obstacle à son retour à Wladimir, crut pouvoir reprendre son titre et son trône. Mais ayant différé de faire hommage de sa souveraineté au chef de la grande horde, celui-ci, près duquel s'étaient renfermés Alexandre-Newski et son frère André, le déshonora déchu une seconde fois, et conféra le titre de grand prince à ce

même André qui n'était venu à la horde que pour faire sa soumission comme prince de Souzdal.

ANDRÉ II, IAROSLAWITSCH.

31^e REGNE. — (De 1249 à 1252.)

André, qui n'avait pas rougi d'armer les Tatars contre son prince et son pays, ne goûta pas longtemps les douceurs de l'usurpation. Devenu suspect au khan de la grande-horde, il vit bientôt ses protecteurs diriger leurs armes contre lui. Vaincu, le prince de Wladimir abandonna ses états, et fut demander asile en Livonie, à ces mêmes chevaliers du glaive que son frère Alexandre avait battus précédemment, et qui toutefois lui firent accueil. Plus tard, réconcilié avec les Tatars, il revint dans son premier apanage de Souzdal sans pouvoir cependant recouvrer le trône de Wladimir. Son règne fut d'environ trois ans.

ALEXANDRE I^{er}, (DIT NEWSKOI).

32^e REGNE. — (De 1252 à 1263.)

L'histoire de ce règne demanderait quelques développemens : la gloire dont a brillé le vainqueur de la Newa, la trace qu'il a laissée dans le souvenir des Russes, qui le considèrent encore comme l'un des plus grands princes de leur pays, le titre de saint que lui a déferé l'église, le monastère que Pierre I^{er}, juste appréciateur de la vraie grandeur, fonda sous son invocation, et le tombeau d'argent, l'un des plus riches monumens de l'Europe, que lui fit élever l'impératrice Elisabeth, tout nous fait un devoir de dire au lecteur les glorieuses actions qui signalèrent ce prince à la reconnaissance de la patrie.

Nous avons vu Alexandre rendant hommage aux

étrangers, sous le joug desquels gémissait son pays. Il se trouvait encore à la horde, au moment où les Tatars privaient son frère de la souveraineté. Peu jaloux sans doute de ne devoir le trône qu'à son courage et à son patriotisme, il accepta des mains du khan des Mogols l'investiture des principautés de Souzdal et de Wladimir.

(1255.) Il y avait trois ans qu'il était sur le trône de Wladimir, quand il marcha contre un autre de ses frères, Iaroslav, prince de Twer, qui visait à la souveraineté de Nowgorod. Vainqueur dans cette entreprise, il dirige l'ardeur de ses troupes contre les Suédois, dont il n'avait pas oublié les anciennes agressions. Il pénètre à travers les forêts de l'Ingrie et de la Finlande, y porte le ravage et la mort, et revient chargé de butin. Ces victoires, sur des peuples déjà punis et abaissés, consolaient sans doute Alexandre des lâches et basses complaisances qu'il avait pour les véritables ennemis de sa patrie. Bali, le chef de la grande-horde, s'était contenté des marques de soumission des princes russes; mais à sa mort, Bourgaï, son successeur, fit faire le dénombrement de tout le pays, et le soumit à un nouveau tribut en forme de capitation (1258). La fière Nowgorod s'opposa fortement à la perception de l'impôt, et leva l'étendard de la révolte. Alexandre, ne voyant de salut pour son pays que dans la soumission, fit tant par la voie de la persuasion, que les Nowgorodiens se soumirent de nouveau. Mais il poussa plus loin le soin d'apaiser la grande-horde, en déployant une sévérité atroce contre ceux des citoyens qui avaient pris part au soulèvement. Les choses n'en restèrent pas là. Les Tatars ayant envoyé leurs collecteurs à Nowgorod, ce fut Alexandre qui, pour leur épargner le spectacle de la haine qu'ils inspiraient, se chargea du soin odieux d'asseoir et de lever la contribution.

Cependant les Tatars, en proie eux-mêmes à des divisions de parti, donnaient aux différentes nations

qu'ils avaient conquises, l'espérance de recouvrer bientôt leur liberté. Les impatiens Nowgorodiens, auxquels se joignirent un grand nombre de Russes, jugèrent le moment venu de rompre leurs chaînes. Il se forma une vaste conjuration dans laquelle entrèrent un grand nombre de villes et de princes apanagés (1262). Le jour fixé, dans tous les lieux à-la-fois, on massacre impitoyablement les odieux agens des Tatars. Rien ne résistè à la rage des conjurés.... L'impulsion était donnée; l'heure de la délivrance allait sonner pour la Russie. Mais, à cette fatale nouvelle, Alexandre, le héros de la Newa, frémit d'horreur et d'effroi: il entrevoit la vengeance terrible que devront exercer ceux à qui il doit le trône. Il se rend maître de la conjuration, et court se jeter seul aux genoux de Bourgaï, chef de la grande-horde, dont il a le bonheur de fléchir la colère. Il revenait pardonné dans ses états, lorsqu'il tomba dangereusement malade: n'ayant plus que quelques jours à vivre, il prit l'habit de moine, sous le nom d'Alexis, et mourut âgé de quarante-quatre ans; après un règne de onze à douze ans, cité dans l'histoire de Russie, on ne sait en vérité à quel titre.

Comparez le règne de saint Alexandre Newskoï, avec celui de saint Louis, son contemporain, et jugez de quel côté se trouve la véritable grandeur.

IIAROSLAW III, IIAROSLAWITSCH.

33^e RÈGNE. — (De 1263 à 1271.)

Le règne d'Iaroslav se passa en querelles avec les Nowgorodiens, dont la fierté égalait l'inconstance, et qui tantôt adoptaient, tantôt repoussaient les droits et les prétentions du prince de Vladimir. C'est aussi sous ce prince (1269) qu'eut lieu contre les chevaliers porte-glaives, aux environs de Réval,

en Esthonie, cette bataille sanglante dont les résultats furent équivoques.

On a vu que depuis l'asservissement de la Russie aux Tatars, chaque prince russe était tenu de faire au moins un voyage à la grande-horde, afin d'y recevoir la confirmation de son titre (1271). C'est en revenant de faire sa soumission que Iaroslav mourut après un règne de sept ans.

WASSILI I^{er}, IAROSLAWITSCH.

34^e RÈGNE. — (De 1271 à 1276.)

Le règne de ce prince, frère de Iaroslav, n'est marqué par aucun événement digne de figurer dans l'histoire, si l'on en excepte les guerres qu'il fit avec l'aide des Tatars aux Nowgorodiens, qui finirent par le reconnaître pour prince de leur souveraineté. Il mourut à la fleur de l'âge, après un règne de cinq ans.

DMITRI I^{er}, ALEXANDROWITSCH.

35^e RÈGNE. — (De 1276 à 1294.)

Dmitri, fils aîné d'Alexandre Newskoï, et l'un des plus malheureux de cette fatale époque, dut tous ses chagrins à son frère André. Ce prince intrigant et ambitieux, pour le dépouiller eut recours à toutes sortes de bassesses auprès des Tatars dont il obtint l'appui, et avec lesquels il ravagea une partie de la Russie. Vaincu, vainqueur, et détrôné plusieurs fois, Dmitri eut cela de singulier dans sa destinée, qu'il recouvra son trône des mains de celui même qui le lui disputait depuis si long-temps. André, que dirigeaient de folles passions, après avoir désolé son pays et usurpé le trône de Wladimir, s'en dessaisit tout-à-coup et le remit à son véritable maître. Dmitri finit bientôt après ses jours que de

cruelles adversités avaient sans doute abrégés. Il mourut sans postérité, après un règne de dix-huit ans.

ANDRÉ III, ALEXANDROWITSCH.

36^e RÈGNE. — (De 1294 à 1304.)

André, à la mort de son frère, retrouva ce trône au chemin duquel nul ne lui opposait plus d'obstacles. Son règne fut assez tranquille pour ce qui concerne la principauté de Wladimir. Cependant, à la fin de ses jours, il songeait à troubler le calme dont elle avait joui et à déclarer la guerre à l'un de ses frères, Daniel, souverain de Moscou, prince pacifique qui ne s'occupait que de l'agrandissement de cette ville et qui venait d'y élever la forteresse du Kreml. L'ambitieux André n'eut pas le temps d'exécuter son injuste dessein ; la mort qui le surprit, délivra la Russie d'un prince inquiet et turbulent : il avait régné dix ans.

C'est sous son règne que l'infortunée Kiew, ravagée tour-à-tour par les Tatars, les Russes et les Lithuaniens, fut enfin abandonnée de ses malheureux habitants. Quelques années après, elle cessa même de faire partie de l'état. En 1320, elle passa sous la domination de Guédimin, qui déjà maître de toute la Wolhynie, prit alors le titre de duc de Russie.

C'est aussi vers cette époque, en 1300, que les Suédois élevèrent, proche l'endroit où se trouve aujourd'hui Pétersbourg, le fort de Landskron, dont les Nowgorodiens ne tardèrent pas à se rendre maîtres.

MIKHAIL II, IAROSLAWITSCH.

37^e RÈGNE. — (De 1304 à 1320.)

Malgré les prétentions de plusieurs concurrents et surtout de Iouri, prince de Moscou et fils de Da-

niel, Mikhaïl Yaroslawitsch monta sur le trône et obtint sa confirmation de la grande horde. Cependant Iouri s'était insinué dans les bonnes grâces d'Usbeck, chef des Tatars, dont il était parvenu à épouser la fille. Ayant réussi à noircir les intentions de Mikhaïl, il obtint bientôt de son beau-père la déchéance du prince de Wladimir et des secours pour le déposséder. Mais la fortune, loin de seconder ses vues, lui fut d'abord contraire; ses troupes mises en déroute, il fut obligé de retourner à la horde, où il accusa de nouveau Mikhaïl des plus odieuses actions, lui reprochant surtout d'avoir empoisonné sa femme, la fille d'Usbeck, tombée en son pouvoir et morte à Twer, où Mikhaïl, après sa victoire, l'avait fait conduire.

Mikhaïl, sommé par Usbeck de venir se justifier, ne se crut point assez fort pour résister ouvertement au khan des Tatars. Il se rendit à la horde, où son ennemi eut le pouvoir de le faire condamner à mort. Il fut exécuté en 1329, à l'âge de quarante-six ans, regretté de ses sujets comme un prince humain et pacifique.

Le commencement de son règne fut encore signalé par une expédition des Nowgorodiens contre les intrépides et ambitieux chevaliers du glaive.

IOURI III, DANILOWITSCH.

38^e RÈGNE. — (De 1320 à 1322.)

Quelque rebutante que puisse paraître cette série de crimes et de trahisons, notre devoir d'historien nous oblige à ne dissimuler que tout ce qui ne se lie pas intimement à notre plan. Nous sommes donc obligés de continuer à présenter en analyse les horreurs et les calamités qui surchargent le tableau de l'histoire russe de cette époque.

Georges, arrivé par un crime au trône, en fut bientôt précipité par un autre crime semblable. Dmitri,

filz de Mikhaïl, paraissant oublier la mort de son père, avait chargé Iouri de payer aux Tatars le tribut auquel il était obligé. Iouri, aussi eupide que cruel, s'était approprié la somme, sans en faire compte au khan. Usbeck, déjà mécontent de Iouri, accueillit la dénonciation de Dmitri, qu'il nomma aussitôt prince de Wladimir. Georges voulut se justifier, et prit le chemin de la horde. Mais ayant été rencontré par les troupes de Dmitri, il fut battu, et obligé de se réfugier à Pleskow, où il résolut d'attendre le moment de ressaisir le trône.

C'est après une expédition contre les Suédois, dont il repoussa l'armée en 1322, qu'ayant remarqué à l'embouchure du Ladoga une île nommée Orekhof, qui en était comme la clé, il résolut d'y opposer une barrière aux incursions des Suédois et des chevaliers porte-glaives. Il y fit en conséquence élever une ville nommée d'abord Orekhovetz, et depuis célèbre, sous le nom de Schlussembourg, par la détention du jeune et malheureux Iwan VI.

DMITRI II, MIKHAILOVITSCH.

39^e RÈGNE. — (De 1323 à 1326.)

Dmitri fit son entrée à Wladimir, suivi d'une armée de Tatars. Mais à peine s'était-il fait reconnaître, qu'il apprit le départ de Iouri pour la grande-horde. Redoutant tout des intrigues de son ennemi, il se rend lui-même auprès d'Usbeck, qui le reçoit parfaitement. Dmitri, bien accueilli par le khan, présuma trop de sa faveur, et poussa la haine et l'audace jusqu'à faire assassiner Iouri, sous la tente même d'Usbeck. Cette action indigna le khan, qui le fit lui-même saisir et jeter dans un cachot. Au bout de deux ans de détention, il fut mis à mort (1326), à l'âge de vingt-sept ans.

ALEXANDRE II MIKHAILOWITSCH.

40^e RÈGNE. — (De 1326 à 1328.)

Alexandre, frère de Dmitri, reconnu pour prince de Wladimir et de Nowgorod, fixa sa résidence à Twer. L'année qui suivit son avènement, il survint une catastrophe d'un nouveau genre, et qui fut la cause de la chute de ce prince. Le bruit s'était répandu qu'une vaste conspiration tramée par les Tatars s'ourdissait contre l'autorité d'Alexandre. Cette nouvelle, bien ou mal fondée, répand l'alarme dans Twer : on arme les citoyens ; on s'empare des avenues, et tous les Tatars qui sont dans la ville sont impitoyablement égorgés.

Usbeck, à cette nouvelle, envoie contre Alexandre une armée formidable, dont il confie le commandement à Iwan, frère d'Iouri, assassiné par Dmitri, à la horde du Kaptchak (1328). Cette armée dirigée sur Moscou, puis sur Twer, signala son passage en mettant tout à feu et à sang. Alexandre, trop faible pour résister à ce torrent, trouva un refuge chez les habitans de Pleskow, qui le reconnurent pour leur prince.

Cependant les Tatars, dont la politique était d'armer sans cesse les princes russes les uns contre les autres, partagèrent les dépouilles d'Alexandre. Iwan, déjà prince de Moscou, eut avec le titre de grand-prince la souveraineté de Wladimir et de Nowgorod, et Constantin, fils de Mikhaïl, celle de Twer.

IWAN 1^{er} ; DANILOWITSCH DIT KALITA.

41^e RÈGNE. — (De 1328 à 1341.)

Iwan, lors du détronement d'Alexandre, était déjà prince de Moscou, où il continua à faire sa rési-

deance ; le métropolitain y transporta également son siège, établi à Wladimir depuis la chute de Kiew ; et, de cette manière, Moskou fut bientôt reconnue pour la capitale de la Russie.

Le malheureux Alexandre, quoique dépossédé, inspirait cependant de l'ombrage à son successeur, qui porta de nouvelles plaintes contre lui à la horde. Menacé de voir le pays qui l'avait accueilli en proie à l'invasion, Alexandre partit accompagné de son fils Phéodor dans l'intention de se justifier, mais avec l'appréhension de n'y pas réussir.

(1339.) En effet, arrivés au Kaptchak, il donna sur sa conduite des explications qui furent mal reçues. Condamnés à mort, son fils et lui subirent courageusement la sentence prononcée contre eux.

Iwan, resté maître paisible de la souveraineté, s'occupa du soin d'agrandir et de fortifier Moskou. Il mourut en 1341, revêtu de l'habit monastique qu'il avait pris aussitôt qu'il avait senti sa fin approcher. Ce prince, auquel l'histoire reproche de grands vices, se fit pourtant bien venir des pauvres qui lui donnèrent le surnom de *Kalita* (la bourse), parce que, dit-on, sa bourse était toujours ouverte aux indigens. Son règne répond à celui de Philippe de Valois, qui monta sur le trône de France la même année qu'Iwan sur celui de Russie.

SÉMEN, IWANOWITSCH DIT LE SUPERBE.

42^e REGNE. — (De 1341 à 1353.)

Usbeck, à la mort d'Iwan, confirma à Sémen le droit d'hériter de la souveraineté de son père. Nowgorod n'ayant pas voulu le reconnaître y fut contrainte par la force des armes (1348). Attaquée plus tard par les Suédois, cette cité républicaine, célèbre par la turbulence de ses habitans, se rallie à la vue des dangers qui la menacent, et, quoique abandonnée du grand prince, qui ne se croit pas inté-

ressé dans cette querelle, elle repousse l'ennemi et le force à lui céder une partie de la Carélie qu'il occupait depuis long-temps.

(1352.) A peine remise de cette guerre, Nowgorod, ainsi qu'une partie de la Russie, fut de nouveau ravagée par une horrible peste, qui enleva dans quelques villes jusqu'au dernier habitant : le grand-prince lui-même et ses enfans en furent attaqués. Sémen y succomba après un règne de douze ans ; il n'était âgé que de 36 ans.

IWAN, II IWANOWITSCH.

43^e RÈGNE. — (De 1353 à 1358.)

À la mort de Sémen de nouvelles contestations s'élevèrent au sujet de la succession. Le khan de la horde en fut suivant l'usage l'arbitre souverain : il en adjugea le bénéfice à Iwan II qui, à titre de frère du défunt y avait des droits positifs.

L'époque du règne de ce prince pacifique ne fut remarquable que par la continuation des guerres interminables que se faisaient entre eux les princes apanagés qui, s'affaiblissant mutuellement, préparaient ainsi la chute de la féodalité et le triomphe de l'autocratie.

Iwan, quoique pacifique, donna un exemple de fermeté qui ne fut pas perdu pour tous ses successeurs. Un envoyé de la horde s'était présenté pour mettre à exécution un ordre tyrannique du khan : Iwan refusa de se soumettre, et força l'envoyé de retourner sur ses pas. Cet outrage à la puissance tatare, resté impuni, fit entrevoir aux Russes la possibilité d'un prochain affranchissement.

Iwan, après un règne de cinq ans mourut, laissant deux fils, Dmitri et Iwan.

DMITRI III , CONSTANTINOWITSCH.

44^e RÉGNE. — (De 1360 à 1362.)

Un interrègne de près de deux ans suivit la mort d'Iwan. Les Tatars , divisés entre eux pour le choix d'un chef, ne pouvaient songer aux intérêts de la Russie.

Enfin Dmitri, fils de Constantin, prince de Souzdal, fut désigné au trône de Moskou par Kidir, khan du Wolga, l'un des plus puissans capitaines du célèbre Usbeck.

Cependant Dmitri Iwanowistch, dont cette décision lésait les droits, s'étant rendu à la horde, livrée alors à une guerre intestine, se fit déclarer grand-prince de Russie par un autre chef, Amurat, qui venait de triompher de ses concurrens. Dmitri Constantino-wistch, à cette nouvelle, abandonna le trône de Wladimir et de Moskou qu'il occupait depuis deux ans, et se retira dans son apanage de Souzdal.

DMITRI IV, IWANOWISTCH , DONSKOI.

45^e RÉGNE. — (De 1362 à 1389.)

Ce prince monté jeune sur le trône n'en signala pas moins les premières années de son règne par des exploits remarquables contre les princes apanagés, dont il sentit la nécessité d'anéantir les privilèges et d'étouffer l'ambition. Mikhaïl, prince de Twer, fils du malheureux Alexandre, fut celui qui combattit le plus long-temps pour le maintien de ses droits; mais enfin, assailli par toutes les forces de Dmitri; il s'humilia, rendit foi et hommage au prince de Moskou, et obtint à ce prix la vie, la paix et la conservation de sa ville.

C'est par ces premiers essais que Dmitri préludait à la résistance qu'il allait désormais opposer aux

Tatars et aux Mogols. Le refus qu'il fit de payer le tribut, et d'aller, suivant l'usage de ses prédécesseurs à la horde pour y faire ses soumissions, fut le signal d'une lutte qui, jusqu'en 1380, se borna à des excursions qui pourtant ne furent pas sans importance.

Mamaï, grand-khan, indigné de trouver tant de rébellion dans un prince qu'il considérait comme son vassal et sa créature, s'avança sur le Don à la tête d'une armée de sept cent mille soldats. Dmitri ne fut point infidèle à sa gloire, à sa patrie : à la tête de tous les princes russes qu'une longue suite de malheurs avaient rendus sages, Dmitri, après avoir imploré les secours du Très-Haut, s'avance au-devant de son ennemi avec une armée de quatre cent mille hommes. L'affaire commença par un combat singulier entre un moine russe et un Tatar qui tombèrent l'un et l'autre frappés d'un coup mortel. L'action devint alors générale, et la victoire long-temps indécise ne se décida en faveur des Russes qu'après des efforts incroyables et des chances bien partagées. Le grand-prince blessé, deux fois démonté, faillit périr dans la mêlée; mais enfin Mamaï obligé de céder abandonna le champ de bataille qui fut jonché de cadavres et de mourans (1380). Cette célèbre victoire, qui coûta cher aux Russes, valut à Dmitri le surnom glorieux de *Donskoï*, comme celle de la Newa sur les chevaliers du glaive avait précédemment valu à Alexandre celui de *Newskoï*.

Dmitri ne fut pas aussi heureux contre Takh-tamych, successeur de Mamaï, qui, voulant venger l'affront qu'avait subi la horde, marcha contre Moskou. Le grand-prince, dont les ressources étaient épuisées, eut en vain recours aux princes apanagés qui, loin de répondre à son appel, se joignirent ou se soumirent aux Tatars. Dmitri, réduit à ses propres forces, abandonne Moskou, qui bientôt tombe au pouvoir des ennemis, et n'offre plus qu'un vaste

champ de carnage , un monceau de cendres et de ruines.

Les Tatars, las de détruire et de piller, se retirèrent, laissant à Dmitri le soin de relever les décombres de sa malheureuse patrie : c'est à quoi ce prince employa les dernières années de sa vie. Il releva ses murs, fonda des établissemens publics , et construisit en pierre la citadelle du Kreml , qui devint depuis la demeure des souverains, Dmitri mourut à quarante ans après un règne de vingt-sept ans (1389). Il a mérité par son courage et son patriotisme d'être mis au rang des souverains dont l'histoire russe se glorifie.

WASSILI II, DMITRÉWITSCH.

46^e RÈGNE. — (De 1389 à 1425.)

Wassili suivit le plan de son père pour affranchir la commune patrie , et dépouilla quelques princes apanagés dont il joignit les états aux siens. Les commencemens de son règne furent en outre signalés par de longs débats entre le prince de Lithuanie et les villes de Rézan et de Smolensk. Les Tatars profitèrent habilement de ces guerres en accordant des secours tantôt à l'un tantôt à l'autre. (1397) L'événement le plus important fut la prise de Khasan par les troupes de Wassili. Cette ville, bâtie par les Tatars en 1257 , était devenue la capitale d'un apanage considérable des khans de la grande-horde, et portait le nom de royaume de Khasan. Iouri , frère de Wassili , s'étant rendu maître de cette principauté, en chassa les Tatars sur lesquels il exerça de terribles représailles. Le khan lui-même et ses femmes furent passés au fil de l'épée. Khasan, démolie et rasée, ne fut rétablie et restituée aux Tatars qu'à la paix, c'est-à-dire quarante ans après.

Wassili mourut en 1425 à l'âge de cinquante-cinq

ans , après un règne de trente-six ans , qui fut signalé par de nombreuses guerres et par des pestes et des famines qui désolèrent la Russie. C'est aussi de son vivant que fut placée à Moskou la première horloge sonnante (1404). On reproche à ce prince de s'être laissé conduire par le caprice de quelques favoris qui commirent en son nom de nombreuses injustices.

WASSILI III, WASSILIÉWITSCH.

47^e RÈGNE.—(De 1425 à 1462.)

Le long règne de ce prince n'offre encore qu'une série de guerres civiles , de trahisons et de crimes sans nécessité comme sans éclat. Le principe d'hérédité fixé depuis quelque temps en faveur des fils aînés , fut ici de nouveau contesté par Iouri , oncle de Wassili , qui , prétendant renouveler les anciens usages , voulut faire reconnaître ses droits au trône de Russie comme étant l'aîné de la famille régnante. Le khan des Tatars , pris encore pour arbitre , confirma l'élection de Wassili. Iouri ne s'en tint pas là. (1433) Mécontent de cette décision il marcha contre Moskou dont il parvint à s'emparer. Son fils , Chemiaka , s'étant fait déclarer à sa mort souverain de Russie , les autres enfans d'Iouri préférèrent ce ranger du côté de Wassili ; mais ce prince , après différens succès , tomba entre les mains de son ennemi , qui le jeta dans une prison et lui fit crever les yeux (1445). Cette atrocité réveilla l'amour des peuples pour Wassili : son adversaire , abandonné des siens , fut contraint d'aller mendier un asile chez les Nowgorodiens (1453). Wassili mourut en 1462 pleuré de ses sujets , malgré les cruautés dont il souilla sa victoire. Les regrets que sa mort fit éclater rendent d'autant plus difficile la tâche de caractériser justement ce prince. Il avait régné trente-sept ans.

IWAN III, WASSILIÉWITSCH, DIT LE SUPERBE.

48^e RÈGNE. — (De 1462 à 1505.)

Nous voici pourtant arrivés au moment où la Russie va prendre une importance dont ses divisions intestines, son asservissement aux Tatars et le peu de vertu de ses chefs la privaient auprès des étrangers. En montant sur le trône de Moskou, Iwan pressentit la future grandeur de son pays. L'affaiblissement et l'impopularité des princes apanagés et la désunion des diverses hordes tatares, semblèrent merveilleusement coïncider pour l'accroissement de la puissance du prince de Moskou. Ses premiers efforts se tournèrent vers Khasan qui, relevée de son abaissement, s'était depuis peu montrée redoutable aux Russes. Iwan en entreprit le siège (1468), s'en rendit maître, et força à son tour le khan Ibrahim à se reconnaître vassal et tributaire du trône de Moskou.

Vers le même temps la ville de Nowgorod, excitée par les intrigues d'une femme nommée Marpha, arborait l'étendard de la révolte et se livrait au roi de Pologne (1475). Cette trahison coûta cher aux Nowgorodiens : leur territoire déclaré réuni à la souveraineté de Moskou perdit ses franchises et cette liberté que ses habitans avaient défendues contre les entreprises de tant de princes. Devenue sujette, cette république impatiente ne joua plus dans l'histoire de Russie qu'un rôle secondaire *.

L'histoire des guerres d'Iwan est trop longue pour que nous en puissions suivre le cours. Nous nous bornerons à dire que dans ses expéditions contre les Tatars il surprit la horde *dorée* tandis que son chef Achmet cherchait à se réunir à Casimir IV, roi de Pologne, aussi en guerre avec la Russie. Le

* M. Karamsin a fait, au sujet de la conquête de Nowgorod, un assez mauvais roman intitulé MARTHA, qui pourtant a été traduit en français.

grand-prince, maître de la horde, y commit de massacres et des pillages que le droit de représailles ne suffit pas pour excuser. Achmet, instruit de ce désastre, revient sur ses pas afin de joindre les Russes ; mais ceux-ci en quittant la horde lui avaient suscité un nouvel ennemi dans les Nogais, qui l'attaquèrent et taillèrent en pièces son armée : Achmet périt lui-même dans cette rencontre, et avec lui finit la domination Tatare fondée par Bati plus de deux cents ans auparavant.

C'est sous le règne d'Iwan III que les Russes, après la conquête de Khasan, pénétrèrent en Sibérie pour la première fois. Ils y trouvèrent un peuple peu aguerri, dont la soumission fut prompte et facile.

Iwan pourrait être regardé comme le fondateur de la puissance russe. Il joignait aux vertus guerrières des qualités dignes des plus grands princes. Il fit venir de différens pays des artistes célèbres qui visitèrent Moskou et y semèrent le goût des arts et des sciences. Marié à la princesse Sophie, fille de Thomas Paléologue, il adopta les armes des empereurs grecs, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes, qu'il ajouta aux armes de Moskou.

Il mourut en 1505 à l'âge de soixante-six ans, après en avoir régné quarante-trois.

WASSILI IV, IWANOWITSCH.

49^e RÈGNE. — (De 1505 à 1534.)

Wassili ne monta pas sans obstacle sur le trône de son père ; il lui fallut se débarrasser d'un neveu auquel, de son vivant, Iwan avait conféré le titre d'héritier. Non moins jaloux de son autorité que son père, Wassili suivit les mêmes principes dans sa conduite avec les princes apanagés russes et tatars. Ses premiers efforts se dirigèrent contre le khan de Khazan, qui s'était révolté quelque temps avant la

mort d'Iwan. Ses troupes, d'abord heureuses dans cette expédition, s'étant laissé surprendre, furent complètement battues et obligées de se retirer.

(1506). Alexandre, roi de Pologne, étant mort, Wassili conçut l'ambitieux projet de se faire nommer son successeur, quoique Sigismond eût été reconnu comme tel du vivant même d'Alexandre. Cette prétention de Wassili fut l'origine d'une guerre aussi longue que cruelle, et qui fut également fatale aux deux partis. Une première trêve avait été signée en 1509 et rompue en 1514. La ville de Smolensk, qui depuis cent dix ans était sous la domination de la Lithuanie, tomba au pouvoir de Wassili qui la réunit à ses domaines. Les Polonais s'en vengèrent bientôt dans les plaines d'Orschka, où les Russes éprouvèrent une déroute complète (1517). C'est alors que l'empereur Maximilien envoya à Moskou le célèbre baron de Herberstein *, afin de rapprocher les deux partis et de les amener à la paix, qui fut enfin conclue en 1523.

(1530.) La dernière expédition de Wassili fut encore dirigée contre Khasan, dont les habitans révoltés avaient chassé le prince qu'il leur avait imposé. Après des succès partagés, les Russes finirent par surprendre les Tatars, dont ils firent un horrible massacre. Cependant, ils se retirèrent sans entrer dans la ville et après avoir seulement levé un impôt. Wassili mourut le 4 décembre 1533. Il est le premier qui ait pris le titre de tzar; on fit aussi pour la première fois, sous son règne, usage de l'artillerie.

* Le baron de Herberstein, à son retour, a publié sur la Russie des mémoires très curieux : c'est par lui que les nations européennes ont commencé à mieux connaître la Russie.

IWAN IV, WASSILIÉWITSCH, DIT LE TERRIBLE.

50^e RÈGNE. — (De 1534 à 1584.)

La vie d'Iwan est encore à faire. Il n'a été donné à aucun historien de peindre au naturel le caractère de ce prince. Ceux des écrivains nationaux ou étrangers qui en ont essayé l'esquisse sont tous restés au-dessous de leur modèle, et nul n'a fait briller sur cette grande physionomie l'équitable flambeau de la vérité. C'est en effet une tâche difficile que celle de rendre les traits d'un homme qui n'a de ressemblance avec aucun autre de l'histoire, et dont Pierre-le-Grand ne s'est dit lui-même qu'une imparfaite copie. Les biographes, en général, le jugeant d'après les idées de leur siècle, en ont fait les uns un profond politique, les autres un stupide et féroce tyran. La vérité est que le naturel chez lui paraît complexe ; qu'à de grandes et nobles qualités, il joignit des vices plus grands encore, et qu'on ne sait en étudiant ce caractère grandiose, bizarre, vindicatif et fantasque, si l'on doit plus l'admirer pour la force de son génie et la gloire dont il couvrit son règne, que l'exécrer pour ses désordres insensés et les crimes atroces dont il souilla sa mémoire.

Iwan, fils aîné de Wassili, avait quatre ans à la mort de son père. Sa mère, Hélène, femme ambitieuse et de mœurs dissolues, fut déclarée régente. Gouvernée elle-même par d'impérieux favoris, Hélène ouvrit une large porte aux mécontents (1538). A sa mort, Iwan, âgé de sept ans, resta sous la tutelle de factieux et d'intrigans qui se disputèrent l'autorité et portèrent l'insolence jusqu'à traiter le jeune Iwan en prisonnier. Cette faiblesse de l'enfance, à laquelle de méprisables favoris insultaient, finit pour le jeune souverain plutôt que pour le commun des hommes.

(1545.) A 14 ans, Iwan sentit les premières impulsions

de cette puissante volonté qui devait bientôt humilier ses rivaux, écraser ses ennemis, terrifier ses sujets et jeter sur ces derniers ce long réseau d'autocratie dans les nœuds duquel ils sont jusqu'à nos jours restés enchaînés. Irrité des fers que prétend lui imposer l'audacieux Schouiski, Iwan tout-à-coup saisit le sceptre, place sur sa tête la couronne de Wladimir-le-Grand, déclare à ses boyards qu'il est leur maître, et qu'à l'avenir il prétend gouverner seul. Aux accents de cette voix, dont la puissance se fait sentir pour la première fois, Schouiski, malgré les liens de parenté qui l'unissent au grand-prince, est saisi, garotté, mis à mort. L'exil, la prison, la torture font justice de tous les intrigans qui depuis la mort de Wassili tyrannisent le pays. Iwan à seize ans prend publiquement le titre de tzar, dont son père n'avait qu'essayé de se décorer, y ajoute celui de povélitel *, que les principaux souverains d'Europe s'empressent de lui reconnaître.

Marié de bonne heure à Nastasie, fille de Romain Iourévitch, princesse d'une grande vertu, Iwan oublie les liaisons funestes que le mauvais exemple lui a fait contracter : il s'entoure d'hommes sages, éclairés, et se livre aux améliorations que réclame l'intérêt du pays.

Il ne peut entrer dans le cadre que nous nous sommes tracé, qu'un récit très succinct des événemens, même les plus remarquables. La vie d'Iwan, qui demanderait des volumes pour être traitée convenablement, doit, comme celle des autres princes, être ici réduite à de petites proportions. Nous nous contenterons donc d'analyser les faits les plus saillans de ce règne extraordinaire.

* POVÉLITEL signifie littéralement empereur. TZAR, que les Polonais écrivent CZAR, signifie évidemment ROI, SOUVERAIN. Dans la bible slavonne, le mot ROI est toujours rendu par celui de TZAR. Nestor, dans sa chronique, ne donne pas d'autre titre à l'empereur de Constantinople ; cette ville même n'est jamais désignée que sous le nom de TZARAGHAD, ville du tzar.

(1547). Un incendie affreux consume une partie de Moskou et fait périr plus de deux mille citoyens. A la suite d'une sédition causée par cette catastrophe et fomentée par des prêtres, la populace se porte contre la maison des Glinski, alliée à celle du tzar, et en force les membres, accusés de sortilèges et d'exactions, à s'enfuir loin de leur patrie. Pour la seule fois de son règne, Iwan semble manquer d'énergie et laisse proscrire ses parens.

Cependant, impatient du joug honteux qui pesait sur la Russie, Iwan médite un prompt et entier affranchissement. Pour y parvenir plus sûrement, il change l'organisation militaire, institue le corps si célèbre de Strelzi, et introduit l'usage des armes à feu..

Plusieurs campagnes plus ou moins heureuses se succèdent, et le tzar, à la tête d'une armée formidable munie d'artillerie, se met en marche contre la capitale des Tatars (1552). Après un long siège, Khazan, prise d'assaut, est livrée au pillage, et la plupart des habitans passés au fil de l'épée. C'est sur les ruines de cette puissante cité que se tournant vers ses boyards et ceux des officiers tatars épargnés, Iwan dit : « Vous le voyez, Dieu me fortifie contre vous. » En effet, dans les Tatars de Khazan, les princes apanagés perdaient un appui qu'il ne manquaient pas d'implorer contre le grand-prince, quand ils se détachaient de lui.

Astrakhan était, comme Khazan, la résidence d'une autre horde de Tatars. Effrayés du sort de leurs frères, ils consentent à payer un tribut. Mais cette soumission ne satisfait pas le tzar (1554). Il fait marcher une armée sur Astrakhan, qui subit le sort de Khazan. Le khan de Crimée à son tour est également défait et humilié.

(1556.) Après ces glorieuses expéditions, Iwan tourne ses armes contre le célèbre Gustave Wasa, roi de Suède, qui venait de rompre la paix jurée précédemment entre les deux états. Abandonnés des

Livoniens qui les avaient appelés sur leur territoire, les Suédois vaincus et complètement battus font une nouvelle trêve de quarante ans. Irrité contre les Livoniens qui lui avaient suscitée cette guerre, Iwan parcourt en furieux les distriets de Dorpat et de Riga, où l'âge ni le sexe ne sont épargnés. Le grand-maître des chevaliers du glaive, désespérant de pouvoir sauver le reste de la Livonie, fait don (1562) de cette vaste contrée au roi de Pologne, ne se réservant que le duché de Courlande.

J'ai retracé quelques-unes des actions brillantes d'Iwan; il me reste à parler des forfaits dont il souilla son règne. Une puissante coalition (1563) formée de tous ses ennemis avait fait éprouver à ses armées des échecs répétés. Au milieu de ces revers un coup affreux vint le frapper : la vertueuse Nastasie mourut. Cet événement eut la plus funeste influence sur le caractère du tzar. Dégouté du trône, des hommes et de la vie, il prend la singulière résolution d'abdiquer le pouvoir et de s'ensevelir dans la retraite. Il revêt de l'autorité l'ancien khan de Khazan, dont il a fait son ami, et qu'il institue le chef de la nation ; puis ainsi qu'un ermite il va vivre dans la solitude et se livre à des exercices de mysticité. Tout-à-coup, instruit des difficultés, des obstacles que son successeur éprouve dans l'exercice de la souveraineté, il sort de sa retraite, reprend le sceptre et l'épée et, comme un tigre furieux, se baigne dans des flots de sang. Nowgorod, soupçonnée d'avoir voulu se donner au roi de Pologne, est impitoyablement livrée à des proscriptions, à des massacres effroyables; le Wolkoff qui baigne les murs de la ville ne roule plus que des monceaux de cadavres. Après cinq semaines de meurtres et d'égorgemens, Iwan, par une dérision amère, se recommande aux prières des habitans épargnés, quitte les murs fumans de Nowgorod, et va porter sa fureur dans les campagnes de Pleskow et de Twer. Moskou devint à son tour le théâtre de pareilles

atrocités. Le détail des scènes horribles qui s'y passent est trop affreux pour que je songe à le retracer. Je dirai seulement que l'abominable Iwan y fit périr trois cents boyards et noyer huit cents femmes, et qu'il remplit lui-même les odieuses fonctions de bourreau.

Je n'ai donné qu'une faible idée des crimes d'Iwan. J'ajouterai que dans un moment de fureur (1584) il tua son fils d'un coup de bâton, plus excusable peut-être dans cet horrible forfait que son imitateur Pierre-le-Grand, dont la férocité se couvrit du masque hypocrite des lois pour commettre un forfait dont frémit la nature.

Épouvanté de ses forfaits, bourrelé de remords, Iwan traîna dans le repentir une vie désormais empoisonnée. Il mourut le 19 mars 1584, revêtu de l'habit de moine et après un règne de cinquante ans. Cet Iwan si vindicatif, si sanguinaire, jeta cependant sur sa patrie une splendeur, un éclat dont elle n'avait jamais joui précédemment. Il réforma la législation et fit dresser un code encore en faveur aujourd'hui et connu sous le titre de *Manuel des juges*. Il ouvrit de nouvelles routes au commerce, fonda la ville et le port d'Archangel, accueillit les étrangers, introduisit l'imprimerie dans ses états, les affranchit à jamais du joug des Tatars et voulut assigner à sa patrie une place élevée parmi les nations éclairées de l'Europe, plan dont les malheurs seuls des règnes suivans retardèrent l'exécution.

Ce fut sous son règne que fut commencée la conquête de la Sibérie et que s'ouvrirent les premières relations commerciales de la Grande-Bretagne et de la France avec les provinces de la Russie. La fière Elisabeth, caressant la férocité d'Iwan, lui donna le titre d'empereur que lui reconnurent également Maximilien d'Autriche et Henri IV de France, quoique plus tard les cours d'Europe l'aient contesté aux Tzars de Russie et que la France ne l'ait authentiquement reconnu qu'à Catherine II.

Iwan avait eu successivement cinq femmes. La dernière, de la maison de Nagagui, lui donna le malheureux Dmitri dont le nom causa dans la suite tant de maux à l'état.

PHÉODOR I^{er}, IWANOWITSCH.

51^e RÈGNE. — (De 1584 à 1598.)

Phéodor Iwanowitsch, indigne rejeton du premier tzar de Russie, était aussi faible de corps que d'esprit. Il avait trente-sept ans quand il monta sur le trône. Les conseillers que son père en mourant lui avait imposés, lui épargnèrent le soin de gouverner par lui-même. L'un d'eux, l'ambitieux Goudounoff, d'origine tatare, et frère d'Irène, épouse de Phéodor, conçut le projet de monter après lui sur le trône de Russie. Regardant comme ses ennemis tous ceux que leur naissance, leur emploi ou leur mérite approchaient du tzar, il jura leur ruine, et se défit tour-à-tour d'eux tous. Il ne lui restait plus qu'un crime à commettre, dit un historien de cette époque : c'était le plus grand de tous. Il fit assassiner le jeune Dmitri, fils d'Iwan Wassiliéwitsch, et frère du prince régnant. C'est le nom de cet infortuné (auquel, selon quelques auteurs, on aurait substitué une autre victime) que nous verrons bientôt reparaître, et être cause de guerres et de dissensions funestes.

Le faible Phéodor mourut au milieu des proscriptions sanglantes de son ambitieux ministre. On ne manqua pas d'attribuer la cause de sa mort à celui qui n'avait plus pour arriver au trône d'autre obstacle à renverser que cette ombre de roi.

En Phéodor Iwanowitsch s'éteignit la grande dynastie de Rurick, qui avait occupé le trône pendant près de huit siècles, et fourni cinquante-deux souverains à la Russie.

MOEURS ET USAGES DES RUSSES SOUS LES PRINCES DE LA TROISIÈME PÉRIODE.

Dans les récits qu'ont faits les étrangers sur le caractère et les mœurs de la nation russe, il s'est glissé tant d'erreurs et de mensonges, que l'homme véritablement instruit des usages et de l'histoire de ce pays a peine à y rien reconnaître.

La vérité est que le mélange des peuples du nord et du midi, la fusion des Scandinaves et des Mogols, des Slaves et des Tatars, a dû imprimer au caractère général du peuple une teinte particulière, mixte et bizarre. Il faut sans doute attribuer à cette cause le manque de nationalité, reproché avec quelque raison à la noblesse russe. Non pas que je veuille dire qu'elle manque de patriotisme, trop de preuves me démentiraient aussitôt; mais l'empressement et le succès avec lesquels ses membres adoptent les manières étrangères, revêtent l'habit et les formes des autres peuples, semblent indiquer en effet un naturel composé d'éléments hétérogènes.

Le lecteur a vu quel était l'état de la Russie sous les princes de la deuxième période : la physionomie des mœurs de la troisième époque est plus variée. Les traits saillans sont l'assujétissement et la réclusion des femmes, dus sans doute à l'influence des Orientaux; l'excès de la puissance paternelle, et l'oppression des paysans, réduits sous les règnes précédens au service de la glèbe.

Malgré le malheureux état de la Russie, sous la domination des étrangers, le commerce conserva cependant de nombreux et importants privilèges. Les marchands, à l'instar de la noblesse, formaient un corps particulier dans l'état, et avaient leurs représentans aux assemblées générales.

Ces nations étrangères, que leurs relations commerciales commençaient à amener en Russie, y ap-

portaient de l'argent, des draps, des étoffes de soie et de velours, dont les mœurs orientales avaient donné le goût, des perles, des bijoux, et surtout cette multitude de bagatelles dont s'amuse le luxe et l'opulence, et sur lesquelles les étrangers ont toujours su faire de grands bénéfices en Russie. En revanche, ceux-ci emportaient des pelleteries, de la cire, des cuirs, du blé, du bois et de la quincaillerie.

Les armes ordinaires des Russes, avant le règne de Iwan Wassiliéwitsch, qui introduisit l'usage de la poudre et du canon, étaient l'arc, le javelot, la hache, la massue, le casque, la lance et la cotte de mailles. Le soldat russe, prédominé par le fatalisme, s'est toujours montré aussi ferme à l'attaque qu'intrépide au combat : la lâcheté, la poltronnerie et la timidité dont quelques écrivains l'ont accusé, ne se voient en Russie que dans la vie privée. Le paysan, dans l'état de sujétion et d'abaissement où le vasselage l'avait mis, a nécessairement dû contracter quelques habitudes ordinaires aux esclaves. Mais sur le champ de bataille, il a toujours retrouvé toute l'énergie et toute l'intrépidité des hommes libres.

Quant aux lois civiles, elles étaient encore fort simples, et entachées de cette sorte de barbarie, qui est le type des nations nouvelles ou peu éclairées. Le duel judiciaire, la vénalité des charges mettaient fréquemment en péril les droits de l'innocence : le débiteur insolvable devenait l'esclave de son créancier.

L'intérieur de la vie commune se ressentait peu du luxe étalé par les grands et la cour. Les demeures construites en bois, dans des proportions mesquines, étaient plutôt bâties pour défendre leurs habitants des injures de l'air, que pour flatter la vue et orner les cités.

Au surplus, le peuple russe, et par cette expression j'entends plutôt la classe des paysans que celle de la

noblesse, de tout temps ami de la joie et des fêtes, se livrait avec passion à toutes sortes d'exercices du corps. Ils avaient des danses, des chants et des jeux pour toutes les saisons de l'année ; mais cette liberté, cette gaieté qu'on voit encore respirer parmi le peuple des campagnes, s'effarouchait bien vite par le voisinage des grands et de la cour. L'ancien proverbe *bliskó tzare, bliskó smerti*, proche du tzar, proche de la mort, sert à peindre la terreur qu'imprimait le nom du prince sur l'esprit de ses sujets.

L'affranchissement de la Russie du joug des Tatars, fixa promptement les regards de l'Europe sur cette contrée, dont l'histoire et les destinées étaient restées ignorées. On a vu que sous le règne d'Iwan-le-Terrible, l'Angleterre s'était la première ménagé des relations commerciales avec les sujets du tzar. Il existe à la bibliothèque royale un manuscrit du seizième siècle sur les affaires du nord, où se trouve une pièce fort curieuse : c'est une lettre de Henri IV, par laquelle ce prince complimente Phéodor Iwanowitsch sur la mort du grand *empereur* et tzar Iwan, son père, et le remercie de ce qu'il veut bien accorder la continuation des bons rapports qui existaient entre la cour de Russie et de France, sous les règnes précédens, et l'autorisation pour les sujets français de faire le commerce avec la Russie. Cette lettre, surtout remarquable par le titre d'empereur que la cour de France reconnaît à Iwan et à Phéodor son fils, n'a été citée par aucun historien, et n'est pas connue même des Russes, qui n'auraient pas manqué d'en faire usage lors des contestations élevées par le cabinet de Louis XV, sur la validité de ce titre d'empereur, que toute l'Europe n'a reconnu authentiquement aux souverains de Russie que depuis le règne de Pierre-le-Grand.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Depuis l'extinction de la grande dynastie jusqu'à l'élévation
de la famille Romanof.

BORIS PHÉODOROWITSCH-GODOUNOF.

52^e RÈGNE. — (De 1598 à 1605.)

Godounof voulant faire oublier les moyens odieux auxquels il devait son élévation, fit après son avènement de grandes largesses au peuple et crut devoir cimenter sa puissance par la cérémonie imposante du couronnement. Parvenu au comble de ses vœux, Boris, naturellement implacable, devint clément par politique. Les commencemens de son règne eurent toutefois de funestes auspices. Une horrible famine, qui priva la ville de Moskou de cent vingt-sept mille citoyens (1602), et qui étendit sur toute la Russie ses funestes ravages, lui procura l'occasion de déployer son humanité, son courage et son activité.

Boris, d'origine tatare, craignait et haïssait les grands, contre les tentatives desquels il ne se croyait jamais assez en garde. La famille Romanof devint surtout l'objet de sa jalousie. Accusés, sur la déposition d'un esclave, d'avoir voulu attenter à la vie du tzar, les Romanof expièrent dans les supplices, l'exil ou les prisons, le crime de s'être attiré l'estime et l'amour de la nation. Phéodor Romanof, relégué dans un monastère, se vit séparer de son fils Mikhail, qui ne quitta l'obscur prison où on le laissa grandir que pour monter sur le trône et devenir la tige de l'illustre dynastie qui gou-

verne aujourd'hui la Russie. Cette grande révolution se préparait déjà par l'insurrection qui vint tout-à-coup à éclater. Grégoire Outrépieff, diacre du monastère de Spaki à Moskou, profitant de sa ressemblance avec l'infortuné Dmitri massacré sous le règne de Phéodor, était parvenu à se faire passer pour ce prince, échappé, disait-il, au fer des assassins. Déjà plusieurs villes lui avaient ouvert leurs portes. Le feu de la rébellion gagnait toutes les parties de l'empire et pénétrait jusqu'au sein de la capitale. Les troupes de Boris, battues sur tous les points, faisaient présager sa chute prochaine, lorsque tout-à-coup, en sortant de table, Boris éprouva des douleurs d'entrailles qui causèrent sa mort. On ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné. Il avait régné sept ans. En détestant les vices de Godounof, il faut convenir que, par son génie et les efforts qu'il fit pour propager les lumières en Russie, il était digne du rang suprême.

PHÉODOR II, BORISSOWITSCH.

53^e RÈGNE. — (De 1605 à .)

A la mort de Boris, Phéodor, son fils, âgé de seize ans, regardé comme l'héritier légitime, fut proclamé tzar par le patriarche et les boyards de l'empire.

Cependant l'armée venait de son côté de déclarer la maison Godounof déchue, et de proclamer le moine Outrépieff sous le nom de Dmitri V. Le peuple de Moskou, maudissant la mémoire de Boris, sous le règne duquel il avait été entièrement réduit au servage de la glèbe, se soulève, massacre les partisans de Phéodor et ouvre les portes de la ville à l'imposteur.

Outrépieff, déjà maître d'une partie de l'empire, fait son entrée dans la capitale des tzars, aux acclamations d'une multitude aveugle et dévouée. Phéodor arrêté, condamné, ainsi que tous les mem-

bres de sa famille , est exécuté et voit finir en lui cette dynastie dont il n'était que le premier rejeton.

DMITRI V, DIT L'IMPOSTEUR.

54^e RÈGNE.—(De 1605 à)

Nul événement n'offre plus à la scène dramatique que l'histoire de l'élévation et de la chute d'Outrépieff. Il ne manquait plus au bonheur du prétendu Dmitri que d'être reconnu par l'ancienne tzarine dont il se disait le fils. Cette épreuve semblait devoir être décisive : soit intelligence entre la veuve du tzar et l'heureux Outrépieff, soit l'effet d'une ressemblance que chacun avouait frappante, la reconnaissance eut lieu : des larmes de joie furent versées de part et d'autre, et tous les doutes s'évanouirent. Reconnu tzar de Russie, Dmitri voulut tenir la promesse qu'il avait faite aux Polonais de leur ouvrir les trésors de l'état et d'épouser Marine, la fille d'un de leurs boyards. Cette prédilection de Dmitri pour les étrangers indisposa bientôt la nation. Le prince Schouiski, son ennemi mortel, celui qui d'accord avec Boris Godounof avait fait mourir le tzarévitch dont Outrépieff usurpait le nom, Schouiski, dis-je, épiait le moment de se venger et faisait habilement ressortir l'odieuse domination polonaise. Le peuple, qui, sans examen avait reconnu en Dmitri le véritable héritier du trône, crut avec la même facilité qu'il n'était qu'un imposteur. A la voix de Schouiski, et tandis que le tzar célèbre avec la plus grande pompe ses noccs avec la princesse de Sandomir, au milieu des fêtes brillantes qui se donnent à la cour, la populace furieuse envahit le palais qu'elle livre au pillage, se saisit du tzar, le massacre ainsi qu'un grand nombre de Polonais et de courtisans, et aplanit ainsi le chemin du trône à l'ambitieux Schouiski.

WASSILI SCHOUISKI.

55^e RÈGNE. (De 1606 à 1610.)

Si quelque chose peut prouver aux peuples l'excellence du principe d'hérédité en matière de gouvernement, c'est sans contredit le spectacle hideux des guerres civiles auxquelles la Russie fut en proie depuis la mort du fils d'Iwan-le-Terrible jusqu'à l'avènement de la famille Romanof. De tous les ambitieux intrigans que l'on voit surgir et s'élancer à cette époque sur les marches du trône, nul peut-être n'avait plus de droits à s'y asseoir que le vainqueur de Dmitri. Descendus des anciens grands-ducs par les femmes, les ancêtres de Schouiski, princes de Souzdal, s'étaient vus dépouiller de leur apanage sous le règne de Wassili II. Eloignés long-temps de la cour, ils avaient joui d'une grande influence pendant la minorité d'Iwan IV.

Reconnu tzar de Russie, Schouiski, aussitôt après son avènement, déposa le patriarche de Moskou, dont le peuple était mécontent. La politique lui sembla commander l'abaissement des grands. Mais ces actes qui tendaient à rendre son règne populaire lui créèrent de puissans et nombreux ennemis. La révolte commença en Ukraine (1607). Un imposteur qui se disait fils du tzar Phéodor et qui se faisait appeler le tzarévitch Pierre, à la tête de quelques régimens de cosaques et d'un grand nombre de mécontents, commettait impunément toute sorte de brigandages dans cette partie de la Russie. Un esprit d'aveuglement et de vertige semblait s'être emparé de toute la nation. Wassili marcha contre les rebelles, les défait proche Toula, et fit périr dans les supplices les principaux d'entre eux. À peine Schouiski avait-il vaincu le faux tzarévitch Pierre, qu'un nouvel imposteur osa se montrer encore. Cet aventurier sortait des frontières de la Pologne et prétendait être le prince Dmitri lui-même échappé une se-

conde fois aux coups du traître Schouiski. Fortifié de tous les mécontents qui lui arrivaient de différents côtés, il battit les troupes du tzar (1708), commandées par le prince Kourakin et s'avança jusqu'aux portes de Moskou. Des généraux polonais, l'hetman des cosaques, Bruginski et le célèbre Sapiéha vinrent donner à son parti un éclat, une puissance qui dut effrayer Schouiski. Cependant, la famine désolait la capitale et le feu de l'insurrection se propageait dans les provinces. Marine, l'épouse du premier faux Dmitri, la fille du boyard de Sandomir, déclarait reconnaître son époux dans le guerrier qui réclamait son trône. Dans cette extrémité, Schouiski implora le secours de la Suède. Charles IX envoya en Russie un corps de cinq mille hommes sous la conduite du comte Jacques Lagardie, gentilhomme français. Mais ces troupes, malgré le secours qu'elles apportaient, ne firent qu'augmenter les troubles de la Russie par leur amour du pillage et leur insubordination.

1709. Cependant la dissension s'était également mise chez les insurgés. Les Polonais, au siège de Smolensk, abandonnent la cause du faux Dmitri : cette défection anéantit son parti ; les Russes insurgés proposent à Sigismond de proclamer son fils Wladislas tzar de Russie et de lui livrer Dmitri. C'est ainsi que ces hommes doublement perfides, après avoir trahi l'état, ne rougissaient pas de trahir encore le rebelle auquel ils s'étaient vendus.

L'aventurier, instruit du complot, échappe à ses lâches et traîtres amis, rejoint le corps d'armée de Sapiéha dont il connaît les talents, et reparaît sous les murs de Moskou (1610). A son approche, le peuple de la capitale se soulève entièrement ; il attribue au tzar les malheurs qui frappent la patrie. Les boyards, qui de leur côté ne lui ont point pardonné son usurpation et ses entreprises contre eux, entrent en négociation avec les assiégeans. Dans les conférences que cette espèce de trêve

amène, les membres des deux partis se reconnaissent et se parlent de leur anciennes liaisons. Les maux de la patrie sont pris en considération. On se rappelle que des deux côtés le sang russe a coulé au profit d'ambitieux et d'intrigans sans nom. Tout-à-coup une noble détermination est prise, celle d'abandonner de part et d'autre les intérêts de princes sans patriotisme et sans vertus. D'un côté, l'imposteur sera livré au fer des lois, et de l'autre, le tzar détrôné rendra à la nation le droit de se choisir elle-même un souverain par la voie d'élection. Aussitôt le peuple court aux armes; le tzar, son épouse et tous les siens arrêtés, conduits en prison, se voient forcés de chercher un refuge au fond des cloîtres.

Ainsi se termina, après quatre ans de règne, l'existence politique de Schouiski. Ce prince ne manquait pas de qualités, mais elles ne firent point oublier au peuple les moyens par lesquels il était arrivé au trône.

INTERRÈGNE. — (De 1610 à 1613.)

La Russie se trouvait sans souverain ni chefs, et le faux Dmitri, cependant, menaçait toujours Moscou. Le gouvernement, confié à quelques boyards, entra bientôt en accommodement avec les troupes polonaises: il fut convenu que Wladislas, fils de Sigismond, embrasserait le rit grec et monterait sur le trône de Russie. Dmitri, abandonné des Polonais et des Russes de son parti, se réfugia à Kalouga, au milieu des Tatars, qui seuls lui étaient restés fidèles; mais ayant donné des sujets de mécontentement au khan de Kazimoff, celui-ci, de concert avec son ami le prince tatar Ouroussoff, résolut de se débarrasser de lui: Dmitri, informé du complot, prévint le coup, et fit lui-même assassiner le khan. Ouroussoff se chargea de venger son ami et de délivrer la Russie de l'imposteur: aidé de quelques

hommes affidés, il le suivit dans une chasse, le saisit et lui trancha la tête. Ce qui restait de rebelles prêta serment de fidélité à l'enfant que Marine, la veuve des deux imposteurs, portait dans son sein.

Les malheurs de la Russie paraissaient irréparables : Sigismond ne cachait plus son intention de démembrer ce pays, et les Polonais, enorgueillis par le succès de leurs entreprises, faisaient gémir Moskou par leur insolente et tyrannique domination ; mais ce qui mit le comble à la haine qu'ils inspiraient, c'est le massacre général qu'ils exécutèrent sur les habitans de Moskou, le lendemain du dimanche des Rameaux (1611). Ce jour mit le comble aux malheurs de la Russie, et couvrit de honte la nation polonaise et son souverain, qui excitait tant d'horreurs.

Cependant, quelques villes venaient de se liguier et appelaient aux armes tous les amis de la patrie ; une armée se formait et allait répondre à l'appel, quand la division se mit de nouveau parmi les chefs. Un nouvel imposteur, usurpant le malheureux nom de Dmitri, se formait encore un parti et menaçait Moskou. Reconnu à Pleskow et proclamé tzar, il s'avancait audacieusement, quand il fut surpris, arrêté, conduit à l'armée russe devant Moskou, et pendu à un arbre.

La Russie, attaquée de toutes parts et par les Polonais et par les Suédois qui venaient de s'emparer de Nowgorod, semblait devoir succomber sous le poids de ses revers, lorsqu'un de ses citoyens les plus obscurs, Kosma Minin, boucher de Nijni-Nowgorod, sort tout-à-coup de son échoppe, assemble ses concitoyens, et leur déclare qu'on ne peut plus sauver la commune patrie qu'en faisant le sacrifice de sa fortune, de ses biens, de sa personne même et de celle de ses enfans. Son énergie se communique, l'enthousiasme se propage et fait des prodiges ; le brave Pojarski est choisi pour commander ; de tous côtés la Russie se lève et s'arme contre ses

oppresseurs. Bientôt la fortune se déclare pour la bonne cause : les Polonais, battus en plusieurs rencontres, sont obligés d'abandonner Moskou, et l'une après l'autre toutes les villes soumises à leur domination.

Après la délivrance de leur patrie, Minin et Pojarski voulant consommer leur ouvrage, convoquèrent les états et assemblées générales, qui s'occupèrent du soin d'élire un souverain (1613). Après de longues contestations, les suffrages se portèrent sur Mikhaïl Romanof, fils du boyard Phéodor Nikitisch, que nous avons vu lui et toute sa famille en butte aux persécutions sous le règne de Boris Godounof.

CINQUIÈME PÉRIODE.

Depuis l'avènement de la famille Romanof jusqu'à nos jours.

MIKHAIL PHÉODOROWITSCH ROMANOF.

56° RÈGNE. — (De 1615 à 1635.)

Mikhail Romanof n'avait que seize ans, et se trouvait à Kostroma près de sa mère dans un couvent, lorsqu'il reçut la nouvelle de son élévation. Sa famille était d'origine prussienne, et n'était venue en Russie que sous le règne du grand-prince Iwan II, Iwanowitsch.

(1615.) Les Suédois cependant continuaient une guerre désastreuse pour la Russie. Par la médiation de l'Angleterre, un traité de paix fut conclu le 26 janvier 1616 ; Nowgorod resta à la Russie, mais la Suède eut l'Ingrie, la Carélie, la Livonie et l'Esthonie.

(1618.) Après de rudes et longues dissensions, la paix fut également conclue avec la Pologne. Celle-ci conserva Smolensk et quelques autres villes, et rendit à la liberté de nombreux prisonniers, qui gémissaient loin de leur patrie depuis neuf ans, et parmi lesquels se trouvait le métropolitain Philarète, père du tzar. Le peuple, qui chérissait ce vieillard, le vit avec plaisir élevé à la dignité de patriarche, et lui attribua la sage administration de son fils.

(1632.) Les tentatives que fit Mikhail après la mort de Sigismond pour recouvrer Smolensk furent infructueuses, et cette ville resta sous le joug de la Pologne.

Malgré les guerres qu'il lui fallut soutenir pendant presque toute la durée de son règne, Mikhail

aimait la paix, et mérita par sa douceur et ses autres qualités le haut rang auquel l'appelèrent ses concitoyens. Marié d'abord à une princesse Dolgorouki, il épousa en secondes noces Eudoxie Strecheneff dont il eut plusieurs enfans et notamment Alexis qui lui succéda. Il avait régné trente-deux ans. Son règne correspond à celui de Louis XIII.

ALEXIS MIKHAILOWITSCH.

57^e RÈGNE. — (De 1645 à 1676.)

Alexis, âgé de seize ans, trouva la Russie rétablie des secousses qui l'avaient si long-temps agitée. Toutefois les premiers momens de son règne furent troublés par des mécontentemens populaires, excités par l'avarice et la cupidité de Morozoff, ancien précepteur du tzar, et depuis devenu son beau-frère. Pour apaiser la révolte, Alexis fut obligé de supprimer plusieurs impôts, et de retirer à Morozoff l'autorité dont il abusait.

(1652.) Quelque temps après parut un nouvel imposteur, qui se disait fils de Marine et du prétendu Dmitri, tué par Ouroussoff. Les Polonais l'accueillirent, et prétendirent appuyer ses projets. Cependant arrêté dans le Holstein, il fut livré par le duc Albert au tzar, qui lui fit subir une mort ignominieuse.

(1667.) Alexis fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées par les dernières paix. Ensuite il porta ses armes contre la Suède, et s'empara de Dorpat et de Narva, qu'il réunit de nouveau à la Russie. C'est vers cette époque qu'eut lieu la disgrâce du patriarche Nikon, célèbre dans l'histoire de Russie par ses grandes qualités, ses infortunes et ses travaux littéraires.

(1669.) Bientôt aussi éclata cette formidable rébellion excitée par Stenka-Razin, chef des cosa-

ques, qui parvint à réunir sous ses ordres deux cent mille paysans, et à s'emparer d'Astrakan, où il commit toutes sortes de brigandages. Cette sédition, souillée par des actes d'une barbarie horrible, et long-temps soutenue par la fortune, ne fut entièrement apaisée qu'en 1671. Stenka pris et livré au tzar fut écartelé et sa troupe entièrement exterminée ou dispersée.

Sous son règne encore eurent lieu différens démêlés avec la Porte, qui unirent les intérêts du tzar et ceux des cosaques zaporaviens. Ces derniers achetèrent les secours de la Russie contre la Porte par la restitution de Kiew, cette ancienne capitale depuis si long-temps distraite du trône de Moskou.

D'un caractère doux et pacifique, Alexis s'appliqua cependant à rendre à la Russie les anciennes limites, la prépondérance et la prospérité auxquelles elle avait droit. Il appela les étrangers dans ses états, y introduisit des manufactures, fit défricher des terres incultes qu'il peupla de prisonniers suédois, polonais et lithuaniens. Il fit venir des vaisseaux de Hollande, reçut des ambassadeurs de Perse et de Chine, et entretint une correspondance suivie avec toutes les principales cours de l'Europe. Il fit traduire en russe divers ouvrages de sciences, réunit en un seul corps de lois toutes les coutumes des différentes provinces de son empire et s'appliqua en un mot à améliorer toutes les branches de l'administration. Il faut cependant lui reprocher l'établissement d'un tribunal infame, appelé chancellerie secrète, véritable inquisition d'état, au nom de laquelle le plus respectable citoyen pouvait être arrêté sur la déposition du plus misérable des esclaves : institution odieuse qui démoralisa la société, et lui imprima cette teinte d'hypocrisie et de fausseté qui depuis s'infiltra dans les mœurs de la nation, et dont le caractère russe est resté tant soit peu entaché.

Alexis mourut en 1676. Il avait eu de sa première femme les tzarévitschs Phéodor et Iwan et six prin-

cesses, dont l'une, nommée Sophie, acquit bientôt une grande célébrité; et de Nathalie Narischkin, sa seconde épouse, Natalie et Pierre-le-Grand.

PHÉODOR III, ALEXIÉWITSCH.

58^e RÈGNE.—(De 1676 à 1682.)

Phéodor, l'aîné des enfans d'Alexis, arrivé au trône à l'âge de dix-neuf ans, se proposait de suivre les plans de son père pour la prospérité de ses états; mais la faiblesse de sa santé lui permit à peine de s'occuper des affaires publiques. Cependant frappé des nombreux inconvéniens des titres héréditaires, dont l'effet était de donner, soit dans les emplois militaires, soit dans les emplois civils, une supériorité absolue à ceux qui en étaient porteurs, Alexis fit brûler publiquement et avec beaucoup de solennité toutes les généalogies et parchemins de la noblesse, causes de tant de querelles et de jalousies.

Voulant cependant dédommager les nobles du sacrifice obligé de leurs titres, il les fit tous inscrire suivant leur rang dans des registres particuliers, et fit insérer ceux qui n'étaient pas compris dans les anciens livres. Il établit en outre une classe particulière pour la petite noblesse.

Alexis avait fondé une école où l'on enseignait les langues grecque, latine et slavonne; Phéodor voulut établir une académie sur le modèle de celle de France, mais il mourut avant d'avoir pu effectuer ce projet, le 16 février 1682. Il n'avait que vingt-cinq ans, et ne laissa qu'un enfant qui vécut peu.

IWAN V, ALEXIÉWITSCH et PIERRE I^{er} SON FRÈRE.

59^e RÈGNE. — (De 1682 à 1689.)

Iwan, âgé de seize ans, était comme son prédécesseur d'un tempérament faible, et semblait incapable de porter le poids d'une couronne. Son jeune frère, Pierre, d'une constitution robuste et d'un caractère ferme, attire les regards, et gagne les suffrages de la noblesse et du clergé, qui s'étant réunis, le proclament à l'exclusion d'Iwan. Cependant la princesse Sophie, la sœur commune des deux frères, qui s'était flattée de régner sous le nom d'Iwan, intrigue et fomenté parmi les troupes une sédition qui ensanglante Moskou. Les Narishkin, oncles maternels de Pierre, odieux aux streltsi, sont impitoyablement massacrés. Enhardis par leurs succès, ces audacieux soldats rétablissent Iwan, et rendent à Sophie les rênes du gouvernement.

(1682.) Les deux tzars, couronnés ensemble le 15 juin, n'avaient cependant du souverain que le titre; l'ambitieuse Sophie, secondée de son ministre Gallitzin, administrait les affaires, et faisait des traités d'alliance avec la cour de Vienne, la Pologne et la république de Venise contre les Turcs, et se préparait à porter la guerre en Crimée. Pierre, âgé de quatorze ans, jaloux d'une autorité qu'il voulait à lui seul, se prononce contre cette entreprise, et blâme hautement les actes de Sophie et de son ministre. Cette ambition prématurée indigné les streltsi : ou plutôt excitée par Gallitzin et Sophie, cette soldatesque se soulève de nouveau, et met en danger les jours du jeune tzar. Obligé de se réfugier au couvent de la Trinité, Pierre rassemble autour de lui tout ce qui lui est resté fidèle, expose ses projets de réforme, gagne les esprits, et parvient à comprimer la révolte. Rentré dans Moskou, son premier soin est de condamner l'ambitieuse Sophie à une prison perpétuelle, et Gallitzin à un exil lointain.

Maître ainsi des avenues du trône, il obtient facilement du faible Iwan la cession d'un sceptre, dont le poids pesait trop à sa débile main.

PIERRE ALEXIÉWITSCH, DIT LE GRAND.

60^e RÈGNE (De 1689 à 1725.)

Pierre I^{er}, dès le commencement de son règne, montra ses dispositions belliqueuses et créa, probablement en haine des streltsi dont il projetait dès lors la ruine, deux nouveaux régimens spécialement attachés à sa personne, l'un appelé Préobrajenski, et l'autre Séménowski.

En veillant sur le matériel de l'armée, Pierre songea à se former une marine. Sa flotte, créée sous ses yeux par les soins d'ingénieurs et de marins étrangers, entra par le Don (1696) dans la mer Noire et s'empara d'Azow, ville convoitée depuis long-temps par la Russie et qui devait lui servir de rempart contre les Turcs.

Pierre cependant comparait l'état des arts et de l'industrie de son pays avec celui des autres contrées de l'Europe. Sentant sous ce rapport toute l'infériorité de la Russie, il résolut de changer l'esprit, les mœurs et les idées de son peuple. Afin d'y mieux réussir, Pierre résolut d'aller lui-même étudier les arts et les lois des différentes nations d'Europe (1697). Après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam et ensuite à Saardam, village à deux lieues de là ; où, confondu parmi les ouvriers, il étudia la construction des vaisseaux. Toujours assidu à la besogne, le tzar devint bientôt un des plus habiles ouvriers et un des meilleurs pilotes. De la Hollande, Pierre passa en Angleterre, où il vécut comme à Saardam ; s'instruisant de tout et recrutant des ouvriers, des artistes de tout genre pour accomplir les travaux qu'il projetait en Russie.

Cependant une sédition violente excitée par les streltsi et fomentée, dit-on, par la princesse Sophie, le contraignit de hâter son retour. Les tortures et les supplices firent raison des révoltés. Le tzar, furieux dans sa vengeance, se chargea lui-même de l'office de bourreau et coupa la tête à un grand nombre de criminels. La plupart des Streltsi furent décimés et envoyés en Sibérie, et leur corps fut entièrement cassé.

Le tzar, délivré d'une milice inquiétante, se livra aux réformes qu'il méditait. Il établit d'abord l'ordre de Saint-André pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes commençaient l'année au mois de septembre, il déclara qu'à l'avenir on daterait du mois de janvier (1700). Une affaire plus importante l'occupait, c'était la guerre qu'il venait de déclarer à la Suède et à son jeune roi, l'intrépide Charles XII. Après de nombreux revers : « Je sais bien, disait-il à ses généraux découragés, que les Suédois nous battront long-temps, mais ils finiront par nous apprendre à les battre à notre tour. » Ses espérances se réalisèrent. Charles XII s'étant imprudemment engagé dans les steppes de l'Ukraine, Pierre remporta sur lui, près de Pultawa, une victoire signalée (1709), à la suite de laquelle une grande partie de l'armée suédoise fut prisonnière.

Pierre profita de l'éloignement et de la défaite de son ennemi : il acheva de conquérir l'Ingrie, la Livonie, la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise, et jeta les fondemens de la ville de Pétersbourg.

Cependant les Turcs, chez qui le téméraire et le malheureux roi de Suède s'était réfugié, excités par ce prince, et plus encore par leur intérêt personnel, avaient rompu la trêve faite avec la Russie. Le tzar marcha contre eux; mais ayant eu le malheur de se laisser enfermer par leur armée sur les bords du Pruth, il allait être pris, lorsqu'au milieu de la

consternation générale de son armée, la célèbre Catherine, son épouse, entama une négociation avec l'ennemi, et parvint à lui faire abandonner sa proie. En mémoire de cet événement, Pierre institua l'ordre de Sainte-Catherine, exclusivement réservé aux femmes.

La tranquillité étant rétablie dans ses états, le tzar songea à recommencer ses voyages (1715). Il s'arrêta quelque temps à Copenhague, passa à Hambourg, à Hanovre, puis en Hollande où il parut, non plus sous le costume d'un simple ouvrier, mais avec toute la pompe et l'éclat de son rang. Reçu en France avec l'empressement et l'intérêt que devait exciter l'arrivée d'un prince aussi extraordinaire, Pierre y vit la politesse, l'aménité, la douceur de mœurs qui distinguaient alors la nation française, et n'en conserva pas moins toute la rudesse, l'âpreté et la violence de son caractère.

Son retour en Russie fut en effet signalé par l'acte le plus atroce et le plus injuste (1718). Le prince Alexis, son fils, élevé dans les anciennes idées russes, n'approuvait pas les innovations et les habitudes exotiques importées par son père. Pierre, étranger aux douces affections de la paternité, fit décréter son fils d'accusation au premier chef, lui fit faire son procès, et exigea des juges la condamnation de son fils. Le lendemain de l'arrêt de mort Alexis fut trouvé étranglé dans sa prison. On a dit qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie : c'est en effet de ce genre de mort que finiront désormais la plupart des princes de Russie : il y a de la fatalité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'enterrement du malheureux Alexis, tous ceux qui lui étaient restés fidèles ou attachés périrent dans les supplices.

(1721) Quelque temps après cet assassinat juridique, Pierre conclut une paix glorieuse avec la Suède, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Esthonie, l'Ingermanie, la Carélie et Wibourg. Les états de Russie lui déférèrent alors les titres de *grand et de*

père de la patrie. Le reste de la vie de Pierre-le-Grand ne fut qu'une suite de ses desseins : cependant il voyait sa santé épuisée. Tourmenté par une rétention d'urine qui lui causait des douleurs aiguës, il fut emporté le 28 janvier 1725, à l'âge de cinquante-trois ans.

Nous n'avons pu donner qu'une idée du règne et du caractère de Pierre I^{er}. Ses grands travaux, ses entreprises gigantesques, ses fautes et ses crimes demanderaient plusieurs volumes : nous nous sommes bornés aux principaux faits. Voltaire, qui n'a pas rougi, dans son histoire de Russie, de faire de ce prince un héros et un législateur qu'il compare aux plus beaux génies de l'antiquité, à Lycurgue et à Solon, s'exprime ainsi à son sujet dans un autre ouvrage.

« De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité
« dans ses mœurs, de la barbarie dans ses ven-
« geances, se mêlaient à ses vertus... Il a de ses pro-
« pres mains été l'exécuteur de ses sentences sur
« des criminels, et dans une débauche de table il a
« fait voir son adresse à couper des têtes.... Les
« roues furent couvertes des membres rompus des
« amis de son fils... En un mot, si la Moskovie a
« été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui
« a coûté cher. »

Pierre laissa trois princesses : Anne, fiancée au duc de Holstein, Elisabeth, qui régna dans la suite, et Natalie, enfant de six ans, qui mourut quelques jours après son père.

CATHERINE I^{re}, ALEXIÉWNA.

61^e RÈGNE.—(De 1725 à 1727.)

Catherine et Menschikoff avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils s'emparèrent des rênes du gouvernement aussitôt que l'empereur eut fermé les yeux. Catherine, jadis fille orpheline, sauvée des flammes

au siège de Marienbourg en 1702, avait été élevée par charité, puis mariée à un soldat suédois. Devenue la maîtresse de Menschikoff, elle passa des bras de celui-ci sur le trône de Russie, où l'avait appelée l'amour de Pierre-le-Grand. A la mort de l'empereur, l'heureux Menschikoff, à qui Catherine devait tant, fut chargé de la haute direction, et le gouvernement intérieur ne perdit rien de sa force. Les commencemens de ce règne furent en outre remarquables par la soumission de la Géorgie, dont le prince se donna à l'empire.

La princesse Anne, fille aînée de Pierre et de Catherine, reçut pour époux le duc de Holstein. Ce mariage dut naturellement causer beaucoup d'inquiétude au Danemarck, l'impératrice laissant ainsi deviner son projet de rétablir ce prince; mais Catherine ne vécut pas assez pour accomplir ce dessein.

Quelque temps après son avènement au trône, elle tomba dans un état de langueur qu'elle agrava, disent plusieurs écrivains, par un usage trop excessif de vin de Tokai et de liqueurs fortes. Elle mourut le 27 mai 1727, à l'âge de trente-huit ans.

Pour prévenir les conséquences de la funeste loi de Pierre-le-Grand sur la succession au trône, Catherine avait fait un testament par lequel elle choisissait pour successeur Pierre, fils du malheureux Alexis, déclarant que si ce prince mourait sans enfans, la couronne passerait à la princesse Anne, épouse du duc de Holstein et à sa postérité. A son défaut, elle désignait Elisabeth, et ensuite Natalie fille d'Alexis.

On lui doit la fondation d'une académie des sciences et l'institution de l'ordre de Saint-Alexandre Newski, dont Pierre-le-Grand avait donné l'idée.

PIERRE II, ALEXIÉWITSCH.

62^e RÈGNE. — (De 1727 à 1730.)

Par suite des dispositions du testament de Catherine, Pierre, âgé de douze ans, devait jusqu'à seize rester sous la tutelle d'un conseil de régence composé des princesses Anne et Elisabeth, du duc d'Holstein, de Menschikoff et de cinq sénateurs ; mais l'ambitieux Menschikoff, qui voulait donner une de ses filles au jeune empereur, s'empara de toute l'autorité et du prince lui-même, qu'il logea dans son palais, et contraignit le duc et la duchesse à s'éloigner de Pétersbourg.

Cependant un rival dangereux pour Menschikoff prenait sur le caractère de Pierre le plus grand ascendant : c'était le jeune Iwan Dolgorouki, par les intrigues duquel Menschikoff, du faite de la gloire et de la puissance, tomba tout-à-coup au dernier degré de misère et d'infortune. Condamné à finir ses jours à Bérézoff, l'un des plus durs climats de la Sibérie, ce favori si insolent, si hautain dans la prospérité, montra une grandeur d'ame et une résignation peu communes dans le malheur.

Le jeune empereur, en changeant de favori, n'avait fait que changer de maîtres : les princes Dolgorouki régnerent en effet sous son nom, et le décidèrent à épouser une princesse de leur famille. Les fiançailles venaient même d'être célébrées avec la plus grande solennité, lorsque Pierre II fut subitement emporté par la petite vérole, le 29 janvier 1730, à l'âge de quinze ans.

Sous l'administration des Dolgorouki la Russie fut assez heureuse. La paix ramena l'abondance, et le commerce prit un grand développement par suite de l'entière exécution du canal Ladoga,

ANNE IWANOWNA.

63^e RÈGNE.—(De 1730 à 1740.)

A la mort de Pierre II, le haut conseil, le sénat et les états-généraux ne s'arrêtant point aux dispositions du testament de Catherine I qui, ainsi que nous l'avons dit, à défaut de Pierre, appelaient au trône la duchesse de Holstein, résolurent de faire rentrer la couronne dans la branche aînée, et de l'offrir à l'une des filles d'Iwan V, frère de Pierre I^{er}. Des députés partirent en conséquence pour la Courlande gouvernée alors par Anne, duchesse douairière, et firent ratifier à cette princesse les conditions auxquelles elle devait occuper le trône.

Ces promesses, qu'Anne fit alors, tendaient à restreindre extrêmement l'autorité souveraine et à créer un gouvernement purement aristocratique. Arrivée à Moskou, cette princesse ne tarda pas à déchirer la convention de Mittau et à se faire déclarer autocratrice de toutes les Russies.

Dominée par Biren, indigne favori de basse extraction, et qui ne s'en disait pas moins issu de l'illustre famille des Biron de France, l'impératrice Anne, quoique d'un naturel doux et humain, fit détester son règne en tolérant les cruautés, les exactions et la tyrannie de l'odieux Biren. Les Dolgorouki et les amis de cette célèbre famille furent ses premières victimes. Il fit périr dans les supplices près de douze mille personnes, et en exila plus de vingt mille. Pourvu du titre de comte, il fut bientôt imposé comme duc à la Courlande (1737), dont quelques années auparavant la noblesse avait refusé de le regarder comme gentilhomme.

Après la mort du roi de Pologne en 1733, l'impératrice, qui avait promis de respecter la liberté des

délibérations pour la nomination d'un successeur, apprenant l'appui que la France prêtait à Stanislas, fit entrer vingt mille hommes en Pologne, qui s'emparèrent de Varsovie, et contraignirent l'infortuné Stanislas, dont la tête fut mise à prix, à chercher un refuge sur le territoire français, où il finit ses jours. Les armées russes, conduites par le célèbre Munich, placèrent sur le trône de Pologne l'électeur de Saxe Auguste III, secoururent l'empereur Charles VI contre les Turcs qu'elles vainquirent, et dispersèrent les Tatars de Crimée.

Anne, sans cesse obsédée par Biren, à l'ascendant duquel elle ne put se soustraire, n'avait pas songé à se donner un époux. Privée d'enfans, elle adopta sa nièce, la fille de sa sœur aînée Catherine, duchesse de Mecklembourg. Cette jeune princesse, mariée en 1739 au prince de Brunswick-Lunébourg, mit au jour l'année suivante un enfant, connu depuis sous le nom d'Iwan VI : malheureux prince, dont la courte existence fut semée de tant d'adversités. Anne en mourant le nomma son successeur, quoiqu'il fût encore au berceau, et au préjudice du duc et de la duchesse de Brunswick désigna l'ambitieux Biren pour régent.

Anne, faible et licencieuse princesse, mourut à l'âge de quarante-sept ans, après un règne de dix ans, le 28 octobre 1740.

IWAN VI, ANTONOWITSCH.

64^e RÈGNE. — (De 1740 à 1741.)

Ce prince, qui passa toute sa vie dans les prisons, ne doit figurer qu'un moment sur le trône de Russie. Biren, généralement détesté, traitait avec insolence et mépris le duc et la duchesse de Brunswick. Le général Munich, dévoué au parti du père et de la mère de l'empereur, fit arrêter le régent au milieu de la nuit, et traça le dessin de la prison où

Biren fut enfermé. La régence, déferée à la princesse Anne de Mecklenbourg, épouse du duc de Brunswick, ne put prévenir les complots sous lesquels tombèrent tous les membres de cette illustre famille.

La princesse Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand, éveillait la sympathie d'un nombreux parti : son goût pour les plaisirs n'avait point éteint chez elle le regret du trône, auquel elle se croyait appelée. Excitée par l'ambassadeur de France et le chirurgien Lestocq, elle parvint à endormir la prudence de la régente, qui n'avait nulle défiance, et le 6 décembre 1741, à minuit, la duchesse, son époux, le jeune Iwan, le maréchal Munich et les principaux partisans des Brunswick, furent arrêtés et envoyés en exil.

Le jeune Iwan, tombé du trône sans en avoir goûté les douceurs, fut enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg, où nous verrons bientôt quelle fut sa triste fin.

ÉLISABETH PÉTROWNA.

65^e RÈGNE. — (De 1741 à 1761.)

Parvenue au trône par une révolution, Elisabeth pouvait craindre d'en être chassée par une contre-révolution. Le duc de Holstein, fils de sa sœur aînée, avait droit de régner avant elle : pour assurer sa couronne et la paix du pays, elle appela son neveu auprès d'elle, en 1742, et le désigna pour son successeur.

Cependant, on découvrit bientôt une conspiration ourdie par l'envoyé de la reine de Hongrie, dans le but de rétablir la maison de Brunswick. Les principaux conjurés, parmi lesquels figuraient M^{mes} Destuschef et Lapoukin, eurent la langue coupée, subirent le supplice du knout, et furent exilés en Sibérie. Elisabeth, en montant sur le trône, avait

fait vœu de ne faire mourir personne : clémence digne du plus barbare tyran, puisque les supplices les plus cruels furent substitués à ce genre de peine.

(1744.) Elisabeth donna pour épouse à son neveu, la fille du prince régnant d'Anhalt-Zerbst, qui embrassa la religion grecque, sous le nom de Catherine Alexiévna, et qui depuis, impératrice, fut mère de Paul I^{er}.

En 1756, les Français et les Anglais étaient en guerre; toute l'Europe prit parti pour l'une ou l'autre puissance. Elisabeth, par haine pour le roi de Prusse, qui s'était déclaré pour l'Angleterre, embrassa les intérêts de la France, et resta durant toute cette guerre, sa constante alliée, malgré les efforts du grand-duc, son neveu, dont le dévouement au roi de Prusse était illimité.

Elisabeth mourut le 29 décembre 1761, à l'âge de cinquante-deux ans, après un règne de vingt-un ans. C'est à elle que Moskou est redevable de son université, et Pétersbourg de son académie des beaux-arts. D'un caractère doux et clément, Elisabeth était trop indolente pour se livrer au travail. L'amour, son penchant dominant, la rendit d'une prodigalité excessive pour ses favoris : elle avait la prétention de passer pour la plus belle femme de son siècle, et M^{me} Lapoukin expia cruellement le tort d'être regardée comme plus jolie que l'impératrice.

PIERRE III, PHÉODOROWITSCH.

69^e REGNE.—(De 1761 à 1762.)

Pierre III, né en 1728 d'Anne Pétrowna; fille aînée de Pierre-le-Grand, et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, déclaré grand-duc de Russie en 1742, ainsi que nous l'avons vu, sous le règne précédent, fut à la mort d'Elisabeth proclamé empereur de Russie. Maltraité sous le despotisme des favoris de sa tante, le jeune Pierre avait juré de tirer ven-

geance de ses persécuteurs. Au jour de sa puissance, il oublia les injures du grand-duc et répandit de nouvelles faveurs sur ses ennemis. Admirateur passionné du grand Frédéric, il voulut *prussianiser* la Russie; et ces innovations, dans un pays si amoureux du *statu quo*, lui créèrent de nombreux ennemis. Au nombre des services qu'il rendit à son pays, il faut compter l'abolition de l'odieuse inquisition, la chancellerie secrète, établie sous le règne d'Alexis Mikhailowitsch.

Malgré ses bonnes qualités et le bien que fit son administration, Pierre III avait des défauts, et n'inspirait que du dégoût à son épouse, dont il n'ignorait pas d'ailleurs le caractère, le tempérament et les intrigues secrètes. Il se préparait même à déclarer illégitime le jeune Paul son fils, et à le faire enfermer avec l'impératrice sa mère. Quelques auteurs prétendent qu'il avait dessein de reconnaître pour son héritier le jeune Iwan qui languissait dans les prisons de Schlüsselbourg.

Quoi qu'il en soit, Catherine conçut de vives inquiétudes, et parvint à associer à sa fortune beaucoup d'hommes puissans dans le sénat, dans l'armée et jusque parmi les ambassadeurs des cours étrangères. Le jour choisi pour exécuter le complot, fut celui de la fête de l'empereur. Enfermé dans son palais d'Orienbaum, où il recevait les félicitations de ses courtisans et de jeunes femmes dont il s'entourait sans cesse, Pierre III apprit tout-à-coup le triomphe de sa femme à Pétersbourg. Accablé de cette nouvelle, il ne sut prendre aucun parti. Livré sans défense à la générosité de celle qui le détrônait, celle-ci souffrit que cet infortuné monarque devînt l'objet des insultes et des outrages d'une ignoble soldatesque. Vainement fit-il une abdication solennelle en faveur de son épouse, il fut enfermé, et le sixième jour étranglé dans sa prison: l'impératrice annonça qu'il était mort d'une colique hémorrhoidale.

CATHERINE, II ALEXIEWNA.

67^e RÈGNE. — (De 1762 à 1796.)

Le règne de Catherine II est trop connu pour que nous entrions dans le détail des événemens qui l'ont signalé. On sait qu'elle accueillit près d'elle les assassins de son époux, qu'elle récompensa magnifiquement les hommes qui lui avaient conquis le trône, et que tous les partisans de l'infortuné Pierre III furent exilés ou punis. Bientôt le jeune Iwan, objet des craintes de l'impératrice et des espérances des mécontents, par une trame des plus odieuses, s'il est vrai que Catherine l'ait conçue, fut assassiné dans sa prison de Schlussembourg, à l'âge de seize ans.

La Pologne, par la mort d'Auguste II, se trouvait en proie aux factions. L'impératrice, dont les vues politiques tendaient à l'envahissement de ce royaume, saisit cette occasion pour faire sentir à ce malheureux pays la haine que lui vouait depuis si longtemps la Russie. S'arrogeant les droits de protectrice, Catherine parut d'abord se contenter d'imposer aux Polonais un roi de son choix. Le comte Poniatowski, l'un de ces hommes auxquels la nature accorde tout excepté le génie, accepta la triste mission de gouverner son pays sous l'influence étrangère, et de déguiser un instant aux yeux des infortunés Polonais les vues ambitieuses de l'impératrice.

(1769.) Les autres cours de l'Europe, effrayées toutefois de l'accroissement prodigieux que prenait la Russie, étaient parvenues à lui susciter une guerre avec la Turquie. Vainqueurs sur terre et sur mer, après divers combats assez meurtriers, les Russes contraignirent la Porte à accepter une paix honteuse par laquelle la Crimée, déclarée indépendante, se trouva plus que jamais à la merci de l'impératrice.

Cependant la peste qui désolait Moskou ne fut qu'un nouveau prétexte pour la réalisation des projets depuis si long-temps nourris contre la Pologne. Dans le but apparent d'arrêter les progrès de ce fléau, Catherine, de concert avec la Prusse et l'Autriche, fit occuper ce pays par une armée nombreuse. Les efforts tentés par quelques confédérés polonais pour secouer le joug insupportable des étrangers, ne fit qu'accélérer un premier démembrement qui enleva d'un seul coup à la Pologne cinq millions d'habitans.

Les succès et les plans de Catherine ne furent un instant troublés que par l'entreprise hardie d'un célèbre aventurier, Pugatscheff, qui, né sur les bords du Don, prenait audacieusement le nom de Pierre III, l'époux infortuné de l'impératrice, et soulevait par la force de son génie et l'espoir d'une liberté prochaine tous les mécontents et les esclaves des provinces méridionales. Battues à plusieurs reprises par les bandes de ce chef de révoltés, que Catherine surnommait M. le marquis Pugatscheff, les troupes russes, sous la conduite du prince Gallitzin, parvinrent à disperser son armée, à s'emparer de sa personne, et à le livrer aux échafauds.

(1779.) La guerre venait de s'allumer entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique. Catherine, habile politique, adopta le plan d'une neutralité armée dans cette lutte à laquelle la France prit part et d'où jaillirent tant d'événemens inattendus; n'ayant rien à craindre des puissances européennes, toutes divisées d'intérêt, elle reporta ses vues sur l'Orient. Une armée nombreuse, commandée par le satrape Potemkin, s'empara de la Crimée, du Kouban, et força le sultan à ratifier ce nouvel envahissement.

Ces succès qu'interrompit à peine l'expédition du roi de Suède qui, d'abord menaçante, fut bientôt réprimée, inspirèrent à Catherine l'idée de chasser entièrement les Turcs de leurs possessions européennes, et d'incorporer à ses états déjà si vastes le

pays d'Alcibiade, de Périclès et d'Alexandre. Battus sur tous les points, les Turcs virent tomber au pouvoir des Russes Otehakoff, Kisbourn, Kotehim et la malheureuse Ismaïloff où périrent trente-cinq mille Turcs. C'est alors que le farouche Suwarow écrivit à Potemkim cette lettre laconique et tout à la manière des Spartiates : *Le drapeau russe flotte sur les murs d'Ismaïl*. Expression énergique, si comiquement parodiée depuis notre *glorieuse* révolution de juillet.

(1793) Cependant l'anéantissement de la Pologne, projeté depuis long-temps par le cabinet de Saint-Pétersbourg, fut de nouveau résolu. Une déclaration de guerre signifiée à la diète et appuyée de cent vingt mille baïonnettes décida du sort de ce malheureux pays. Les efforts héroïques de l'intrépide Kosciusko ne retardèrent que de quelques jours la marche du *spartiate* Suwarow. Chacun sait le siège de Varsovie, les malheurs de Praga et la déplorable destinée du trône des Jagellons.

Catherine, victorieuse de toutes parts et maîtresse de la Courlande qu'elle déclarait définitivement réunie à son empire, venait d'entrer dans la ligue formée par l'Europe contre la France, lorsque la mort vint mettre un terme à une vie remplie de tant de faits extraordinaires.

C'est en accablant de présens et de flatteries les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, les Grimm et tant d'autres gens de lettres, en stipendiant tous les folliculaires et gazetiers de l'époque, que Catherine est parvenue à persuader à l'Europe entière qu'elle méritait le surnom de *Sémiramis* du nord, que lui avait donné l'auteur de la vie de Pierre-le-Grand. Juge impartiale autant que sévère, l'histoire la proclamera grande souveraine en flétrissant à jamais les crimes odieux et les turpitudes ordurières qui souillèrent sa vie.

Elle avait régné trente-quatre ans.

PAUL I^{er}, PÉTROWITSCH.68^e RÈGNE. — (De 1796 à 1801.)

Le grand-duc Paul, proclamé empereur, marqua le commencement de son règne par un acte étrange et qui donna la mesure du respect qu'il portait à la mémoire de sa mère. Il fit ouvrir le tombeau de l'infortuné Pierre, plaça le corps de ce prince sur un lit de parade, lui rendit de nouveaux honneurs et força ses deux assassins, qui vivaient encore, à conduire le convoi.

Subjugué par la politique de l'Angleterre, Paul entra dans la coalition contre la France et arma cinquante mille hommes qui se réunirent à trente mille Autrichiens sous les murs de Vérone. On sait le mépris que professait Suwarow pour cette armée de Français, sans pain et sans vêtement, que commandaient alors Macdonald et Joubert. Ses premiers succès dans le Piémont, qui lui valurent le titre de prince et le surnom d'*Italique*, affaiblirent cependant ses forces au point qu'un nouveau renfort devint bientôt nécessaire. Paul I^{er}, jaloux de renverser le gouvernement qui régissait alors la France, fournit à la coalition quatre nouvelles armées qui devaient envahir ce pays, et de concert avec l'Angleterre reconquérir la Hollande. Mais les succès de Masséna en Suisse et de Brune en Hollande et surtout l'immortelle journée de Marengo, à la suite de laquelle Bonaparte renvoya sans rançon tous les prisonniers russes, changèrent bientôt les dispositions de Paul. Son instinct de despote lui fit vraisemblablement deviner dans Napoléon le monarque absolu sous le sceptre de qui se courberait bientôt l'Europe entière : il parut donc disposé à traiter avec la république, et à se liguier avec elle contre l'Angleterre. Cette puissance, que la défection et les projets de l'empereur devaient nécessairement irriter, résolut de se venger par un assassinat. Lord Witwort trouva facile-

ment à la cour du tzar des hommes auxquels il put confier la vengeance du cabinet de Saint-James. Trompant la vigilance des sentinelles, les conjurés, sous la conduite de Platon Zouboff, l'un des derniers favoris de Catherine, s'introduisent la nuit au nombre de soixante dans le palais Saint-Michel, où reposait l'empereur. Le but avoué des conjurés était de contraindre Paul à abdiquer en faveur d'Alexandre, son fils aîné. Surpris dans son lit, l'infortuné monarque refuse de signer sa honte et reproche aux sicaires leur crime et leur audace ; l'un d'eux, le frère de Zouboff, se précipite sur sa victime, et lui casse le bras droit : tous aussitôt frappent à-la-fois, et bientôt, pressé par le nombre, Paul accablé tombe en maudissant ses bourreaux et en prononçant le nom de Constantin, qu'il semble charger du soin de le venger. Après l'avoir accablé d'outrages et de mauvais traitemens, l'un de ses aides-de-camp, Argamakoff, détache son écharpe, marque de son grade, la passe autour du cou de son souverain, dont il termine ainsi le supplice. Cet horrible attentat eut lieu dans la nuit du 23 août 1801.

On essaya de faire croire à la nation que Paul était mort d'une apoplexie foudroyante ; mais chacun apprit bientôt l'affreuse vérité. On plaignit un prince à qui l'on avait à reprocher quelques défauts, beaucoup de bizarrerie, un caractère ombrageux et défiant, un grand penchant au despotisme et des vues politiques assez bornées : mais on se rappela les vices de sa première éducation, l'éloignement qu'avait pour lui sa mère, la contrainte perpétuelle dans laquelle il vécut sous son règne, et pourtant les dispositions qu'il montra en arrivant au trône, ses projets d'améliorations, son économie, sa modération et la pureté de ses mœurs, toutes qualités précieuses dans un souverain, et qui contrastaient singulièrement avec les désordres du règne précédent.

ALEXANDRE PAWLOWITSCH.

69° RÈGNE.—(De 1801 à 1825.)

Alexandre, l'élu de l'Angleterre, consentit à s'asseoir sur un trône souillé du sang de son père et de son aïeul. Les événemens extraordinaires de ce règne tiennent trop à l'histoire contemporaine pour que nous nous étendions sur leur nature : ils sont dans la mémoire de tous les lecteurs. Chacun sait qu'une troisième coalition formée sous les auspices de l'Angleterre, et à laquelle la Russie prit une part active, vint échouer et se dissoudre dans les plaines d'Austerlitz. Un corps entier de trente mille Russes disparut dans les eaux d'un lac glacé, sur lequel il s'était imprudemment engagé. Quoique vaincue, la Russie rentra bientôt en campagne (1806). Le triomphe d'Iéna ne ralentit point le zèle du tzar. Les journées de Tzarnovo, de Pultusk et de Golynin, insignifiantes dans leurs résultats, amenèrent la bataille d'Eylau, la prise de Dantzick, la victoire de Friedland, et bientôt enfin le célèbre traité de Tilsitt. C'est là que, pour le héros qui présidait aux destinées de la France, il fallait pouvoir s'arrêter.

(1809.) En paix avec son redoutable adversaire, Alexandre voulut prendre sa revanche sur les Turcs. De nombreux succès, balancés pourtant par quelques échecs, semblaient devoir occuper assez la Russie pour que son souverain ne songeât point à mécontenter le vainqueur d'Austerlitz. Cependant, des infractions, vraies ou supposées, motivèrent tout-à-coup l'incroyable et gigantesque expédition de 1812. On en sait le sort et les résultats. Cette guerre, la plus politique, la plus européenne de toutes celles de Napoléon, puisqu'elle tendait à frapper d'une part, l'Angleterre, cette irréconciliable ennemie de la France, et de l'autre, le géant du nord, aujourd'hui l'épouvantail des peuples et des rois, souleva pourtant contre son auteur une

multitude de nations dont il défendait les droits, et qui ne se séparèrent plus qu'en quittant la capitale de la France.

De retour en Russie, l'empereur Alexandre y recut le titre glorieux de *Père de la patrie*, et voulut justifier l'amour de son pays en reconstituant les institutions, le gouvernement et l'administration. De nombreux établissemens de bienfaisance et d'éducation publique, des réglemens sur le militaire, le civil, une législation maritime, des monumens, des théâtres, l'affranchissement d'un grand nombre de paysans, en un mot, une multitude d'améliorations de tout genre contribuèrent à faire de son règne une époque de gloire et de grandeur pour la Russie.

L'émancipation de la Grèce, drame moderne où la Russie était appelé à jouer un si grand rôle, et dans lequel elle a montré tant de froideur et d'égoïsme, est resté, pour la mémoire d'Alexandre, une tache que ses historiens ne parviendront point à effacer. Ils n'auront, pour excuser les intentions de leur héros, qu'à s'en prendre à la mort qui vint inopinément frapper l'empereur (1825) dans son voyage en Crimée, à une époque où toute l'Europe avait les yeux fixés sur lui et semblait attendre de ce prince une dernière et glorieuse intervention.

NICOLAS I^{er} PAWLOWITSCH.

70^e RÈGNE.—(De 1825 à)

Alexandre mourut sans enfans. Le trône, en conséquence, semblait devoir être occupé par Constantin, l'aîné des enfans de Paul, vicc-roi de Pologne, par suite des traités de 1815 : mais une renonciation de celui-ci, confirmée par Alexandre mourant, y appelait le grand-duc Nicolas. La Russie n'étant pas un pays où la vérité puisse conserver toute la franchise de son expression, il est resté douteux que la renonciation de Constantin ait été spontanée, et le

désintéressement de Nicolas sincère. On sait qu'en dépit des phrases officieuses des journaux, la malignité publique se fit jour : on la poussa à cette époque aussi loin que possible. Le genre de mort d'Alexandre parut à beaucoup un problème. On alla jusqu'à supposer un crime ; mais suivant l'usage, d'accord sur la possibilité d'une mort violente, on ne l'était plus sur la cause, la nature et les effets de cet attentat.

On sait toutefois que l'aurore du règne de Nicolas fut signalé par la manifestation d'un projet qui n'allait pas à moins, dit-on, qu'à changer la forme du gouvernement et les institutions de la Russie. On a dit que les conjurés n'avaient d'autre but que d'affranchir la nation, d'émanciper les serfs, et de donner au pays une constitution libérale. Il faudrait, pour que tels eussent été les plans de la noble conspiratrice, qu'elle eût consenti aux seuls sacrifices auxquels elle n'a jamais voulu songer, à la renonciation de ses droits seigneuriaux, seule base aujourd'hui de sa richesse. Une preuve évidente que le peuple, lors de la conspiration de 1825, n'était qu'un aveugle instrument, c'est que le cri de *vive la constitution!* n'était à ses yeux que l'équivalent de celui de *vive la femme de Constantin!* tant les meneurs s'étaient peu donné la peine d'éclairer des serfs voués par eux à l'ignorance, au mépris et à l'assujétissement. Une chose qui me paraît évidente, c'est qu'il n'y a personne en Russie qui désire plus ardemment l'émancipation du peuple que le souverain lui-même. Il en donne la preuve chaque jour en déclarant libres tous les paysans qui dépendent des domaines de la couronne. L'empereur, avec toute la force et l'absolutisme de son pouvoir, n'en est pas moins journellement inquiété par les exigences et l'audace d'une aristocratie menaçante, devant laquelle bien souvent plie sa volonté d'autocrate. Ce n'est pas le peuple en Russie qui conspire contre son souve-

rain : il n'en reçoit que des bienfaits : la liberté, des terres, des hospices et des écoles. Ce n'est pas le peuple qui dicte des lois à l'empereur, qui force sa main à s'appesantir sur un pays malheureux, qui l'oblige à dévaster la Pologne, à décimer ses nobles enfans, à écraser les idées d'indépendance.... Ce n'est pas le peuple qui détrône, assassine, étrangle ses souverains.... C'est l'aristocratie ; c'est la noblesse, au profit de qui l'empereur doit régner, le peuple servir, et la Pologne cesser d'être. Contre la commune opinion, ce n'est donc point à l'autocrate, à l'empereur, que l'on doit reprocher l'état moral de la Russie : c'est à la noblesse. Le sort du peuple ne s'améliorera que lorsque la noblesse, abjurant des droits qu'elle tient de la naissance et du hasard, renoncera aux avantages de la richesse et de la domination. On voit que ce temps n'est pas aussi prochain que le peuvent désirer les philanthropes.

L'empire de Russie, le plus vaste de la terre, et dont jamais n'approcha, pour l'étendue, l'empire romain ni celui d'Alexandre, comprend 340,361 milles géographiques, et s'étend d'Europe en Asie, entre le 19^e et le 188^e degré de longitude, et entre le 4^e et le 78^e degré de latitude. On voit que si la population de ce pays, son commerce, sa constitution, le caractère de ses habitans, répondaient à l'étendue de son territoire, l'Europe et le monde entier seraient destinés à devenir sa proie ; mais heureusement il n'en est point ainsi. Sa population ne s'élève pas au-dessus de 45 millions d'habitans, et l'abrutissement du peuple est une garantie pour l'Europe que le commerce et l'industrie, cause de la fortune et de la puissance des peuples, n'y prendront pas, d'ici à long-temps, de bien grands développemens.

Je finirai ce petit résumé par transcrire ici le titre complet que prend l'empereur en tête de tous les actes du gouvernement.

Par la grace de Dieu, nous Nicolas 1^{er}, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moskou, Kiew,

Wladimir et Nowgorod; tzar de Khazan, tzar d'As-trakan, tzar de Pologne, tzar de Sibérie, tzar de Chersonèse Taurique; seigneur de Pskow, grand-duc de Smolensk, de Lithuanie et Wolhynie, de Podolie et de Finlande; prince d'Esthonie, Livonie, Courlande et Semigalie, de Samogitie, de Bialistock, de Carélie, Twer, Iongorie, Peranie, Wiatka, Bul-garie et autres pays; seigneur et grand-duc de Nowgorod d'en bas, de Tchernigoff, Riazan, Polotsk, Rostof, Karlaw, Belo-Osero, Oudoric, Obdoric, Kondie, Witepsk, Mstislaw, et dominateur de toute la région septentrionale; seigneur du pays Ibérien, Kartalinien, Grusinien et Karbadinien; seigneur suzerain, héréditaire des princes Tcherkarriens, des montagnes et autres; héritier de la Norwége, duc de Slewick-Holstein, Stomarie, Ditmarre et Olden-bourg, etc., etc.

FIN.

- L'Existence de Dieu; par Clarke.
 L'Existence de Dieu, démontrée par les Merveils
 Nature; par Niewentith.
 La Théodicée, de Leibnitz.
 Explication de l'ouvrage des Six jours; par Duguesne.
 Les quatre premiers volumes du Spectacle de la Nature.
 Le Déisme réfuté; par Bergier.
 Des vraies et des fausses Idées; par Arnauld.
 Méditations métaphysiques, de d'Aguesseau.
 Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature
 par Holland.
 Doctrine des Rapports du physique et du moral; par
 L'abbé de Mably, 1823.
 Spiritualité et Immortalité de l'Âme; par le révérend
 père Hayer.
 Traité du libre Arbitre; par Bossuet.
 Dithyrambe de Delille, sur l'Immortalité de l'Âme.
 Dialogues sur l'Immortalité de l'Âme et l'Existence
 de Dieu; par de Choisy et d'Angeau.
 Les Égaremens de la Raison; par Gérard.
 Lettres provinciales philosophiques; par Barruel.
 Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne.
 Discours sur l'Esprit philosophique, qui a remporté
 le prix de l'Académie française, en 1756. Paris.
 Les nouveaux Essais sur l'Entendement humain
 de Leibnitz.
 Essais de Philosophie; par Prévost, de Genève.
 Documenta philosophica; par M. Caro, professeur
 de philosophie; seconde édition, 1 vol. Paris, 1826.
 De la Génération des Connaissances humaines; par
 L'abbé de Fontenay.
 Leçons de Philosophie, de Laromiguière.
 An Essay on Man, by Pope, traduit par Delille et
 Fontanes.
 Reid's Inquiry into the human Mind, Recherches
 de Reid sur l'Entendement humain. La traduction française
 de cet ouvrage est très-rare.
 Reid's Essays on the human Mind, Essais de Reid
 sur l'Esprit humain. Cet ouvrage n'est pas traduit.
 Steward's Elements of the philosophy of the human Mind.
 Elémens de Philosophie de l'Esprit humain; par Duguesne
 Steward. Cet ouvrage a été traduit en français par
 L'abbé de Fontenay, de Genève.
 Steward's Philosophical Essays, Essais philosophiques





BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

OU

L'INSTRUCTION

**MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,**

par

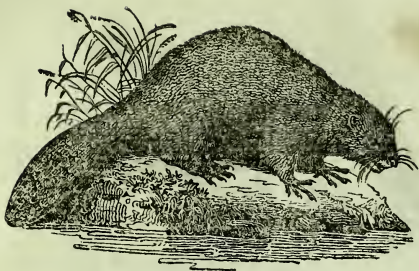
**MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, A. BARBIÉ DU BOGAGE,
E. DE BASSANO, BOBLAYE, J. P. DE BERRANGER, S. BE-
RAUD, L. BERGERON, E. DE BEAUMONT, A. DE LABORDE,
H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT,
BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, CHANUT, L. COUAIL-
NAC, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET, DARTHENAY,
E. DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO,
DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES, GALLÉ,
GASC, GAY-LUSSAG, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, VICTOR
HUGO, l'abbé HUNKLER, HUZARD, JOMARD, DE JOUY,
ADRIEN et LAURENT DE JUSSIEU, LAS-CASES, PH. LAU-
RENT, DOMINIQUE et VICTOR LENOIR, H. MARTIN,
FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, LOUIS et
PAULIN PARIS, PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL,
SAINT-BEUVE VILLERMÉ, TH. BURETTE. DELALANDE
ADLEY. A. CHARDIN, LECOMTE, DEMÉZIL, DESVAUX,
ESTÈVE DEVILLE,**

ET

**AJASSON DE GRANDSAGNE,
CHARGÉ DE LA DIRECTION.**

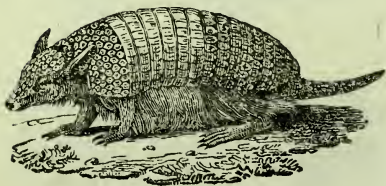
NOMS DES FONDATEURS.

- M. le marquis AGUADO.
M. AJASSON DE GRANDSAGNE.
M. BARING.
Le duc de BASSANO (pair de France).
M. BEAUNIER (inspecteur des mines).
M. S. BÉRARD (député).
M. H. BOULAY DE LA MEURTHE.
M. BOULLAY (de l'Académie royale de Médecine).
M. CAIGNET. — Le marquis DE CHATEAUGIRON.
M. CHAULET (Agent de change).
Le duc de CHOISEUL.
M. COLLOT (directeur de la Monnaie).
M. DARCET (de l'Institut).
M. P.-J. DAVID (de l'Institut).
M, AMBR. FIRMIN DIDOT.
M. DURIEZ.
M. DURIS-DUFRESNE (député).
Le comte FRANÇAIS DE NANTES (pair de France).
M. GALL aîné (de l'Institut).
M. GANNERON.
M. GASC.
M. GAY-LUSSAC.
M. DOMARD (de l'Institut).
Le comte Alexandre DE LABORDE (député).
M. LEMAIRE aîné (d'Angers).
M. Dominique LENOIR.
M. LETELLIER (inspecteur des ponts-et-chaussées).
Le duc de LIANCOURT.
M. MALPIÈCE, architecte du gouvernement.
Le général MATHIEU DUMAS (pair de France).
M. ODIOT père.
M. PANCKOUCKE.
Le baron DE PRONY (de l'Institut).
Le comte RÉAL (conseiller d'état à vie).
Le comte Alexandre de LA ROCHEFOUCAULT.
M. le baron RODIER.
Lord SEYMOUR.
M. DE RICHEBOURG (pair de France).
M. le Dr C. A. TEISSIER. — M. A. VIGIER (député).
M^{lle} Juliette DE VILLENEUVE.



CASTOR DU CANADA.

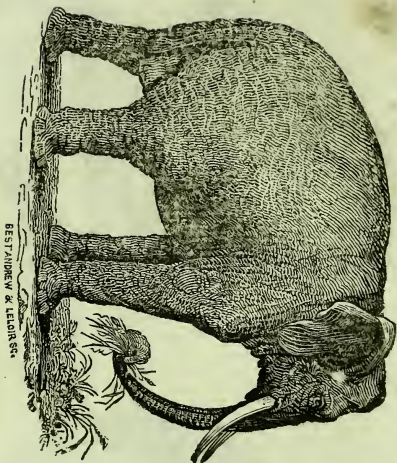
Voyez tome II, page 9.



TATOU (*Encoubert*).

Voyez tome II, page 9.





BEST ANDREW & LELAND, SC.

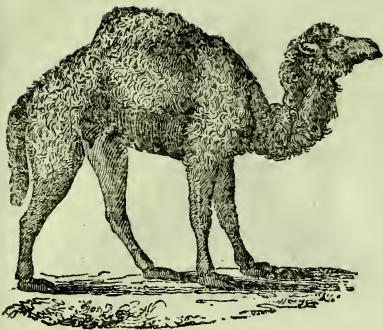
ÉLÉPHANT DES INDES. (*Voyez* tome II^e, page 25).



ORNITHORHYNQUE.

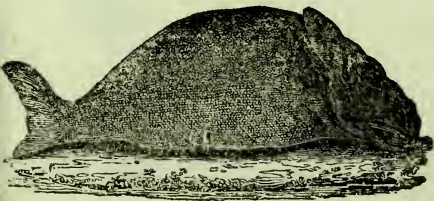
(*Voyez* tome II^e, page 67)





DROMADAIRE.

Voyez tome II, page 39.



BALEINE FRANCHE.

Voyez tome II, page 55.



Camel
The Great Desert of Egypt



Large Rock
The Great Desert of Egypt



KANGUROU.

Voyez tome II, page 62.



PHOQUE ou VEAU-MARIN.

Voyez 1^{er} volume, page 98.



THE BOATMAN

24



THE RECLINANT

HISTOIRE NATURELLE

DES

MAMMIFÈRES,

Par

MM. F. CUVIER,

Membre de l'Institut (Académie royale des Sciences), etc.

ET

LE DOCTEUR DUMEZILLE.

TOME SECOND.

PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 30

—
1832.

NOUVEAU DICTIONNAIRE

DES ARTS ET DES MÉTIERS

G. IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
Rue Jacob, n. 24.

HISTOIRE NATURELLE

DES

MAMMIFÈRES.

SUITE DU SIXIÈME ORDRE.

LES RONGEURS.

Les LOIRS (*myoxus*, Gmelin) rappellent la phylonomie des écureuils : ils en ont le museau court et enfin , la tête large , la queue touffue , et en partie le genre de vie ; mais ils sont plus bas sur jambes, leurs formes sont plus lourdes et leur allure moins vive. Ils ont les incisives inférieures pointues, quatre molaires de chaque côté, en haut et en bas, dont la couronne est divisée par des lignes rentrantes d'émail. L'œil est grand , mais la prunelle ronde a la faculté de se contracter à la lumière en un point imperceptible ; la langue est douce, l'oreille ovale, le pelage épais, de fortes soies garnissent les côtés du museau, le dessus des yeux et le dessous de la mâchoire inférieure ; les pieds de devant sont un

peu plus courts que ceux de derrière ; tous ont cinq doigts ; mais le pouce des antérieurs est rudimentaire et garni d'un ongle plat , tandis que les autres doigts sont armés d'ongles aigus et comprimés. Ils vivent sur les arbres , se nourrissent de fruits , quelquefois d'œufs et même de petits oiseaux qu'ils prennent dans les nids. Ils se font dans le creux des arbres ou des rochers un lit de mousse où ils reposent , et où ils passent l'hiver dans un sommeil léthargique ; ils ne pourvoient que de nuit à leurs besoins. On en connaît quatre espèces dans l'ancien continent, parmi lesquelles nous citerons :

Le *loir*, grand comme un rat, gris-brun-cendré en dessus, blanchâtre en dessous, avec du brun plus foncé autour de l'œil, la queue très touffue, aussi longue que le corps, souvent un peu fourchue au bout. Il habite les forêts des parties méridionales de l'Europe.

Le *lerot*, un peu moindre que le loir, gris-brun dessus, blanc dessous, ayant autour de l'œil une tache noire qui s'étend en s'élargissant jusqu'à l'épaule, et la queue de même couleur, avec l'extrémité blanche et touffue. Il est commun dans nos jardins où il se tient dans les trous de murs et fait beaucoup de tort aux espaliers.

Le *muscardin*, de la taille d'une souris, roux-cannelle dessus, presque blanc dessous, la queue un peu plus longue que le corps, couverte de poils

courts et nombreux, de couleur fauve. Jolie espèce qui habite les forêts dans toute l'Europe; elle fait un nid avec de l'herbe sur les branches basses pour y élever ses petits; le reste du temps et surtout l'hiver elle se retire dans des trous d'arbres.

Les RATS (*mus*, Linné). Leur tête lourde, leur corps allongé, leur queue longue, conique, couverte de petites écailles, les font reconnaître au premier coup d'œil. Leurs incisives inférieures sont pointues; ils ont à chaque mâchoire six molaires, dont l'antérieure de chaque côté est plus grande, et dont la couronne est divisée en tubercules mousseuses qui, en s'usant, lui donnent la forme d'un disque diversement échancré. Les membres postérieurs sont plus longs que les antérieurs; tous ont cinq doigts libres, armés d'ongles crochus, excepté le pouce des pieds de devant, qui est rudimentaire, et qui a un ongle plat et obtus. L'œil est petit, à prunelle ronde; l'oreille ovale; la lèvre supérieure fendue; la langue douce; les côtés du museau garnis de fortes moustaches. Ces animaux se nourrissent presque également de substances végétales et de matières animales en état de décomposition plus ou moins avancée. Lorsque la disette se fait sentir, ils s'attaquent entre eux, et les plus forts dévorent les autres. Beaucoup se font des terriers : les uns vivent en société, les autres solitaires. Les espèces de ce genre sont répandues dans les deux continents. C'est à lui qu'appartiennent :

La *souris* (*mus musculus*, Linné), connue de tous les temps et de tout le monde.

Le *rat* (*mus rattus*, Linné), long de sept pouces environ depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui a sept pouces et demi, à tête allongée, à pelage assez fin, d'un cendré-noirâtre, plus clair aux parties inférieures, avec quelques poils blanchâtres sur le dessus des pieds; une variété est d'un noir presque pur, une autre est d'une teinte fauve: quelques individus, comme dans l'espèce précédente, sont tout-à-fait blancs. Le premier n'était pas connu des anciens; on le croit originaire d'Amérique; mais on ignore l'époque précise de son introduction en Europe. Il ne fait chaque année qu'une portée de cinq à six petits; il est maintenant assez rare, l'espèce ayant été presque entièrement détruite par

Le *surmulot* (*musdecumanus*, Pallas), aujourd'hui très multiplié en Europe, et qui y fut transporté de l'Inde et de la Perse, par le commerce maritime, dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a neuf pouces de longueur, sans compter la queue, qui est de sept et demi. Outre la supériorité de sa taille, il diffère encore du précédent par son poil brun roussâtre. La femelle fait chaque année trois portées de douze à vingt petits.

Le *mulot* (*mus sylvaticus*, Gmelin), long de quatre pouces à peu près, avec la queue de trois et demi, est intermédiaire, pour la taille, entre le

rat et la souris, et ressemble au surmulot pour la couleur. Quelques individus sont gris pur, d'autres bruns, d'autres tout-à-fait blancs : cette espèce ne fréquente pas, comme les précédentes, l'habitation de l'homme ; sa résidence ordinaire est dans les forêts, où elle vit de graines charnues et de jeunes pousses ; elle nuit aussi aux moissons, en coupant les tiges du blé pour en dévorer le grain. Le mulot creuse des trous à un pied sous terre, qu'il remplit de provisions ; la femelle met bas chaque année plusieurs portées de neuf à dix petits. C'est un véritable fléau pour nos champs et nos bois.

Les HAMSTERS (*crictus*, Cuvier) ont les mêmes dents que les rats, dont ils se rapprochent aussi par la forme ; mais leur queue est courte et velue, et les deux côtés de leur bouche sont creusés, comme chez quelques singes, en sacs ou en abajoues, qui leur servent à transporter les grains qu'ils recueillent dans leur demeure souterraine ; les pieds de devant, comme ceux de derrière, ont cinq doigts fort épais, courts et armés d'ongles propres à fouir. C'est à ce genre qu'appartient

Le *hamster commun* ou *marmotte d'Allemagne*, long de huit pouces, plus la queue, qui est d'un pouce et demi, gris-roussâtre dessus, noir aux flancs et en dessous, avec trois taches blanchâtres de chaque côté ; ses quatre pieds sont blancs, ainsi qu'une tache sous la gorge et une sous la poitrine ; il y a des individus tout noirs. Il vit solitaire, mais on le trouve

en grand nombre dans l'Alsace, l'Allemagne, et jusqu'en Sibérie et en Tartarie. C'est un des animaux les plus nuisibles qui existent, à cause de la quantité de grain qu'il ramasse, et dont il remplit son trou, qui a quelquefois sept pieds de profondeur. L'hiver, il y reste en léthargie, après en avoir bouché l'entrée.

Les RATS-TAUPES (*spalax*, Guldenstedt) ont les molaires des précédens, mais en diffèrent par leurs incisives trop longues pour être recouvertes par les lèvres, et dont les inférieures sont en coin tranchant au lieu d'être en pointe. Leurs jambes sont très courtes; tous leurs pieds ont cinq doigts courts, avec des ongles plats et menus; la queue est également courte ou nulle; il n'y a pas de conque à l'oreille. Ils vivent sous terre, à la manière des taupes, mais ne se nourrissent que de racines. C'est à ce genre qu'appartient :

Le *zemni*, animal singulier, qui se trouve en Asie mineure, en Syrie, en Perse, connu des Grecs sous le nom de *spalax* et d'*aspalax*, tout-à-fait informe par sa grosse tête anguleuse sur les côtés, par ses pieds courts, par l'absence totale de queue; il n'a pas d'œil visible au-dehors : on aperçoit seulement sous sa peau un petit grain noir qui paraît organisé comme un œil, sans pouvoir servir à la vision, puisque la peau passe dessus sans s'amincir, et sans avoir, à cet endroit, moins de poils qu'autre part. Il surpasse le rat en grosseur; i]

a le poil lisse et d'un gris cendré tirant sur le roux.

Les PORC-ÉPICS (*hystrix*, Linné) se font reconnaître au premier coup-d'œil par les piquans roides et pointus dont ils sont armés comme les hérissons. Ce sont des animaux qui vivent dans des terriers d'où ils ne sortent qu'au crépuscule : c'est leur voix grogneuse, jointe à leur museau gros et tronqué, qui les a fait comparer au porc ; leurs formes sont épaisses et trapues, leurs allures lourdes et embarrassées ; leurs quatre membres sont terminés par cinq doigts armés d'ongles fousseurs, excepté le pouce de devant, qui est extrêmement court, et n'a qu'un ongle plat ; la queue est rudimentaire, et la marche plantigrade ; ils ont de chaque côté des deux mâchoires quatre molaires formées de collines irrégulières qui, à un certain degré d'usure, ne font plus voir que des dessins variés formés par des rubans d'émail. L'œil est petit et à prunelle ronde, l'oreille petite, la langue couverte de papilles cornées, la lèvre supérieure fendue. Le pelage consiste, sur toutes les parties supérieures du corps, en de longues épines qui peuvent se redresser par l'action des muscles cutanés ; les poils du dessous du corps sont courts et bien moins touffus et épineux que les autres. Les côtés du museau, ainsi que le dessus des yeux, sont garnis d'épaisses et longues soies : on en trouve de longues et flexibles répandues entre les épines du dos. On n'en connaît exac-

tement qu'une espèce, qui se rencontre dans les parties méridionales de l'Europe et en Barbarie, c'est :

Le *porc-épic d'Italie* (*hystrix cristata*, Linné), une des plus grandes espèces de rongeurs, long de plus de deux pieds, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui a quatre pouces, haut de seize pouces au train de derrière, de onze au train de devant; les piquans très longs, annelés de noir et de blanc, et les poils soyeux et roussâtres; une crête de longues soies occupe la tête et la nuque; la queue est garnie de piquans, tronqués, creux à l'intérieur, suspendus à des pédicules minces, et qui résonnent en se choquant. Cet animal vit seul dans des terriers à plusieurs issues, qu'il se creuse à l'exposition du sud: sa principale nourriture consiste en fruits, bourgeons, racines; il passe l'hiver en somnolence; on a cru long-temps qu'il avait la faculté de lancer ses épines, mais on a reconnu qu'elles ne se détachent quelquefois que par accident, et tombent tout près de l'animal par l'effet de la secousse qu'il leur imprime, en les relevant, pour se mettre en défense.

Les CASTORS (*castor*, Linné) se distinguent de tous les autres rongeurs par leur queue aplatie horizontalement, de forme presque ovale et couverte d'écailles: ce sont des animaux à formes lourdes et épaisses; ils ont à tous les pieds cinq doigts garnis d'ongles en gouttière, et ceux de derrière sont

réunis jusqu'à l'ongle par une membrane, ce qui, joint à la forme de leur queue, les rend propres à la nage. Leurs dents molaires, au nombre de quatre de chaque côté des deux mâchoires, ont la couronne plate, et semblent faites d'un ruban osseux, replié sur lui-même, ensorte qu'on voit dans les supérieures une échancrure au bord interne et trois à l'externe, et l'inverse dans les inférieures; les incisives sont très vigoureuses, aussi vivent-ils principalement d'écorces et autres matières dures, et se servent-ils de ces dents pour couper toute sorte d'arbres; les yeux, à prunelle ronde très contractile, sont très petits, cachés dans les poils; les oreilles n'ont qu'une petite conque externe, mais qui a la faculté de se fermer en se reployant sur elle-même; les narines sont petites, sans muflle, et susceptibles aussi de se fermer; la langue courte et sans mobilité, la lèvre supérieure fendue; de fortes moustaches garnissent les côtés du museau, et un pelage très épais couvre le corps; de grosses poches glanduleuses placées vers les parties génitales, produisent une pommade d'une odeur forte, employée en médecine sous le nom de *castoreum*; dans les deux sexes, les organes de la génération aboutissent à l'extrémité de l'intestin, ensorte qu'il n'y a qu'une seule ouverture extérieure; on n'en connaît qu'une espèce, c'est le

Castor du Canada (*Castor fiber*, Linné), d'un brun roussâtre uniforme, haut d'un pied à peu près

mais d'une longueur assez variable, généralement de deux pieds, sans compter la queue, qui en a un; celui de tous les mammifères qui met le plus d'industrie à construire sa demeure, à laquelle il travaille en société dans les lieux les plus solitaires du nord de l'Amérique.

Lorsque les castors veulent fonder un établissement, ils choisissent des eaux assez profondes pour ne pas geler jusqu'au fond; et, autant qu'ils le peuvent, des eaux courantes: ils soutiennent l'eau à une égale hauteur par une digue ou une chaussée, qui va d'un bord à l'autre, et qu'ils fabriquent de toutes sortes de branches, mêlées de pierres et de limon. Quand ce travail est terminé, ils élèvent dans l'eau, sur une espèce de pilotis, et ordinairement près du rivage, des huttes construites de la même manière, quoique avec moins de solidité, et qui servent chacune à une famille particulière, composée d'un nombre variable d'individus, mais ordinairement d'un mâle et d'une femelle adultes, et de plusieurs petits. Dans les cas où ils sont réduits à s'établir sur une eau dormante, ils se dispensent de faire cette digue, et travaillent de suite à leurs huttes. Elles ont deux étages: le supérieur à sec, où ils se tiennent; l'inférieur sous l'eau pour les provisions d'écorces. Il n'y a que celui-ci qui ait issue au dehors, au moyen d'une porte qui donne sous l'eau, sans communication avec la terre. Ils coupent le bois avec leurs incisives, fouillent la terre avec leurs pattes de devant, transportent avec ces pattes

et avec leurs mâchoires leurs matériaux, terres et bois; et ce sont encore les mêmes outils qu'ils emploient à la préparation et à l'arrangement de ces matériaux. Il ne paraît pas que leur queue leur serve de truelle, comme on l'avait dit. Lorsqu'ils bâtissent sur une eau courante, ils vont couper du bois au-dessus du lieu qu'ils ont choisi, et le mettent à flot, de manière à le faire aborder au point convenable: c'est même une des raisons que l'on donne de la préférence qu'ils ont pour l'eau courante. Tous ces travaux s'exécutent la nuit, et avec une rapidité surprenante: ils ont en outre des terriers le long du rivage, où ils se réfugient quand on attaque leurs huttes, et qu'ils habitent exclusivement l'été, pendant lequel ils s'éparpillent et vivent solitaires. Les femelles mettent bas, à la fin de l'hiver, deux ou trois petits qu'elles ont portés quatre mois. Au bout de deux ans ils ont pris leur accroissement, et la durée de leur vie ne va guère au-delà de quinze. Il est, même en Amérique, des individus qui vivent toujours solitaires dans des terriers. Ceux que l'on trouve en Europe, le long des rivières, et qui sont connus sous le nom de *Bièvres*, vivent toujours de cette manière. C'est probablement le voisinage de l'homme qui les empêche de bâtir; car M. F. Cuvier, qui en a observé à l'état de domesticité, a reconnu en eux le même penchant (1). On apprivoise aisément le cas-

(1) Dictionnaire des Sciences naturelles, t. VII, p. 210.

tor, et on l'accoutume à vivre de matières animales; sa chair se mange, quoiqu'elle ne soit pas délicate; mais on le chasse surtout pour sa fourrure. Celle du castor social est la seule recherchée; les autres ont le poil rongé par le frottement (1).

II^e SECTION. — *Rongeurs dont les molaires s'accroissent continuellement, ou rongeurs herbivores.*

LES CAMPAGNOLS (*arvicola*, Lacépède) sont remarquables par leur grosse tête, leur large museau et leurs lourdes proportions; ils ont, de chaque côté à chaque mâchoire, trois molaires qui présentent sur leurs bords des zig-zags disposés de manière que le sommet de l'angle du zig-zag d'un bord correspond à un des côtés du zig-zag du bord opposé; les pieds de devant ont quatre doigts avec un rudiment de pouce; ceux de derrière cinq, avec un pouce très court; tous les doigts sont libres, armés d'ongles longs, crochus, fousisseurs; la queue est velue, à peu près aussi longue que le corps; l'œil est assez grand, à prunelle ronde; la lèvre supérieure partagée par un sillon, le pelage long, épais, moelleux, avec de longues soies qui garnissent les côtés du museau et le dessus des yeux. On en connaît un assez grand nombre d'espèces, appartenant aux deux continens: nous en citerons trois :

Le *rat d'eau*, un peu plus grand qu'un rat com-

(1) Voyez le bel article de Buffon.

mun, d'un gris-brun foncé, la queue de la longueur du corps, habite au bord des eaux, et creuse les terrains marécageux pour y chercher des racines; mais il nage et plonge mal.

Le *schermans* ou *rat fouisseur* des Alsaciens, ne semble différer du rat d'eau que par une taille un peu moindre, et par sa queue proportionnellement moins longue. Il vit sous terre comme la taupe, mais surtout dans les prés élevés; il fait des galeries et transporte la terre qu'il sort de son trou; à quelque distance de l'ouverture. Ses magasins, qu'il remplit surtout de racines, de carottes sauvages coupées en morceaux, ont souvent deux pieds de diamètre.

Le *campagnol* ou *petit rat des champs*, nommé aussi *mulot* dans quelques provinces, grand comme une souris, cendré-roussâtre, la queue un peu moindre que le corps, habite des trous qu'il creuse dans les champs et dans lesquels il amasse du grain pour l'hiver; quelquefois il se multiplie excessivement et cause de grands dégâts.

Les *CABIAIS* (*hydrochaerus*, Erleben) ont quatre doigts devant et trois derrière, tous armés d'ongles larges et réunis par des membranes; quatre molaires de chaque côté aux deux mâchoires, dont les postérieures plus longues, composées de nombreuses lames simples et parallèles; les antérieures de lames fourchues, vers le bord externe dans les supérieures, vers l'interne dans les inférieures; les

yeux sont grands, les narines très écartées l'une de l'autre à cause de la largeur de l'extrémité du museau, la lèvre supérieure fendue, la langue douce, la queue réduite à un tubercule, le pelage composé de poils rares, assez roides. On n'en connaît qu'une espèce, c'est :

Le *cabiais* ou *capybara* ou *capiygoua*, qui habite en troupes sur les bords de toutes les rivières et de tous les lacs, depuis la Plata jusqu'aux affluents septentrionaux de l'Orénoque. C'est un bon gibier, et le plus grand des rongeurs; il a trois pieds de long sur un et demi de haut, le corps gros et ramassé, le poil grossier, brun jaunâtre. Il vit de végétaux et de poissons, plonge très bien et ne fait pas de terrier.

LES COBAYES OU COCHONS D'INDE (*anæma*, F. Cuvier) représentent les cabiais en petit; mais leurs doigts sont libres, et leurs molaires n'ont qu'une lame simple fourchue en dehors dans les supérieures, en dedans dans les inférieures. On n'en connaît qu'une espèce maintenant très répandue en Europe sous le nom de :

Cochon d'inde, et dont le poil varie en couleur, comme chez tous les animaux domestiques. C'est un animal originaire d'Amérique, où il se trouve entre la Plata et l'Amazone, et porte le nom d'*aperéa*; il y parvient à la même taille que chez nous, mais son pelage est entièrement gris-roussâtre : il habite les broussailles et ne creuse pas de terrier,

quoiqu'il se cache dans les trous qu'il rencontre. A l'état sauvage, la femelle ne fait chaque année qu'une portée d'un à deux petits; en domesticité elle fait par an cinq à six portées de quatre ou cinq petits, quand elle est toute jeune, puis ensuite de dix ou douze.

Les LIÈVRES (*lepus*, Linné) ont les incisives supérieures doubles, c'est-à-dire que chacune d'elles en a par derrière une autre; les molaires, au nombre de cinq de chaque côté et à chaque mâchoire sont formées chacune de deux lames verticales soudées ensemble, et il s'en trouve de plus en haut, au fond de la bouche, une sixième simple et très petite; les membres antérieurs, plus grêles et beaucoup plus courts que les postérieurs, ont cinq doigts garnis d'ongles cylindriques, épais et un peu crochus; les postérieurs n'ont que quatre doigts garnis d'ongles semblables; la queue est très courte; les yeux sont fort grands; les narines sans musle et partagées antérieurement par un profond repli transversal qui résulte du mouvement de la partie supérieure pour s'abaisser sur l'inférieure, mouvement qui est à peu près continu et très rapide; la lèvre supérieure est entièrement fendue, la langue douce, les oreilles allongées en cornet et très mobiles; l'ouïe extrêmement fine; le pelage doux et épais, composé également de poils soyeux et de poils laineux; l'intérieur de la bouche et le dessous des pieds sont garnis de poils comme le reste du corps.

On en connaît quinze à dix-huit espèces répandues dans les deux mondes, parmi lesquelles nous citerons :

Le lièvre commun (*lepus timidus*, Linné), connu de tout le monde, d'un gris-jaunâtre, les oreilles plus longues que la tête d'un dixième, cendrées en arrière, noires à la pointe; la queue de la longueur de la cuisse, blanche avec une ligne noire en dessus. Il vit isolé et ne fait pas de terrier; il se contente d'un gîte dont il change la position selon les saisons; il dort le jour et ne mange que la nuit. On n'a pu encore le réduire en domesticité. Sa chair est noire.

Le lièvre variable (*lepus variabilis*, Pallas), un peu plus grand que le commun, à oreilles et queue un peu plus courtes; celle-ci blanche en tout temps, le reste du pelage gris en été, blanc en hiver. Cet animal, qui se trouve dans le nord et sur les hautes montagnes du midi de l'Europe, a les mœurs du lièvre commun, mais sa chair est insipide.

Le lapin (*lepus cuniculus*, Linné), moindre que le lièvre, les oreilles un peu plus courtes que la tête, et la queue moins longue que la cuisse; pelage gris-jaunâtre, du roux à la nuque, gorge et ventre blanchâtres; oreilles grises sans noir, du brun sur la queue. Cet animal, que l'on dit originaire d'Espagne, est aujourd'hui répandu dans toute l'Europe. Il vit en société dans des terriers, où il s'enfuit au-

sitôt qu'il est poursuivi; sa chair est blanche; en domesticité, il multiplie considérablement et varie beaucoup, comme chacun sait, en couleur et longueur de poils.

Les LAGOMYS (*lagomys*, Cuvier) ressemblent aux lièvres, mais leur tête et leurs oreilles sont moins allongées, les jambes de devant sont à peu près égales à celles de derrière, et ils manquent de queue. On en distingue trois espèces, toutes trois de Sibérie. Ce sont :

Le *lagomys nain* ou *sulgand*, gris-brun, grand comme un rat d'eau, qui vit dans de petits terriers de fruits et de bourgeons.

Le *lagomys gris* ou *ogoton*, gris très pâle, à pieds jaunâtres, un peu plus grand que le précédent; il niche dans des tas de pierres; des fentes de rochers, où il amasse du foin pour l'hiver.

Le *pika*, roux jaunâtre, grand comme un cochon d'Inde; il habite les sommets les plus élevés des montagnes, où il passe l'été à choisir et à sécher les herbes, dont il fait sa provision d'hiver. Ses tas de foin, quelquefois hauts de six ou sept pieds, sont une ressource précieuse pour les chevaux des chasseurs de zibeline. Ils vivent tantôt seuls, tantôt en société, soit dans des terriers qu'ils se creusent, soit dans des fentes de rochers ou des troncs d'arbres.

SEPTIÈME ORDRE.

LES ÉDENTÉS.

On comprend sous ce nom quelques genres d'animaux dont le caractère commun est de manquer de dents sur le devant des mâchoires, et qui souvent même n'en ont pas du tout. Tous ont des ongles très forts, embrassant en manière de sabot l'extrémité des doigts dont le nombre varie d'ailleurs de deux à cinq. Les uns ont des clavicules complètes, d'autres incomplètes, d'autres en manquent absolument. Comme tous ces animaux sont étrangers à nos climats, nous ne ferons que jeter sur eux un coup d'œil rapide. Cet ordre se compose de deux familles, la première, celle des

TARDIGRADES ne contient qu'un seul genre :

Les **PARESSEUX** (*bradypus*, Linné), qui, par leur organisation, présentent du rapport avec les quadrumanes (1) : ils ont la face courte, des molaires cylindriques, des canines aiguës, plus longues que les molaires, deux mamelles pectorales, des doigts réunis ensemble par la peau, ne se marquant que par d'énormes ongles comprimés et crochus; les clavicules sont incomplètes et réunies au sternum par un ligament; les bras et les avant-bras beaucoup plus longs que les cuisses et les

(1) Auxquels les réunit M. de Blainville.

jambes. Ce sont des animaux dont les mouvemens sont lents, et qui, à cause de la longueur de leurs membres antérieurs, ne peuvent marcher qu'en se traînant sur le coude; aussi vivent-ils sur les arbres dont ils mangent les feuilles. Ils se trouvent dans les parties les plus chaudes de l'Amérique méridionale.

La seconde famille, celle des :

ÉDENTÉS ORDINAIRES, à museau pointu et sans canines, peut se diviser en deux sections.

I. La première contient ceux qui ont encore des molaires; ils y en a deux genres :

LES TATOUS (*dasypus*, Linné), très remarquables parmi les mammifères par le test écailleux et dur, composé de compartimens semblables à de petits pavés, qui recouvre leur tête, leur corps et souvent leur queue. Cette substance forme un bouclier sur le front, un second très grand et très convexe sur les épaules, un troisième semblable au précédent sur la croupe, et, entre les deux derniers, plusieurs bandes parallèles et mobiles, qui donnent au corps la faculté de se ployer; la queue est tantôt garnie d'anneaux successifs, tantôt seulement, comme les jambes, de divers tubercules; il y a quelques poils épars entre toutes ces écailles; la peau du ventre est fort épaisse et recouverte seulement de poils rares, longs et durs comme des soies de porc. Ces animaux ont de grandes oreilles, de grands ongles, dont tantôt quatre, tantôt cin

devant, toujours cinq derrière, le museau assez pointu; des molaires cylindriques, séparées les unes des autres, au nombre de sept ou huit à chaque côté des deux mâchoires; une seule espèce (*l'encoubert*), a des incisives, deux en haut, quatre en bas; les tatus varient en grandeur, depuis la taille du blaireau jusqu'à celle du hérisson; ils sont épais de corps et bas sur jambes. Tous sont originaires des parties chaudes ou tempérées de l'Amérique; ils se creusent des terriers, et vivent en partie de végétaux, en partie d'insectes et de cadavres.

LES ORYCTÉROPE (*orycteropus*, Geoff.-St-Hil.) des animaux bas sur jambes, à museau très long; les pieds de devant ont quatre doigts, ceux de derrière cinq; tous ces doigts sont munis d'ongles plats, non tranchans, propres à fouir, la queue est longue; ils ont sept molaires de chaque côté à la mâchoire inférieure, six à la supérieure; ces dents ont une structure tout-à-fait particulière: ce sont des cylindres traversés comme des joncs à cannes, selon leur longueur, d'une infinité de petits canaux. On n'en connaît qu'une espèce, c'est :

L'oryctérope du cap, que les Hollandais de cette colonie nomment *cochon de terre*, Il est de la taille du blaireau et au dessus, à poil ras, gris-brunâtre. Il habite dans des trous qu'il creuse avec une extrême facilité, et se nourrit principalement de fourmis, dont il s'empare avec sa langue qu'il peut étendre en dehors. On mange sa chair.

II. La seconde section ne contient que des animaux absolument privés de dents. Il y en a deux genres.

Les FOURMILIERS (*myrmecophaga*, Linné) sont des animaux velus, à long museau terminé par une petite bouche sans aucune dent, d'où il sort une langue filiforme, qui peut s'allonger beaucoup, et qu'ils font pénétrer dans les fourmilières et dans les nids de termites, où elle attrape ces insectes au moyen de la salive visqueuse dont elle est enduite. Leurs ongles, surtout ceux de devant, forts et tranchants, qui varient en nombre suivant les espèces, leur servent à déchirer les nids des termites, et leur fournissent une assez bonne défense; dans le repos, ces ongles restent toujours à demi ployés en dedans, répondant à une callosité du poignet; aussi l'animal ne pose-t-il le pied que sur le côté; ses yeux sont très petits, et son intelligence très bornée. On en connaît trois espèces d'Amérique, dont la plus grande a quatre pieds de long, sans compter la queue qui en a trois, et dont la plus petite n'est guère plus grosse qu'un rat.

Les PANGOLINS (*manis*, Linné) manquent de dents, ont la langue très extensible, et vivent de fourmis et de termites comme les précédents; mais leur corps, leurs membres et leur queue sont revêtus de grosses écailles tranchantes, disposées en tuiles, et qu'ils relèvent en se mettant en boule quand ils craignent un danger; quelques soies

longues naissent de la base de ces écailles ; la partie inférieure de la tête et du corps , ainsi que la face interne des membres à leur origine , sont nues ou couvertes de poils selon les espèces ; tous les pieds ont cinq doigts armés d'ongles crochus , les yeux sont petits et ronds. Ils sont tous de l'ancien continent , d'Asie ou d'Afrique.

HUITIEME ORDRE.

LES PACHYDERMES.

(*Animaux à peau épaisse.*)

Ce sont des mammifères qui ne peuvent se servir de leurs pieds que pour se soutenir et marcher sur la terre , dont les doigts sont immobiles dans des sabots épais , et qui ne ruminent pas comme ceux de l'ordre suivant. Ils n'ont jamais de clavicules ; ils se nourrissent en paissant les végétaux. Ils se divisent en trois familles :

PREMIÈRE FAMILLE.

LES PROBOSCIDIENS.

Cette famille ne renferme qu'un seul genre , celui des

ÉLÉPHANS (*elephas*, Linné). Ce sont les plus grands mammifères terrestres. Ils ont cinq doigts à tous les pieds ; mais tellement encroûtés dans

une peau calleuse qui entoure le pied ; qu'ils n'apparaissent au-dehors que par les ongles attachés sur le bord de cette espèce de sabot ; ils manquent de dents canines, et n'ont pas non plus d'incisives à la mâchoire inférieure, celles de la mâchoire supérieure sont remplacées par deux défenses ; les molaires se composent de lames verticales, formées chacune de substance osseuse, enveloppée d'émail, et liées ensemble par une troisième substance, appelée *corticale* ; ces molaires se succèdent, en se poussant d'arrière en avant, de telle façon qu'à mesure qu'une dent s'use, elle est poussée par celle qui vient après, et que les éléphants ont tantôt une, tantôt deux molaires de chaque côté des deux mâchoires ; les premières formées de ces dents se composent de peu de lames, celles qui leur succèdent en ont toujours davantage ; tellement qu'à un certain âge, elles en ont jusqu'à vingt. On dit que certains éléphants changent ainsi jusqu'à huit fois de molaires ; ils ne changent qu'une fois de défenses. La grandeur nécessaire aux alvéoles de ces défenses rend la mâchoire supérieure si haute, et raccourcit tellement les os du nez, que les narines se trouvent dans le squelette vers le haut de la face ; mais elles se prolongent dans l'animal vivant en une trompe cylindrique, composée de plusieurs milliers de petits muscles diversement entrelacés, mobile en tout sens, et terminée en dessus par un appendice en forme de doigt. Cette trompe donne à l'éléphant presque autant d'adresse que la perfection

de la main peut en donner au singe : il s'en sert pour saisir tout ce qu'il veut porter à sa bouche, pour pomper la boisson et la lancer ensuite dans son gosier; il supplée ainsi à la brièveté de son cou. Les yeux sont petits, à prunelle ronde; le sens de l'odorat ne se prolonge pas au-delà des os du nez, et la trompe lui est étrangère; les oreilles sont larges et collées contre la tête, mais assez mobiles; la langue est douce; la peau épaisse, calleuse et ridée, presque dépourvue de poils, la queue très menue; il y a deux mamelles entre les jambes de devant; les parois du crâne contiennent de grands vides qui augmentent le volume de la tête. Ces animaux ont la vue assez bonne, leur ouïe est fine, leur odorat très délicat, leur intelligence développée, leur naturel doux et surtout affectueux, leur conception facile, leur prudence extrême: ils gardent le souvenir des bienfaits comme des injures. Quoique leur allure soit pesante, l'étendue de leurs pas donne de la rapidité à leur course, et un cheval pourrait peut-être à peine les devancer; ils vivent en troupes sous la conduite d'un vieux mâle, dans le voisinage des rivières, où ils aiment à se plonger; ils nagent avec facilité. La femelle porte vingt mois, et ne produit qu'un petit à chaque portée. Ils s'accouplent à la manière des autres quadrupèdes; et le petit ne tette pas avec sa trompe, mais avec sa bouche. On en a vu pousser leur vie jusqu'à cent trente ans, et l'on présume qu'elle s'étend au delà de deux siècles. Ils sont purement

frugivores. Ce sont leurs défenses qui nous fournissent l'ivoire. On en connaît deux espèces :

L'éléphant des Indes, dont la hauteur, à l'épaule, est quelquefois de quinze pieds, communément de dix; à tête oblongue, à front concave; à couronne des molaires présentant des rubans transversaux, ondoyans, qui sont les coupes des lames dont elles se composent, lames usées par la trituration; à oreilles qui ne dépassent pas le cou. Cette espèce habite depuis l'Indus jusqu'à la mer orientale et dans les grandes îles au midi de l'Inde. On en prend, de temps immémorial, des individus pour les dresser comme bêtes de trait et de somme; mais on n'a pas encore pu les propager en domesticité : « L'individu seul est esclave, dit Buffon, l'espèce demeure indépendante. » Les femelles n'ont que des défenses très courtes, et beaucoup de mâles leur ressemblent à cet égard.

L'éléphant d'Afrique, qui se distingue du précédent par une tête ronde, un front convexe, des oreilles qui descendent jusqu'aux jambes, et des molaires qui présentent sur leurs couronnes des losanges au lieu de rubans. Les femelles ont des défenses égales à celles des mâles, et cette arme est, en général, plus forte que dans l'espèce des Indes. L'éléphant d'Afrique habite depuis le Sénégal jusqu'au Cap : on ne sait s'il remonte aussi sur toute la côte orientale d'Afrique, ou s'il y est remplacé par le précédent. On ne dompte pas

aujourd'hui cette espèce, mais il paraît que les Carthaginois en tiraient les mêmes services que celle de l'Inde rend à ses habitans (1).

DEUXIÈME FAMILLE.

LES PACHYDERMES PROPREMENT DITS.

Ils se distinguent de ceux qui précèdent parce qu'ils n'ont pas de trompe, au moins de trompe préhensible, et des suivans parce qu'ils ont plusieurs doigts distincts. Ils sont plus ou moins omnivores. Nous en indiquerons quatre genres, les hippopotames, les cochons, les rhinocéros et les tapirs.

Les HIPPOPOTAMES (*hippopotamus*, Linné) sont de très gros animaux à formes épaisses, à museau large et aplati, à jambes courtes, à sens obtus; leur peau, extrêmement épaisse et dure, ne présente que quelques poils très rudes; leurs pieds ont quatre doigts presque égaux, terminés par un petit sabot; leur queue est courte; leur estomac est formé de plusieurs divisions ou poches partielles; ils ont six molaires à chaque côté des deux mâchoires, les trois antérieures coniques, les trois postérieures hérissées de deux paires de pointes qui prennent, par la détritition, la forme de trèfles; quatre incisives à chaque mâchoire, les supérieures courtes, coniques et recourbées, les inférieures longues, cylindriques, pointues et couchées en avant; une canine de

(1) V. l'article de Buffon et celui de Cuvier, Mén. du Mus.

chaque côté, tant en haut qu'en bas, la supérieure droite, l'inférieure très grosse, recourbée, toutes deux s'usant l'une contre l'autre. On n'en connaît qu'une espèce (1), c'est :

L'*Hippopotame amphibie* (*hippopotamus amphibius*, Linné), d'un brun noir, atteignant jusqu'à dix ou onze pieds de long sur quatre ou cinq de haut. Cet animal stupide et féroce habite les rivières du milieu et du sud de l'Afrique; il vit dans la fange et se plonge souvent dans l'eau. Il se nourrit de racines et autres substances végétales. Il s'avancait autrefois jusqu'en Égypte.

Les COCHONS (*sus*, Lin.) sont des animaux à corps allongé, à jambescourtes, à museau long terminé par un boutoir tronqué propre à fouiller la terre. Leur peau est revêtue de soies dures sous lesquelles croît un poil plus frisé; ils sont grossiers mais ne manquent pas d'intelligence; ils ont l'odorat très fin, la langue douce; leurs pieds ont quatre doigts, dont les deux mitoyens, munis de forts sabots, portent seuls sur le sol, et les deux externes, placés derrière les premiers, sont rudimentaires. Leur estomac est à peine divisé; ils ont six incisives à chaque mâchoire, les inférieures couchées en avant, quatre canines sortant de la bouche et se recourbant toutes vers le haut, vingt-quatre ou vingt-huit molaires, les postérieures oblongues, à couronnes

(1) Deux, selon Desmoullins. Voyez Dictionn. classique d'Histoire naturelle, article HIPPOPOTAME.

tuberculeuses, les antérieures plus ou moins comprimées. Ils vivent en troupes dans les forêts, où ils se nourrissent de racines et de fruits, quoiqu'ils n'éprouvent pas de répugnance pour la nourriture animale. C'est à ce genre qu'appartient :

Le *sanglier*, la souche de nos *cochons* domestiques, à corps trapu, à oreilles droites, à défenses prismatiques, recourbées en dehors, à poil hérissé, noir : ils font six ou huit petits par année en une seule portée; ils sont rayés de noir et de blanc; on les appelle *marcassins*. — Le *cochon domestique* varie en grandeur, en hauteur de jambes, en direction d'oreilles et en couleur, tantôt blanc, tantôt noir, tantôt rouge, tantôt varié : sa fécondité est bien accrue par la domesticité, puisque la truie fait chaque année deux portées dont chacune va jusqu'à douze et même quinze petits. Le cochon peut produire à un an, grandit jusqu'à cinq ou six, et peut en vivre vingt. Il est très vorace et n'épargne pas même ses petits. Chacun connaît son utilité. Tous les peuples de la terre s'en nourrissent, excepté les juifs et les mahométans qui s'en abstiennent en vertu d'un précepte religieux.

Les RHINOCÉROS (*rhinoceros*, Linné) sont des animaux de grande taille, à museau court, dont le corps est lourd et trapu, les sens obus; la partie supérieure de leur museau est surmontée en avant d'une corne pleine, solide, formée de substance purement cornée, qui, selon les espèces,

est tantôt seule, tantôt suivie d'une autre plus petite ; leur peau est rugueuse , extrêmement épaisse, les oreilles pointues , très mobiles, la langue douce , la queue très courte ; tous les pieds ont trois doigts , marqués seulement par trois sabots courts et arrondis. Les incisives existent dans certaines espèces et manquent dans d'autres ; les canines manquent toujours ; il y a de chaque côté sept molaires supérieures à couronne carrée, avec divers linéamens saillants , et sept inférieures toutes à couronne en double croissant , sauf la dernière qui est en croissant triple. Ces animaux fréquentent les lieux humides où ils vivent d'herbes et de jeunes branches. Leur estomac est simple. On en connaît quatre espèces, toutes d'Asie ou d'Afrique , ce sont :

Le *rhinocéros des Indes*, le plus grand des quatre, long de neuf pieds et demi, plus la queue qui en a deux, haut de cinq pieds à l'épaule, mais dont le ventre ne s'élève au-dessus de terre que d'un pied deux pouces ; il a une seule corne sur le nez , et quatre incisives à chaque mâchoire, deux grosses et deux petites, latérales à celle d'en haut , et deux grosses avec deux petites intermédiaires à celle d'en bas. La peau , très rugueuse, est épaisse d'un pouce et demi, et l'enfoncement de ses plis a une profondeur égale ; sous le cou, elle est assez lâche pour y former deux ou trois grosses rides ou bourrelets transversaux. Il habite les Indes-Orientales.

Le rhinocéros de Java, qui n'a que cinq pieds et demi, avec une queue longue d'un pied deux pouces, ailleurs semblable au précédent, dont il a les incisives et la corne unique. Son cuir est également partagé par de grands plis en compartimens semblables à des pièces de cuirs ; un de ces plis forme une espèce de collet au niveau des épaules ; la peau de tout le corps est couverte d'un épiderme un peu luisant, et divisée en plusieurs plaques polyédriques de plusieurs lignes de diamètre, formant une sorte de mosaïque. La femelle diffère sensiblement du mâle par sa corne, qui est réduite à une tubérosité demi ovoïde. On ne l'a trouvé encore que dans l'île de Java.

Le rhinocéros de Sumatra, dont la taille est à peu près celle d'un petit bœuf. Avec les mêmes incisives que les précédens, il n'a presque point de plis à la peau qui, de plus, est assez velue, et il porte une seconde corne derrière la corne ordinaire. Sa patrie est l'île de Sumatra.

Le rhinocéros d'Afrique, long de neuf pieds, non compris la queue qui en a deux. Il porte deux cornes comme le précédent, et n'a point de plis à la peau ni de dents incisives, ses molaires occupant presque toute la longueur de ses mâchoires ; ses poils sont rares comme ceux du rhinocéros des Indes. Il habite les forêts de la contrée africaine, que termine au sud le cap de Bonne-Espérance. Il ne quitte pas le voisinage des fleuves, et se nourrit de jeunes pousses.

Les **TAPIRS** (*tapirus*, Linné) ont quatorze molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure, toutes formées, avant la trituration, de deux collines transversales, séparées par un simple sillon; six incisives tranchantes et deux canines à chaque mâchoire. Ils rappellent les cochons par leurs formes générales; mais au lieu d'un boutoir, ils ont une petite trompe mobile, susceptible de s'allonger et de se raccourcir, sans être un organe de préhension; leurs pieds de devant ont quatre doigts, ceux de derrière trois; l'espèce la plus anciennement connue est :

Le *tapir d'Amérique*, de la taille d'un petit âne, à poils courts et lisses, peu nombreux, d'un brun ou brun fauve plus ou moins foncé, à queue médiocre, à cou charnu, avec une sorte de petite crinière chez le mâle. Il vit solitaire dans les forêts et les savanes de l'Amérique méridionale, où il se nourrit de fruits et d'herbes tendres; son naturel est doux et timide, et il s'apprivoise aisément. On mange sa chair.

La troisième famille, celle des **SOLIPÈDES**, est formée d'un seul genre :

Les **CHEVAUX** (*equus*, Linné), qui ont à chaque pied un seul doigt et un seul sabot. L'os métacarpien ou métatarsien de ce doigt est très allongé et forme ce que l'on nomme le *canon*. Il est accompagné sur les côtés de deux petits os ou *stylets* qui représentent deux métacarpiens rudimentaires; chaque mâchoire

porte six incisives tranchantes, qui, dans la jeunesse de l'animal, ont leur couronne creusée d'une fossette de chaque côté des deux mâchoires, six molaires dont la forme est carrée, présentent sur leur couronne, par les lames d'émail qui s'y enfoncent, quatre croissans, et les supérieures un petit disque au bord interne. Les mâles ont de plus à la mâchoire supérieure et quelquefois à toutes les deux, deux petites canines qui manquent presque toujours aux femelles. Entre ces canines et la première molaire, est l'espace vide qui répond à l'angle des lèvres, et où l'on place le mors, au moyen duquel l'homme les dompte et les dirige. Les chevaux ont l'œil saillant et grand, à prunelle en forme de carré long, dont le grand diamètre est horizontal, l'oreille longue et très mobile, les narines sans muflle, la langue très douce; ils ont l'ouïe très fine, et voient bien de nuit comme de jour; leur lèvre supérieure, très mobile, est pour eux un instrument de préhension; tout leur corps est couvert d'un poil bien fourni, avec une crinière sur le cou; aux jambes de devant et quelquefois à celles de derrière on trouve une partie nue, cornée, qu'on appelle châtaigne ou noix; leur queue est médiocre, mais souvent garnie de longs crins. Les chevaux, par leurs formes, leurs proportions, leurs mouvemens donnent l'idée de la force jointe à l'agilité. Ce sont des animaux essentiellement herbivores, dont l'estomac cependant est simple et médiocre, dont toutes les espèces paraissent originai-

res du centre de l'Asie et des parties méridionales et centrales de l'Afrique, et qui, dans leur état de nature, vivent en troupes dans les pays de plaines, sous la conduite d'un chef. Parmi ces espèces nous en citerons trois.

Le *cheval*, « la plus importante conquête que l'homme ait faite, » paraît ne plus exister à l'état sauvage que dans les lieux où l'on a laissé en liberté des individus domestiques, comme en Tartarie et en Amérique; il y vit en troupes conduites par un vieux mâle. Tout le monde sait quelles variations il présente pour la couleur et la taille. Les principales races ont même des différences sensibles dans la forme de la tête et dans les proportions (1). En domesticité, le poulain tette six à sept mois; on sépare les individus de sexes différens à deux ans; on commence à les atteler et à les panser à trois; ce n'est qu'à quatre qu'on les monte, et qu'ils peuvent engendrer sans se nuire; la jument porte un an, et ne donne qu'un poulain à chaque portée; la durée de la vie du cheval ne passe guère trente ans. Son âge se connaît surtout aux incisives: les dents de lait commencent à pousser quinze jours après la naissance; à deux ans et demi les miloyennes sont remplacées; à trois et demi les deux suivantes, à quatre et demi les deux extrêmes appelées *coins*. Toutes ces dents, celles de lait comme celles de remplacement, ont d'abord la cou-

(1) Pour la connaissance des races de chevaux, voy. l'article **CHEVAL** du Dict. des Sciences Natur., par M. F. Cuvier.

bonne creuse. Et comme par l'effet de la détrition elles perdent cet enfoncement petit à petit et en temps égaux pour chaque individu, elles donnent ainsi l'âge du cheval : à deux ans par exemple, les *os* de lait sont entièrement plats ; à sept ans et demi ou huit ans, tous les creux sont effacés et le cheval ne marque plus.

L'*Ane* se reconnaît à ses longues oreilles, à la houppe du bout de sa queue, à la croix noire qu'il a sur les épaules. Originaire des grands déserts de l'intérieur de l'Asie, il s'y trouve encore à l'état sauvage en troupes considérables. Tout le monde sait que cette espèce et la précédente, dont le développement est le même, produisent ensemble sous l'influence de l'homme.

Le *zèbre*, presque semblable à l'âne par sa forme et ses proportions, mais rayé partout transversalement de blanc et de noir avec une parfaite régularité, est originaire de toute la partie méridionale de l'Afrique. On en a vu une femelle à la ménagerie de Paris, produire successivement avec un âne et un cheval.

NEUVIÈME ORDRE.

LES RUMINANS.

Tous ces animaux, quoique de taille fort diverse, semblent d'ailleurs formés sur le même modèle, se ressemblent extrêmement, tant par l'organisa-

ion que par la manière de vivre; tous sont exclusivement herbivores. Leurs membres, comme dans l'ordre précédent, sont exclusivement propres à la marche; ils n'ont jamais de clavicules; les quatre pieds sont terminés par deux doigts et par deux sabots, qui se regardent par une face aplatie, en sorte qu'ils ont l'air d'un sabot unique, qui aurait été fendu, d'où vient à ces animaux le nom de *pieds fourchus*; les deux os métacarpiens et métatarsiens qui correspondent aux deux doigts sont réunis en un seul, allongé, dressé, portant le nom de *canon*, et formant la partie que l'on appelle vulgairement la *jambe* dans ces animaux. Derrière le sabot, sont quelquefois deux petits ergots, vestiges de doigts latéraux. Ces mammifères ont en général assez peu d'intelligence, des sens assez obtus, souvent peu de force, et sont tout-à-fait incapables de résister aux grands carnivores qui en font leur proie ordinaire; leurs yeux grands, saillans, à prunelle en carré long, dont le grand diamètre est transversal ou oblique, paraissent surtout bien conformés pour voir la nuit; les oreilles sont dans toutes les espèces sauvages, longues, en cornet, et fort mobiles; leur peau est partout revêtue de poils bien fournis; ils n'ont, en général, d'incisives qu'à la mâchoire inférieure, pres que toujours au nombre de huit; elles sont remplacées en haut par un bourrelet calleux; vient ensuite un espace ordinairement vide, occupé dans quelques genres seulement par une ou deux canines; les molaires, presque toujours au nombre de six d'

chaque côté des deux mâchoires, ont leurs couronnes marquées de doubles croissans, dont la convexité dans les supérieures, est tournée en dedans, et en dehors dans les inférieures. Le nom de *ruminans* indique la faculté singulière qu'ont ces animaux de mâcher une seconde fois leurs alimens, qu'ils ramènent dans la bouche après une première déglutition, faculté qui tient à la structure de leur estomac, divisé en quatre poches, ou, comme on a coutume de le dire, formant quatre estomacs particuliers. Le premier, et le plus grand, se nomme la *panse*; il reçoit en abondance les herbes grossièrement broyées par une première mastication; elles se rendent de là dans le second, appelé *bonnet*, dont les parois ont des lames semblables à des rayons d'abeilles : cet estomac, fort petit et globuleux, saisit l'herbe, l'imbibe et la comprime en petites pelotes, qui remontent ensuite successivement à la bouche pour y être remâchés. Après qu'ils ont subi cette seconde préparation, l'œsophage, qui communique à la fois avec la panse et avec le troisième estomac, parce qu'il aboutit au point qui forme leur limite commune, les conduit, cette fois, dans ce troisième estomac, que l'on nomme *feuillet*, parce que ses parois ont des lames longitudinales, semblables aux feuillets d'un livre; de là ils passent dans le quatrième ou *caillette*, dont les parois n'ont que des rides, et dans lequel s'opère la digestion ordinaire.

Parmi les ruminans, il en est quelques-uns dont le front ne présente aucune protubérance remarqua-

ble : ce sont les genres des chameaux, des lamas, des chevrotains.

Tous les autres, au moins dans le sexe mâle, ont deux cornes, c'est-à-dire, deux proéminences plus ou moins longues des os frontaux, particulières à cet ordre ; dans les uns, ces proéminences ne sont enveloppées que d'une peau velue, qui se continue avec celle de la tête, et qui ne se détruit pas. Ces protubérances ne tombent pas non plus : le genre girafe seul est dans ce cas.

Dans un seul autre genre, celui des cerfs, les proéminences, couvertes pendant un temps d'une peau velue comme celle du reste de la tête, ont à leur base un anneau de tubercules osseux, qui, en grossissant, compriment et oblitèrent les vaisseaux nourriciers de cette peau. Elle se dessèche, et est enlevée : la proéminence osseuse, mise à nu, se sépare au bout de quelque temps du crâne : elle tombe, et l'animal demeure sans armes ; mais il lui en repousse bientôt de nouvelles, d'ordinaire plus grandes que les précédentes, et destinées à subir les mêmes révolutions. Ces cornes, purement osseuses et sujettes à des changemens périodiques, portent le nom de *bois*.

Dans d'autres, enfin, ces proéminences sont revêtues d'un étui de substance élastique, qui croît par couches, et pendant toute la vie ; on donne en particulier le nom de *corne* à la substance de cet étui, et lui-même porte celui de corne creuse. La proéminence qu'il enveloppe croît comme lui pendant

toute la vie, et ne tombe jamais : les genres dans lesquels on trouve cette espèce de cornes, sont ceux des antilopes, des chèvres, des moutons et des bœufs.

Nous allons passer tous ces genres en revue, dans l'ordre où nous venons de les énumérer. Nous parlerons de tous, parce qu'il n'en est pas un qui ne contienne quelque animal utile ou remarquable ; mais nous nous y arrêterons très peu, parce que nous ne trouverons plus ici ni cette variété d'organisation, ni cette spécialité de mœurs et d'instinct que nous offraient les autres ordres.

Les CHAMEAUX (*camelus*, Linné) sont de grands animaux à tête très alongée, à hautes jambes, à long cou, à queue médiocre, à lèvre supérieure renflée et fendue, qui, avec les suivans, se distinguent de tous les autres ruminans, en ce qu'ils ont deux incisives crochues, et deux canines en haut, six incisives tranchantes et deux canines en bas. Au lieu de ce grand sabot aplati au côté interne qui enveloppe toute la partie inférieure de chaque doigt, et détermine la figure du pied fourchu ordinaire, ils n'en ont qu'un petit, en forme d'ongle symétrique comme celui des pachydermes, et leurs deux doigts sont réunis en dessous jusque près de la pointe par une semelle épaisse, mais flexible : leur dos est chargé d'une ou deux énormes loupes, formées par une masse de graisse. Ils ont la faculté de passer plusieurs jours sans boire, ce qui tient probable-

ment à de grands amas de cellules qui garnissent les côtés de leur panse, et dans le quelles ils se retient ou se produit continuellement de l'eau : c'est cette faculté qui est la principale cause de l'utilité qu'on en retire, et qui leur a surtout valu le nom de *navires du désert* ; mais cette eau n'est nullement potable , comme on le croit vulgairement.

Il y en a deux espèces ; toutes les deux complètement réduites à l'état domestique. Ce sont :

Le *chameau*, hant de sept pieds à peu près , à l'épaule, de couleur brun marron , avec deux bosses sur le dos, originaire du centre de l'Asie , est employé comme bête de somme en Turquestan , au Thibet.

Le *dromadaire*, ou *chameau à une seule bosse*, diffère surtout du précédent , en ce qu'il n'a qu'une bosse au milieu du dos ; sa taille paraît être en général moins forte et son poil plus gris, mais il varie en grandeur et couleur. Il s'est répandu d'Arabie dans tout le nord de l'Afrique et dans une grande partie de la Syrie et de la Perse : il est assez connu par sa nécessité pour traverser le désert , et comme seul moyen de liaison entre les pays qui y confinent (1).

Les LAMAS (*auchenia*, Illiger) diffèrent des chameaux seulement en ce que leurs doigts sont séparés, et qu'ils n'ont pas de bosse. On en connaît deux espèces de l'Amérique méridionale :

(1) Voyez Buffon et la Ménagerie du Muséum , articles CHAMEAU et DROMADAIRE , par Cuvier.

Le *lama*, grand comme un cerf, à pelage grossier et châtain, qui varie en couleur et longueur dans l'état domestique ; la seule bête de somme que l'on trouva chez les Péruviens (1).

La *vigogne*, grande comme une brebis, couverte d'une laine fauve d'une douceur extrême et servant à faire des étoffes.

Les CHEVROTAINS (*moschus*, Linné), animaux charmans par leur élégance et leur légèreté, tous de l'Asie centrale ou méridionale ; ils n'ont ni incisives supérieures, ni canines en bas, mais se distinguent par une longue canine de chaque côté de la mâchoire supérieure qui, dans les mâles, descend sur la lèvre inférieure et sort de la bouche. A ce genre appartient

Le *musc*, grand comme un chevreuil, presque sans queue, couvert d'un poil à peu près épineux, remarquable par une poche située au-devant des parties sexuelles du mâle, et qui se remplit de cette substance odorante, si connue sous le nom de *musc*.

Le genre GIRAFE, ainsi que tous les suivans, n'a plus ni canines ni incisives supérieures ; il se distingue de tous les autres par ses cornes coniques, toujours recouvertes par une peau velue, qui ne tombent jamais, et qui existent dans les deux sexes. On n'en connaît qu'une espèce :

(1) Voy. la Ménagerie du Muséum, article du LAMA, par Cuvier.

La *girafe*, animal remarquable par l'extrême longueur de son cou et la hauteur disproportionnée de ses jambes de devant, à pelage ras, gris, tout parsemé de taches anguleuses fauves, avec une petite crinière grise et fauve. C'est le plus élevé de tous les quadrupèdes, car sa tête a dix-huit pieds de hauteur. Il est d'un naturel très doux, et se nourrit de feuilles d'arbres, dans les parties désertes de l'Afrique.

Les CERFS (*cervus*, Linné) sont caractérisés par leurs bois, qui manquent toujours dans les femelles, celle du renne exceptée. Ce sont des animaux extrêmement légers et rapides, dont on trouve des espèces dans toutes les parties de la terre. Nous en citerons seulement cinq :

Le *cerf*, naturel des forêts de toute l'Europe et de l'Asie tempérée; à pelage d'été fauve-brun avec une ligne noirâtre, et de chaque côté une rangée de petites taches fauve-pâle le long de l'échine; en hiver, d'un gris-brun uniforme; la croupe et la queue en tout temps fauve-pâle. Le bois du mâle est rond et vient la seconde année; d'abord en forme de *daques*, il prend, les années suivantes, à la face inférieure, des branches ou *andouillers*, dont le nombre croît avec l'âge, et se couronne d'une espèce d'*empaumure* de plusieurs petites pointes; il tombe au printemps et revient pendant l'été; quand il est refait, commence le rut; la biche porte huit mois, et met bas en mai un faon de couleur fauve avec des taches blanches.

Le *chevreuil* n'a jamais que deux andouillers à ses bois, est gris-fauve, plus ou moins foncé, à fesses blanches, presque sans queue. Vit par couples dans les forêts élevées de l'Europe tempérée.

Le *daim*, originaire, à ce qu'il paraît, de Barbarie, maintenant commun dans toute l'Europe, est moindre que le cerf, en hiver d'un brun noirâtre, en été fauve, tacheté de blanc, les fesses en tout temps blanches, bordées de chaque côté d'une raie noire, la queue plus longue que chez le cerf, noire en dessus, blanche en dessous. Le bois du mâle a la base ronde avec un andouiller pointu, et dans le reste de sa longueur il est aplati et dentelé en dehors; passé un certain âge il rapetisse et se divise irrégulièrement en lanières.

Le *renne* n'habite que les contrées glaciales des deux continens. C'est l'animal si célèbre par les services qu'en tirent les lapons, qui en ont de nombreux troupeaux, les conduisent l'été dans leurs montagnes, les ramènent l'hiver dans les plaines, en font leurs bêtes de somme et de trait, mangent leur chair, boivent leur lait, et se couvrent de leur peau. Il est grand comme un cerf, mais à jambes plus courtes et plus grosses, son poil, brun en été, devient presque blanc en hiver; les deux sexes ont des bois divisés en plusieurs branches, d'abord grêles et pointues, et qui finissent avec l'âge par se terminer en palmes élargies et dentelées.

L'*élan*, qui habite en petites troupes les forêts

marécageuses du Nord, est grand comme un cheval, avec les jambes élevées, le museau renflé; une espèce de goître diversement configuré sous la gorge, le poil très raide et d'un cendré plus ou moins foncé. Le bois du mâle, d'abord en *dagues*, ensuite divisé en lanières, prend à cinq ans la forme d'une lance triangulaire dentelée au bord externe et portée sur un pédicule; il croît avec l'âge jusqu'à peser cinquante ou soixante livres, et à porter quatorze andouillers ou dentelures à chaque corne. La peau de cet animal est précieuse pour les ouvrages de chamoiserie.

Les ANTILOPES sont tous les ruminans à cornes creuses, dont le noyau osseux ne présente à son intérieur aucune cavité; elles ressemblent pour la plupart aux cerfs par la légèreté de leur taille et la vitesse de leur course. Parmi les nombreuses espèces de ce genre, qui sont répandues dans les deux mondes, nous citerons seulement :

La *gazelle*, commune en Barbarie, répandue depuis la Syrie et l'Arabie jusqu'au Sénégal, où elle vit en troupes innombrables : de la même taille que le chevreuil, dont elle a toute la grace et toute la légèreté; ses cornes noirâtres, annelées, se recourbent en arrière, en même temps qu'elles s'écartent en dehors pour ramener enfin leur pointe en avant; son pelage est fauve-clair dessus, blanc dessous, avec une bande brune le long de chaque flanc, un bouquet de poils à chaque poignet, à cha-

que aine une poche profonde, remplie d'une matière grasse. « Le nom de *gazelle* est arabe, dit Cuvier; « les auteurs de cette nation les citent sans cesse « dans leurs écrits comme des symboles de douceur « et des modèles de grace et de beauté. Les beaux « yeux se nomment simplement en Orient des yeux « de gazelle, et c'est bien avec raison, car il est « impossible d'avoir le regard plus doux et plus vif « que ce charmant animal (1). »

Le *chamois* a la taille d'une grande chèvre, les jambes plus courtes et le corps plus gros que les antilopes ordinaires, le pelage brun foncé, avec une bande noire descendant de l'œil vers le museau; ses cornes droites ont leur pointe subitement recourbée en arrière, sa fourrure d'hiver est double, un duvet plus serré près de la peau, et des poils droits plus rares qui le dépassent. Il court avec la plus grande agilité parmi les rochers escarpés, et se tient en petites troupes dans la région moyenne des plus hautes montagnes de l'Europe. On le chasse pour avoir sa peau. Dans les Pyrénées, il porte le nom d'*isard*: il est, suivant Ramond (2), un peu plus petit, d'une couleur plus claire, moins fort et moins agile que dans les Alpes.

Les CHÈVRES ont le noyau osseux de leurs cornes occupé en grande partie par des cellules com-

(1) Dictionn. des Sciences naturelles, tome II, page 227.

(2) Observations faites dans les Pyrénées, Paris, 1789.

muniquant avec ces cavités des os frontaux que l'on nomme leurs *sinus*, et qui sont un appendice des cavités nasales; ces cornes sont dirigées en haut et en arrière; et le menton est généralement garni d'une longue barbe. A ce genre, dont toutes les espèces sont d'Europe ou d'Asie, appartiennent :

L'*Ægagre* ou *chèvre sauvage*, qui paraît la souche de toutes les variétés de nos chèvres domestiques; elle se distingue par ses cornes tranchantes en avant, très grandes dans le mâle, courtes et quelquefois nulles dans la femelle. Elle habite en troupes sur les montagnes de Perse, et peut-être sur celles de plusieurs autres pays, même dans les Alpes. Le *bezoard oriental* est une concrétion que l'on trouve dans ses intestins. Les *chèvres domestiques* varient à l'infini pour la taille, pour la couleur, la longueur, la finesse des poils, et même pour le nombre des cornes; tous ces animaux sont robustes, capricieux, vagabonds, cherchent toujours à grimper, aiment les lieux secs, sauvages, escarpés, et se nourrissent d'herbes grossières ou de jeunes pousses de bois.

Le *bouquetin*. Le mâle a de grandes cornes carrées en avant, et marquées de nœuds saillans et transverses; elles sont courtes ou nulles dans la femelle; sa couleur est fauve en dessus, blanchâtre en dessous; il a une bande noire sur l'échine. Il habite le sommet des hautes montagnes de l'ancien

monde; il s'accouple avec la chèvre domestique aussi bien que

Le *bouquetin du Caucase*, qui s'en distingue par ses grandes cornes triangulaires obtuses, mais non carrées en avant.

Les MOUTONS (*ovis*, Linné) ont, comme les précédens, le noyau osseux de leurs cornes creusé de cellules; les cornes sont ridées en travers et contournées latéralement en spirale : ils manquent de barbe. On en a trouvé des espèces dans les deux mondes, où elles vivent en troupes dans les contrées élevées. A ce genre appartient :

L'*argali*, dont la taille est à peu près celle du daim, et qui habite les montagnes de l'Asie. Le mâle a de très grosses cornes à base triangulaire, arrondies aux angles, aplaties en avant, striées en travers, et la femelle des cornes comprimées et en forme de faux; le poil d'été est ras, gris-fauve, celui d'hiver épais, dur, gris-roussâtre, avec du blanc ou du blanchâtre au museau, à la gorge et sous le ventre; la queue est fort courte.

Le *mouflon*, qui se trouve en Corse, en Sardaigne et, dit-on, en Crête, ne paraît en différer que parce qu'il est plus petit, et que sa femelle n'a des cornes que rarement et de fort petites. Il y en a des variétés noires en tout ou en partie, et d'autres plus ou moins blanches (1).

(1) Voy. l'article de M. F. Cuvier, Hist. nat. des Mammif.,

C'est du mouflon ou de l'argali que l'on croit pouvoir dériver les races nombreuses de nos bêtes à laine, ceux de tous les animaux, après le chien, qui soient soumis à plus de variations.

Les BOEUFs (*bos*, Linné) ont les cornes dirigées de côté et revenant vers le haut ou en avant en forme de croissant; ce sont de grands animaux, à museau large, à taille trapue, à jambes robustes, dont on trouve des espèces dans les deux continens: nous citerons les principales.

Le *bœuf ordinaire* a pour caractère spécifique un front plat, plus long que large, des cornes rondes placées aux deux extrémités de la ligne saillante qui sépare le front de l'occiput. La vache porte neuf mois et peut produire âgée de 18, le taureau à 2 ans.

L'*aurochs*, que quelques naturalistes regardent comme le *bison* des anciens, passe d'ordinaire, mais à tort, pour la souche de notre bœuf. Il s'en distingue par son front bombé, plus large que haut, par la hauteur de ses jambes, par une paire de côtes de plus, par une sorte de laine crépue qui couvre la tête et le cou du mâle, par sa voix grognante; sa taille aussi est supérieure. C'est le plus grand des quadrupèdes propres à l'Europe, dont il habitait autrefois toutes les parties tempérées; il ne se trouve plus aujourd'hui que dans les forêts de la Lithuanie, des monts Krapacs et du Caucase.

Le *bison d'Amérique*, qui habite les parties tempérées de l'Amérique septentrionale, a la tête,

le cou et les épaules couvertes d'une laine crépue qui devient fort longue en hiver ; il ressemble beaucoup au précédent , mais il a les jambes et surtout la queue plus courtes. Il s'accouple avec l'espèce du bœuf domestique.

Le *bufle*, originaire de l'Inde, et amené en Égypte, en Grèce, en Italie pendant le moyen-âge, a le front bombé, plus long que large, les cornes dirigées de côté, et marquées en avant d'une arête longitudinale saillante. C'est un animal d'une grande vigueur, dont le lait est bon, le cuir extrêmement fort.

Le *yack* est une espèce de petite taille, originaire des montagnes du Thibet, qui porte une longue crinière sur le dos, et dont la queue est garnie d'un crin long et élastique comme celui du cheval, fin et lustré comme la plus belle soie. C'est avec cette queue qu'on fait les étendards en usage chez les Turcs pour distinguer les officiers supérieurs ; de là les noms de pacha à une, deux ou trois queues, suivant le nombre de cette espèce d'enseigne qu'on porte devant ces militaires.

DIXIÈME ORDRE.

LES CÉTACÉS.

Ce sont des mammifères privés de membres postérieurs, ou du moins il ne leur en reste qu'un vestige de bassin perdu dans les chairs ; leur tronc,

se continue avec une queue épaisse que termine une nageoire horizontale, et leur tête se joint au tronc par un cou si court et si gros qu'on n'y aperçoit aucun rétrécissement ; enfin leurs membres antérieurs ont les premiers os raccourcis, et les suivans aplatis et enveloppés dans une membrane tendineuse de manière à former de vraies nageoires. C'est presque entièrement la forme extérieure des poissons, excepté que ceux-ci ont la nageoire de la queue verticale ; aussi les cétacés se tiennent-ils constamment dans les eaux ; mais comme ils respirent par des poumons, ils sont obligés de revenir souvent à la surface pour y prendre l'air. Leur sang chaud, leurs oreilles ouvertes à l'extérieur, quoique par des trous fort petits, leur génération vivipare, les mamelles, au moyen desquelles ils allaitent leurs petits, en font des mammifères, aussi bien que toute leur organisation interne. Ils n'ont jamais d'oreilles externes, ni de poils sur le corps. Ils forment deux familles.

PREMIÈRE FAMILLE.

CÉTACÉS HERBIVORES.

Leurs dents sont à couronnes plates, ce qui détermine leur genre de vie, lequel les engage souvent à sortir de l'eau pour venir ramper et paître sur la rive. Ils ont deux mamelles sur la poitrine, et des moustaches, deux circonstances qui, de loin, quand ils font sortir verticalement leur partie antérieure hors de l'eau, ont pu leur faire trouver

quelque ressemblance avec des hommes ou des femmes, et ont probablement donné lieu aux récits de quelques voyageurs qui prétendent avoir vu des tritons et des sirènes. Ils sont tous étrangers à nos mers.

Il n'y en a que trois genres, les *lamantins*, les *dugongs* et les *stellères*.

Les LAMANTINS (*manatus*, Cuvier), ont le corps oblong, terminé par une nageoire ovale allongée; les molaires, au nombre de huit partout, à couronne carrée, marquée de deux collines transverses; point d'incisives ni de canines dans l'âge adulte, mais dans les très jeunes, on trouve en haut deux fort petites incisives pointues, lesquelles disparaissent promptement. On voit des vestiges d'ongles sur les bords de leurs nageoires, dont ils se servent encore avec assez d'adresse pour ramper et pour porter leurs petits: ce qui a fait comparer ces organes à des mains, et a valu à ces animaux le nom de *manates*, d'où l'on a fait par corruption celui de *lamantins*; ils parviennent à quinze pieds de longueur. Leur chair se mange. Il y en a plusieurs espèces, mais qui ne sont pas encore bien décrites.

Les DUGONGS (*halicore*, Illiger) ont six ou huit incisives inférieures qui tombent dès la première jeunesse, et quatre supérieures, deux qui sont des défenses très longues et droites et deux rudimentaires qui ne persistent pas; l'animal paraît se servir des premières pour arracher les herbes, dont il fait sa principale nourriture. Ils ont jusqu'à cinq mo-

lares de chaque côté de l'une et de l'autre mâchoire, mais ce nombre est bientôt réduit à deux par la chute des trois premières : ces dents, à couronne plate, présentent une surface ovale, entourée d'émail. Les nageoires antérieures n'ont point d'ongles, et la nageoire caudale est échancrée à sa partie moyenne. Le museau recouvrant les défenses, est très large, et rappelle celui de l'hippopotame. On n'en connaît qu'une espèce (*halicore dugong*, Illiger), qui est de la mer des Indes, et qui est aussi grande que les moutons.

Les STELLÈRES (*rytina*, Illiger), d'après la connaissance très imparfaite qu'on en a, paraissent n'avoir, de chaque côté des deux mâchoires, qu'une seule molaire composée, à couronne plate et hérissée de lames d'émail; leurs nageoires sont dépourvues d'ongles. On n'en connaît qu'une espèce, qui se tient dans le nord de la mer Pacifique.

DEUXIÈME FAMILLE.

CÉTACÉS ORDINAIRES.

Ceux-ci ne sortent jamais de l'eau. Ils se distinguent des précédens par l'appareil singulier qui leur a valu le nom de *souffleurs*. La masse d'eau qu'ils engloutissent continuellement avec leur proie entre par le gosier dans les narines, les traverse, et s'amasse dans un sac placé à l'orifice extérieur de la cavité du nez, d'où elle est chassée avec violence, au moyen de muscles puissans, par une ou

plus souvent deux ouvertures étroites placées au-dessus de la tête : c'est ainsi qu'ils produisent ces jets d'eau qui les signalent de loin aux navigateurs. Leurs sens sont généralement obtus : ils ont , proportionnellement à leur taille, des yeux très petits ; leur odorat est faible ou nul , le nerf olfactif manque dans beaucoup ; l'ouïe doit être faible , à en juger d'après la structure imparfaite des organes ; la langue n'est pas mobile ; tout leur corps est couvert d'une peau lisse sous laquelle est ce lard épais et abondant en huile , principal objet pour lequel on les recherche. Leur estomac a cinq et jusqu'à sept poches distinctes ; ils vivent de poissons ou autres animaux marins ; ils avalent leur nourriture rapidement et sans la mâcher. Leurs mamelles sont près de l'anus. Nous en signalerons cinq genres.

Les DAUPHINS (*delphinus*, Cuv.) ont tout le long des deux mâchoires des dents, en général coniques, le front bombé, et sur le dos une nageoire verticale, de substance tendineuse, mais non soutenue par des os ; leur museau forme en avant de la tête une espèce de bec plus mince que le reste, et séparé brusquement du front. Tel est :

Le *dauphin ordinaire*, répandu en grandes troupes dans toutes les mers, tant célébré par les anciens, long de huit à dix pieds, noir en dessus, blanc en dessous, à bec déprimé, avec quarante-deux à quarante-sept dents, grêles, arquées, pointues, de chaque côté de la mâchoire. Le dévelop-

pement de son cerveau annonce qu'il ne doit pas être dépourvu de toutes les qualités qu'on lui attribue. Cependant il est plus que probable que les anciens désignaient sous le même nom un animal différent de celui des modernes.

Les DELPHINORHYNQUES (*delphinorhyncus*, Blainville) ne diffèrent des dauphins qu'en ce que leur bec ne se sépare point du front brusquement. Il y en a plusieurs espèces, dont la taille est d'une quinzaine de pieds.

Les MARSOUINS (*phocæna*, Cuvier) ressemblent aux dauphins, seulement ils n'ont pas de bec, mais un muscau court et uniformément bombé. Tel sont :

Le *marsouin commun*, vivant en grandes troupes dans nos mers, le plus petit des cétacés, de quatre à cinq pieds de longueur seulement, noirâtre en dessus, blanc en dessous, à dents comprimées, tranchantes au nombre de vingt-deux à vingt-cinq de chaque côté des deux mâchoires.

L'*épaulard*, qui a souvent de vingt à vingt-cinq pieds, à dents grosses, coniques, un peu crochues, au nombre de onze partout, les postérieures aplaties transversalement ; le corps noir dessus, blanc dessous ; une tache blanchâtre sur l'œil, en forme de croissant ; la nageoire dorsale levée et pointue.

Les DELPHINAPTÈRES (*delphinapterus*, Lacépède) sont des marsouins sans nageoire dorsale.

Les HYPEROODONS (*hyperoodon*, Lacépède) sont semblables aux dauphins, mais ils n'ont qu'un très

petit nombre de dents à la mâchoire inférieure. On n'en connaît qu'une espèce qui atteint de vingt à vingt-cinq pieds de longueur. Elle s'est pêchée dans la Manche et dans la mer du nord, et a souvent été nommée *baleine à bec*.

Les NARVALS (*monodon*, Linné) n'ont point de dents, mais seulement deux défenses pointues, naissant à la place des incisives supérieures et dont une seule ordinairement se développe. C'est avec cette longue défense qu'on fait les cannes d'ivoire. Ils ont aussi une nageoire dorsale. On n'en connaît bien qu'une espèce du nord,

Le *narval vulgaire*, dont la défense, sillonnée en hélice (tire-bouchon), est quelquefois longue de six pieds, et forme la moitié ou le tiers de la longueur totale de l'animal; la peau est marbrée de brun et de blanchâtre; la bouche est petite, le museau bombé.

Les CACHALOTS (*physeter*, Linné) ont la tête si grosse qu'elle forme à elle seule le tiers ou la moitié de la longueur totale; mais ni le crâne, ni le cerveau ne participent à cette disproportion qui tient seulement à l'énorme développement des os de la face; leur mâchoire supérieure, large, est dépourvue de dents ou n'en a que de très petites, l'inférieure, étroite, reçoit dans un sillon de la supérieure, est armée de chaque côté d'une rangée de dents cylindriques ou coniques qui entrent, quand la bouche se ferme, dans des cavités correspondantes de la mâchoire supérieure; la partie supérieure de

leur tête est occupée par des cavités que séparent et recouvrent des cartilages et qui sont remplies de cette matière si connue sous le nom de *blanc de baleine*; c'est pour cette matière principalement qu'on les pêche, car ils fournissent peu d'huile. Le plus commun est

Le *cachalot macrocéphale*, dont la longueur va jusqu'à vingt mètres; il n'a qu'une éminence calleuse au lieu de nageoire dorsale; son évent est unique; il est noir, mêlé de verdâtre sur le dos, blanchâtre sous le ventre.

Les **BALEINES** (*balæna*, Linné) ont la tête aussi disproportionnée que les cachalots, mais moins renflée en avant; elles n'ont pas de dents; leur mâchoire supérieure a ses deux côtés garnis de lames transverses, minces et serrées, appelées *fanons*, formées d'une espèce de corne fibreuse, effilées sur leurs bords, qui servent à retenir une multitude de petits poissons, de vers, de mollusques, de zoophytes dont ces énormes cétacés se nourrissent; la mâchoire inférieure loge une langue charnue, fort épaisse, et enveloppe, quand la bouche se ferme, la mâchoire supérieure avec les fanons. On a constaté qu'elles jouissent de l'odorat (1) A ce genre appartient :

La *baleine franche*, dont la longueur, qui va jusqu'à soixante-dix pieds, est encore dépassée par

(1) Voy. à ce sujet Lacépède et l'art. **BALEINE** du Diction. classique d'Histoire naturelle, par Desmoulins.

d'autres espèces ; elle n'a pas de nageoire sur le dos ; elle est tantôt noire, tantôt d'un noir mêlé de gris ou varié de diverses couleurs. C'est elle que des flottes poursuivent chaque année pour son huile et pour ses fanons qui nous fournissent la *baleine* à corsets.

Les **BALÉNOPTÈRES** (*balenopterus*, Lacépède) ne se distinguent des baleines que par une nageoire qu'ils ont sur le dos. Tels sont :

La *jubarte* des mers du Groënland, et

Le *rorqual* de la Méditerranée, qui surpassent en longueur la baleine franche.

ONZIÈME ORDRE.

LES MARSUPIAUX OU ANIMAUX A BOURSE.

Ces animaux se distinguent de tous ceux qui précèdent par une particularité des plus remarquables, c'est la production prématurée de leurs petits, qui se détachent de la matrice (1) dans un état de développement extrêmement peu avancé. Incapables de mouvement, montrant à peine des germes de membres et d'autres organes extérieurs, les petits s'attachent aux mamelles de leur mère, et y restent fixés jusqu'à ce qu'ils se soient développés au degré où les animaux mammifères naissent or-

(1) Car il paraît bien prouvé qu'ils y adhèrent quelque temps par un placenta. Voy. les Annales des Sciences nat., tome II, pag. 121, lettre de M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

dinairement. Presque toujours la peau de l'abdomen est disposée en forme de poche autour de ces mamelles, et ces petits si imparfaits y sont préservés comme dans une seconde matrice; et même, long-temps après qu'ils ont commencé à marcher, ils y reviennent quand ils craignent quelque danger. Leur nombre d'ailleurs est très variable: dans le genre *didelphe*, par exemple, on en compte jusqu'à dix ou douze, tandis que chez les *kangourous* on n'en trouve ordinairement qu'un. Deux os particuliers, attachés au pubis et interposés dans les muscles du ventre, donnent appui à cette poche: ces os se trouvent également dans les mâles, quoiqu'ils n'aient jamais de poche; ils existent de même chez les espèces où la poche est nulle, ou bien est à peine indiquée par un léger repli de la peau. Les mâles ont les parties génitales disposées entre elles d'une manière contraire à celle que l'on observe chez tous les autres mammifères. Tous ces animaux, qui se trouvent liés entre eux d'une manière si intime par leur système de reproduction, présentent d'ailleurs, sous d'autres rapports, de grandes différences. Si l'on examine, par exemple, leur dentition, elle est, chez les uns, tout-à-fait semblable à celle des *insectivores*, ce qui détermine pour eux un régime analogue; chez d'autres, qui ont encore les trois sortes de dents, les molaires sont tuberculeuses au lieu d'être hérissées de pointes, l'où résulte leur régime *frugivore*; il en est enfin qui manquent de canines, et qui, si l'on s'en tenait

à la considération des dents, prendraient place parmi les *rongeurs*. Et comme l'ensemble de l'organisation, des formes extérieures et des habitudes a toujours des rapports intimes avec le régime, on doit concevoir, par les seules variations du système dentaire, combien ces animaux présentent de diversité. Et cependant ils en offrent encore qui ne sont pas nécessairement liées avec leur dentition, ni leur régime. La queue, par exemple, qui est nulle chez quelques-uns, prend souvent un développement et des fonctions des plus remarquables : il en est, comme les *kangourous*, chez lesquels elle est forte, conique, et forme pour ainsi dire un cinquième membre qui permet à ces animaux de prendre souvent la station bipède en se reposant à-la-fois sur leur train de derrière et sur leur queue ; chez d'autres, tels que les *didelphes*, elle est nue, écaillée et *prenante*, comme chez beaucoup de quadrumanes. Les membres diffèrent beaucoup aussi : quelques-uns ont les pouces de derrière opposables : il arrive souvent que le train de derrière l'emporte beaucoup en volume sur l'antérieur ; mais dans tous les cas, ils ont toujours quatre ou cinq doigts distincts et onguiculés à tous les pieds, et des clavicles bien complètes. Les *marsupiaux* n'ont encore été observés que dans l'Amérique méridionale, dans la Nouvelle-Hollande, et dans quelques îles de l'archipel indien.

Nous les diviserons en trois sections, indiquées par la nature des alimens qu'ils prennent, et nous

en ferons connaître rapidement les genres les plus intéressans et les mieux étudiés jusqu'ici.

I^{re} SECTION. — *Marsupiaux insectivores.*

Deux genres méritent de nous arrêter, ce sont les péramèles et les sarigues.

Les PERAMÈLES (*perameles*, Geoffroy) sont remarquables par l'extrême allongement de leur museau et la grande hauteur du train de derrière, comparé à celui de devant. Ils ont à la mâchoire supérieure dix incisives, deux canines, six molaires antérieures comprimées et tranchantes, et huit arrière molaires hérissées de pointes; de même à la mâchoire inférieure, excepté pour les incisives, dont on ne compte que six, en tout quarante-huit dents; les canines supérieures sont longues et très crochues. Les pieds antérieurs ont cinq doigts, les deux externes très courts et dépourvus d'ongles, les trois intermédiaires longs et munis d'ongles fousseurs; les pieds de derrière en ont quatre, dont les deux internes, plus petits que les autres, sont renfermés sous un tégument commun, de telle sorte que leurs ongles seuls restent libres; la queue est assez longue, garnie de poils dans toute son étendue. Ce sont des animaux qui se nourrissent de petites proies ou de chair morte, et qui passent presque toute leur vie dans des terriers qu'ils se creusent. La seule espèce bien authentique est

Le péramèle à museau pointu (*perameles na-*

satus), long d'un pied quatre pouces, plus la queue, de six pouces environ; à oreilles pointues, à pelage brun-grisâtre; il vit à la Nouvelle-Hollande.

Les SARIGUES (*didelphis*, Linné) se rapprochent des précédens par l'allongement de leur museau et le grand nombre de leurs dents, qui sont semblables à celles des péramèles avec deux incisives de plus à la mâchoire inférieure, ce qui leur fait cinquante dents, nombre le plus grand que l'on ait encore observé parmi les mammifères; leur langue est hérissée, leurs oreilles grandes et nues, leur queue prenante, et nue aussi, au moins en partie; les membres généralement courts ont cinq doigts armés d'ongles aigus, mais faibles, excepté le pouce des pieds de derrière qui en est privé et qui est opposable aux autres doigts, ce qui a fait donner à ces animaux l'épilhète de *pédimanes*. Ce sont des animaux nocturnes, qui nichent sur les arbres et qui vivent de fruits, de viande morte ou d'animaux faibles. On en connaît quinze à dix-huit espèces, toutes d'Amérique, mais dont la plupart ne sont qu'imparfaitement connues: dans les unes, les femelles ont une poche profonde où sont leurs mamelles, et où elles peuvent renfermer leurs petits. Tel est

Le *sarigue à oreilles bicolores* ou *opossum*, presque grand comme un chat, à pelage mêlé de blanc et de noirâtre, à oreilles mi-parties de noir et de blanc; il habite toute l'Amérique, vient la

nuit dans les lieux habités attaquer les poules et manger leurs œufs.

D'autres espèces n'ont point de poches, mais seulement, de chaque côté du ventre, un replis qui en est le vestige. Elles ont coutume de porter leurs petits sur le dos, les queues entortillées autour de celle de la mère. Telle est par exemple

La *marmose*, plus petite que notre rat commun, de couleur gris-fauve avec un trait brun au milieu duquel est l'œil.

II^e SECTION. — *Marsupiaux carnivores.*

Elle ne contient que le genre

THYLACINE (*thylacinus*, Temminck). Ils ressemblent aux sarigues, mais s'en distinguent en ce qu'ils ont les pieds de derrière privés de pousse, la queue velue et non prenante, deux incisives de moins à chaque mâchoire, et en ce que les arrière-molaires ont le bord extérieur saillant et tranchant presque comme celui des dents carnassières de chien. On n'en connaît qu'une espèce

Le *thylacine de harris* (*thylacinus harrisii*, Temminck), grand comme un loup, mais plus bas sur jambes, de couleurs grise, rayé en travers de noir sur la croupe. Il est très carnivore et chasse tous les petits quadrupèdes. Il se trouve à la terre de Van-Diemen, dans l'Océanie.

III^e SECTION. — *Marsupiaux frugivores.*

Nous en ferons connaître deux genres , les kangourous (*kangourous*) et les phascolomes.

Les KANGOUROUS (*macropus*, Shaw, (*Chau*) ont à la mâchoire inférieure deux larges incisives tranchantes couchées en avant, auxquelles en répondent six à la mâchoire supérieure. Ils manquent de canines, et les molaires sont au nombre de 4 ou 5 à chaque côté de chaque mâchoire. Les membres antérieurs, fort petits en comparaison de ceux de derrière, ont cinq doigts onguiculés dont les deux latéraux sont les plus petits; leurs jambes de derrière, beaucoup plus grandes que celles de devant, n'ont que quatre doigts dont les deux internes sont réunis jusqu'à l'ongle, en sorte qu'on croit d'abord n'y en voir que trois dont l'interne aurait deux ongles; le doigt externe est assez gros et muni d'un ongle assez fort; mais il n'est nullement comparable encore au doigt voisin dont les dimensions dépassent toute proportion et dont l'ongle, qui est un véritable sabot, forme une défense à l'animal; car en se tenant sur une jambe et sur leur énorme queue, qui, comme nous l'avons déjà dit est pour eux un membre de plus, ils peuvent donner avec le pied libre des coups assez violens. Ce sont au reste des animaux très doux et qui vivent d'herbes. Ils ne marchent à quatre pattes qu'avec peine et lenteur à cause de l'inégalité de leurs membres, mais ils sautent avec beaucoup de vigueur sur leurs pieds

de derrière. Ils sont tous de la Nouvelle-Hollande ou des îles environnantes, mais ils vivent très bien dans nos contrées, et peuvent même s'y reproduire. Nous n'en citerons qu'une espèce :

Le *kangourou géant*, le plus grand animal de la Nouvelle-Hollande, dont la taille s'élève quelquefois jusqu'à six pieds, et dont le pelage, plus ou moins gris, présente, suivant les individus, quelque variété de nuances. Ils vivent en troupes conduites par de vieux mâles.

Les PHASCOLOMES (*phascolomys*, Geoffroy) sont de véritables rongeurs par le système dentaire : ils ont à chaque mâchoire deux incisives et des molaires au nombre de cinq pour chaque côté. Ce sont des animaux lourds, à grosse tête plate, à jambes courtes, à corps comme écrasé, sans queue, qui portent cinq doigts onguiculés aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière, avec un petit tubercule sans ongle au lieu de pouce ; leurs ongles antérieurs sont très longs et propres à creuser ; leurs yeux sont très petits, ainsi que les oreilles ; leur poil est épais et grossier, leur démarche, d'une lenteur excessive. On n'en connaît qu'une espèce.

Le *wombat*, de la taille d'un blaireau, à poil d'un brun plus ou moins jaunâtre, qui vit dans des terriers, et ne se nourrit que d'herbes. On dit que sa chair est excellente. Il se trouve à la Nouvelle-Hollande, près du port Jackson, à l'île King, etc.

DOUZIÈME ORDRE.

MONOTRÈMES.

Avec les formes extérieures des mammifères, avec leur circulation et leur respiration, leur diaphragme complet, leurs organes des sens, et l'ensemble de leur squelette, ces animaux ressemblent aux oiseaux et aux reptiles par leurs organes de la génération et par la conformation de leur épaule; ils manquent de mamelles, au moins extérieures, et l'examen de leurs organes génitaux, ainsi que les rapports des voyageurs et des naturels du pays qu'ils habitent, semblent établir qu'ils pondent des œufs comme les oiseaux. Ils n'ont, comme ceux-ci, qu'une seule issue commune aux organes de la génération, au canal urinaire, et à la terminaison postérieure du canal intestinal; l'orifice des voies génito-urinaires, au lieu d'aboutir directement au-dehors, va se réunir avec la fin de l'intestin dans une poche ouverte à l'extérieur, et que l'on nomme *cloaque* (1). Il ont quatre membres terminés par cinq doigts

(1) Le mot **MONOTRÈMES** est formé de deux mots grecs qui signifient une seule ouverture. Dans quelques autres animaux, appartenant à différens ordres de mammifères, les deux orifices des voies génito-urinaires et intestinales sont très rapprochés l'un de l'autre, et même quelquefois se réunissent dans un seul avant d'aboutir à l'extérieur : c'est ce qui a lieu particulièrement chez les castors ; mais les **monotrèmes** sont les seuls dans lesquels la poche commune soit assez profonde pour former un vrai cloaque.

onguiculés ; les mâles ont de plus un ergot corné, conique, creux, percé au bout, placé vers le bord interne du pied, en sus des cinq doigts qu'on y compte. Cet ergot est un organe de défense ; il reçoit, par un canal qui y aboutit, une liqueur vénéneuse que secrète une glande logée entre les muscles de la cuisse : les blessures faites par cet éperon sont suivies, dit-on, d'une inflammation très vive. Ils ont à l'épaule deux os claviculaires : l'un, qui représente la clavicule ordinaire, se soude à celui du côté opposé par l'extrémité qui joint le sternum, de manière à former une fourchette comme chez les oiseaux ; l'autre est un démembrément de l'omoplate analogue à l'os des oiseaux que Cuvier a nommé coracoïde. Et quoiqu'ils n'aient sous le ventre ni poche pour contenir leurs petits ni aucun repli de la peau, ils présentent les os surnuméraires que nous avons déjà vus dans les marsupiaux, avec lesquels ils ont aussi beaucoup de rapports par la structure interne de leurs organes génitaux ; leurs yeux sont fort petits et placés sur les côtés de la tête ; la conque auditive est très peu développée, les dents très imparfaites ou absolument nulles ; ils n'ont pas de lèvres charnues ; et il y a lieu de croire qu'à cause de cette seule circonstance leurs petits ne pourraient téter. Ils sont particuliers à la Nouvelle-Hollande et à la terre de Van-Diemen, ainsi qu'aux îles du détroit de Bass. Cet ordre singulier ne contient que deux genres, les ornithorhynques et les échidnés.

Les ORNITHORHYNQUES (*ornithorhynchus*, Blumenbach) ont le corps de taille assez petite, de forme allongée, la tête petite, la queue très forte, courte, aplatie, aussi large que le corps à son origine, en un mot semblable à celle du castor, si ce n'est qu'elle est couverte de poils, aussi bien que tout le corps; les membres sont fort courts, et les antérieurs fort écartés des postérieurs; le museau est terminé par un bec corné semblable à celui d'un canard, d'autant plus que ses bords sont garnis de même de petites lames transverses; il n'y a de dents que dans le fond de la bouche, au nombre de deux de chaque côté, en haut et en bas, sans racines, à couronne plate, et composées de petits tubes verticaux; la langue est grande et molle, les narines rondes, très rapprochées l'une de l'autre, et situées vers l'extrémité de la mandibule supérieure du bec corné; le cou court, la forme générale du corps à peu près cylindrique; les pieds de devant ont une membrane qui, non seulement réunit les doigts, mais dépasse beaucoup les ongles: dans ceux de derrière, la membrane se termine à la racine des ongles, deux caractères qui, avec la queue aplatie, font des ornithorhynques des animaux nageurs. Ils ont de chaque côté sous la peau des flancs une masse glanduleuse que Meckel, soutenu en cela par M. de Blainville, considère comme une mamelle; mais M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'y voit que l'analogue des glandes se trouvent sur les flancs des musaraignes. Le

fait est que cette glande n'a pas de mamelon, et que l'on ne trouve à l'extérieur qu'une ou deux petites fosselles, où le fluide qu'elle secrète doit arriver. On en décrit plusieurs espèces; mais elles paraissent se réduire en une seule, c'est :

L'ornithorhynque paradoxal (*ornithorhynchus paradoxus*, Blumenbach). Sa taille varie, et la femelle est en général plus petite que le mâle. Un mâle, mesuré par M. Isidore Geoffroy, avait un pied huit pouces de longueur totale, sur quoi la queue occupait deux pouces six lignes et le bec quatre pouces six lignes; le poil, qui est roux, varie beaucoup de teinte dans les différens individus. On les trouve dans les rivières et sur les marécages qui les bordent (1).

Les ÉCHIDNÈS (*echidna*, Cuvier) sont assez semblables aux hérissons par leur aspect extérieur, parce qu'ils sont couverts en dessus de piquans nombreux auxquels se mêlent des poils, en dessous il n'y a que des poils; le corps est gros et court, le cou à peine sensible, la queue n'est qu'une sorte de tubercule revêtu de piquans; leur museau allongé, grêle et terminé par une petite bouche, contient une langue très longue, et qu'ils étendent au dehors pour s'emparer des insectes dont ils font leur nourriture; ils n'ont point de dents, mais leur palais

(1) Voyez l'article ORNITHORHYNQUE du Diction. classique d'Histoire natur., où M. Isidore Geoffroy donne un résumé de tout ce qui a paru sur ce genre extraordinaire

est garni de plusieurs rangées de petites épines dirigées en arrière ; leurs pieds sont courts et leurs ongles fouisseurs , leurs narines placées à l'extrémité du museau. Ces animaux fouissent la terre avec facilité, et se pratiquent près des arbres une demeure souterraine. Au moindre soupçon de péril, ils se roulent en boule comme le hérisson. On en connaît deux espèces :

L'échidné épineux (*echidna hyrtus*, Cuvier) et, L'échidné soyeux (*echidna setosus*, Geoffroy-Saint-Hilaire), qui sont de la taille du hérisson, et diffèrent principalement l'une de l'autre en ce que dans la première les épines dépassent de beaucoup les poils du dos qui sont fort courts, tandis que dans la seconde les épines sont tout-à-fait cachées par les poils longs et soyeux de couleur marron dont tout le corps est couvert.

MAMMIFÈRES FOSSILES.

Outre les animaux dont la terre est aujourd'hui couverte, on a retrouvé dans les anciennes couches du globe les débris d'un grand nombre d'espèces, qui en ont habité la surface à des époques prodigieusement reculées, et où son aspect devait être bien différent de celui qu'elle nous présente actuellement. Ces débris se réduisent presque toujours, pour les animaux vertébrés, à des os, à des dents, ou à des bois de cerfs. Cependant, au moyen de ces faibles restes, les naturalistes ont pu se former une idée très juste et assez complète de presque tous ces animaux. Pour concevoir comment ils y sont parvenus, il suffit de connaître un principe d'anatomie que Cuvier a développé, et qu'il a nommé le *principe de la corrélation des formes*; il consiste en ceci, que toutes les parties des animaux sont entre elles dans un tel rapport, que, la forme de l'une étant donnée, l'on peut en général en déduire celle de toutes les autres. Le simple raisonnement démontre qu'il doit en être ainsi pour beaucoup de cas, puisque tous les organes d'un animal devant concourir au même but doivent se trouver coordon-

nés d'une manière conforme à ce but : c'est ce que nous avons déjà fait sentir en indiquant les rapports du système dentaire avec la conformation du canal intestinal, et même avec celle des organes des sens et du cerveau. Mais, outre ces rapports, dont le raisonnement reconnaît immédiatement la nécessité, il en est beaucoup d'autres que l'observation découvre : aucune théorie, par exemple, n'aurait pu nous apprendre que tous les animaux à cornes soutenues par un prolongement osseux sont des ruminans. Cependant cette corrélation est constante; et il en est ainsi d'un grand nombre d'autres, qui sont à la vérité purement empiriques, mais qui, n'ayant jamais été démentis par les faits, ont fini par acquiescer presque toute la valeur d'un principe logique. On concevra d'après cela que ces animaux, enfoncés dans les anciennes couches terrestres, et désignés par la qualification de *fossiles*, ont pu prendre place dans nos classifications zoologiques, et y être rangés d'après des caractères certains dans les genres, familles et ordres qui leur conviennent. C'est en effet ce qu'a exécuté Cuvier, dans son célèbre ouvrage, intitulé : *Recherches sur les Ossemens fossiles*, dont nous allons faire connaître, relativement aux MAMMIFÈRES, les résultats les plus saillans.

Les mammifères fossiles, admis par Cuvier, forment presque une centaine d'espèces. Parmi ces espèces, il en est quelques-unes qui ne se distinguent aucunement d'animaux aujourd'hui vivans ; mais le

plus grand nombre sont différens. De ces dernières, quelques-unes viennent se ranger dans des genres déjà connus, les autres, au contraire, forment des genres nouveaux, qui prennent place dans l'un des ordres que nous avons signalés. Nous allons commencer par énumérer les espèces qui rentrent dans des genres connus, en indiquant l'identité des fossiles avec les espèces vivantes, toutes les fois qu'elle aura été bien constatée.

Genre VESPERTILION. On en connaît une espèce fossile, trouvée par M. de Bournon dans les plâtrières de Montmartre.

Les OURS fossiles sont au nombre de quatre (1). Ils se rencontrent dans plusieurs lieux de l'Europe, et presque toujours dans des cavernes, où leurs os sont mêlés avec ceux d'animaux dont les analogues ne vivent aujourd'hui que dans la zone torride. Le quatrième (*ursus cultridens*, Cuvier), remarquable par ses canines comprimées, n'a encore été trouvé que dans des couches de terrains meubles en Toscane.

Les cavernes à ossemens ont fourni aussi les débris de deux espèces de **PUTOIS** : l'une, dont on a seulement quelques fragmens, était de la taille du *putois commun*; l'autre n'est connue que par deux dents exactement semblables à celles de la *belette*.

On a encore trouvé dans ces cavernes un **GLOU**

(1) Ou six, en y joignant deux espèces découvertes par M. Marcel de Serres.

ron, qui ne paraît pas se distinguer de l'espèce vivante.

Les CHIENS fossiles sont au nombre de quatre; deux viennent encore des cavernes à ossemens : l'un est semblable à notre *loup*, et ses restes sont souvent mêlés à des os d'éléphans; le second est fort voisin du *renard*, si ce n'est le renard lui-même : Cuvier en a tiré des fragmens d'un tuf où ils étaient pétris avec des débris d'ours et de hyènes. L'existence du troisième n'est révélée que par deux dents recueillies près de Beaugency, et qui, par leur volume, annoncent un animal gigantesque. Le quatrième enfin est connu par une mâchoire qui vient des plâtrières de Montmartre, et qui diffère évidemment de toutes les espèces vivantes.

On a des mêmes plâtrières des portions de crâne et de mâchoire d'une grande espèce voisine des COATIS ou des MANGOUSTES; et des portions de tête et de mâchoire inférieure, appartenant à un animal du genre des GENETTES, et dont la taille était à peu près celle de la *genette commune*.

Une espèce d'HYÈNE a certainement été très abondante dans cet ancien monde; on trouve de ses ossemens non seulement dans les mêmes cavernes qui renferment tant de débris d'ours, mais encore dans les terrains d'alluvion où sont enfouis des ossemens d'éléphans.

Un très grand animal (*felis spelæa*, Cuvier) et un autre moindre (*felis antiqua*, Cuvier), tous deux

du genre des CHATS, mais bien distincts des espèces vivantes, ont laissé leurs dépouilles dans les cavernes et dans les couches meubles. On a aussi découvert des dents de deux espèces de chats, les unes à peu près semblables à celles du *lion*, les autres dont les dimensions sont à peu près celles des dents de la *panthère*. Elles ont été extraites de ces roches, connues sous le nom de *brèches osseuses*, qui remplissent les fissures d'un grand nombre de terrains calcaires, sur les côtes de la Méditerranée, et qui consistent en un ciment ordinairement rougeâtre, dans lequel se trouvent enveloppés des fragmens de rocher, des coquilles et des ossemens.

On a trouvé aux environs d'Angers des débris fossiles de PHOQUES, consistant en deux fragmens d'huméral : le premier vient d'un animal à peu près deux fois et demi aussi grand que notre *phoque commun*, l'autre est d'une espèce un peu plus petite. On a tiré du calcaire grossier des montagnes de la Hongrie un pied de phoque très peu différent de celui du phoque commun.

On connaît aussi à l'état fossile quelques fragmens de MORSE, une côte et une vertèbre venant des environs d'Angers, des fragmens de dents du département des landes.

On a extrait d'un morceau de gypse de Montmartre une portion de tête appartenant au genre des ÉCUREUILS ; mais ce morceau était trop mutilé pour qu'il fût possible d'en déterminer l'espèce.

Les plâtrières de Montmartre ont encore fourni le

MAMMIF.

squelette bien complet d'un LOIR, à peu près semblable au *loir commun*, et la mâchoire inférieure d'une autre espèce un peu plus grande.

Il y a dans certaines couches sableuses de la Toscane des dents d'un PORC-ÉPIC.

Les brèches osseuses des bords de la Méditerranée ont donné deux espèces de LAGOMYS, animaux dont le genre n'existe plus qu'en Sibérie, deux espèces de LIÈVRES, des CAMPAGNOLS et des RATS de la taille du *rat d'eau* et de celle de la *souris*. Les cavernes ont également donné une espèce de lièvre, des rats et des campagnols. On a découvert dans les schistes de la Bohême un campagnol qui avait la taille du *schermäus*, et dans les schistes calcaires d'Æningen un animal voisin du CABIAIS, mais d'une espèce tout-à-fait inconnue.

Les tourbières de plusieurs lieux de la France et de l'Allemagne contiennent des restes de CASTORS qui ne se distinguent point de l'espèce actuelle; on en a aussi trouvé à Chattris en Irlande; dans un lieu où était autrefois une branche de communication de deux rivières, qui a été obstruée depuis plus de deux siècles. Ces os conservés ainsi dans les tourbes pourraient bien être ceux d'individus nourris autrefois par nos rivières.

Parmi les animaux de l'ordre des édentés, qui se trouvent à l'état fossile, il n'en est qu'un seul qui se rapproche des genres vivans. C'était probablement un PANGOLIN, mais d'une taille gigantesque: il n'est

connu que par une seule phalange onguéale (1), trouvée parmi beaucoup d'ossements de rhinocéros, de mastodontes et d'hyppopotames, près Eppelsheim dans le Palatinat, dans une fosse où l'on prenait du sable et du gravier que l'on suppose y avoir été accumulés par les alluvions du Rhin.

On ne doit pas s'étonner de voir une partie si peu importante en apparence permettre à l'anatomiste d'assigner la place d'un animal dans la classification. « En effet, cette petite partie du squelette suffit, dit M. Duméril (2), pour indiquer d'une manière toujours certaine, non seulement la famille, et quelquefois le genre auquel l'animal a appartenu, mais encore la nature du sol sur lequel il devait se trouver, ses mouvemens les plus habituels, et même l'espèce d'alimens dont il se nourissait. » Ajoutez à cela que la phalange onguéale présente dans le squelette des pangolins une configuration tout-à-fait spéciale, en ce qu'elle est profondément bifurquée depuis son extrémité libre jusqu'au milieu de sa longueur.

L'ÉLÉPHANT *fossile*, *mammouth* des Russes (*elephas primigenius*, Blumenbach), a laissé des milliers de ses cadavres dans les terrains qui forment aujourd'hui, à peu de profondeur, la base de nos grandes plaines, depuis l'Espagne jusqu'aux rivages de la Sibérie, et l'on en retrouve dans toute

(1) On nomme ainsi la phalange qui termine le doigt et porte l'ongle.

(2) Dissertation sur la dernière phalange dans les Mammifères, Magasin encyclop., 6^e année, t. I, pag 289.

l'Amérique septentrionale, en sorte qu'il était répandu des deux côtés de l'Océan, si toutefois l'Océan existait de son temps à la place où il est aujourd'hui. Ses défenses sont encore si bien conservées dans les pays froids, qu'on les emploie aux mêmes usages que l'ivoire frais; et on en a trouvé des individus avec leur chair, leur peau et leurs poils, qui étaient restés gelés depuis la dernière catastrophe du globe. Il était haut de quinze à dix-huit pieds, couvert d'une laine grossière et rousse, et de longs poils roides et noirs, qui lui formaient une crinière le long du dos; ses énormes défenses étaient implantées dans des alvéoles plus longues que celles des éléphants de nos jours; mais du reste il ressemblait assez à l'éléphant des Indes. Les Tartares et les Chinois ont imaginé que c'est un animal qui vit sous terre et qui périt sitôt qu'il aperçoit le jour.

Les HIPPOPOTAMES fossiles sont au nombre de quatre. L'un d'eux (*hippopotamus major*, Cuvier), dont les restes sont très communs en Allemagne, en Angleterre, en France et surtout en Italie, ressemblait tellement à l'espèce actuelle d'Afrique qu'il faut une comparaison attentive pour saisir les différences des deux squelettes. On trouve dans les mêmes lieux une petite espèce du même genre (*hippopotamus minutus*, Cuvier), de la taille du sanglier, et à laquelle on ne peut rien comparer maintenant. Il y en a une troisième, intermédiaire entre ces deux là (*hippopotamus medius*, Cuvier). Enfin une caverne située près de Palerme contient en

abondance les os d'une quatrième espèce un peu plus petite que l'espèce ordinaire.

Trois grands RHINOCÉROS à deux cornes se trouvent encore dans les mêmes lieux, et devaient être contemporains de ces quatre hippopotames ainsi que du mammouth. L'espèce la plus répandue en Allemagne, en Angleterre, et qui, comme le mammouth, se retrouve jusque près les bords de la mer Glaciale, où elle a aussi laissé des individus entiers (*rhinoceros tichorhinus*, Cuvier), avait la tête allongée, les os du nez très robustes, soutenus par une cloison des narines osseuse et non simplement cartilagineuse, et manquait d'incisives. Une autre espèce, plus rare et de pays plus tempérés (*rhinoceros incisivus*, Cuvier), avait des incisives, comme nos rhinocéros actuels des Indes orientales, et ressemblait surtout à celui de Sumatra; les caractères distinctifs dépendent des formes un peu différentes de sa tête. La troisième (*rhinoceros leptorhinus*, Cuvier) manquait d'incisives, comme le rhinocéros du cap d'aujourd'hui, mais elle se distinguait par un museau plus pointu et des membres plus grêles. C'est surtout en Italie que ses os sont enfouis, dans les mêmes couches que ceux d'éléphants de mastodontes et d'hippopotames. Il y a ensuite une quatrième espèce (*rhinoceros minutus*, Cuvier) munie, comme la deuxième, de dents incisives, mais de taille beaucoup moindre et à peine supérieure au cochon; on n'en a encore recueilli les débris que dans quelques endroits de la France.

Le genre des CHEVAUX existait aussi à la même

époque; ses débris accompagnent en grande abondance ceux des autres pachydermes que nous venons de faire connaître; mais il n'est pas possible de dire si c'était ou non une des espèces aujourd'hui existantes, à cause de la grande ressemblance que présentent entre elles, quant aux pièces de leur squelette, toutes les espèces de ce genre.

C'est encore dans les mêmes terrains qu'on a recueilli presque tout ce qui nous reste de ruminans fossiles. Le seul exemple bien constaté, appartenant à des couches de formation plus ancienne, est un CERF de la taille du chevreuil, mais d'une autre espèce, recueilli près d'Orléans, dans un calcaire marneux d'eau douce; tandis que, à l'âge de la terre où vivaient les pachydermes que nous venons de mentionner, la proportion numérique des ruminans paraît avoir assez peu différé de ce qu'elle est aujourd'hui; mais on s'est assuré, pour plusieurs espèces, qu'elle était différente.

C'est ce que l'on peut dire surtout avec beaucoup de certitude d'un CERF de taille supérieure même à l'élan, qui est commun dans les marais et les tourbières de l'Irlande et de l'Angleterre, et dont on a aussi déterré des restes en France, en Allemagne et en Italie dans les mêmes lits qui recèlent des os d'éléphans; ses bois, élargis et branchus, ont jusqu'à douze et quatorze pieds d'une pointe à l'autre, en suivant les courbures.

La distinction n'est pas aussi claire pour les os de CERFS et de BOEUFs que l'on a recueillis dans certaines cavernes et dans les fentes de certains ro-

chers; ils y sont quelquefois, et surtout dans les cavernes de l'Angleterre, accompagnés d'os d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotame et de ceux de la hyène, dont nous avons parlé plus haut; par conséquent ils sont du même âge, quoiqu'il soit difficile de dire en quoi ils diffèrent des bœufs et des cerfs d'aujourd'hui. Mais on trouve dans les brèches osseuses de la Méditerranée les débris de quatre espèces de cerfs, dont trois au moins sont différens des animaux aujourd'hui connus en Europe, car ils ont à leurs dents des caractères qui ne s'observent que dans les cerfs de l'archipel des Indes. Il y en a près de Vérone une cinquième, remarquable par la grande étendue de ses bois, et l'on en a découvert depuis quelques années beaucoup d'autres nouvelles espèces dans la montagne de Périer ou de Boulade, près Issoire, en Auvergne. On trouve aussi dans certains lieux, avec des os de rhinocéros et d'autres quadrupèdes de cette époque, ceux d'un cerf tellement semblable au *renne* qu'il serait très difficile de lui assigner des caractères distinctifs; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que les rennes sont aujourd'hui confinés dans les climats les plus glacés du nord, tandis que tout le genre des rhinocéros appartient à la zone torride.

Les cétacés fossiles qui rentrent dans nos genres actuellement connus, sont :

Un LAMANTIN, différent des espèces vivantes par une tête plus allongée et autrement configurée; ses débris ne sont pas rares en France, et se trouvent dans les couches de calcaire grossier marin, où on

les a vus mêlés aux fragmens de morse dont nous avons parlé plus haut, réunion bien remarquable, puisque le genre entier des lamantins d'aujourd'hui habite les mers de la zone torride, tandis que celui des morses, dont on ne connaît qu'une espèce vivante, est confiné dans la mer glaciale;

Trois DAUPHINS, le premier trouvé près de Dax et voisin du dauphin ordinaire; un second du même lieu, dont le museau, plus allongé que dans aucune espèce connue, ressemble à celui d'un gavial; un troisième, des faluns du département de l'Orne, et dont le museau, également allongé, avait cependant une conformation un peu différente: tous trois tirés des formations du calcaire grossier;

Un MARSOVIN, déterré en Lombardie, différent des espèces connues, mais voisin de l'*épaulard*;

Un NARVAL, qui n'est connu que par des fragmens de sa défense;

Une BALEINE, connue seulement par une portion de tête qu'un marchand de vin de la rue Dauphine, à Paris, déterra dans sa cave en 1779, et qui paraît différer des baleines vivantes;

Enfin, un RORQUAL, dont on a deux squelettes trouvés en Lombardie.

On a dégagé du plâtre de Montmartre les squelettes d'un petit SARIGUE, voisin de la *marmose*, mais différent, et par conséquent d'un animal dont le genre est aujourd'hui confiné dans le Nouveau-Monde, et celui d'une espèce beaucoup plus grande de la même famille, d'un THYLACINE, genre qui ne s'est retrouvé vivant qu'à la Nouvelle-Hollande.

On a trouvé en Angleterre, dans le schiste de Stonesfield, des restes d'un petit animal voisin des sarigues, mais évidemment différent, même par sa dentition, des espèces aujourd'hui connues.

Nous passons maintenant aux mammifères fossiles qui forment des genres entièrement nouveaux. Ces genres sont au nombre de treize : les trogontheriums, les mégatheriums, les mégalonyx, les mastodontes, les palæothériums, les lophodions, les anoplothériums, les anthracotheriums, les chæropotames, les adapis, les deinotheriums, les élasmotheriums et les ziphius.

Les TROGONTHERIUMS sont des rongeurs très voisins de nos castors. M. Fischer en a décrit deux espèces ; l'une (*trogontherium Cuvierii*) trouvée dans les couches sableuses de la Russie, était plus grande que nos castors actuels, et en diffère en outre un peu par la dentition ; la seconde (*trogontherium Wernerii*), également de Russie, est à peu près de la taille du castor actuel, et rentre absolument dans le genre castor selon Cuvier.

Les genres MEGATHERIUM et MEGALONYX appartiennent à l'ordre des édentés, mais ont une taille gigantesque en comparaison des édentés d'aujourd'hui. Ils n'ont encore donné de leurs restes qu'en Amérique, et ne contiennent chacun qu'une espèce. Le *megatherium* réunit une partie des caractères génériques des tatous, avec une partie de ceux des paresseux, et pour la taille, il égale les plus grands rhinocéros. Ses ongles devaient être d'une longueur et d'une force monstrueuses ; toute sa charpente est

d'une solidité extrême. On n'en a déterré encore que dans les couches sableuses de l'Amérique septentrionale. Le *megalonyx* lui ressemblait beaucoup pour les caractères, mais était un peu moindre; ses ongles étaient plus longs et plus tranchans. On n'en a trouvé quelques os et des doigts entiers dans certaines cavernes de la Virginie, et dans une île de la côte de la Géorgie.

Les MASTODONTES sont des animaux voisins des éléphants, et qui très probablement étaient comme eux pourvus d'une trompe. Ils sont, à en juger par les terrains où ils se trouvent, contemporains de l'éléphant fossile. Le *mastodonte à dents étroites* était fort semblable à lui, et presque son égal pour la taille. Il était armé comme lui d'énormes défenses, mais ses jambes étaient plus courtes et ses molaires différentes; elles étaient mamelonnées et revêtues d'un émail épais et brillant; elles ont fourni pendant long-temps ce que l'on appelait *turquoises occidentales*. Ses débris, assez communs dans l'Europe tempérée, ne le sont pas autant vers le nord; mais on en retrouve dans les montagnes de l'Amérique du Sud, avec deux espèces voisines. Il y en a encore d'Europe deux espèces qui, à en juger par leurs dents, la seule partie qui soit connue, devaient être d'une taille plus petite; mais l'Amérique du nord possède en nombre immense les débris du *grand mastodonte*, espèce plus grande encore que le mastodonte à dents étroites, aussi haute à proportion que l'éléphant, à défenses non moins énormes, et que ses molaires, hérissées de

pointes , ont fait prendre long-temps pour un animal carnivore. Ses os étaient d'une grande épaisseur et de beaucoup de solidité. On prétend avoir retrouvé jusqu'à ses sabots et son estomac, encore conservés et reconnaissables, et l'on assure que l'estomac était rempli de branches d'arbres concassées. Les sauvages croient que cette race a été détruite par les dieux, de peur qu'elle ne détruisît l'espèce humaine.

Les huit genres suivans appartiennent encore à l'ordre des pachydermes. Les six premiers, c'est-à-dire les palæotériums, lophiodons, anoplothériums, anthracothériums, chéropotames et adapis, forment un groupe d'animaux contemporains, dont les ossements sont ensevelis dans les mollasses et les couches anciennes de gravier du midi de la France; dans les gypses mêlés de calcaire, tels que ceux des environs de Paris et d'Aix, et dans les bancs marneux d'eau douce recouverts de bancs marins de l'Alsace, de l'Orléanais et du Berry.

Les PALÆOTHÉRIUMS ressemblaient aux tapirs par la forme générale, par celle de la tête, notamment par la brièveté des os du nez, qui annonce qu'ils avaient, comme les tapirs, une petite trompe; enfin, par les six dents incisives et les deux canines à chaque mâchoire; mais ils ressemblaient aux rhinocéros par leurs molaires, dont les supérieures étaient carrées, avec des crêtes saillantes diversement configurées, et les inférieures en forme de double croissant, et par leurs pieds tous les quatre.

divisés en trois doigts, tandis que dans les tapirs, ceux de devant en ont quatre.

Nos platrières des environs de Paris en fourmillent : on y en trouve des os de sept espèces. La première (*P. magnum*, Cuvier), grande comme un cheval ; trois autres de la taille d'un cochon, mais une (*p. medium*, Cuvier), avec des pieds étroits et longs ; une (*p. crassum*, C.) avec des pieds plus larges ; une (*p. latum*, C.) avec des pieds encore plus larges et surtout plus courts ; la cinquième espèce (*p. curtum*, C.), de la taille d'un mouton, est bien plus basse, et a les pieds encore plus larges et plus courts à proportion que la précédente ; une sixième (*p. minus*, C.) est de la taille d'un agneau, et a des pieds grêles, dont les doigts latéraux sont plus courts que les autres ; enfin, il y en a une qui n'est pas plus grande qu'un lièvre ; elle a aussi les pieds grêles. On en a trouvé encore d'autres espèces dans d'autres contrées de la France.

Les LOPHIODONS se rapprochent encore un peu plus des tapirs que ne font les palæothériums, en ce que leurs molaires inférieures ont des collines transverses comme celles des tapirs. Ils diffèrent cependant de ces derniers, parce que celles de devant sont plus simples, que la dernière de toutes a trois collines, et que les supérieures sont rhomboidales et relevées d'arêtes fort semblables à celles des rhinocéros. On ignore encore qu'elle est la forme de leur museau et le nombre de leurs doigts. Cuvier en a découvert jusqu'à douze espèces, toute

de France, ensevelies dans des pierres marneuses, formées dans l'eau douce, et remplies de lymnées et de planorbes, qui sont des coquilles d'étang et de marais. Ces espèces diffèrent entre elles par la taille, qui, dans la plus grande, approche du rhinocéros, et dans la plus petite, égalait à peine un agneau de trois ans, et par des détails dans les formes de leurs dents, qu'il serait trop minutieux d'exposer ici.

Les ANOPLOTHERIUMS ne se sont trouvés, jusqu'à présent, que dans les seules plâtrières des environs de Paris, et dans quelques endroits du calcaire grossier du même canton. Ils ont deux caractères qui ne s'observent dans aucun autre animal; des pieds à deux doigts, dont les métacarpes et les métatarses demeurent distincts, et ne se fendent pas en canons comme ceux des ruminans, et des dents en série continue, et que n'interrompt aucune lacune. L'homme seul a les dents ainsi contigues les unes aux autres, sans intervalle vide; celles des anoplotheriums consistent en six incisives à chaque mâchoire, une canine et sept molaires de chaque côté, tant en haut qu'en bas : leurs canines sont courtes et semblables aux incisives externes. Les trois premières molaires sont comprimées; les quatre autres sont, à la mâchoire supérieure, carrées avec des crêtes transverses et un petit cône entre elles, et à la mâchoire inférieure en double croissant, mais sans collet à la base; la dernière a trois croissans. Leur tête est de forme oblongue, et n'annonce

pas que le museau se soit terminé ni en trompe , ni en boutoir.

Ce genre extraordinaire, qui ne peut se comparer à rien dans la nature vivante, se subdivise en trois sous-genres : les *anoplothériums* proprement dits , dont les molaires antérieures sont encore assez épaisses, et dont les postérieures d'en bas ont leur croissant à crête simple ; les *xiphodons*, dont les molaires antérieures sont minces et tranchantes , et dont les postérieures d'en bas ont vis-à-vis la concavité de chacun de leurs croissans une pointe qui prend aussi en s'usant la forme d'un croissant , en sorte qu'alors les croissans sont doubles, comme dans le rhinocéros ; les *dichobunes*, dont les croissans extérieurs sont pointus dans le commencement, et qui ont ainsi sur leurs arrière-molaires inférieures des pointes disposées par paires.

L'anoplothérium le plus commun dans nos plâtrières (*anopl. commune*, Cuvier) est un animal haut comme un sanglier, mais bien plus allongé, et portant une queue très longue et très grosse, en sorte qu'au total, il a à peu près les proportions de la loutre, mais plus en grand. Il est probable qu'il nageait bien, et fréquentait les lacs dans le fond desquels ses os ont été incrustés par le gypse qui s'y déposait. Nous en avons un un peu plus petit, mais d'ailleurs assez semblable (*anopl. secundarium*, Cuvier).

On ne connaît encore qu'un xiphodon, mais très remarquable (*anopl. gracile*, Cuvier), svelte et léger comme la plus jolie gazelle.

Il y a un dichobune à peu près de la taille du lièvre (*anopl. leporinum*, Cuvier). Outre ses caractères sous-génériques, il diffère des anoplothériums et des xiphodons par deux doigts petits et grêles qu'il a à chaque pied au côté des deux grands doigts. On ne sait si ces deux doigts latéraux existent dans les deux autres dichobunes, qui sont petits et surpassent à peine le cochon-d'Inde.

Le genre des ANTHRACOTHÉRIUMS est à peu près intermédiaire entre les palæothériums, les anoplothériums et les cochons. Leurs molaires ont des rapports avec celles des anoplothériums; mais ils ont des canines saillantes. Des cinq espèces connues, deux approchaient du rhinocéros pour la taille, les trois autres étaient beaucoup moindres. Les unes ont été trouvées en Italie, les autres dans l'Alsace et le Velay.

Le genre CHÉROPOTAME vient de nos plâtrières, où il accompagne les palæothériums et les anoplothériums, mais où il est beaucoup plus rare. Ses molaires postérieures sont carrées en haut, rectangulaires en bas, et ont quatre fortes éminences coniques entourées d'éminences plus petites. Les antérieures sont des cônes courts, légèrement comprimés et à deux racines. Ses canines sont petites. On ne connaît pas encore ses incisives ni ses pieds. Il n'y en a qu'une espèce de la taille du cochon de Siam.

Le genre ADAPIS n'a également qu'une espèce, au plus de la taille d'un lapin: il vient aussi de nos plâtrières, et devait tenir de près aux anoplothériums.

Nos deux derniers genres de pachydermes sont d'un âge postérieur à celui des précédens, et se trouvent dans les mêmes formations que les mastodontes et l'éléphant fossile.

Le genre DÉINOTHÉRIUM ne contient qu'une espèce qui devait être au moins double de notre hippopotame pour la longueur ; ses molaires ressemblaient à celles du lapin ; mais sa mâchoire inférieure portait deux énormes défenses presque égales à celles d'un éléphant. Ses débris se trouvent mêlés à ceux de rhinocéros, de mastodontes et d'éléphants.

Il s'y joint encore , mais à ce qu'il paraît dans un très petit nombre de lieux, un grand pachyderme, dont on ne connaît que la mâchoire inférieure : c'est lui qui forme le genre ÉLASMOTHÉRIUM. Ses dents étaient en double croissant et ondulées. M. Fischer l'a découvert parmi des os de Sibérie.

Enfin les ZIPHIUS, dont on connaît déjà trois espèces, forment dans l'ordre des cétacés un genre entièrement nouveau, voisin des cachalots et des hyperoodons.

Il ne nous reste plus qu'à dire quelque chose de l'ordre dans lequel toutes ces espèces, aujourd'hui enfouies dans les couches du globe, se sont succédées à sa surface. C'est ce que nous allons faire en peu de mots , en exposant à cet égard les idées de Cuvier.

Selon ce grand zoologiste , c'est à Stonesfield , en Angleterre, que l'on trouve la plus ancienne trace connue des mammifères. Elle est offerte par les dé-

bris de cet animal de l'ordre des marsupiaux, dont nous avons parlé plus haut.

Pour retrouver des gisemens incontestables de mammifères fossiles, il faut arriver jusqu'aux formations de calcaire grossier qui recouvrent les argiles superposées à la craie : là se présente une population de mammifères toute composée d'animaux marins. Ce sont les dauphins, les lamantins et les morses fossiles que nous avons signalés.

Ce n'est que dans les couches qui ont succédé au calcaire grossier, ou tout au plus qui auraient pu se former en même tems que lui, mais dans des lacs d'eau douce, que les mammifères terrestres commencent à se montrer avec abondance. C'est là que l'on trouve les palæotheriums, les lophiodons, les anoplotheriums, les anthrocotheriums, les cheropotames, les adapis. Avec ces nombreux pachydermes coexistaient d'autres animaux appartenant aux ordres des insectivores, des carnassiers, des rongeurs, des marsupiaux, la chauve-souris des platrières de Montmartre, les carnassiers du même lieu ci-dessus mentionnés, et auxquels il faut en joindre d'autres indiqués seulement par des portions de squelette en trop mauvais état pour être déterminés, le petit sarigue, le thylacine, les deux loirs et l'écureuil, que nous avons signalés. Quant aux ruminans, on en connaît à peine quelques fragmens qui se rapportent à cette époque.

Au-dessus des terrains qui contiennent tous ces ossemens se retrouvent des formations marines dues, selon Cuvier, à une nouvelle irruption de la mer

qui aurait submergé toute cette population d'animaux terrestres. C'est à ce dépôt, formé par la mer pendant cette période, que l'on rapporte quelques cétacés fort semblables à ceux de nos jours. Le marsouin, voisin de notre épaulard, les baleines fossiles et les ziphius.

A ces animaux marins succédèrent, quand la mer se fut retirée, de nouvelles races d'animaux terrestres. Ce sont eux qui couvraient le globe lors de sa dernière grande révolution, et leurs débris remplissent nos couches meubles et superficielles. C'est à cet âge qu'appartiennent le mammouth, les mastodontes, les rhinocéros, les hippopotames, les cerfs, les bœufs et les ours fossiles, les deinothériums, les élasmothériums, les trogonthériums, les megathériums, les mégalonyx, tous les animaux des couches sableuses, des cavernes à ossements et des brèches osseuses.

Cette dernière population d'animaux, qui a précédé immédiatement ceux qui couvrent aujourd'hui notre globe, ressemble plus que toutes les précédentes à la population actuelle. Cependant on n'y trouve encore ni singes, ni hommes. Tous les os humains qui ont été donnés comme fossiles ou se trouvaient mêlés accidentellement aux débris des anciens animaux, ou étaient enfouis dans des couches de formation toute récente. Il faut donc que l'espèce humaine n'existât pas encore sur le globe, ou qu'elle en habitât les parties maintenant couvertes par la mer.

TABLE MÉTHODIQUE

DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

	Pages
INTRODUCTION.	5
§ I. Idée générale des animaux.	<i>Ib.</i>
§ II. Division des animaux en quatre em- branchemens.	18
§ III. Division des animaux vertébrés en quatre classes.	24
DES MAMMIFÈRES EN GÉNÉRAL.	25
PRIMATES.	36
<i>L'homme.</i>	<i>Ib.</i>
PROPRIMATES.	43
<i>Singes.</i>	44
Orangs.	46
L'orang-outang.	47
Gibbons.	49
Semnopithèques.	<i>Ib.</i>

	Pages
Guenons.	50
Macaques.	<i>Ib.</i>
Le magot.	<i>Ib.</i>
Cynocéphales.	51
<i>Sapajous, ou singes d'Amérique.</i>	<i>Ib.</i>
Alouates.	52
Atèles.	53
Lagotriches.	<i>Ib.</i>
Sajous.	<i>Ib.</i>
Saïmiris.	<i>Ib.</i>
Nocthores.	54
Sakis.	<i>Ib.</i>
Ouistitis.	<i>Ib.</i>
<i>Lemuriens ou faux singes.</i>	55
Galéopithèques.	56
Le galéopithèque roux.	57
INSECTIVORES.	<i>Ib.</i>
<i>Cheiroptères, ou chauve-souris.</i>	58
1 ^{re} Trib. Les roussettes	<i>Ib.</i>
2 ^e Trib. Les vraies chauve-souris.	59
Vespertilions.	<i>Ib.</i>
La chauve-souris ordinaire.	<i>Ib.</i>
<i>Insectivores proprement dits.</i>	60
Hérissons.	<i>Ib.</i>
Le hérisson ordinaire.	61
Musaraignes.	<i>Ib.</i>
La musaraigne commune.	62
Taupes.	<i>Ib.</i>

	Pages
La taupe commune.	63
La taupe aveugle.	64
CARNIVORES.	<i>Ib.</i>
<i>Plantigrades.</i>	65
Ours.	66
L'ours brun d'Europe.	67
L'ours blanc.	<i>Ib.</i>
Les ratons.	69
Le raton crabier.	<i>Ib.</i>
Les coatis.	<i>Ib.</i>
Le coati roux.	71
Le coati brun.	<i>Ib.</i>
Blaireaux.	<i>Ib.</i>
Le blaireau d'Europe.	<i>Ib.</i>
Les gloutons.	72
Le glouton du Nord.	<i>Ib.</i>
<i>Digitigrades.</i>	73
Putois.	<i>Ib.</i>
Le putois commun.	74
Le furet.	75
La belette.	<i>Ib.</i>
L'hermine.	76
Martes.	77
La fouine.	<i>Ib.</i>
La marte commune.	78
La marte zibeline	<i>Ib.</i>
Loutres.	<i>Ib.</i>
La loutre commune.	79

	Pages
Chiens.	80
Le chien domestique.	81
Le loup.	82
Le chacal.	84
Renards.	<i>Ib.</i>
Le renard commun.	<i>Ib.</i>
Civettes.	85
Mangoustes.	86
La mangouste d'Égypte.	<i>Ib.</i>
Genettes.	87
La genette commune.	<i>Ib.</i>
Hyènes.	88
La hyène rayée.	89
Chats.	<i>Ib.</i>
Le lion.	92
Le tigre.	93
Le jaguar.	<i>Ib.</i>
La panthère.	94
Le Léopard.	<i>Ib.</i>
Le guépard.	<i>Ib.</i>
Le cougouar.	95
Le lynx.	<i>Ib.</i>
Le chat ordinaire.	<i>Ib.</i>
PHOQUES.	96
<i>Phoques proprement dits.</i>	<i>Ib.</i>
Le phoque commun.	98
Morses.	99
Morses.	100

	Pages
RONGEURS.	100
I ^{re} section. — <i>Rongeurs omnivores.</i>	012
Aye-ayes.	<i>Ib</i>
L'aye-aye de Madagascar.	103
Marmottes.	<i>Ib.</i>
La marmotte des Alpes.	104
Écureuils.	106
L'écureuil commun.	<i>Ib.</i>

TOME II.

RONGEURS.	
Loirs.	1
Le loir.	2
Le lérot.	<i>id.</i>
Le muscardin.	<i>id.</i>
Rats.	3
La souris.	4
Le rat.	<i>id.</i>
Le surmulot.	<i>id.</i>
Le mulot.	<i>id.</i>
Rats-taupes.	6
Le zemni.	<i>id.</i>
Porcs-épics.	7
Le porc-épic d'Italie.	8
Castors.	<i>id.</i>
Le castor du Canada.	9
MAMMIF.	6

	Pages
II ^e section. — <i>Rongeurs herbivores.</i>	12
Campagnols.	<i>id.</i>
Le rat d'eau.	<i>id.</i>
Le schermaus.	13
Le campagnol.	<i>id.</i>
Cabiais.	<i>id.</i>
Le cabiai.	14
Cobayes.	<i>id.</i>
Le cochon d'Inde.	<i>id.</i>
Lièvres.	15
Le lièvre commun.	16
Le lièvre variable.	<i>id.</i>
Le lapin.	<i>id.</i>
ÉDENTÉS.	<i>id.</i>
<i>Tardigrades.</i>	17
Paresseux.	<i>id.</i>
ÉDENTÉS ORDINAIRES.	19
Tatous.	<i>id.</i>
Oryctéropes.	20
L'oryctérope du cap.	<i>id.</i>
Fourmiliers.	21
Pangolins.	<i>id.</i>
PACHYDERMES.	22
<i>Proboscidiens.</i>	<i>id.</i>
Éléphants.	<i>id.</i>
L'éléphant des Indes.	25
L'éléphant d'Afrique.	<i>id.</i>

	Pages
<i>Pachydermes proprement dits.</i>	26
Hippopotames.	<i>id.</i>
L'hippopotame amphibie.	27
Cochons.	<i>id.</i>
Le sanglier.	28
Rhinocéros.	<i>id.</i>
TAPERS.	31
Chevaux.	<i>id.</i>
Le cheval.	<i>id.</i>
L'âne.	<i>id.</i>
Le zèbre.	<i>id.</i>
UMINANS.	34
Chameaux.	38
Le chameau.	<i>id.</i>
Le dromadaire.	39
Lamas.	<i>id.</i>
Le lamas.	40
La vigogne.	<i>id.</i>
Chevrotins.	<i>id.</i>
Le musc.	<i>id.</i>
Girafes.	41
La girafe.	<i>id.</i>
Cerfs.	<i>id.</i>
Le cerf.	<i>id.</i>
Le chevreuil.	42
Le daim.	<i>id.</i>
Le renne.	<i>id.</i>
L'élan.	<i>id.</i>
Antilopes.	43

	Pages
La gazelle.	43
Le chamois.	44
Chèvres.	<i>id.</i>
L'Ægagre.	45
Le bouquetin.	<i>id.</i>
Le bouquetin du Caucase.	46
Moutons.	<i>id.</i>
L'argali.	<i>id.</i>
Le mouflon.	<i>id.</i>
Bœufs.	47
Le bœuf ordinaire.	<i>id.</i>
L'aurochs.	<i>id.</i>
Le bison d'Amérique.	<i>id.</i>
Le buffle.	48
L'yack.	<i>id.</i>
CÉTACÉS.	<i>id.</i>
<i>Cétacés herbivores.</i>	49
<i>Cétacés ordinaires.</i>	51
Dauphins.	52
Le dauphin ordinaire.	<i>id.</i>
Marsouins.	53
Le marsouin commun.	<i>id.</i>
Narvals.	54
Le narval vulgaire.	<i>id.</i>
Cachalots.	<i>id.</i>
Le cachalot macrocéphale.	55
Baleines.	<i>id.</i>
La baleine franche.	<i>id.</i>
MARSUPIAUX.	56

	Pages
MONOTRÈMES.	64
Ornithorhynques.	66
L'ornithorhynque paradoxal.	67
Echidnés.	<i>id.</i>
L'échidné épineux.	68
L'échidné soyeux.	<i>id.</i>
 MAMMIFÈRES FOSSILES.	 69
 I. Espèces qui rentrent dans les genres du monde actuel.	
Vespertilions.	71
Ours.	<i>id.</i>
Chiens.	72
Coatis.	<i>id.</i>
Mangoustes.	<i>id.</i>
Genettes.	<i>id.</i>
Hyènes.	<i>id.</i>
Chats.	73
Phoques.	<i>id.</i>
Morses.	<i>id.</i>
Ecureuils.	<i>id.</i>
Loirs.	74
Rats.	<i>id.</i>
Porc-épics.	<i>id.</i>
Campagnols.	<i>id.</i>
Cabiliais.	<i>id.</i>
Lièvres.	<i>id.</i>
Lagomys.	<i>id.</i>

	Pages
Cas'ors.	74
Pangolins.	<i>id.</i>
Eléphants	75
Hippopotames.	76
Rhinocéros.	77
Chevaux.	<i>id.</i>
Cerfs.	78
Bœufs.	<i>id.</i>
Lamantins.	79
Dauphins.	80
Marsouins.	<i>id.</i>
Narvals.	<i>id.</i>
Baleines.	<i>id.</i>
Sarigues.	<i>id.</i>
Thylacines.	<i>id.</i>
II. Espèces qui forment des genres nouveaux.	
Trogontheriums.	81
Megatheriums.	<i>id.</i>
Megalonyx.	<i>id.</i>
Mastodontes.	82
Adapis.	<i>id.</i>
Chœropotames.	<i>id.</i>
Palæotheriums.	83
Lophiodons.	84
Anoplotheriums.	85
Anthrocotheriums.	87
Deinotheriums.	88
Elasmotheriums.	<i>id.</i>
Ziphius.	<i>id.</i>
III. Age relatif des espèces de mammifères fossiles.	



BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,

par

MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, A. BARBIÉ DU BOGAGE,
E. DE BASSANO, BOBLAYE, J. P. DE BÉRANGER, S. BÉ-
RARD, L. BERGERON, E. DE BEAUMONT, A. DE LABORDE,
H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT,
BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, CHANUT, L. COUAIL-
HAC, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET, DARTHENAY,
E. DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO,
DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANCAIS DE NANTES, GALLÉ,
GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, VICTOR
HUGO, l'abbé HUNKLER, HUZARD, JOMARD, DE JOUY,
ADRIEN et LAURENT DE JUSSIEU, LAS-CASES, PH. LAU-
RENT, DOMINIQUE et VICTOR LENOIR, H. MARTIN,
FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, LOUIS et
PAULIN PARIS, PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL,
SAINTE-BEUVE, VILLERMÉ, TH. BURETTE, DELALANDE
ADLEY, A. CHARDIN, LECOMTE, DEMÉZIL, DESVAUX,
ESTÈVE DEVILLE,

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

NOMS DES FONDATEURS.

M. le marquis AGUADO.

M. AJASSON DE GRANDSAGNE.

M. BARING.

Le duc de BASSANO (pair de France).

M. BEAUNIER (inspecteur des mines).

M. S. BÉRARD (député).

M. H. BOULAY DE LA MEURTHE.

M. BOULLAY (de l'Académie royale de Médecine).

M. CAIGNET. — Le marquis DE CHATEAUGIRON.

M. CHAULET (Agent de change).

Le duc de CHOISEUL.

M. COLLOT (directeur de la Monnaie).

M. DARCET (de l'Institut).

M. P.-J. DAVID (de l'Institut).

M. AMBR. FIRMIN DIDOT.

M. DURIEZ.

M. DURIS-DUFRESNE (député).

Le comte FRANÇAIS DE NANTES (pair de France).

M. GALL aîné (de l'Institut).

M. GANNERON.

M. GASC.

M. GAY-LUSSAC.

M. JOMARD (de l'Institut).

Le comte Alexandre DE LABORDE (député).

M. LEMAIRE aîné (d'Angers).

M. Dominique LENOIR.

M. LETELLIER (inspecteur des ponts-et-chaussées).

Le duc de LIANCOURT.

M. MALPIÈCE, architecte du gouvernement.

Le général MATHIEU DUMAS (pair de France).

M. ODIOT père.

M. PANCKOUCKE.

Le baron DE PRONY (de l'Institut).

Le comte RÉAL (conseiller d'état à vie).

Le comte Alexandre de LA ROCHEFOUCAULT.

M. le baron RODIER.

Lord SEYMOUR.

M. DE RICHEBOURG (pair de France).

M. le Dr C. A. TEISSIER. — M. A. VIGLIER (député).

M^{lle} Juliette DE VILLENEUVE.

PRÉCIS D'UN COURS
D'AGRICULTURE

GÉNÉRALE,

OU

INSTITUTIONS AGRICOLES

APPROPRIÉES A TOUTES LES INTELLIGENCES ;

PAR M. DESVAUX,

Ancien agronome , directeur d'une pépinière départementale , et directeur du jardin de botanique d'Angers.

PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS , N° 30.

1832.

PARIS

ENCYCLOPÆDIE

DES ARTS ET DES MÉTIERS

PAR M. DE LAMOTTE

PAR M. DE LAMOTTE

PAR M. DE LAMOTTE

PAR M. DE LAMOTTE

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
Rue Jacob, n. 24.

PRÉCIS

D'UN

COURS D'AGRICULTURE

GÉNÉRALE.

I. — *De l'agriculture.*

L'agriculture est la science qui enseigne à faire rapporter à la terre ce qu'elle est le plus propre à donner, en même temps qu'on le fait avec le plus d'économie et le plus d'avantages possibles.

Une exploitation agricole, qu'elle soit d'une grande ou d'une petite étendue, est soumise invariablement aux mêmes principes; mais toujours en se rappelant que la nature des produits qu'on veut obtenir soit en rapport avec les besoins et la facilité des placemens. Semer des épinards où l'on ne mange que des raves, serait perdre son temps et son argent. Cela ne veut pas dire qu'on ne doit jamais cultiver que les choses usitées dans nos contrées, mais on doit introduire avec prudence et graduellement un nouvel objet d'industrie agricole.

Pour bien concevoir l'agriculture, il faut songer, qu'à moins de circonstances particulières (telles que des colonies où ne croitraient pas nos objets de consommation journalière), une ferme, une métairie, en clos quelconque, doivent procurer des alimens à celui qui cultive, et des ressources pour satisfaire aux charges résultant des impôts; souvent encore pour les obligations contractées pour location de la terre; et enfin pour se procurer ce que la terre ne produit pas et qui est d'une consommation obligée, comme les vêtemens.

Une exploitation agricole est une véritable manufacture; si on la dirige mal, elle rapporte peu; si on la conduit avec intelligence, elle est de toute les manufactures la moins susceptible des influences fâcheuses de beaucoup d'autres usines.

Si l'exploitation est vaste, l'homme a besoin de s'aider du travail des animaux domestiques les plus en usage, et dès lors il faut que la terre produise pour l'homme et sa famille, nourrissant en outre le bœuf, le cheval, le mulet ou toute autre espèce adoptée pour les travaux.

II. — *De la tenue d'une exploitation.*

C'est le 29 septembre (saint Michel), que dans un très grand nombre d'endroits on entre en jouissance d'une exploitation rurale. A cette époque, le dernier tenancier a fait toutes ses récoltes, et celui qui doit le remplacer commence à préparer les terres pour recevoir les grains.

Nous supposerons , ce qui aura lieu dans peut-être moins de cinquante ans , que tout laboureur peut lire , écrire et même tenir un livre de compte. Alors , en entrant en jouissance , soit de son propre bien , soit de celui d'un autre , à titre de ferme , il faut dresser un état des valeurs qu'on possède , d'après le tableau ci-joint , et qui sera porté en tête du journal dans lequel doivent être inscrites jour par jour les opérations de l'exploitation. Chaque fin de mois on fait un résumé porté au commencement du mois suivant et à la fin de l'année agricole ; au mois de septembre on fait un résumé général , d'après le même mode , et l'on porte en avoir les récoltes destinées à être vendues , d'après l'estimation des prix courans , et l'on juge de ses moyens et de ses ressources. On voit dans quelles parties ont eu lieu des améliorations et des bénéfices , et l'on peut alors préparer les moyens d'obtenir de nouveaux avantages pour l'année qui va commencer. On prépare même des améliorations dont on ne doit recueillir le fruit que deux années après : telles que la formation de prairies artificielles ; l'enclosure d'un lieu livré jusqu'alors à l'abandon et à la dévastation ; la mise en valeur d'une terre inculte , etc. Mais en principe , à moins de ressources extraordinaires , une amélioration dispendieuse ne doit être entreprise que sur le produit des bénéfices , et ne doit pas diminuer les produits qu'on doit naturellement attendre.

Tableau de situation d'une exploitation rurale (29 septembre 1830).

	Avoir.	Reçu.	à recev	Payé.	à payer
En mobilier, d'après état.....	1700 f.	»	»	»	»
En mobilier d'exploitation, tels que charrues, charrettes, harnois, etc.....	488	»	»	»	»
En graine, légum., rac., four., d'ap.état.	1380	»	»	»	»
Fumier, chaux, cendre.....	240	»	»	»	»
Animaux de travail et d'étable.....	1801	»	»	»	»
Argent.....	103	»	»	»	»
Pour le 29 sept. 1831, je devr. de ferme,					
1 ^o Argent.....	»	»	»	»	494
2 ^o En suffr. tels que poul., gr., chan., etc.	»	»	»	»	51
3 ^o Pour impositions à ma charge.....	»	»	»	»	97
A Pierre, pour ses gag. au 29 sept. 1831.	»	»	»	»	154
A Marie, pour gages et toutes choses comprises (sabots et toile).....	»	»	»	»	82
Pour diverses dettes à diverses person.	»	»	»	»	35
Il m'est dû par 7 person. pour obj. vend.	»	»	42	»	»
<i>Idem.</i> pour avanc. faites à des ouv.	»	»	»	»	»
Du 12 septembre, acheté de graine de sainfoin, 7 fr.; de luz., 11; de trèfle 12.	»	»	»	30	»
	5712 f.		139	30	913

III. — *Des habitations rurales.*

Avant de passer aux champs, l'agriculteur doit songer à sa santé, et son habitation peut avoir une grande influence à cet égard.

Généralement en Europe, les maisons d'exploitation rurale se trouvent avoir leur façade et les ouvertures au midi. C'est bien ; mais elles sont presque toujours trop au niveau du sol, par conséquent humides, et occasionnent habituellement des douleurs rhumatismales, et bien souvent des *échauffures* (péritneumonie), par l'imprudence de s'y retirer étant en complète transpiration (en sueur).

Les logemens des fermes n'ont pas assez d'ouvertures et l'air s'y renouvelle trop difficilement. Le sol est trop souvent humecté par l'eau que les femmes de la ferme jettent à terre. La nuit, les vapeurs humides que font élèver la température augmentée par la clôture des portes et fenêtres, et le feu du foyer et l'accumulation des personnes dans un même lieu renfermant deux à trois lits, entraînent à la longue un état maladif chez tous les individus de la famille. Souvent encore on appuie des fumiers ou *massis* près des murs de l'habitation, ce qui entretient ou augmente l'humidité.

Une bonne habitation rurale serait, pour la famille, les logemens au premier et les étables et servitudes au-dessous, mais voûtées, ou au moins les chambres à deux pieds au-dessus du sol. Les

ouvertures ou fenêtres seraient sur deux côtés opposés , afin de renouveler, par un courant , la masse d'air renfermée dans les chambres, et qui n'est jamais complètement changée.

Si l'habitation est située sur un coteau , un canal ou fossé creusé derrière et à une petite distance des murs entraînera les eaux de chaque côté et les empêchera d'inhumer les murs.

Pour faire le sol des chambres des fermes , on doit préférer l'emploi de la cendre des fourneaux à chaux aux carreaux de pierre ou d'argile dont on se sert souvent, et au terrassement grossier d'argile ou de terre qu'on emploie également, et qui ne sont propres qu'à entretenir ou une trop grande fraîcheur ou une trop grande humidité.

IV. — *Des étables.*

Après sa propre santé, rien de plus important pour le laboureur que celle des animaux de sa ferme : c'est sa force, c'est sa richesse.

Il serait préférable de tenir les animaux à l'air libre, sous un hangar ou appentis, et abrités du nord, au lieu de les renfermer, comme on le fait, dans des étables complètement closes.

Il ne saurait y avoir trop de jours au logement des animaux comme à ceux de l'homme ; et très souvent les maladies résultent du manque d'air : des troupeaux entiers de brebis, ou tous les attelages d'une exploitation agricole, ont péri par ce vice trop ordinaire des constructions.

Aux étables, il faudrait une ou deux ouvertures en devant, outre la porte, et au moins une ouverture opposée, plus petite si l'on veut, pour faire les fonctions de ventilateur et renouveler l'air.

Les étables seront encore d'autant plus dangereuses qu'on laissera, ainsi que cela a lieu, le fumier s'accumuler pendant plus de temps (six mois quelquefois pour les moutons). Le prétexte de les tenir plus chaudement ne conduit qu'à rendre plus fréquentes en hiver les affections pulmonaires ; et en outre, les miasmes qui s'échappent des matières du fumier, en fermentation putride, se mêlant à l'air que respirent les animaux dans ces lieux clos, prédisposent à beaucoup d'affections que le cultivateur peu éclairé attribue à *un sort*, plutôt qu'à son imprévoyance. Aussi, dans le cas d'invasion de maladie, le premier soin à prendre est-il de tenir les portes et les fenêtres de l'étable ouvertes, et le second d'aller chercher un vétérinaire et non pas un maréchal ignorant, ou le *devin*, ou le *sorcier*, pour faire lever le *sort*.

Les étables ne sauraient être tenues trop propres, et c'est un préjugé absurde que de croire, par exemple, qu'un porc n'engraisse bien que dans la fange ; les mieux portans, et nous en avons l'expérience, sont ceux qu'on tient toujours le plus proprement ; ils ne sont alors ni couverts de vermine, ni d'écaillés rudes, et croissent plus promptement.

On peut masquer la maigreur d'un bœuf, en laissant s'accumuler des masses de fiente sur les parties

latérales extérieures de ses cuisses; mais, pour cela, il n'en aura ni plus de graisse ni plus de valeur réelle.

V. — *De l'emplacement des fumiers.*

Tout ce qui sort de dessous les animaux, et tous les débris susceptibles, par leur décomposition, de former engrais pour les terres, doivent être tenus le plus loin possible (30 toises au moins, ou 60 mètres) de la maison d'exploitation et de l'étable des animaux, et sous le vent qui souffle le plus habituellement. On doit réunir l'ensemble dans une fosse de grandeur proportionnée aux besoins de l'exploitation. Et des herbes du jardin, des terres de déblais, des fumiers des étables, on forme un *compost* (composé) qui, dans son ensemble, produit plus d'effet que chaque chose utilisée isolément. Par le moyen de la fosse, abordable d'un côté, on évite la perte des sucs qui, par impéritie, sont ordinairement ou entraînés par les eaux, ou évaporés ou abandonnés en écoulemens dans les ruisseaux des rues de villages; et de là une perte importante d'une grande partie des principes fertilisans.

Si l'on avait des terres à placer au-dessous de la litière employée sous les animaux, il en résulterait que les parties humides seraient absorbées promptement, et, qu'enlevées quelques mois après, elles formeraient un puissant engrais, au lieu de se perdre dans les rues, par écoulement, et venir altérer, par l'évaporation qui s'en fait continuellement, l'air que nous respirons.

Les exhalaisons en sont si pernicieuses, qu'on a vu les plus graves accidens arriver à des hommes qui, l'été, s'étaient endormis sur des fumiers non encore complètement décomposés, ou sur des herbes amoncelées et en fermentation.

On devra autant que possible placer de l'argile au fond des fosses à fumier, afin que les terres n'absorbent pas trop les débris liquides qui s'écoulent de la masse en décomposition, et cela vaudra mieux que de les paver.

VI. — *Du jardin de la ferme.*

On connaît le bon agriculteur à la tenue de son jardin. Qui néglige son chou perdra sa récolte de grain.

Le jardin de la ferme ne doit point réunir le luxe d'une végétation étrangère; ni la trop grande variété des arbustes ou plantes d'agrément; des légumes, des plantes officinales et des fruits, c'est tout ce qu'on doit y rencontrer.

Comme il n'est point de mauvaise terre auprès d'une maison, on est toujours assuré, au moyen de quelques arrosements au besoin, d'avoir carottes, navets, poreaux, ail, oignons, civettes, oseille, persil, cerfeuil, laitue, choux, pois, haricots, etc., et pour plantes officinales, la mélisse, la livèche (trop négligée), la sauge, le thym, l'ache, la lavande, la menthe poivrée, la rhue, la guimauve blanche, l'ellébore vert, l'armoise, peu utile dès qu'on a

l'absinthe, et surtout la tanésie ou la balsamite vulgairement appelée menthe-coq.

Le cultivateur soigneux ou intelligent peut augmenter la liste des végétaux utiles, et leur faire prendre une place qu'usurpent trop souvent des espèces inutiles, telles que la bourrache, la joubarde, le seneçon, employées sans avoir de propriétés positives.

Le jardin, tracé et distribué par le chef, dans les instans de repos, et surveillé par la femme et les enfans pour *binage* et *sarclage*, doit être proportionné aux besoins du ménage, et le surplus du terrain employé à une petite pépinière d'arbres fruitiers ou autres pour les plantations qui doivent être faites annuellement, suivant les besoins, les expositions et la nature du sol.

VII. — *De la distribution générale d'une exploitation agricole.*

En France, où il faut presque exclusivement des céréales pour se nourrir, telles que froment, orge, seigle, avoine, les terres seraient bientôt épuisées si l'on n'avait pas quelques moyens pour y obvier.

La terre est bientôt lasse de rapporter, et la meilleur s'épuise à la fin, s'*effrite*, et tout ce qu'on lui confie alors y *maufine* (vient mal). Dans ce cas il est nécessaire de pouvoir disposer de beaucoup de fumiers. Mais deux ou quatre animaux de travail et quelques moutons ne peuvent fournir d'engrais pour couvrir une très grande étendue de

terre, si l'on n'a pas en même temps la ressource des amendemens. Autre inconvénient, ces amendemens, tels que cendre, suie, noir animal, chaux, plâtre, etc., exigent des avances d'argent, et l'agriculteur ordinaire, le laboureur, n'a pas de très grandes ressources pour cela, ou répugne à faire cette dépense. Alors, pour se procurer tout l'engrais nécessaire, il faut avoir des vaches, plus de moutons, plus de bœufs, plus de chevaux. C'est bientôt dit, mais où prendre de l'argent pour augmenter le bétail?

Il faut créer des prairies artificielles d'après les indications générales du lieu, jusqu'à ce qu'on puisse mieux faire. Il faut faire du sainfoin, du trèfle, des luzernes, de la jarosse ou jarousse, de la vesce, etc.; avec l'argent des coupes qui dépassent la consommation, et celui des graines, on commence par avoir une ou deux pièces de bétail de plus, on les nourrit avec les réserves faites, et les fumiers augmentent. On a ensuite une jument poulinière, et bientôt on élève un cheval ou une mule; deux vaches, outre le fumier, après trois ans, peuvent donner deux petits bœufs de travail, et on réalise en argent deux des quatre ou six qu'on avait.

Mais si enfin, toutes les terres étant mises en valeur chaque année, les engrais manquaient encore, nous verrons plus loin s'il n'est pas possible d'y suppléer avantageusement et à peu de frais.

En principe, dans une bonne exploitation, on ne peut guère avoir moins d'un quart des terres en

prairies naturelles ou artificielles, et le mieux, un tiers. Dans les très-grandes exploitations, un quart peut être suffisant, parce qu'il y aura des choux, des navets, des citrouilles, des carottes, des betteraves, etc. à utiliser.

Là où il y aura un tiers de terrain en prairies, on peut mettre un second tiers en céréales, et le tiers restant en avoine, orge, betterave, navets, colza, pavot, moutarde, chanvre, lin, citrouille et surtout en pommes de terre de bonne qualité. La grêle détruit tout un champ de froment; la pomme de terre (*patate*) ne craint ni la grêle, ni l'échaudouillure (1), mais seulement elle donnera un peu moins.

VIII. — *De la connaissance des terres.*

Ce n'est pas assez de savoir ce qu'on désire obtenir de ses cultures, il faut connaître la nature de ses terres pour leur faire rapporter et ce qui leur convient le mieux, et ce qui est le plus profitable; et ce n'est qu'avec cette connaissance indispensable qu'on parviendra à vaincre les obstacles qui pourraient se présenter.

D'abord, connaissons l'épaisseur de la terre que nous avons à notre disposition au-dessus du sous-sol, et pour chaque pièce de terre, car la réussite de nos soins en dépend. Les *racines* longues et *pivotantes* telles que les betteraves, la luzerne, etc., exigent une

(1) C'est l'effet d'une grande chaleur qui empêche le grain de se former.

terre profonde. Les racines *chevelues*, ou courtes et touffues, réussiront dans les terres arables de peu de profondeur, et les céréales, les légumineuses y croîtront; mais, moins l'épaisseur de la terre sera grande, et plus il faudra avoir de soin de ne lui confier que des espèces dont la végétation est presque toute terminée dans le cours du printemps.

Dans les terres profondes, on peut mettre à volonté les végétaux à racine pivotante ou chevelue; elles seront très favorables aux espèces estivales (d'été), tandis que les terres peu profondes pourront donner de très bonnes récoltes de trèfle incarnat (*farouche*), de sperglue ou espargoutte, de lin d'hiver, de coupage en vesce, jarousse, seigle et les orges.

Une terre est dite *profonde*, lorsqu'elle a de 3 à 5 décimètres (12 à 18 pouces) et au-delà, de terre meuble ou susceptible de le devenir. S'il y en a moins de 2 décimètres (8 pouces), qu'on ne puisse triturer peu à peu le fond, par le travail de l'araire (charue), et sans un travail extraordinaire, ce qui n'est même pas praticable quelquefois, alors on ne peut y faire qu'un pâturage ou de l'avoine élevée (*fromentale*). Le dactyle gloméré, le fléau ou fléol des prés, l'alpiste fléau, la pimprenelle, le sainfoin, l'ivraie vivace ou ray-grass, et surtout la flouve odorante des prés, pourront payer les légers soins qu'ils auront occasionés pour les y naturaliser par les semis.

On croit vulgairement qu'on connaît les bonnes terres aux plantes qui y croissent : l'un ne s'effraie pas de l'yèble, l'autre de la fougère; celui-ci est

épouvanté de l'abondance des ronces ou de celle du chardon sauvage. Nous avons vu d'excellentes terres avec un tailli de ronces, et de mauvais sol avec un tapis de fougère. La bonne terre est celle qui est 1° d'une profondeur convenable, 2° bien cultivée, 3° bien appropriée au produit qu'on veut en obtenir.

IX. — *Des espèces de terre.*

On distingue dans les campagnes des terres *sauvages*, *aigres*, *âcres*, *maigres*, *veules*, *pourries*, *Bournardes*, *glaises*. *èveuses* ou *yoveuses*, *amères*, *froides*. *sableuses*, *Brecheuses*, *délayantes*, *fraîches*, *chaudes*, *molles*, *gâcheuses*, *rouge*, *grasses*, *bâtarde*, *de faint*, *d'arbue*; mais toutes ces dénominations doivent être ramenées à un petit nombre d'espèces, qu'il est de la plus haute importance, en agriculture, de bien reconnaître, parce que de là dépend la juste appropriation des amendemens ou des engrais, et celle des végétaux qu'on leur confie.

La *terre sablonneuse*, qui peut être *sèche*, *maigre*, *brûlante*, etc., si elle est peu profonde, mal amendée et mal cultivée, est formée, pour la plus grande partie, de grains petits, luisans, translucides, qui ne font point bouillonner le fort vinaigre, et ne peuvent être calcinés par le feu. Avec l'eau, les terres sableuses ou sablonneuses ne font ni une pâte sèche, ni une pâte grasse, et ne peuvent se tenir en masse pâteuse.

Il est quelques terres calcaires, que, mal à pro-

pos, on a nommé terres sablonneuses : elles renferment une grande quantité de très-petits grains calcaires, et peuvent être mises en valeur à peu près comme les véritables terres sablonneuses ; c'est-à-dire, pour les rendre très-productives, les bien amender et fumer, et leur confier de préférence les récoltes printanières.

Les terres sablonneuses sont toujours mélangées de quelques parties des terres suivantes ; mais le véritable sable quartzeux y domine. Les terres sablonneuses des terrains granitiques sont les plus maigres, c'est-à-dire les moins végétales, parce qu'elles renferment souvent moins de parties étrangères encore que les sables. Les *terres de bruyères*, les meilleures, sont celles qui se trouvent composées de sable et d'humus végétal ou débris de végétaux. Lorsqu'elles ne le sont que d'humus, elles ressemblent à de la terre d'ombre ou de Cologne, ne prennent pas l'eau, et sont peu propres à être mises seules en culture. Mais si le fond du sol peut être ameublé, et mêlé à la partie supérieure, la terre de bruyère devient très-productive : ce que savent bien nos horticulteurs.

Les *terres calcaires*, rouges, blanchâtres ou grisâtres, font une vive effervescence avec le vinaigre ou le font bouillonner, et peuvent être calcinées à un feu violent, mais en tombant ensuite en poudre ; elles absorbent facilement l'eau, et produisent une substance qui n'est ni douce ni onctueuse au toucher. Mêlée en proportion convenable et naturellement avec

la terre argileuse, mais cette dernière étant comme imperceptible, c'est la *terre franche* et la plus estimée, pour la facilité qu'elle a de se prêter à toutes sortes de cultures.

Les terres calcaires, comme la terre sablonneuse, sont les plus estimées, non pour l'abondance des récoltes qu'elles peuvent fournir, car elles ne sont pas les plus végétatives, mais pour la certitude des récoltes chaque année. Elles sont plus hâtives et forment les terres *chaudes, brûlantes* ou *sèches*, suivant qu'elles sont exposées, ou manquent de profondeur. Elles sont faciles à cultiver quand elles sont crayeuses et presque blanches; on les nomme *aubins* dans quelques contrées.

Les *terres argileuses* ne font point effervescence avec le vinaigre, absorbent difficilement l'eau et la perdent de même, mais font une pâte tenace, onctueuse, et plus ou moins ductile sous les doigts. Au feu elles diminuent beaucoup de volume, se durcissent à un feu violent et ne sont plus dissolubles en pâte onctueuse. Ce sont les terres argileuses, qui suivant quelques circonstances de lieux, prennent les noms de terres *eveuses, glaises, lises, grasses, froides, bournardes, bornais*, etc., ce sont de toutes, celles qui fatiguent le plus l'homme et les animaux, et qui exigent le plus de soins pour être prises à temps; parce qu'elles craignent la pluie, le sec et le froid. Elles veulent être émottées ou hersées avec plus d'attention; levées sans être ni trop sèches ni trop humides, et enfin les semences

qu'on leur confie l'hiver sont plus sujets à être gelées que dans tout autre terre ; mais aussi lorsque les récoltes réussissent , aucune terre ne rapporte autant , si elle est convenablement préparée et fumée.

Les *terres tourbeuses* ou des marais sont noires, brûlent au feu et se réduisent en cendres en presque totalité ; elles s'imbibent difficilement à l'eau lorsqu'elles sont sèches, et deviennent grasses et compactes lorsqu'elles sont mouillées. Ce sont des terres délicieuses lorsque, par des fossés ou par des canaux, on parvient à empêcher leur submersion ; mais il faut leur adjoindre ou des sables, ou des calcaires, ou de la marne, ou enfin tout autre amendement qui leur donne de la porosité lorsqu'elles viennent à être mouillées.

Les *terres volcaniques* rentrent aussi souvent dans les terres argileuses que dans les terres qui ont des propriétés analogues aux terres sablonneuses.

Les *terres gypseuses* ou à plâtre sont presque toujours très argileuses.

Les *terres des jardins*, ou terres franches, terres normales, existent partout où l'homme a cultivé.

X.—*Des instrumens aratoires ou de labourage.*

Pour que l'homme utilise ses forces sans trop se fatiguer ou se courber, il faut que le manche des outils à travailler la terre ne soit ni trop court ni trop long. La houe doit l'emporter sur la bêche, pour tous les travaux profonds, et pour la promp-

titude du maniement et l'accélération de la main-d'œuvre.

On a vanté comme le meilleur le travail long et coûteux du remuement des terres par les mains de l'homme seul; mais ce travail sera presque toujours aussi parfait au moyen du bœuf ou du cheval, dès qu'on voudra se donner la peine de le faire avec l'attention exigée.

Les instrumens du labourage doivent être simples, solides, d'une facile construction, légers et peu coûteux. On arrivera nécessairement à ce point de perfection lorsqu'au lieu de ces charrues *mécaniquées* on revient à perfectionner la simple araire grecque ou gauloise, et à supprimer tous les avant-trains lourds ou compliqués qui augmentent le tirage, sans ajouter à la perfection du travail.

Dans les labours on se propose de fouiller la terre, pour l'ameublir le plus possible et lui donner la facilité de s'aérer, et il faut en même temps que les animaux soient attachés le plus près qu'on peut du point de résistance où porte le *point extirpateur* ou *labourant*, mais toujours avec la facilité de pouvoir donner, et à volonté, plus ou moins de profondeur au sillon, tout en soulevant et rejetant de côté, et avec le moins d'efforts possible, la terre qu'on travaille. Ce problème agricole est résolu par M. de Dombasle et quelques autres agriculteurs.

Sans contredit l'araire ou *areau* du midi est l'instrument qui doit finir par être généralement adopté, mais avec le perfectionnement de la courbe cal-

culée du versoir et celle du coutre en fer au lieu du bois anguleux qu'on y voit, et les socs soit avec pointe rapportable en fonte, soit à poiute acérée économiquement avec la fonte. Cet instrument exige seulement un laboureur plus adroit, plus attentif, et des animaux très-dociles, pour que le travail soit fait régulièrement, ce qui n'est ni impossible ni difficile à trouver. La charrue ou plutôt l'araire américaine perfectionnée par Rosé, approche le plus du but désiré.

La herse, plus ou moins chargée, suivant la nature des terres, doit être moins longue qu'elle ne l'est très-souvent : un côté dans ce cas se relevant tandis que l'autre opère. Si elle est trop courte, elle n'opère que sur un seul sillon, ainsi qu'on en voit, et l'ouvrage se prolonge trop.

Le semoir, pas encore assez perfectionné, et qui ne peut être approprié à beaucoup de terres, par exemple, aux terres argileuses ou *terres fortes*, est peut-être trop dispendieux et demande trop de soins pour la généralité des exploitations ; mais l'intelligence du laboureur peut y suppléer, si celui qui sème veut bien se rappeler qu'avec les deux tiers et moins de ce qu'il emploie ordinairement de semence, il aura la même quantité de produit et même plus (1) : *Qui sème dru, cueille menu* (2). Le

(1) Nous connaissons des agriculteurs qui économisent moitié de semence sur l'usage ancien et qui s'en trouvent bien.

(2) C'est-à-dire beaucoup de semence amène peu de grain.

grain est plus beau , plus gros, et on a une économie de vingt décalitres (boisseaux) sur soixante. Dans les bonnes terres, on peut réellement ne mettre que la moitié de la semence usitée jusqu'à ce jour.

Excepté les terres très compactes ou exclusivement argileuses, nous ne voyons pas, la plupart du temps, le besoin de deux animaux à la fois pour faire l'ouvrage. Nous avons vu un cheval faire le matin la besogne de deux , et son compagnon en faire autant le soir, et chacun n'avait travaillé que six heures au lieu de douze. C'est donc encore un perfectionnement à désirer que de trouver un harnachement qui comporte l'union ou la séparation à volonté, des animaux de labour ; et alors on pourra faire les vignes en grande partie à la charrue, pourvu qu'on se pénètre bien de l'idée que des lignes de *ceps* ou pieds, placés à deux ou quatre mètres (6 à 12 pieds) rapportent autant que le double ou le triple de pieds sur la même surface.

On a perfectionné la charue, mais il reste beaucoup à faire pour fixer d'une manière simple , solide , économique et avantageuse, les animaux à la *perche* ou flèche. Le bœuf devrait tirer de l'avant ou de la poitrine et non de la tête, et le cheval , le mulet et l'âne , également de la poitrine et non du cou , ainsi qu'on le voit dans une grande partie du midi de la France.

L'orgueil du laboureur s'opposera long - temps à ce qu'on simplifie les moyens de travail avec les

animaux ; il se croirait déshonoré de n'avoir qu'un cheval ou qu'un mulet à son araire ; ou s'il ne pouvait plus mettre deux ou six bœufs et un cheval en tête , à sa lourde et grossière charrue. C'est aux hommes intelligens à donner l'exemple.

XI. — *Du Labour et de ses Effets.*

Ouvrir ou remuer la terre n'est pas seulement pour faciliter l'enfouissement du grain qu'on lui confie ; c'est pour la rendre plus accessible aux influences atmosphériques , à l'air indispensable à la végétation, et qui s'interpose entre chaque molécule de terre ; c'est pour que les racines puissent pénétrer plus facilement et plus profondément dans le sol ; c'est afin que l'eau s'y interpose plus promptement, et en même temps qu'elle ne puisse être enlevée de même. On a remarqué en effet qu'une terre non ameublée ou fouée par les pieds des hommes ou des animaux perdait plus promptement son humidité : aussi les légers labours, soit binages, soit hersages même, sont-ils de la plus haute importance en agriculture.

Le cultivateur, pour faciliter le travail, doit enlever les grosses pierres qui le gênent ; mais il est beaucoup de terres peu profondes, qu'on nomme *grous* dans quelques endroits, qu'on rendrait improductives en enlevant les pierres innombrables qui s'y trouvent. Dans les terres légères, peu profondes, les pierrailles augmentent l'épaisseur du sol, et s'opposent à la trop grande évaporation de l'eau,

de même qu'elles rejettent une partie des rayons solaires qui les rendraient trop *brûlantes*. Dans les terres argileuses, les pierrailles aident à la porosité si nécessaire à ces sortes de terre, toujours de leur nature si compactes : c'est donc un tort que de vouloir les en débarrasser, sous le prétexte que les pièces de terre offrent un plus beau coup d'œil lorsque ces pierres sont enlevées.

L'avantage de la bêche ou de la houe (*pic à deux pointes, à deux taillans ou à palette*) sur la charrue ou araire vient de ce que ces instrumens changent plus uniformément le fonds du sol avec la surface, en y remplaçant la terre bien aérée. La plante, comme les poissons, a besoin, dans le milieu qu'occupent ses racines, du concours de l'air; et, de même que ce principe vivifiant s'attache aux molécules des eaux agitées, d'entre lesquelles l'extraient les poissons dans l'acte de la respiration (1), de même la surface des racines l'enlève à la terre qui le tient interposé. Le poisson périt dans une eau privée d'air, la plante jaunit ou ne prend qu'un accroissement imparfait dans une terre mal préparée.

On a l'habitude de faire dans un champ les sillons à la même place : c'est une coutume vicieuse en bonne agriculture. Aussi dans les champs où l'on a interverti l'ordre usité de tout temps, voit-on les traces des éternels sillons, toujours plus pauvres de

(1) Un Poisson périt bientôt dans un vase rempli d'eau, mais clos.

végétation : ce qu'on remarque par des bandes interrompues.

XII. — *Du mode de Labour.*

Doit-on labourer à *gros* ou à *petits sillons*; à *planches* ou entièrement à *plat*?

Il ne sera pas possible de long-temps d'amener tous les agriculteurs à labourer à plat, et cependant il est indispensable que, surtout les terres qu'ils nomment *eveuses* soient traitées d'après ce système. Dans ces terres, ordinairement argileuses, la raie ou *rège* reçoit les eaux, fait un réservoir qui, à la longue, noie le plant pendant l'hiver ou le printemps; tandis que, labourée à plat, la terre s'imbibe également dans tous les points, et l'évaporation des eaux superflues s'opère ensuite sur une plus grande surface. Par ce procédé, les *terres éveuses* rapportent sur tous les points, au lieu d'avoir de vastes surfaces nues au printemps; ce qu'on ne peut pas toujours éviter même par le secours des *egoires*, *écaremens* ou *maîtres*, sortes de raies transversales pour l'écoulement des eaux.

Si on veut absolument avoir des sillons, quel doit être le mode à préférer? En principe, les plus larges sont les meilleurs, parce qu'ils diminuent le nombre des intervalles, et augmente la surface fertile, en se rapprochant de la culture par planche, sorte d'intermédiaire pour arriver à la culture à plat.

Un des inconvénients des sillons, est que beau-

coup de terres *déchaussent*, *s'efondent*, pendant l'hiver, et surtout les terres légères et les terres argileuses ; alors le sillon déformé, aplati, laissant la racine des jeunes plants à découvert pour la plus grande partie, ce qui les expose à périr plus facilement par les froids, ou par les chaleurs, une portion assez considérable de la plantation qui garnissait un champ.

XII. — *Des Engrais.*

L'homme avait remarqué que certaines substances rapprochées de l'herbe qui croissait spontanément, donnaient à celle qui en éprouvait l'influence, une force de végétation remarquable ; utilisant cette observation, il commença la théorie des engrais.

Tout ce qu'on désigne en agriculture, sous le nom d'engrais, est donc une substance propre à activer la végétation, en même temps qu'elle est susceptible de se décomposer presque en totalité au profit des plantes confiées à la terre ; et de ne laisser, pour ainsi dire, aucune trace matérielle. En ce sens, tout ce qu'on nomme fumiers, provenant des étables, des fosses d'aisances, des cours ou des rues, où l'on fait la *ruee* en mettant des pailles, des fougères, des feuilles, des bruyères, des joncs, etc., sous les pieds des hommes et des animaux ; jusqu'à ce qu'ils soient broyés convenablement, tous ces objets sont des engrais, ainsi que les débris des animaux, la fiente de pigeon, de volailles de basse-cour, les os broyés, le noir animal,

la corne, les plumes, la laine; la suie, la cendre, la *charree*, ou cendre lessivée, sont encore des engrais, si on ne les place pas avec le sel, le plâtre et la chaux dans un ordre particulier, les *stimulans*. Toutes ces substances ne peuvent pas être appropriées de la même manière; et c'est en quoi l'agriculture est vraiment une science d'observation.

Les fumiers peu *consommés*, ou *fumiers longs*, c'est-à-dire non réduits en pâte noire et compacte; la paille et les gros débris des végétaux, tels que la bruyère, l'ajonc, la fougère, le genêt, sont plus favorables aux terres argileuses qu'ils rendent plus poreuses, qu'aux terres sablonneuses ou calcaires.

Les fumiers très décomposés, ou *consommés*, sont plus favorables au contraire à ces deux dernières sortes de terres.

La fiente de pigeon, ou *colombine*, la poudrette, les cendres, ne produisent de résultats remarquables que dans les terres légères, c'est-à-dire faciles à travailler, sablonneuses ou calcaires, et ne produisent que très peu d'effet dans les terres humides ou dans les terres argileuses.

La base des céréales (*chaume et racine*) est très bonne à laisser dans les terres argileuses, pour les rendre plus poreuses et plus productives.

Deux bœufs, deux vaches, deux mules ou deux chevaux, bien fournis de litière, peuvent, considérés deux à deux, donner du fumier pour soixante-quinze ares (ou 2000 toises carrées); vingt moutons en

donnent pour fumer autant. Dans une terre argileuse il faudrait le double, à moins que le fumier ne fût très peu fait.

° Pour ne pas perdre son temps, son grain et la terre, il faut semer en raison du *fumerieux* (la fosse au fumier), et non de l'étendue de la ferme: *Qui sème sans fumier, plante la clé sous la porte; mais le prodigue de fumier est riche de paille et gueux de grain.* En tout il y a une proportion indiquée par l'usage ou le bon sens.

° Pour savoir à quoi s'en tenir sur la quantité du fumier qu'on peut se procurer, il faut dire ici qu'une vache qui pâture, donne six chariots de fumier, à quatre chevaux, en lui fournissant par an cent cinquante bottes de paille, et dix chariots si elle ne sort que peu. Un cheval à une botte et demie de paille par jour en litière, donne sept charretées de fumier.

XIV. — *Des amendemens.*

° On pense que les amendemens sont, en agriculture, les principes qui améliorent les terres sans leur fournir de particules propres à la végétation, ce qui n'est pas rigoureusement démontré. Un grand nombre de corps sont des amendemens lorsqu'ils sont appropriés avec intelligence: ainsi, de très petites pierres, et en grand nombre, mises dans une terre compacte ou ajoutées à un sol peu profond, produiront les effets les plus remarquables. Dans des argiles, nous avons vu les débris ou déblais des bouil-

lères ou mines de charbons de terre, donner une force de végétation inattendue.

L'art des amendemens consiste à bien connaître d'abord la nature de sa terre, afin de proportionner la quantité et la nature des corps qu'on est à même d'y ajouter. Trop de marne, de chaux ou de plâtre, et hors des proportions raisonnables, peuvent amener la stérilité pendant deux, trois années et plus : ce qu'on peut cependant pallier, si on ajoute des fumiers ; mais c'est augmenter une dépense qu'on aurait pu éviter. Après avoir employé la chaux ou le plâtre seuls, deux à trois fois, on ne peut éviter de mettre du fumier à la quatrième.

Si le sol est sablonneux, les boues de rivières, les déblais, l'argile, la marne, seront de très bons amendemens ; si la terre est calcaire, la marne argileuse, et même l'argile en proportions raisonnées, formeront des amendemens parfaits, ainsi que nous l'avons éprouvé ; si la terre est argileuse, les débris de pierres calcaires, le sable le plus pur, même celui de rivière, les tessons de briques, de tuiles, de carreaux, etc., formeront un très bon amendement.

Souvent des agriculteurs, pourvus d'un sol calcaire, emploient la marne sèche ou véritable marne, sorte de calcaire pur, et rejettent les parties argileuses des marnières, tandis qu'ils ne devraient employer que ces dernières, la marne véritable ne convenant bien qu'aux terres glaises.

Tout amendement doit tendre à donner de la porosité aux terres compactes, du volume aux terres

peu profondes, du corps aux terres trop légères, tandis que l'engrais est destiné à nourrir les plantes et à leur procurer une vigoureuse végétation.

Les amendemens les plus employés sont la chaux, la marne et les terres ; le plâtre, l'urate qui est du plâtre imprégné d'urine, le sel, sont considérés comme des stimulans.

XV. — *Appreciation des engrais et des amendemens.*

On peut brûler un pré par des engrais trop actifs et employés en trop grande quantité, et c'est ce que nous avons vu par l'effet de la colombine et de la suie. Dans les champs, les tiges des céréales jaunissent et les grains avortent par trop de fumier.

Si les engrais qui ne sont pas brûlans, sont employés en trop grande quantité, ils font pousser en herbe ; le blé verse, donne beaucoup de paille, peu et de très mauvais grain : *les beaux épis seuls font les belles récoltes*. Si on prodigue trop les engrais sur les sainfoins, trèfles, prés, il y a beaucoup d'herbe, mais elle est moins nutritive et moins savoureuse.

Il est certaines chaux faites avec du calcaire chargé de magnésie, ou *oxide de magnesium* ; il faut bien y prendre garde : elles produisent une stérilité complète, au lieu d'être un stimulant de végétation. On peut mettre de cent soixante à cent soixante-dix hectolitres par hectare de chaux,

ou éteinte ou à l'état caustique, et même jusqu'à deux cent quatre-vingts hectolitres.

Pour fumer deux mètres carrés de terre, ceux qui ont beaucoup de fumier consommé en mettent trois décimètres vingt-cinq millimètres cubes (un pied cube pour une toise); mais on n'en met ordinairement que cette quantité pour le double (quatre mètres ou deux toises), ou bien vingt-cinq charretées à deux bœufs par hectare.

Pour fumer un hectare de terre (dix mille mètres carrés), on emploie une voiture de tourteaux de lin (douze cent cinquante kilogrammes), ou les résidus de tout autre corps huileux, tandis que pour la même terre il faudrait deux jours de charrois pour transport du fumier ordinaire.

En débris de cornes il faut vingt-six hectolitres par hectare; de plumes et de poils, huit pour la même quantité de terre à froment; de rognures de cuir, il en faut vingt-six hectolitres, et de chiffons de laine, dix quintaux; de la poudrette, on met trente hectolitres par hectare, et cinquante si ce sont des os concassés.

Pour la marne, on emploie ordinairement quarante mètres cubes par hectare, et sa durée est, suivant sa qualité, de dix à vingt ans. Les douze charretées à quatre bœufs équivalent aux quarante mètres.

Le plâtre en poudre, cuit ou naturel, ou en plâtras, cinquante kilogrammes par quinze ares (cent livres par quatre cents toises), offre une propriété

stimulante à peu près la même (davantage s'il est cuit), mais cuit il a moins d'effets durables. On doit employer le plâtre à la première pousse de l'herbe, en mars, et en répandre la mesure qu'on mettrait en grain pour ensemençer la terre. *Trente sous de plâtre mettent douze cents de foin dans le fenil.* L'urate s'emploie de même.

Il est rare qu'on emploie la chaux seule, mais alors on en met la moitié de ce qu'on mettrait de fumier. Lorsqu'on la mêle avec des terres, des fumiers divers, on met un peu moins de ce mélange qu'on ne mettrait des fumiers communs.

La colombine exige une fois et demie ce qu'on mettrait de grain dans une terre, et son prix suit la moitié de celui du froment. Cinq cents pigeons de fuie ou fuyards coûtent à nourrir 80 fr., et rapportent de 80 à 100 fr. en colombine; et des petits à manger pendant huit mois pour plus de 150 fr. Pour que la colombine, comme la fiente de volaille, puisse être très végétative, elle ne doit point être mouillée : on doit l'enlever souvent et jamais l'entasser avant qu'elle soit sèche. On ne peut l'employer que dans les sables et les calcaires.

La poudre d'os s'emploie à la quantité de trente hectolitres par hectare, et trente-six lorsqu'ils ne sont que grossièrement concassés.

Les engrais stimulans, tels que la colombine, la poudrette, les os, le plâtre, ne réussissent pas dans les terrains très argileux ou très humides.

Bibliographie : 1. Cours de chimie, (1821) et 2. Cours de chimie, (1822)

XVI. — *Des moyens de suppléer aux engrais et aux amendemens.*

Les prés amènent du bétail, le bétail du fumier, et le fumier du grain ; mais on n'arrive pas là tout à coup en bonne agriculture : alors il faut suppléer à ce qui manque, et même avec de l'argent nous avons vu souvent l'impossibilité où l'on était de se procurer du fumier ; ou bien on n'avait pas de ressources suffisantes pour acheter des amendemens. On y pourvoira par les *enfouissemens en vert*, c'est-à-dire en semant par exemple en automne de la vesce cultivée (jarosse), de la vesce, du vescereau, des pois carrés, du seigle, et, au printemps, labourant, bouleversant et semant sur la terre. Si c'est pour les emblaves d'octobre ou novembre, on sème en juin des fèves, du sarrazin, du lupin varié, ou tout autre plante fournissant beaucoup de feuillage, et l'on procède comme il est indiqué sans avoir besoin de fumier. Un agriculteur ordinaire aura de la peine à se décider à détruire une récolte qui pourra se présenter avec le plus bel aspect, mais qu'il songe que par ce moyen il économise le fumier et les charrois, et qu'il engraisse la terre pour deux ans au moins.

En règle générale pour ces sortes d'opérations agricoles, il faut toujours choisir les plantes qui, en présentant le plus de feuillages, offrent en même temps le moins de racines.

Les bruyères, les ajoncs, les genêts, enfouis

dans le sol, au-dessous du point où arrive ordinairement la bêche ou la charrue, font un très bon supplément au fumier, comme nous l'avons prouvé dans notre Traité de l'Ecobuage (qui consiste à peler la terre, à en accumuler la croûte de distance en distance, et à mettre y le feu par un temps sec.)

Le *brulis* est un moyen d'amendement, mais qui doit être limité dans des cas très rares.

Dans les terres calcaires, le *brulis*, s'il parvient à réduire en chaux vive quelques fragmens de calcaire, ce qui est peu probable par le peu d'intensité de la chaleur, détruit en même temps une trop grande quantité de parties végétales. Dans les terres argileuses, s'il parvient à durcir quelques portions de la terre, cela peut être avantageux, mais la combustion des parties végétales ne donne pas toujours un aussi bon résultat que si elles étaient mêlées à la terre dans leur état naturel. Couvrir une terre de branchages, ou de pailles auxquelles on met le feu, pour le fertiliser, c'est mieux que rien, mais une année voit s'épuiser la source de la végétation, que les mêmes matières mieux employées eussent maintenue fertile pendant deux à trois ans.

XVII. — *Choix des espèces d'animaux propres à la culture.*

Beaucoup de sortes d'animaux peuvent être utilisés pour les travaux agricoles : en Savoie, des chèvres tracent des sillons dans des terres légères, mais il est des espèces qui, par leur force et leur

docilité y sont mieux appropriées. Dans les petites cultures, le laboureur n'a souvent les moyens d'avoir que deux ânes ; dans les grandes exploitations, on trouve le cheval, le mulet ou le bœuf, et souvent les trois ensemble. Il s'agit d'examiner lesquels sont le plus avantageux à avoir. Le bardeau (mulet croisé du cheval et de l'ânesse) ne sert qu'aux charbonniers.

Entre le cheval et le mulet, il n'y a pas à balancer : le mulet, aussi vif à l'ouvrage que le cheval, et souvent aussi fort, est plus facile à nourrir et souffre moins des effets du travail. Mais chaque année, dès qu'il a dépassé sept ans, lui enlève, comme au cheval, une partie de son prix, et il finit par tomber en non-valeur, et par ne plus représenter qu'une très petite partie de ce qu'il valait ou de ce qu'il avait coûté. Le bœuf, au contraire, tout en faisant les travaux de la ferme, gagne chaque année de plus en plus, pendant une dizaine d'années et peut être engraisé pour la boucherie. Mais il a un inconvénient, c'est de ne faire à peu près que la moitié du travail du cheval ou du mulet ; et, où il faut quatre bœufs et de quoi les nourrir, il ne sera nécessaire que d'avoir deux mulets ou deux chevaux ; et alors moins d'argent à avancer, moins de chances de mortalité, moins de consommation de fourrage, mais aussi moins de fumier.

Si l'éducation du bœuf était mieux dirigée, les races à longues jambes plus recherchées et plus multipliées, on aurait des animaux qui, comme

ceux du Cap de Bonne-Espérance , étant bien dressés, pourraient aller aussi vite à l'ouvrage que le cheval, et faire six à huit lieues au galop, mais il est vrai qu'alors ils seraient moins favorables à la vente pour le boucher.

Si même nos races telles qu'elles sont étaient guidées convenablement, elles ne feraient pas beaucoup moins d'ouvrage que les chevaux ou mulets. Le bœuf a encore l'avantage qu'étant moins délicat que le cheval, il se nourrit très bien des herbes de marais et de celles des mauvais prés bas, où l'herbe est *aigre*.

Dans les très petites exploitations, la vache bien dressée et bien nourrie peut rendre, et par son lait et par un travail modéré ou par les veaux, bien plus de services qu'on n'en retire habituellement.

XVIII. — *Des objets de culture.*

Le climat, la facilité des débouchés, sont les premiers motifs qui déterminent le choix des objets de culture, en supposant qu'on ne se laisse pas entraîner par *les habitudes du pays*.

L'agriculteur doit d'abord chercher à faire produire à la terre tout ce qu'elle est susceptible de donner pour sa propre consommation et celle des animaux de l'exploitation, à moins qu'il ne lui soit bien prouvé qu'il peut se procurer quelques-uns de ces mêmes objets avec plus d'économie qu'en les créant lui-même, ce qui peut arriver quelquefois. Par exemple, pour avoir une mesure de sarrasin dans une terre à froment, il est préférable de l'acheter à la faire croître.

Ainsi le cultivateur doit d'abord se nourrir lui et tout ce qui l'entoure sur la terre qu'il soigne ; il doit trouver à s'y vêtir encore, si cela est possible ; et toutes les fois que la nature du sol se prêtera aux cultures variées du froment, de la pomme de terre, du chanvre, du lin, de la navette, de la cameline, de l'œillette (pavot), des choux, des navets, des betteraves, des carottes, des citrouilles, en profiter.

Pour la nourriture de l'homme, c'est le froment et les petits blés, tels que l'épeautre, les divers orges, le seigle, et dans quelques localités le millet, le maïs, le sarrasin, qui sont exclusivement employés. Mais toutes ces espèces ne se prêtent pas à être cultivées dans toutes sortes de terrain, d'exposition et de contrées. La pomme de terre semble faire une exception, elle vient presque par-tout ; et si elle ne donne que vingt-cinq pour cent de parties nutritives, elle est presque toujours dans un rapport supérieur à tout ce qu'on peut cultiver dans une égale étendue de terrain, en froment même, puisque sur un hectare de terre (cinq mille toises carrées) on obtient trois mille cinq cents kilog. (7,000 liv.) de fécule, lorsque le froment n'en donne que quinze cents à deux mille au plus (quatre mille livres) dans le même espace de terrain. On doit donc regarder la *pomme de terre*, *parmentière* ou *patale*, comme un objet de première nécessité dans la culture. Le porc s'en engraisse ; on en fait de bon pain de ménage, ou seule ou mêlée à d'autres farines, ainsi que nous en avons fait l'épreuve pendant trois an-

nées, soit avec la farine de froment, soit avec celle des autres grains. La farine de seigle lui convient moins que celle des orges, parce que le pain est trop compact, bien que très agréable au goût.

Le topinambourg, trop négligé et très productif, devrait être plus cultivé qu'il ne l'est pour l'homme et les animaux; il a un avantage que ne possède pas la pomme de terre, il ne gèle pas en terre; à la vérité il n'est pas farineux; mais alterné avec d'autre fourrage, les animaux domestiques, même le cheval, le mangent avec plaisir.

Dans beaucoup de contrées on sème trop d'orge, d'escourgeon et de seigle, sous le prétexte que la terre n'est pas propre au froment: c'est un préjugé. Bien que l'orge soit utile à raison de ce qu'il est précoce, et que dès le 24 juin on puisse en avoir du pain dans le midi et l'ouest de la France, cependant il n'en faut semer que dans la proportion des besoins et non pour articles de produit commercial. On doit choisir les deux orges nus, trop peu cultivés, et préférables au seigle.

La nature des prairies artificielles à créer dépend beaucoup de celle des terres. Dans les sables, les terres légères ou crayeuses, on peut semer le trèfle incarnat; mais fumer, autrement on perd son temps et sa graine. On peut encore y mettre du sainfoin, de la pimprenelle, de l'astragale-régliasse, de la lupuline, de l'espargoule, de l'ivraie vivace même (ray-grass).

Dans les terres franches et non aquatiques, et

même dans des terres sèches, mais profondes, ou dans lesquelles les racines peuvent plonger entre les pierres, la luzerne est d'un produit extraordinaire et pour le foin et pour la graine. Le trèfle, l'avoine élevée (*fromentale*), l'ivraie vivace, le fléau des prés (thimoty des anglais), le trèfle blanc, la vesce, réussissent dans les fonds argileux et habituellement frais.

XIX. — *Du choix des espèces en agriculture.*

Rien de plus important que le choix des espèces ou variétés en agriculture : mais il faut cependant les approprier à la puissance végétative des terres qu'on a à sa disposition, ou suivant la nature et la quantité des engrais qu'on peut employer. Dans les *terres fortes* ou argileuses, ou bien lorsqu'on peut fumer la terre sans trop regarder à la quantité de fumier, on peut leur confier les arbres robustes, les espèces très végétantes. Dans les terres légères ou peu riches en parties végétatives, on y met les espèces naines, les espèces précoces, celles qui sont le moins exigeantes.

Le soin des variétés est d'une telle importance, que l'on peut augmenter ou diminuer très souvent ses revenus d'un quart ou d'un cinquième. Le choix des graines n'est pas moins utile, et jamais elles ne peuvent être trop belles ; ainsi on doit toujours les prendre dans les contrées ou sur les terres dans lesquelles les récoltes sont le plus robustes, et cette vigueur peut se perpétuer pendant quelques années ; mais, en général, il faut les renouveler tous les trois

à quatre ans. La graine du chanvre de Brehemont (Maine-et-Loire), celle du lin de Riga, donnent généralement un cinquième de plus de revenu, sans aucune augmentation de dépense première.

Dans les soixante-huit espèces de froment que nous avons réunies, et desquelles nous donnerons un tableau à la fin de cet ouvrage, il en est qui, étant adoptées de préférence dans toute la France, peuvent faire une différence sur la valeur des produits de chaque année, de deux à trois cent millions au moins, par leur bon produit et leur bonne qualité, chose à laquelle on s'attache trop peu en agriculture.

Comme le froment est un des plus importants articles des productions agricoles françaises, il est indispensable d'en généraliser les qualités précieuses et de mettre en opposition les qualités opposées.

Tout froment grisâtre, demi-transparent, dur sous la dent lorsqu'on le casse, d'une cassure unie et grise, ou seulement blanche en partie, est ce qu'on nomme un *ble dur*, un *froment à glia*, un *ble gracif*, et par cela même peu chargé de parties amylacées, mais de beaucoup de gluten. Les espèces qui offrent ces qualités sont très répandues dans le midi de la France et de l'Europe, mais peu estimées partout où l'on connaît les espèces jaunâtres courtes, grosses, à écorce mince et à cassure très blanche, et qui s'ouvrant facilement sous la dent, ont pris pour cela le nom de *blés tendres*. Les blés durs sont très nourrissans; mais ils donnent une farine un peu brune, font du pain lourd, et, pour

les minotiers et les boulangers, ne sont pas d'un bon usage, tandis que pour l'usage particulier ils : ont peut être préférables pour la saveur du pain qu'ils donnent. Les blés blanchâtres en dehors, farineux en dedans, tels que le *froment de Talavera* et un très pe it nombre d'autres, sont les espèces supérieures à toutes les espèces ou variétés, et se rattachent aux blés tendres. Nous avons observé que dans les terres argileuses et les terres très humides les *blés tendres* se changent en blés durs, et d'après cela, il est nécessaire de renouveler ses semences de temps à autres. Les terres sablonneuses et calcaires conservent très bien les espèces de blés tendres, sans variation ; aussi les blés du littoral de beaucoup de parties de la France jouissent-ils d'une réputation méritée, et dans l'Ouest, les *bles de Saint-Nazaire*, les blés de la baie de Bourneuf, ceux de la Charente-Inférieure, conservent toujours leur réputation.

Dans les noyers, les oliviers, les châtaigniers, les amandiers, les pommiers à cidre, on ne fait pas assez d'attention à la qualité et à la quantité de produits de certaines variétés que l'on propagerait facilement par la greffe. Il est telle variété qui quintuplerait les produits chaque année, si on employait la greffe pour les propager : moyen trop peu généralisé dans les grandes exploitations rurales. Si l'on voulait diriger l'éducation du cultivateur vers ce point de vue important, on pourrait, à l'avenir, n'avoir que des espèces de choix. Nous

disons à l'avenir, car, pour le présent, un arbre tout venu, et d'un médiocre rapport, doit être respecté, à cause du temps qu'il a fallu pour qu'il devînt tel, et en attendant que celui qui doit lui succéder soit dans le cas d'en remplacer le produit.

XX. — *Des jachères.*

Les *jachères* sont le temps de repos accordé aux terres par les agriculteurs, et dont la durée va d'une année à neuf et quinze, suivant l'usage des localités, la qualité des terres ou la quantité de celles qu'on a à sa disposition. Suivant les localités, on nomme les jachères *les garets* ; dans les rotations agricoles triennales, *la versaine*, *les versets*, *les sombres* (1).

Le procès des jachères est fait et jugé par la saine partie des agriculteurs ; mais une immense étendue de la France est encore soumise à cet usage ; et la terre, si elle ne repose pas plusieurs années, on lui accorde au moins, dans la plupart des endroits, une année de repos sur trois. On voit par là que, dans les circonstances les moins défavorables, le cultivateur perd un tiers du revenu possible : ce qui appauvrit et le laboureur et le propriétaire, sans amélioration pour le sol.

Dans quelques lieux on laisse croître les genêts pendant cinq, six et sept ans, quelquefois plus, et

(1) Dans quelques lieux on nomme **BOUGES**, les terres que l'on abandonne pendant plus d'une année avant d'en reprendre la culture.

afin d'obtenir un revenu médiocre en bois pour le four, on a perdu, et très souvent dans d'excellentes terres, cinq à sept bonnes récoltes.

La terre s'épuise, dit le laboureur, et il a raison : il est certain que, si l'on ne fournit pas à un champ le moyen de réparer la perte des principes de la bonne végétation, qui lui sont fournis par les engrais, ou qu'il possédait primitivement, le produit des récoltes sera au dessous de la valeur du travail, et à tel point qu'en effet elles rendront quelquefois et en mauvais produit moins que la semence employée. C'est d'après cette observation, et d'après celle encore qu'une terre épuisée reprenait un peu de fertilité par le repos, que les jachères ont été introduites, en même temps que par la cause suivante :

Dans les grandes fermes, il y a presque toujours plus de terre que les animaux de travail qu'on y emploie habituellement ne peuvent en cultiver chaque année; et pas assez de fumiers pour en fournir à toutes : dès-lors nécessité d'en abandonner une partie au repos.

La petite quantité de prairies naturellement existantes, comparée à celle des terres arables, l'ignorance dans laquelle on est trop souvent sur la création des prairies artificielles font sentir le besoin d'y suppléer; et alors beaucoup de bonnes terres abandonnées en jachères, si elles ne sont pas des genétières, font de bons *pâquis* ou pâturages où l'on envoie les brebis, les vaches, les chevaux, afin de dimi-

nuer la consommation des fourrages secs, ou des *coupages* verts ou *regains*. La végétation est même telle qu'au printemps, si les sillons ne s'y opposaient, on pourrait faucher à pleine faux. Les animaux qu'on y envoie alors se remettent bien promptement de la pénurie dans laquelle on a souvent été forcé de les tenir l'hiver : mais pour 50 kilogrammes (100 liv.) d'herbe qu'ils mangent, ils en gâtent 90 (180 liv.) qui reste foulée, souillée, perdue, et même très peu profitables à l'engrais de la terre.

On a prouvé, en Angleterre, que cinq bœufs pouvaient vivre du produit d'un acre de trèfle (40 ares 4 déciars), tandis qu'il fallait une surface sextuple pour les nourrir en pâturant librement.

XXI. — *Des jachères ou des moyens d'obvier à la nécessité des assolements.*

Une terre cultivée, surtout si on y sème exclusivement des céréales, froment, seigle, orge, etc., est bientôt épuisée ou *effritée*, et stérile enfin. Les racines des céréales, s'appropriant par leur très grande abondance tous les principes propres à activer la végétation. Mais comme on a remarqué que, si à une *racine chevelue* (telle est celle des céréales), on faisait succéder ou une racine tuberculeuse, comme la pomme-de-terre, le topinambour, ou une racine pivotante, comme la carotte, la betterave, on parvenait à entretenir la force de la végétation, en employant même moins d'engrais que dans les cas ordinaires : on en a fait l'appli-

cation de manière à ce que les terres , quelle que fût leur nature et leur puissance végétative , pussent rapporter une récolte chaque année : c'est ce qu'on a désigné sous le nom d'art des *assolements*.

La théorie des assolements consiste à établir une rotation de culture telle , que les mêmes sortes de végétaux reviennent après un certain nombre d'années; et l'on a des assolements de trois, cinq et sept ans.

On a remarqué que la pomme de terre végétait très bien et donnait beaucoup, même après qu'une terre avait rapporté du froment, de l'orge, du seigle ou de l'avoine. La carotte, la betterave, le navet, le chou, s'y plaisent encore, et n'empêchent pas la terre d'être propre à porter des céréales, ce produit indispensable dans l'ordre de nos récoltes.

Dans beaucoup de contrées où l'on commence à supprimer les jachères, on est encore dans l'usage de faire rapporter deux fois de suite des céréales, c'est-à-dire de faire ce qu'on nomme des redoublemen, ou mettre froment après froment; mais cet usage est si nuisible pour le succès de l'agriculture, que dès l'antiquité les propriétaires interdisaient au fermier la faculté de le faire (1).

Dans une grande partie de la France, le froment faisant un des principaux revenus des propriétés,

(1) Les personnes qui désireraient connaître les anciennes lois sur l'agriculture peuvent consulter le recueil de **FESTUS**.

le cultivateur pourrait craindre de n'en pas recueillir assez , et beaucoup même ne sont habitués à voir pour résultat de leurs travaux que du froment. Dès-lors comment pourront-ils consentir à ne voir qu'un cinquième ou un septième de leurs terres en froment chaque année? Mais l'expérience prouvera au laboureur, qu'en soignant sa terre , surveillant les semis et ne mettant pas le fumier avec parcimonie il récoltera , sur une surface donnée , trois fois plus de grain que d'après le mode de culture en usage dans les pays de jachères ; et, dans le surplus , il récoltera des pommes de terre , des navets pour lui et pour les espèces bovines; ou des betteraves à sucre , ou bien encore , de la luzerne , du sainfoin , du trèfle ou des coupages en vert , et ne se verra pas ruiné comme cela n'arrive que trop souvent par une récolte de froment entièrement manquée. En confiant ensuite à chaque terre ce qu'elle peut nourrir avec avantage , suivant sa nature, sa situation et sa profondeur, il n'éprouve jamais de pertes aussi grandes que s'il se livrait à la culture d'un seul genre de production , à l'expectative d'une seule espèce de récolte.

Ce qui force trop souvent le cultivateur à se livrer à la culture exclusive du froment, c'est que , dans beaucoup de contrées l'on exige le fermage payable en cette sorte de grain. Si le propriétaire qui veut avoir ce genre de paiement entendait bien et ses intérêts et ceux de son fermier, il n'exigerait que la moitié du prix de fermé en froment

et le surplus en argent , ce qui contrebalancerait pour lui la variation du prix et lui assurerait un revenu plus constant ; et cela est si vrai , qu'il est prouvé que sur dix récoltes , il y en a seulement deux bonnes , cinq médiocres et trois mauvaises ; dès-lors son revenu doit être variable , tandis qu'en recevant la moitié du prix de ferme en argent , le métayer du fermier pourra profiter de l'élévation du prix à la vérité , mais dans le cas de dépréciation des fromens ou autres blés il devra une même somme , et en résultat ce mode de paiement sera favorable à tout le monde (1).

L'appropriation des productions au sol est d'une telle importance, qu'il est des terres sans aucune valeur pour ainsi dire, par leur rapport habituel , dont on peut centupler le prix par le genre de culture. Nous avons possédé des terres dont la boisselée, pouvant recevoir seize à dix-sept kilogrammes (32 à 34 livres) de froment, n'était estimée que cinq fr., et personne ne voulait en faire l'acquisition à ce prix. La valeur s'en est élevée de 120 à 140 fr. par l'introduction de la culture de la luzerne.

Dans les assolemens ou rotations de culture, on doit avoir égard 1° au genre de production propre aux terres ; 2° aux besoins de la consommation ; 3° à la facilité du placement ou débouché. Si l'on veut introduire un nouveau genre de production, il faut le faire graduellement, afin de ne pas voir avilir ou tomber en non-valeur une récolte entière.

(1) Voy. chap. XXVIII.

Nous allons donner un tableau d'exemples des diverses sortes d'assolements qu'on peut employer.

TABLEAU DE DIVERS ASSOLEMENTS.

Assolements de trois années.

- 1° Froment sur fumier, ou sur fève enfouie ;
- 2° Froment suivi de raves , ou trèfle incarnat ;
- 3° Millet, balais (sorgho) , ou maïs.

Autre.

- 1° Froment sur fumier ;
- 2° Orge , avoine, ou seigle , avec trèfle ;
- 3° Trèfle des prés.

Autre.

- 1° Choux ;
- 2° Froment avec fumier ;
- 3° Pommes de terre.

Autre.

- 1° Pommes de terre , ou fèves surécobres de bruyère ;
- 2° Avoine ;
- 3° Colza d'hiver, ou bien choux.

Assolements de quatre années.

- 1° Betterave , chou-rutabaga ou pomme de terre ;
- 2° Froment avec fumier ;
- 3° Colza ou orge ;
- 4° Trèfle , sainfoin, ou luzerne à demeure.

Autre.

- 1° Froment sur fumier;
- 2° Pommes de terre;
- 3° Orge ou avoine;
- 4° Chou ou colza, ou lin.

Assolemens de cinq années.

- 1° Vescs pour coupage;
- 2° Froment sur fumier;
- 3° Trèfle;
- 4° Froment;
- 5° Pommes de terre.

Autre.

- 1° Fèves ou haricots;
- 2° Froment ou seigle;
- 3° Pommes de terre;
- 4° Froment avec fumier;
- 5° Chou, betterave ou carottes.

Assolemens de six années.

- 1° Pommes de terre sur pré renversé;
- 2° Chou;
- 3° Froment;
- 4° Betterave avec fumier;
- 5° Froment ou seigle;
- 6° Trèfle.

Assolemens de sept années.

- 1° Pommes de terre, ou colza d'hiver, ou cameline;
- 2° Froment;

- 3° Vesce ou gesse ;
- 4° Orge ou avoine ;
- 5° Chou rutabaga , ou parmentière avec fumier ;
- 6° Froment ou lin ;
- 7° Luzerne pour sept années.

Autre.

- 1° Avoine ;
- 2° Pommes de terre ;
- 3° Froment avec fumier ;
- 4° Trèfle ;
- 5° Froment ou orge , ou avoine ;
- 6° Navets , ou colza avec fumier ;
- 7° Orge avec sainfoin , pour cinq à sept ans ou orge seul.

Autre.

- 1° Lin avec fumier ;
- 2° Choux ;
- 3° Froment ;
- 4° Pommes de terre ;
- 5° Pois ;
- 6° Froment sur fumier ;
- 7° Betterave ou colza.

XXII.—De l'étendue des exploitations agricoles.

Une ferme, comme nous l'avons déjà dit, est une usine, une manufacture ; et suivant l'intelligence de celui qui la dirige, elle réussit ou périclité ; ou bien elle est trop ou trop peu importante. On a dit avec raison : *tant vaut l'homme, tant vaut la terre* ; mais encore il faut que les moyens qu'on a à sa dis-

position puissent suffire pour bien cultiver l'ensemble des terres qu'on possède ou dont on est fermier. On remarquera, en général, qu'excepté dans les endroits de petites cultures, les terres sont au moins le double en surface de ce qu'il est possible au cultivateur d'en mettre en valeur chaque année, et delà, probablement, l'origine de l'usage déplorable des jachères, de ce repos des terres pendant une, deux, trois, sept, neuf et même quinze années. La vanité vient aussi se mêler à l'agriculture ; on ne croit être un fermier recommandable qu'autant qu'on a une vaste surface à bail, sans s'occuper de l'être par une bonne culture. Nous avons vu des fermes triplées de valeur, seulement par ce qu'on en avait fait deux au lieu d'une. Un bon agriculteur vivra mieux, plus heureux et plus riche sur une petite ferme que sur une grande, et y récolte autant : en supposant qu'il n'a pas de moyen extraordinaire d'amélioration. L'objection que le cultivateur élève contre les petites exploitations, c'est que lui et ses animaux n'ont pas de quoi s'occuper toute l'année. Cela est vrai, s'il suit l'usage des jachères, s'il ne crée pas de prairies artificielles, et ne fait point d'élèves et que très peu de fumier, enfin s'il ne sait pas tirer le parti convenable de la totalité des terres de sa petite exploitation. Il y aurait donc un avantage dans le plus grand nombre des cas, de séparer au moins en deux exploitations les exploitations actuelles. On multiplierait par là le nombre des colons, et le nombre des ménages heureux. La population

y gagnerait et la richesse territoriale serait augmentée. Les bras, qui dans les campagnes sont généralement rares et chers, y seraient plus communs et à meilleur compte.

Si nous devons insister sur la diminution de l'étendue des exploitations agricoles, nous devons dire aussi qu'il y aurait cependant un très grand désavantage à les trop diviser ; car il serait possible que la production en souffrît. Par exemple, il est des contrées de petite culture où la manie des vignobles est telle qu'on n'y peut pas recueillir de quoi se nourrir, et que rarement il y a de bonnes années de vin. Le pourtour des villes et des habitations agglomérées peut seul comporter un morcellement avantageux ; et quelque indéfini qu'il soit, l'industrie sait y approprier les produits nécessaires, si nous en exceptons cependant les céréales, que les grandes cultures fournissent dans les lieux circonvoisins.

Dans les exploitations agricoles on doit avoir toujours pour but, et nous l'avons déjà fait entendre, de nourrir le laboureur, les animaux de travail, les élèves qui doivent remplacer les vieux animaux, et enfin pourvoir au fermage, soit en nature soit en argent. Dès-lors il faut une agriculture variée, ce qui n'est plus possible sur une surface de quelques *hommées*, *boisselees* ou *journaux*, surface à peu près de six ares cinquante-neuf centiares.

XXIII. — *Des récoltes.*

C'est un préjugé assez généralement adopté que, pour le plus grand nombre des récoltes, l'on ne

doit les faire qu'après qu'elles sont, pour ainsi dire sèches sur pied ; c'est pour mettre cette idée en application aux céréales que souvent on fait une perte immense dans la quantité des produits : souvent elle va jusqu'au double de la semence, comme par exemple pour les orges, les avoines.

Il est surtout certaines graines , telles que celles de colza, de chou, de moutarde et analogues, qui doivent être recueillies lorsque les premiers fruits ou siliques sont secs, c'est-à-dire quand toutes les siliques sont jaunâtres sans être sèches.

Dans les céréales, et surtout les espèces qui, comme les orges, s'égrainent facilement, on peut les couper dès que la paille a jauni d'un ampan'au-dessous de l'épi. On a vérifié même que, dans ce cas, le grain est plus fourni de substance nutritive et a moins d'écorce. Cette observation est surtout d'une utile application dans les lieux où les céréales mûrissent difficilement ou très tard, ou bien lorsqu'on a une vaste surface de blé à couper.

Dans le cas où l'on a été obligé de couper même un peu prématurément, on peut encore faire grossir le grain en formant avec les gerbes des mulons ou meules, avec le soin de relever les épis du premier rang de gerbe, et de poser dessus et par couches circulaires les épis des autres, avec le soin de recouvrir le sommet pour que la pluie n'y puisse pas pénétrer. Et lorsque les froids sont venus et les pluies d'automne passées, en enlevant les meules pour les porter battre dans les granges, on trouve

le grain parfaitement beau. L'orge, l'escourgeon exigent un peu plus de maturité que le froment pour être coupés de bonne heure.

XXIV. — *Des moyens de se rendre compte des avantages d'une culture essayée ou d'une expérience tentée.*

Ce n'est que par comparaison et par les résultats numériques qu'on peut avoir une donnée exacte sur un essai en agriculture. Ainsi, avant de tenter trop en grand une nouvelle pratique agricole, nous sommes convaincus de la nécessité de la soumettre à un examen rigoureux, afin que, par des efforts infructueux, on ne puisse nuire et à la science et à ses propres intérêts. Nous voulons introduire par exemple la culture du colza, il faudra la mettre en opposition avec les dépenses et les produits d'une culture avantageuse, déjà en usage dans la contrée où l'on expérimente et établir le tout d'après l'exposé suivant ; et, après un certain nombre d'années, on aura un résultat presque rigoureux par la moyenne de quelques années. Par exemple, ayant opéré sur un demi-hectare, qui dans le voisinage des villes serait loué 40 à 50 fr., on a eu :

Dépense.

1°. Pour loyer de terre et impositions.	24 f.
2°. Pour deux labours et un hersage.	27
3°. Pour fumier.....	60
4°. Pour plant et plantations.....	35

Report.... 148

5°. Pour un binage.....	10
6°. Pour transport à la ferme.....	6
7°. Pour sciage, battage, criblage....	30
8°. Pour frais d'administration.....	15
Total	209

Produit.

1°. 13 hectolitres de grain à 20 fr...	260
2°. 200 bottes de tiges de 5 kilog., à	7 50
Total.....	267 50
A déduire.....	209
<i>Bénéfice net.....</i>	<i>67</i>

Dans une autre contrée et sur le froment, voici les résultats d'une expérience sur un demi-hectare :

Depense.

1°. Loyer de la terre et impositions..	24
2°. Labour. { Fendre 6 Relever 6 Abattre 6 Refendre 6 Acurer 6 }	30
3°. Fumier, 84 f.; mais pour deux ans reste pour une année.....	42
4°. Semence huit décal. à 1 f. 50 c...	12
5°. Sciage, liûre, transport.....	16
6°. Battage et vannage.....	16
Total	140

Produit.

1°. Quatre-vingt décal. à 1 f. 50 c...	120
2°. Toutes pailles, 2 milliers de kilog..	
(4 milliers de liv.) à 15 fr.....	60
Total	189
A déduire pour frais.....	140
<i>Bénéfice net</i>	49

D'après cette comparaison, on voit que la culture du colza est plus avantageuse que celle du froment; et c'est ainsi qu'on doit opérer toutes les fois qu'on veut se rendre un compte exact d'une opération agricole.

XXV. — *Des prairies.*

Après son champ à grain, le fermier ou le cultivateur doit porter ses soins vers son pré; et nous dirions même *avant le champ le pré*; sans cela le bœuf périt, le mulet jeûne, la vache souffre et la pièce de blé est mal cultivée.

Une vieille prairie donne peu d'herbe, quand bien même on l'*emousserait*, si on ne peut lui donner ni engrais ni amendemens, tels que terres de décombres, de rue, de cave; des débris de craie, de pierre de taille, de tuffau, de la poussière de calcaire, etc. : avec cette dernière nous avons tracé dans une luzernière des lettres qui sortaient en relief de verdure, comme Franklin en avait tracé avec le plâtre (1).

Lorsqu'une prairie se dépeuple de bonne herbe et qu'on ne veut pas la renverser, il faut y jeter en septembre ou octobre quelques poignées de têtes

(1) Aux États-Unis d'Amérique l'illustre Franklin, pour convaincre ses concitoyens de l'utilité du plâtre, traça en lettres de quinze pieds : EFFETS DU PLÂTRE. L'année suivante on lisait ces mêmes lettres en relief de verdure,

de trèfles broyées entre les mains , ou de la graine de trèfle, et l'année suivante cette plante fourragère s'y trouve en abondance, sans autre travail.

Si les taupes soulèvent la terre, c'est un très grand avantage sur une vieille prairie, pourvu qu'on ait l'attention d'abattre les taupinières et d'en répandre exactement la terre.

On doit couper le foin de très bonne heure, autrement : *foin qui sèche sur pied ne vaut que paille.*

Beaucoup de prés situés non loin des eaux ne rapportent qu'une coupe, et en faisant une retenue ou des saignées , on lui en voit rapporter jusqu'à quatre, sans être en luzerne.

Si le sol d'une prairie est trop humide, il faut faire son possible pour le relever n'y apportât-on que des pierres recouvertes d'une légère couche de terre, et peu à peu on en quintuple la valeur, ainsi que nous en avons l'expérience. On n'a même pas besoin de faire de charrois exprès , il suffit d'apporter quelque chose chaque fois que l'exploitation peut exiger qu'on aille vers ce pré, et un tombereau de remblais donne bientôt un cent de foin.

C'est moins la force du travail qui améliore une terre que l'intelligence du cultivateur et la bonne direction donnée a tous les momens, de lui et des siens; aussi faut-il toujours en revenir à ce vieux proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Nous n'en prendrons pas de là le prétexte de préconiser l'instruction pour les agriculteurs, puisque c'est une nécessité qui n'a pas besoin d'être prouvée.

XXVI. — *Du parcours ou vaine-pâtur.*

Où paissent et maigrissent trois à quatre cents animaux, si c'est un parcours communal (un *communal*, une *commune*, un *parsenau*), là s'y engraisseraient avec le produit, trois à quatre mille têtes de bétail. Si le lieu du parcours est un domaine particulier, on peut dire qu'il n'est pas pire revenu que celui qu'on obtient en y envoyant paître les animaux domestiques; si ce n'est de n'en rien faire. Il n'est pas de coteau qui ne puisse produire, ou une luzerne passable ou un sainfoin, ou un bois, et nous en avons eu des exemples par des terrains qui étaient complètement sans valeur et sans propriétaire. Ainsi, tout terrain vague, abandonné au parcours, peut donc être rendu à l'agriculture d'une manière beaucoup plus fructueuse.

L'usage de la vaine pâture nuit aux animaux, à l'homme et au terrain. Aux animaux qui se nourrissent mal, par l'habitude qu'ils prennent de courir au lieu de paître; à l'homme, parce que rien ne pousse sous la dent des animaux: la moindre bruyère, le moindre brin de chêne toujours broutés, ne peuvent s'élever au-dessus de la surface de la terre, parce que de plus en plus elle s'appauvrit, les débris de la végétation ne s'y accumulant plus. Les herbes poussant mal, n'ayant pu jeter de racines, les tiges et les feuilles continuellement rongées, l'humus ne se forme plus. Que l'on examine ces taillis où vont paître encore

le brebis, comparés à ceux qui leur sont interdits par le propriétaire usant légitimement de son droit, et l'on s'apercevra des dommages résultant en agriculture de cet usage du parcours. Si la chèvre se trouve jointe à la brebis, comme cela existe dans beaucoup d'endroits, alors tout tombe sous sa dent : Aussi, le proverbe dit, que chaque jour, *la chèvre apporte une pinte de lait et détruit une charrette de bois.*

Le parcours au printemps dans les prairies n'est pas moins un usage contraire à l'intérêt de l'agriculture.

XXVII. — *Des soins généraux à donner aux animaux de ferme.*

Pour que les animaux puissent se bien porter, ils doivent être rationnés, et régulièrement avoir une ration plus forte ou de meilleur qualité lorsqu'ils travaillent. Autrement ils se dégoûtent si leur nourriture est sèche; ou si elle est verte ils en font excès, surtout avec la luzerne, le trèfle; et ils sont pris de l'enflure (tympaanite), qu'on peut, au surplus, guérir en administrant de l'ammoniac. (Voyez l'*Art vétérinaire* de cette collection.)

Les animaux nourris à l'étable, font plus de fumier, et la vache y donne plus de lait : mais il faut leur accorder trois à quatre heures de liberté chaque jour.

Afin de régler la nourriture des animaux suivant les espèces qu'on emploie, nous allons donner un

tableau de la quantité nutritive de diverses substances, d'après des recherches faites à ce sujet, en prenant pour base de comparaison cent kilogrammes (200 livres) de foin de bonne qualité.

100 kil. de paille équivalent à. 30 kil. de foin.

100 kil. tourteau de lin..... 57

Id. orge de 66 kil. l'hectolitre... 47

Id. bonne herbe verte..... 62

Id. trèfle sec..... 90

Id. luzerne *id.*..... 90

Id. vesce *id.*..... 90

Id. sainfoin *id.*..... 90

Id. pomme de terre crue..... 187 (1).

Id. *id.* cuite..... 173

Id. carotte..... 207 (2).

Id. rutabaga..... 350

Id. betterave..... 460 (3).

Id. *id.* blanche..... 220

Id. raves..... 525

Id. chou..... 600

Un bœuf, une vache, un cheval, peuvent manger, étant tenus à l'étable, de 40 à 50 kil. d'herbe ou fourrage en vert, et 15 à 20 en sec; par exemple en sec :

(1) 200 d'après Thaers.

(2) 200 d'après Thaers.

(3) D'après Thaers et La Blanche; 220 d'après M. de Dombasle, ce qui porte trop haut l'estimation de l'agronome allemand.

	1° balles de blés.	3 kil.	données en 3 fois.
	2° paille.....	8	<i>id.</i>
	3° son	2	<i>id.</i> en 2 fois.
ou bien	1° foin sec.....	5	<i>id.</i>
	2° Paille.....	15	<i>id.</i> en 3 fois.
	3° son.....	1	

Pour un mouton à l'engrais on peut donner :

1° fourrage sec..... 1 kil.

2° racines..... 2 *id.*

On augmente la quantité des racines , navets , carottes ou raves, d'un kil. tous les cinq jours.

Au reste , on peut toujours proportionner les alimens d'après le tableau d'appréciation que nous avons donné ci-dessus.

On croit vulgairement que, pour avoir des mâles ou des femelles à volonté, lorsqu'on veut faire des élèves, il faut, pour obtenir des femelles, mettre de vieux mâles avec de jeunes femelles, ou de vieilles femelles avec de vieux mâles; pour avoir des mâles il faut mettre des mâles jeunes et robustes avec de très jeunes ou de vieilles femelles. L'observation générale et l'expérience faite sur un grand nombre d'espèces domestiques ont souvent vérifié cette opinion.

C'est encore ainsi que pour avoir dans les oiseaux de basse-cours de très beaux individus, il faut toujours prendre les œufs les plus frais et les plus remplis, sans s'occuper s'il est vendredi, pour les mettre à couver. On croit que les œufs longs donnent des coqs, et les œufs courts et renflés donnent des femelles. Dans le chanvre nous avons obtenu aussi à

volonté celui à graine ou à étamines le premier est toujours fourni par les plus gros grains.

Dans les troupeaux de brebis, pour obvier aux ravages de la clavelée (vulgairement vérole), on doit opérer la clavelisation et leur inoculer cette maladie dans les circonstances les plus favorables, et sur huit à neuf cents bêtes, l'expérience a démontré qu'on n'en perdait pas une dizaine, tandis que la clavelée naturelle en emporte souvent un douzième (60). Des vers d'une espèce très-petite attaquent souvent aussi les intestins des bêtes ovines, et les font périr en grand nombre. On peut s'en assurer en ouvrant la première victime de la maladie, et guérir les autres avec un décagramme (un gros) de gomme-résine aloës (gomme-aloes) en poudre, qu'on met en pilule au moyen d'un peu de farine, et qu'on fait avaler à l'animal, ce qui le purge et chasse les vers.

Dans l'engrais des animaux, vers les derniers temps, pour stimuler leur appétit, on peut donner par jour aux bœufs trois décagrammes (un once) de sel mêlé à leur nourriture, et quinze grammes (une demi-once) pour les moutons.

XXVIII. — *Des animaux domestiques devant accompagner la ferme.*

Il est une richesse qui nous arrive presque sans soin et sans dépense: c'est le miel et la cire: l'abeille ne nuit en rien et donne tout bénéfice. Ainsi quelques soient les mauvaises méthodes encore en

usage dans les campagnes, les pitoyables ruches adoptées, il est préférable d'avoir des abeilles à n'en point avoir. Mais il faut les placer un peu loin du bruit et hors l'approche des animaux domestiques. Nous avons vu les abeilles d'une seule ruche tuer, en quelques instans, un mulet qui, attaché trop près d'elles, les avait probablement irritées par son trépignement.

La poule, compagne indispensable de la ménagère des champs, demande un choix réfléchi. Les très-grosses espèces sont peu productives et plus difficiles à élever ; les races trop petites sont d'un médiocre profit. La poule noire est toujours meilleure que la blanche ou celle qui est variée en couleur.

Les pigeons de fuie paient toujours bien au-delà de leur nourriture par la colombine qu'ils donnent, et fournissent une provision très-ample de gibier, en ayant soin de conserver toujours la couvée de septembre ; mais cette espèce, en demi-domesticité, a des inconvéniens pour nous et nos voisins, qui peuvent les faire acheter plus chers qu'au marché, lorsqu'ils se jettent sur les moissons ou sur les grains lors des semailles ; mais dans ces temps on les tient renfermés.

Dans les lieux mêmes les moins favorables, l'oie fournit son duvet et ses petits, et coûte plus en surveillance qu'en dépense ; car quelque peu de son et des orties coupées très menues suffisent à la nourriture des jeunes oisons jusqu'au temps où on leur arrache leur premier duvet : quelques pommes de terre hâtives peuvent ensuite pourvoir au surplus.

Le dindon, très-sensible au froid et à la pluie lorsqu'il est jeune, est un produit très-bon, et forme une industrie locale dans divers départemens.

Le lapin pourrait manger presque toutes les mauvaises herbes du jardin et des champs; mais le cultivateur sort rarement de ses habitudes de nourriture, et consomme peu d'objets de ce genre; il tuera un poulet, mais répugnera à manger un lapin.

L'animal véritablement utile à la ferme, et celui qui se rencontre toujours chez le laboureur aisé, soit pour le bénéfice, soit pour l'utilité, est le cochon. C'est avec sa viande, bonne pour des estomacs robustes, que l'habitant des campagnes fait ses repas les plus recherchés, et la mort du porc gras n'est pas sans raison une fête pour toute une famille et ses amis.

On doit préférer les races moyennes, parce qu'elles viennent avec plus de rapidité, engraisent mieux, consomment moins, donnent du lard plus ferme, surtout si l'on a pu les nourrir plutôt au gland qu'à la pomme de terre.

La chair des espèces d'Europe est préférable à l'espèce introduite par les Anglais, et provenant de l'Océanie; celle de ces derniers animaux se rapproche trop de la chair du sanglier.

Ce n'est qu'avec beaucoup d'économie, par l'emploi d'une foule de débris, que le porc peut être d'un bon produit pour une ferme; car sans cela, par sa consommation dispendieuse, ce n'est que de l'argent rentré en gros, si on veut le vendre.

Pour les brebis, c'est moins le nombre que la qualité et le choix des espèces qu'il faut avoir en vue pour obtenir un véritable bénéfice. Nous avons l'expérience que trente brebis de race croisée rapportent autant en laine que quatre-vingts de race berrichonne ou poitevine, si ce n'est pour le fumier. Lorsque l'agriculture sera perfectionnée, il faudra tenir ou à l'étable ou parquer le troupeau, au lieu de l'envoyer au parcours, et le nourrir des produits des prairies artificielles.

La chèvre, compagne du pauvre qui ne peut nourrir une vache, est si dangereuse par son voisinage, que si nous la recommandons par son produit en chevreaux et fromages, nous dirons aussi de ne jamais la laisser vaguer, autrement le dommage l'emporte sur le profit, fût-ce même la chèvre du Thibet.

XXIX. — *De la vigne.*

Le vigneron et le laboureur se trouvent rarement sous le même toit. En général, il n'y a de profits à cultiver la vigne que dans les vignobles de hauts crus ou dans les pays éloignés des grands vignobles. Le revenu de ce genre de culture équivaut rarement aux frais de culture et frais nombreux d'exploitation; dans la plupart des années et dans les années d'abondance, le bas prix du vin forme un médiocre revenu toujours précédé d'une forte avance de capitaux pour les barriques ou foudre pour le loger.

Si l'on se trouve dans les circonstances favorables à cultiver la vigne, il faudra veiller au cépage, afin

de ne pas laisser de mauvais plans ; et avoir le soin de greffer en terre les souches qu'on veut changer, après les avoir coupées et couvert, avec la terre du sol, une partie de la greffe en fente.

Dans les lieux un peu humides, il faut tenir les souches hautes, afin que le raisin ne pourrisse pas, ait de l'air et mûrisse mieux. Il faut tailler à court bois les tiges faibles, et à long bois les tiges robustes, sans s'arrêter à l'usage local adopté exclusivement dans chaque endroit. Cependant l'expérience prouve que les vignes taillées à long bois donnent un vin de qualité inférieure. De même que, pour avoir de bon vin, il faut économiser les engrais ; mais on peut leur approprier avec succès les terres de transport.

On plante généralement trop près les uns des autres les pieds de vigne : le vigneron doit être persuadé qu'on recueille dans dix pieds de vigne, ce qu'on aura dans cinquante et même davantage, et dès lors on peut simplifier et diminuer les frais de culture, augmenter les bénéfices : nous avons vu quatre pieds de vigne donner 240 litres de vin ou une grosse pièce.

Les amendemens et les stimulans sont plus propres à la vigne que les engrais, ainsi l'on a employé avec avantage le sel, le noir animal, la chaux.

XXX. — *Des semis en général.*

Rien de plus important que le semis en na-

ture ; mais la diversité des graines fait une des difficultés pour les cultivateurs qui veulent entreprendre une nouvelle culture. Habitues comme ils le sont au céréales, ils n'ont plus de règle pour les graines plus petites ou très ténues. On peut obvier à cet inconvénient, en employant pour celui qui est habitué à semer le froment ou l'orge la quantité de graine voulue par la surface du terrain, mêlée avec de la terre sèche et du sable fin, en quantité équivalant au volume ordinaire de froment pour la même surface, avec la précaution de parfaitement faire le mélange pour que la graine se trouve également répartie. Le plus grand talent du semeur, *à la volée*, est de répandre uniformément la graine, et le succès de la récolte en dépend presque entièrement : dès lors on obtiendra ce résultat par le moyen que nous indiquerons et que nous avons fait employer pour le chou, la luzerne, le trèfle, etc.; mais il faut encore ne jamais semer par un grand vent. Afin de mettre dans le cas d'approprier la quantité nécessaire au semis, nous allons donner un tableau des principales espèces cultivées en France avec la quantité de graine pour un hectare de terre.

Avoine, en Angleterre.....	de 5 à 6 hectol.
Avoine en France.....	de 2 à 3 hectol.
Betterave.....	1 décal.
Bujoline.....	12 à 13 kilog.,
Cameline.....	8 litres.
Carotte, de.....	4 à 5 kilog.
Carottes plus claires.....	2 à 4 kilog.

Chanvre pour filasse grossière.	250 litres.
Chanvre pour filasse fine.....	300 litres.
Chicorée pour fourrage vert..	12 kilog.
Choux en pépinière.....	4 kilog.
Colza (<i>brassica oleracea campestris</i>) semé en plan.....	4 kilog.
Colza en pépinière (1).....	8 kilog.
Epeautre.....	400 litres.
Froment de mars.....	250
Froment semé à la volée...	200
Froment en ligne à 9 pouces de distance	100
Gaude.....	de 7 à 8 kilogr.
Gesse.....	200 lit.
Laitue pour fourrage à cochon pour dix ares (une acre et demi).....	3¼ kilogr.
Laitue en ligne.....	1½ kilogr.
Lentille	150 litr.
Lentille à la reine.....	120
Lin pour graine.....	100
Lin pour filasse.....	200 à 250 litr.
Luzerne mêl. d'un 10 ^s de trèfle.	25 kilogr.
Luzerne.....	de 20 à 25
Médicago lupuline.....	15 à 18
Moutarde noire.....	5 à 6
Moutarde blanche.....	10 litres.
Navets.....	de 3 à 4 kil.

(1) Un hectare de pépinière a fourni à la plantation de trois ou quatre hectares.

Navets en deuxième récolte...	1 à 2 kilog.
Navette, ou chalet.....	7, 8 à 10 lit.
Orge distique, ou baillarge...	250 à 300
Orge mondé à deux rangs.....	250 à 300
Orge d'hiver ou escourgeon...	225 à 250
Orged'hiver semé au printemps.	250
Orge mondé à six rangs.....	200
Panais	de 5 à 12 kilogr.
Pastel.....	20
Pimprenelle	30
Pois semés à la volée.....	de 150 à 200 litr,
Pois carrés (<i>lathyrus cicer</i>)..	200
Rutabaga.....	2 à 2 1/2
Sainfoin.....	4 à 5 hectol.
Sainfoin avec un 10 ^e de trèfle.	20 à 22
Sarrasin.....	1
Scorzonère.....	12 kilogr.
Seigle pour grain.....	150
Seigle pour coupage.....	200
Spargoule ou spargule.....	12 kilogram.
Ray-grass (<i>saucone</i> et <i>droye</i>).	35 à 40
Trèfle incarnat.....	25
Trèfle des prés ou commun...	16
Trèfle blanc (<i>trifolium</i>).....	7 à 10
Vesce.....	175 à 206 lit.

XXXI. — Des végétaux nuisibles à l'agriculture.

Toutes les plantes, lorsqu'elles se multiplient en trop grande quantité au milieu d'une culture, et quelles qu'elles soient, sont nuisibles, et leur déve-

loppement ne peut que diminuer les principes végétatifs destinés aux espèces agricoles : ainsi, qu'elles soient vivaces ou annuelles, grandes ou petites, il n'est pas moins important d'en arrêter la multiplication, et de tenir les terres nettes de toute herbe inutile. Suivant les contrées et les terrains, les espèces varient. Là c'est la moutarde sauvage (*josse* ou *russe*) ; ici le navet sauvage (*ravenelle*) ; ailleurs le pavot (*pabou* ou *ponceau*) ; avec ses fleurs de feu ; dans d'autres endroits c'est la centauree-bluet (*aubifoin*) ; la prêle, la fougère, l'hieble, les chardons, la mercuriale, etc., dominant chacune dans des lieux différens. Mais quand les espèces vivaces, telles que les chiendens de divers genres (1), les ronces, le circé des champs (*serratula arvensis*, L.), la fougère, etc., sont enracinés dans une terre, il est difficile, sans beaucoup de soin, et des cultures appropriées tendant à les détruire et à les étouffer, d'en débarrasser les champs. En général on peut accuser les agriculteurs de trop d'indifférence à cet égard, ce qui provient d'une imprévoyance très préjudiciable à leurs intérêts, bien qu'ils s'aperçoivent toujours qu'ils ne récoltent rien là où dominent les mauvaises herbes.

La *teigne* ou les cuscutes de diverses sortes, s'attachent aux luzernes, au lin, et les étouffent en se multipliant avec une grande rapidité, si l'on n'a

(1) Froment rampant, le chiendent officinal, l'avoine élevée à tubercules.

pas le soin de les enlever avant qu'elles ne puissent donner leurs graines.

Une série de petits champignons dont nous allons donner l'idée, occasionnent encore à l'agriculture des pertes très notables.

Les feuilles de poiriers portent souvent des taches qui sont jaunes et apparentes des deux côtés, et d'où sortent en dessous des tubercules perforés à leur sommet bordé de fébriles à leur ouverture et laissant échapper une poussière brune qui multiplie le champignon (*aecidium cancellatum* ou *roestelia cancellata*) au point de faire périr les poiriers les plus vigoureux, en trois à quatre ans, si l'on n'a pas l'attention d'enlever toutes les feuilles tachées avant que les tubercules ne laissent échapper la poussière, qui est la graine (ou *sporule*). Si l'on s'y prend trop tard, il faut alors faire brûler les feuilles, autrement les sporules se conserveraient indéfiniment mêlés avec les terrains.

Le *blanc* ou *meuniers* est une sorte de fébrile blanche, nombreuse, qui attaque surtout les feuilles des pois, du chanvre, du poisetier, des citrouilles; c'est la base d'un érysiphé, sorte de petit champignon qui se propage tard sur les plantes, mais en altère la végétation. On peut arrêter les ravages du blanc en supprimant les parties attaquées. Ce blanc est différent du *trichoderme*, qui attaque le rosier et le couvre de blanc d'une manière désagréable, et fait cloquer (gonfler ou buller) toutes les feuil-

les. Ce n'est qu'en coupant feuilles et tiges qu'on arrête la propagation de cette dernière espèce de blanc.

La *rouille* ou *safran*, dans les céréales, est le produit de deux champignons (*uredo rubigo vera* et *uredo linearis*) qui attaquent, sous forme de poussière jaune rougeâtre, les feuilles et le chaume du froment, de l'orge, etc., et dont on ne peut arrêter les progrès que pour les années suivantes. Lorsque la *rouille* domine, la paille devient mauvaise pour les animaux, et le grain des céréales n'acquiert qu'un développement imparfait et dépérit, malgré qu'on ait émis une opinion très contraire en disant que la rouille ne nuisait pas. On ne doit pas employer, pour fumer les céréales, les fumiers faits avec les pailles rouillées, autrement on perpétue, on augmente le mal, surtout si avec cela le printemps est humide. Nous avons vu des champs entiers rendus rous par le champignon parasite, et les épis comme avortés. C'est une absurdité de croire, avec quelques agronomes, que l'épinevinette, sujette à un autre champignon parasite du genre *æcidium*, produise la rouille : cette production végétale ne se développe que trop dans des lieux où l'on ne connaît même pas cet arbrisseau.

La *rouille* des fèves, des pois, des haricots, des betteraves est plus brun-noirâtre, et est due à un *puccinia*, autre champignon parasite, qui nuit un peu moins, mais qu'on empêche de se propager en ne mettant pas les mêmes objets en culture dans le même lieu.

Le *noir*, qui forme des raies noirâtres sur les feuilles et les chaumes des céréales, et provient du *puccinia graminis*, est moins à craindre, ne se développant que lorsque les blés sont presque mûrs.

La *carie*, ou *blé broué*, due à l'*uredo carie*, rend les grains des céréales noirs, sans presque les déformer; mais en les écrasant entre les doigts, on n'y trouve qu'une poussière brun-noire, douce au toucher, sans aucune fécule. Pour empêcher la propagation désastreuse de ce parasite, il faut séparer ces graines ou les brûler; ou bien laver et chauler (passer à l'eau de chaux) la semence qu'on emploie; et d'ailleurs cette poussière s'attachant au sommet *velu* du froment, fait du *ble moucheté* que les marchands déprécient beaucoup.

Le *charbon* fait plus que la *carie*, il réduit le grain en poussière noire et détruit l'épi; c'est encore le produit d'un champignon parasite (*Uredo segetum*), que l'on confond souvent avec la *carie*, sous le nom de *nielle*, *pourriture*, *noir*, *fouëdre*, *brou-dure*, *molage*, *mâchure*, etc. Il donne une odeur fétide au blé, et produit également la *moucheture*, qu'un bon *chaulage* enlève. On ne doit pas moins prendre de précautions contre le *charbon* que contre la *carie*.

Quant à l'*ergot*, soit du seigle qui y est plus sujet, soit des autres céréales, on peut s'en préserver facilement en nettoyant les blés; ce n'est qu'un grain altéré par la présence d'une végétation encore peu connue, mais qui communique, à ce qu'on

pense, des propriétés nuisibles aux farines dans lesquelles le grain ergoté se trouve mêlé ; on lui attribue des gangrènes sèches observées quelquefois chez les habitans des campagnes ; et, du reste, 15 à 20 grains de poudre d'ergot ont une puissance très énergique sur l'utérus dans les accouchemens laborieux, ce qui prouve une action énergique.

Toutes ces altérations par les végétaux parasites de la famille des champignons se développent avec d'autant plus d'intensité que le terrain où croissent les céréales est plus humide ou quand l'année est très pluvieuse, ainsi que nous l'ont prouvé les observations suivies à cet égard avec persévérance.

XXXII. — *Des animaux nuisibles à l'agriculture.*

Nous ne jetterons qu'un coup d'œil rapide sur les espèces qui sont ou les plus multipliées ou les plus à craindre, en donnant, autant que possible, les moyens d'en éviter les ravages.

De tous les quadrupèdes que l'agriculture doit craindre, nous n'en connaissons point de plus redoutable que la Campagnole vulgaire (*Arvicole agrestis*), sorte de rat, remarquable par sa queue courte. En 1816 il fit seul, dans le département de la Vendée, pour 2,720,373 fr. de dommages constatés par procès-verbaux. Cinquante couples de ces animaux formeront mille individus dans une première année, et dix mille dans une seconde. Heureusement que les grandes pluies les tuent, qu'ils périssent dans les hivers longs, et qu'entre eux ils

se dévorent lorsqu'ils manquent de nourriture ; mais avant cela ils peuvent avoir dévoré des millions à l'agriculture, si on n'y pourvoit pas par de nombreux pièges formés par une moitié de noix un peu grillée, placée sous une pierre plate soutenue par une bûchette qui supporte la noix tournée en dedans, et qui fait tomber la campagnole quand elle veut manger la noix, ce qui l'écrase ou l'étouffe. Par ce seul moyen on peut, en quinze jours, en détruire un grand nombre ; une seule personne en a détruit six mille en peu de temps par ce moyen. Le second procédé pour détruire les campagnoles, consiste à enterrer, dans les champs, à fleur de terre, des vases profonds de quelque sorte que ce soit, renflés en forme de ventre, et qu'on remplit d'eau aux deux tiers, avec le soin de semer de l'avoine sur le bord de ces vases. Dans une seule nuit, par ce moyen, un fermier, avec trente pots, en a détruit huit cents. Le grain empoisonné est encore très bon, mais il peut faire périr le gibier.

Le Rat-Mulot (*Mus Sylvaticus*), qu'on reconnaît à sa longue queue et à son grand œil, menaça, en 1811 et 1813, de détruire les bois dans quelques parties de l'Angleterre, et on en tua jusqu'à trente mille par jour, au moyen de fosses placées de 20 en 20 mètres, ayant 32 centimètres 119 millimètres (18 pouces de long) et 24 centimètres 84 millimètres (12 pouces) d'ouverture, et 30 centimètres 105 millimètres (15 pouces) de long, unies le plus possible en dedans, ce qui ôte au mulot la possibi-

lité de remonter et donne la facilité de le tuer, surtout si les parois sont un peu plus écartés au fond qu'à l'ouverture.

On se plaint beaucoup des taupes; mais si dans les prairies naturelles on a soin de rabattre les élévations qu'elles forment, le foin y vient beaucoup mieux; à la vérité, dans tout autre cas, nous ne pouvons qu'en recommander la destruction par les pièges en bois surtout, ceux en fer étant d'un mauvais usage.

Pour les pucerons ordinaires, le puceron lanigère, l'Acanthie du Poirier ou Tigre, on a préconisé des dissolutions de savon, des lavages avec des lavures d'intestins d'animaux, des décoctions de tabac, et des fumigations; mais tous ces moyens sont d'un effet incertain, surtout si l'on veut opérer en grand; le procédé qui nous semble le plus efficace, et qui nous a réussi entre autre cas contre les limaces, est la chaux en poudre, qui ne peut altérer ni les plantes ni les arbres.

Pour l'employer convenablement et la faire agir efficacement contre les insectes, il faut que la chaux soit projetée presque à la manière de l'eau, ce qui peut se faire au moyen d'une petite pompe foulante munie d'un ajutage à trous très fins, à la manière d'un arrosoir.

Nous avons vu la larve du hanneton détruire pour ainsi dire le sol de prés naturels, quoi que les corneilles en fissent une active recherche; il n'y a alors d'autre remède que de renverser le pré et d'en détruire les larves: c'est un travail, mais il est préférable au désagrément de ne rien récolter.

L'attelabe de la vigne (*attelabus Bacchus*), connu, selon les pays, sous le nom de *lisette virbec*, *diabteau*, *urbère*, *destraux*, vert ou rouge, ne peut être poursuivi, une fois multiplié, que dans sa progéniture, en enlevant toutes les feuilles enroulées qui renferment ses œufs, puis les faisant sécher et brûler; alors on prévient ses ravages, qui sont inouis, en coupant la queue de toutes les grappes encore jeunes et même les jeunes bois de la vigne. — Quelques pieds de chanvre dans une vigne sembleraient, par leur odeur, éloigner un insecte, d'après ce qu'on en rapporte.

Le colza porte souvent des galles que les corneilles recherchent pour en manger le ver, mais en détruisant la plante. Ces galles sont produites par le charançon des fleurs (*curculio floris Olivier.*) et une autre espèce (1). On peut éviter les pertes qu'il peut occasionner en rejetant les plans galleux, ou en les enfonçant en terre jusqu'au-dessus de la partie piquée, avec l'attention de ne pas placer le colza dans le même lieu qu'après trois à cinq ans.

Le charançon ou calendre du froment (*calendra granaria*), n'est que trop connu des cultivateurs, par les ravages, à l'état de larve, qu'il fait dans les greniers; car ce n'est pas la myriade qu'on voit et qu'on peut détruire en mettant sur le blé des feuilles âpres (bourrache, consoude), c'est la larve placée dans le grain. Une étuve ou de l'eau très chaude

(1) L'ATTELABUS CAPRIROSTRIS, qui donne aussi la galle aux choux dans les jardins.

peut seule arrêter la multiplication de ces insectes, et, lorsque le mal est fait, on peut encore prévenir le mal à venir, en mettant des plantes à odeur très fortes, telles que la rue, sur les monceaux de blé; les insectes s'en éloignent ou n'en approchent pas.

Voici, au surplus, le résumé des moyens qui réussissent à détruire les charançons et les teignes des blés.

1° Un froid de 7° à 8° centigrades (6° de Réaumur).

2° Un séjour prolongé dans des vaisseaux parfaitement clos, et complètement remplis.

3° Une température de 100° ou une légère torréfaction ou une dessiccation à 75° (60° Réaumur.)

4° Une eau chargée des produits de la distillation du bois, ou un arrosage d'infusion de tabac qui a subi deux ébullitions (prendre la deuxième décoction).

6° Une double aspersion d'eau bouillante.

7° Le gaz acide sulfureux produit en lieu clos par le soufre en combustion.

8° L'action du chlore.

Les graines de *Onobrychis satira* ou le sainfoin ordinaire, sont sujettes, comme le froment, à être mangées intérieurement par les larves d'un diptère peu connu (*Cecidonia onobrychis* Blot). Mais en coupant le sainfoin avant sa floraison, dans les lieux où cet insecte se multiplie, on aura de bonne graine en seconde coupe, l'insecte n'ayant pas les moyens de se reproduire.

Les bruches ou cossons, qui attaquent les fèves, les pois, la gesse, la vesce, ont fait leur ravage lorsqu'elles sortent des grains, mais en passant ces lé-

gumes à une forte chaleur d'étuve, on dessèche la larve, et on préserve le germe d'une destruction complète.

La courtilière, l'ennemi des petites cultures de jardins, fera peu de ravages dès qu'on aura une attention scrupuleuse à les détruire, ce qui est facile à raison de leur grosseur.

Les cochenilles ou galles des divers arbres ne sont détruites que par le frottement : la vigne seule a la propriété de s'en débarrasser, par la décortication naturelle (séparation de son écorce.)

Les altises sont pernicieuses pour toutes les plantes crucifères (chou, pastel, navet, etc.), et sous les noms de *pucet*, *pucrottes*, *tiquet*, elles font des ravages trop notables (1). La chaux en poudre détruit leurs larves; les décoctions de tabac, sureau, noyer, chanvre, scrophulaire, en arrosements répétés, en garantissent les semis de nos jardins.

L'alucite des grains (*alucita granella*) et l'alucite des céréales (*alucita nivella*) à l'état de larves, dévorent les grains dans les greniers comme les charençons, bien que ce soit des sortes de teignes. Dans quelques lieux on engraisse des bergeronelles renfermées avec le grain, sans qu'elles y touchent, et par les alucites seulement.

L'alucite verdelle, *verau* ou *verdaqu*, s'attache aux feuilles du pêcher et est facile à détruire.

La teigne des grains (*tinea granella*), réunit plusieurs grains par ses fils, et à l'état de larve les

(1) Les mauvaises sont dévorées aussi par les altises.

dévore paisiblement , si une forte chaleur, un remuement fréquent des grains ou la criblure n'en arrête le développement.

Quant à la gallerie de la cire (*galleria cereana*) ou celle des ruches (*G. alvearia*) , on en garantit les ruches par des soins et en ne laissant pas de vieux rayons.

Diverses pyrales font un très grand tort à l'agriculture. La pyrale de la vigne (*pyralis vitana*) a une petite chenille à seize pattes qui coupe ou ronge le pédoncule de toutes les grappes ; la pyrale des pommes (*P. pomona*) , dévore l'intérieur des pommes, et en fait tomber un grand nombre par sa larve ; les rosiers , pousses et fleurs, sont mangés par la pyrale cynosbane (*P. Cynosbana*), et beaucoup d'autres font plus ou moins de tort à nos arbres ou à nos fruits , ce genre offrant près de deux cents espèces en Europe.

Dés que ces petits papillons se multiplient, il faut allumer le soir des feux sur des points élevés , et ils viennent s'y brûler en innombrable quantité. Par là on empêche leur multiplication.

Nous n'apprendrons rien aux agriculteurs en leur disant de surveiller surtout les chenilles sociétaires, afin d'empêcher les espèces de se multiplier : les pertes qu'ils éprouvent leur indiquent la prévoyance à cet égard.

Il est encore beaucoup d'espèces qui peuvent être ou sont nuisibles à l'agriculture, mais elles ne sont ni aussi généralement répandues, ni autant à craindre que celles dont nous avons parlé.

XXXIII. — *Des modes de fermage.*

Le mode de fermage n'est nullement indifférent pour les avantages de l'agriculture ; il s'agit de voir quel est celui qui présente le moins d'inconvéniens. Voici les divers modes : Ou le fermier satisfait à son bail en productions du sol, ou il paie en argent, ou bien encore il paie partie en argent et le surplus en productions de la ferme, avec redevances de volaille, beurre, fromage, huile, etc. ; ou bien enfin il partage les produits en nature avec le propriétaire des terres. S'il paie en nature, lorsque les produits sont en baisse, le propriétaire voit son revenu diminuer, et comme il y a plus d'années médiocres ou mauvaises, il ne peut retirer un revenu assuré ni suffisant. Si le fermier paie en argent, le revenu est plus fixe à la vérité, mais il est des années de hausse dans les productions d'une ferme, qui peuvent couvrir avantageusement plusieurs mauvaises années.

Pour balancer les avantages réciproques et du propriétaire et du fermier, nous ne voyons pas d'autre moyen que d'établir les prix de ferme moitié en argent et moitié en produits des récoltes, et alors, dans aucun cas, ni l'un ni l'autre ne sera lésé ; mais à la vérité il est à craindre que le fermier, toujours conduit par l'habitude et les préjugés, ne néglige des moyens d'amélioration avantageux et pour lui et pour les terres qui lui sont confiées. Nous ne connaissons qu'une seule manière d'y obvier c'est le fermage à moitié. A la vérité, par ce mode

le propriétaire est obligé à une surveillance particulière et à une résidence plus ou moins prolongée sur ses terres, mais résidence toute dans ses intérêts.

Dans les fermages à moitié, l'influence d'un propriétaire instruit ou intelligent détermine souvent d'heureuses innovations, soit en donnant de la hardiesse par ses propres risques, soit en supportant seul au besoin les chances d'un essai ou les mauvais résultats d'une expérience.

Dans le fermage à moitié, toutes les améliorations peuvent être tentées, parce que la durée du bail peut être indéfinie; mais dans les baux à temps limité, de trois, six ou neuf ans, il est impossible que le fermier se livre à des améliorations, parce qu'il a toujours à craindre qu'on envieux ne vienne profiter de la plus value par une augmentation de prix donnée au propriétaire; ou que le propriétaire lui-même n'élève le prix à raison des améliorations qu'il apercevrait. De là la nécessité d'encourager la location des terres à long terme; il faudrait qu'elle fût au moins de trois rotations de culture d'un assolement de cinq à sept récoltes, c'est-à-dire de quinze à vingt-une années, avec abolition de jachère, et alors le fermier serait assuré de planter pour lui, ferait des prairies artificielles, ne laisserait rien dépérir, se livrerait à des défrichemens, n'épargnerait pas les engrais et les amendemens, étant assuré de retirer par les bénéfices bien au-delà de ses avances.

XXXIV. — Des opérations agricoles de l'année ou calendrier du cultivateur.

C'est un cadre que nous devons donner ; et non un traité des travaux de chaque mois ; c'est , pour ainsi dire , un souvenir que pourra consulter quelquefois l'agriculture.

Janvier. — On continue, si le temps y est propre, les labours d'hiver et les défrichemens. On fait les fossés , les réparations des haies ; on surveille les sillons d'écoulement ; on arrange les instrumens aratoires qui ont besoin de quelque réparation ; on termine le battage des grains ; on répare les chemins ; on surveille l'entretien des animaux ; on fait les transports extraordinaires, tels que ceux de marnes, de terreaux, etc. Enfin, on peut semer l'œillette ou pavot. On abat le bois. On nettoie les arbres des filets cotonneux (ce sont des nids à chenille), et des mousses et lichens, qui en couvrent l'écorce.

Février. — On continue les travaux précédens , s'ils ne sont pas achevés ; on engraisse les bêtes à cornes , les moutons et les cochons , avec les provisions de racines ; on sème le pavot et l'avoine d'hiver ; et les pois hâtifs , les fèves.

Mars. — On peut encore semer l'avoine , le trèfle des prés , le trèfle blanc (ou rampant) , le mélilot-lupuline, la luzerne , le sainfoin , la spargule ; et , sur la fin du mois, plâtrer toutes les prairies artificielles des lieux élevés. On plante l'ail pour *ronnelles* (c'est-à-dire à une seule bulbe) ; on déchausse les artichauts.

Tout le mois on peut semer les vesces et les ges-ses, la lentille, la carotte, le panais, les oignons, le rutabaga et les choux à transplanter, les betteraves; la chicorée, la moutarde noire, le pastel, la pimprenelle et les prés bas ou à graines variées; la laitue pour les porcs. Semer les blés de mars, le lin d'été, la gaude, et sarcler celle d'hiver.

On peut fumer sur les blés, herser les céréales, étendre la terre des faupinières dans les prés; biner la cardère, le colza; planter les topinambours, la garance, les pommes de terre hatives.

On peut faire brouter par les moutons les jeunes prairies pour les faire épaissir. On nettoie le colombier.

Avril. — On sème l'orge (*baillarge*, *hordeum distichum*), les vesces, les prairies artificielles, et on plante les pommes de terre; on sème la moutarde blanche, la laitue pour les porcs; on plante le maïs, le houblon. On sarcle la gaude de printemps, le lin, les carottes, les pavots, les pépinières de choux, de betteraves, de rutabaga; on herse l'avoine et l'orge, sans craindre d'arracher quelques pieds; on bine les fèves, les topinambours. On sème le millet, les courges ou citrouilles. On donne le premier labour aux garêts ou jachères.

Mai. — On met les animaux au vert et on commence à employer les coupages de vesce, gesse, etc. On herse les pommes de terre; on sème le choux-navet et le rutabaga, et l'on transplante les betteraves, choux et rutabagas de la pépinière. On peut

nourrir les porcs au trèfle vert et à la luzerne, réservant les criblures des blés pour la volaille; on écharдоне les céréales. On plante les haricots, sème les vesces, le colza de printemps, et même encore l'orge nu à six rangs (blé d'Égypte); le chanvre, le millet, la cameline seule ou avec la moutarde verte; et on fait plâtrer les vesces d'hiver.

Juin. — On bine les pommes de terre et les récoltes sarclées, on sème les navets et la navette de printemps; le sarrasin, les prairies artificielles sur le sarrasin; on sème la cardère et on ébourgeonne celle de l'année précédente; on peut encore semer la moutarde blanche; on étèle les fèves; et l'on commence les fenaisons des vesces, du trèfle, de la luzerne. C'est le temps de tondre les moutons, et le meilleur mois de la monte (accouplement des chevaux).

Juillet. — On récolte la navette et le colza, le seigle, la gaude, le pastel, et on sème le colza, les navets en seconde récolte; du sarrasin sur les vesces; on herse les navets et les carottes; on bine les récoltes sarclées.

C'est le temps de la récolte des céréales, du lin et du chanvre ensuite, des cardères, de la moutarde noire, des pavots. On sème le trèfle incarnat, la navette, la spargule, la gaude d'hiver; on rouit le chanvre, l'ortie, le lin, etc. On déchaume les terres à deux pouces de profondeur pour faciliter la destruction des herbes par le moyen de la herse, de l'extirpateur ou d'une charrue légère.

Septembre. — Récolte des vignes rouges et fa-

brication du vin; semaille du froment, du seigle, de l'orge (Escourgeon ou orge d'hiver, *hordeum vulgare*), les vesces d'hiver, l'épeautre. On plante la cardère, le colza. On coupe les regains. On récolte la graine de luzerne, de trèfle, les pommes de terre, les carottes et les betteraves, le maïs, la gaude du printemps. On fait la récolte et le battage de la navette d'été, de la moutarde anglaise ou blanche, de la cameline, du sarrasin; et le boublon se cueille. On commence à faire la fécule ou la distillation avec les pommes de terre.

Octobre. — On cueille les vignes blanches; on arrache la garance; on prépare les mélanges pour les animaux, soit paille et foin, soit paille et foin hachés; on met le foin en bottes; on coupe les racines pour le bétail; on fait les labours préparatoires; on cure les fossés; on nettoie le colombier; on charrole les fumiers; on fauche la chicorée.

Novembre. — On continue les semailles des céréales, le battage des grains ou des graines; on surveille la conservation des navets et du rutabaga; on fait les sillons ou tranchées d'écoulement pour les eaux, ou l'on soigne ceux existans. On plante l'ail pour l'avoir en tête.

Décembre. — On poursuit les défrichemens pour récoltes éventuelles. On abat les vieux arbres, les bois. L'agnelage commence et mérite d'être surveillé, si on ne veut pas perdre et la mère et la progéniture; on doit les tenir isolés du reste du troupeau et bien nourrir les mères et les agneaux.

Ce temps permet au cultivateur de jeter un coup d'œil sur l'état de ses affaires et de vérifier son inventaire de l'année précédente; ce qui est nécessaire même dans les exploitations d'une petite étendue. Lorsqu'on a des denrées à vendre, on doit toujours dans l'estimation les porter à un dixième au-dessous du prix courant, afin de ne jamais se trouver en perte sous ce rapport; ce qui aurait lieu, soit par la diminution de la chose elle-même, soit par la baisse du prix. Cette connaissance est indispensable, afin de pouvoir apprécier approximativement quel sera le montant de la somme qu'on peut consacrer à des améliorations dans l'année qui va suivre.

XXXV.

De la sagesse pratique du laboureur, ou Proverbes bons à rappeler.

Il n'y a nulle recette pour enrichir le fainéant ni l'ivrogne.

Le chemin du cabaret est celui de l'hôpital.

Négliger son champ, c'est le livrer à l'usurier.

Ruiner sa terre, c'est semer la disette.

Soigner sa ferme, c'est soigner ses enfans.

Epargner c'est gagner, mais avarice n'est pas épargne.

Le ménage mal tenu mange le produit des meilleurs champs.

Aller aux foires sans besoin, c'est marcher sur son blé.

Chaque chose à sa place économise le temps.

Un jour perdu est souvent toute une semaine de travail.

Epuiser sa terre et ses bœufs, c'est vider sa bourse.

Une mauvaise herbe tue trois pieds de froment et prend la place d'un quatrième.

Une poignée de paille donne une pellerée de fumier, qui produit quatre jointées (ou contenance des deux mains réunies) de blé.

Qui veut du blé doit faire des prés.

Point de terre qui ne puisse être pré.

Un pré nourrit le bétail, le bétail donne du fumier, le fumier du grain, et le grain de l'argent.

Qui n'a qu'une sorte de pré n'en a pas.

Qui n'a pas de foin dehors en manquera; parce que, qui peut serrer tout son foin n'en a pas assez.

Qui couvre de bonne herbe la moitié de son champ fait trois récoltes sur le reste.

Un pré défriché vaut trois champs.

On sème d'après la grosseur des *fumerioux* (ou petit tas de fumier), et non d'après l'étendue des champs.

Ce n'est pas ce qu'on sème qui rapporte, c'est ce qu'on soigne.

Trente sols de plâtre valent 1200 de foin.

Le fermier qui mange de l'orge ou du seigle n'a jamais assez de froment pour payer son maître.

A terre froide fumier chaud.

Semer sans nourrir la terre, c'est enterrer son argent.

Qui cultive de tout ne manque jamais.

Un champ de pommes de terre nourrit son maître
et remplit sa bourse.

La belle feuille ne fait pas le bel épi.

A racine chevelue fais succéder un pivot.

Tu sèmes l'oignon où était la carotte , pourquoi
mettre froment sur froment !

Il n'y a point de mauvaise bête avec de la graisse.

Un bœuf à l'étable vaut quatre vaches qui cou-
rent et coûte moins.

Qui ne sait élever qu'un bétail place mal son
argent.

Le veau bien nourri une année vaut mieux que
mal soigné deux.

Tu manques d'argent pour avoir un bœuf, achète
un veau. Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Un mouton fume 100 toises, et un bœuf 1000 (1).
60 moutons et 34 grosses bêtes fument 15 hectares.
Vois si ton compte y est.

Sème comme Dieu ; le grain tombé en août lève
en septembre.

Blé tardif n'est jamais gros.

Labours les terres légères à la pluie, les terres
fortes à la rosée.

La marne enrichit le père et ruine les enfans,
dis-tu ? c'est faux, si tu ménages la marne et pro-
diges le fumier.

Travaille le jour, songe le soir et dors la nuit ;
tout ira bien , ferme et fermier.

(1) 37 ares 1/2.

Le bon labour et le bon semis tient à l'homme, et point au jour ni à la lune. . .

Si ton père avait fait comme son père tu mangerais du pain d'orge au lieu de froment.

L'expérience passe science, mais la science guide l'expérience.

La *lune rousse*, ou la lune noire, sont des contes; mais ce qui ne l'est pas c'est avril, souvent dangereux par les froids tardifs (1).

XXXVI. — *Petite Bibliothèque de l'agriculteur.*

Peu de livres, mais bons, c'est la chose essentielle et peut-être le plus difficile à obtenir.

En première ligne, nous placerons l'*Almanach français*, qu'une société éminemment philanthropique vient de donner pour remplacer le ridicule et trop en vogue Matthieu Lensberg. L'*Almanach du Cultivateur*, de Jacques Bujault (du département des Deux Sèvres) en a été le précurseur,

Le *Calendrier du Cultivateur*, de M. Matthieu de Dombasle, doit suivre (1 vol. in-12).

Il faut un dictionnaire d'agriculture, court et peu dispendieux, celui de François de Neufchâteau (Dictionnaire d'Agriculture pratique; 2 vol. in-8.), en attendant, doit être adopté.

On ne ne peut se passer du *Traité des Assolements*, par Yvart; c'est pour ainsi dire un résumé

(1) En ayant cherché à imiter ici Benjamin Franklin et Jacques Bujault, dans ce chapitre, on voit que nous n'avons qu'esquissé une matière qui, présentée ainsi, a beaucoup plus d'influence sur les habitans des campagnes qu'un discours développé.

de l'agriculture pratique française ; ou celui de Pictet de Genève.

Le *Traité théorique et pratique de la culture des grains*, par Parmentier, Lasteurie, Delaloz, ne peut être trop recommandé, et l'on pourrait le comparer à l'*Agriculture pratique et raisonnée* de sir John Sinclair. Les quatre volumes de *Principes raisonnés d'Agriculture*, de Thuer, sont peut-être dispendieux pour l'agriculteur économe. Le *Cours de Culture*, de Thouin, est un modèle de méthode pour la distribution et l'étude de la matière, mais avec trop peu de développemens.

Le *Manuel des Propriétaires ruraux*, par Sonini, est une bonne compilation ; le *Manuel pratique du Laboureur*, par Chabouillé, à sa 12^e édition, est l'ouvrage d'un estimable praticien agricole. Les *Elémens d'Agriculture*, de Duhamel, ont un peu vieilli.

Sur la chimie agricole, malgré les ouvrages de deux savans (H. Davy et Chaptal), nous pouvons dire qu'il n'y a point d'ouvrage de chimie appliquée à l'agriculture ; mais on peut consulter ce qui a été donné.

Celui qui pourra faire quelques sacrifices de plus et étudier l'agriculture sur un plan plus étendu devra se procurer le *Théâtre d'agriculture et du ménage des Champs*, d'Olivier de Serre, publié par la société d'agriculture de Paris ; c'est l'ouvrage d'un homme qui honorerà notre agriculture dans tous les siècles. On devra se procurer les *Annales agricoles*, de Roville ; le *Rapport sur les établisse-*

mens agricoles de Hofwil, par M. Fellemborg; le *nouveau Système de culture sans fumier, ni chaux, ni jachère d'été*, pratiqué à la ferme de Knowle, dans le comté de Sussex, par Al. Beatson; les *Essais sur l'amélioration de l'agriculture des pays montueux*, par Decosta; le *Moyen d'améliorer l'agriculture dans les provinces les moins riches*, par Bigot de Morogues; les *Mémoires et Expériences sur l'agriculture*, par Varennes Senilles..

Les Dictionnaires de Schiller, de Rosiers, où le *Dictionnaire raisonné et universel d'agriculture*, sont bien connus, très précieux, et toujours bons à consulter.

Mais avec ces ouvrages on a besoin d'être au courant de ce qui est fait de nouveau en tentatives et expériences agricoles; on a besoin d'un ouvrage périodique qui puisse mettre au courant de la science, et malheureusement il n'y en aucun qui offre réellement l'ensemble de ce qui serait à désirer, et pour cela il faut réunir les *Annales de l'agriculture française*, celles de la *Société d'horticulture de Paris*; celles de la *Société d'agronomie pratique* (aujourd'hui *Annales des jardiniers amateurs*), rédigées par M. Pirolle; celles de l'*Institut de Fromont*; le *Cultivateur*, et plusieurs autres qu'on trouvait analysés très heureusement dans la partie agricole du *Bulletin universel* de M. de Férussac, mais qui malheureusement n'a pas été soutenu comme il devait l'être par ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences.

§ XXXVII. — *Appendice ou Revue des espèces de froment cultivées en France, avec leurs variétés.*

Depuis les observations de Tessier, en 1784, sur les fromens, nous ne connaissons que peu de personnes qui se soient occupées de l'étude des espèces de froment. Arduini, Barelle et Mazzucato ne s'en sont occupés que comme botanistes en Italie, de même que Lagasca en Espagne, et Sering à Genève (1).

Etant parvenu à réunir en collection près de quatre-vingts espèces, et en ayant plus de soixante en semails, et en ayant étudié un grand nombre d'espèces dans les cultures en grand, il nous sera possible de donner quelques idées plus complètes que celles de nos devanciers, sur l'ensemble des espèces particulièrement cultivées en France. Nous sommes loin de croire avoir tout vu, mais en continuant nos observations nous compléterons ce travail dont le précis suivant doit être considéré comme l'introduction, en le réunissant aux notions que nous avons exposées au chapitre XIX.

La grande difficulté consistait à présenter les espèces d'après une classification naturelle et facile à appliquer. Tout en ne reconnaissant qu'une seule espèce de froment, comme nous l'avons dit dans notre travail, nous avons dû établir des souches primitives ou espèces, d'où sont sorties des souches

(1) Il y a encore notamment MM. Villemorin, à Paris; Desmazières, à Lille, qui se sont postérieurement occupés du même sujet.

secondaires, qui elles-mêmes ont fourni des modifications d'un troisième et quatrième ordre, ce qui donne des espèces, des variétés et des sous-variétés. Les agriculteurs et les botanistes ayant, presque toujours, travaillé sur un plan tout à fait différent lorsqu'ils se sont occupés des fromens, nous allons tâcher de trouver un moyen d'accorder les deux sciences, la botanique et l'agriculture.

Des fromens et grains restant enfermés dans les balles; épis droits.

I. L'ÉPEAUTRE (*triticum spelta*) présente un épi allongé, fragile, à grains deux à deux, écartés par étages, et sur deux rangs opposés l'un à l'autre.

Il y a quatre variétés barbues, une à balles blanches, une à balles grisâtres, et une à balles rosâtres. Il y a quatre variétés dépourvues de barbes, une grisâtre et un peu velue aux balles, une autre à balles légèrement teintées de rose, une aux balles blanches, et tout-à-fait couverte d'une poussière blanchâtre ou vert de mer; une dernière à balles roussâtres un peu velues.

Un des avantages des épeautres (*speonla*, *poutre*) est de résister mieux aux froids que les autres fromens, et de pouvoir être cultivés dans des lieux montueux et même les montagnes; mais le grain qui rentre dans l'ordre des fromens tendres, est allongé, assez gros, est très difficile à dégager de la balle, l'épi étant très fragile, et chaque grain, sous le fléau, gardant ses enveloppes; dès lors on est obligé de

la soumettre deux fois au moulin, la première pour enlever les balles, la seconde pour le réduire en farine. Cette espèce n'est pas aussi productive que son long épi pourrait le faire penser.

II. L'ENGRAIN ou *petite épeautre*, ou *froment locular* (*triticum monococcum*), a un épi très plat, serré, court, à grains solitaires courts.

Cette espèce, aussi rustique (bravant l'hiver) et même plus encore que l'épeautre, et tout aussi difficile à préparer, mais moins bonne et beaucoup moins productive, nous a présenté une variété à feuilles toutes vertes avant la maturité, et à balles blanches et velues, ou, si l'on veut, une espèce très constante, et une autre à épi garni de balles blanches et entièrement glâbres, avec des feuilles vert de mer; il existe une variété sans barbe que nous ne connaissons pas en France; cette espèce est peu cultivée.

III. Le FAR ou *grande épeautre*, *froment amidonna*, *épeautre serré* (*triticum dicoccon*, *triticum amyleum*, *triticum tienfuegos*, etc.); est une espèce très grande, offrant beaucoup de variétés, et dont l'épi est un peu moins comprimé que dans l'engrain, mais les grains sont deux à deux et le grain gros, peu allongé, et très souvent dur ou glacif.

Il y a une variété sans barbe, une à balles blanches, glâbres, à pointe recourbée (*blé amidonna*); une autre à épi noirâtre couverte de poils courts; une à balles rousses, à épi un peu allongé, à grain petit; une à balles rousses, sans poils et à gros

épi et gros grain (*triticum Bauhini*); enfin, une variété à épi rameux. Les variétés de cette espèce sont plus connues en Italie, en Espagne qu'en France.

Grain facile à dégager, balles lâches écartées du grain.

IV. Le FROMENT DE POLOGNE (*triticum polonicum*) ou *seigle de Russie*, offre des balles très alongées, grandes, écartées du grain, un épi très gros, toujours imbriqué de tous côtés, à grain très alongé, dur ou glacif. Le *ble de Magodor*, *ble de Surinam*, *ble d'Egypte*, est très velu à l'axe de l'épi. Il y en a à *longue barbe*, à épi penché et balles velues; à *courte barbe*, à épi peu penché et balles presque glâbres; la variété *compacte* est à épi épais, droit, à très courtes barbes; il y en a un dernier qui est rameux.

On l'a cultivé, comme curiosité, en France, et nous l'y avons vu sous le nom de *seigle*; son grain, en effet, étant de la forme, mais plus gros que celui du seigle et de la même qualité. Il donne beaucoup en paille grossière.

Balles quittant facilement le grain, mais l'enveloppant exactement, ou opprimees.

V. Le FROMENT D'AFRIQUE (*triticum durum*) a l'épi comprimé, pendant, avec l'axe très velu, ainsi que les balles; les grains sont deux à deux, allongés, glacifs ou cornés, et le haut du chaume rempli de moëlle. Les es sont droites.

Cette espèce, qui porte le nom de *ble corne*, *froment de Barbarie* est un froment dur, d'une qualité médiocre et donnant une farine brune. On le cultive dans quelques parties de la France.

Persuadé qu'il offrira un plus grand nombre de variétés, nous n'en connaissons cependant que quatre. Le froment *roux* à poils roussâtres et balles grisâtres; l'*aigü*, le même à pointe de la balle très allongée; le *blanc* (*triticum canescens*), qui se débarrasse difficilement de ses balles qui sont blanches et peu velues; le *barbe noire*, ou le précédent avec les barbes noirâtres.

VI. Le *froment plat* est à épi comprimé, à arc et balles sans poils, à très longues barbes droites; les grains deux à deux, se séparant quelquefois difficilement de la balle, et la paille souvent pleine vers le haut. Cette espèce, dont quelques variétés sont cultivées sous le nom de *ble de Providence*, pour la beauté de son épi et même celle de son grain, offre des variétés *tendres* et des variétés *dures*, qu'il est très essentiel de bien distinguer, afin de n'avoir que celles d'un bon produit. Ce froment étant robuste demande de très bonnes terres pour bien réussir ou de bons engrais; dans les terres peu végétaives, il est de peu de rapport.

La première des douze variétés que nous allons indiquer, a la pointe de la balle presque droite, courte; n'a qu'un grain dur : c'est le *froment de Xérès*, le *froment d'Andalousie*; une seconde qui lui ressemble a la pointe des balles très recourbées. (*triticum spumosum*.)

Le *roux* (*triticum hordeiformis*, *cæruleum*, etc.) a la balle très glauque avant la maturité, et à pointes courtes ; il ressemble beaucoup au *blé de Providence* ou *froment à gros épis* de beaucoup d'auteurs (n° 10 de Teissier) ; celui des environs de Paris a la pointe des balles plus allongée, mais le même grain roux-jaunâtre, tendre, gros. Cette variété est confondue dans l'ouest de la France, avec la *gouape*, *goile* ou *goine*.

Le *roux à barbe caduque*, ressemble beaucoup à la variété précédente, la pointe de ses balles est longue et droite, le grain oblong, gros, jaunâtre. C'est une belle espèce de froment qui a les barbes très fragiles, et qui tombent, dès que l'épi est mûr, avec la plus grande facilité.

Le froment de *Tangarock* a les balles de deux couleurs, et est voisin du *roux*, son grain est allongé.

Le *rouge* (*triticum turgidum*, C. sering), a les balles d'un brun rouge, à pointe plus ou moins aiguë, le grain oblong et jaune. C'est une très belle espèce, mais la farine en est un peu *rude*, c'est le *blé rouge*, ou *Pétanielle rouge* du Midi.

Le *compacte*, ou à épi court et pressé, à balles blanchâtres, à arêtes médiocres et pointe courte, à grain jaunâtre et court, est une excellente variété. Le *froment étalé* (*triticum fastuosum*) à balles blanches, à poussière blanchâtre, à barbes très longues, étalées, et à l'épi compacte ; le grain est blanc-jaunâtre, un peu allongé et gros ; c'est une

espèce qui nous vient d'Espagne, et qui offre des variétés à grain tendres et à grains durs; elle n'est connue que dans peu d'endroits, dans le Midi.

Le *froment rameux*, donné mal à propos pour le froment de miracle, est à balles blanc-jaunâtre ou jaune-tendre, et à grains durs.

Le *froment plat sans barbe*, à balles garnies d'une pointe aigue, est la dernière variété que nous connaissions du *froment plat*; elle a un grain court, gros, jaunâtre tendre, et mérite d'être cultivée. Elle est du midi de la France.

VII. LE FROMENT RENFLÉ (*triticum turgidum*) a les épis ordinairement tétragones (à quatre facettes), les balles velues, les barbes droites lorsqu'il en a, les grains deux à deux, gros et comme bossus, courts: caractères qui se retrouvent dans les 8 variétés que nous avons observées. La paille est pleine vers le haut; le grain jaune-rougeâtre, très beau, est tendre, mais il passe pour donner une *farine rude* et un pain de médiocre qualité, une pâte un peu courte; mais il jouit dans bien des endroits de la préférence sur les autres fromens. Il exige de très bonnes terres; on le cultivait beaucoup autrefois dans l'ancien Anjou, (aujourd'hui département de Maine-et-Loire).

La *Pétanielle blanche* a les balles blanches et est cultivée dans le Midi.

La *Petanielle* est à balles rousses, à pointe très courte, presque droite, quelquefois aussi très allongée. On la cultive sous les noms de *goine*, *gois*, *goise*, *guape*, *goudpe*, *ble poulard*, *aubron rouge*,

blé à six carres, blé de Sicile, froment veloute ; c'est la variété la plus répandue.

Le *gros ble noir* est à épi compacte, à balles noirâtres et à longues pointes. Le *froment renflé gris*, est roux-brunâtre à barbes noires, à épi un peu plus allongé que les précédentes. Le *ble de miracle*, de *Smyrne* ou d'*Egypte* est à épi rameux, à barbes rousses ou à barbes noires était le *blé à mailloche* du département de Maine-et-Loire. On l'a souvent cultivé et souvent abandonné ; il faut le semer clair et dans de bonnes terres.

Le *gros ble sans barbe* ou *gouape sans barbe*, a les balles velues et rousses, et l'épi tétragone, est le grain des variétés précédentes. Un autre variété à épi plus allongé, moins velu et plus écarté, à grain plus allongé semble faire un passage à l'espèce suivante.

VIII. Le FROMENT SANS BARBE (*triticum hybernium*), a l'épi comme le tétragone, de très courtes barbes au sommet ; les balles sans poils ou légèrement velues, le grain oblong, point battu, la paille creuse au sommet.

Dans les douze variétés de cette espèce, les deux premières sont velues. Le *froment de Bohême* (*triticum anglicum*) : l'épi est allongé, écarté, blanc-grisâtre, à balles à pointe courte ; le *gros rouge* a les balles rougeâtres. Le grain est tendre et jaune-rougeâtre ; mais on cultive rarement la première, et la seconde est mêlée aux fromens sans barbes. Les suivans sont à balles sans poils.

Le *froment blanc*, ou *ble blanc*, *blanc-zee*, *ble de première qualité*, *ble de haie* (hegde-wheat), le *petit-blanc*, etc., a l'épi blanc, le grain un peu allongé et blanc-jaunâtre ; il offre des variétés à grain dur et à grain tendre. Cette dernière est préférable, et nous ne connaissons pas de meilleur froment après le suivant.

Le *froment de Talaveira* a l'épi allongé, très blanc, médiocrement pressé ; a les grains gros, oblongs, arrondis, blanchâtres ; est une des meilleures espèces qu'on puisse cultiver en grande culture. Il a rendu, en 1832, au-delà de 14 pour 1, ce que n'ont rendu aucune des variétés cultivées comparativement, et qui ont donné de 11 à 13. C'est le *gros-blanc* de quelques cultivateurs.

La *touzelle*, a épis blanc, un peu allongé, écarté, à balles à pointe courte et obtuse. C'est la *touzelle blanche*, le blé bricart, *froment triquet*, *froment rasé* ; son grain est rouge-jaunâtre. C'est encore le *froment hativeau*, le *froment la trique*. Après les fromens barbus, c'est l'espèce la plus répandue dans toutes les parties de la France ; son grain est beau, mais dégénéré en *ble dur* dans les terres argileuses, où il offre une variété à balles rougeâtres.

Le *froment de Rambouillet* a aussi un épi allongé, mais il est d'un roux foncé, et les balles à pointe obtuse : c'est une bonne espèce.

Le *froment gris* a épi serré, blanchâtre, a un grain dur, ce qui doit le faire rejeter.

Le *froment de Candie* (*triticum creticum*) a un épi épais, court, pressé, blanchâtre, des balles à pointe obtuse; le grain est jaune-rougeâtre. Sous les noms de *blé gris*, *ble rouge*, par la couleur du grain; *blé trémois*, de ce qu'on le sème au printemps dans quelques endroits, de *froment de Saint-Nazaire* et *blé de Saint-Laud*. Il est très connu et très répandu dans les cultures de l'ouest de la France. On l'estime en raison de ce qu'il fournit bien en grains. Il est très répandu maintenant en France; mais on lui reproche, ainsi qu'au suivant, d'avoir un épi cassant et de ne pas bien se dégorger au battage. Il veut un sol riche, une terre forte et un peu humide.

Le *froment d'Alsace* a l'épi compact, court, roux, et n'est qu'une variété du précédent, mais cultivée isolément sous les noms de *blé anglais*, *blé lammas*, *chicot rouge*, *blé rouge*, *froment rouge*, de *grand rouge*, *froment rase* et *blé triquet*. Une sous-variété est le *petit froment grillé*, à grain plus petit, peut être le *petit-rouge* de certains cultivateurs. Quelques laboureurs préfèrent le froment d'Alsace au froment de Candie; mais d'autres, et c'est le plus grand nombre, donnent la préférence au dernier, qui est en effet bien plus cultivé.

IX. Le FROMENT BARBU a l'épi imbriqué ou comme tétragone, les barbes ordinairement courbées en bas à la maturité. Le grain est varié, jaune ou jaune-rougeâtre, rarement bossu.

Cette espèce, l'une des plus généralement culti-

vées en France, offre aussi le plus grand nombre de variétés.

Variétés à arêtes droites.

Le *demi-barbu* a toutes les barbes très courtes. Il est peu connu et cultivé isolément.

Le *froment de Toscane*, reconnaissable à ses barbes droites, à ses balles à longues pointes, à son épi petit, présente quatre variétés par la couleur des balles qui sont blanches, jaunâtres ou rosâtres. Une des quatre est plus élevée et a l'épi un peu plus gros. Le grain est petit, allongé et dur, ce qui fait un froment de peu d'importance et qui ne mériterait pas d'être cultivé, si sa paille n'était pas employée de préférence pour le tissu fin des chapeaux de dames.

Variétés à arêtes écartées et balles glâbres

Le *froment hérisson* (*tritium herinaceum*) a l'épi épais et roussâtre; les balles luisantes et à longue pointe, les arêtes robustes, son grain est gros et grisâtre. C'est une forte race qui est cultivée dans le midi de la France.

Le *froment-barbu-hérissé-aigu*, a l'épi blanchâtre, une balle à longue pointe, et le grain médiocre du froment de Toscane, dont il paraîtrait sortir.

Le *froment barbu-compacte* (*tritium compactum*) a les épis courts, blanchâtres, pressés, les balles légèrement aigues, un grain petit. C'est une variété peu connue, et qui n'est que mêlée aux

autres. Dans quelques parties de la France on le connaît sous le nom de froment d'*Alsace* ; dans quelques lieux son grain est de médiocre qualité. A moins qu'on n'obtienne une variété à grain tendre, il ne mérite pas d'être recommandé.

Le *froment-barbu-blanc* a l'épi un peu compacte : les balles blanchâtres, à pointes très allongées, le grain gros, dur ou tendre, selon la variété, mais plus généralement tendre et blanc au-dedans.

Cette espèce a été très répandue par toute la France, et l'est encore beaucoup sous les noms de *blé barbu*, *froment commun*, *froment barbu*, *barbichon*, *petit barbichon*, *froment à barbes divergentes*, *froment breton-blanc*, *froment gris à barbe*, *froment foanets* et *aubron blanc*. On croit qu'elle résiste mieux au froid que les autres fromens dans les terres très humides et courtes (terres brècheuses) ; elle donne moins que les variétés sans barbe (n° VIII), mais le grain est beau, bien nourri, se dégage très bien par le battage ; la paille en est plus tendre, plus garnie de feuilles, plus nourrissante, dit-on, pour les animaux, que celle des autres fromens : c'est encore l'espèce qui domine dans l'ouest de la France.

Le *froment barbu-rouge* n'est différent du précédent que par la teinte rougeâtre de ses balles, ce qui lui a valu les noms de *ble rouge*, *blé rouge-barbu*. C'est encore le *froment breton*, le *ble barbu*, le *petit froment breton*. Il est encore cultivé moins généralement que le précédent, et suivant les can-

tons, on le préfère comme plus rustique, et donnant un grain d'un coup d'œil jaune rougeâtre plus marchand.

Le *froment tremois*, ou *froment de mars*, *ble de mars*, *blé tremois* (de 3 mois), *petit froment blanc de trois mois*, a l'épi allongé, à grains écartés; les barbes longues, très étalées, le grain allongé, grisâtre, dur ou glacé.

On croit cette espèce plus propre que toute autre à être semée en mars; mais nous sommes certains, et par expérience, que tous les fromens peuvent être semés en mars. A la vérité ceux qui tardent ne rapportent pas autant, et en général le grain des espèces semées au printemps est moins gros, moins nourri et par conséquent donne plus de son et moins de fécule ou farine.

Variétés à arêtes écarlates et balles velues.

Dans le froment barbu blanc et dans le froment barbu rouge, nous avons rencontré deux variétés qui ont la couleur des épis de ceux auxquels ils étaient mêlés, et dont les qualités et les caractères de la balle et du grain sont les mêmes.

Dans le froment tremois nous avons également rencontré une variété à épi velu, mais ni les unes ni les autres ne sont l'objet d'une culture spéciale.

Lorsqu'on s'aperçoit que le *ble tendre* ou à cassure blanche et farineuse qu'on avait adopté, commence à dégénérer et à passer au *blé dur*, on doit changer les semences, et même après peu d'années

cela devient indispensable pour les fromens récoltés dans des terres humides ou dans des terres argileuses ; cela est encore nécessaire dans les terres mal exposées et qui ne reçoivent qu'obliquement l'influence solaire. Les terres calcaires, les terres sablonneuses, les terres parfaitement exposées aux rayons du soleil par l'effet d'une favorable inclinaison, sont celles où se conservent le mieux les blés tendres, et sont même celles où les blés durs peuvent perdre en peu d'années leur mauvaise qualité. En observant, on voit que ces fromens ne passent pas brusquement du blé tendre au blé dur : on voit des grains qui dégénèrent de l'un à l'autre graduellement et qui font participer les grains qu'ils donnent ou à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités. Un grain glacé à moitié, redevient blé tendre dans des circonstances favorables, et un bon blé tendre s'altère si le sol ne lui convient pas. Ces observations, que nous croyons faites pour la première fois en agriculture, doivent servir à éclairer l'agronome sur les blés tendres, qui ont toujours un prix plus élevé que les blés durs.

FIN.



et systématique; mais ayant été averti trop et la maladie, qui ne dure que neuf jours déjà cessée, je n'ai pu me procurer d'autres que celles qui résultent de la pratique de l'expérience des gardiens des troupeaux buffles.....

« Les symptômes de cette maladie sont faciles à connaître, du moins quant aux extérieurs. La lacrymation est le premier; l'animal refuse ensuite toute nourriture; presque en même temps sa gorge s'enfle considérablement, et quelquefois aussi le corps se gonfle en entier; il se lève tantôt des pieds de devant, tantôt de ceux de derrière; la langue est en partie hors de la gueule, et est environnée d'une écume blanche que l'animal jette au dehors.

« Les effets de ce mal sont aussi promptement terribles; car en peu d'heures, ou tout au plus en un jour, l'animal passe par tous les degrés de la maladie, et meurt. Lorsqu'elle se déclare dans un troupeau, presque tous les jeunes buffles n'ont pas atteint leur troisième année en souffrant, et, s'ils ne sont âgés que d'un an, ils périssent presque tous; dans ceux qui sont âgés de deux ans, il y en a beaucoup qui n'en sont pas atteints, et même il en échappe un assez grand nombre de ceux qui sont malades. Enfin, que les jeunes buffles sont parvenus à trois

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES
ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,

par

MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, A. BARBIÉ DU BOCAGE,
E. DE BASSANO, BEAUBLAYE, J. P. DE BÉRANGER, S. BÉ-
RARD, L. BERGERON, E. DE BEAUMONT, A. DE LABORDÉ,
H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT,
BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, CHANUT, L. COUAIL-
HAC, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET, DARTHENAY,
E. DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DÉGÉRANDO,
DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES, GALIÉ,
GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, VICTOR,
HUGO, l'abbé HUNKLER, HUZARD, JOMARD, DE JOUY,
ADRIEN ET LAURENT DE JUSSIÉU, PH. LAURENT, LAS-
CASES, DOMINIQUE ET VICTOR LENOIR, H. MARTIN,
FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, PAULIN
PARIS, PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL, SAINTE-
BEUVE, VILLERMÉ,

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION

FRANÇAISE

PAR

M. DE LA HARPE

DE L'ACADÉMIE

FRANÇAISE

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ,
Rue Jacob , n° 24.

HISTOIRE

D'ALLEMAGNE.

LA GERMANIE

JUSQU'A CHARLEMAGNE.

Premiers habitans de la Germanie. — Les premiers habitans de la Germanie furent sans doute ces Cimbres ou Cimmériens, qu'Homère nous représente comme vivans dans d'éternelles ténèbres, sans doute à cause de l'épaisseur des bois qui leur voilaient le soleil déjà si pâle de leur patrie.

Venus de cette vaste région de l'Asie occidentale qui environne la mer Caspienne et le lac des Aigles, région qu'on pourrait nommer à bon droit la mère des nations; suivis à leur tour et poussés par un nouveau ban de populations scythiques, ils durent envahir, dans des siècles antérieurs à tous les temps historiques, l'ouest de l'Europe, déjà peuplé par les races galliques ou gauloises, auxquelles on les retrouve ensuite mêlés sous les noms de Celtes, de Kymrys, de Belges, et de Brits ou Bretons.

Cependant, une puissante nation de Cimbres ne céda pas au mouvement général, et continua d'occuper les côtes de la Baltique et le Danemarck, que les anciens, à cause d'elle, nommèrent long-temps Chersonèse ou presqu'île Cimbrique.

Guerre des Cimbres et des Teutons, 112 ans avant Jésus-Christ. — L'instinct conquérant de leur race l'emporta enfin : entraînant avec eux l'un des peuples teutoniques, leur voisin et leur allié, ils se précipitèrent à travers la Gaule, vers le territoire de la république romaine, que la ruine de Carthage et celle de l'empire macédonien venaient d'élever au faite de sa gloire.

La fortune de Rome chancela devant celle des barbares : quatre-vingt mille Romains furent taillés en pièces dans les plaines de la Provence ; mais les jours des hommes du nord n'étaient pas venus : le consul Marius tomba comme la foudre entre les deux peuples alliés qui avaient fait la faute de se séparer : les Teutons furent détruits aux environs d'Aix ; les Cimbres, qui avaient passé les Alpes, s'écablèrent auprès de Verceil, et il ne resta pour Rome d'autres vestiges de cette formidable irruption, que la certitude fatale de voir succéder aux Gaulois et aux Celtes, affaiblis par leurs discordes intérieures, d'autres ennemis plus dangereux, cachés jusqu'alors dans les régions ignorées du septentrion.

César, Ariovist, Drusus. — En effet, à peine César eut-il pénétré dans les Gaules qu'il y trouva les Suèves, nation germanique, prêts à lui en disputer la conquête. Ariovist, leur chef, fut défait ; mais César, vainqueur des Germains hors de chez eux, n'osa les aller attaquer dans leurs profondes solitudes, et se contenta de se montrer un instant sur la rive droite du Rhin.

Drusus, beau-fils de l'empereur Auguste, ne craignit pas d'entreprendre ce qui avait fait reculer César : il obtint de brillans succès, et pénétra jusqu'à l'Elbe ; mais il mourut peu après sans avoir pu garder ses conquêtes. Tibère, son frère, puis le consul Varus, essayèrent d'employer la ruse où la force avait échoué ; ils espérèrent détourner le danger en

divisant les Germains et en les amenant à l'adoption volontaire des lois et des mœurs de Rome.

Tableau de la Germanie. — Pour apprécier les difficultés d'une telle entreprise, il faut pouvoir se représenter la Germanie d'alors et les hommes qui l'habitaient.

Ce vaste pays, borné par le Rhin, le Danube, la Vistule, l'Océan septentrional et la Baltique, n'offrait alors que l'aspect d'une forêt sans bornes*, sillonnée de fleuves, de lacs et de marais, sombre refuge d'une foule d'animaux maintenant inconnus ou du moins relégués dans les régions polaires, le terrible bœuf sauvage ou aurochs, l'élan, le renne de Laponie, le castor, etc.

Là vivaient une multitude de peuples turbulents et guerriers, chasseurs dans les bois, pêcheurs aux bords de la mer Sauvage** ou des lacs de Frise et de Batavie; tous également ennemis, non-seulement de la vie des cités, mais de tous les arts de la paix et de l'agriculture elle-même; tous vaillants, hospitaliers, sincères, enthousiastes de l'honneur et de la liberté, mais implacables dans leur haine du monde civilisé, de ses entraves et de ses lois.

Divisées en plusieurs ligues de nations, subdivisées à leur tour en nombreuses tribus, l'approche de l'étranger réunissait presque toujours à l'instant au moins l'une de ces confédérations; les anciens et les *vaillants*, qui gouvernaient chaque *clan* ou tribu, déposaient toute leur autorité entre les mains d'un *konga-kong* ou chef des chefs, nommé à la pluralité des voix par tous les guerriers assemblés en diète au centre de quelque forêt sacrée, seul tem-

* Le Schwarz-Waldt ou forêt Noire, le Harz en Hanovre, les forêts de Thuringe, de Bohême, sont encore les restes de cette fameuse forêt Hercynienne.

** Baltique, du tudesque *wäldig*, sauvage, âpre, farouche.

ple des mystérieuses divinités du nord. Ce dictateur pouvait disposer de forces immenses tant que durait le danger.

Le long du Rhin s'étendait la redoutable confédération des Teutons proprement dits, depuis si funestes à l'empire romain sous le nom de Franks : leur sanctuaire et leur quartier-général était le Teutsch-Berg ou mont de Teutsch, ainsi nommé de leur dieu et aïeul supposé, Teutsch. Au nord, les peuples du bord de la mer tenaient leurs diètes dans l'île de Rügen, sur la côte de Poméranie, consacrée à la grande Hertha, déesse de la terre. Les Suèves, nation de même origine que les Goths, et les Scandinaves, adoraient comme eux Wodan ou Odin, et occupaient la Germanie centrale. A l'est, vers la Sarmatie, habitaient les Vandales et leurs alliés.

Tous ces peuples, parmi lesquels étaient disséminées en outre quelques tribus Celtiques et Slavons, étaient réunis sous le nom générique de Germains (*Wehr-Mans*) ou hommes de guerre.

Tels étaient les adversaires que le présomptueux Varus voulut soumettre au joug impérial. Il se crut au moment d'y réussir ; mais le bon sens des barbares ne fut pas long-temps dupe de la politique romaine. Indignés de voir le consul semer la division entre eux, s'arroger le droit de faire plaider devant lui les différends des hommes libres d'outre-Rhin, et de condamner aux supplices romains les coupables que la loi plus douce de Germanie frappait seulement d'une amende ; aigris par la trahison des Romains envers la tribu teutonique des Sicambres, qui avait péri pour s'être fiée à leurs promesses, ils ne feignirent l'obéissance que pour mieux assurer la perte de leurs oppresseurs.

Hermann. Bataille de Teutsch-Berg (an 9 de J.-C.) — Varus, voulant achever l'œuvre presque terminée de leur soumission, pénétra téméraire-

ment, à la tête de quarante mille hommes d'élite, jusque dans la forêt sainte de Teutsch, qu'il profana. C'est là que les Germains l'attendaient.

La nuit suivante, un héros fameux, Hermann, fils de Sigimer, chef de l'une des tribus des Chérusques*, fut proclamé konga-kong sur la montagne de Teutsch, et le lendemain Varus et son armée n'étaient plus. Les aigles de trois légions et le cadavre du consul romain tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Les avocats et les jurisconsultes que Varus traînait partout à sa suite furent sacrifiés sans pitié à la vengeance des barbares : « Siffle maintenant, vi-père ! » disait un Teuton, en arrachant à l'un de ces malheureux la langue qui avait proféré tant d'arguties astucieuses devant le tribunal du tyran.

« Varus ! rends-moi mes légions ! » s'écria l'empereur Auguste dans son désespoir, quand il apprit cette effrayante nouvelle. Jamais pareille consternation n'avait régné dans Rome depuis la bataille de Cannes. Le peuple romain croyait déjà voir le Capitole assiégé par un nouveau Brennus,

Mais les Germains, satisfaits d'avoir sauvé leur liberté, eurent la sagesse de ne pas céder à l'esprit de conquête, et se contentèrent de rejeter les Romains sur la rive gauche du Rhin.

Germanicus. — Leurs incorrigibles ennemis ne prirent point exemple de cette modération : Germanicus, fils de Drusus, entreprit de venger sur Hermann le malheureux Varus. La lutte fut longue et terrible entre ces deux jeunes héros, dont chacun était la gloire et l'idole de sa nation ; mais en vain le prince romain attaqua-t-il à la fois la Germanie et par mer et par terre : ses puissantes armées, ses mille vaisseaux, ses efforts gigantesques, ses victoires mêmes furent sans résultat : Hermann, furieux de la perte

* La tribu de Solling.

de son épouse, l'illustre Thusnelda, que son adversaire avait envoyée prisonnière à Rome, le contraignit à la retraite, après plusieurs campagnes horriblement meurtrières, et le fils de Drusus dut se trouver heureux d'échapper au sort de ce Varus, dont il avait retrouvé et enseveli les ossements blanchis dans la forêt des Teutons.

Assassinat d'Hermann. — Le libérateur de la Germanie survécut peu à la délivrance de sa patrie. Victime de la perfidie de ses proches et de la jalousie des chefs de tribus dont il comprimait l'ambition inquiète, il fut tué en trahison par les siens.

Les honneurs que rendirent à sa mémoire les peuples qu'il avait sauvés vengèrent ce grand homme de cette lâche ingratitude. Leur enthousiasme alla jusqu'à l'associer aux divinités belliqueuses du Walhalla*.

Les rôles dès lors changèrent pour toujours. Les Romains de l'offensive passèrent à la défensive, et virent leurs ennemis croître en force et en audace, à mesure que le colosse impérial allait s'affaissant sur lui-même et chancelant sous son propre poids.

Franks, Allemands, Bourguignons, etc. — Les ligues germaniques se resserrèrent et figurent sous des noms nouveaux qui ne s'effaceront plus de l'Europe moderne. Le long du Rhin, les Franks ou hommes libres; les Allemands ou hommes de toute race, les Burgondes ou Bourguignons, dans les contrées du centre et du sud; les West-Goths et Ostro-Goths dans les régions qui s'étendent vers l'embouchure du Danube; les Saxons, autre peuple scandinave, sur les bords du Wésér, de l'Elbe et de la Baltique, menacent de toutes parts l'Empire, le sillonnent en tout sens de leurs hordes dévastatrices, qui semblent

* Le paradis des religions du nord.

vouloir reconnaître long-temps d'avance leurs futures conquêtes. Souvent vaincus, jamais découragés, une armée détruite est à l'instant remplacée par dix autres.

Chute de l'empire romain. (476) — Enfin, contenus à demi pendant trois siècles par quelques grands empereurs, les Trajan, les Marc-Aurèle, les Probus, les Constance-Chlore, les Constantin, les Julien, réunis même un moment aux Romains contre l'invasion terrible mais passagère d'Attila, qui couvrit quelques années l'Europe de ses flots de Tartares, ils débordèrent une dernière fois sur l'Empire, dont la capitale avait déjà succombé à diverses reprises sous le West-Goth Alarik et le Vandale Gentzériq; et le monde barbare triomphant se partagea les débris sanglans du monde romain.

Les Hérules s'emparèrent de l'Italie et de *la ville éternelle* (Rome), qui leur furent bientôt enlevées par Théodorik-le-Grand, roi des Goths orientaux, à l'exception de l'ancienne Gaule cisalpine, occupée par les Lombards, nation suève. Les Vandales eurent l'Afrique et l'Espagne méridionale; puis toute la Péninsule fut envahie par les West-Goths ou Goths de l'ouest, chassés des Gaules par les Franks qui en demeurèrent seuls possesseurs, après avoir réuni les Bourguignons à leur empire et repoussé les Allemands, déshérités de leur part dans ce grand festin des hommes du nord.

Les Franks maîtres des Gaules, et de l'Allemagne. — L'histoire d'Allemagne, depuis la chute de Rome jusque vers le milieu du huitième siècle, n'offre guère d'autres événemens que les efforts continuels des populations demeurées sur le sol german, Bavares, Thuringiens, Allemands, Frisons, et surtout des redoutables Saxons, pour se dérober à la suzeraineté que les Franks faisaient peser sur leur ancienne patrie.

Karle-le-Martel (Charles-Martel) réprima ces tentatives, souvent couronnées de succès, grâce à la faiblesse des rois Mérovingiens; et les Saxons seuls, quoique vaincus, résistèrent à l'ascendant de sa fortune.

Slaves en Allemagne. — Ce fut vers ce temps que les races slaves, qui avaient rempli dans l'Allemagne orientale les vides laissés par tant d'émigrations germaniques, se trouvèrent pour la première fois en contact avec les peuples d'Occident, et disputèrent aux Franks l'Allemagne française. Elles furent repoussées à l'est; mais elles restèrent établies en Prusse, en Bohême, en Moravie, et même jusqu'en deçà de l'Oder.

Tableau de l'Allemagne. Les Saxons, etc. — Les Huns ou Hongrois, après la mort de leur grand khan Attila, s'étaient fixés en Hongrie et en Autriche. Les Saxons occupaient les provinces entre le Rhin, l'Elbe, la mer d'Allemagne et la Thuringe. Le reste de la Germanie était gouverné par des ducs et des comtes, vassaux du roi des Franks. Les arts de la Gaule y avaient pénétré peu à peu : l'agriculture, bien qu'abandonnée aux esclaves, en vertu de l'ancien préjugé teutonique, empiétait chaque jour sur les landes et les bois, et le christianisme avait adouci les mœurs farouches des populations; mais, une fois qu'on franchissait les limites saxonnes, tout changeait : plus de villes, plus d'églises, plus de terres cultivées; la noire forêt, avec ses dieux sanguinaires et ses nomades guerriers, la vieille Germanie aussi sauvage et plus farouche qu'aux jours du grand Hermann.

Ces tard-venus entre les barbares eussent bientôt suivi les traces de leurs devanciers; ils tenaient toujours suspendue sur la Gaule la menace d'une seconde invasion; et celle d'une ruine totale sur la demi-civilisation qu'y entretenaient encore les lu-

mières des évêques gallo-romains, quand le petit-fils de ce Karle, qui les avait vaincus sans les dompter, quand Charlemagne monta sur le trône des Franks.

Charles comprit le danger et résolut de le prévenir. Le sort des envahisseurs romains ne put l'effrayer; ses Franks n'étaient pas encore amollis par les délices des Gaules, et c'était pour son empire une question de vie ou de mort.

Guerre de Saxe. (772 à 805.) — Il commença cette guerre de Saxe, cette guerre de trente-trois années, calomniée comme les Croisades et non moins nécessaire qu'elles, cette guerre dont le destin de la France ne dépendait pas seul, car les Franks défaits, l'Europe eut été infailliblement partagée entre les Barbares de Saxe et de Scandinavie, et les Arabes, déjà maîtres de l'Afrique, de l'Espagne et des îles de la Méditerranée.

Nous n'essaierons pas de retracer les vicissitudes de cette lutte acharnée, où le monarque frank, pour parvenir à subjuguier et à *chrétienner* ses adversaires, se montra trop souvent aussi cruel qu'eux-mêmes. D'un côté, assassinats des missionnaires et des officiers du conquérant, violations sans cesse répétées des trêves et des traités; de l'autre, vengeances et massacres aussi impitoyables qu'inutiles, telle est cette monotone et sanglante série de longues scènes de carnage. La destruction d'Eresbourg, principale retraite fortifiée des Saxons, et du fameux Hermann-Sæul ou Irmensul*, idole consacrée au vainqueur des Romains divinisé, l'érection de nombreux forts sur l'Elbe et le Weser, ne déterminèrent pas la soumission de la Saxe, animée à la résistance par le héros Witikind.

Charles revint enfin à des moyens plus dignes de son but. N'ayant pu écraser son intrépide rival, il

* Hermann-Sæul signifie la colonne d'Hermann.

voulut le convaincre et l'initier à ses vues profondes ; il réussit : Witikind, à la suite d'une entrevue, consentit à recevoir le baptême, et à reconnaître la suzeraineté du roi des Franks.

Destruction de la Saxe. — La Saxe barbare était dès-lors frappée au cœur. Elle remua encore plusieurs années après que son grand chef eut déposé les armes ; mais c'étaient les convulsions de l'agonie. En 803, tous les Saxons obtinrent, dans un traité définitif, la conservation de leurs lois, à condition d'embrasser le christianisme ; et Charles, pour mieux assurer leur fidélité future, transporta en Flandre, par tribus entières, les plus turbulens des vaincus, qu'il remplaça par des Belges et des Franks.

Charlemagne, empereur d'Occident. — Trois ans avant (800), un événement dont les suites furent incalculables, avait eu lieu dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome. Charlemagne, déjà décoré des titres de roi des Lombards et de Patrice de Rome, avait été rappelé dans cette ville par le pape Léon, que persécutait une faction ennemie. Le jour de Noël, ce prince s'étant présenté à l'église au moment où le pape officiait, celui-ci lui posa sur la tête une couronne fermée, en le proclamant Auguste et empereur des Romains, aux acclamations du peuple et des guerriers du nouveau César.

Telle fut la cérémonie qui renouvela l'empire d'Occident, et consumma l'union sous un même sceptre de la Péninsule italique et des peuples germaniques, union dont les suites devaient être bien fatales aux deux régions, surtout à la malheureuse Italie.

Ses bienfaits. — Il n'en fut pas de même de ses conséquences immédiates. Les dernières années du règne de Charlemagne furent, pour l'Europe lassée, une halte de repos et de bonheur entre deux abîmes de misère. L'ordre et la paix renaissaient avec les

lettres et les sciences, dans toute l'étendue de son immense empire, sans cesse parcouru par des *missi dominici*, ou envoyés impériaux, chargés de veiller à la conduite des ducs et des comtes, et de tenir tous les ans les états de chaque province. Le clergé, bien qu'on puisse blâmer l'empereur de lui avoir concédé la dime, objet de son ambition, était contenu et dirigé dans une voie utile et civilisatrice : des châtimens plus sévères avaient remplacé l'amende insuffisante contre le meurtre et le brigandage, et l'Occident respirait délivré de ses longues agitations, quand le vieil empereur mourut (814), comblé de gloire et d'années ; dans Aix-la-Chapelle, sa capitale, après avoir repoussé, pour dernier exploit, une invasion danoise en Frise et en Westphalie.

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

Louis-le-Débonnaire, empereur. — Louis, roi d'Aquitaine, que Charlemagne à son lit de mort avait fait couronner empereur, succéda au pouvoir de son père, mais non à son génie. Ce prince, que son extrême faiblesse fit surnommer *le Débonnaire*, ne put supporter le poids de l'empire. A peine assis sur le trône de Charlemagne, il voulut se débarrasser d'une partie du fardeau qui l'écrasait, associa son fils aîné Lothar à l'empire, et donna l'Aquitaine à Pépin et la Bavière à Louis, ses autres enfans, avec le titre de rois, sous la suzeraineté du nouveau co-empereur (empereur adjoint).

Ce partage prématuré était gros de toutes les calamités qui fondirent peu après sur le triste règne du *Débonnaire*. La naissance d'un fils d'un second lit lui fit bientôt regretter son imprudence : il voulut démembrer les états de ses aînés pour faire un apanage au jeune Charles. Les trois princes lèvent l'étendard de la révolte, appuyés par les évêques que dirigeait l'illustre Wala, abbé de Corbie, ancien ministre du grand Charles, injustement disgracié par son fils.

Le monarque, abandonné de tous, et prisonnier de Lothar, eût été forcé de résigner sa couronne entre les mains de ce fils ingrat, si le moine Gombaud n'eût eu l'adresse de détacher du parti de Lothar les rois de Bavière et d'Aquitaine, inquiets de l'accroissement de sa puissance. Lothar fut à son tour forcé de s'humilier devant un père dont la facile bonté ne se démentit pas à son égard ; mais la paix ne fut pas de longue durée. L'empereur, ayant donné l'Aquitaine au jeune Charles, pour punir une nouvelle révolte de Pépin, fut attaqué de *rechef* par

ses rebelles enfans. Vaincu, captif, détrôné après avoir subi l'affront d'une pénitence publique, il ne dut de recouvrer la liberté et la couronne qu'aux discordes des impies triomphateurs, et mourut enfin dans une île du Rhin, près de Mayence, à la suite d'une expédition contre le roi de Bavière.

La magnifique, mais fragile unité du gouvernement de Charlemagne chancelait déjà sur sa base, sapée rapidement par la puissance ecclésiastique et féodale qui avait grandi parmi les discordes dont nous venons d'indiquer le lugubre tableau, assombri encore par les ravages des Danois et des Normands sur toutes les côtes de l'empire.

Lothar I^{er}, empereur. Bataille de Fontenay. (842.) — Les fils de Louis-le-Débonnaire lui firent de sanglantes funérailles. A peine avait-il les yeux fermés, que l'avidé Lothar, non content de l'Austrasie, ou France orientale, de la Bourgogne, de l'Italie, et du titre d'empereur, se ligua avec Pépin d'Aquitaine, pour dépouiller Charles, roi de la Neustrie, ou France occidentale, et Louis, roi de Bavière et d'Allemagne. Ni l'alliance des barbares du Danemarck, ni l'édit par lequel il permit aux Saxons à regret convertis de retourner au culte de leurs pères, ne purent le sauver d'une trop juste défaite. La terrible journée de Fontenay, où périrent des deux côtés cent mille hommes de race franke et germane, abattit pour toujours son orgueil. Ses frères usèrent avec modération de leur victoire, et lui laissèrent presque toutes ses possessions, bien que les évêques l'eussent déclaré déchu de tous ses droits, et eussent délié ses sujets du serment de fidélité.

Louis II, empereur. Charles-le-Chauve, empereur. (875) — La bonne intelligence ne dura guère entre ses vainqueurs; ils s'étaient déjà disputé plusieurs fois la Lorraine et la Provence : quand la mort de l'em-

pereur Louis, fils et successeur de Lothar, vint les brouiller de nouveau. Charles se fit couronner empereur par le pape, qui alors manifesta pour la première fois la prétention de disposer de l'empire, en vertu de la prétendue investiture donnée à Charlemagne. Louis *le germanique* mourut avant d'avoir pu tirer vengeance de ce qu'il regardait comme un attentat à ses droits.

Prétentions et puissance des papes. — Le génie et l'ambition des papes allaient grandissant de tout l'abaissement des faibles successeurs du grand homme. Ceux qui prêtaient jadis foi et hommage à Charlemagne comme souverains temporels de Rome, l'exigèrent à leur tour de ses descendants : ils échangèrent, sans éprouver d'abord de résistance, le droit honorifique de couronner les empereurs en celui de décerner la couronne et le globe, emblèmes de l'empire. Bientôt, par une réaction non moins funeste, non moins inique, les empereurs allemands voudront s'arroger et la souveraineté de l'Italie, constante dans son aversion pour la domination tudesque, et la nomination des vicaires de Jésus-Christ; double source des maux sans nombre qui vont déchirer la chrétienté pendant plusieurs siècles.

Carloman, empereur. Charles-le-Gros, empereur. (882.) — Les successeurs à l'empire de Charles de France furent Carloman, puis Charles-le-Gros, tous deux fils de Louis-le-Germanique; mais ce dernier n'obtint le globe impérial qu'aux conditions les plus humiliantes de la part du pape Jean VIII. Ce prince inepte, par la mort de ses deux frères, et celle du roi de France Carloman, fils et successeur du roi Louis-le-Bègue, réunit un instant dans ses mains impuissantes tous les états de Charlemagne : cette puissance d'un jour ne servit qu'à rendre sa chute plus éclatante. Indi-

gués de la lâcheté avec laquelle il acheta deux fois la paix des Normands qui ravageaient la France et l'Allemagne, et qu'il eût pu écraser sous les murs de Paris, les Franks et les Germains se soulevèrent à la fois contre lui. Les premiers donnèrent la dignité royale au brave comte Eudes, le défenseur de Paris contre les Normands ; les seconds, au duc Arnold de Carinthie, fils naturel de l'empereur Carloman ; et l'ex-empereur d'Occident alla mourir de misère et de chagrin chez l'archevêque de Mance.

Il est déposé. Arnold, roi d'Allemagne. (887.)
— Alors fut dissous, pour ne plus se réunir, le glorieux empire de Charlemagne. Des chefs ambitieux, après le court règne du comte Eudes, relevèrent en France les royaumes d'Aquitaine et de Bourgogne, qui fut en outre divisée en transjurane (au-delà du Mont-Jura) et cis-jurane (en deçà du Jura) : l'empire et l'Italie furent disputés entre les ducs de Frioul et de Spolète. L'Allemagne, bien qu'à peu près réunie sous un seul prince, n'en fut pas moins déchirée par les luttes sanglantes d'Arnold contre les Danois, contre le roi slave de Moravie, Swatopluk, maître de la Bohême et de la Germanie orientale, contre les grands vassaux dont l'orgueil et le pouvoir croissaient à mesure que le principe fatal de l'hérédité des fiefs s'affermissait à la faveur des guerres civiles. Tous ces maux furent comblés par les guerres d'Italie, dont Arnold prit la désastreuse initiative pour conquérir ce vain titre d'empereur, qui semblait attaché jusqu'alors à la couronne de Lombardie.

Arnold, empereur (896). — Il l'obtint ; mais ce fut le seul avantage d'une expédition ruineuse ; car, à peine avait-il passé les Alpes, que l'Italie secoua sa domination.

Louis, roi d'Allemagne. (899) Fin de la race de

Charlemagne. — La dynastie Carlovingienne en Allemagne s'éteignit dans son fils Louis, dernier monarque allemand du sang de Charlemagne. Son règne fut court et attristé par les ravages des Hongrois. Ces barbares, descendans des Huns d'Attila, établis en Hongrie, en Valachie et en Moldavie, avaient été appelés par Arnold contre les Slaves de Swatopluk. Ils en profitèrent pour garder l'Autriche et les provinces voisines, d'où ils infestèrent l'Allemagne entière de leurs incursions destructives.

La couronne d'Allemagne, élective. — L'extinction de la famille impériale ramena définitivement le principe d'élection, première base de la société germanique. Cette révolution fut moins sensible en pratique qu'en théorie; car l'hérédité des monarques franks était bien éloignée des lois immuables des monarchies modernes. Le souverain choisissait d'avance son successeur entre ses fils, ou leur partageait ses royaumes, dispositions dont la force des armes était ordinairement juge en dernier ressort. L'élection, à son tour, épuisa ordinairement les mâles de la maison régnante, avant d'aller chercher une autre famille, et l'on permit habituellement au prince d'associer par avance son fils au pouvoir suprême.

Conrad I^{er}, de Franconie, roi d'Allemagne (911). Henri-l'Oiseleur, de Saxe, roi d'Allemagne (919) : Soumission des Slaves. — De longs combats contre les ducs et les comtes, sans cesse occupés à restreindre la puissance déjà bien faible du monarque, contre les Hongrois, les Normands et les Slaves; de sages mesures propres à réprimer le brigandage, ce fléau de l'Allemagne occidentale, et à entretenir l'esprit chevaleresque et patriotique parmi la jeune noblesse, tels sont les principaux titres qui recommandent à la postérité les rois Conrad de Franconie et Henri de Saxe. Ce dernier

mourut comblé des bénédictions de l'Allemagne , après avoir subjugué tous les Slaves de Misnie (royaume de Saxe actuel), de Lusace, de Brandebourg et de Bohême, et remporté deux grandes victoires sur les Hongrois.

Othon-le Grand, roi d'Allemagne. (936) — Othon, déjà désigné par son père Henri pour son successeur, fut élu roi d'Allemagne par les princes et les députés des nobles et du peuple, assemblés à Aix-la-Chapelle.

Les patriciens. — Le peuple comptait encore dans la constitution politique de la Germanie; mais ses prérogatives ne tardèrent pas à s'effacer, grace à la vanité des principaux bourgeois des villes, qui, organisés en castes féodales sous le nom de *patriciens*, s'arrogèrent le droit de représenter la nation dans les diètes.

L'aristocratie, contre laquelle lutte la Suisse en ce moment, est un reste de ce patriciat.

La carrière d'Othon ne fut ni moins orageuse ni moins brillante que celle de son père : heureux s'il eût eu comme ses prédécesseurs la sagesse de dédaigner le vain titre d'empereur , et s'il eût joint à ses qualités héroïques la douceur et la générosité qui entraînaient tous les cœurs vers Henri; mais sa dureté implacable rendit interminables les révoltes que l'esprit conciliant de son père eût su apaiser par un mélange de clémence et d'énergie.

Othon envahit le Danemarck. — Après avoir réduit la rebellion de ses frères Tankmar et Henri , Othon tourna ses armes contre les Danois pour les punir d'avoir égorgé les Saxons de Sleswick, défit complètement leur roi Harold; et, parcourant en vainqueur la Péninsule danoise, força ce prince des pirates de se soumettre au baptême et à la suzeraineté allemande.

Othon empereur et roi d'Italie (951-961.) — Ce fut alors que, parvenu au comble de la puissance, il se vit appelé en Italie par la princesse Adélaïde veuve d'un prince provençal, qui avait aspiré à la couronne impériale, et que son rival, Béranger de Frioul, avait empoisonné pour s'emparer à la fois de son trône et de sa femme. L'un et l'autre lui échappèrent pour tomber aux mains d'Othon, qui se fit proclamer roi des Lombards à Pavie, puis empereur à Rome, où le pape Léon VIII, par reconnaissance du secours que le monarque teuton lui avait prêté contre l'infame anti-pape Jean XII et ses partisans, rendit en sa faveur ce trop fameux décret, par lequel il lui reconnaissait, ainsi qu'à ses successeurs, le droit d'élire le pape, les métropolitains (archevêques) et les suffragans (évêques), décret dont l'observation, en soumettant absolument le spirituel au temporel et le chef de l'Eglise à l'un des princes chrétiens, eût infailliblement amené le schisme de toutes les nations catholiques, rivales du peuple allemand.

Défaite des Hongrois et conquête de l'Autriche. — Othon resta maître de l'Italie jusqu'à sa mort, et les généreux efforts des républicains italiens ne servirent qu'à rendre plus pesant le joug qui courbait leur tête. L'Autriche était également rangée au nombre de ses vastes possessions, à la suite d'une sanglante victoire remportée sur les hordes envahissantes des Hongrois.

(Situation politique de l'Allemagne.) — L'autorité impériale, en dépit des insurrections dont les principaux moteurs furent les frères, le gendre et le propre fils de l'empereur, redevint presque sous Othon ce qu'elle avait été sous Charlemagne. Les grands vassaux, les ducs ou herzogs, les landgraffs, les mark-graffs, les land-vogts, de seigneurs souverains, furent réduits à la condition de feudataires amovibles, surveillés et maintenus par des

cômtes palatins, substitués aux *missi dominici* du restaurateur de l'empire ; mais l'admirable institution du jugement par ses pairs, origine de notre jury, fut respectée par le tout-puissant Othon. Sa principale faute fut d'accroître démesurément l'influence et les richesses du clergé : il eut mieux fait de lui laisser, avec moins de trésors corrupteurs, la libre nomination des évêques, qu'il s'obstinait à conserver entre ses mains.

La puissance d'Othon eut sans doute asservi l'indépendance germanique et fini par détruire le principe d'élection, sans les guerres d'Italie, d'ailleurs si nuisibles aux intérêts matériels de l'Allemagne, qui absorbèrent son attention et celle de ses successeurs. C'est le seul point de vue qui puisse en consoler la civilisation et la liberté.

Othon II, empereur et roi. (973.) — Chaque nouvel empereur devait être salué d'une guerre civile en guise de bienvenue. Othon II ne put échapper à cette nécessité. Il en triompha comme ses devanciers, et après une guerre sans résultats contre Lothaire, roi de France, il alla mourir à Rome, vainqueur à force de barbaries des républicains italiens, et vaincu à son tour par les Grecs que ceux-ci appelèrent secrètement à leur secours, et qui lui reprirent la Calabre et la Pouille, conquêtes du grand Othon son père.

Othon III, empereur et roi. (983) — Les premières années du règne d'Othon III, élevé au trône à l'âge de quatre ans grâce à la condescendance qui laissait l'hérédité se rétablir de fait, furent troublées par l'usurpation du duc Henri de Bavière. Il succomba, et Othon vainqueur des Slaves rebelles put s'abandonner librement à la fatalité qui entraînait les monarques teutons en Italie comme dans une tombe impériale.

Crescentius consul de Rome. — Après une pre-

mière expédition qui aboutit à placer sur le saint siège le saxon Brunon, rappelé par de nouveaux troubles, il trouva son pape Grégoire V en fuite, et la république relevée dans Rome. Le consul Crescentius, après une vigoureuse résistance dans le château Saint-Ange (à Rome), fut pris et massacré en dépit d'une capitulation. Une nouvelle révolte chassa de Rome le cruel vainqueur, qui expira peu après, empoisonné par la veuve de Crescentius dont il avait fait sa concubine.

Henri-le-Saint, de Bavière, empereur et roi. (1002.)—La maison de Saxe finit avec Othon : Henri de Bavière fut élu à sa place. Son règne fut rempli par des guerres contre les Grecs des Calabres, contre les Lombards insurgés, et contre Boleslas, duc de Pologne, élevé à la dignité royale par Othon III. Il n'obtint la couronne impériale du pape Benoît VIII qu'en lui jurant fidélité : son prédécesseur avait décrété, du consentement de Grégoire V, qu'aux Allemands seuls appartiendrait l'élection de l'empereur des Romains. Quel chaos !

La corruption des mœurs et les misères publiques s'accrurent journellement sous ces princes, qui s'imaginaient racheter tous leurs méfaits en grossissant avec une folle profusion les immenses possessions d'un clergé turbulent et mondain.

Conrad-le-Salique, de Franconie, empereur et roi. (1024.) — *La Bourgogne réunie à l'empire.* — La réunion à l'empire du royaume de Bourgogne, qui comprenait toutes les provinces du sud-est de la France avec la Suisse et la Savoie, signala le règne de Conrad II le Salique, duc de Franconie. Il fut malheureux dans ses efforts pour soumettre les Lombards, et ne put forcer dans Milan l'intrépide archevêque Héribert, qui dirigeait le peuple soulevé à la fois contre l'empereur étranger et contre les petits tyrans nationaux. L'avilissement de l'autorité

monarchique était redevenu tel , que Conrad se vit forcé de solder ses propres vassaux pour les décider à marcher sous la bannière impériale.

Organisation féodale. — Sous Conrad II , la féodalité , dès long-temps établie de fait , reçut la consécration du droit ; les fiefs et arrière fiefs , multipliés à l'infini et à tous les degrés , devinrent légalement héréditaires : l'empire seul demeura électif.

Paix de Dieu et trêve de Dieu. — Vers ce temps les évêques voulurent promulguer la paix de Dieu , par laquelle le port des armes et les vengeances particulières devaient être défendues. Le mauvais succès de cette tentative fit réduire la paix de Dieu en trêve de Dieu. Du mercredi soir au lundi matin , puis du samedi soir seulement au lundi matin , toutes les voies de fait furent prohibées à peine d'amende et d'excommunication. Elles étaient donc permises le reste de la semaine !

Henri III , empereur et roi (1039). — Une longue guerre civile dans la Lorraine , qui comprenait alors tout le Brabant , outre les modernes duchés de Lorraine et de Bar , et les trois évêchés ; des efforts inutiles et coûteux pour réduire la Hongrie en fief de l'Empire , furent les principaux événements du règne de Henri III. Il fit aussi son voyage d'Italie pour chasser de Rome trois anti-papes qui se la disputaient , et présider à l'élection de Clément II , qui le couronna empereur à son tour , avec des cérémonies assez humiliantes pour l'orgueil impérial , telles que le serment de fidélité , le baisement des pieds , et l'office d'écuyer , qui consistait à tenir l'étrier au pape dans la cavalcade solennelle du couronnement.

La reconnaissance du droit exorbitant de nommer le pape compensait bien ces marques de déférence.

Nous touchons enfin au terme où les semences de tempêtes, dont le germe était contenu dans le rétablissement même de cette dignité impériale, si vague dans ses formes, dans son origine et dans ses droits, vont porter leurs fruits désastreux. Les différends qui se sont élevés jusqu'alors entre les papes et les empereurs ne sont que le prélude de l'effroyable lutte qui s'apprête.

Henri IV, empereur et roi. (1056) — Une régence aussi longue qu'orageuse sembla l'annonce des maux dont le jeune Henri IV devait être tour à tour l'auteur et la victime. Adalbert, archevêque de Brême, vainqueur de ses compétiteurs, l'impératrice-mère Agnès, l'archevêque de Cologne et le comte de Nordheim, n'enseigna que ses vices à son pupille. La mort de cet indigne ministre ne soulagea point l'Allemagne. Les débauches, l'immoralité, la tyrannie de Henri soulevèrent contre lui les Saxons et les Thuringiens, sur lesquels ses exactions pesaient de préférence. Ne pouvant se faire justice par la force, les opprimés en appelèrent à d'autres armes, et portèrent plainte contre Henri devant le chef de la chrétienté.

Grégoire VII; ses vastes projets. — Le siège de saint Pierre était alors occupé par l'un des plus grands hommes qui eussent jamais porté la tiare. Long-temps avant son élévation à la papauté sous le nom de Grégoire VII, le moine Hildebrand avait employé toute la puissance de son génie à miner l'autorité impériale, et déjà ses conseils avaient décidé l'un de ses prédécesseurs, Nicolas II, à promulguer une bulle qui enlevait aux empereurs l'élection des papes pour la rendre aux cardinaux, au peuple et au clergé de Rome, dans lequel les choix devaient se restreindre à l'avenir : mesure qui avait pour but d'exclure les évêques allemands, objets habituels des choix impériaux.

Cen'était là que la base de l'édifice colossal que Grégoire se proposait de faire surgir d'entre les ruines de celui de Charlemagne. Il crut qu'il était possible de rassembler au sein d'une vigoureuse unité les membres dispersés et convulsivement agités du grand empire, d'imprimer une direction forte et unique à toutes ces nations qui s'entre-déchiraient en vain depuis deux siècles et demi. Il crut ce pouvoir réservé à la papauté seule, et voulut faire de Rome un suprême tribunal d'appel pour les différends des nations entre elles et des nations avec leurs chefs. Par malheur, il souilla trop souvent ce plan sublime par de coupables violences et par des prétentions injustes à la souveraineté temporelle.

Il excommunie et dépose Henri. — On peut juger comment il accueillit les plaintes des Saxons. Il cita sur-le-champ Henri à comparaître devant lui dans un délai fixé, pour avoir à se justifier. L'empereur furieux répondit en le faisant déposer par les évêques allemands. Grégoire l'excommunie et le dépose à son tour de tous ses royaumes. Le tyran, abandonné de tous, fut forcé de venir implorer sa grace de Grégoire au château de Canosse, et ne l'obtint qu'au prix des conditions les plus dures et les plus honteuses, qu'il ne tarda pas à violer.

Mort de Grégoire VII. — Les foudres pontificales avaient porté coup, et les électeurs avaient nommé Rodolphe de Souabe empereur à la place de Henri; mais ce prince périt dans une bataille décisive de la main de Godefroy de Bouillon, devenu depuis si célèbre dans la première croisade; et Henri put repasser les Alpes à la tête d'une armée victorieuse pour aller assiéger Grégoire dans Rome. Le pape fut délivré par Robert Guiscard, chef des Normands conquérans de Naples et de la Sicile, et mourut peu après chez son libérateur, en

prononçant ces belles paroles, tirées de l'Écriture-Sainte : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil. »

Le reste de la vie d'Henri ne fut qu'un tissu de misères : l'ame de Grégoire VII avait passé dans tous ses successeurs.

Il semblait alors que l'excommunié n'eût plus ni patrie ni famille : l'insurrection des sujets d'Henri fut suivie de celle de ses propres enfans, Conrad et Henri, qui embrassèrent le parti des papes. Pris en trahison par le second de ces indignes fils, le malheureux empereur vit passer sa couronne sur le front de ce prince dénaturé, et mourut de chagrin chez l'évêque de Liège, qui presque seul avait oublié ses fautes pour ne voir que ses malheurs.

Henri V, empereur et roi. (1106) — Le parricide Henri V ne fut pas plus fidèle à Rome qu'à son père. A peine était-il sur le trône qu'il refusa de se dessaisir du droit de nommer et d'investir les évêques, l'une des principales causes de l'excommunication de son père. Il consentit enfin à rendre au clergé la liberté des élections, mais à condition que celui-ci renoncerait aux régales, c'est-à-dire aux fiefs et aux privilèges qu'il tenait de la libéralité des princes, et qui l'obligeaient à foi et hommage envers l'empereur.

Il est excommunié aussi. — Ce sage traité ne fut point exécuté, grâce à l'égoïste avarice des évêques allemands, et les calamités du règne d'Henri IV recommencèrent. De là, guerres en Allemagne, guerres en Italie, persécutions des papes par l'empereur, excommunication de l'empereur par les papes, jusqu'à ce que les armes tombassent des mains fatiguées des deux partis. Un traité définitif, d'Henri avec Calixte II, consacra la liberté des élections avec l'investiture impériale purement relative à la possession des fiefs.

La puissance monarchique souffrait cruellement des suites de cette longue querelle, dont les nécessités avaient contraint les empereurs à aliéner presque tous leurs domaines et à fermer les yeux sur les usurpations des grands.

Villes libres. Affranchissement des serfs. — L'affaiblissement du pouvoir temporel du clergé profita davantage à la liberté : bon nombre de villes qui relevaient des seigneurs ecclésiastiques s'érigèrent ou furent érigées en villes libres et impériales. Beaucoup d'artisans serfs obtinrent aussi de l'empereur leur affranchissement et le droit de bourgeoisie.

Renaissance du droit romain. — Ce fut aussi vers ce temps que commença de renaître l'ancien droit impérial romain, si utile à nos institutions civiles par ses sages dispositions dont le Code Napoléon s'est encore inspiré de nos jours, mais si funeste aux progrès politiques par sa tendance exclusivement monarchique.

Lothar II, de Saxe, empereur et roi. (1125) — La maison de Franconie mourut avec Henri V : Lothar, duc de Saxe, fut élu à sa place. Les circonstances de son élection furent remarquables : un légat du pape y présida, et l'on députa à Rome pour demander au pontife la confirmation du nouvel empereur, preuve du triomphe complet des principes de Grégoire VII.

Le peuple exclu du droit électoral. — Le peuple fut exclu, à compter de cette élection, au profit des ducs, des princes et des prélats, qui confièrent la nomination à dix commissaires choisis entre eux. De là l'origine du collège électoral qui les exclut bientôt eux-mêmes.

Abaissement du pouvoir impérial. — Dans la première diète que tint Lothar, il se vit arracher le droit de faire la guerre et de mettre les princes

au ban de l'empire sans le consentement de la diète, celui d'établir des impôts, de bâtir des forteresses, etc. C'étaient là qu'en étaient réduits les successeurs d'Othon-le-Grand.

Le schisme qui partagea la chrétienté entre deux papes ennemis attira Lothar en Italie. Les guerres qu'il entreprit pour Innocent II, contre son rival Anaclet II, achevèrent de ruiner l'autorité impériale.

Les Welf et les Hohenstauffen. Conrad III, de Franconie, empereur et roi. (1138)—A sa mort commencèrent les querelles des Welf de Saxe, et des Hohenstauffen de Franconie, sources des longues discordes des Guelfes et des Gibelins, qui passèrent bientôt d'Allemagne en Italie. Les Hohenstauffen l'emportèrent, et Conrad de Franconie fut élevé à l'empire. Il refusa de se mêler des querelles de l'Italie qui se couvrit de républiques, et mourut au retour d'une croisade en Palestine, où il s'était laissé entraîner par les exhortations du fameux Saint-Bernard, abbé de Clairvaux.

Frédéric Barberousse, de Souabe, empereur et roi. (1152)—Frédéric Barberousse, duc de Souabe, son neveu, lui succéda : ce prince, aussi ambitieux qu'énergique, ne se contenta pas de ressaisir les prérogatives de sa couronne, il voulut faire la contrepartie de Grégoire VII, et s'appuyant sur le droit romain et ses interprètes, les jurisconsultes de Bologne, il prétendit au titre de souverain du monde, en sa qualité d'empereur romain.

Il commença de réaliser ses prétentions en se faisant le champion de l'anti-pape Victor, et en couvrant de sang et de ruines la Lombardie qui lui refusait l'hommage. Mais il eut beau détruire Crème, Tortone, Suze, raser Milan même et semer du sel sur ses débris, il ne put détruire, avec ces villes infortunées, l'esprit de républicanisme qui les aimait : Milan se releva de ses cendres, une nouvelle

ligue plus terrible se forma, et la célèbre journée de Lignano vengea la liberté italienne.

Il meurt à la croisade. — Frédéric, vaincu et forcé d'accepter une paix glorieuse pour les Lombards et pour le pape, s'en alla mourir à la croisade. Mais avant de partir pour cette fatale expédition, il s'était vengé du duc de Saxe, dont la défection avait causé ses désastres en Italie, et avait démembré les vastes possessions de la maison de Saxe entre tous les princes voisins. Ce fut la fin de ce formidable duché de Saxe, qui occupait tout le nord de l'Allemagne, entre le Rhin, le Mein, la Bohême, le Brandebourg et l'Océan.

Duché d'Autriche. Conquête de la Prusse par les chevaliers teutoniques. — L'érection de l'Autriche en duché indépendant de l'empire, l'institution de l'ordre des chevaliers teutoniques, si fameux par la conquête de la Prusse encore païenne, diverses ordonnances, entre lesquelles on remarque l'établissement du droit de diffidation, signalèrent encore son règne. Ce droit de diffidation avait pour base de régulariser les guerres des princes et des barons entre eux : il ordonnait de délier son ennemi trois jours d'avance, et défendait de l'attaquer par surprise.

Henri VI, empereur et roi. (1191) — Henri VI, fils et successeur de Frédéric, détruisit le royaume des Deux-Siciles, fondé par ces mêmes Normands qui avaient également conquis l'Angleterre dans le cours du siècle précédent, et réunit à l'empire toutes les contrées qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Cette conquête lui coûta la vie. L'impératrice Constance sa femme, princesse du sang des rois normands, vengea par le poison sur son barbare époux ses proches et ses concitoyens, égorgés en punition de leur vaillante résistance.

Il avait échoué auparavant dans le projet de

rendre l'empire légalement héréditaire dans sa maison; il obtint seulement des électeurs l'élévation de son fils Frédéric, enfant, au titre de roi des Romains, qui désignait l'héritier présomptif de la couronne impériale.

Philippe de Souabe et Othon de Brunswick se disputent l'empire. — Cependant l'extrême jeunesse de ce prince le fit exclure de l'empire, après la mort de son père : la couronne fut disputée entre son oncle Philippe, duc de Souabe et de Toscane, et Othon de Saxe-Brunswick, chef du parti des Welf, et fils du duc de Saxe dépouillé par Barberousse.

Innocent III, pape. Othon, de Brunswick, empereur et roi. (1208). — Le pape Innocent III, héritier du génie et des projets de Grégoire VII, se déclare juge suprême de la contestation, et décide en faveur d'Othon. Cependant celui-ci eût succombé sous les armes de Philippe, si celui-ci n'eût été assassiné par une vengeance particulière. Othon ne se voit pas plus tôt débarrassé de son rival, qu'oubliant les bienfaits du pape, il se jette sur les domaines de l'église en Italie, et viole tous les sermens qu'il lui avait prêtés.

Excommunié, déposé, battu à Bovines. (1214). — Il eut bientôt à s'en repentir : excommunié par le pape, déposé par les électeurs, il vit élever à sa place sur le trône impérial le jeune Frédéric, fils de Henri VI, qu'il avait voulu dépouiller du royaume des Deux-Siciles, héritage acheté au prix de tant de sang. La journée de Bovines, où il fut entièrement défait avec ses alliés, le roi d'Angleterre et le comte de Flandre, par Philippe-Auguste, roi de France, allié de Frédéric, le rendit incapable de disputer plus long-temps l'empire à celui-ci ; et il mourut quelques années après simple duc de Brunswick.

Royaume de Bohême. — Ce fut sous son règne que le duché de Bohême fut érigé en royaume.

Fredéric II, empereur et roi. — La mauvaise foi de Frédéric égale à celle d'Othon, sa légèreté à prêter des sermens qu'il n'avait pas l'intention de tenir, furent cause des agitations et des malheurs de sa vie. A peine sur le trône, il jura au pape de se croiser pour aller reprendre Jérusalem aux Musulmans; il jura également de ne pas réunir entre ses mains l'empire et les Deux-Siciles, et de donner ce royaume à son fils.

Excommunié par Grégoire IX, va à la croisade. — Excommunié par Grégoire IX, pour avoir manqué à l'une et à l'autre promesses, il le fut de nouveau pour avoir enfin pris la croix sans s'être fait absoudre préalablement. Plus heureux que ses devanciers, il se rendit maître de Jérusalem par un traité avec le sultan d'Égypte, et revint sain et sauf en Europe; mais la guerre l'y attendait encore. Elle fut suspendue un moment par un traité que rompit bientôt à son tour l'implacable pontife, à l'occasion d'une victoire des villes lombardes sur Frédéric et de l'occupation de la Sardaigne par celui-ci.

Grégoire IX fut puni de ses odieuses violences : la fortune ne fut pas plus de son côté que ne l'était la justice, cette fois du moins. Saint Louis, roi de France, eut la sagesse de refuser la couronne impériale dont le pape l'invitait à s'emparer pour le compte de son frère, le comte d'Artois; et Grégoire vaincu mourut de chagrin au moment de tomber au pouvoir de l'empereur, déjà sous les murs de Rome.

Lutte continuée par Innocent IV. — La lutte fut continuée par Innocent IV, qui fit proclamer la déposition de l'empereur dans le concile de Lyon. Les efforts de Frédéric pour obtenir la paix et sa réhabilitation furent inutiles. L'orgueilleux pontife lui op-

posa successivement deux compétiteurs à l'empire, Henri de Thuringe et Guillaume de Hollande; et Frédéric mourut sans avoir vu la fin de cette déplorable querelle, qu'avaient signalée les plus affreux excès des deux parts. Le pape avait été jusqu'à prêcher la croisade contre son rival, contre un souverain chrétien et catholique !

L'état de l'Allemagne était horrible : chaque canton était déchiré, non seulement par la guerre civile, mais par les ravages des barons féodaux, qui faisaient presque tous le métier de brigands autour de leurs châteaux. Soixante-dix villes des bords du Rhin se confédérèrent pour résister à ces exactions, renouvelant ainsi les anciennes ligues germaniques.

Ruine des Hohenstauffen. — Innocent IV ne cessa pas de poursuivre le père dans les enfans. Conrad, Mainfroy et Conradin, derniers princes de la maison de Souabe, succombèrent tour à tour sous sa haine, appuyée contre les deux derniers par les armes du cruel Charles d'Anjou, comte de Provence, qui arracha les Deux-Siciles aux princes allemands, et fit périr sur l'échafaud le dernier des Hohenstauffen, l'infortuné Conradin.

Anarchie. — L'histoire de l'empire disputé entre Guillaume de Hollande, Richard d'Angleterre et Alphonse-le-Sage, roi de Castille, n'offre qu'un vrai chaos jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche, dont celle qui règne encore descend par les femmes.

Le droit électoral réduit aux sept grands officiers de l'empire. — Le droit électoral, enlevé au peuple par les grands et le clergé, leur fut ravi à leur tour par les sept grands officiers de la couronne. Quel pas l'aristocratie avait fait depuis ces jours de gloire et de liberté, où le consentement de toute la nation en armes était requis pour la nomination d'un chef des chefs ! Le démembrement des domaines

de la maison de Souabe et de Franconie, qui en-fanta une multitude de villes libres et de princes et de barons relevant immédiatement de l'empereur, fut au contraire favorable à la liberté, ainsi que l'établissement de la fameuse *hanse* ou ligue commerciale des villes maritimes du Nord; mais c'étaient des libertés locales et non plus nationales.

Rodolphe de Habsbourg, empereur (1273). — Rodolphe évita les malheurs de ses devanciers par l'abandon de leurs prétentions sur l'Italie, et par une entière soumission à la cour de Rome. Dès lors, le titre d'empereur ne fut plus attaché nécessairement à la possession de la Lombardie.

Il était monté sur le trône, l'un des plus faibles princes de l'empire. Quand la mort l'en fit descendre, il était devenu l'un des plus puissans, une guerre heureuse contre le roi de Bohême lui ayant livré l'Autriche, la Styrie et la Carniole.

Adolphe de Nassau, empereur. (1294)—Adolphe de Nassau lui succéda à l'empire; mais ses vices ayant indisposé les électeurs, la puissance impériale était tellement affaiblie, qu'ils ne craignirent pas de le déposer, et de nommer à sa place Albert, duc d'Autriche, fils de Rodolphe. Adolphe défendit ses droits les armes à la main, et périt sous les coups d'Albert, à la bataille de Worms.

Albert d'Autriche, empereur (1298). *Capitulations imposées aux empereurs.* — Ce fut vers ce temps que les électeurs commencèrent à imposer à chaque nouvel empereur une *capitulation*, qui renfermait sans cesse de nouveaux privilèges contraires à son autorité. De là les nouvelles querelles qui succédèrent à celles des papes et des souverains, et dont les peuples furent également victimes.

Soumission d'Albert au pape. — La lutte des

papes et des empereurs eût été difficilement renouvelée sous des princes qui avaient pris le parti de céder sur tous les points. Albert ayant été, comme Henri IV, cité au tribunal du pape par ses sujets mécontents, agit bien différemment. Il obéit, et reconnut hautement que le droit électoral procédait du saint-siège, de qui les empereurs recevaient la puissance du glaive matériel : c'était faire acte de vassalité et mettre l'état dans l'église, comme d'autres avaient voulu mettre l'église dans l'état.

Assassinat d'Albert. (1308) — Albert, exécré de tout l'empire, fut assassiné par son neveu Jean de Habsbourg, dont il retenait injustement l'héritage, au moment où il marchait contre la nouvelle république suisse qui venait de secouer le joug de ses land-vogts.

Henri VII, de Luxembourg, empereur (1309). — Henri, comte de Luxembourg, nommé par les électeurs et confirmé par le pape Clément V, en vertu du prétendu droit que continuaient à s'arroger les pontifes, à cause du titre de roi des Romains, résolut de rentrer en possession de l'Italie, déchirée par les Guelfes et les Gibelins. Les Guelfes, soutenus par le roi de Naples, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Henri voulut envahir les états de ce prince : le pape prit la défense du Napolitain, vassal du saint-siège, et voulut faire valoir le serment de fidélité que lui avait prêté Henri, en recevant la couronne, pour lui enjoindre de respecter son adversaire. Henri, qui n'entendait pas ainsi son serment, eût passé outre si la mort ne l'eût arrêté.

La Bohême passe dans sa maison. — Quelques années auparavant, le royaume de Bohême et de Moravie était entré dans sa maison par alliance.

Louis V, de Bavière, empereur. (1314) — Après

sa mort, une nouvelle guerre générale embrasa l'Allemagne et l'Italie, partagées entre Louis, duc de Bavière, et Frédéric, duc d'Autriche, jusqu'à ce que Frédéric fût tombé au pouvoir de son ennemi, à la bataille de Muhldorf.

La faction gibeline, en Italie, alors en guerre avec le pape Jean XXII, s'était déclarée en faveur de Louis: le pape voulut en vain forcer ce prince d'abandonner son alliance. Furieux de sa résistance, il annule son élection, et le déclare déchu de tous ses droits. Louis, de son côté, marche sur Rome, y entre triomphant, dépose à son tour le pape, *comme convaincu d'hérésie*, et lui oppose un anti-pape; mais une nouvelle insurrection chasse bientôt de Rome anti-pape et empereur, et l'Italie est libre pour long-temps du joug tudesque (allemand).

Louis, abattu par ses revers, fit des efforts sincères, mais inutiles, pour obtenir une paix même humiliante, de Jean et de son successeur Benoît XII, lorsqu'une imprudence de celui-ci suscita un orage passager, dont un adversaire plus habile que Louis eût tiré un parti terrible. Benoît s'étant avisé d'écrire que Louis avait reçu l'empire de ceux qui n'avaient pas le droit de le lui donner, les électeurs s'assemblent, et déclarent, par la fameuse pragmatique de Rense, que la dignité impériale vient de Dieu seul, et que l'élu des électeurs n'a nul besoin de la confirmation du pape pour prendre les titres d'empereur et de roi des Romains.

Benoît eut la prudence de ne pas se heurter contre cette vigoureuse résolution; mais il ne renonça pas à ses projets de vengeance contre Louis, et Clément VI, son successeur, les poursuivit avec plus de vigueur, aidé des princes de la maison de Luxembourg, ennemis mortels de l'empereur, dont l'un, Charles, marquis de Moravie, aspirait ouvertement à l'empire. Louis, effrayé, offrit la soumission la plus entière au pape; mais celui-ci exigeait la cassation de la pragmatique de Rense, et la reconnaissance

que l'empire était un fief du saint-siège. Louis ne put, ou n'osa porter si loin la bassesse : Charles de Luxembourg eut moins de pudeur : une partie des électeurs, assemblés à l'instigation du pape, le proclamèrent empereur à la place de Louis, et révoquèrent la pragmatique, de concert avec lui. La force des armes eût probablement annulé de fait cette élection assez vicieuse de droit, sans la mort subite de Louis, au moment où il s'avancait sur les Alpes.

Charles IV, de Luxembourg, empereur (1348).
— Malgré la mort de son rival, Charles de Luxembourg, roi de Bohême, du chef de son père Jean, ne fut pas reconnu du parti de Louis, sans avoir à combattre deux nouveaux compétiteurs : il y réussit enfin pour le malheur de l'Allemagne, qu'il ruina par ses exactions, et humilia par ses lâchetés.

Bulle d'or. — Sous son règne fut promulguée la constitution appelée bulle d'or, qui devint la loi fondamentale de l'empire. Le droit électoral y fut définitivement restreint aux sept grands officiers de la couronne, qui le possédaient déjà exclusivement, comme nous l'avons dit, savoir : trois ecclésiastiques, les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, archi-chanceliers de l'empire, et quatre laïcs, le roi de Bohême, archi-échanton, le comte palatin du Rhin, archi-sénéchal, le duc de Saxe-Wittemberg, archi-maréchal, et le markgrave de Brandebourg, archi-chambellan.

Les terres électORALES, c'est-à-dire donnant droit d'élection, furent déclarées indivisibles, et le partage de l'aîné des fils. Les femmes purent y succéder seulement en Bohême, et plus tard en Hanovre, quand ce duché fut érigé à son tour en électorat.

Le comte palatin du Rhin, et l'électeur de Saxe furent vicaires de l'empire; l'archevêque de Trèves fut chargé de convoquer l'assemblée électORALE à chaque

vacance du trône : le lieu de l'élection dut être invariablement Francfort sur-le-Mein; Aix-la-Chapelle, celui du couronnement de l'empereur, par les mains de l'archevêque de Cologne.

Du reste, la bulle d'or ne décida rien à l'égard des prétentions papales.

Charles mourut après avoir fait nommer son fils Wenceslas roi des Romains, du consentement exprès du pape Grégoire XI.

Wenceslas, empereur. (1379) Ses vices et ses malheurs. — La maison de Luxembourg devait être fatale à l'empire. Wenceslas enchérit sur les vices de son père : perdu dans ses crapuleuses débauches au fond de la Bohême, il laissa s'entre-déchirer les peuples et les princes, et n'intervint dans la lutte des villes confédérées du Rhin et de Souabe contre les seigneurs de l'Allemagne occidentale, que pour trahir et accabler le parti populaire, auquel il avait promis son appui.

Sa conduite fut plus odieuse encore dans ses états héréditaires, où son père du moins avait su se faire aimer : deux fois les Bohêmes, indignés de sa tyrannie, le jetèrent au fond d'une prison, d'où il ne sortit que par les remontrances des électeurs.

La seule bonne action de sa vie fut peut-être une des causes de sa ruine.

Schisme d'Occident. — C'était alors le temps de ce fameux schisme qui partagea la chrétienté entre deux papes rivaux, résidant l'un à Rome, l'autre à Avignon. Wenceslas ayant voulu, d'accord avec le roi de France Charles VI, obliger les deux papes à l'abdication pour rétablir la paix de l'église par l'élection d'un troisième, qui pût être généralement reconnu, les électeurs ecclésiastiques et le comte palatin, partisans du pape de Rome, se mirent à la tête des nombreux mécontents, proclamèrent l'empereur déchu du trône, élevant à sa place le comte palatin du Rhin, Robert de Bavière.

Robert de Bavière, empereur. (1401)—Grace à la mollesse de Wenceslas, Robert, reconnu sans opposition, voulut signaler son avènement à l'empire par la conquête de la Lombardie, qu'aux termes de sa capitulation, il s'était obligé de reprendre sur Galéas Visconti, créé duc souverain de Milan par Wenceslas. Il fut battu et rejeté honteusement hors de l'Italie. Il ne réussit pas davantage à réunir à l'empire le duché de Brabant, qui était entré malgré lui et les électeurs dans la maison française de Bourgogne, ni à terminer le schisme invétéré qui désolait l'Europe.

Sigismond de Luxembourg, empereur. (1410)—Sigismond de Luxembourg, déjà roi de Hongrie du chef de sa femme, et frère de Wenceslas, succéda au prince bavarois. Son énergie et son activité le rendaient plus digne d'un titre que sa puissance personnelle pouvait du moins faire respecter.

L'appui matériel qu'il prêta aux décisions du concile de Constance délivra enfin la religion du schisme où figuraient pour lors non plus deux papes, mais trois. Le but de la réunion du concile n'était pas seulement l'extinction de cette scandaleuse querelle, mais bien aussi la réforme de l'église.

Le concile se déclara supérieur au pape ; mais par malheur il laissa échapper de ses mains la réforme pratique des abus sans nombre qui affligeaient l'église. C'était le moment propice pour raffermir sur sa base le catholicisme ébranlé par son propre poids. On le laissa échapper ; et cette réforme, que des mains amies ne voulurent point entreprendre, le fut bientôt par celles d'ennemis implacables qui devaient porter à l'église *universelle* les coups les plus terribles qu'elle eût reçus depuis les jours d'Arius.

Déjà les docteurs du parti impérial, dans les longues guerres des papes et des empereurs, avaient soulevé les plus graves questions à l'égard de la

papauté, et l'Anglais Wiclef n'avait pas craint d'attaquer à la fois la papauté, l'épiscopat, les vœux monastiques et les sacremens eux-mêmes, lorsque Jean Hus, recteur de la florissante université de Prague, et son ami Jérôme, furent traduits devant le concile de Constance, pour des doctrines à peu près analogues. Arrêtés en dépit d'un sauf-conduit, ils furent condamnés, livrés au bras séculier (c'est-à-dire au pouvoir civil, les peines de sang étant prosrites du code ecclésiastique), et brûlés vifs.

Guerre des Hussites. (1419 à 1436) — Ce supplice barbare ne fut que trop vengé : la Bohême presque entière avait embrassé les opinions de Jean Hus. Les Hussites se levèrent en masse sous la conduite du formidable Ziska, et firent couler des torrens de sang catholique. Le lâche Wenceslas mourut de frayeur à leur entrée dans Prague. Ils refusèrent de reconnaître Sigismond pour son successeur au trône de Bohême, et la lutte la plus atroce s'engagea entre les populations slaves de Bohême, de Moravie, etc., et les forces de l'empire dirigées par Sigismond. La victoire suivit partout les drapeaux des intrépides et farouches sectaires, et l'on fut forcé de leur accorder la liberté de conscience et une paix glorieuse, qui même ne fut acceptée qu'après une guerre civile entre eux, car les plus furieux ne voulaient entendre à aucunes conditions.

Concile de Bâle.—Sigismond, enfin reconnu roi de Bohême, mourut peu après, sans avoir vu le calme rétabli dans l'église; car pendant ce temps, le pape Eugène IV et le concile de Bâle se faisaient la guerre la plus scandaleuse, et s'excommuniaient réciproquement.

La situation intérieure de l'Allemagne était toujours la même dans sa triste et sanglante monotonie, guerres, brigandages, discordes et misères.

Le droit romain établi définitivement. — L'adop-

tion du droit romain, en introduisant dans les tribunaux et dans les conseils des princes les jurisconsultes à la place des chevaliers, ne fit que substituer la ruse et la chicane à la force matérielle : le peuple n'en profita guère.

Ces princes qui avaient tant réduit le pouvoir de l'empereur étaient à leur tour retenus dans d'étroites limites par les nobles et les citoyens qui composaient leurs états provinciaux. Malheureusement, ces entraves, qui rendaient souvent impossible une guerre étrangère, même utile à l'empire, n'arrêtaient jamais la guerre civile. Chose incroyable ! à travers tous ces maux, le commerce jouissait d'une éclatante prospérité. La Hanse du Nord, dont Lübeck était le chef-lieu, et les villes libres de l'intérieur absorbaient, avec celles de la Flandre, tout le trafic de l'Europe.

Albert II d'Autriche, empereur. (1438) — Le court règne d'Albert, duc d'Autriche et roi de Bohême et de Hongrie, du chef de sa femme, fille de Sigismond, n'offre d'autres événemens que la continuation des bruyans démêlés du pape et du concile, que le premier empêchait d'effectuer la réforme, objet de tant de vœux.

Frédéric III, empereur. (1440) — Frédéric d'Autriche, duc de Styrie, de Carniole et de Carinthie, son successeur, ne rougit pas de demander sa confirmation à un pape déposé par le concile, et perturbateur du repos de l'Europe. Cette démarche mit de nouveau l'Allemagne en feu, et prolongea la querelle qui se termina enfin à l'amiable sous Nicolas V, moins intraitable que son prédécesseur Eugène; et tant de bruit et de scandale n'aboutit qu'à une réforme complètement illusoire et avortée.

Frédéric III fut le dernier empereur qui se fit couronner en Italie : vaine cérémonie; car il y alla sans armée, et n'osa pas même traverser la Lombar-

die, dont le duc Francisco Sforza lui eût refusé le passage.

La mort du jeune Ladislas, fils de l'empereur Albert, laissa vacans les royaumes de Bohême et de Hongrie. Ils échappèrent à la maison d'Autriche, en dépit de Frédéric : les Bohêmes donnèrent leur couronne à Georges Podiébrad, et les Hongrois, au célèbre Mathias Corvin.

Progrès des Turks. — Il semblait qu'un esprit de vertige agitât l'Allemagne. Tandis que les Turks, maîtres de Constantinople, assiégeaient Belgrade et menaçaient ses frontières, elle continuait à se déchirer de ses propres maux. La succession de l'électeur palatin, les différends du pape avec l'archevêque de Mayence, le mécontentement des Viennois contre l'empereur, tout servait de prétexte à des guerres cruelles et sans fin. Les papes s'efforcèrent en vain d'exciter une croisade contre les Othomans ; ils la rendirent impossible eux-mêmes, en révoquant la liberté de conscience accordée aux Hussites, en excitant le roi de Hongrie à envahir les états de Podiébrad, qui se vit arracher la Moravie par le redoutable Mathias. Ce prince, irrité que l'empereur, après la mort de Podiébrad, eût donné l'investiture de la Bohême au prince Wladislas de Pologne, tourna bientôt ses armes contre l'Autriche, la conquit presque toute entière, et la garda jusqu'à sa mort.

Succession de Bourgogne. — Les revers de Frédéric furent bien compensés par le mariage de son fils Maximilien avec Marie de Bourgogne, héritière des immenses domaines du dernier duc de Bourgogne, Charles le-Téméraire. Cette union transporta dans la maison d'Autriche les Pays-Bas, la Franche-Comté de Bourgogne, l'Artois, etc. ; elle fut la source des longues haines de la France et des diverses branches de la maison d'Autriche.

Invention de l'imprimerie. — L'immortelle invention de l'imprimerie eut lieu au commencement du règne de Frédéric : l'opinion générale l'attribue à Hanz Guttemberg, de Mayence.

Maximilien I^{er}, empereur. (1493) — Sous Maximilien, prince éclairé, libéral, dévoué au bien de sa patrie, nous allons voir enfin la malheureuse Allemagne respirer de ses longues souffrances, et l'empire ébranlé raffermir sa constitution, et rétablir le calme dans son sein, par les sages réglemens de la diète de Worms.

Diète de Worms, ses sages mesures. (1495) — La paix générale et perpétuelle proclamée, le droit de diffidation ou de guerre particulière aboli, la division de l'empire en six, puis en dix cercles, dans chacun desquels un capitaine général était chargé de poursuivre tout infracteur de la paix publique, l'établissement de la chambre impériale, sorte de cour d'appel élevée au-dessus de tous les tribunaux provinciaux, et qui partagea l'administration de la justice avec le conseil aulique, tribunal fondé par Maximilien, et dépendant immédiatement de l'empereur, rendent impérissable le souvenir de cette diète.

Guerres d'Italie. — Le démon de la discorde, chassé d'Allemagne pour quelque temps, se réfugia en Italie, et renouvela ces guerres, plaie incurable de l'empire.

Les Français, dont la puissance allait toujours croissant depuis l'expulsion des Anglais, menaçaient d'assujétir l'Italie à leur domination. Chassés un moment de la Péninsule, après l'avoir occupée tout entière sous Charles VIII, ils étaient revenus à la charge, et demeurés maîtres de Gênes et de la Lombardie. Maximilien, après d'impuissantes tentatives contre eux, devint leur allié dans la fameuse ligue de Cambrai contre les Vénitiens, qui avaient

menacé récemment l'Autriche d'une invasion. La république de Venise ne put tenir contre les forces bien supérieures des confédérés : Maximilien eût voulu l'accabler; mais le pape et le roi d'Espagne, maître du royaume de Naples, membres de la confédération, arrêtaient une vengeance qui eût donné trop de prépondérance aux Français et aux Allemands.

Bientôt la ligue, que le roi de France Louis XII avait dirigée, se retourna contre lui, grâce aux artifices du pape Jules II, plein du grand projet de chasser les étrangers d'Italie. Les Français perdirent le Milanais pour le reprendre peu après, sous la conduite du jeune François I^{er}, malgré les efforts inouïs des Suisses, alliés de Sforza, duc de Milan, et tout fiers de s'être récemment séparés avec violence de l'empire.

Maximilien, après une tentative inutile pour repousser les Français au-delà des Alpes, fut obligé d'accepter la paix de François I^{er}, et mourut au milieu de ses projets de guerre contre les Turks.

Ce prince avait eu la singulière idée de réunir sur sa tête la tiare papale à la couronne d'empereur : diverses circonstances ne lui permirent pas de chercher à la réaliser.

Puissance de la maison d'Autriche. — Il laissa sa maison dans une situation bien florissante : son petit-fils Charles était roi d'Espagne, de Naples et des Indes occidentales, par sa mère Jeanne d'Aragon; souverain des Pays-Bas, par son père Philippe, fils de Maximilien et de Marie de Bourgogne. Le double mariage de ses deux autres petits-enfants, Ferdinand et Marie, avec les héritiers de Hongrie et de Bohême, assurait également ces deux trônes à sa famille.

Luther. — Ce règne vit commencer la révolution religieuse, qui devait être si fatale à l'église. Les extorsions de la cour de Rome, la vente scandaleuse

des indulgences, par laquelle tous les péchés étaient remis à prix d'argent, firent éclater enfin l'orage depuis si long-temps amassé. Luther, religieux augustin, homme d'un génie vaste, audacieux et violent, s'était élevé avec force contre ces abus. Jean Tetzel, dominicain, chargé de la vente des indulgences, ne lui répondit que par des invectives, et en faisant brûler publiquement ses remontrances. Luther alors ne connut plus de bornes : des abus, il passa aux dogmes, niant le purgatoire, attaquant la papauté, les sacrements, les vœux religieux, présentant l'Écriture-Sainte comme la seule règle de foi du chrétien. On eût pu le ramener par la douceur : on préféra les moyens de violence, et le réformateur, soutenu à son tour par les princes, les peuples et les érudits d'une grande partie de l'Allemagne, poursuivit son entreprise avec une hardiesse toujours croissante.

Charles V, empereur. (1519) — Charles, roi d'Espagne, si fameux dans l'histoire sous le nom de Charles-Quint, fut élu empereur après la mort de son aïeul. Il avait eu pour concurrent François I^{er}, roi de France, et leur rivalité, qui enfanta celle de la France et de l'Espagne, bouleversa l'Europe long-temps encore après eux. Leur longue lutte et les guerres qu'elle causa l'établissement de la réforme en Allemagne, remplissent le règne de Charles.

Guerres contre François I^{er}. — Charles, politique bien supérieur à son brillant adversaire, sut réunir contre lui une coalition formidable, où figuraient son frère l'archiduc Ferdinand, auquel il avait cédé tous les états autrichiens en Allemagne, le roi d'Angleterre, le pape et l'Italie entière. Les Français perdirent le Milanais, et les armées des alliés attaquèrent la France par tous ses points vulnérables ; mais cette invasion échoua. François I^{er} reparaît à son tour en Italie : vainqueur d'un moment,

il tombe au pouvoir des généraux de l'empereur dans la fatale journée de Pavie, et ne sort de sa prison qu'aux conditions les plus dures. Bientôt après, Rome, pour punir la défection du pape Clément VII, est prise et saccagée par une armée impériale, composée presque entièrement de luthériens. Les temps étaient bien changés.

L'Allemagne cependant était en feu. Le ban prononcé par la diète contre Luther et ses fauteurs, pour avoir refusé de se rétracter, n'eût pu être mis à exécution sans une guerre universelle. Mais déjà les réformateurs se déchiraient entre eux : l'Helvétien Zwingli, le saxon Muncer, fondateur des anabaptistes, et son successeur le féroce Jean de Leyde, rejetant l'interprétation biblique de Luther, promulguent leurs nouvelles doctrines par le fer et le feu, désolent toutes les rives du Rhin et du Mein par leurs fureurs, que seconde un soulèvement terrible des paysans contre les seigneurs.

Siège de Vienne par les Turks. (1529) — Pendant ce temps, les Turks envahissaient la Hongrie, et venaient mettre le siège devant Vienne, dont l'hiver seul les éloigna.

La crainte des attaques du sultan Soliman força l'empereur de révoquer tous les édits contre les luthériens, dont Mélanchton avait rédigé la profession de foi sous le nom fameux de confession d'Augsbourg, et d'accorder la liberté de conscience jusqu'au futur concile auquel les deux partis en appelaient. A ce prix, tous les princes lui fournirent des secours à l'aide desquels il repoussa les Othomans, et consentirent à reconnaître son frère Ferdinand comme roi des Romains.

Concile de Trente. (1545) — Le concile, qui eût pu étouffer le mal à sa naissance, ne remédia à rien : il ne fut reconnu que des catholiques, dont il fait encore la règle de foi.

Ligue de Smalkalde. Guerres de religion. (1546 à 1552) — La guerre civile éclata bientôt sur la révélation d'un traité secret de l'empereur et du pape pour écraser l'hérésie. La ligue protestante de Smalkalde mit sur pied une armée formidable qui eût pu accabler Charles pris au dépourvu : l'hésitation des chefs le sauva et les perdit. Les deux colonnes de la ligue, l'électeur de Saxe et le land-graff de Hesse, furent vaincus successivement, pris et dépouillés de leurs états; mais l'abus de la victoire ne tarda pas à la rendre inutile. Maurice de Saxe, allié de l'empereur, indigné de son despotisme et du refus qu'avait fait Charles de rendre la liberté au lang-graff, se met tout-à-coup à la tête de ses ennemis, s'allie à la France, et le force à subir une transaction onéreuse et humiliante.

La paix définitive, qui consacra la liberté de conscience au profit des luthériens, mais à l'exclusion de toutes les autres sectes protestantes, fut jurée des deux parts à Augsbourg, malgré la colère et les menaces du pape Paul IV.

Abdication de Charles-Quint. (1556) — L'ambitieux, l'avidé, l'orgueilleux Charles-Quint, lassé de cette puissance pour laquelle il avait tant combattu, abdiqua l'année suivante la couronne impériale en faveur de Ferdinand. Il avait déjà résigné tous ses états héréditaires entre les mains de son fils Philippe.

Ferdinand I^{er}, empereur. (1558) — Le court règne de Ferdinand n'offre guère de dignes de remarque que les prétentions du pape Paul IV, qui refusa de reconnaître l'empereur, son élection étant nulle, disait-il, à cause de la participation d'électeurs hérétiques et de l'oubli qu'on avait fait du droit du pape de décerner l'empire en cas d'abdication. Cette opposition n'eut et ne pouvait avoir aucune suite. Les jours de Grégoire VII étaient passés.

Maximilien II, empereur. (1564) — Ferdinand et son fils et successeur Maximilien furent également tolérans et pacifiques. Maximilien, dans l'espoir d'amener une réunion avec les luthériens, s'efforça d'obtenir de la cour de Rome le mariage des prêtres; mais le pape Pie IV fut inflexible.

Rodolphe II, empereur. (1576.) — La paix continua de régner tant bien que mal pendant la meilleure partie du long et faible règne de Rodolphe, son fils; mais l'animosité était encore si bien au fond des esprits, que les électeurs protestans firent rejeter par la diète l'adoption du calendrier grégorien en Allemagne, uniquement parce qu'il venait d'un pape.

Union évangélique. — Cette antipathie réciproque, appuyée sur des griefs plus ou moins fondés, amena enfin les deux religions à se menacer par une double ligue : l'union évangélique du côté des protestans, la confédération de Würtzbourg de celui des catholiques. L'indolent Rodolphe vit sans inquiétude se former un orage qui eût infailliblement écrasé sa maison, sans l'assassinat du roi de France, Henri IV. Ce grand homme, de concert avec l'union évangélique, l'Angleterre, les Provinces-Unies, la Suisse et même le pape et l'Italie, se disposait à envahir à la fois tous les états de la maison d'Autriche. Ce vaste projet fut rompu par sa mort; mais l'union évangélique lui survécut, et enfanta bientôt après la *guerre de trente ans*.

Rodolphe dépouillé de ses états par son frère Mathias. — Tandis que Rodolphe s'enfonçait dans les rêveries de l'astrologie judiciaire, son frère Mathias se formait un parti si puissant, qu'il se vit enfin en état de lui arracher successivement la Hongrie, l'Autriche et la Bohême, et de lui succéder au trône impérial quelques mois après.

Mathias, empereur. (1612) — Mathias, pour gagner les électeurs protestans, avait affecté d'accueillir toutes leurs plaintes contre la partialité de la chambre impériale et du conseil aulique, et juré solennellement d'y faire droit : il se rendit odieux par la violation de ses promesses.

Guerre de trente ans. Révolte de la Bohême. (1618) — Sa mauvaise foi et l'intolérance de son cousin Ferdinand, archiduc de Gratz, qu'il avait adopté et fait asseoir de son vivant sur les trônes de Hongrie et de Bohême, allumèrent la terrible guerre qui devait bouleverser l'Allemagne. Les protestans de Bohême, indignés des vexations du fanatique Ferdinand, courent aux armes sous la conduite du comte de Thurn. La Moravie, la Silésie, la Haute-Autriche, s'unissent à la Bohême; l'union évangélique, la Hollande même, envoient des secours aux insurgés, qui s'avancent audacieusement jusqu'à neuf milles de Vienne. Mathias en mourut de chagrin et d'effroi, laissant une succession périlleuse que Ferdinand eut le courage ou l'ambition d'accepter.

Ferdinand II, empereur. (1619) — Ferdinand ne fut pas élu sans une violente opposition. Le parti des Bohêmes lui donna pour concurrent Frédéric, électeur palatin, auquel ils avaient décerné leur couronne; mais l'espèce de défection de l'union évangélique, dont les intrigues de la faction autrichienne obtinrent la neutralité, les forces supérieures de Ferdinand, aidé de l'Espagne, de la Bavière, de la Saxe, et surtout la mauvaise conduite de Frédéric, eurent bientôt ruiné les affaires de celui-ci. L'électeur, battu sous les murs de Prague, fut forcé de se réfugier en Hollande, d'où il fit inutilement, avec l'aide du duc de Brunswick et du mark-graaf de Baden, quelques tentatives pour rentrer dans ses possessions patrimoniales occupées par le vainqueur.

Despotisme de Ferdinand. — Ferdinand, ivre de son triomphe, et foulant aux pieds toutes les lois de l'empire, ne craignit pas de reprendre les projets de Charles-Quint ; mais il eut bientôt sur les bras de nouveaux ennemis. Le roi de Danemarck, Christian IV, prit en main la cause des protestans opprimés. Trop faible, il succomba aussi devant les fameux capitaines impériaux, Tilly et Walstein, et fut obligé d'abandonner ses alliés. L'empereur avait jeté le masque : il mit arbitrairement au ban de l'empire ses ennemis personnels, et ordonna par un édit aux protestans de rendre tous les biens ecclésiastiques enlevés par eux depuis 1555, permettant de plus aux princes catholiques d'exproprier et de bannir leurs sujets luthériens.

Victoires de Gustave-Adolphe sur les généraux de Ferdinand. — Mais le vengeur de la liberté germanique approchait. Le grand Gustave-Adolphe, roi de Suède, pénètre tout-à-coup en Allemagne, se met à la tête de la ligue protestante. En vain le cruel Tilly noie-t-il la malheureuse ville de Magdebourg dans le sang de ses habitans : la vengeance donne des soldats à Gustave, et la défaite de Tilly à Leipsick porte les Suédois et les Saxons victorieux au fond de la Bohême et de la Bavière, où Tilly, battu pour la seconde fois à Donawerth, va mourir à Ingolstadt.

Il meurt à Lutzen. (1632) — Walstein reprend la place de Tilly. Une première bataille indécise est suivie de la célèbre journée de Lutzen en Saxe, où Gustave meurt au sein de la victoire.

Ferdinand triompha trop vite de la mort de son ennemi. Le chancelier de Suède, l'illustre Oxenstiern, empêcha la ligue de se dissoudre, et les lieutenans de Gustave continuèrent vaillamment son œuvre.

Walstein ; sa mort. (1634) — Le plus grand des

défenseurs de l'Autriche était mort aussi, mais non sur le champ de bataille. Walstein, soupçonné d'aspirer à la couronne de Bohême, fut égorgé par les ordres de l'ingrat monarque qu'il avait si glorieusement servi.

Les impériaux reprirent un moment l'avantage. Leur victoire sur les Suédois et sur le brave duc de Weymar, à Nordlingen, amena la défection de l'électeur de Saxe, qui fit sa paix particulière à Prague. La Hesse et les provinces du Rhin restaient seules aux confédérés, quand la France se déclara ouvertement en leur faveur. La fortune changea pour lors. L'électeur de Saxe et le général Gallas furent écrasés, l'un à Wistock, par le Suédois Bannier, l'autre, dans sa retraite de la Bourgogne qu'il avait envahie, et Ferdinand mourut au milieu des revers dont son orgueil et son fanatisme étaient la véritable cause.

Ferdinand III, empereur. (1637)—Ferdinand III, déjà roi des Romains, apporta sur le trône une ambition non moins tenace et plus cauteleuse encore que celle de son père.

Sa mauvaise foi.—L'Europe, épuisée d'hommes et d'argent, haletait après la paix. Des conférences s'ouvrirent plusieurs fois au bruit du canon de Weymar, de Bannier, de Guébriant, qui continuaient à humilier partout l'orgueil autrichien. L'incorrigible fausseté de l'empereur les rendit inutiles; il eut à s'en repentir. Les Suédois au Nord, les Français à l'Ouest se précipitèrent comme un double torrent sur l'Autriche et ses alliés. Gallas fut accablé en Saxe par Torstenson, successeur de Bannier, qui pénétra encore en Bohême et en Moravie. Merci, général des Bavaois, perdit la bataille de Fribourg, en Brisgaw, contre le grand duc d'Enghien et le vicomte de Turenne, et tout le cours du Rhin tomba au pouvoir des Français. La victoire de Marienthal

ne fit que retarder la perte du vaillant bavarois, qui fut enfin défait de nouveau et tué à Nordlingen. Ces désastres ne suffisaient pas à l'opiniâtre Ferdinand; il fallut le sac de Prague et l'occupation complète de la Bohême et de la Bavière, dont le duc-électeur, Maximilien, était son plus fidèle allié, pour le forcer à signer la paix de Munster.

Paix de Munster. (1648)—Ce traité fameux, entre l'empereur, la France, la Suède et les états d'Allemagne, devint pour long-temps loi de l'empire.

Il cédait à la France les trois évêchés (Metz, Toul et Verdun), Brisach, l'Alsace, Philisbourg, etc.; à la Suède, Bremen, l'île de Rügen, une partie de la Poméranie, Verden et Wismar; indemnisait les princes allemands du parti suédois; établissait un huitième électorat en faveur de l'électeur palatin, dépouillé jadis du sien par Ferdinand II, qui l'avait donné au duc de Bavière; et mettait en toutes choses les deux religions sur le pied de l'égalité, introduisant vingt-quatre protestans dans la chambre impériale, composée de cinquante membres, et admettant pour l'avenir les calvinistes à partager tous les droits des luthériens.

On y confirma le droit qu'avait chaque état de *contracter des alliances au dehors*, excepté contre l'empereur et l'empire.

Mort de Ferdinand. (1657)—Ferdinand survécut de quelques années à la chute de sa puissance arbitraire, et mourut en 1657.

Léopold I^{er}, empereur. (1658)—L'empire faillit pour lors échapper à la maison d'Autriche. Les électeurs, en haine du despotisme autrichien, furent sur le point de se jeter entre les bras du jeune Louis XIV, roi de France, bien plus redoutable encore pour leur liberté. Léopold, fils de Ferdinand III, obtint cependant la couronne, mais ce ne fut qu'à

des conditions plus rudes que la paix de Munster même, et Louis XIV conserva long-temps dans l'empire un crédit supérieur à celui de l'empereur.

Ligue contre Louis XIV. (1673).—La guerre de Hollande rompit cette bonne intelligence. L'Allemagne s'effraya de la puissance toujours croissante du monarque français, et s'unit au Danemarck et à l'Espagne pour lui arracher la république hollandaise expirante.

Mort de Turenne. (1675) — *Paix de Nimègue.* (1678-79).—La victoire suivit, comme à l'ordinaire, les drapeaux de l'heureux Louis. Le grand Turenne, après avoir sauvé l'Alsace et la Lorraine d'une invasion impériale, reporta la guerre au-delà du Rhin. Sa mort ne changea pas la face des affaires. Louis XIV évacua la Hollande, mais garda toutes ses conquêtes sur l'Espagne, et la paix de Nimègue remit les choses sur le pied de celle de Munster.

Siège de Vienne par les Turks. (1683).— Elle fut de courte durée. Les violences de Louis XIV contre les princes et les villes libres enclavés dans l'Alsace et les trois évêchés soulevèrent de nouveau l'empire; mais l'invasion d'un ennemi plus odieux et plus implacable obligea Léopold et ses alliés à céder encore au roi de France. Les Turks, maîtres de toute la Hongrie insurgée contre l'empereur, étaient déjà aux portes de Vienne. Cette capitale eût infailliblement succombé, sans l'arrivée d'une armée polonaise, commandée par l'illustre Sobieski. Les Turks perdirent une bataille décisive contre ce héros, aidé du brave duc de Lorraine, et l'Allemagne fut sauvée.

Charles de Lorraine poursuivit le cours de ses succès : la Hongrie fut reconquise, dépouillée de toutes ses libertés en punition de sa révolte, et l'empire othoman menacé à son tour dans le centre de sa puissance; mais au moment de lui porter des coups

plus décisifs, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière, son collègue, se virent rappelés des bords du Danube vers ceux du Rhin, pour s'opposer aux progrès des Français, maîtres de tout le cours de ce fleuve.

Nouvelle guerre contre la France. (1686) — La succession de l'électeur palatin, disputée entre le duc de Neubourg et la duchesse d'Orléans, princesse palatine, belle-sœur de Louis XIV, avait remis les armes à la main à ce prince, informé d'ailleurs qu'une ligue redoutable allait l'attaquer s'il ne la prévenait, sous la direction de son implacable ennemi Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder de Hollande.

Le duc de Lorraine obtint quelques avantages sur le Rhin; mais sa mort, et le mécontentement de l'empire contre Léopold, qui avait osé ériger de sa seule autorité un neuvième électorat en faveur du duc de Brunswick-Lunebourg-Hanovre, ralentirent bientôt la guerre. Sa renonciation à cette entreprise illégale ne lui rendit pas la confiance des états : la paix se fit à Riswick en Hollande. Louis XIV, épuisé par ses propres triomphes, et d'ailleurs tournant déjà ses yeux vers l'Espagne, souscrivit à des conditions plus avantageuses pour les alliés vaincus que pour la France victorieuse. Il rendit ses conquêtes, rétablit dans son duché de Lorraine l'héritier du duc Charles, qu'il avait dépossédé; la succession palatine fut laissée en litige.

Les Turks rendent la Hongrie à l'empereur. (1699) — Léopold conclut, deux ans après, une paix très avantageuse avec les Turks, abattus par la défaite de Zenta, et recouvra toute la Hongrie et la Transylvanie.

L'Europe ne devait pas respirer long-temps : la succession de Charles II, roi d'Espagne, mort sans héritier direct, allait l'embraser de nouveau. Deux

concurrans y prétendirent : l'archiduc Charles, second fils de l'empereur, en vertu d'un pacte de famille qui liait à cet égard les deux branches de la maison d'Autriche, l'allemande issue de Ferdinand I^{er}, et l'espagnole issue de Charles-Quint ; le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, comme descendant par les femmes des derniers rois d'Espagne, et de plus comme appelé au trône par le testament de Charles II, que corroborait la sanction du peuple espagnol. Louis XIV, malgré la justice de la cause de son petit-fils, eût consenti à partager avec l'archiduc les vastes états du roi d'Espagne ; mais l'avidité de l'empereur voulut tout pour son fils, et la guerre commença.

Bataille d'Hochstedt. (1704) — La fortune sembla d'abord favoriser le parti le moins équitable, et Léopold mourut au milieu des succès de la maison d'Autriche et de ses nombreux alliés contre la France, qui soutenait presque seule une guerre universelle. Les Français et les Bavares, qui avaient pénétré jusqu'à Passau, s'étaient vus rejetés jusqu'au Rhin par le désastre d'Hochstedt, et l'électeur de Bavière, dépouillé de ses états, s'était sauvé à Bruxelles.

Royaume de Prusse. — Quelques années avant (1701), Léopold avait créé roi de Prusse l'électeur de Brandebourg.

Joseph I^{er}, empereur. (1705) — Joseph, son fils, continua la marche de son père vers le despotisme, en vain comprimé par le traité de Munster. A la faveur d'une guerre heureuse, il put proscrire et dépouiller arbitrairement les électeurs de Bavière et de Cologne, et réaliser la création de l'électorat d'Hanovre, où son père avait échoué.

L'Espagne reste au duc d'Anjou. (1711) — Louis XIV demandait la paix sans pouvoir l'obtenir des alliés, enivrés des succès d'Eugène de Savoie,

général de l'empire, et de Marlborough. On lui imposa des conditions si révoltantes, qu'il dut continuer la lutte à tout prix; et Joseph I^{er} put, avant de mourir, regretter son orgueil, car il vit l'Espagne perdue pour sa famille, et les armées anglaise, autrichienne et portugaise, chassées définitivement de l'Espagne par les Français et les Espagnols.

Charles VI, empereur. (1711) — L'archiduc Charles, chassé d'Espagne, fut plus heureux en Allemagne, et obtint des électeurs la couronne que la mort venait d'enlever à son frère, au prix, il est vrai, d'une *capitulation* stricte et sévère, basée sur le traité de Munster.

La grande guerre touchait à sa fin : l'Autriche seule la prolongeait encore par ses artifices et son obstination. L'Angleterre s'était déjà détachée de son alliance; la victoire des Français à Denain détermina la Hollande à suivre cet exemple, et l'année suivante, l'empereur se vit forcé d'accéder enfin à la paix générale d'Utrecht.

Paix d'Utrecht. (1713-14) — La succession d'Espagne demeura au duc d'Anjou Philippe V, moins la Belgique, Naples et le Milanais, cédés à la maison d'Autriche, la Sicile donnée au duc de Savoie, et la Sardaigne à l'électeur de Bavière, qui rentra dans toutes ses possessions, ainsi que celui de Cologne.

Philippe V s'efforça, quelques années après, de rentrer de vive force dans les provinces démembrées de son empire; mais toutes les puissances signataires de la paix d'Utrecht se réunirent contre lui, et le forcèrent de borner ses prétentions aux duchés de Modène, de Parme et de Plaisance, qui furent donnés à ses fils du second lit.

Victoires d'Eugène sur les Turcs. (1716-18). Cette guerre avait été précédée par d'éclatants succès contre les Turcs, auxquels Eugène de Savoie

avait enlevé Tèmeswar, Belgrade et la Servie, après les deux batailles de Péterwaradein et de Belgrade.

Pragmatique-sanction. (1724) — Charles VI, jaloux d'assurer à sa fille Marie-Thérèse la possession entière de ses états, publia, sous le nom de pragmatique-sanction, un acte qui établissait l'indivisibilité de la succession autrichienne, et la substitution des filles au défaut de mâles, au détriment des princes qui avaient des droits partiels dans ce dernier cas.

Les électeurs de Saxe, de Bavière, le Palatin, protestèrent hautement contre cette mesure qui devait être la source de cruels déchiremens.

L'usurpateur Auguste de Saxe, appuyé par les barbares du Nord, disputait la Pologne au vertueux Stanislas : pour obtenir la faveur de Charles, il se rend garant de la pragmatique. Aussitôt l'empereur se déclare pour lui; et Stanislas, accablé par l'Autriche et la Russie, qui s'essaient par avance à torturer la Pologne, est obligé de fuir, déguisé, de ses états envahis.

Louis XV avait épousé la fille du roi de Pologne : il n'était pas encore avili par la débauche et l'égoïsme, et n'eut pas la lâcheté de souffrir ces attentats.

Les Français, les Espagnols et les Sardes, attaquèrent l'Autriche, la battirent sur tous les points, et lui arrachèrent le royaume de Naples, qui passa entre les mains de don Carlos, l'un des princes d'Espagne. Stanislas renonça cependant à la couronne, mais à des conditions très honorables.

Revers contre les Turcs. (1737-39) — La fin du règne de Charles VI fut malheureuse : les Turcs reprirent toutes les conquêtes du grand Eugène, et se firent céder Belgrade, la Servie, et la partie de la Valachie que leur avait enlevée ce célèbre capitaine.

Guerre de la succession de Charles VI. — Presque tous les souverains de l'Europe s'étaient rendus garans de la pragmatique sanction : à peine Charles VI a-t-il fermé les yeux, que l'électeur de Bavière, les rois d'Espagne, de Pologne, de Sardaigne, veulent faire valoir leurs droits, et démembler cette succession qu'ils ont juré de respecter. Frédéric II, roi de Prusse, se jette sur la Silésie et la Moravie : les Français et les Bavaois, maîtres de Lintz, menacent Vienne ; et l'électeur de Bavière reçoit de la diète de Francfort la couronne impériale, après avoir fait poser sur son front celle de Bohême à Prague.

Charles VII, de Bavière, empereur. (1742) — La maison d'Autriche était à deux doigts de sa perte : le courage de Marie-Thérèse la sauva. Elle s'alla jeter avec confiance entre les bras des Hongrois, tant opprimés par ses ancêtres, et leur demanda de la défendre, elle et son enfant au berceau. Ce peuple généreux répondit à cette noble démarche par une levée en masse, aux cris de : *vive notre roi Marie-Thérèse!*

La fortune changea bientôt : Frédéric II fit sa paix en gardant la Silésie, et la reine put tourner ses masses de Hongrois et d'Esclavons contre les Français et les Bavaois. La Bohême et l'Autriche sont évacuées ; la Bavière tombe au pouvoir de Marie-Thérèse, et la guerre recule vers le Rhin, où les Anglais, les Hanovriens et les Hollandais opèrent de leur côté en faveur de la reine. La guerre continua sans avantage prononcé, jusqu'à la mort de l'empereur Charles de Bavière, bien que Frédéric se fût joint de nouveau aux ennemis de Marie-Thérèse ; mais peu de temps après elle redevint tout-à-fait favorable à ceux-ci : les Autrichiens et leurs confédérés furent vaincus en Flandre, en Italie, en Silésie, partout, et ces désastres purent à peine être compensés par l'élévation à l'empire du

duc François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse.

Le vaillant, mais fourbe Frédéric, après de nouvelles victoires, abandonne pour la seconde fois ses alliés, au prix d'une paix avantageuse.

Paix d'Aix-la-Chapelle. (1748) — Après diverses alternatives de brillans succès en Italie, de revers plus éclatans dans les Pays-Bas, le nouvel empereur et ses confédérés signèrent enfin le traité d'Aix-la-Chapelle avec la France et sa coalition. Il fut très avantageux à Marie-Thérèse, qui ne perdit, de toutes les possessions de son père, que ses états toujours contestés d'Italie.

Guerre de sept ans. (1756 à 1763). — La paix fut courte. Une querelle élevée entre la France et l'Angleterre, alliée de Frédéric, détermine Marie-Thérèse et son époux à saisir l'occasion de se venger du redoutable roi de Prusse. Ils s'allient à la France, à la Russie, à la Suède, aux cercles de l'empire, et tous fondent à-la-fois sur Frédéric.

Nous ne décrirons pas les prodiges qu'accomplit alors ce grand capitaine, presque seul contre tant d'ennemis. La guerre de *sept ans* est une preuve immortelle de ce que peuvent l'audace et le génie contre la supériorité du nombre et des ressources matérielles. Frédéric y fut aussi grand que notre Napoléon dans sa campagne d'Italie. Il eut, après avoir été plus d'une fois sur le point d'être dépouillé de ses états, la gloire de les conserver tous, ainsi que ses précédentes conquêtes, dans la paix définitive de Paris et d'Hubersbourg.

Joseph II, empereur. (1765) — Joseph II, fils de François de Lorraine et de l'héroïque Marie-Thérèse, monta sur le trône impérial après la mort de son père.

Premier partage de la Pologne. (1772) — Ce

prince turbulent et inquiet, malgré ses prétentions à la philosophie et à l'amour de l'humanité, se déshonora en prenant part à un acte voué pour jamais à l'exécration de l'Europe, le premier partage de la Pologne, accompli par Catherine II, czarine de Russie, le grand Frédéric, roi de Prusse, l'empereur Joseph et sa mère Marie-Thérèse, reine de Bohême et de Hongrie. L'héroïne de Hongrie ne craignit pas d'imprimer cette tache ineffaçable à sa renommée. Cette fois, on se contenta d'arracher à la Pologne, abandonnée lâchement par son allié naturel, Louis XV, roi de France, les provinces les plus à la convenance des envahisseurs.

Réformes de Joseph II.—Joseph II, à peine en possession des états héréditaires par la mort de sa mère, se jeta dans des plans de réforme indéfinis, assez louables dans leur but, mais appliqués sans prudence ni mesure.

Après avoir aboli la peine de mort, il essaya (ce qui réhabilite un peu sa mémoire) d'obtenir des seigneurs hongrois la liberté des paysans serfs. Malheureusement la noblesse refusa de s'y prêter.

Révolte de la Belgique. (1789) — Il voulut ensuite régenter la Belgique, pays essentiellement catholique, suivant les principes philosophiques du dix-huitième siècle, et sous une apparence de libéralisme, vexa, irrita de toutes manières, un clergé et une noblesse puissans par leur accord avec le peuple qu'il dépouillait en même temps de ses libertés municipales.

La Belgique se leva en masse; toutes les places importantes tombèrent au pouvoir des insurgés, et Joseph II mourut de chagrin du peu de succès de ses essais.

Léopold II, empereur. (1790) *La Belgique soumise.* — Il eut pour successeur son frère Léopold, grand duc de Toscane, sous lequel la révolution

belge se termina aussi vite qu'elle avait triomphé. L'assemblée constituante de France, irritée d'avoir vu le parti catholique prévaloir dans une lutte à main armée sur le parti démocrate pur, qui lui avait disputé le fruit de la victoire, refusa de secourir les insurgés, et ceux-ci se soumirent presque sans résistance.

François II, empereur. (1792) — Quand François II monta sur le trône, après le court règne de Léopold, la révolution française poursuivait sa marche, objet d'horreur et d'épouvante pour toutes les monarchies européennes. Déjà Léopold avait manifesté des velléités d'intervention; il avait signé à Pilnitz une convention avec le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, par laquelle ils s'engageaient à en arrêter les progrès toujours croissans; mais ces menaces ne s'étaient point encore effectuées. François II et le monarque prussien continuèrent de vastes armemens qui concernaient évidemment la France. L'assemblée nationale prévint courageusement l'attaque des rois, et déclara la première cette guerre dont on voulait l'effrayer. Quelques revers en Flandre, causés par l'inexpérience et l'indiscipline des nouvelles levées françaises, furent bientôt réparés par d'éclatans succès. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick, qui avaient pénétré jusqu'en Champagne, précédés d'un insolent manifeste où l'on menaçait Paris de sac et de pillage, furent repoussés à Valmy par Kellermann, et bientôt rejetés au-delà du Rhin. La sanglante journée de Jemmapes, où les vieilles bandes autrichiennes succombèrent devant les conscrits de Dumouriez, nous valut la conquête de la Flandre. Les avantages qu'obtint ensuite contre nous le prince de Saxe-Cobourg, général des Autrichiens, n'arrêtèrent que peu de temps les armées révolutionnaires. Cobourg fut battu à Fleurus par le brave Jourdan, et bientôt les Pays-Bas tout entiers subirent la conquête de Pichegru. La Prusse s'était déjà

détachée de la ligue contre la république française, dont le principal moteur était l'implacable Pitt, ce ministre anglais qui épuisa son pays pour nuire à la France.

Partage de la Pologne. (1794) — La Prusse et l'Autriche se dédommagèrent sur la liberté polonaise des désastres que leur faisait éprouver la révolution française. La Pologne venait de réformer les vices les plus dangereux de sa constitution; ce fut le signal de sa ruine. On craignit qu'elle ne fût trop forte quand elle serait unie et prospère, et les trois despotes, au signal de Catherine de Russie, l'accablèrent à-la-fois de leurs innombrables soldats, et se partagèrent ses membres déchirés, malgré les efforts de Kosciusko et d'autres héros.

Campagne de 1796-97. Bonaparte. — Cependant la guerre continuait avec fureur entre la France et l'Autriche : deux armées françaises, commandées par Jourdan et Moreau, pénétrèrent jusqu'à Regensburg (Ratisbonne) et Munich : la défaite de Jourdan par l'archiduc Charles força Moreau à opérer sa retraite avec gloire devant des forces trop supérieures; mais, pendant ce temps, le général Bonaparte, maître de l'Italie après des exploits presque surhumains, prenait l'Autriche à revers et s'avavançait à vingt lieues de Vienne.

Paix de Campo-Formio. — La paix de Campo-Formio laissa à l'Autriche les états de Venise au-delà de l'Adige, en compensation de la Lombardie et de la Belgique; mais l'occupation de la Suisse et de la Rhétie par les Français décida l'empereur à reprendre les armes, malgré la neutralité de la Prusse et de la plupart des états germaniques. Des conférences pour la paix générale se tenaient même à Rastadt dans le pays de Bade; les Autrichiens s'emparent de la ville, chassent les plénipoten-

francs français qui sont lâchement assassinés à la porte de Rastadt; puis l'Autriche, déjà complice des barbares du nord dans le meurtre de la Pologne, les appelle à son secours et leur ouvre pour la première fois l'occident de l'Europe. Moreau, à Cassano, Macdonald, à la Trebbia, soutinrent l'honneur des armes françaises contre le féroce Souwarow; mais accablés par le nombre, il leur fallut battre en retraite, et la glorieuse, mais fatale journée de Novi, où périt le général en chef Joubert, sembla mettre la France dans le plus grand péril. Heureusement les Austro-Russes, au lieu d'envahir les départemens du sud-est, se détournèrent vers la Suisse pour en chasser les républicains : ils furent vaincus dans les défilés du canton de Zurich par *l'Enfant chéri de la victoire*, l'illustre Masséna, et la France, au retour de Bonaparte d'Égypte, put reprendre l'offensive.

Batailles de Marengo et d'Hohenlinden. (1800) — Bonaparte, après avoir franchi avec une armée le mont Saint-Bernard, presque inaccessible au plus hardi voyageur, tombe comme la foudre dans les plaines de la Lombardie, tourne le général autrichien Mélas, le défait complètement à Marengo. Moreau et Augereau se précipitent en Allemagne : celui-ci est à Würtzbourg, celui-là, vainqueur à Hohenlinden, entre à Lintz, au cœur de l'Autriche, et bientôt le traité de Lunéville abandonne à la France toute la rive gauche du Rhin. Le Hanôvre fut livré à la Prusse en récompense de sa neutralité et de son abandon des possessions de la maison de Brandebourg en-deçà du Rhin.

Perfidie de l'Autriche et ses désastres. (1805) — La paix ne fut pas bien longue : le gouvernement anglais entraîna bientôt l'Autriche et la Russie dans une nouvelle coalition contre Napoléon, devenu empereur des Français et roi d'Italie. Les désastres inouis de la campagne d'Austerlitz punirent François II de

son manque de foi : écrasé malgré les secours d'Alexandre , empereur de Russie , il fut forcé de céder au vainqueur les états vénitiens , la Dalmatie et l'Illyrie , et de se démettre de l'empire d'Allemagne , conservant seulement le titre d'empereur d'Autriche. Le corps germanique fut dissous : la Bavière , le Wurtemberg , Bade , le grand-duché de Berg , celui de Darmstadt , formèrent , sous le nom de confédération du Rhin , une nouvelle ligue teutonique sous la protection du Charlemagne moderne , tandis que les états des bords de l'Elbe s'assemblaient en une autre fédération sous le patronage de la Prusse. L'électeur de Bavière et le duc de Wurtemberg recurent de la reconnaissance de Napoléon le titre de roi.

Ainsi finit l'empire d'Allemagne après une durée de dix siècles.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur les événemens militaires de cette époque , et nous renverrons aux volumes de *la Bibliothèque* qui traitent des campagnes des armées françaises.

L'ALLEMAGNE

DEPUIS LA DISSOLUTION DE L'EMPIRE JUSQU'EN 1832.

La maison d'Autriche étant abattue, privée de toute influence sur les affaires germaniques et rejetée dans ses domaines héréditaires qu'on avait diminués du Tyrol, donné à la Bavière, et de tout le littoral de l'Adriatique, la bonne intelligence ne pouvait subsister long-temps entre la France et la Prusse, dont la double domination se partageait l'Allemagne.

Frédéric Guillaume voulait joindre la Saxe, la Hesse électorale et les villes Anséatiques à la confédération de l'Elbe. Napoléon s'y opposa formellement. Le parti de la cour entraîna presque malgré lui le roi de Prusse à la guerre : une seule bataille renversa de fond en comble le royaume du grand Frédéric, et les Français poursuivirent les Prussiens et les Russes, leurs alliés, jusqu'au Niémen, extrême frontière de Russie. La Prusse et ses alliés allemands n'obtinent la paix qu'en perdant la moitié de leur territoire, dont Napoléon fit le royaume de Westphalie pour son frère Jérôme, et en subissant une occupation militaire. Le grand-duché de Warsovie, arraché au joug odieux des Russes, renaquit sous l'administration de l'électeur, devenu roi de Saxe.

Guerre de 1809.—Mais, avec les nombreux ennemis de Napoléon, les paix n'étaient que des trêves, les sermens que de vaines paroles. L'Autriche, profitant des embarras de la guerre d'Espagne, envahit tout-à-coup sans le plus léger prétexte les états de la Confédération du Rhin. La campagne de Wagram ne lui fut pas moins fatale que celle d'Austerlitz ; mais l'em-

pereur Napoléon, qui déjà eût pu la démembrer en 1806, lui fit grace une seconde fois, se contenta de lui enlever les cantons au midi de la Save, Saltzbourg, et la nouvelle Gallicie, qu'il adjoignit avec Cracovie au royaume de Saxe et de Pologne.

Mariage de Napoléon avec Marie-Louise. (1810). — Ce fut à la suite de ce traité que Napoléon contracta avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille de François II, devenu François I^{er} d'Autriche, l'union qui devait lui être si funeste, en le faisant compter sur l'alliance trompeuse de son beau-père.

Guerre de Russie. (1812). — En effet, Napoléon, poussé à bout par les justes motifs de plainte que lui donnait chaque jour l'empereur Alexandre, ne se fût pas enfoncé dans les déserts de la Russie s'il n'eût cru ses derrières assurés par les forces autrichiennes ; mais, après les malheurs de cette désastreuse expédition, le père de sa femme, l'aïeul de son fils n'eut pas honte de joindre ses armées au déluge de barbares qui descendirent du nord pour l'accabler, appuyés sur la défection de la Prusse.

L'Allemagne se lève contre les Français. (1813). — Napoléon secondé par les états germaniques pouvait encore lutter avec succès contre les trois grandes puissances ; mais dans la campagne de 1813 tous les peuples d'Allemagne, même les Saxons et les Bava-rois, pour lesquels il avait tant fait, l'abandonnèrent successivement, et passèrent dans les rangs ennemis. Un cri général de guerre à la France retentit d'un bout à l'autre de la Germanie : la jeunesse des universités et les populations des villes et des campagnes se levèrent d'un élan spontané, universel, et les Français, rejetés au-delà du Rhin, furent bientôt assaillis dans le cœur même de leur terre natale.

Tugendbund. — Cette révolution datait de loin :

déjà, dans la guerre de 1809, de nombreux mouvemens populaires et militaires, quoique réprimés facilement, avaient révélé l'effervescence qui régnait dans toute l'Allemagne. La société *Tugendbund*, ou des *Amis de la vertu*, la *Burschenschaft*, association générale des étudiants, enrôlaient sous leurs bannières tous les patriotes que fatiguait la domination de la France sur leur chère *Teutonie*, et la conduite trop souvent oppressive et vexatoire de nos préfets et de nos généraux. Les gouvernemens surent profiter de cet esprit d'hostilité à Napoléon : par une politique pleine d'adresse, ce fut au nom des vieilles libertés germaniques que les rois soulevèrent cette imprudente et généreuse jeunesse contre la dictature nécessaire de Napoléon, et la donnèrent pour auxillaire à la barbarie contre la civilisation.

Chûte de Napoleon. (1814-15)—Quand l'empereur des Français, descendu du trône une première fois à Fontainebleau, eut succombé définitivement dans les plaines sanglantes de la Belgique, ce fut alors que l'Allemagne put ouvrir les yeux sur l'abîme où elle s'était précipitée d'elle-même, qu'elle put sentir à loisir le poids du joug qu'elle avait préféré à celui de Napoléon. Les promesses les plus sacrées audacieusement violées, les peuples partagés arbitrairement comme des troupeaux, au gré des trois grandes puissances ; la Pologne livrée à la Russie, la Westphalie et presque toute la Saxe à la Prusse, l'organisation d'une prétendue confédération germanique où les petits états, privés même du droit de contracter des alliances au-dehors, se virent en quelque sorte liés d'une chaîne dont l'Autriche et la Prusse tinrent les deux bouts : voilà seulement une partie des iniquités contenues dans les monstrueux traités de 1815, voilà les actes de cette coalition qui, parvenue enfin à son but à force de par-

jure et de trahisons, osa prendre le titre sacrilège de *sainte-alliance*, et promulguer ses attentats au nom de la *Très Sainte Trinité*.

L'enivrement de la victoire ferma quelque temps les yeux aux patriotes allemands : l'adresse des cours de Vienne et Berlin, les constitutions octroyées aux peuples par les souverains des petits états entretenirent encore leur aveuglement ; on vit même l'Autriche, se montrant plus libérale que le bon et honnête Maximilien de Bavière, l'engager vivement à faire représenter *toutes les classes de citoyens* dans les assemblées législatives de la Bavière, et vouloir autoriser les peuples des petits états à prendre la diète germanique pour médiatrice entre eux et leurs souverains : bienveillance perfide, dont l'espoir de dépouiller ses voisins était le seul mobile. On sait maintenant comment cette diète protectrice se réservait d'intervenir entre les princes et leurs sujets !

Politique de l'Autriche et de la Prusse. — On leva bientôt le masque. Les associations, dont l'enthousiasme avait si bien servi la cause des rois, furent prosrites pour avoir réclamé cette liberté qu'on leur avait jurée. Le gouvernement prussien, celui qui leur devait le plus de reconnaissance, se montra leur persécuter le plus acharné. Malheureusement les théories métaphysiques de la Tugendbund et des autres sociétés, leur exaltation dirigée vers un but mal défini et difficile à réaliser, furent peu comprises des masses populaires, et n'en purent obtenir l'appui direct et actif. La politique astucieuse des souverains obtint donc un triomphe complet ; mais dès lors une idée, qui depuis n'a fait que se développer avec une puissance toujours croissante, s'empara des esprits éclairés, des âmes élevées dans toute l'Allemagne, c'était le vœu, l'espoir de voir un jour toutes les populations teutoniques se réunir sous les mêmes lois et le même gouverne-

ment, l'unité allemande enfin, seul moyen pour les enfans des Germains de recouvrer une liberté, une nationalité véritables, et de se maintenir indépendans à-la-fois de la France, de l'Autriche, de la Prusse et de leur alliée, l'insatiable Russie.

La révolution de juillet, qui imprima une commotion si violente à l'Europe entière, releva les espérances des patriotes allemands, abattus par les succès de la sainte-Alliance en Italie et en Espagne. La conduite des gouvernemens d'Autriche et de Prusse envers la malheureuse Pologne, pendant sa lutte immortelle contre les hordes de l'empereur Nicolas, les lâches persécutions exercées contre les glorieux débris de ce peuple de héros, après la chute de leur patrie, indignèrent la générosité germanique, et continuèrent à grossir les haines profondes qui germent depuis plusieurs années.

Diète de Francfort. (1832).— Les rois n'ignoraient pas ces symptômes menaçans ; et tandis qu'à Hambach des milliers d'Allemands, assemblés pour une fête nationale, manifestaient à la face du soleil leur horreur pour la Russie et ses complices, et leurs vœux pour l'union teutonique, une diète assemblée à Francfort, sous l'influence austro-prussienne, s'arrogeait le droit de briser les constitutions des petits états, de détruire la liberté de la presse, et d'arracher aux chambres la faculté de refuser l'impôt.

C'est ici que nous devons dire adieu à l'Allemagne, à la veille d'une crise, non moins terrible, non moins prolongée peut-être que celle de la réforme religieuse au seizième siècle. Puisse-t-il lui en coûter moins cher pour échapper aujourd'hui à la maison d'Autriche-Lorraine et à celle de Brandebourg, qu'alors pour repousser la tyrannie de la maison d'Autriche-Habsbourg ! Puissent enfin la France et la Germanie, oubliant des querelles également funestes à toutes deux, opposer par leur union fraternelle une barrière insurmontable aux barbares repoussés loin du centre de l'Europe !

PAYS-BAS.

Belges. — La Grande division des Pays-Bas* en deux parties, la septentrionale et la méridionale, existait déjà par le fait du temps des Romains. La Belgique, dont les populations celtiques portaient déjà le nom de Belges, était soumise comme tout le reste des Gaules à la domination romaine, tandis que les régions situées autour du Zuyderzée, appelé lac Flevo par les anciens, étaient habitées par les Bataves, les Khaukes et les Frisons, nations germaniques indépendantes.

Pays-Bas annexés à l'empire d'Allemagne. — Sous les rois franks, puis sous Charlemagne et ses successeurs, les Pays-Bas furent divisés en duchés et en comtés comme le reste de l'empire, auquel ils demeurèrent attachés après sa séparation d'avec la France ; mais les Frisons conservèrent jusque bien avant dans le moyen-âge les mœurs héroïques et sauvages des Germains, leurs aïeux, et leur aversion pour la demi-civilisation et la hiérarchie féodales occasiona des guerres cruelles entre eux et les comtes de Hollande, leurs voisins, appuyés de toute la chevalerie des pays du Rhin et de l'Ems.

Puissance et richesse des Flamands. — Les Flamands d'alors ne se montraient pas moins jaloux de leur liberté ni moins hostiles à la noblesse que les Frisons ; mais une civilisation au-dessus de l'époque les conduisait au même résultat où l'attachement à la société primitive amenait les autres. L'esprit actif, industrieux des habitants de la Flandre,

* Les Pays-Bas (Neerland) sont ainsi nommés de la nature de leur sol, en grande partie plus bas que le niveau de la mer. Hollande (Hol-land) signifie également Pays-Bas.

favorisé par l'heureuse position de leur patrie, leur donna de bonne heure une importance commerciale immense : Gand et Bruges, au quatorzième siècle, étaient les grands entrepôts du nord de l'Europe, comme Venise et Gênes ceux du midi ; l'esprit républicain, presque universel chez les peuples commerçans, avait grandi chez eux avec leurs richesses et leurs lumières, et le marchand gantois ne levait pas la tête moins haut que le baron féodal, qu'il égalait en courage et qu'il surpassait en fortune.

Aussi les comtes de Flandre, leurs suzerains, eurent-ils souvent de terribles leçons à essuyer de la part de vassaux si fiers et si turbulens, pour peu qu'ils touchassent à leurs privilèges ou qu'ils voulussent en exiger de trop lourds impôts. Ces puissans seigneurs furent souvent obligés de chercher un asile à la cour des rois de France, habitués à prendre en main la cause du pouvoir féodal contre les communes rebelles de Flandre.

Les Artevelle (14^e siècle). Bataille de Rosebecque.
— Tels étaient le nombre et l'audace des populations flamandes, que plus d'une fois elles soutinrent sans peur le choc de toute la chevalerie de France dirigée par les rois en personne, et lui firent éprouver de sanglans échecs. Les revers se réparaient promptement sur cette terre féconde, et des armées de quatre-vingts mille combattans semblaient sortir du sol. Ce fut sous la conduite des deux Artevelle, le père et le fils, que la Flandre parvint au comble de sa prospérité ; mais la désastreuse journée de Rosebecque, où le second Artevelle périt avec des milliers de patriotes flamands en défendant son pays contre Charles VI, roi de France, porta un coup fatal aux communes de Flandre, sans toutefois abattre entièrement leur démocratie fouguese.

Domination bourguignonne et austro-espagnole (15^e et 16^e siècles). — Les Pays-Bas presque entiers

se fondirent bientôt après, par héritages et par alliances, dans les vastes domaines de la maison de Bourgogne, issue de Jean, roi de France. Les Flamands, assez bien traités par les princes bourguignons, se montrèrent moins indociles sous leur domination ; mais toute leur turbulence reparut lorsque Marie de Bourgogne eut transporté dans la maison d'Autriche l'héritage de son père. Ils firent partie des états de la branche espagnole, pour leur malheur ; car, lorsque la réforme religieuse eut pénétré dans ces régions, elles eurent à subir les fureurs sanguinaires du digne lieutenant de Philippe II, de ce féroce duc d'Albe, qui sembla vouloir les dépeupler pour en extirper l'hérésie.

Révolte contre l'Espagne. — Les nouvelles doctrines religieuses s'étaient répandues surtout dans les sept provinces du nord ; aussi, lorsque l'atrocité tyrannique des Espagnols eut forcé les opprimés de recourir aux armes, l'insurrection y fut-elle bien plus terrible et plus générale que dans les dix du midi.

Guerre des gueux. (1566 à 1609) — Les confédérés, qui, par une sorte de bravade héroïque, avaient adopté la qualification de *gueux*, dont les avait gratifiés l'insolence de leurs ennemis, opposèrent à toutes les forces de l'Espagne alors au faîte de sa puissance une résistance à jamais glorieuse, comme le nom de leur illustre chef, Maurice de Nassau, prince d'Orange. Après un demi-siècle de combats, l'Espagne reconnut enfin, dans la trêve d'Anvers, l'indépendance des sept Provinces-Unies, ou république de Hollande, ainsi nommée de la principale des provinces qui la composaient ; mais la paix définitive n'eut lieu qu'en 1648, trente-neuf ans après la trêve d'Anvers.

Stathouderat. — Le titre de stathouder ou président de la république avait récompensé à juste ti-

tre les services du libérateur des Provinces-Unies ; mais la reconnaissance entraîna bien loin les Hollandais, lorsqu'ils rendirent cette dignité héréditaire dans sa maison : l'ambition des successeurs, qui héritèrent plutôt des talens et de la valeur de Maurice que de ses vertus civiques, prépara bien des maux à leur patrie, tant au-dedans qu'au dehors.

Puissance commerciale et maritime de la Hollande. — L'antique prospérité de la Flandre passa, comme sa liberté, dans la nouvelle république. Le commerce de l'Inde, accaparé par les Portugais au seizième siècle, leur fut totalement enlevé par la Hollande, pendant le dix-septième. Le monopole des épiceries du monde entier fut surtout une source de richesses colossales pour les républicains, maîtres de Malacca, de Ceylan et de la plupart des îles de la mer des Indes.

La fermeture du port d'Anvers, exigée par un égoïsme cruel et avide que la Hollande ne montra que trop souvent dans ses rapports avec les autres nations, et qui lui fit violer bien des fois sans scrupule les droits qu'elle avait reconquis pour elle-même avec tant de courage, écartait d'elle toute concurrence de la part des provinces belges demeurées aux mains de l'Espagne.

Ses guerres contre Louis XIV. — Les longues et terribles guerres contre Louis XIV, enfantées de part et d'autre par l'orgueil non moins que par l'intérêt, affaiblirent peu à peu la république, et dans le dix-huitième siècle, l'extension du commerce français et surtout l'immense développement que prit celui de l'Angleterre, la reléguèrent enfin au rang de puissance plus que secondaire, et lui firent éprouver le sort de Venise, comme elle autrefois dominatrice des mers.

La Belgique donnée à l'Autriche. — Les traités qui terminèrent les luttes de la succession d'Espagne

avaient donné la Belgique à la branche impériale de la maison d'Autriche, après l'extinction de la branche espagnole. Ce malheureux pays, destiné de tout temps à servir de champ de bataille à ses maîtres et à ses voisins, fut désolé par les guerres de la France contre tous ses rivaux, durant les longs règnes de Louis XIV et de Louis XV. Conquis enfin par les armes de la république française, et incorporé au peuple qui portait alors le nom de *la grande nation*, il vit la Hollande rangée sous la même domination, en 1794, aux acclamations du parti démocrate, qui préférait la domination de la France à celle du stathouder. La Hollande eut ensuite son directoire particulier sous les auspices de celui de France; puis tour-à-tour modifiée constitutionnellement par le premier consul, érigée en royaume par l'empereur au profit de son frère Louis, et enfin réunie de nouveau au *grand empire*, elle rentra, à la chute de Napoléon, sous l'autorité de la maison d'Orange, et le prince Guillaume de Nassau reçut, des monarques victorieux qui se partageaient l'Europe, le titre de roi des Pays-Bas et la propriété de la Belgique.

Royaume des Pays-Bas. (1814) — C'était condamner tôt ou tard les deux nations des Pays-Bas aux calamités dont nous sommes témoins aujourd'hui, que d'accoupler au même joug les populations les plus antipathiques du monde l'une à l'autre : mœurs, religion, caractère, tout est opposition entre les Belges et les Hollandais. Il eut fallu autant d'adresse que de modération et d'impartialité pour les amener à vivre ensemble, et ces qualités ne paraissent pas être celles du nouveau roi. Les plus graves sujets de plainte lui aliénèrent bientôt les Belges : les fonctions publiques généralement occupées par les Hollandais ou même par des étrangers, la liberté de la presse persécutée, la liberté religieuse et celle d'enseignement, si chères au peuple belge,

menacées, contrariées par tous les moyens; en un mot, tous les griefs élevés jadis contre Joseph II, mais plus odieux, plus irritans, parce qu'on n'y trouvait pas l'excuse de la bonne foi et des intentions honnêtes, amenèrent enfin les deux factions belges, la catholique et la libérale, à unir loyalement leurs intérêts et leurs efforts contre le gouvernement qui les persécutait toutes deux.

Révolution belge (1830). — La révolution de juillet donna le signal d'abandonner la guerre de plumes et de tribune pour celle du canon, dernière raison des peuples comme des rois. La liberté triompha dans les rues de Bruxelles: les Hollandais, chassés de toute la Belgique, eussent infailliblement succombé sous l'élan révolutionnaire, prêt à reporter la guerre sur leur propre territoire; forcés de subir des conditions raisonnables, ils eussent cédé à la nécessité, et la paix serait sans doute rétablie maintenant dans la Néerlande entière.

Conférence de Londres. — Il n'en put être ainsi: la Russie, la Prusse et l'Autriche, craignant de voir se briser l'œuvre de la Sainte-Alliance, et n'osant la rétablir par la violence, eurent recours à la ruse. Des conférences s'ouvrirent à Londres entre les représentans de ces trois puissances et ceux de la France et de l'Angleterre, sous prétexte d'interposer une officieuse médiation entre les Belges et les Hollandais, mais en effet, dans l'espoir de fatiguer et de ruiner la Belgique par la prolongation d'un *statu quo* désastreux.

Les Belges acceptèrent avec leur bonne foi ordinaire: ils acceptèrent également le roi qu'on leur imposait, après leur avoir refusé la réunion à la France et un prince français. On sait comment ils ont été récompensés de leurs sacrifices: soixante-dix protocoles, dont chacun devait être définitif, ont rendu la décision de la querelle moins avancée

qu'elle ne l'était le premier jour de l'insurrection , et cependant leur industrie est anéantie , le port d'Anvers fermé, la citadelle et la ville de Maestricht au pouvoir de l'ennemi !

Espérons que le courage et le patriotisme de cette malheureuse nation sauront rappeler encore les journées de septembre 1830 , et que , pour elle du moins , *Dieu ne sera pas trop haut , ni la France trop loin.*

HENRI MARTIN.

LA SUISSE.

La Suisse s'est d'abord appelée *Helvétie*, nom dont on ignore la véritable étymologie. On ne sait pas davantage si les Helvétiens étaient Gaulois ou Germains, car les historiens ne font que des conjectures. Nous ne parlerons pas des premiers temps de l'Helvétie sauvage; temps obscurs et sur lesquels l'histoire ne fait que se hasarder.

Diviko, le premier des Helvétiens dont on ait conservé le nom, bat Lucius Cæius, l'an de Rome 646, près du lac Léman; et ces Romains si fiers inclinent honteusement la tête sous le joug d'un sauvage, qui se fait connaître à eux par une victoire. Quelque temps après, Diviko détruit presque entièrement une nouvelle armée romaine de quatre-vingt mille hommes. Mais l'audace et la fortune de Cæius Marius vengent les vaincus, et Diviko regagne ses montagnes. Hordrick, un des chefs helvétiens, propose à ses compatriotes de quitter leur pays pour aller cultiver le fertile sol de la Gaule: son projet est adopté, et trois ans se passent en préparatifs. Dans cet intervalle, Hordrick, accusé d'aspirer à la tyrannie, se donne la mort pour échapper à la vengeance du peuple. Le 28 mars (58 ans avant J.-C.), commence l'émigration: douze villes, quatre cents villages, et toutes les cabanes de l'Helvétie, sont incendiés, et Diviko, à la tête de trois cent soixante mille personnes, tant hommes que femmes et enfans, se dispose à traverser les monts et les vallées. César, à cette nouvelle, quitte Rome et vient occuper Genève, position importante. Les Helvétiens font un détour et arrivent aux plaines gauloises par la gorge du Jura; mais César taille en pièces leur arrière-garde, qui n'avait pas encore passé la Saône. Diviko

a une entrevue avec le général romain, qui lui demande des ôtages : « J'en recois et n'en donne point, » répond Diviko. Une bataille s'ensuit, et ce dernier est vaincu après une opiniâtre résistance. César renvoie les Helvétiens dans leurs vallées, et ceux-ci prêtent serment à la république.

L'Helvétie, sous la domination romaine, cultiva les arts, amassa des richesses, et ne se souvint plus de l'esclavage et de la honte. Efféminée et tributaire, elle apprit à quoi est réservé un peuple qui ne défend pas sa liberté avec le fer. Après un siècle de malheurs, les Helvétiens tentent de faire cesser les vexations de la légion romaine appelée *Rapace*, dont l'office était de lever les taxes.

Ils échouent dans leur dessein, et Cécina, commandant de cette légion, se venge en dévastant Bade et en faisant couler le sang dans toute l'Helvétie. Cent ans après, ce pays est ravagé par les barbares accourus du nord pour renverser la puissance de Rome.

En 354 les Allemands pénétrèrent dans les gorges du Jura, et se partagent le pays renfermé entre les lacs de Constance et des Quatre-Cantons. Bientôt après, les Huns s'emparent de la Rhétie et dévastent les rives de l'Aar. Les Bourguignons bâtissent des forteresses, relèvent Genève, fondent Lausanne. La Rhétie est devenue la proie des Goths, dont les troupeaux et les huttes occupent les vallées ; l'Helvétie a disparu.

Attila ne laisse de monument qu'un terrible et long souvenir.

Les Allemands n'établirent de lois que pour leurs animaux domestiques ; ils ne cultivaient point leurs domaines, les forêts renaissaient et les bêtes féroces se multipliaient auprès de ces hommes semblables à elles.

Les Goths, moins cruels, se contentèrent de la soumission de leurs esclaves ; ils bâtirent des forteresses.

Les Bourguignons, plus humains encore, ne prirent que le tiers des propriétés et des esclaves. Leurs usages, leur langue et leurs lois se confondirent avec ceux des vaincus.

L'Helvétie, au pouvoir des Allemands, des Goths et des Bourguignons, est conquise par les Francs. Après cinq siècles de troubles sanglans, le pouvoir des peuples s'accroît sous les successeurs de Clovis. Il y avait des lois auxquelles tous étaient soumis, affranchis, esclaves et hommes libres.

A cette époque de crimes, les princes Mérovingiens fondaient des monastères, refuges de la superstition, qui croyait, par des pratiques aussi cruelles que ridicules, expier le mal qu'elle faisait et que les lois ne pouvaient châtier. Les moines alors ne s'opposèrent aux efforts de la noblesse que parce que celle-ci voulait les dominer.

Au quatrième siècle la civilisation et l'agriculture apparaissent; des couvens s'élèvent, des écoles s'établissent; la vigne est plantée par les Francs sur les coteaux des lacs Léman et de Zurich, et les moines la cultivent.

De nouvelles hordes de barbares pénètrent en Rhétie, tandis que les Sarrasins occupent la France. Charles-Martel écrase les Arabes et sauve l'Europe. Cependant tout s'obscurcit, les chroniques se taisent sur les septième et huitième siècles, et l'ignorance des moines et des rois ne prouve que trop l'absence des lumières. Le génie de Charlemagne vient dissiper les ténèbres (888). A la mort de Charlemagne, ses fils se partagent ses conquêtes. L'Helvétie est incorporée à l'Allemagne; ce pays, situé entre le Jura et le Saint-Bernard, échoit à Rodolphe de Strattlingen, premier duc de Bourgogne. Sous Charlemagne, le peuple conçut des idées d'indépendance, commença à compter pour quelque chose; les lois n'étaient portées que consenties par lui.

Les incursions des guerriers venant des bords de

la mer Noire donnent des craintes : les villes de Saint-Gall et Bâle élèvent des remparts ; on bâtit des villes ; on se réunit pour se protéger mutuellement. Lucerne, Soleure, Schaffouse, surgissent. Les moines cultivent les lettres : un religieux de Saint-Gall compose *les Aventures du duc Ernest de Souabe*, le premier roman écrit depuis la renaissance des lettres. L'agriculture est encouragée par les moines, qui divisent leurs propriétés en faveur des serfs chargés de les faire valoir. Les nobles divisent aussi leurs terres entre des familles qui deviennent leurs vassales et tributaires. L'Helvétie se repeuple, et de nombreux villages la recouvrent. Les villes briguent le droit de relever de l'empereur directement, et l'achètent souvent en payant un tribut à l'empire. L'esprit de liberté prend naissance, les villes s'allient entre elles et avec les villes impériales de la Souabe et des bords du Rhin. Peu à peu se prépare l'indépendance helvétique. Les croisades entraînent les nobles ; le sort de la bourgeoisie et des esclaves se trouve amélioré. Les villes, en 1190, deviennent indépendantes sous la protection des empereurs d'Allemagne. Les Helvétiques vont devoir à leur patient courage, à la simplicité de leurs mœurs et de leurs plaisirs, de recouvrer la liberté. (1290) Arnold de Breseia prêche l'indépendance des opinions religieuses, et les paysans de Zurich et de Bâle voient les abus naissans du clergé ; les moines se font mépriser à cause de leur immoralité. Le pouvoir ecclésiastique est à sa décadence. Pierre de Savoie, grand suzerain, prête son aide aux bourgeois de Berne, qui, en reconnaissance, lui envoient 500 jeunes gens des leurs pour l'accompagner dans ses expéditions militaires. Après la victoire, Pierre de Savoie demande à ses compagnons ce qu'il peut faire pour eux : « Rendez-nous notre charte et acceptez notre amitié. » Telle fut leur réponse. Pierre de Savoie consent. Trois communautés, Uri, Underwald et Schwitz, appelées les *Waldstæten*, les cantons des

bois, à peine connues, résistent à une décision de l'empereur qui était en faveur des moines. Les bergers d'Uri, Underwald, Schwitz sont mis au ban de l'empire, et excommuniés par l'évêque de Constance. Ils bravent l'excommunication, et chassent les ecclésiastiques qui refusent leur ministère. Cette résistance étonne, on l'admire ensuite, et enfin on la redoute. Diplôme daté de Faenza par lequel l'empereur Frédéric I^{er} les reconnaît hommes libres. Divers bourgs s'affranchissent de la domination de l'abbé de Saint-Gall, et se choisissent leurs autorités. La féodalité régnait encore sur les Alpes rhétiennes; partout s'appesantissaient les privilèges des abbés, des comtes et des seigneurs. Rodolphe de Habsbourg, seigneur helvétien, achève de délivrer les Suisses en servant ses propres intérêts.

(1298.) Sept ans après sa mort, son fils Albert lui succède. Ambitieux, avide, ennemi du peuple, il effraie tous les esprits : on s'aperçoit qu'il veut faire de toute l'Helvétie un apanage du duché d'Autriche. Alors les habitans des Waldstættten, qui s'étaient promis par serment de ne se quitter jamais, se hâtent de renouveler leur ancienne confédération. On s'arme pour et contre Albert; tout se divise et prend parti. Les confédérés des Waldstættten lui envoient demander la conservation de leurs franchises. Albert répond qu'il changera incessamment leur constitution. Le bruit des armes retentit. Berne repousse les alliés de l'empereur. Albert fait proposer aux confédérés de se mettre sous la protection immédiate de la maison d'Autriche; ils s'y refusent (1300). Il charge alors deux de ses serviteurs, Gessler et Landenberg, d'exercer avec la dernière rigueur les droits de l'empire. Les montagnards, irrités des mauvais traitemens qu'ils éprouvent, chassent les intendants d'Albert, et démolissent tous les châteaux appartenant à la maison d'Habsbourg (1303). Werner, Arnold et Stauffacher méditent la délivrance de leur patrie, et jurent de venger

leur pays ou de mourir (1307). La nuit du 1^{er} janvier 1308 est choisie pour exécuter ce projet. Guillaume (Wilhelm) Tell, du village de Grulli, un des conjurés, se vengea sur Gessler d'un outrage personnel en lui donnant la mort. Le 1^{er} janvier arrive, et les paysans s'emparent des châteaux. Landenberg est pris par eux et reconduit à la frontière, sous la condition qu'il ne remettra jamais le pied dans les Waldstættén; Stauffacher, à la tête des hommes de Schwitz, démolit le château du bailli; Walter et Telloccupent la forteresse de Gessler. Le 7 janvier, les conjurés s'assemblent pour jurer une alliance perpétuelle. Elle dura cinq cents ans. Ainsi, à part la mort de Gessler, la liberté fut recouvrée sans effusion de sang. Certes la générosité des Suisses envers des maîtres qui leur firent sentir un joug si pesant et si odieux est sublime : elle est unique dans l'histoire.

Albert apprend ce qui s'est passé; il accourt pour punir les Suisses de l'expulsion de ses baillis; mais il est assassiné en face de son château de Habsbourg par son neveu, Jean de Souabe. Henry VII, son successeur, confirme (1309) aux trois cantons alliés leurs anciens privilèges. L'indépendance marche rapidement : ces hommes fiers et sauvages, jaloux à si juste titre de leurs droits, ne se laissent jamais avilir. Ils punissent par un emprisonnement de quelque temps le curé, le maître d'école et quelques moines d'Einsiedeln qui s'étaient avisés de battre et même de blesser des habitans de Schwitz. Les Waldstættén, à la mort de Henri VII, se déclarent pour Louis de Bavière, compétiteur de Frédéric-le-Bel, fils d'Albert I^{er}, au trône d'Allemagne.

Le duc Léopold, frère de Frédéric, porte la guerre en Helvétie, sous prétexte de protéger le couvent d'Einsiedeln; et il s'avance (1315) à la tête de plus de cinq mille hommes dans le défilé de Morgarten. Treize cents Helvétiens l'attaquent et mettent son armée en déroute, après avoir détruit la fleur de la no-

blesse. Les vainqueurs perdirent, dit-on, quatorze hommes et les vaincus neuf cents. Le même jour, une autre armée, sous le commandement du comte Othon de Strassberg, qui avait pénétré dans le canton d'Underwald, est défaite complètement : ces exploits rendent les Helvétiens redoutables. On célébra pendant des siècles l'anniversaire de cette mémorable journée de Morgarten. Le pacte fédéral de Brounnen (1316) établit que les treize cantons ne pourront décider qu'unaniment le choix d'une protection étrangère. L'Helvétie prit le nom de Suisse. La ville de Lucerne est admise (1332) dans la ligue helvétique. Les Lucernois déjouent une conspiration des nobles, qui voulaient massacrer les principaux bourgeois, et remettre la ville au pouvoir des ducs. Ils se contentent de les bannir. A côté de tant de vertu, on voit un baron de Vatz, Jean Donat, le plus atroce de tous, transformer le donjon de son château en une scène de carnage et de supplices. Il fait mourir des hommes dans une cage de fer dont les barreaux ont été rougis au feu ; il fait ouvrir l'estomac à trois de ses serfs auxquels il avait donné un bon repas, afin de savoir lequel avait le mieux digéré. Ces monstres perdent leur pouvoir. L'industrie augmente sensiblement : Zurich, Saint-Gall et Genève voient prospérer leur commerce et leurs manufactures. La paix est le prix de l'humanité des Soleurois envers Léopold qui les assiégeait et dont l'armée allait périr par une inondation de l'Aar. Les Bâlois menacent le nonce du pape de le jeter dans le Rhin, s'il se présente pour publier l'excommunication contre Louis de Bavière : il ne vient point. Les cordeliers prêchent contre les abus de l'église aux applaudissemens unanimes du peuple. Les circonstances locales modifient la constitution des républiques de la ligue helvétique : la liberté et la sûreté individuelle y sont sacrées. Les bourgeois de Zurich se rassemblaient sur une esplanade pour décider la paix et la guerre, le prix

des denrées, les poids et les mesures. L'empereur sanctionnait l'élection des membres du conseil. La littérature était cultivée. Les troubadours allemands faisaient entendre leurs voix.

Rodolphe Brun entreprend de donner une nouvelle forme à la constitution de Zurich ; il dirige l'attention de ses concitoyens sur les abus de l'administration. Les magistrats, voyant qu'on se disposait à leur demander compte de leur conduite, s'éloignent de la ville. Après leur départ, Brun est élu bourgmestre par la bourgeoisie, et revêtu d'un pouvoir extraordinaire. De concert avec quelques seigneurs voisins, les magistrats qui avaient quitté la ville projettent le renversement de la constitution établie par Brun : l'entreprise échoue. Albert d'Autriche, irrité, déclare la guerre à la ville de Zurich, qui, pour se mettre à l'abri de sa vengeance, demande et obtient d'être admise dans la ligue suisse (1351). Les habitans du pays de Glaris, mécontents d'Albert, s'affranchissent (1351) de sa domination, et contractent une alliance avec les cantons. La ville de Zug, appartenant à la maison d'Habsbourg, est prise par les Suisses et reçue dans la confédération.

L'empereur Charles IV, à la sollicitation d'Albert, assemble une armée de cinquante mille hommes, et met le siège devant Zurich (1354) ; la valeur des Zurichois l'oblige à le lever : il licencie son armée. La maison de Habsbourg reste trente ans sans faire la guerre aux Suisses. En 1389. L'excommunication de Louis de Bavière avait été un prétexte pour les Bernois de secouer le joug de l'empire. L'empereur, révolté de la hardiesse de ceux-ci, avait fait avancer une armée nombreuse, et menaçait Laupen, ville frontière. Rodolphe d'Erlach, général des Bernois, à la tête de six mille hommes, vint se mettre en face de l'ennemi, et la bataille commença. Après une vive résistance de part et d'autre, l'armée de l'empereur fut vaincue, et laissa sur la place quinze

cents nobles, parmi lesquels se trouvèrent Jean de Savoie, leur général, et trois comtes de Gruyère.

L'épouvantable peste qui désole l'Europe en 1356, emporte un tiers de la population suisse. Le Jura est bouleversé, Bâle dépeuplée, ses murailles renversées, et Albert d'Autriche, son ennemi, au lieu de s'en emparer, envoie quatre cents ouvriers pour relever ses remparts. Berne éprouve aussi les cruels assauts du fléau. Le libérateur de la Suisse, Rodolphe d'Erlach, est assassiné par son gendre, Rudeuz d'Underwald, à la suite d'une querelle au sujet de la dot de sa fille. Le meurtrier ne fut plus revu. Arnold de Cervola (1360) désole les environs de Bâle, et se retire à l'aspect des guerriers des Waldstættlen, de Berne et Soleure. Enguerrand de Coucy, à la tête d'un essaim de partisans anglais et français, pénètre sur le territoire de la Suisse, afin de forcer les ducs d'Autriche à lui payer la dot de sa mère. Zurich et Berne prêtent leur secours aux ducs. Le pays est dépeuplé par l'ennemi et la famine. Enfin, le danger devenu imminent, six cents hommes arrivés de Lucerne, d'Underwald et de l'Entlibouch se montrent et sont vainqueurs. A une très petite distance de Buttisholtz, trois mille Anglais sont surpris et massacrés. Les brigands se retirent (1384). La noblesse, appuyée par l'Autriche, devient plus oppressive que jamais, et les atrocités de Pierre de Tharberg, bailli de l'Entlibouch, occasionnent la révolte et l'effusion du sang. Les Lucernois secourent leurs frères, et la guerre est déclarée. Léopold, duc d'Autriche, jure de châtier les révoltés. Le 9 juillet 1386, à la tête d'une nombreuse armée, il arrive sous les murs de Sempach où les confédérés, au nombre de treize cents, l'attendaient. On en vient aux mains, et Léopold périt avec l'élite de son armée et les seigneurs de la première noblesse de l'empire. Les Suisses durent en partie la victoire au dévouement d'Arnold-Strutthan, de Winkelried. Quinze drapeaux furent les trophées des vainqueurs.

La guerre est continuée par le fils de Léopold. Les châteaux sont brûlés ; les nobles partout vaincus, et Berne, qui n'a pas pris part à la glorieuse affaire de Sempach, à cause d'une trêve qu'elle avait faite avec l'empereur, se joint enfin aux confédérés, s'empare de l'Oberland et le garde.

L'Autriche, toujours vaincue, demande une trêve qui lui est accordée. On reprend les armes. Wesen, qui s'était rendue aux Waldstæffen, massacre sa garnison, et rappelle les Autrichiens, qui, au nombre de six mille, veulent forcer l'entrée de la vallée de Glaris, gardée par cinquante hommes de Schwitz, Uri, Underwald et Lucerne, et ne l'emportent qu'après de longs efforts. Les Autrichiens, à Næfels (1388), sont défaits par un petit nombre de confédérés, et perdent deux mille cinq cents hommes. Glaris célèbre encore l'anniversaire de cette bataille, le premier jeudi du mois d'avril ; et l'on fait, sur le lieu même, l'appel des héros tués et des héros vainqueurs, puis le récit de la trahison des habitans de Wesen. L'Autriche fait encore la paix (1389). Wesen lui est rendue, à condition que les traîtres en seront expulsés. La convention de Sempach est jurée dans une diète assemblée à Zurich, par les huit cantons confédérés, et Soleure. Ils se promettent mutuellement « d'éviter toute » guerre inutile ; mais, dans le cas d'une guerre » nécessaire, d'unir loyalement leurs efforts ; de ne » jamais sortir d'un combat, même blessés, jusqu'à » la décision de l'affaire ; de rester toujours maîtres » du champ de bataille ; de ne piller que lorsque le » général l'aurait permis ; d'épargner les églises, » les couvens et le sexe sans défense. »

Le territoire de la Suisse s'est agrandi, l'industrie s'est améliorée. La ville de Zug veut (1420) conserver le privilège de garder seule le sceau et la bannière du pays ; les confédérés rabaisent ses prétentions. Les Appenzellois s'apprêtent à conquérir la liberté. Ne pouvant plus supporter la tyrannie de

leurs abbés, ils forment secrètement une ligue, prennent les armes et mettent en fuite leurs tyrans.

Mais les villes impériales du lac de Constance, que ceux-ci avaient appelées à leur secours, s'établissent arbitres, et livrent les vassaux à leurs baillis, dont les nouvelles vexations amènent encore la guerre. Appenzell appelle à son secours la plupart des cantons; Schwitz et Glaris seuls l'ont entendu. Les Appenzellois et leurs alliés, formant en tout deux mille cinq cents hommes, battent leurs ennemis qui avaient cinq mille fantassins et une cavalerie nombreuse. Six cents armures de fer et quatre bannières sont les trophées remportés par les guerriers de Schwitz et Glaris. Les châteaux sont détruits, les terres de Cuno, de Stauffen et celles d'Appenzell sont ravagées. Le duc Frédéric, à la prière de sa noblesse, se met en marche contre les paysans avec une armée formidable. Rodolphe de Wardenberg, un de ses ennemis, plein de valeur, et à qui l'Autriche avait ravi son héritage, demande aux Appenzellois à servir dans leurs rangs. Elu leur chef à l'unanimité des voix, Rodolphe fortifie d'abord les défilés. Frédéric s'avance, et veut gravir la colline d'Armstorf; mais des quartiers de rochers, lancés sur ses soldats, les écrasent en même temps qu'ils sont chargés par Rodolphe. Le combat dure six heures. Les femmes et les filles d'Appenzell, venues au combat revêtues de sarraux, décidèrent la victoire. Frédéric, qui avait essayé de s'emparer de Saint-Gall, perd une grande partie de son armée dans les défilés du Hauptelzberg. Il cherche à surprendre Appenzell par les hauteurs de Wolfsdale; une femme avertit les bergers, et après un combat terrible, le duc prend la fuite, en laissant le champ de bataille couvert de morts (1408). Les Appenzellois font une alliance de neuf ans avec les Saint-Gallois. Les premiers ravagent les terres des seigneurs et pénètrent dans le Tyrol, d'où ils se retirent devant des forces supérieures. Tous les châteaux

qu'ils rencontrent sont détruits par eux, et ils reviennent dans les Alpes en apportant les bannières prises sur l'ennemi. Ils forcent Cuno, leur abbé, de chercher un asile à Saint-Gall. Enfin, ils éprouvent un échec et concluent une trêve avec l'Autriche, à qui ils rendent le Rhinthal. Appenzell entre dans la confédération, dont elle ne devra avoir des auxiliaires qu'en les soldant. Cuno excommunie les Appenzellois, qui ne veulent pas lui rendre hommage; ils méprisent les foudres saintes. Un arbitrage des Waldstæten donne une décision contre laquelle ils se révoltent, et ils sont forcés de s'y soumettre après sept ans de combats.

(1429.) Frédéric tente vainement de s'emparer de Bâle, devenue puissante; il est forcé de conclure un traité de paix. L'Autriche reconnaît les droits du peuple suisse, et fait avec lui une trêve de cinquante ans, qui est rompue après cinq ans par les troubles survenus dans l'église. Trois papes se disputent l'empire du monde chrétien. Un concile est convoqué à Constance: une grande affluence de prélat, d'ambassadeurs et de députés immédiats de la communion romaine, s'y rendent. Jean Hus, prêtre bohémien, et Jérôme de Prague sont brûlés, malgré le sauf-conduit qu'on leur a délivré. Le pape Jean XXIII prend la fuite avec le duc d'Autriche, son partisan contre l'empereur et le concile. Celui-ci fulmine une bulle d'excommunication contre le pape et Frédéric. Berne, Zurich et Lucerne, déliées du serment de fidélité, saisissent l'occasion de dépouiller leurs ennemis. Les Waldstæten seuls ne rompent pas la trêve qu'ils avaient juré de garder; ils se contentent de brûler le château de Bade, d'où étaient parties les attaques de la maison d'Autriche.

Wischard, baron de Raron, capitaine-général du Valais, était devenu odieux par ses injustices et son orgueil. Se voyant menacé du ressentiment des Valaisans, il implora l'assistance de Berne, qu'il

n'obtint que long-temps après; les Bernois, étant occupés du concile. Une guerre civile des plus sanguinaires s'alluma; les Suisses s'entretuèrent, et Thomas Brantschen, héros valaisan, finit comme Arnold de Winkelried.

Le duc de Milan, accompagné d'une armée nombreuse, après avoir repris plusieurs villes, force la vallée Levantine de lui prêter serment. Les cantons, Berne exceptée, organisent une petite armée, qui passe le Saint-Gothard pour aller reconquérir la vallée. Un combat est livré à Arbedo, et les Suisses paient cher la victoire. Beaucoup de héros avaient perdu la vie. Ils repassent le Saint-Gothard, et pendant qu'on est à délibérer pour savoir comment on agira contre le duc de Milan, Pétersmann Rysing, du canton de Schwitz, va s'emparer de Bellinzona avec cinq cents hommes, et chasse la garnison. Le duc de Milan vient l'assiéger, et Rysing est délivré par une armée de douze mille hommes, que les Bernois avait envoyée en Italie, et qui avait repris d'abord la vallée de Levantine. Un Italien, Zoppo, rachète la nouvelle conquête des confédérés en versant l'or et les promesses. La Suisse voit naître l'ambition et la discorde. La Rhétie aspire à la liberté; elle ne peut plus supporter l'oppression des baillis. L'enlèvement d'une fille du village de Camogask par le châtelain de Gardowal, soulève les habitans. Le châtelain est tué par le père de la jeune fille ravie. Le château est devenu la proie des flammes; la tyrannie est anéantie dans tout le pays, au-dessous des sources de l'Inn. La succession du duc de Toggenbourg, mort sans enfans, est disputée avec fureur par sa veuve, des parens éloignés, et par Zurich et Schiwtz, qui le comptaient au nombre de leurs bourgeois. La peste de 1429 ajoute aux horreurs de la guerre civile. La ligue entière s'élève contre Zurich, dont les troupes, quoique nombreuses, s'enfuient saisies d'épouvante. Les confédérés dictent un traité de paix par lequel Zurich est remise

à-peu-près dans la même situation qu'auparavant ; et à peine paya-t-elle les frais de la guerre. Les confédérés deviennent puissans, et les prudens barons s'humanisent.

(1440.) Les *Armagnacs*, brigands auxquels le peuple donne le nom d'*écorcheurs*, bandes mercenaires composées de toutes les nations, passent le Jura, et viennent dévaster la Suisse. Les querelles intestines cessent un instant ; et Bâle allait être ravagée par ces brigands, quand les confédérés les chassent et les forcent à regagner la France.

(1441.) Frédéric monte sur le trône d'Autriche. Il annonce le projet de recouvrer ses possessions d'Helvétie. Zurich, qui se rappelait sa défaite récente, n'écoutant que la vengeance, trahit la cause nationale, en négociant secrètement avec l'empereur, qui vient se présenter devant la ville. Les habitans se parent de la croix rouge des Autrichiens et de l'odieuse plume de paon. Les confédérés, irrités de cette trahison, prennent les armes ; Schwitz et Uri déclarent la guerre à l'Autriche et à Zurich. La guerre des Suisses contre des Suisses commence, et le sang coule ; les villages sont incendiés. Rencontre de cinq mille confédérés avec cinq cents Autrichiens et deux mille Zurichois. Ces derniers ont à leur tête Stussi, leur bourgmestre, le même qui a négocié avec l'empereur. Ite! Reding commande les troupes impériales.

Les Zurichois traversent et repassent en désordre le pont de la Sihl. Stussi, brandissant sa hache de bataille, leur crie de s'arrêter. Un de ses concitoyens lui passe sa pique au travers du corps, et lui crie : Meurs ; tout le malheur viens de toi ! Le cadavre du traître est traîné hors de la mêlée, déchiré, coupé en pièces. Dans cette guerre, assemblage de fureurs et d'héroïsme, les Suisses, si religieux, injurièrent et brisèrent les emblèmes de leur dévotion ; l'eau bénite alla se mêler à celle des ruisseaux. Les prêtres furent insultés, et les femmes

furent violées dans le sanctuaire. Zurich attend le secours que doit lui envoyer Charles VII, roi de France. Sur ces entrefaites, Reding s'empare de Greifensee, défendue par Jean-le-Sauvage, dont la tête tombe sous la hache du bourreau, par l'ordre du vainqueur, et soixante de ses soldats périssent comme lui. Vingt mille confédérés viennent assiéger Zurich. Le dauphin de France, depuis Louis XI, arrive au secours de cette ville, ayant avec lui trente mille Armagnacs; seize cents Suisses surprennent et défont deux fois un escadron de huit cents chevaux sous les murs de Bâle. Enfin, enveloppés par des forces vingt fois plus nombreuses, ils périssent après avoir fait mordre la poussière à des milliers d'ennemis. Seize Suisses, qui avaient échappé au massacre, sont couverts d'ignominie, et repoussés par leurs concitoyens.

Le 28 octobre 1444, le premier traité de paix et d'alliance est signé entre la France et la Suisse. Zurich et les cantons continuent la guerre pendant deux ans, laps de temps où a lieu la bataille de Ragaz, seul fait militaire remarquable. Onze cent cinquante Suisses battent seize mille Autrichiens, et leur font treize cents prisonniers. On négocie la paix sur le lac de Zurich, et par la sentence arbitrale de l'avoyer Henri de Babenberg, l'alliance de Zurich avec l'Autriche est condamnée comme contraire aux principes de la confédération (1440). Les Suisses ont changé de mœurs; la vie des camps est préférée à celle des champs. Ils font marchandise de leur sang, qu'ils vendent à qui veut l'acheter. Et ces hommes, naguères si simples, si sages, auxquels le luxe était inconnu, se déshonorent maintenant pour de l'or; ils sont devenus cupides et avares.

(1470.) La discorde régnait dans Berne. La Suisse, sur le point de soutenir la guerre contre Charles, duc de Bourgogne, avait plus besoin que jamais d'union. Hagenbach, représentant de Charles, qui

occupait, comme seigneur engagiste, une grande partie du patrimoine d'Autriche, opprime le peuple. Berne veut se venger; mais, divisée en deux partis, elle ne le peut point. Le duc de Bourgogne avance jusque sous les murs de Paris, et Louis XI a tremblé sur son trône. Les Suisses, à l'instigation du roi de France, déclarent la guerre à Charles. L'empereur Sigismond, la France, la Lorraine, et d'autres puissances d'Allemagne, se coalisent contre la Bourgogne. Charles se venge, en faisant ravager le Sundgau. En 1474, il est défait en bataille rangée, et perd 20,000 hommes. Effrayé de la coalition, il la rompt adroitement en trompant l'empereur d'Autriche et Louis XI, auxquels il promet de marier sa fille unique au fils de l'un et de l'autre. Ainsi, la plus lâche perfidie fait abandonner la Suisse, réduite à ses propres forces. L'empereur traite d'abord avec Charles, et Louis XI livre le passage aux troupes du duc, qui marche contre les confédérés avec une armée immense. Il attaque Grandson, dont la garnison manque de vivres, et une capitulation honorable offerte par lui est signée. Sans égard à celle-ci, il fait pendre aux arbres des environs les malheureux qui avaient cru à sa parole. Cette action horrible rend furieux les confédérés, qui jurent de se venger à tout prix. Ils occupent les hauteurs. Le signal du combat est donné; les Bourguignons, quoique beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, sont dispersés, mis en fuite; et laissent mille morts, ainsi que toute leur artillerie, et un butin si énorme qu'il enrichit la Suisse. Charles reste long-temps abattu de ce revers. Les seigneurs et ses vassaux l'abandonnent. Cependant il rallie les débris de son armée, lève des hommes et de l'argent; les cloches et les ustensiles de cuisine sont changés en canons et en fusils. Il a soixante mille hommes, dont deux mille seigneurs et chevaliers. Il assiège Morat, où commandait Bubenbergh, avoyer (fonctionnaire municipal) de

Berne, avec quinze cents hommes ; et il est repoussé dans plusieurs sorties. Trente-cinq mille confédérés, ayant à leur tête Hallwyll, accourent secourir la ville. Ils s'avancent et essuient le feu sans éprouver d'échec.

L'affaire s'engage sur les lignes immenses des Bourguignons, qui soutiennent le choc violent des Suisses ; mais bientôt la mort moissonne des milliers de combattans : les Bourguignons ne peuvent fuir, la retraite leur est coupée ; le lac de Morat est rempli de leurs cadavres. Charles, consterné, presque seul, a pu s'échapper. Les Suisses ont remporté une victoire complète : c'est le 22 juin 1476 que se livra cette mémorable bataille, dont le succès assura la liberté des vainqueurs.

René, duc de Lorraine, reprend Nancy ; Charles est battu sous les murs de cette ville, et périt dans un marais. Son ennemi lui rend les derniers honneurs.

La Suisse signe, avec les Bourguignons, une paix perpétuelle, et vend son alliance 150,000 florins, qui ne sont pas payés. La France s'allie à la Suisse par un traité, et fait entrer dans ses armées un grand nombre de Suisses, dont elle achète les services.

Si la victoire de Morat illustra les armes des confédérés, elle leur fut aussi bien funeste par le luxe qu'elle fit naître. Ces hommes vertueux se corrompent, deviennent vicieux, criminels, et quinze cents exécutions capitales, faites dans les Waldstätten, seulement en 1480, prouvent assez que la vertu avait disparu des cantons.

Le duc de Milan veut forcer le passage de Giornico, qui était gardé par six cents habitans d'Uri : il envoie à cet effet quinze à seize mille hommes, qui sont repoussés, et perdent quatorze cents des leurs. Quatorze mille florins sont le prix de la paix accordée au duc de Milan. La Suisse est sur le point de se désunir, à cause de la jalousie qui règne entre les villes, les paysans et les cantons, qui se ré-

crient sur l'inégalité des conditions auxquelles ils ont été reçus dans la confédération. On est frappé de ce malheur. Henri Imgrund, pasteur de Stanz, court consulter l'ermite de Flue, qui s'était battu dans la guerre de Thurgovie, et qui se livrait à toutes les austérités. Ce vieillard descend de la montagne, parle, est écouté en silence : tout ce qu'il demande est accordé. Il dicte lui-même les conditions du fameux *convenant de Stanz* ; il a la gloire d'opérer la réconciliation de la Suisse.

On apprend (1494) que Maximilien, empereur d'Autriche, veut faire de la Suisse un cercle de l'empire : il veut la forcer à s'unir à la confédération de la Souabe. Sur son refus, la Souabe et l'Autriche réunies lui déclarent la guerre. L'incendie, la dévastation des villes et villages signalent cette guerre, où les Suisses gagnent six grandes batailles. Huit mois de combats ont eu pour résultats vingt mille hommes tués, et plus de mille villages, bourgs, villes et châteaux détruits. Maximilien accepte la paix. Bâle, Schaffouse et Appenzell entrent dans la confédération, et l'union des douze cantons est formée.

(1503) Louis XII, avec plusieurs milliers de Suisses, passe les Alpes : Milan capitule. Le duc est livré par un Suisse, dont la perfidie est punie de mort lorsqu'il rentre dans son canton. Bellinzona est prise par les Suisses. Skinner, évêque de Sion, intrigue ; il se querelle avec Supersax qu'il fait d'abord jeter dans un cachot pour crime supposé, mettre ensuite à la torture. Sa femme, mère de vingt-trois enfans, et belle encore, obtient sa grace de l'avoyer de Fribourg, que le peuple fait mourir. Supersax se sauve dans le Valais.

Louis XII attire encore une partie de la population suisse sous ses drapeaux. (1511) Vingt mille Suisses, au service du pape, vont secourir les Vénitiens contre les Français. Ils font des conquêtes en Italie ; ils rendent au jeune duc de Milan le ter-

ritoire de ses pères. La France négocie pour la paix ; les Suisses exigent l'évacuation de l'Italie. La bataille de Novare est livrée (1513), et décide de la campagne, où dix mille Français périrent. Les Suisses, après cette victoire, regagnèrent, chargés d'or, leurs montagnes.

(1515) François I^{er} a succédé à Louis XII. Il entre en Lombardie pour abaisser l'orgueil helvétique ; surprend au pied des Alpes et fait prisonnier le général Colonne. Les places fortes du Milanais étaient déjà en son pouvoir. Skinner, par sa sagesse et ses discours, excite les Suisses, qui étaient divisés dans leur camp, à se réunir et à fondre sur les troupes françaises. On se bat une nuit et un jour. Les Français avaient cinquante mille hommes et les Suisses dix-huit mille. Huit mille de ces derniers restent sur la place, et le reste se replie avec tant d'ordre sur Milan, emportant ses drapeaux et plusieurs bannières prises à l'ennemi, que celui-ci n'ose le poursuivre. Telle fut la victoire de Marignan, sans résultat décisif pour la France. François I^{er} cède aux Suisses les baillages italiens du revers méridional des Alpes, et il en obtient qu'ils lui enverront des troupes et qu'ils ne permettront aucun enrôlement des leurs chez l'ennemi. Seize mille Suisses se vendent encore à lui. Il est défait à la Sésia (1520), où Bayard expire, et six mille Suisses suivent les débris de son armée. Quatre ans plus tard, il perd sous les murs de Pavie tout, *hors l'honneur*. Sept mille Suisses y périrent.

Les Suisses rentrent dans leur pays, où règne la discorde, que la cupidité a fait naître.

Le clergé avait civilisé la Suisse ; il avait acquis de l'influence. Wiclef et Arnold de Brescia, au treizième siècle, provoquèrent la réforme. C'est aux quinzième et seizième siècles surtout que l'on voit les excès affreux d'un clergé qui semblait avoir abdiqué toute pudeur ; c'est dans ces siècles, époque si déplorable pour la religion romaine, que l'on

voit des papes époux de leurs sœurs, pères de leurs maîtresses. Léon X vend à l'encan des indulgences, des pardons, des rémissions pour tous les crimes. L'or qu'il tire de ce honteux trafic réprouvé par la religion, sert à payer les voluptés dans lesquelles il se noie et à enrichir ses bâtards. Des prêtres sont accusés de vivre publiquement dans des couvens de femmes, comme dans des sérails consacrés à leurs plaisirs. Le culte des images, le purgatoire, le célibat des prêtres, la transsubstantiation et les mortifications volontaires, font tonner Ulrich Zwingle, curé de Glaris, qui commence à prêcher ce qu'il nomme le retour à l'évangile. Après lui, Martin Luther, moine Augustin, est chargé par ses confrères de prêcher contre la vente des indulgences : elle est décriée dans la moitié de l'Europe. On controverse à Zurich ; le schisme divise la Suisse où la réforme est prêchée avec ardeur. On s'égorge déjà en Allemagne. A Berne l'on se bat dix jours, et l'ancien culte est aboli ; les moines et les religieuses ont la permission de se marier, de sortir des couvens ou d'y rester ; Zurich remplace ses couvens, qu'il donne à l'état, par un collège.

La réforme et l'ancien culte sont abandonnés et embrassés tour-à-tour. L'incertitude est dans les esprits, la guerre est dans les cantons, chacune des deux croyances compte des victimes. Enfin on a honte de s'entr'égorger. On s'arrête.

(1532). Les catholiques, effrayés des progrès de la réforme, crient à la guerre. Zurich et Berne courent aux armes. Le combat se livre à Cappel, et les protestans sont défaits et perdent six cents hommes, au nombre desquels se trouve Zwingle, le premier qui eût prêché la réforme dans les cantons. Sa mort décourage les réformateurs, qui, après avoir été encore battus une fois, demandent la paix et la signent. Ils paient les frais de la guerre.

Genève, deux fois détruite et relevée par les Romains, avait été la résidence des rois-Bourguis

gnons , et soumise ensuite à un prince-évêque. Elle tombe plus tard sous la domination des comtes , représentans de l'évêque , mais qui disposaient de tout , lui laissant seulement les biens spirituels ; ce qui occasionait des disputes continuelles. La bourgeoisie profita de ces dissensions pour avoir des franchises. Enfin Genève appartint au comte de Savoie , qui avait su usurper toute l'influence.

Quelque temps avant la réforme , l'évêque de Genève , qui était atteint d'une maladie honteuse , accuse un nommé Pécolat , qui avait annoncé sa mort prochaine , de l'avoir empoisonné. Pécolat fuit ; arrêté , on le met trois fois à la torture. Il avoue le crime , quoique innocent. Il est condamné ; mais on appelle de cette sentence non prononcée par les syndics. Il rétracte son aveu. Ses ennemis prétendent qu'il a un talisman caché dans sa barbe ; on lui envoie un barbier pour le raser ; Pécolat saisit le rasoir et se coupe une partie de la langue. Il est relâché plus tard et reste long-temps sans pouvoir parler.

Berthelier , complice de Pécolat , négociait à Fribourg et faisait alliance avec Genève. Le duc de Savoie , furieux , fait écarteler deux Genevois innocens , qu'il avait arrêtés en Piémont. On hâte l'alliance avec Fribourg. La guerre est déclarée par le duc , qui s'empare de Genève. Sept mille Fribourgeois , accourus au secours de cette ville , effraient le duc qui l'évacue et achète la paix quatre mille écus , que les Genevois paient. Cette paix dure six ans.

Berthelier , que la vengeance du duc poursuivait , est prévenu que les satellites de celui-ci viennent pour le prendre. Il ne veut pas fuir , et il est égorgé parce qu'il refuse de reconnaître l'autorité du duc.

Les guerres de Piémont et François I^{er} éloignent le duc. Genève se lie avec Berne et Fribourg. Les Bernois y introduisent la réforme : on brise les images. Cette fermentation étonne le duc , qui pré-

pare des hostilités. Il est forcé de renoncer à ses prétentions, et il engage le pays de Vaud comme caution de sa parole. Malgré son serment, il tente de surprendre Genève à main armée; il échoue. Il est chassé de sa propre capitale par François I^{er}, et les Fribourgeois avec les Bernois lui prennent le pays de Vaud et le comté de Romont. L'indépendance de Genève et le culte protestant sont proclamés. Jean Calvin se fait entendre à Genève, achève l'œuvre de Farel, et opère un grand changement dans les mœurs. Genève est devenue la métropole de la réformation; elle s'élève au rang des plus remarquables cités de l'Europe. Elle ne fit jamais partie de la confédération. Berne seule fut son alliée constante.

(1550). Les luttes, les querelles, les discordes viennent après la réforme. Les catholiques des bailliages italiens, excités par le nonce du pape Jules III, bannissent les protestans de Sorreno. Ceux-ci sont accueillis à Zurich, qui s'enrichit de leur industrie (1555). Le cardinal Charles Borromée intrigue ensuite pour soulever les catholiques contre les protestans. Les sept cantons catholiques forment la ligue d'Or. Appenzell est divisée et livrée au carnage et aux persécutions. Les autres cantons interviennent et rétablissent la paix qui ne cesse plus d'y régner.

(1584). Le duc de Savoie tente sur Genève un coup de main, appelé *l'escalade*; il perd deux cents hommes et est repoussé. Il fait la paix. Les Genevois célèbrent encore chaque année le souvenir de leur triomphe.

(1615). La peste vient joindre ses ravages à ceux des guerres de religion, et décime les habitans de la Suisse (1620). Le pays des Grisons va se couvrir de ruines; l'Espagne veut s'emparer de la Valteline; la France s'y oppose et est victorieuse. Quelque temps après, la haine se rallume; on assassine, on se venge. La Valteline a résolu d'égorger les pro-

testans ; mais-ceux-ci , qui en sont prévenus , font couler le sang de leurs ennemis sur les échafauds et les champs de bataille. (1650) Pleurs , village situé au pied du mont Conto , est englouti en une nuit. Les haines existent toujours entre les partis ; les catholiques prennent les armes et appellent à leur secours les Suisses , l'Autriche , Milan et l'Espagne. Les protestans sont massacrés dans la Valteline. Les Autrichiens entrent dans le pays ; sept mille Italiens s'emparent de Clèves. Les habitans du Prelliggæu , désespérés , se retirent dans leurs forêts et s'arment. Ils surprennent et tuent un grand nombre d'Autrichiens , dont le chef , Baldiron , forcé à la retraite , revient bientôt avec dix mille hommes. On se bat partout. Aquesana est témoin de la défaite des Grisons , qui succombent sous le nombre. La France , inquiète de la puissance des Autrichiens , envoie (1645) une armée chez les Grisons , qui chasse les garnisons autrichiennes. Le roi de France et l'empereur d'Autriche concluent un traité , et les vallées rhétiennes sont évacuées. La Valteline est reconquise par le duc de Rohan , ambassadeur de France , et que les Grisons avaient nommé leur généralissime. La France revendique cette conquête. Les Grisons , à Coire , jurent de s'affranchir , et y parviennent en effet. En 1646 , la Suisse prend part à la guerre de trente ans. Plusieurs cantons se battent entre eux au lieu de secourir les frontières. La Suisse , envahie par des hordes indisciplinées , supplie et ne prend pas les armes : son humiliation ne la sauve pas. Il n'y a plus de héros dans ce pays , où l'on ne sait alors que s'abaisser. La guerre de trente ans cesse , et les droits de la Suisse sont assurés. Rodolphe Wettstein , bourgmestre de Bâle , force la conférence de Munster à reconnaître l'indépendance des cantons , qui déclarent ne point faire partie de l'Allemagne , et veulent gouverner à leur gré. C'est avec de la dignité et de l'énergie que les peuples peuvent se faire respecter et craindre. (1650)

Les habitans des campagnes veulent la liberté. Ils s'organisent et marchent; la Suisse se lève contre eux. Ils tentent le sort sans succès et sont complètement défaits près de Vilmergen. Désarmés et leur chef mis à mort, ils sont condamnés à de fortes amendes, et la guerre est ainsi terminée. De 1666 jusqu'au dix-huitième siècle, la Suisse est le théâtre de guerres de religion.

L'enthousiasme religieux avait rendu Genève forte, puissante et industrielle. La liberté de la presse éclairait les esprits de la classe inférieure. L'aristocratie, inquiète, prend ses précautions et arme d'artillerie les dehors de la ville. Le peuple se révolte, les magistrats sont décrétés, et le calme renaît, grâce à l'interposition des cantons. En 1740, Samuel Henri se met à la tête d'une conspiration pour rendre à Berne ses anciens privilèges. Il est découvert, et meurt avec courage après avoir refusé son pardon.

Les habitans de la vallée de l'Inn se révoltent contre le bailli qui leur avait été envoyé par le canton d'Uri (1749). Ils combattent, et vaincus, ils sont déshérités par la confédération des droits de leurs ancêtres, de leurs privilèges, de leurs garanties, et le dernier supplice punit les auteurs de la révolte.

Cet exemple n'intimide point Neuchâtel. Elle se révolte contre Frédéric-le-Grand qui avait étendu les libertés de la ville. Frédéric non-seulement lui pardonne son ingratitude, mais encore consolide ses libertés. Quelle sagesse et quelle grandeur d'âme dans un monarque absolu!

La révolution française éclate; elle compte peu de partisans en Suisse. Le pays de Vaud seul, partage l'enthousiasme révolutionnaire. Genève est indifférente. Les sujets de la Suisse, depuis long-temps réclamaient leur émancipation, l'abolition des droits féodaux, une plus large part aux emplois de la magistrature. L'aristocratie et la démocratie temporaient pour faire droit à de si légitimes réclamations.

En 1797, la neutralité de la Suisse ne suffit plus à la France : Bonaparte a résolu d'envahir ce pays, où l'ambassadeur français est chargé d'intriguer et de soulever le peuple, pour favoriser l'exécution de son projet. En 1798, Bâle, Zurich, Schaffouse, Soleure et Fribourg déclarent leur indépendance.

Brune s'avance avec quarante-cinq mille hommes contre Berne, dont l'armée n'était que de vingt-un mille hommes, commandés par d'Erlach. Soleure et Fribourg sont emportés d'assaut ; et le combat de Grauholz ouvre les portes de Berne aux Français.

Les milices, dans leur féroce désespoir, tuèrent leurs officiers, sans excepter d'Erlach, leur général. La Suisse est occupée par les Français, qui alors, loin d'être généreux et désintéressés, se montrent avides d'or et se livrent au pillage. Ce n'était pas ainsi qu'ils pouvaient se rendre dignes de la liberté ; et ils prouvèrent bientôt après qu'ils n'étaient pas indociles au joug.

Genève est incorporée à la république française. Un odieux caprice du vainqueur bouleverse les institutions d'un pays qui les avait payées au prix de tant de sang. Les cantons adressent à ce sujet un mémoire au Directoire, qui y répond par l'envoi d'une armée contre eux. Ceux-ci jurent de mourir fidèles à leur patrie ; ils prennent Lucerne qui est reprise par les Français. Reding, chef des Suisses, attend l'armée républicaine dans le célèbre défilé de Morgarten où, cinq siècles auparavant, Rodolphe Reding, un de ses ancêtres, avait battu les Autrichiens. Là, on se bat avec acharnement pendant deux jours. Les Suisses font un grand carnage de leurs ennemis, bien plus nombreux qu'eux ; mais ils perdent la moitié des leurs : victoire qui coûte cher à ces héroïques montagnards, obligés de capituler, exténués de faim et de fatigue.

Le canton d'Underwald ne peut supporter le joug étranger ; il s'arme et occupe le défilé de ses montagnes. Seize mille hommes, ayant à leur tête

le général Schauenburg, attaquent Nidwalden, qui n'a que deux cent quatre-vingts citoyens armés. O dignes descendans de Tell, c'est ici qu'il faudrait des pages pour célébrer votre héroïsme ! Le canon gronde ; des femmes, des enfans, combattent avec tout ce qui se présente sous leurs mains, et se font tuer. Deux cents femmes et vingt-cinq enfans gisent sur le champ de bataille ; les Français ont perdu des milliers d'hommes : quel déplorable succès pour la France !

La Suisse devient le théâtre de la guerre (1799). Les Autrichiens et les Russes, sous la conduite de Korsakow, et les Français, sous les ordres de Masséna, livrèrent la bataille de Zurich, où l'habile tactique du général français triompha de ses ennemis, après en avoir fait un terrible carnage. Zurich est au pouvoir de Masséna qui y fait régner la discipline et la paix : cependant le fameux Lavater y est assassiné par une main inconnue à laquelle il faisait l'aumône.

La famine, la guerre, une extermination continue dépeuplent le pays. Enfin, en 1800, le général Moncey termine la guerre.

La Suisse reçoit deux constitutions, dont la première disparaît en huit jours et la dernière dure deux ans. On se met à l'œuvre pour une troisième, dont les vices produisent l'anarchie. La France retire ses troupes. En 1803, la médiation de Bonaparte met fin à la guerre civile, qui était devenue générale dans toute la Suisse. L'aristocratie était contente de la puissance qu'on lui avait accordée ; les privilèges avaient été abolis ; et il n'y avait plus de serfs dans les cantons populaires. Les désastres de 1814 rompent l'acte de médiation ; et le congrès de Vienne, en assignant à la Suisse ses limites, ses droits et ses devoirs, fait cesser pour quelque temps ses dissensions.

TABLE DES MATIÈRES.

LA GERMANIE jusqu'à Charlemagne.	5
Premiers habitans de la Germanie.	<i>Ib.</i>
Guerre des Cimbres et des Teutons.	6
César, Ariovist, Drusus.	<i>Ib.</i>
Tableau de la Germanie	7
Hermann. Bataille de Deutsch-Berg.	8
Germanicus.	9
Assassinat d'Hermann.	10
Franks, Allemands, Bourguignons, etc.	<i>Ib.</i>
Chute de l'empire romain.	11
Les Franks, maîtres des Gaules et de l'Allemagne.	<i>Ib.</i>
Slaves en Allemagne.	12
Tableau de l'Allemagne. Les Saxons, etc.	<i>Ib.</i>
Guerre de Saxe.	13
Destruction de la Saxe.	14
Charlemagne, empereur d'Occident.	<i>Ib.</i>
Ses bienfaits.	<i>Ib.</i>
EMPIRE D'ALLEMAGNE.	16
Louis-le-Débonnaire, empereur.	<i>Ib.</i>
Lothar 1 ^{er} , empereur. Bataille de Fontenay.	17
Louis II, empereur. Charles-le-Chauve.	<i>Ib.</i>
Prétentions et puissance des papes.	18
Carloman, empereur. Charles-le-Gros.	<i>Ib.</i>
Il est déposé. Arnold, roi d'Allemagne.	19
Arnold, empereur.	<i>Ib.</i>
Louis, roi d'Allemagne. Fin de la race de Charlemagne.	<i>Ib.</i>
La couronne d'Allemagne élective.	20
Courad 1 ^{er} , de Franconie, roi d'Allemagne.	
Henri-l'Oiseleur, de Saxe, roi d'Allemagne.	
Soumission des Slaves.	<i>Ib.</i>

Othon-le-Grand, roi d'Allemagne.	21
Les patriciens.	<i>Ib.</i>
Othon envahit le Danemark.	<i>Ib.</i>
Othon empereur et roi d'Italie.	22-
Défaite des Hongrois et conquête de l'Autriche.	<i>Ib.</i>
Situation politique de l'Allemagne.	<i>Ib.</i>
Othon II, empereur et roi.	23
Othon III, empereur et roi.	<i>Ib.</i>
Créscencius consul de Rome.	<i>Ib.</i>
Henri-le-Saint, de Bavière, empereur et roi.	24
Conrad-le-Salique, de Francanie, empereur et roi. La Bourgogne réunie à l'empire.	<i>Ib.</i>
Organisation féodale.	25
Paix de Dieu et trêve de Dieu.	<i>Ib.</i>
Henri III, empereur et roi.	<i>Ib.</i>
Henri IV, empereur et roi.	26
Grégoire VII; ses vastes projets.	<i>Ib.</i>
Il excommunie et dépose Henri.	27
Mort de Grégoire VII.	<i>Ib.</i>
Henri V, empereur et roi.	28
Il est excommunié aussi.	<i>Ib.</i>
Villes libres. Affranchissement des serfs.	29
Renaissance du droit romain.	<i>Ib.</i>
Lothar II, de Saxe, empereur et roi.	<i>Ib.</i>
Le peuple exclu du droit électoral.	<i>Ib.</i>
Abaissement du pouvoir impérial.	<i>Ib.</i>
Les Welf et les Hohenstauffen. Conrad III, de Francanie, empereur et roi.	30
Frédéric Barberousse, de Souabe, emper. et roi.	<i>Ib.</i>
Il meurt à la croisade.	31
Duché d'Autriche. Conquête de la Prusse par les chevaliers Teutoniques.	<i>Ib.</i>
Henri VI, empereur et roi.	<i>Ib.</i>
Philippe de Souabe et Othon de Brunswick se disputent l'empire.	32
Innocent III, pape. Othon, de Brunswick, empereur.	<i>Ib.</i>
Excommunié, déposé, battu à Bovines.	<i>Ib.</i>
Royaume de Bohême.	33
Frédéric II, empereur et roi.	<i>Ib.</i>

Excommunié par Grégoire IX, va à la croisade.	33
Lutte continuée par Innocent IV.	<i>Ib.</i>
Ruine de Hohenstauffen.	34
Anarchie.	<i>Ib.</i>
Le droit électoral réduit aux sept grands officiers de l'empire.	<i>Ib.</i>
Rodolphe de Habsbourg, empereur.	35
Adolphe de Nassau, empereur.	<i>Ib.</i>
Albert d'Autriche, empereur. Capitulations imposées aux empereurs.	<i>Ib.</i>
Soumission d'Albert au pape.	<i>Ib.</i>
Assassinat d'Albert.	36
Henri VII, de Luxembourg, empereur.	<i>Ib.</i>
La Bohême passe dans sa maison.	<i>Ib.</i>
Louis V, de Bavière, empereur.	<i>Ib.</i>
Charles IV, de Luxembourg, empereur.	38
Bulle d'or.	<i>Ib.</i>
Wenceslas, empereur. Ses vices et ses malheurs.	39
Schisme d'Occident.	<i>Ib.</i>
Robert de Bavière, empereur.	40
Sigismond de Luxembourg, empereur.	<i>Ib.</i>
Guerre des Hussites.	41
Concile de Bâle.	<i>Ib.</i>
Le droit romain établi définitivement.	<i>Ib.</i>
Albert II, d'Autriche, empereur.	42
Frédéric III, empereur.	<i>Ib.</i>
Progrès des Turks.	43
Succession de Bourgogne.	<i>Ib.</i>
Invention de l'imprimerie.	44
Maximilien I ^{er} , empereur.	<i>Ib.</i>
Diète de Worms, ses sages mesures.	<i>Ib.</i>
Guerres d'Italie.	<i>Ib.</i>
Puissance de la maison d'Autriche.	45
Luther.	<i>Ib.</i>
Charles V, empereur.	46
Guerres contre François I ^{er} .	<i>Ib.</i>
Siège de Vienne par les Turks.	47
Concile de Trente.	<i>Ib.</i>
Ligue de Smalkalde. Guerres de religion.	48

Abdication de Charles-Quint.	48
Ferdinand I ^{er} , empereur.	<i>Ib.</i>
Maximilien II, empereur.	49
Rodolphe II, empereur.	<i>Ib.</i>
Union évangélique.	<i>Ib.</i>
Rodolphe dépouillé de ses états par son frère Mathias.	<i>Ib.</i>
Mathias, empereur.	50
Guerre de trente ans. Révolte de la Bohême.	<i>Ib.</i>
Ferdinand II, empereur.	<i>Ib.</i>
Despotisme de Ferdinand.	51
Victoire de Gustave-Adolphe sur les généraux de Ferdinand.	<i>Ib.</i>
Il meurt à Lutzen.	<i>Ib.</i>
Walstein ; sa mort.	<i>Ib.</i>
Ferdinand III, empereur.	52
Sa mauvaise foi.	<i>Ib.</i>
Paix de Munster.	53
Mort de Ferdinand.	<i>Ib.</i>
Léopold I ^{er} , empereur.	<i>Ib.</i>
Ligue contre Louis XIV.	54
Mort de Turenne. Paix de Nimègue.	<i>Ib.</i>
Siège de Vienne par les Turks.	<i>Ib.</i>
Nouvelle guerre contre la France.	55
Les Turks rendent la Hongrie à l'empereur.	<i>Ib.</i>
Bataille d'Hochstedt.	56
Royaume de Prusse.	<i>Ib.</i>
Joseph I ^{er} , empereur.	<i>Ib.</i>
L'Espagne reste au duc d'Anjou.	<i>Ib.</i>
Charles VI, empereur.	57
Paix d'Utrecht.	<i>Ib.</i>
Victoire d'Eugène sur les Turks.	<i>Ib.</i>
Pragmatique-sanction.	58
Revers contre les Turks.	<i>Ib.</i>
Guerre de la succession de Charles VI.	59
Charles VII, de Bavière, empereur.	<i>Ib.</i>
Paix d'Aix-la-Chapelle.	60
Guerre de sept ans.	<i>Ib.</i>
Joseph II, empereur.	<i>Ib.</i>
Premier partage de la Pologne.	<i>Ib.</i>

Réformes de Joseph II.	61
Révolte de la Belgique.	<i>Ib.</i>
Léopold II, empereur. La Belgique soumise.	<i>Ib.</i>
François II, empereur.	62
Partage de la Pologne.	63
Campagne de 1796-97. Bonaparte.	<i>Ib.</i>
Paix de Campo-Formio.	<i>Ib.</i>
Batailles de Marengo et d'Hohenlinden.	64
Perfidie de l'Autriche et ses désastres.	<i>Ib.</i>
L'ALLEMAGNE depuis la dissolution de l'empire jusqu'en 1832.	66
Guerre de 1809.	<i>Ib.</i>
Mariage de Napoléon avec Marie-Louise.	67
Guerre de Russie.	<i>Ib.</i>
L'Allemagne se lève contre les Français.	<i>Ib.</i>
Tugendbund.	<i>Ib.</i>
Chute de Napoléon.	68
Politique de l'Autriche et de la Prusse.	69
Diète de Francfort.	70
PAYS-BAS.	71
Belges.	<i>Ib.</i>
Pays-Bas annexés à l'empire d'Allemagne.	<i>Ib.</i>
Puissance et richesse des Flamands	<i>Ib.</i>
Les Artevelle. Bataille de Rosebecque.	72
Domination bourguignonne et austro-espagnole.	<i>Ib.</i>
Révolte contre l'Espagne.	73
Guerre des gueux.	<i>Ib.</i>
Stathouderat.	<i>Ib.</i>
Puissance commerciale et maritime de la Hollande.	74
Ses guerres contre Louis XIV.	<i>Ib.</i>
La Belgique donnée à l'Autriche.	<i>Ib.</i>
Royaume des Pays-Bas.	75
Révolution belge.	76
Conférence de Londres.	<i>Ib.</i>
LA SUISSE.	78

qui semblerait prouver que sa cause est une
abondance de chyle et de sang, occasion-
née par ce pâturage nouveau, dont la saveur
s'échappe invitent les petits buffles à s'en
faire au-delà du besoin. Une expérience
qui de cette réflexion : les jeunes buffles
s'en ont donné une nourriture saine
se pendant l'hiver, s'abandonnant
à l'avidité à l'herbe nouvelle du printemps
sont pas atteints autant que les
meurent en plus petit nombre. Dans
de sécheresse, cette maladie se man-
ifeste que dans les années humides, et
forme ce que je viens d'avancer sur sa
nature que le changement de pâturage en-
trainant le demi-remède : on les conduit sur les
plains, où la pâture est moins abondante
et la plaine ; ce qui ne fait cependant
arrêter la fureur du mal, sans le guérir. Les
gardiens des troupeaux de buffles ont
différents remèdes que leur ont pu sug-
gerer leur bon sens naturel et leurs faibles co-
gnitions ; ils leur ont appliqué à la gorge le
; ils les ont fait baigner dans l'eau
et de mer ; ils ont séparé du troupeau
qui étaient infectés, afin d'empêcher la
communication du mal : mais tout a été inutile
l'opération n'a gagné également tous les trou-

